



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

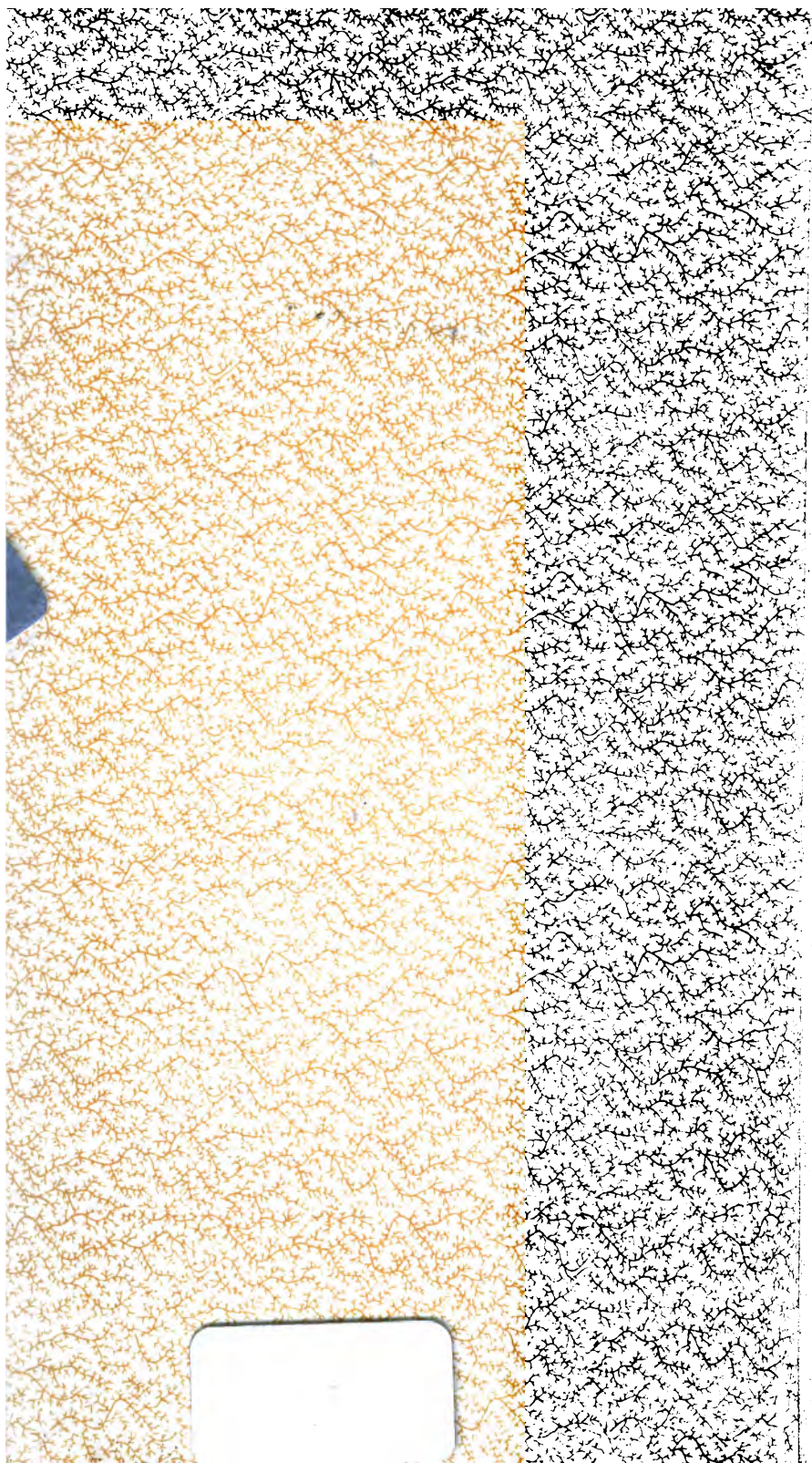
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 07585270 1

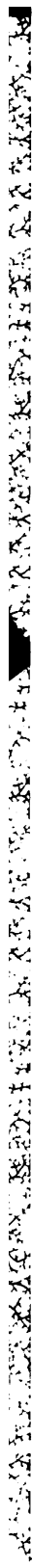


MAR 8 1915

APR 10 1915

APR 8 17

NPK
ERCILLA
Y
ZUNIGA





1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".

2. The second part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".

LA ARAUCANA,

POEMA.



PARIS.—EN LA IMPRENTA DE CRAPELET,
Calle de Vaugirard, 9.





ERCILLA.

LA

LIBRERIA

PRIMA

LIBRERIA EUROPEA DE LA PAIX Y ZUCCHER



BAUDRY, LIBRERIA EUROPEA,

Nº 3, QUAI MALAQUAIS, CERCA DEL PONT DES ARTS,

Y STASSIN Y XAVIER, 9, CALLE DU COQ, CERCA DEL LOUVRE.

SE VENDE TAMBIEN POR AMYOT, CALLE DE LA PAIX; TRUCHY, BOULEVARD DES ITALIENS;

GIRARD HERMANOS, CALLE RICHELIEU; LEOPOLD MICHELSEN, LEIPZIG;

Y POR TODOS LOS PRINCIPALES LIBREROS DEL CONTINENTE.

1840. 625

**Checked
May 1913**



1990

NOTICIAS

DEL AUTOR DE ESTA OBRA.

DON ALONSO DE ERCILLA Y ZÚÑIGA nació en Madrid á 7 de agosto de 1533, pero traía su origen de Bermeo, cabeza del señorío de Vizcaya, de donde era natural *Fortun García de Ercilla* su padre, eminente juriconsulto que murió en Valladolid á 29 de setiembre de 1534 á los 40 de su edad. Fué tambien de Bermeo *Martin Ruiz de Ercilla*, señor de la Torre de Ercilla, abuelo de nuestro don Alonso. Su madre fué *doña Leonor de Zúñiga*, señora de Bovadilla, cuya villa, muerto Fortun García, fué incorporada en la Corona, y ella nombrada guardadamas de la emperatriz *doña Isabel*. Procrearon estos nobles casados tres hijos: *don Francisco de Zúñiga*, que murió mozo en Madrid á 28 de julio de 1545: *Don Juan de Zúñiga*, abad de Hormedes, limosnero mayor de la reina *doña Ana de Austria*, y Maestro del príncipe don Fernando, el cual murió en Almaraz á 28 de agosto de 1580; y nuestro DON ALONSO, que desde sus tiernos años se crió en palacio en calidad de paje del príncipe don Felipe, hijo del emperador Carlos V, y á la sombra de su madre *doña Leonor*. Era de ingenio vivo, naturalmente culto, de atinado juicio, y de espíritu belicoso: prendas que mejoró con el estudio de las buenas letras, y perficionó con las varias peregrinaciones que hizo por Europa y América; porque siguió á Felipe II en cuantas jornadas hizo por mar y tierra, corriendo una y otra vez todas las provincias que contiene España, Italia, Francia, Inglaterra, Flandes, Alemania, Moravia, Silesia, Austria, Ungria, Stiria y Carintia. Y como siempre fué inclinado y amigo de inquirir y saber, segun confiesa él mismo¹, adquirió grande caudal de noticias y de prudencia, viendo, como otro Ulises, tanta diversidad de naciones y de humanas costumbres.

El año de 1547 acompañó al príncipe don Felipe, que, llamado de su padre el emperador, pasó á Bruselas y tomó posesion del ducado de Brabante. Llegó á aquella capital de Flandes, atravesando la Italia, la Alemania, y el ducado de Luxemburgo, y el año de 1551 se restituyó á España, desandando el mismo camino. El coronista Juan Esteban Calvete, que refiere este viage, llama á nuestro ERCILLA *don Alonso de Zúñiga*, usando del segundo apellido.

Siguió tambien DON ALONSO al mismo príncipe cuando el año de 1554 pasó á Inglaterra á casarse con *doña María*, heredera de aquel reyno. En esta sazón llegó á Londres la noticia del levantamiento del estado de Arauco, y hallándose en aquella corte Gerónimo de Alderete, que habia venido del Perú, le nombró el rey capitán y adelantado de aquella tierra, con cargo de pacificarla. Partió pues de Londres Alderete llevando en su compañía á DON ALONSO de edad de 21 años, siendo esta la primera vez que ciñó espada, como él dice². Pero muriendo el adelantado en Taboga cerca de Panamá, continuó ERCILLA su viage á Lima, capital del Perú. Era virey de aquel reyno don Andres Hurtado de Mendoza, marques de Cañete, y con noticia de la muerte del Adelantado, y en virtud de sus facultades, nombró á su hijo don García por capitán general de Chile, á donde le envió con una lucida escuadra para sujetar á los inobedientes Araucanos. Pasó pues DON ALONSO á Chile, incorporado en esta escuadra, como él asegura³, y lo confirma el Coronista Herrera.

Entonces dió principio DON ALONSO á las reñidas y sangrientas guerras del Arauco, obrando en el discurso de ellas mas proezas con la espada de las que escribió con la pluma, como dice el *licenciado Oña*⁴; pues, como del otro Troyano cantó Virgilio, fué nuestro DON ALONSO gran parte de ellas, siendo Chile el teatro en donde hizo alarde de las primicias de su valor y de su ingenio.

¹ Canto XXXVI.

² Canto XIII.

³ Canto XIII.

⁴ *Arauco domado*, canto VI.

Hallóse en siete batallas campales, tolerando con heroico esfuerzo todas sus calamidades y riesgos de la vida : y no contento con estas empresas, acompañó á su general don García Hurtado de Mendoza á la conquista de la última tierra que por el estrecho de Magallanes estaba descubierta hasta el valle de Chile; aunque él pasó adelante, y seguido de otros diez soldados, venciendo dificultades insuperables y atravesando dos veces en piraguas el peligrosísimo desagadero del Archipiélago de Ancudbox, entró la tierra adentro, y para testimonio de la intrepidez de su corazón, en la corteza del árbol mas robusto que vió allí grabó con un cuchillo la siguiente octava ¹ :

Aquí llegó, donde otro no ha llegado,
Don Alonso de Ercilla, que el primero
En un pequeño barco deslastrado;
Con solos diez, pasó el desagadero;
El año de cincuenta y ocho entrado
Sobre mil y quinientos, por hebrero,
A las dos de la tarde el postrer día,
Volviendo á la dejada compañía.

Volvió en efecto despues de varias fortunas y peligros á la ciudad de la Imperial, en donde estuvo á riesgo de perder entre los suyos la vida, que supo libertar en tantas ocasiones del poder de sus enemigos. Porque concurriendo á la sazón en la ciudad, dice el mismo ERCILLA ², gran número de gallardos jóvenes, concertaron una justa y desafío, en donde mostrase cada cual su valor y destreza. El doctor Cristóbal Suarez de Figueroa, dice ³ : que estas fiestas las mandó celebrar don García para solemnizar la noticia que se recibió en Chile de la coronación del rey Felipe II, en virtud de la renuncia que en Bruselas hizo en él el emperador Carlos V su padre. « Hubo (añade Figueroa) entre otros regocijos « Estafermo, á que salieron muchos armados. Sobre quién habia herido en « mejor lugar hubo diferencia entre don Juan de Pineda y don Alonso de Ercilla, pasando tan adelante que pusieron mano á las espadas. Desenvaináronse en un instante infinitas de los de á pie, que sin saber la parte que « habian de seguir, se confundian unos con otros, creciendo el alboroto con « extremo. Esparcióse voz que habia sido deshecha para causar motin, y que ya « los fingidos émulos le tenían meditado, por haber precedido algunas ocasiones aunque ligeras. Prendiéronse por orden del general, que para infundir « temor entre los demas, los condenó á degollar, sabiendo ser cualquier severidad « eficazísima para asegurar la milicia. Sosegóse el tumulto, y hecha informacion, « y hallado que habia sido caso imprevisto de los dos, se revocó la sentencia, etc. »

Hace mencion de este suceso el mismo ERCILLA, y dice espresamente que fué sacado á la plaza á degollar ⁴ :

Turbó la fiesta un caso no pensado,
Y la celeridad del juez fué tanta,
Que estuve en el tapele, ya entregado
Al agudo cuchillo la garganta :
El enorme delito exagerado,
La voz y fama pública lo canta,
Que fué solo poner mano á la espada,
Nunca sin gran razon desenvainada.

y lo confirma en otro lugar hablando del mismo caso ⁵ :

Ni digo como al fin por accidente
Del mozo capitán acelerado
Fui sacado á la plaza injustamente
A ser públicamente degollado; etc.

de modo que, segun esta relacion, revocó don García la sentencia estando para

¹ Canto XXXVI.

² En el mismo canto XXXVI.

³ Hechos de don García Hurtado de Men-

doza, cuarto marques de Cañete, pág. 103 y 104.

⁴ Canto XXXVI.

⁵ Canto XXXVII.

ejecutarse. Siguióse despues tener gran tiempo preso á DON ALONSO, para enmendar con este el primer yerro¹; como él asegura², succediendo á la prision un trabajoso destierro; mas no por eso faltó en ninguna accion ni asaltos de plazas que despues se ofrecieran. Pero estimulado del agravio que sufrió en la Imperial, salió de Chile y llegó prosperamente al Callao de Lima, en donde estuvo hasta que llegaron las noticias de las crueldades que ejercia en Venezuela Lope de Aguirre; y determinándose de ir contra él, llegó á Panamá³, en donde supo que habian ya desbaratado y quitado la vida á aquel rebelde⁴. Era Lope de Aguirre un güipuzcoano, natural de Oñate, que, viviendo en Lima, fué uno de los cuatrocientos hombres que bajo el mando del capitan Pedro de Ursúa fueron enviados el año de 1559 por el marques de Cañete, virey del Perú, á la conquista de los Omeguas; pero rebelándose Aguirre contra su capitan, le quitó la vida y se hizo reconocer por caudillo de la gente, ejecutando tales crueldades, que justamente le compara ERCILLA á Herodes y á Neron, pues no perdonó á su propia hija. Desbaratóle en Tocuyo Diego García de Paredes, y cortándole la cabeza le descuartizaron el año de 1561. Por este tiempo padeció ERCILLA una larga y estraña enfermedad, convallecido de la cual, tocando en las Terceras, se restituyó á España á los 29 años de su edad; de donde á breve tiempo salió para correr la Francia, Italia, Alemania, Silesia, Moravia y Panonia⁵. Pero hallándose en Madrid el año de 1570 contrajo matrimonio con doña María Bazan, hija de Gil Sanchez Bazan y de doña marquesa de Ugarte, dama de la reina doña Isabel de la Paz, la cual y el emperador Rodulfo fueron sus padrinos, como dice Esteban de Garibay, citado por don Luis de Salazar⁶. Hace mencion DON ALONSO en su *Araucana* de esta señora, alabándola sobre todas las que, arrebatado en sueños por Belona, vió juntas en un ameno prado; y deseando ocuparse en canciones amorosas, me sentí, dice⁷

Con gran gana y codicia de informarme
De aquel asiento y damas tan hermosas,
En especial y sobre todas una,
Que ví á sus piés rendida mi fortuna.
Era de tierna edad, pero mostraba
En su sosiego discrecion madura,
Y á mirarme parece la inclinaba
Su estrella, su destino y mi ventura:
Yo, que saber su nombre deseaba,
Rendido y entregado á su hermosura,
Vi á sus piés una letra que decia:
DEL TRONCO DE BAZAN DOÑA MARIA.

Si es verdad que DON ALONSO casó por enero de 1570, como asegura Garibay, no pudo ser su madrina la reina Doña Isabel de la Paz, que murió á 4 de octubre de 1568⁸. Acaso quiso decir Doña Ana de Austria, cuarta muger de Felipe II, y hermana de los principes Rodulfo y Ernesto, que se criaban en Madrid: de donde llamó al primero Maximiliano II, su padre, el año de 1572, para coronarle rey de Ungría: el siguiente de 1573 fué coronado rey de Bohemia en Praga, y el de 1576 succedió á su padre en el imperio bajo el nombre de Rodulfo II⁹. De este emperador fué gentilhombre DON ALONSO DE ERCILLA, y acaso le acompañó en sus viages en Alemania. Pero por los años de 1580 parece vivia retirado en Madrid su patria, aunque altamente quejoso de la fortuna. Porque, sin embargo de los continuos y penosos servicios que hizo en la milicia y en la casa real: sin embargo de sus estimables prendas de calidad, de estudios y de ingenio, nada parece medró en la milicia ni en palacio, de lo cual se queja abiertamente al mismo rey diciendo que tuvo siempre la desgracia de navegar contra la corriente de la fortuna; que fueron siempre infructuosos los inmensos trabajos que padeció en su servicio; que el disfavor le tenia arrinconado y reducido á la miseria suma; pero que á lo menos habia

¹ Canto XXXVI.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Advertencias históricas*, pág. 13.

⁵ Canto XVIII.

⁶ CABRERA, *Historia de Felipe II.*

⁷ RODRIGO MENDEZ DE SILVA, *Vida de la emperatriz doña María*, pág. 56.

corrido con honor la carrera de su vida; y aunque destituido de premios, tenía la gloria de haberlos sabido merecer, que es en lo que verdaderamente consisten¹. En los *Avisos para palacio*² se refiere este caso de nuestro ERCILLA: « Hablando algunas veces á Felipe II DON ALONSO DE ERCILLA y ZÚÑIGA, « siendo muy discreto hidalgo, que compuso el poema *la Araucana*, se perdió « siempre, sin acertar con lo que queria decir, hasta que conociendo el rey « por la noticia que tenia de él, que su turbacion nacia del respeto con que « ponía los ojos en la magestad, le dijo: *Don Alonso, habládmelo por escrito*. « Así lo ejecutó, y el rey le despachó é hizo merced. »

Si Don Alonso recibió esta merced, no parece fué suficiente para desarmarle de las razones de sus quejas. Desahuciado finalmente de las esperanzas humanas, recurre á Dios, protestando que habia dado sin rienda al mundo el tiempo mas florido de su vida³. Entre otras flaquezas que le remorderian á DON ALONSO serian sin duda aquellas mocedades de que fueron fruto varios hijos que tuvo fuera de matrimonio (pues legitimo no tuvo ninguno), y que con toda espresion refiere Don Luis de Salazar, con autoridad de Esteban de Garibay⁴: de los cuáles la mas notable fué Doña María Margarita de Zúñiga, dama de la emperatriz Doña María, que casó altamente, pues fue su marido Don Fadrique de Portugal, señor de las baronías de Orani, Caballerizo mayor de la emperatriz, hijo de los condes de Faro y Mira.

No sabemos cuando murió DON ALONSO DE ERCILLA. El año de 1596 le supone vivo el licenciado Mosquera, pues entonces decia que estaba ocupado en escribir con felicidad las victorias de Don Alvaro Bazan, marques de Santa-Cruz, cuyo poema no sabemos si la muerte le dió lugar de finalizar⁵.

Fué DON ALONSO DE ERCILLA soldado tan valeroso, que sin el auxilio de las letras propias, sustentaria en la posteridad la opinion de sus heroicos hechos; pero floreció tanto en ellas, que parece no necesita de la recomendacion de sus proezas para ocupar un lugar distinguido entre los mas famosos españoles: ó antes bien él solo se basta á sí mismo para hacerse inmortal con la espada y con la pluma, siendo á un mismo tiempo el héroe y el poeta: mas dichoso en esto que Aquiles y Alejandro, á quien poco hubieran aprovechado sus heroicidades si Homero y los historiadores griegos y latinos no las hubieran trasladado á la memoria de los hombres, y solo comparable con César, historiador de lo mismo que obraba. Véase esto en su *Araucana*, poema heroico, que Miguel de Cervantes gradúa de uno de los mejores que hay escritos en lengua castellana y de una de las mas ricas prendas de poesia que tiene España⁶: poema por el cual el humanista Juan de Guzman llama á DON ALONSO el *Homero hispano y príncipe de los poetas españoles*⁷: cuyo libro, dice Andres Escoto, que leían muchos con asombro, y nunca lo dejaban de las manos⁸; y de cuyo autor dijo Vicente Espinel⁹:

Que en el heroico verso fué el primero

Que honró á su patria, y aun quizá el postrero.

Consta este poema de tres partes, que compuso, como él dice, escribiendo de noche lo que obrada de día. Es su argumento las guerras que con obstinacion temeraria sustentaron los Araucanos para defender su rebelion contra su rey Don Felipe II, en cuya relacion guardó DON ALONSO la mas escrupulosa puntualidad; porque se propuso caminar siempre por el rigor de la verdad, como él advierte¹⁰. Y como las batallas y sucesos de la guerra son tan parecidos, solo la fuerza de su invencion pudo lograr referir con grata variedad unos sucesos uniformes, y dar bulto y cuerpo agigantado á unos acacimientos cuyos autores, especialmente de parte de los Araucanos, eran unos personajes particulares, desconocidos y agrestes.

¹ Canto XXXVII.

² Impresos á continuacion de la *Carta y Guta de casados*, fol. 194.

³ Canto XXXVII.

⁴ *Advertentius históricas*, pág. 14.

⁵ *Comentario de Disciplina militar*, pág. 175.

⁶ *Historia de don Quijote*, tom. I, cap. 6.

⁷ *Convite de Oradores*, Conv. VI y VIII.

⁸ *Bibl. Hisp. verb. Fortunius Garcia*.

⁹ *Casa de la Memoria*.

¹⁰ Prólogo de la parte II.

LA ARAUCANA.

PARTE PRIMERA.

PROLOGO DEL AUTOR.

Si pensára que el trabajo que he puesto en esta obra me había de quitar tan poco el miedo de publicarla, sé cierto de mí que no tuviera ánimo para llevarla al cabo. Pero considerando ser la historia verdadera y de cosas de guerra, á las cuales hay tantos aficionados, me he resuelto en imprimirla, ayudando á ello las importunaciones de muchos testigos que en lo de mas dello se hallaron, y el agravio que algunos españoles recibirían quedando sus hazañas en perpetuo silencio faltando quien las escriba: no por ser ellas pequeñas, pero porque la tierra es tan remota y apartada y la postrera que los españoles han pisado por la parte del Perú, que no se puede tener della casi noticia, y por el mal aparejo y poco tiempo que para escribir hay con la ocupacion de la guerra, que no da lugar á ello; y así el que pude hurtar le gasté en este libro, el cual porque fuese mas cierto y verdadero se hizo en la misma guerra y en los mismos pasos y sitios, escribiendo muchas veces en cuero por falta de papel, y en pedazos de cartas, algunos tan pequeños que apenas cabían seis versos; que no me costó despues poco trabajo juntarlos; y por esto, y por la humildad con que va la obra, como criada en tan pobres pañales, acompañándola el celo y la intencion con que se hizo, espero que será parte para poder sufrir quien la leyere las faltas que lleva. Y si á alguno le pareciere que me muestro algo inclinado á la parte de los araucanos, tratando sus cosas y valentías mas estendidamente de lo que para bárbaros se requiere: si queremos mirar su crianza, costumbres, modos de guerra y ejercicio della, veremos que muchos no les han hecho ventaja, y que son pocos los que con tal constancia y firmeza han defendido su tierra contra tan fieros enemigos como son los españoles. Y cierto es cosa de admiracion que no poseyendo los araucanos mas de veinte leguas de término, sin tener en todo él pueblo formado, ni muro, ni casa fuerte para su reparo, ni armas, á lo menos defensivas, que la prolija guerra y españoles las han gastado y consumido, y en tierra no áspera, rodeada de tres pueblos españoles y dos plazas fuertes en medio della, con puro valor y porfiada determinacion hayan redimido y sustentado su libertad, derramando en sacrificio della tanta sangre así suya como de españoles, que con verdad se puede decir haber pocos lugares que no estén della teñidos y poblados de huesos; no faltando á los muertos quien les succeda en llevar su opinion adelante; pues los hijos ganosos de la venganza de sus muertos padres, con la natural rabia que los mueve y el valor que dellos heredaron, acelerando el curso de los años, antes de tiempo tomando las armas, se ofrecen al rigor de la guerra: y es tanta la falta de gente por la mucha que ha muerto en esta demanda, que, para hacer mas cuerpo y henchir los escuadrones, vienen tambien las mujeres á la guerra, y peleando algunas veces como varones se entregan con grande ánimo á la muerte. Todo esto he querido traer para prueba y en abono

del valor destas gentes, digno de mayor loor del que yo le podré dar con mis verdosos. Y pues, como dije arriba, hay agora en España cantidad de personas que se hallaron en muchas cosas de las que aquí escribo, á ellos remito la defensa de mi obra en esta parte, y á los que la leyeren se la encomiendo.

DECLARACION DE ALGUNAS COSAS DE ESTA OBRA.

Porque hay en este libro algunas cosas y vocablos que por ser de Indias no se dejan bien entender, me pareció declararlas aquí para que fácilmente se entiendan.

Angol. Valle donde los españoles poblaron una ciudad, y le pusieron por nombre *los Confines de Angol*.

Apó. Señor ó capitán absoluto de los otros.

Arauco (el estado de). Es una provincia pequeña de veinte leguas de largo y siete de ancho poco mas ó menos, la cual ha sido la mas belicosa de todas las Indias; y por esto es llamado el *estado indómito*. Llamanse los indios de él araucanos, tomando el nombre de la provincia.

Arcabuco. Espesura grande de árboles altos y boscaje.

Bohio. Es una casa pajiza grande de sola una pieza sin alto.

Cacique. Quiere decir señor de vasallos, que tiene gente á su cargo. Los caciques toman el nombre de los valles de donde son señores, y de la misma manera los hijos ó sucesores que suceden en ellos: declárase esto porque los que mueren en la guerra se oírán despues nombrar en otra batalla, entiéndase que son los hijos ó sucesores de los muertos.

Caupolicán. Fué hijo de *Leocán*, y *Lautaro* hijo de *Pillán*. Declaro esto, porque como son capitanes señalados de los cuales la historia hace muchas veces mencion, por no poner tantas veces sus nombres, me aprovecho de los de sus padres.

Cautén. Es un valle hermosísimo y fértil, donde los españoles fundaron la mas próspera ciudad que ha habido en aquellas partes, la cual tenia trescientos mil indios casados de servicio: llamáronla *La Imperial* porque, cuando entraron los españoles en aquella provincia, hallaron sobre todas las puertas y tejados águilas imperiales de dos cabezas hechas de palo, á manera de timbre de armas; que cierto es estraña cosa y de notar, pues jamas en aquella tierra se ha visto ave con dos cabezas.

Coquimbo. Es el primer valle de Chile donde pobló el capitán Valdivia un pueblo que le llamó *La Serena*, por ser él natural de la Serena: tiene un muy buen puerto de mar, y llámase tambien el pueblo Coquimbo, tomando el nombre del valle.

Chaquítras. Son unas cuentas muy menudas á manera de aljófar, que las hallan por las marinas, y cuanto mas menuda, es mas preciada: labran y adornan con ellas sus llautos, y las mujeres sus hinchos, que son como una cinta angosta que les ciñe la cabeza por la frente á manera de bicos ó ciertas puntillas de oro que se ponian en los birretes de terciopelo con que antiguamente se cubria la cabeza: andan siempre en cabello, y suelto por los hombros y espalda.

Chile. Es una provincia grande que contiene en sí otras muchas provincias: nóbrase Chile por un valle principal llamado así: fué sujeto al inga rey del Perú de donde le traian cada año gran suma de oro, por lo cual los españoles tuvieron noticia deste valle; y cuando entraron en la tierra, como iban en demanda del valle de Chile, llamaron Chile á toda la provincia hasta el estrecho de Magallanes.

Eponamón. Es nombre que dan al demonio, por el cual juran cuando quieren obligarse infaliblemente á cumplir lo que prometen.

Jota. Véase *Ojota*.

Llauto. Es un trocho ó rodete rodondo, ancho de dos dedos, que ponen en la frente y les ciñe la cabeza: son labrados de oro y chaquiras con muchas piedras y dijés en ellos, en los cuales asientan las plumas ó penachos de que ellos son muy amigos: no los traen en la guerra, porque entonces usan celadas.

Mapochó. Es un hermoso valle donde los españoles poblaron la ciudad de *Santiago*, y llámase asimismo el pueblo Mapochó.

Mita. Es la carga ó tributo que trae el indio tributario.

Mitayo. Es el indio que la lleva ó trae.

Ojota, y por contraccion *Jota*. Espécie de calzado que usaban las indias, el cual era á

modo de los alpargates de España. Dábalas el novio á la novia al tiempo de casarse : si era doncella se las daba de lana, y si no, de esparto.

Paco. Especie de carnero que se cria en Indias algo mayor que el comun. Son muy lanudos y tienen el cuello muy largo. Son de varios colores, blancos, negros ó pardos. Es animal muy útil y provechoso, porque su carne es sabrosa y mantiene mucho. Sirve para el tráfico y conduccion de las mercaderías y géneros que se llevan de una parte á otra. Los pacos á veces se enojan y aburren con la carga, y échanse con ella, sin remedio de hacerlos levantar.

Pallá. Es lo que llamamos nosotros señora : pero entre ellos no alcanza este nombre sino á la noble de linaje, y señora de muchos vasallos y hacienda.

Penco. Es un valle muy pequeño y no llano ; pero porque es puerto de mar poblaron en él los españoles una ciudad, la cual llamaron *La Concepcion*.

Puelches. Se llaman los indios serranos, los cuales son fortísimos y ligeros, aunque de menos entendimiento que los otros.

Valdivia. Es un pueblo bueno y provechoso : tiene un puerto de mar por un rio arriba, tan seguro, que varan las naos en tierra, y está fundado no muy lejos de un gran lago, al cual y á la ciudad llamó Valdivia de su nombre. Entiéndese que cuando se fundaron estos pueblos, era Valdivia capitán general de los españoles, y á él se atribuye la gloria del descubrimiento y poblacion de Chile.

Vicuña. Cabra montés que se cria en Indias : no tiene cuernos y es mas alta de cuerpo que una cabra por grande que sea. Su lana es finísima y nunca pierde el color.

Villa-rica. Es otro pueblo que fundaron los españoles á la ribera de un lago pequeño cerca de dos volcanes, que lanzan á tiempos tanto fuego y tan alto, que acontece llover en el pueblo ceniza.

Yanacónas. Son indios mozos amigos que sirven á los españoles, andan en su traje, y algunos muy bien tratados, que se precian mucho de policia en su vestido : pelean á las veces en favor de sus amos, y algunos animosamente, especial cuando los españoles dejan los caballos y pelean á pié, porque en las retiradas los suelen dejar en las manos de los enemigos, que los matan cruelísimamente.

CANTO PRIMERO.

El cual declara el asiento y descripción de la provincia de Chile y estado de Arauco, con las costumbres y modos de guerra que los naturales tienen. Asimismo trata en suma la entrada y conquista que los españoles hicieron hasta que Arauco se comenzó á rebelar.

No las damas, amor, no gentilezas
De caballeros canto enamorados ;
Ni las muestras, regalos, ni ternezas
De amorosos afectos y cuidados :
Mas el valor, los hechos, las proezas
De aquellos españoles esforzados
Que á la cerviz de Arauco, no domada,
Pusieron duro yugo por la espada.

Cosas diré tambien harto notables
De gente que á ningun rey obedecen,
Temerarias empresas memorables
Que celebrarse con razon merecen ;
Raras industrias, términos loables
Que mas los españoles engrandecen ;
Pues no es el vencedor mas estimado
De aquello en que el vencido es reputado.

Suplicoos, gran Felipe, que mirada
Esta labor, de vos sea recibida,
Que, de todo favor necesita,
Queda con darse á vos favorecida :

Es relacion sin corromper, sacada
De la verdad, cortada á su medida ;
No despreciéis el don, aunque tan pobre
Para que autoridad mi verso cobre.

Quiero á señor tan alto dedicarlo,
Porque este atrevimiento lo sostenga,
Tomando esta manera de ilustrarlo,
Para que quien lo viere en mas lo tenga :
Y si esto no bastare á no tacharlo,
A lo menos confuso se detenga,
Pensando que, pues va á vos dirigido,
Que debe de llevar algo escondido.

Y haberme en vuestra casa yo criado,
Que crédito me da por otra parte,
Hará mi torpe estilo delicado,
Y lo que va sin orden lleno de arte :
Así, de tantas cosas animado,
La pluma entregaré al furor de Marte ;
Dad orejas, señor, á lo que digo ;
Que soy de parte de ello buen testigo.

Chile, fértil provincia, y señalada
En la region antártica famosa,
De remotas naciones respetada
Por fuerte, principal y poderosa:
La gente que produce es tan granada,
Tan soberbia, gallarda y belicosa,
Que no ha sido por rey jamas regida,
Ni á extranjero dominio sometida.

Es Chile norte sur de gran longura,
Costa del nuevo mar del Sur llamado,
Tendrá del este al oeste de angostura
Cien millas, por lo mas ancho tomado:
Bajo del polo antártico en altura
De veinte y siete grados prolongado;
Hasta do el mar Océano y Chileno
Mezclan sus aguas por angosto seno.

Y estos dos anchos mares, que pretenden,
Pasando de sus términos, juntarse,
Baten las rocas y sus olas tienden;
Mas esles impedido el allegarse:
Por esta parte al fin la tierra hienden
Y pueden por aqui comunicarse;
Magallanes, señor, fué el primer hombre
Que, abriendo este camino, le dió nombre.

Por falta de piloto, ó encubierta
Causa, quizá importante y no sabida,
Esta secreta senda descubierta
Quedó para nosotros escondida:
Ora sea yerro de la altura cierta,
Ora que alguna isleta removida
Del tempestuoso mar y viento airado,
Encallando en la boca, la ha cerrado.

Digo que norte sur corre la tierra,
Y baña la del oeste la marina;
A la banda del este va una sierra
Que el mismo rumbo mil leguas camina:
En medio es donde el punto de la guerra
Por uso y ejercicio mas se afina:
Venus y Amor aqui no alcanzan parte;
Solo domina el iracundo Marte.

Pues en este distrito demarcado,
Por donde su grandeza es manifesta,
Está á treinta y seis grados el estado
Que tanta gente extraña y propia cuesta:
Este es el fiero pueblo no domado
Que tuvo á Chile en tal estrecho puesta,
Y aquel que por valor y puña guerra
Hace en torno temblar toda la tierra.

Es Arauco, que basta, el cual sujeto
Lo mas de este gran término tenia,
Con tanta fama, crédito y conceto
Que del un polo al otro se estendia:

Y puso al español en tal aprieto
Cual presto se verá en la carta mia:
Veinte leguas contienen sus mojones
Posténla diez y seis fuertes varones.

De diez y seis caciques y señores
Es el soberbio estado poseido,
En militar estudio los mejores
Que de bárbaras madres han nacido:
Reparo de su patria y defensores,
Ninguno en el gobierno preferido;
Otros caciques hay, mas por valientes
Son estos en mandar los preeminentes.

Solo al señor de imposicion le viene
Servicio personal de sus vasallos,
Y en cualquiera ocasion cuando conviene
Puede por fuerza al débito apremiallos;
Pero así obligacion el señor tiene
En las cosas de guerra doctrinallos,
Con tal uso, euidado y disciplina,
Que son maestros despues de esta doctrina.

En lo que usan los niños en teniendo
Habilidad y fuerza provechosa,
Es que un trecho seguido han de ir corriendo
Por una áspera cuesta pedregosa;
Y al puesto y fin del curso revolviendo
Le dan al vencedor alguna cosa:
Vienen á ser tan sueltos y alentados
Que alcanzan por aliento los venados.

Y desde la niñez al ejercicio
Los apremian por fuerza y los incitan,
Y en el bélico estudio y duro oficio,
Entrando en mas edad, los ejercitan:
Si alguno de flaqueza da un indicio,
Del uso militar le inhabilitan;
Y al que sale en las armas señalado
Conforme á su valor le dan el grado.

Los cargos de la guerra y preeminencia
No son por flacos medios proveidos,
Ni van por calidad, ni por herencia,
Ni por hacienda y ser mejor nacidos;
Mas la virtud del brazo y la escelencia,
Esta hace á los hombres preferidos;
Esta ilustra, habilita, perficiona
Y quilata el valor de la persona.

Los que están á la guerra dedicados
No son á otro servicio constreñidos,
Del trabajo y labranza reservados
Y de la gente baja mantenidos:
Pero son por las leyes obligados
De estar á punto de armas proveidos,
Y á saber diestramente gobernallas
En las lícitas guerras y batallas.

Las armas dellos mas ejercitadas
 Son picas, alabardas y lanzones,
 Con otras puntas largas enbastadas
 De la faicion y forma de punzones:
 Hachas, martillos, mazas barreadas,
 Dardos, sargentas, flechas y bastones,
 Lazos de fuertes mimbres y bejucos,
 Tiros arrojadizos y trabucos.

Algunas destas armas han tomado
 De los cristianos nuevamente agora,
 Que el continuo ejercicio y el cuidado
 Enseña y aprovecha cada hora;
 Y otras, segun los tiempos, inventado;
 Que es la necesidad grande inventora,
 Y el trabajo solícito en las cosas,
 Maestro de invenciones prodigiosas.

Tienen fuertes y dobles coseletes,
 Arma comun á todos los soldados,
 Y otros á la manera de sayetes,
 Que son, aunque modernos, mas usados:
 Grevas, brazales, golas, capacetes
 De diversas hechuras encajados,
 Hechos de piel curtida y duro cuero,
 Que no basta á ofenderle el fino acero.

Cada soldado una arma solamente
 Ha de aprender y en ella ejercitarse,
 Y es aquella á que mas naturalmente
 En la niñez mostráre aficionarse:
 Desta sola procura diestramente
 Saberse aprovechar, y no empacharse
 En jugar de la pica el que es flechero,
 Ni de la maza y flechas el piquero.

Hacen su campo, y muéstranse en formados
 Escuadrones distintos muy enteros,
 Cada hila de mas de cien soldados,
 Entre una pica y otra los flecheros,
 Que de lejos ofenden desmandados
 Bajo la proteccion de los piqueros,
 Que van hombro con hombro, como digo,
 Hasta medir á pica al enemigo.

Si el escuadron primero que acomete
 Por fuerza viene á ser desbaratado,
 Tan presto á socorrerle otro se mete,
 Que casi no da tiempo á ser notado:
 Si aquel se desbarata, otro arremete,
 Y estando ya el primero reformado,
 Moverse de su término no puede
 Hasta ver lo que al otro le sucede.

De pantanos procuran guarnecerse
 Por el daño y temor de los caballos,
 Donde suelen á veces acogerse,
 Si viene á suceder desbaratillos:

Allí pueden seguros rebacerse,
 Ofenden sin que puedan enojallos;
 Que el falso sitio y gran inconveniente
 Impide la llegada á nuestra gente.

Del escuadron se van adelantando
 Los bárbaros que son sobresalientes,
 Soberbios cielo y tierra despreciando,
 Ganosos de estremarse por valientes:
 Las picas por los cuentos arrastrando,
 Poniéndose en posturas diferentes,
 Diciendo: Si hay valiente algun cristiano
 Salga luego adelante mano á mano.

Hasta treinta ó cuarenta en compañía
 Ambiciosos de crédito y loores,
 Vienen con grande orgullo y bizarria
 Al son de presurosos atambores:
 Las armas matizadas á porfia
 Con varias y finisimas colores;
 De poblados penachos adornados
 Saltando acá y allá por todos lados.

Hacen fuerzas ó fuertes cuando entienden
 Ser el lugar y sitio en su provecho,
 O si ocupar un término pretenden,
 O por algun aprieto y grande estrecho,
 De do mas á su salvo se defienden,
 Y salen de rebato á caso hecho,
 Recogiéndose á tiempo al sitio fuerte.
 Que su forma y hechura es desta suerte:

Señalado el lugar, hecha la traza,
 De poderosos árboles labrados
 Cercan una cuadrada y ancha plaza
 En valientes estacas afirmados,
 Que á los de fuera impide y embaraza
 La entrada y combatir, porque, guardados
 Del muro los de dentro, fácilmente
 De mucha se defiende poca gente.

Solian antiguamente de tablonces
 Hacer dentro del fuerte otro apartado,
 Puestos de trecho á trecho unos troncones
 En los cuales el muro iba fijado
 Con cuatro levantados torreones
 A caballero del primer cercado,
 De pequeñas troneras lleno el muro,
 Para jugar sin miedo y mas seguro.

En torno desta plaza poco trecho
 Cercan de espesos hoyos por defuera:
 Cual es largo, cual ancho, y cual estrecho;
 Y así van, sin faltar desta manera,
 Para el incauto mozo que de hecho
 Apresura el caballo en la carrera
 Tras el astuto bárbaro engañoso,
 Que le mete en el cerco peligroso.

Tambien suelen hacer hoyos mayores
Con estacas agudas en el suelo,
Cubiertos de carrizo, yerba y flores,
Porque puedan picar mas sin recelo:
Allí los indiscretos corredores,
Teniendo solo por remedio el cielo;
Se sumen dentro y quedan enterrados
En las agudas puntas estacados.

De consejo y acuerdo una manera
Tienen de tiempo antiguo acostumbrada;
Que es hacer un convite y borrachera
Cuando sucede cosa señalada:
Y así cualquier señor que la primera
Nueva del tal suceso le es llegada,
Despacha con presteza embajadores
A todos los caciques y señores;

Haciéndoles saber como se ofrece
Necesidad y tiempo de juntarse,
Pues á todos les toca y pertenece;
Que es bien con brevedad comunicarse:
Segun el caso, así se lo encarece,
Y el daño que se sigue dilatarse;
Lo cual, visto que á todos les conviene,
Ninguno venir puede que no viene.

Juntos, pues, los caciques del senado,
Propóneles el caso nuevamente;
El cual por ellos visto y ponderado,
Se trata del remedio conveniente;
Y resueltos en uno, y decretado,
Si alguno de opinion es diferente,
No puede en cuanto al débito eximirse,
Que allí la mayor voz ha de seguirse.

Despues que cosa en contra no se halla,
Se va el nuevo decreto declarando
Por la gente comun y de canalla
Que alguna novedad está aguardando:
Si viene á averiguarse por batalla,
Con gran rumor lo van manifestando
De trompas y atambores altamente,
Porque á noticia venga de la gente.

Tienen un plazo puesto y señalado
Para se ver sobre ello y remirarse,
Tres dias se han de haber ratificado
En la definicion sin retractarse:
Y el franco y libre término pasado,
Es de ley imposible revocarse;
Y así como á forzoso acaecimiento
Se disponen al nuevo movimiento.

Hácese este concilio en un gracioso
Asiento en mil florestas escogido,
Donde se muestra el campo mas hermoso
De infinidad de flores guarnecido;

Allí de un viento fresco y amoroso
Los árboles se mueven con ruido,
Cruzando muchas veces por el prado
Un claro arroyo limpio y sosegado,

Do una fresca y altísima alameda
Por órden y artificio tienen puesta
En torno de la plaza, y ancha rueda
Capaz de cualquier junta y grande fiesta,
Que convida á descanso, y al sol veda
La entrada y paso en la enojosa siesta:
Allí se oye la dulce melodía
Del canto de las aves y armonía.

Gente es sin Dios ni ley, aunque respeta
A aquel que fué del cielo derribado,
Que como á poderoso y gran profeta
Es siempre en sus cantares celebrado;
Invocan su furor con falsa seta
Y á todos sus negocios es llamado,
Teniendo cuanto dice por seguro
Del próspero suceso ó mal futuro.

Y cuando quieren dar una batalla
Con él lo comunican en su rito,
Si no responde bien, dejan de dalla,
Aunque mas les insista el apetito;
Caso grave ó negocio no se halla
Do no sea convocado este maldito;
Llámanle *Eponamon*, y comunmente
Dan este nombre á alguno si es valiente.

Usan el falso oficio de hechiceros,
Ciencia á que naturalmente se inclinan,
En señales mirando y en agujeros,
Por las cuales sus cosas determinan:
Veneran á los necios agoreros
Que los casos futuros adivinan;
El agujero acrecienta su osadía,
Y les infunde miedo ó cobardía.

Algunos de estos son predicadores,
Teñidos en sagrada reverencia,
Que solo se mantienen de loores,
Y guardan vida estrecha y abstinencia:
Estos son los que ponen en errores
Al liviano comun con su elocuencia,
Teniendo por tan cierta su locura
Como nos la evangélica escritura.

Y estos que guardan órden algo estrecha
No tienen ley, ni Dios, ni que hay pecados;
Mas solo aquel vivir les aprovecha
De ser por sabios hombres reputados:
Pero la espada, lanza, el arco y flecha
Tienen por mejor ciencia otros soldados;
Diciendo que el agujero alegre ó triste
En la fuerza y el ánimo consiste.

En fin, el bado y clima de esta tierra,
Si su estrella y pronóstico se miran,
Es contienda, furor, discordia, guerra,
Y á solo esto los ánimos aspiran:
Todo su bien y mal aquí se aliran;
Son hombres que de súbito se aliran,
De condicion feroces, impacientes,
Amigos de domar estrañas gentes.

Son de gestos robustos, desbarbados,
Bien formados los cuerpos y crecidos,
Espaldas grandes, pechos levantados,
Recios miembros, de nervios bien fornidos
Agiles; desenvueltos, alentados,
Animosos, valientes, atrevidos,
Duros en el trabajo, y sufridores
De frios mortales, hambres y calores.

No ha habido rey jamas que sujetase
Esta soberbia gente libertada,
Ni estrañera nacion que se jactase
De haber dado en sus términos pisada;
Ni comarcana tierra que se osase
Mover en contra y levantar espada:
Siempre fué esenta, indómita, temida,
De leyes libre y de cerviz erguida.

El potente rey inga, aventajado
En todas las antárticas regiones,
Fué un señor en extremo aficionado
A ver y conquistar nuevas naciones;
Y por la gran noticia del estado
A Chile despachó sus orejones;
Mas lá parlera fama de esta gente
La sangre les templó y ánimo ardiente.

Pero los nobles ingas valerosos
Los despoblados ásperos rompieron,
Y en Chile algunos pueblos belicosos
Por fuerza á servidumbre redujeron:
A do leyes y edictos trabajosos
Con dura mano armada introdujeron,
Haciéndoles con fueros disolutos
Pagar grandes subsidios y tributos.

Dado asiento en la tierra y reformado
El campo con ejército pujante,
En demanda del reino deseado
Movieron sus escuadras adelante:
No hubieron muchas millas caminado,
Cuando entendieron que era semejante
El valor á la fama que alcanzada
Tenia el pueblo araucano por la espada.

Los promaucaes de Maule, que supieron
El vano intento de los ingas vanos,
Al paso y duro encuentro les salieron,
No menos en buen orden que lozanos;

Y las cosas de suerte sucedieron
Que, llegando estas gentes á las manos,
Murieron infinitos orejones
Perdiendo el campo y todos los pendones.

Los indios promaucaes es una gente
Que está cien millas antes del estado,
Brava, soberbia, próspera y valiente,
Que bien los españoles la han probado:
Pero con cuanto digo, es diferente
De la fiera nacion, que, cotejado
El valor de las armas y escelencia,
Es grande la ventaja y diferencia.

Los ingas, que la fuerza conocian
Que en la provincia indómita se encierra,
Y cuán poco á los brazos ganarian
Llevada al cabo la empezada guerra;
Visto el errado intento que traian,
Desamparando la ganada tierra,
Volvieron á los pueblos que dejaron,
Donde por algun tiempo reposaron.

Pues don Diego de Almagro, adelantado,
Que en otras mil conquistas se habia visto,
Por sabio en todas ellas reputado,
Animoso, valiente, franco y quisto,
A Chile caminó determinado
De estender y ensanchar la fe de Cristo;
Pero en llegando al fin de este camino
Dar en breve la vuelta le convino.

A solo el de Valdivia esta victoria
Con justa y gran razon le fué otorgada,
Y es bien que se celebre su memoria,
Pues pudo adelantar tanto su espada:
Este alcanzó en Arauco aquella gloria,
Que de nadie hasta allí fuera alcanzada;
La altiva gente al grave yugo trujo,
Y en opresion la libertad redujo.

Con una espada y capa solamente,
Ayudado de industria que tenia,
Hizo con brevedad de buena gente
Una lucida y gruesa compañía;
Y con designio y ánimo valiente
Toma de Chile la derecha via,
Resuelto en acabar de esta salida
La demanda difícil ó la vida.

Vióse en el largo y áspero camino
Por la hambre, sed y frio en gran estrecho;
Pero con la constancia que convino
Puso al trabajo el animoso pecho:
Y el diestro hado y próspero destino
En Chile le metieron, á despecho
De cuantos estorbarlo procuraron,
Que en su daño las armas levantaron.

Tuvo á la entrada con aquellas gentes
Batallas y rencuentros peligrosos,
En tiempos y lugares diferentes,
Que estuvieron los fines bien dudosos;
Pero al cabo por fuerza los valientes
Españoles, con brazos valerosos,
Siguiendo el hado y con rigor la guerra,
Ocuparon gran parte de la tierra.

No sin gran riesgo y pérdidas de vidas
Asediados seis años sostuvieron,
Y de incultas raíces desabridas
Los trabajados cuerpos mantuvieron,
Do las bárbaras armas oprimidas
A la española devoción trujeron,
Por ánimo constante y raras pruebas
Criando en los trabajos fuerzas nuevas.

Después entró Valdivia conquistando
Con esfuerzo y espada rigurosa,
Los promaucaes por fuerza sujetando,
Curios, cauquenes, gente belicosa;
Y, el Maule y rauda Itáta atravesando,
Llegó al Andalién, do la famosa
Ciudad fundó de muros levantada,
Felice en poco tiempo y desdichada.

Una batalla tuvo aquí sangrienta
Donde á punto llegó de ser perdido:
Pero Dios le acorrió en aquella afrenta;
Que en todas las demas le habia acorrido:
Otros dello darán mas larga cuenta,
Que les está este cargo cometido;
Allí fué preso el bárbaro Ainavillo,
Honor de los pencones y caudillo.

De allí llegó al famoso Biobío,
El cual divide á Penco del estado,
Que del Nibequeten, copioso río,
Y de otros viene al mar acompañado:
De donde con presteza y nuevo brio,
En órden buena y escuadron formado
Pasó de Andalicán la áspera sierra,
Pisando la araucana y fértil tierra.

No quiero detenerme mas en esto,
Pues que no es mi intención dar pesadum-
Y así pienso pasar por todo presto, [bre;
Huyendo de importunos la costumbre:
Digo con tal intento y presupuesto
Que antes que los de Arauco á servidumbre
Vinesen, fueron tantas las batallas,
Que dejó por prolijas de contallas.

Ayudó mucho el ignorante engaño
De ver en animales corregidos
Hombres que por milagro y caso extraño
De la region celeste eran venidos:

Y del súbito estruendo y grave daño
De los tiros de pólvora sentidos,
Como á inmortales dioses los temían,
Que con ardientes rayos combatían.

Los españoles hechos hazañosos
El error confirmaban de inmortales,
Afirmando los mas supersticiosos,
Por los presentes los futuros males:
Y así tibios, suspensos y dudosos,
Viendo de su opresión claras señales,
Debajo de hermandad y fe jurada
Dió Arauco la obediencia jamás dada.

Dejando allí el seguro suficiente
Adelante los nuestros caminaron;
Pero todas las tierras llanamente,
Viendo Arauco sujeta, se entregaron;
Y reduciendo á su opinión gran gente
Siete ciudades prósperas fundaron,
Coquimbo, Penco, Angol y Santiago,
La Imperial, Villa-rica, y la del Lago.

El felice suceso, la victoria,
La fama y posesiones que adquirían
Los trujo á tal soberbia y vanagloria,
Que en mil leguas diez hombres no cabían;
Sin pasarles jamás por la memoria
Que en siete piés de tierra al fin habían
De venir á caber sus hinchazones,
Su gloria vana y vanas pretensiones.

Crecían los intereses y malicia,
A costa del sudor y daño ajeno,
Y la hambrienta y mísera codicia
Con libertad paciendo iba sin freno:
La ley, derecho, el fuero y la justicia
Era lo que Valdivia habla por bueno,
Remiso en graves culpas y piadoso,
Y en los casos livianos riguroso.

Así el ingrato pueblo castellano,
En mal y estimación iba creciendo,
Y siguiendo el soberbio intento vano
Tras su fortuna próspera corriendo:
Pero el Padre del cielo soberano
Atajó este camino, permitiendo
Que aquel á quien él mismo puso el yugo
Fuese el cuchillo y áspero verdugo.

El estado araucano acostumbrado
A dar leyes, mandar y ser temido,
Viéndose de su trono derribado,
Y de mortales hombres oprimido;
De adquirir libertad determinado,
Reprobando el subsidio padecido,
Acude al ejercicio de la espada,
Ya por la paz ociosa desusada.

Dieron señal primero y nuevo tiento
 (Por ver con qué rigor se tomaria)
 En dos soldados nuestros, que á tormento
 Mataron sin razon y causa un dia:
 Disimulóse aquel atrevimiento,
 Y con esto crecióles la osadia;
 No aguardando á mas tiempo, abiertamente
 Comienzan á llamar y juntar gente.

Principio fué del daño no pensado
 El no tomar Valdivia presta enmienda
 Con ejemplar castigo del estado;
 Pero nadie castiga en su hacienda:
 El pueblo sin temor desvergonzado
 Con nueva libertad rompe la rienda
 Del homenaje hecho y la promesa,
 Como el segundo canto aqui lo espresa.

CANTO II.

Pónese la discordia que entre los caciques de Arauco hubo sobre la eleccion de capitan general, y el medio que se tomó por el consejo del cacique Colocolo, con la entrada que por engaño los bárbaros hicieron en la casa fuerte de Tucapel, y la batalla que con los españoles tuvieron.

Muchos hay en el mundo que han llegado
 A la engañosa alteza desta vida,
 Que Fortuna los ha siempre ayudado
 Y dádoles la mano á la subida,
 Para, despues de haberlos levantado,
 Derribarlos con misera calda,
 Cuando es mayor el golpe y sentimiento,
 Y menos el pensar que hay mudamiento.

No entienden con la próspera bonanza
 Que el contento es principio de tristeza,
 Ni miran en la súbita mudanza
 Del consumidor tiempo y su presteza:
 Mas con altiva y vana confianza
 Quieren que en su fortuna haya firmeza;
 La cual, de su aspezeza no olvidada,
 Revuelve con la vuelta acostumbrada.

Con un revés de todo se desquita,
 Que no quiere que nadie se le atreva,
 Y mucho mas que da siempre les quita,
 No perdonando cosa vieja ó nueva:
 De crédito y de honor los necesita,
 Que en el fin de la vida está la prueba,
 Por el cual han de ser todos juzgados,
 Aunque lleven principios acertados.

Del bien perdido al cabo ¿qué nos queda
 Sino pena, dolor y pesadumbre?
 Pensar que en él Fortuna ha de estar queda,
 Antes dejará el sol de darnos lumbre;
 Que no es su condicion fijar la rueda,
 Y es malo de mudar vieja costumbre.
 El mas seguro bien de la Fortuna
 Es no haberla tenido vez alguna.

Esto verse podrá por esta historia:
 Ejemplo dello aqui puede sacarse,
 Que no bastó riqueza, honor y gloria,
 Con todo el bien que puede descarse,

A llevar adelante la victoria;
 Que el claro cielo al fin vino á turbarse,
 Mudando la Fortuna en triste estado
 El curso y orden próspera del Hado.

La gente nuestra ingrata se hallaba
 En la prosperidad que arriba cuento,
 Y en otro mayor bien, que me olvidaba,
 Hallado en pocas casas, que es contento:
 De tal manera en él se descuidaba
 (Cierta señal de triste acaecimiento)
 Que en una hora perdió el honor y estado
 Que en mil años de afan habia ganado.

Por dioses, como dije, eran tenidos
 De los indios los nuestros: pero olieron
 Que de mujer y hombre eran nacidos,
 Y todas sus flaquezas entendieron:
 Viéndolos á miserias sometidos,
 El error ignorante conocieron,
 Ardiendo en viva rabia avergonzados
 Por verse de mortales conquistados.

No queriendo á mas plazo diferirlo,
 Entre ellos comenzó luego á tratarse
 Que, para en breve tiempo concluirlo
 Y dar el modo y orden de vengarse,
 Se junten á consulta á difinirlo,
 Do venga la sentencia á pronunciarse,
 Dura, ejemplar, cruel, irrevocable,
 Horrenda á todo el mundo y espantable.

Iban ya los caciques ocupando
 Los campos con la gente que marchaba,
 Y no fué menester general bando,
 Que el deseo de guerra los llamaba
 Sin promesas ni pagas, deseando
 El esperado tiempo, que tardaba,
 Para el decreto y áspero castigo,
 Con muerte y destruccion del enemigo.

De algunos que en la junta se hallaron
Es bien que haya memoria de sus nombres,
Que, siendo inculcos bárbaros, ganaron
Con no poca razón claros renombres:
Pues en tan breve término alcanzaron
Grandes victorias de notables hombres,
Que de ellas darán fe los que vivieren,
Y los muertos allá donde estuvieren.

Tucapél se llamaba aquel primero
Que al plazo señalado había venido;
Este fué de cristianos carnícero,
Siempre en su enemistad endurecido:
Tiene tres mil vasallos el guerrero,
De todos como rey obedecido.
Ongol luego llegó, mozo valiente;
Gobierna cuatro mil, lucida gente.

Cayocupil, cacique bullicioso,
No fué el postrero que dejó su tierra,
Que allí llegó el tercero, deseoso
De hacer á todo el mundo él solo guerra:
Tres mil vasallos tiene este famoso
Usados tras las fieras en la sierra.
Millarapué, aunque viejo, el cuarto vino,
Que cinco mil gobierna de continuo.

Falcabí se juntó aquel mismo día,
Tres mil fuertes soldados señoría.
No lejos Lemolemo dél venía,
Que tiene seis mil hombres de pelea.
Mareguano, Gualemo y Lebopía
Se dan prisa á llegar, porque se vea
Que quieren ser en todo los primeros;
Gobiernan estos tres tres mil guerreros.

No se tardó en venir, pues, Elicura,
Que al tiempo y plazo puesto había llegado,
De gran cuerpo, robusto en la hechura,
Por uno de los fuertes reputado:
Dice que estar sujeto es gran locura
Quien seis mil hombres tiene á su mandado.
Luego llegó el anciano Colocolo;
Otros tantos y mas rige este solo.

Tras este á la consulta Ongolmo viene,
Que cuatro mil guerreros gobernaba.
Purén en arribar no se detiene,
Seis mil súbditos este administraba.
Pasados de seis mil Lincoya tiene,
Que bravo y orgulloso ya llegaba,
Diestro, gallardo, fiero en el semblante,
De proporcion y altura de gigante.

Peteguelen, cacique señalado,
Que el gran valle de Arauco le obedece
Por natural señor, y así el estado
Este nombre tomó, según parece,

Como Venecia, pueblo libertado,
Que en todo aquel gobierno mas florece:
Tomando el nombre de él la señoría,
Así guarda el estado el nombre hoy día.

Este no se halló personalmente,
Por estar impedido de cristianos;
Pero de seis mil hombres que él valiente
Gobierna, naturales araucanos,
Acudió desmandada alguna gente
A ver si es menester mandar las manos.
Caupolicán el fuerte no venía,
Que toda Palmaiquén le obedecía.

Tomé y Andalicán también vinieron,
Que eran del araucano regimiento,
Y otros muchos caciques acudieron,
Que por no ser prolijo no los cuento.
Todos con leda faz se recibieron,
Mostrando en verse juntos gran contento.
Después de razonar en su venida
Se comenzó la espléndida comida.

Al tiempo que el beber furioso andaba,
Y mal de las tinajas el partido,
De palabra en palabra se llegaba
A encenderse entre todos gran ruido:
La razón uno de otro no escuchaba:
Sabida la ocasión de había nacido,
Vino sobre cual era el mas valiente
Y digno del gobierno de la gente.

Así creció el furor, que derribando
Las mesas, de manjares ocupadas,
Aguijan á las armas, desgajando
Las ramas al depósito obligadas;
Y dellas se apertibien, no cesando
Palabras peligrosas y pesadas
Que atizaban la cólera encendida
Con el calor del vino y la comida.

El audaz Tucapél claro decía
Que el cargo de mandar le pertenece,
Pues todo el universo conocía
Que si ya por valor que lo merece:
Ninguno se me iguala en valentía,
De mostrarlo estoy presto, si se ofrece,
(Añade el jactancioso) á quien quisiere;
Y aquel que esta razón contradijere.....

Sin dejarle acabar, dijo Elicura:
A mí es dado el gobierno desta danza,
Y el simple que intentare otra locura
Ha de probar el hierro de esta lanza.
Ongolmo, que el primero ser procura,
Dice: yo no he perdido la esperanza
En tanto que este brazo sustentare
Y con él la ferrada gobernare.

De cólera Lincoya y rabia insano
 Responde : tratar de eso es devaneo,
 Que ser señor del mundo es en mí mano,
 Si en ella libre este baston poseo.
 Ninguno, dice Ongol, será tan vano
 Que ponga en igualármeme el deseo,
 Pues es mas el temor que pasaría
 Que la gloria que el hecho le daría.

Cayocupil furioso y arrogante
 La maza esgrime, haciéndose á lo largo,
 Diciendo : yo veré quien es bastante
 A dar de lo que ha dicho mas descargo :
 Haccos los pretensores adelante,
 Veremos de cual de ellos es el cargo ;
 Que de probar aqui luego me ofrezco
 Que mas que todos juntos lo merezco.

Alto, sus, que yo aceto el desafio
 (Responde Lemolemo), y tengo en nada
 Poner á nueva prueba lo que es mio,
 Que mas quiero librarlo por la espada :
 Mostraré ser verdad lo que porfio
 A dos, á cuatro, á seis en la estacada ;
 Y si todos cuestion quereis conmigo,
 Os haré manifiesto lo que digo.

Purén, que estaba aparte, habiendo oido
 La plática enconosa y rumor grande,
 Diciendo, en medio de ellos se ha metido,
 Que nadie en su presencia se desmande ;
 Y ¿quién á imaginar es atrevido
 Que donde está Purén mas otro mande ?
 La grita y el furor se multiplica,
 Quien esgrime la maza y quien la pica.

Tomé y otros caciques se metieron
 De medio de estos bárbaros de presto,
 Y con dificultad los despartieron,
 Que no hicieron poco en hacer esto :
 De herirse lugar aun no tuvieron,
 Y en voz airada ya el temor pospuesto,
 Colocolo, el cacique mas anciano,
 A razonar así tomó la mano :

Caciques, del estado defensores,
 Codicia del mandar no me convida
 A pesarme de veros pretensores
 De cosa que á mí tanto era debida :
 Porque, segun mi edad, ya veis, señores,
 Que estoy al otro mundo de partida ;
 Mas el amor que siempre os he mostrado
 A bien aconsejaros me ha incitado.

¿Por qué cargos honrosos pretendemos,
 Y ser en opinion grande tenidos,
 Pues que negar al mundo no podemos
 Haber sido sujetos y vencidos ?

Y en esto averiguarnos no queremos,
 Estando aun de españoles oprimidos :
 Mejor fuera esa furia ejecutalla
 Contra el fiero enemigo en la batalla.

¿Qué furor es el vuestro ¡o araucanos!
 Que á perdicion os lleva sin sentillo ?
 ¿Contra vuestras entrañas teneis manos,
 Y no contra el tirano en resistillo ?
 ¿Teniendo tan á golpe á los cristianos
 Volveis contra vosotros el cuchillo ?
 Si gana de morir os ha movido,
 No sea en tan bajo estado y abatido.

Volved las armas y ánimo furioso
 A los pechos de aquellos que os han puesto
 En dura sujecion, con afrentoso
 Partido, á todo el mundo manifiesto :
 Lanzad de vos el yugo vergonzoso ;
 Mostrad vuestro valor y fuerza en esto :
 No derrameis la sangre del estado
 Que para redimirnos ha quedado.

No me pesa de ver la lozanía
 De vuestro corazon, antes me esfuerza ;
 Mas temo que esta vuestra valentía,
 Por mal gobierno, el buen camino tuerza :
 Que, vuelta entre nosotros la porfía,
 Degolleis nuestra patria con su fuerza :
 Cortad, pues, si ha de ser desá manera,
 Esta vieja garganta la primera :

Que esta flaca persona, atormentada
 De golpes de fortuna, no procura
 Sino el agudo filo de una espada,
 Pues no la acaba tanta desventura.
 Aquella vida es bien afortunada
 Que la temprana muerte la asegura ;
 Pero, á nuestro bien público atendiendo,
 Quiero decir en esto lo que entiendo.

Pares sois en valor y fortaleza ;
 El cielo os igualó en el nacimiento ;
 De linaje, de estado y de riqueza
 Hizo á todos igual repartimiento ;
 Y en singular por ánimo y grandeza
 Podeis tener del mundo el regimiento :
 Que este precioso don, no agradecido,
 Nos ha al presente término traído.

En la virtud de vuestro brazo espero
 Que puede en breve tiempo remediarse,
 Mas ha de haber un capitan primero
 Que todos por él quieran gobernarse :
 Este será quien mas un gran madero
 Sustentare en el hombro sin pararse ;
 Y pues que sois iguales en la suerte,
 Procure cada cual ser el mas fuerte.

Ningun hombre dejó de estar atento
Oyendo del anciano las razones,
Y puesto ya silencio al parlamento,
Hubo entre ellos diversas opiniones :
Al fin, de general consentimiento,
Siguiendo las mejores intenciones,
Por todos los caciques acordado
Lo propuesto del viejo fué acetado.

Podría de algunos ser aquí una cosa
Que parece sin término notada,
Y es que en una provincia poderosa,
En la milicia tanto ejercitada,
De leyes y ordenanzas abundosa,
No hubiese una cabeza señalada
A quien tocase el mando y regimiento,
Sin allegar á tanto remplimiento.

Respondo á esto, que nunca sin caudillo
La tierra estuvo electo del senado ;
Que, como dije, en Penco el Ainavillo
Fué por nuestra nacion desbaratado ;
Y viniendo de paz, en un castillo
Se dice, aunque no es cierto, que un bocado
Le dieron de veneno en la comida,
Donde acabó su cargo con la vida.

Pues el madero súbito traído,
(No me atrevo á decir lo que pesaba),
Era un macizo libano fornido,
Que con dificultad se rodeaba :
Paicabi le aferró menos sufrido,
Y en los valientes hombros le afirmaba :
Seis horas le sostuvo aquel membrudo,
Pero llegar á siete jamas pudo.

Cayocupil al tronco aguija presto,
De ser el mas valiente confiado,
Y encima de los altos hombros puesto,
Lo deja á las cinco horas de cansado :
Gualemo lo probó, jóven dispuesto,
Mas no pasó de allí ; y esto acabado,
Ongol el grueso leño tomó luego :
Duró seis horas largas en el juego.

Purén tras él lo trujo medio día,
Y el esforzado Ongolmo mas de medio ;
Y cuatro horas y media Lebopia,
Que de sufrirle mas no hubo remedio :
Lemojemo siete horas le traía,
El cual jamas en todo este comedio
Dejó de andar acá y allá saltando,
Hasta que ya el vigor le fué faltando.

Elicura á la prueba se previene,
Y en sustentar el libano trabaja ;
A nueve horas dejarle le conviene,
Que no pudiera mas si fuera paja.

Tucapelo catorce lo sostiene,
Encareciendo todos la ventaja.
Pero en esto Lincoya apercebido
Mudó en un gran silencio aquel ruido.

De los hombros el manto derribando
Las terribles espaldas descubria,
Y el duro y grave leño levantando
Sobre el fornido asiento le ponía :
Corre ligero aquí y allí, mostrando
Que poco aquella carga le impedía :
Era de sol á sol el día pasado,
Y el peso sustentaba aun no cansado.

Venia aprisa la noche, aborrecida
Por la ausencia del sol ; pero Diana
Les daba claridad con su salida,
Mostrándose á tal tiempo mas lozana ;
Lincoya con la carga no convida
Aunque ya despuntaba la mañana,
Hasta que llegó el sol al medio cielo,
Que dió con ella entonces en el suelo.

No se vió allí persona en tanta gente
Que no quedase atónita de espanto ;
Creuyendo no haber hombre tan potente
Que la pesada carga sufra tanto :
La ventaja le daban, juntamente
Con el gobierno, mando, y todo cuanto
A digno general era debido,
Hasta allí justamente merecido.

Ufano andaba el bárbaro y contento
De haberse mas que todos señalado ;
Cuando Caupolicán á aquel asiento
Sin gente á la ligera había llegado :
Tenía un ojo sin luz de nacimiento,
Como un fino granate colorado ;
Pero lo que en la vista le faltaba
En la fuerza y esfuerzo le sobraba.

Era este noble mozo de alto hecho,
Varon de autoridad, grave y severo,
Amigo de guardar todo derecho,
Aspero, riguroso, justiciero,
De cuerpo grande y relevado pecho,
Hábil, diestro, fortísimo y ligero,
Sabio, astuto, sagaz, determinado,
Y en casos de repente reportado.

Fué con alegre muestra recibido,
(Aunque no sé si todos se alegraron) :
El caso en esta suma referido
Por su término y puntos le contaron :
Viendo que Apolo ya se había escondido
En el profundo mar, determinaron
Que la prueba de aquel se dilatase
Hasta que la esperada luz llegase.

Pasábase la noche en gran porfía
Que causó esta venida entre la gente ;
Cual se atiende á Lincoya, y cual decía
Que es el Caupolicano mas valiente :
Apuestas en favor y contra habia,
Otros sin apostar dudosamente
Hácia el oriente vueltos aguardaban
Si los febeos caballos asomaban.

Ya la rosada Aurora comenzaba
Las nubes á bordar de mil labores ,
Y á la usada labranza dispartaba
La miserable gente y labradores :
Ya á los marchitos campos restauraba
La frescura perdida y sus colores ,
Aclarando aquel valle la luz nueva ,
Cuando Caupolican viene á la prueba.

Con un desden y muestra confiada,
Asiendo del troncon duro y fiudoso ,
Como si fuera vara delicada ,
Se le pone en el hombro poderoso :
La gente enmudeció, maravillada
De ver el fuerte cuerpo tan nervoso ;
La color á Lincoya se le muda ,
Poniendo en su victoria mucha duda.

El bárbaro sagaz despacio andaba ,
Y á toda prisa entraba el claro dia ;
El sol las largas sombras acertaba .
Mas él nunca descrece en su porfía :
Al ocaso la luz se retiraba ,
Ni por esto flaqueza en él habia :
Las estrellas se muestran claramente ,
Y no muestra cansancio aquel valiente.

Salió la clara luna á ver la fiesta
Del tenebroso albergue húmido y frio ,
Desocupando el campo y la floresta
De un negro velo lóbrego y sombrío :
Caupolican no afloja de su apuesta ,
Antes con nueva fuerza y mayor brio
Se mueve y representa de manera
Como si peso alguno no trujera.

Por entre dos altísimos egidos
La esposa de Titon ya parecia ,
Los dorados cabellos esparcidos ,
Que de la fresca helada sacudía ,
Con que á los mustios prados florecidos
Con el húmido humor reverdecía ,
Y quedaba engastado así en las flores
Cual perlas entre piedras de colores.

El carro de Faeton sale corriendo
Del mar por el camino acostumbrado :
Sus sombras van los montes recogiendo
De la vista del sol ; y el esforzado

Varon , el grave peso sosteniendo ,
Acá y allá se mueve no cansado ;
Aunque otra vez la negra sombra espesa
Tornaba á parecer corriendo apriesa.

La luna su salida provechosa
Por un espacio largo dilataba :
Al fin turbia , encendida y perezosa ,
De rostro y luz escasa se mostraba :
Paróse al medio curso mas hermosa
A ver la estraña prueba en qué paraba ;
Y viéndola en el punto y ser primero
Se derribó en el ártico hemisfero ;

Y el bárbaro en el hombro la gran viga ,
Sin muestra de mudanza y pesadumbre ,
Venciendo con esfuerzo la fatiga ,
Y creciendo la fuerza por costumbre .
Apolo en seguimiento de su amiga
Tendido habia los rayos de su lumbré ;
Y el hijo de Leocan en el semblante
Mas firme que al principio y mas constante.

Era salido el sol cuando el enorme
Peso de las espaldas despedia ,
Y un salto dió en lanzándole disforme ,
Mostrando que aun mas ánimo tenia :
El circunstante pueblo en voz conforme
Pronunció la sentencia , y le decía :
Sobre tan firmes hombros descargamos
El peso y grave carga que tomamos.

Al nuevo juego y pleito difinido ,
Con las mas ceremonias que supieron
Por sumo capitan fué recibido ,
Y á su gobernacion se sometieron .
Creció en reputacion , fué tan temido ,
Y en opinion tan grande le tuvieron ,
Que ausentes muchas leguas dél temblaban ,
Y casi como á rey le respetaban .

Es cosa en que mil gentes han parado ,
Y están en duda muchos hoy en dia ,
Pareciéndoles que esto que he contado
Es alguna ficcion ó poesia :
Pues en razon no cabe , que un senado
De tan gran disciplina y policia
Pusiese una eleccion de tanto peso
En la robusta fuerza y no en el seso .

Sabed que fué artificio , fué prudencia
Del sabio Colocolo , que miraba
La dañosa discordia y diferencia
Y el gran peligro en que su patria andaba ,
Conociendo el valor y suficiencia
De este Caupolican que ausente estaba ,
Varon en cuerpo y fuerzas estremado ,
De rara industria y ánimo dotado .

Así propuso astuta y sabiamente,
Para que la eleccion se dilatase,
La prueba al parecer impertinente
En que Caupolican se señalase,
Y en esta dilacion secretamente
Dándole aviso, á la eleccion llegase,
Trayendo así el negocio por rodeo
A conseguir su fin y buen deseo.

Celebraba con pompa allí el senado
De la justa eleccion la fiesta honrosa,
Y el nuevo capitán, ya con cuidado
De dar principio á alguna grande cosa,
Manda á Palta sargento que, callado,
De la gente mas presta y animosa
Ochenta diestros hombres aperceba,
Y á su cargo apartados los reciba.

Fueron pues escogidos los ochenta
De mas esfuerzo y menos conocidos;
Entre ellos dos soldados de gran cuenta
Por quien fuesen mandados y regidos,
Hombres diestros, usados en afrenta,
A cualquiera peligro apercebidos,
El uno se llamaba Cayeguano,
El otro Alcatipay de Talcaguano.

Tres castillos los nuestros ocupados
Tenian para el seguro de la tierra,
De fuertes y anchos muros fabricados,
Con foso que los ciñe en torno y cierra:
Guarnecidos de pláticos soldados,
Usados al trabajo de la guerra;
Caballos, bastimento, artillería
Que en espesas troneras asistía.

Estaba el uno cerca del asiento
Adonde era la fiesta celebrada;
Y el araucano ejército contento,
Mostrando no tener al mundo en nada:
Que con discurso vano y movimiento
Quería llevarlo todo á pura espada;
Pero Caupolican mas cuerdamente
Trataba del remedio conveniente.

Había entre ellos algunas opiniones
De cercar el castillo mas vecino;
Otros, que con formados escuadrones
A Penco enderezasen el camino:
Dadas de cada parte sus razones,
Caupolican en nada desto vino,
Antes, al pabellon se retiraba
Y á los ochenta bárbaros llamaba.

Para entrar al castillo fácilmente
Les da industria y manera disfrazada,
Con espresa instruccion que plaza y gente
Metan á fuego y á rigor de espada;

Porque él luego tras ellos diligente
Ocupará los pasos y la entrada:
Despues de háberlos bien amonestado
Pusieron en efeto lo tratado.

Era en aquella plaza y edificio
La entrada á los de Arauco defendida,
Salvo los necesarios al servicio
De la gente española, estatulda
A la defenza de ella y ejercicio
De la fiera Belona embravecida;
Y así los cautos bárbaros soldados
De feno, yerba y leña iban cargados.

Sordos á las demandas y preguntas,
Siguen su intento y el camino usado,
Las cargas en hilera y órden juntas,
Habiendo entre los baces sepultado
Astas fornidas de ferradas puntas:
Y así contra el castillo, descuidado
Del encubierto engaño, caminaban,
Y en los vedados limites entraban.

El puente, muro y puerta atravesando,
Miscrables, los gestos adlidos,
Algunos de cansados cojeando,
Mostrándose marchitos y encojidos;
Pero dentro las cargas desatando,
Arrebatan las armas atrevidos,
Con amenaza, orgullo y confianza
De la esperada y súbita venganza.

Los fuertes españoles saltados,
Viendo la airada muerte tan vecina,
Corren presto á las armas, aterrorados
De la estraña cautela repentina;
Y, á vencer ó morir determinados,
Cual con celada, cual con coracina,
Salen á resistir la furia insana
De la brava y audaz gente araucana.

Asáltanse con impetu furioso,
Suenan los hierros de una y otra parte;
Allí muestra su fuerza el sanguinoso
Y mas que nunca embravecido Marte:
De vencer cada uno deseoso,
Buscaba nuevo modo, industria y arte
De encaminar el golpe de la espada
Por do diese á la muerte franca entrada.

La saña y el coraje se renueva
Con la sangre que saca el hierro duro;
Y la española gente á la india lleva
A dar de las espaldas en el muro.
Ya el infiel escuadron con fuerza nueva
Cobra el perdido campo mal seguro,
Que estaba de los golpes esforzados
Cubierto de armas, y ellos desarmados.

Viéndose en tanto estrecho los cristianos,
De temor y vergüenza constreñidos,
Las espadas aprietan en las manos,
En ira envueltos y en furor metidos:
Cargan sobre los fieros araucanos,
Por el impetu nuevo enflaquecidos;
Entran en ellos, hieren y derriban,
Y á muchos de cuidado y vida privan.

Siempre los españoles mejoraban,
Haciendo fiero estrago y tan sangriento
En los osados indios, que pagaban
El poco seso y mucho atrevimiento:
Casi defensa en ellos no hallaban:
Pierden la plaza y cobran escarmiento:
Al fin de tal manera los trataron
Que á fuerza de los muros los lanzaron.

Apenas Cayeguan y Talcaguano
Salian, cuando con paso apresurado
Asomó el escuadron caupolicano,
Teniendo el hecho ya por acabado;
Mas viendo el esperado efecto vano,
Y el puente del castillo levantado,
Pone cerco sobre él, con juramento
De no dejarle piedra en el cimientto.

Sintiendo un español mozo que había
Demasiado temor en nuestra gente,
Mas de temeridad que de osadía,
Cala sin miedo y sin ayuda el puente,
Y puesto en medio del alto decía:
« Salga adelante, salga el mas valiente;
Ugo por uno á treinta desafío,
Y á mil no negaré este cuerpo mio. »

No tan presto las fieras acudieron
Al bramar de la res desamparada;
Que de lejos sin orden conocieron
Del pueblo y moradores apartada,
Como los araucanos cuando oyeron
Del valiente español la voz osada,
Partiendo mas de ciento presurosos,
Del lance y cierta presa codiciosos.

No porque tantos vengan temor tiene
El gallardo español, ni esto le espanta,
Antes al escuadron que espeso viene
Por mejor recibirle se adelanta:
El curso enfrena, el impetu detiene
De los fieros contrarios, que con tanta
Furia se arroja entre ellos sin recelo,
Que rodaron algunos por el suelo.

De dos golpes á dos tendió por tierra,
La espada revolviendo á todos lados:
Aqui esparce una junta, y alli cierra
A donde ve los mas amontonados:

Igual andaba la desigual guerra
Cuando los españoles bien armados,
Abriendo con presteza un gran postigo
Salen á la defensa del amigo.

Acuden los contrarios de otra parte,
Y en medio de aquel campo y ancho llano,
Al ejercicio del sangriento Marte
Viene el bando español y el araucano:
La primera batalla se desparte,
Que era de ciento á un solo castellano,
Vuelven el crudo hierro no teñido
Contra los que del fuerte habían salido.

Arrojánse con furia, no dudando
En las agudas armas por juntarse,
Y con las duras puntas van tentando
Las partes por do mas puedan dañarse:
Cual los ciclopes suelen martillando
En las vulcanas yunques fatigarse,
Así martillan, baten y cercenan,
Y las cavernas cóncavas atruenan.

Andaba la victoria así igualmente;
Mas gran ventaja y diferencia había
En el número y copia de la gente,
Aunque el valor de España lo suplía:
Pero el soberbio bárbaro, impaciente,
Viendo que un nuestro á ciento resistía,
Con diabólica furia y movimiento
Arranca á los cristianos del asiento.

Los españoles sin poder sufrirlo
Dejan el campo, y de tropel corriendo
Se lanzan por las puertas del castillo,
Al bárbaro la entrada resistiendo:
Levan el puente, calan el rastrillo,
Reparos y defensas previniendo:
Suben tiros y fuegos á lo alto,
Temiendo el enemigo y fiero asalto.

Pero viendo ser todo perdimiento,
Y aprovecharles poco ó casi nada,
De voto y de comun consentimiento
Su clara destruición considerada,
Acuerdan de dejar el fuerte asiento;
Y así en la oscura noche deseada,
Cuando se muestra el mundo mas quieto
La partida pusieron en efeto.

A punto estaban y á caballo, cuando
Abren las puertas, derribando el puente,
Y á los prestos caballos aguijando
Al escuadron embisten de la frente;
Rompen por él hiriendo y tropellando,
Y sin hombre perder dichosamente
Arriban á Puren, plaza segura,
Cubiertos de la noche y sombra oscura.

Mientras esto en Arauco sucedía,
En el pueblo de Penco mas vecino,
Que á la sazón en Chile florecía,
Fértil de ricas minas de oro fino,
El capitán Valdivia residía;
Donde la nueva por el alre vino,
Que afirmaba con término asignado
La alteración y junta del estado.

El común, siempre amigo de ruido,
La libertad y guerra deseando,
Por su parte alterado y removido,
Se va con este son desentonando:
Al servicio no acude prometido,
Sacudiendo la carga y levantando
La soberbia cerviz desvergonzada,
Negando la obediencia á Carlos dada.

Valdivia, perezoso y negligente,
Incrédulo, remiso y descuidado,
Hizo en la Concepción copia de gente,
Mas que en ella en su dicha confiado:
El cual, si fuera un poco diligente,
Hallaba en pie el castillo arruinado,
Con soldados, con armas, municiones,
Seis piezas de campaña y dos cañones.

Tenia con la Imperial concierto hecho
Que alguna gente armada le enviase.
La cual á Tucapel fuese en derecho,
Donde con él á tiempo se juntasen:
Resoluto en hacer allí de hecho
Un ejemplar castigo, que sonase
En todos los confines de la tierra,
Porque jamás moviesen otra guerra.

Pero dejó el camino provechoso,
Y, descuidado dél, torció la vía,
Metiéndose por otro, codicioso
Que era donde una mina de oro había:
Y de ver el tributo y don hermoso
Que de sus ricas venas ofrecía,
Paró de la codicia embarazado,
Cortando el hilo próspero del bado.

A partir (como dije) antes, llegaba
Al concierto en el tiempo prometido;
Mas el metal goloso que sacaba
Le tuvo á tal sazón embebecido:
Después salió de allí, y se apresuraba
Cuando fuera mejor no haber salido.
Quiero dar fin al canto, porque pueda
Decir de la codicia lo que queda.

CANTO III.

Valdivia con pocos españoles y algunos indios amigos camina á la casa de Tucapel para hacer el castigo. Mátanle los araucanos á los corredores en el camino en un paso estrecho y dándole después la batalla, en la cual fué muerto él y toda su gente por el grande esfuerzo y valentía de Lautaro.

¡Oh incurable mal! ¡oh gran fatiga!
Con tanta diligencia alimentada,
Vicio común y pegajosa liga,
Voluntad sin razón desenfrenada;
Del provecho y bien público enemiga,
Sedienta bestia, hidrópica hinchada,
Principio y fin de todos nuestros males.
¡Oh insaciable codicia de mortales!

No en el pomposo estado á los señores
Contentos en el alto asiento vemos,
Ni á pobrecillos bajos labradores
Libres de esta dolencia conocemos:
Ni el deseo y ambición de ser mayores
Que tenga fin y límites sabemos:
El fausto, la riqueza y el estado,
Hinchado, pero no harta, al mas templado.

A Valdivia mirad, de pobre infante
Si era poco el estado que tenía,
Cincuenta mil vasallos que delante
Le ofrecen doce marcos de oro al día:

Esto y aun mucho mas no era bastante,
Y así la hambre allí lo detenía;
Codicia fué ocasión de tanta guerra,
Y perdición total de aquesta tierra.

Esta fué quien halló los apartados
Índios de las antárticas regiones;
Por esta eran sin orden trabajados
Con dura imposición y vejaciones:
Pero rotas las cinchas de apretados,
Buscaron modo y nuevas invenciones
De libertad, con áspera venganza,
Levantando el trabajo la esperanza.

Cuán cierto es, como claro conocemos,
Que al doliente en salud consejos damos,
Y aprovecharnos dellos no sabemos;
Pero de predicarlos nos preciamos.
Cuando en la sosegada paz nos vemos,
¡Qué bien la dura guerra platicamos!
¡Qué bien damos consejos y razones
Lejos de los peligros y ocasiones!

¡ Cómo de los que yerran abominan
Los que están libres en seguro puerto !
¡ Qué bien de allí las cosas encaminan ,
Y dan en todo un medio y buen concierto !
¡ Con qué facilidad se determinan ,
Visto el suceso y daño descubierto !
Dios sabe aquel que la derecha vía ,
Metido en la ocasión , acertaría .

Valdivia iba siguiendo su jornada ,
Y el duro disponer del hado duro ,
No con la furia y priesa acostumbrada ,
Présago y con temor de mal futuro :
Sospechoso de bárbara emboscada ,
Por hacer el camino mas seguro .
Echó algunos delante para prueba ,
Pero jamas volvieron con la nueva .

Viendo los nuestros ya que al plazo puesto
Los tardos corredores no volvían ,
Unos juzgan el daño manifestado ,
Otros impedimentos les ponían :
Hubo consejo y parecer sobre esto ;
Al cabo en caminar se resolvían ,
Ofreciéndose todos á una suerte ,
A un mismo caso y á una misma muerte .

Aunque el temor allí tras esto vino ,
En sus valientes brazos se atrevieron ,
Y á su próspera suerte y buen destino
El dudoso suceso cometieron :
No dos leguas andadas del camino ,
Las amigas cabezas conocieron ,
De los sangrientos cuerpos apartadas ,
Y en empinados troncos levantadas .

No el horrendo espectáculo presente
Causó en los firmes ánimos mudanza ;
Antes con ira y cólera impaciente
Se encienden mas , sedientos de venganza :
Y de rabia incitados nuevamente
Maldicen y murmuran la tardanza :
Solo Valdivia calla y teme el punto ;
Pero rompió el silencio y pena junto

Diciendo : ¡ O compañeros do se encierra
Todo esfuerzo , valor y entendimiento !
Ya veis la desvergüenza de la tierra ,
Que en nuestro daño da bandera al viento :
Veis quebrada la fe , rota la guerra ,
Los pactos van del todo en rompimiento :
Siento la áspera trompa en el oído ,
Y veo un fuego diabólico encendido .

Bien conoceis la fuerza del estado ,
Con tanto daño nuestro autorizada :
Mirad lo que Fortuna os ha ayudado
Guiando con su mano vuestra espada ;

El trabajo y la sangre que ha costado ,
Que de ella está la tierra alimentada ;
Y pues tenemos tiempo y aparejo ,
Será bueno tomar nuevo consejo .

Quien estos son tendreis en la memoria ,
Pues hay tanta razon de conocellos ,
Que si de ellos no hubiésemos vitoria
Y en campo no pudiésemos vencellos ,
Será tal su arrogancia y vanagloria ,
Que el mundo no podrá despues con ellos ;
Dudoso estoy , no sé , no sé qué haga
Que á nuestro honor y causa satisfaga .

La poca edad y menos experiencia
De los mozos livianos que allí habia ,
Descubrió con la usada inadvertencia
A tal tiempo su necia valentia
Diciendo : ¡ O capitán ! danos licencia ,
Que solos diez sin otra compañía
El bando asolarémos araucano
Y harémos el camino y paso llano .

Lo que jamas hicimos en estrecho , [mos ;
No es bien por nuestro honor que lo haga-
Pues cierto es , que cuanto habemos hecho ,
Volviendo atras un paso , lo manchamos :
Mostremos al peligro osado pecho ,
Que en él está la gloria que buscamos .
Valdivia , de la réplica sentido ,
Enmudeció de rabia y de corrido .

¡ O Valdivia , varon acreditado ,
Cuánto la verde plática sentiste !
No solias tú temer como soldado ,
Mas de buen capitán ahora temiste :
Vas á precisa muerte condenado ,
Que como diestro y sabio lo entendiste ;
Pero quieres perder antes la vida
Que sea en ti una flaqueza conocida .

En esto acaso llega un indio amigo ,
Y á sus piés en voz alta arrodillado
Le dice : ¡ O capitán ! mira que digo
Que no pases el término vedado :
Veinte mil conjurados , yo testigo ,
En Tucapel te esperan , protestado
De pasar sin temor la muerte honrosa
Antes que vivir vida vergonzosa .

Alguna turbacion dió de repente
Lo que el amigo bárbaro propuso :
Discurre un miedo helado por la gente ;
La triste muerte en medio se les puso :
Pero el gobernador osadamente ,
Que tambien hasta allí estuvo confuso ,
Les dice : ¡ Caballeros , qué dudamos ?
¡ Sin ver los enemigos nos turbamos ?

Al caballo con ánimo hiriendo,
Sin mas les persuadir, rompe la vía,
De los miembros el miedo sacudiendo,
Le sigue la esforzada compañía:
Y en breve espacio el valle descubriendo
De Tucapel, bien lejos parecia
El muro, antes vistoso levantado,
Por los anchos cimientos asolado.

Valdivia aquí paró, y dijo: ¡O constante
Española nación de confianza!
Por tierra está el castillo tan pujante,
Que en él solo estribaba mi esperanza:
El pérfido enemigo veis delante;
Ya os amenaza la contraria lanza:
En esto mas no tengo que avisaros,
Pues solo el pelear puede salvaros.

Estaba como digo así hablando,
Que aun no acababa bien estas razones,
Cuando por todas partes rodeando
Los iban con espesos escuadrones,
Las astas de anchos hierros blandiendo,
Gritando: engañadores y ladrones!
La tierra dejaréis hoy con la vida,
Pagándonos la deuda tan debida.

Viendo Valdivia serie ya forzoso
Que la fuerza y fortuna se probase,
Mandó que al escuadron menos copioso
Y mas vecino, á fin que no cerrase,
Saliese Bovadilla, el cual furioso,
Sin que Valdivia mas le amonestase,
Con poca gente y con esfuerzo grande,
Asalta el escuadron de Mareande.

La piquería del bárbaro calada,
A los pocos soldados atendida;
Pero al tiempo del golpe levantada,
Abriendo un gran portillo, se desvía:
Dales sin resistir franca la entrada,
Y en medio el escuadron los recogía;
Las hileras abiertas se cerraron,
Y dentro á los cristianos sepultaron.

Como el calman hambriento, cuando siente
El escuadron de peces, que cortando
Viene con gran bullicio la corriente,
El agua clara en torno alborotando;
Que abriendo la gran boca, cautamente
Recoge allí el pescado, y apretando
Las cóncavas quijadas lo deshace,
Y al insaciable vientre satisface:

Pues de aquella manera recogido
Fué el pequeño escuadron del homicida,
Y en un espacio breve consumió,
Sin escapar cristiano con la vida.

Ya el araucano ejército meyido
Por la ronca trompeta obedecida,
Con gran estruendo y pasos ordenados
Cerraba sin temor por todos lados.

La escuadra de Mareande encarnizada,
Tendia el paso con mas atrevimiento;
Viéndola así Valdivia adelantada,
No escarmentado, manda á su sargento,
Que escogiendo la gente mas granada
Dé sobre ella con recto movimiento;
Pero diez españoles solamente
Pusieron á la muerte osada frente.

Contra el escuadron bárbaro importuno
Ir se dejan sin miedo á rienda floja,
Y en el encuentro de los diez, ninguno
Dejó allí de sacar la lanza roja:
Desocupó la silla solo uno,
Que con la basca y última congoja
De la rabiosa muerte el pecho abierto,
Sobre la llaga en tierra cayó muerto.

Y los nueve despues tambien cayeron,
Haciendo tales hechos señalados,
Que digna y justamente merecieron
Ser de la eterna fama levantados:
Hechos pedazos todos diez murieron,
Quedando de su muerte antes vengados:
En esto la española trompa oída
Dió la postrer señal de arremetida.

Salen los españoles de tal suerte
Los dientes y las lanzas apretando,
Que de cuatro escuadrones, al mas fuerte
Le van un largo trecho retirando:
Hieren, dañan, tropellan, dan la muerte,
Piernas, brazos, cabezas cercenando:
Los bárbaros por esto no se admiran,
Antes cobran el campo y los retiran.

Sobre la vida y muerte se contiende,
Perdone Dios á aquel que allí cayere;
Del un bando y del otro así se ofende,
Que de ambas partes mucha gente muere:
Bien se estima la plaza y se defiende;
Volver un paso atras ninguno quiere:
Cubre la roja sangre todo el prado,
Tornándose de verde colorado.

Del rigor de las armas homicidas
Los templados arneses reñían,
Y las vivas entrañas escondidas
Con carniceros golpes descubrían;
Cabezas de los cuerpos divididas,
Que aun el vital espíritu tenían,
Por el sangriento campo iban rodando,
Vueltos los ojos ya paladeando.

El enemigo hierro riguroso
 Todo en color de sangre lo convierte ;
 Siempre el acometer es mas furioso ,
 Pero ya el combatir es menos fuerte :
 Ninguno allí pretende otro reposo
 Que el último reposo de la muerte :
 El mas medroso atiende con cuidado
 A solo procurar morir vengado.

La rabia de la muerte y fin presente
 Crió en los nuestros fuerza tan estraña ,
 Que con deshonor y daño de la gente
 Pierden los araucanos la campaña :
 Al fin dan las espaldas, claramente
 Suenan voces : vitoria! España! España!
 Mas el incontrastable y duro hado
 Dió un estraño principio á lo ordenado.

Un hijo de un cacique conocido,
 Que á Valdivia de paje le servia
 Acariciado dél y favorito ,
 En su servicio á la sazón venia :
 Del amor de su patria conmovido ,
 Viendo que á mas andar se retraía ,
 Comienza á grandes voces á animarla ,
 Y con tales razones á incitarla :

¡ O ciega gente, del temor guiada !
 ¿ A dó volveis los temerosos pechos ?
 Que la fama en mil años alcanzada
 Aquí perece y todos vuestros hechos :
 La fuerza pierden hoy, jamas violada ,
 Vuestras leyes, los fueros y derechos :
 De señores, de libres, de temidos ,
 Quedais siervos, sujetos y abatidos.

Manchais la clara estirpe y decendencia ,
 Y enjeris en el tronco generoso
 Una incurable plaga, una dolencia ,
 Un deshonor perpetuo, ignominioso :
 Mirad de los contrarios la impotencia,
 La falta del aliento, y el fogoso
 Latir de los caballos, las hijadas
 Llenas de sangre y de sudor bañadas.

No os desnudeis del hábito y costumbre
 Que de nuestros abuelos mantenemos ,
 Ni el araucano nombre, de la cumbre
 A estado tan infame derribemos :
 Huid el grave yugo y servidumbre ;
 Al duro hierro osado pecho demos ;
 ¿ Porqué mostrais espaldas esforzadas
 Que son de los peligros reservadas ?

Fijad esto que digo en la memoria ,
 Que el ciego y torpe miedo os va turbando ;
 Dejad de vos al mundo eterna historia ,
 Vuestra sujeta patria libertando :

Volved, no rehuséis tan gran vitoria ,
 Que os está el hado próspero llamando :
 A lo menos firmad el pié ligero ,
 Veréis como en defensa vuestra muero.

En esto una nervosa y gruesa lanza
 Contra Valdivia, su señor, blandia :
 Dando de sí gran muestra y esperanza ,
 Por mas los persuadir arremetia :
 Y entre el hierro español así se lanza
 Como con gran calor en agua fria
 Se arroja el ciervo en el caliente estío
 Para templar el sol con algun frio.

De solo el primer bote uno atraviesa ,
 Otro apunta por medio del costado ,
 Y aunque la dura lanza era muy gruesa
 Salió el hierro sangriento al otro lado :
 Salta, vuelve, revuelve con gran priesa ,
 Y barrenando el muslo á otro soldado ,
 En él la fuerte pica fué rompida ,
 Quedando un grueso trozo en la herida.

Rota la asta dañosa, luego aferra
 Del suelo una pesada y dura maza ;
 Mata, hiere, destroza y echa á tierra ,
 Haciendo en breve espacio larga plaza :
 En él se resumió toda la guerra ;
 Cesa el alcance y dan en él la caza ;
 Mas él aquí y allí va tan liviano ,
 Que hieren por herirle el aire vano.

¿ De quién prueba se oyó tan espantosa ,
 Ni en antigua escritura se ha leído ,
 Que estando de la parte vitoriosa
 Se pase á la contraria del vencido ?
 Y que solo valor, y no otra cosa ,
 De un bárbaro muchacho, haya podido
 Arrebatarse por fuerza á los cristianos
 Una tan gran vitoria de las manos ?

No los dos Publios Decios, que las vidas
 Sacrificaron por la patria amada ,
 Ni Curcio, Horacio, Scevola y Leonidas
 Dieron muestra de sí tan señalada :
 Ni aquellos que en las guerras mas reñidas
 Alcanzaron gran fama por la espada ,
 Furio, Marcelo, Fulvio, Cincinato ,
 Marco Sergio, Filon, Sceva y Deniato.

Decidme : estos famosos, ¿ qué hicieron
 Que al hecho deste bárbaro igual fuese ?
 ¿ Qué empresa ó qué batalla acometieron
 Que á lo menos en duda no estuviese ?
 ¿ A qué riesgo y peligro se pusieron
 Que la sed del reinar no los moviese ?
 ¿ Y de intereses grandes insistidos
 Que á los tímidos hacen atrevidos ?

Muchos emprenden hechos hazañosos
Y se ofrecen con ánimo á la muerte,
De fama y vanagloria codiciosos,
Que no saben sufrir un golpe fuerte :
- Mostrándose constantes y animosos,
Hasta que ven ya declinar su suerte,
Faltándoles valor y esfuerzo á una,
Roto el crédito frágil de fortuna.

Este el decreto y la fatal sentencia,
En contra de su patria declarada,
Turbó y redujo á nueva diferencia,
Y al fin bastó á que fuese revocada :
Hizo á Fortuna y Hados resistencia,
Forzó su voluntad determinada,
Y contrastó el furor del vitorioso,
Sacando vencedor al temeroso.

Estaba el suelo de armas ocupado,
Y el desigual combate mas revuelto,
Cuando Caupolicano reportado,
A las amigas voces habia vuelto :
Tambien habian sus gentes reparado,
Con vergonzoso ardor en ira envuelto,
De ver que un solo mozo resistia
A lo que tanta gente no podia.

Cual suele acontecer á los de honrosos
Animos, de repente inadvertidos,
O cuando en los lugares sospechosos
Piensan otros que van desconocidos,
Que en pependencias y encuentros peligrosos
Huyen; pero si ven que conocidos
Fueron de quien los sigue, avergonzados,
Vuelven furiosos, del honor forzados :

Asi los araucanos revolviendo
Contra los vencedores arremeten;
Y las rendidas armas esgrimiendo,
A voces de morir todos prometen :
Treme y gime la tierra del horrendo
Furor con que ambas partes se acometen,
Derramando con rabia y fuerza brava
Aquella poca sangre que quedaba.

Diego Oro alli derriba á Paynaguala,
Que de una punta le atraviesa el pecho;
Pero Caupolicano le señala,
Dejándole gozar poco del hecho :
Al sesgo la ferrada maza cala,
Aunque el furioso golpe fué al derecho
Pues quedó por de dentro la celada
De los bullentes sesos rociada.

Tras este otro tendió desfigurado,
Tanto que nunca mas fué conocido;
Que la armada cabeza y todo el lado
Donde el golpe alcanzó quedó molido :

Valdivia con Ongolmo se ha topado,
Y hanse el uno al otro acometido,
Hiere Valdivia á Ongolmo en una mano,
Haciendo el araucano el golpe en vano.

Pasa recio Valdivia, y va furioso,
Que con Ongolmo mas no se detiene,
Y adonde Leucoton, mozo animoso,
Estaba en una gran pendencia, viene :
Que contra Juan de Lamas y Reinoso
Solo su parte y opinion mantiene;
El cual con su destreza y mucho seso
La guerra sustentaba en igual peso.

Partióse esta batalla, porque cuando
Valdivia llegó adonde combatia,
Parte acudió del araucano bando,
Que en su ayuda y defensa se metia :
Fuese el daño y destrozo renovando;
De un cabo y de otro gente concurría :
Sube el alto rumor á las estrellas,
Sacando de los hierros mil centellas.

Gran rato anduvo en término dudoso
La confusa vitoria de esta guerra;
Lleno el aire de estruendo sonoro,
Roja de sangre y húmida la tierra :
Quién busca y solo quiere un fin honroso,
Quién á los brazos con el otro cierra,
Y por darle mas presto cruda muerte
Tienta con el puñal lo menos fuerte.

A Juan de Gudiél no le fué sano
El tenerse en la lucha por maestro,
Porque sin tiempo y con esfuerzo vano
Cerró con Guaticol, no menos diestro :
Y en aquella sazon Puren, su hermano,
Que estaba cerca dél, en el siniestro
Lado le abrió con daga una herida,
Por do la muerte entró y salió la vida.

Andres de Villaroel, ya enflaquecido
Por la falta de sangre derramada,
Andaba entre los bárbaros metido
Procurando la muerte mas honrada.
Tambien Juan de las Peñas, mal herido,
Rompiendo por la espesa gente armada,
Se puso junto dél; y así la suerte
Los hizo á un tiempo iguales en la muerte.

Era la diferencia incomparable
Del número infiel al bautizado :
Es el un escuadron innumerable,
El otro hasta sesenta numerado :
Ya incierta la Fortuna variable,
Que dudosa hasta entonces habia estado,
Aprobó la maldad, y dió por justa
La causa y opinion hasta alli injusta.

Dos mil amigos bárbaros soldados,
Que el bando de Valdivia sustentaban,
En el flechar del arco ejercitados,
El sangriento destrozo acrecentaban
Derramando mas sangre, y esforzados,
En la muerte tambien acompañaban
A la española gente, no vencida
En cuanto sustentar pudo la vida.

Cuando de aqueste y cuando de aquel canto
Mostraba el buen Valdivia esfuerzo y arte,
Haciendo por la espada todo cuanto
Pudiera hacer el poderoso Marte :
No basta á reparar él solo tanto,
Que falta de los suyos la mas parte :
Los otros, aunque ven su fin tan cierto,
Ningun medio pretenden ni concierto.

De dos en dos, de tres en tres cayendo
Iba la desagrada y poca gente,
Siempre el impetu bárbaro creciendo,
Con el ya declarado fin presente :
Fuese el número flaco resumiendo
En catorce soldados solamente,
Que constantes rendir no se quisieron
Hasta que al crudo hierro se rindieron.

Solo quedó Valdivia acompañado
De un clérigo, que acaso allí venia ;
Y viendo así su campo destrozado,
El mal remedio y poca compañía,
Dijo : Pues pelear es escusado,
Procuremos vivir por otra via ;
Pica en esto al caballo á toda prisa,
Tras él corriendo el clérigo de misa.

Cual suelen escapar de los monteros
Dos grandes jabalis fieros, cerdosos,
Seguidos de solícitos rastros
De la campestre sangre codiciosos ;
Y salen en su alcance los ligeros
Lebreles irlandeses generosos ;
Con no menor codicia y piés livianos
Arrancan tras los míseros cristianos.

Tal tempestad de tiros, señor, lanzan,
Cual el turbion que granizando viene :
En fin, á poco trecho los alcanzan,
Que un paso cenagoso los detiene :
Los bárbaros sobre ellos se abalanzan :
Por valiente el postrero no se tiene :
Murió el clérigo luego, y maltratado
Trujeron á Valdivia ante el senado.

Caupolican, gozoso en verle viyo
Y en el estado y término presente,
Con voz de vencedor y gesto altivo
Le amenaza y pregunta juntamente.

Valdivia, como mísero cautivo,
Responde y pide humilde y obediente
Que no le dé la muerte, y que le jura
Dejar libre la tierra en paz segura.

Cuentan que estuvo de tomar movido
Del contrito Valdivia aquel consejo ;
Mas un pariente suyo empedernido,
A quien él respetaba por ser viejo,
Le dica : ¿ por dar crédito á un rendido
Quieres perder tal tiempo y aparejo ?
Y apuntando á Valdivia en el cerebro
Descarga un gran baston de duro enebro.

Como el furioso toro, que apremiado
Con fuerte amarra al palo, está bramando,
De la tímida gente rodeado,
Que con admiracion le está mirando ;
Y el diestro carnícero ejercitado,
El grave y duro mazo levantando,
Recio al cogote cóncavo descende,
Y muerto estremeciéndose le tiende :

Así el determinado viejo cano,
Que á Valdivia escuchaba con mal ceño,
Ayudándose de una y otra mano,
En alto levantó el ferrado leño :
No hizo el crudo viejo golpe en vano,
Que á Valdivia entregó al eterno sueño,
Y en el suelo con súbita caída,
Estremeciendo el cuerpo, dió la vida.

Llamábase este bárbaro Leocato,
Y el gran Caupolican dello enojado,
Quiso enmendar el libre desacato,
Pero fué del ejército rogado :
Salió el viejo de aquello al fin barato,
Y el destrozo del todo fué acabado,
Que no escapó cristiano de esta prueba
Para poder llevar la triste nueva.

Dos bárbaros quedaron con la vida
Solos de los tres mil ; que como vieron
La gente nuestra rota y de vencida,
En un jaral espeso se escondieron :
De allí vieron el fin de la refida
Guerra, y puestos en salvo lo dijeron,
Que como las estrellas se mostraron,
Sin ser de nadie vistos se escaparon.

La oscura noche en esto se subía
A mas andar á la mitad del cielo,
Y con las alas lóbregas cubría
El orbe y redondez del ancho suelo :
Cuando la vencedora compañía,
Arrimadas las armas sin recelo,
Danzas en anchos cercos ordenaban,
Donde la gran vitoria celebraban.

Fué la nueva en un punto discurriendo
 Por todo el araucano regimiento,
 Y antes que el sol se fuese descubriendo
 El campo se cubrió de bastimento :
 Gran multitud de gente concurriendo,
 Se forma un general ayuntamiento
 De mozos, viejos, niños y mujeres,
 Participes en todos los placeres.

Cuando la luz las aves anunciaban,
 Y alegres sus cantares repetían,
 Un sitio de altos árboles cercaban,
 Que una espaciosa plaza contenían :
 Y en ellos las cabezas empalaban
 Que de españoles cuerpos dividían :
 Los troncos, de sus ramas despojados,
 Eran de los despojos adornados ;

Y dentro de aquel círculo y asiento,
 Cercado de una amena y gran floresta,
 En memoria y honor del vencimiento,
 Celebran de beber la alegre fiesta :
 El vino así aumentó el atrevimiento
 Que España en gran peligro estaba puesta,
 Pues que promete el mínimo soldado
 De no dejar cimientto levantado.

Era allí la opinion generalmente
 Que sin tardar, doblando las jornadas,
 Partiese un grueso número de gente
 A dar en las ciudades descuidadas :
 Que tomadas de salto y de repente,
 Serían con solo el miedo arruinadas ;
 Y la patria en su honor restituida
 No dejando cristiano con la vida.

Y dado órden bastante, y esto hecho,
 Para acabar de ejecutar su saña,
 Con gran poder y ejército, de hecho
 Querían pasar la vuelta de la España :
 Pensándola poner en tanto estrecho,
 Por fuerza de armas, puestos en campaña,
 Que fuesen cultivadas las iberas
 Tierras de las naciones extranjeras.

El hijo de Leocano bien entiende
 El vano intento, y quiere desviarlo,
 Que como diestro y sabio, otro pretende,
 Y por mejor camino enderezarlo :
 El tiempo espera y la sazón atiende
 Que estén mejor dispuestos á tratarlo :
 La fiesta era acabada y borrachera,
 Cuando á todos los habla en tal manera :

Menos que vos, señores, no pretendo
 La dulce libertad tan estimada,
 Ni que sea nuestra patria, yo defiendo,
 En el sublime trono restaurada :

Mas base de atender á que, pudiendo
 Ganar, no se aventure á perder nada ;
 Y así, con este celo y fin, procuro
 No poner en peligro lo seguro.

Tomad con discrecion los pareceres
 Que van á la razon mas arrimados,
 Pues cobrar vuestros hijos y mujeres
 Está en ir los principios acertados :
 Vuestra fama, el honor, tierra y haberes,
 A punto están de ser recuperados ;
 Que el Tiempo, que es el padre del consejo,
 En las manos nos pone el aperejo.

A Valdivia y los suyos habeis muerto,
 Y una importante plaza destruido :
 Venir á la venganza será cierto
 Luego que en las ciudades sea sabido :
 Demos al enemigo el paso abierto,
 Esto asegura mas nuestro partido :
 Vengan, vengan con furia á rienda suelta,
 Que difícil será despues la vuelta.

La vitoria tenemos en las manos,
 Y pasos en la tierra mil seguros,
 De ciénagas, lagunas y pantanos,
 Espesos montes ásperos y duros :
 Mejor pelean aquí los araucanos :
 Españoles mejor dentro en sus muros :
 Cualquier hombre, en su casa acometido,
 Es mas sabio, mas fuerte y atrevido.

Estó es vengo á decir, porque se entienda
 Cuanto con mas seguro acertáremos,
 Para poder tomar la justa enmienda,
 Que en sitios escogidos esperemos,
 Dondeno habrá en el mundo quien defienda
 La razon y derecho que tenemos :
 Cuando temor tuviesen de buscarnos,
 A sus casas iremos á alojarnos.

Con atencion de todos escuchada
 Fué la oracion que el general hacia,
 Siendo de los mas de ellos aprobada,
 Por ver que á su remedio convenia ;
 La gente ya del todo sosegada,
 Caupolican al jóven se volvía
 Por quien fué la vitoria, ya perdida,
 Con milagrosa prueba conseguida.

Por darle mas favor, lo tenia asido
 Con la siniestra de la diestra mano,
 Diciéndole : ¡ O varon , que has estendido
 El claro nombre y límite araucano !
 Por ti ha sido el estado redimido,
 Tú le sacaste del poder tirano :
 A ti solo se debe esta vitoria,
 Digna de premio y de inmortal memoria.

Ya, señores, pues es tan manifiesto
 (Esto dijo volviéndose al senado)
 El punto en que Lautaro nos ha puesto,
 (Que así el valiente mozo era llamado):
 Yo por remuneralle en algo desto,
 Con vuestra autoridad que me habeis dado,
 Por paga, aunque á tal deuda insuficiente,
 Le hago capitán y mi teniente.

Con la gente de guerra que escogiere,
 Pues que ya de sus obras sois testigos,
 En el sitio que mas le pareciere
 Se ponga á recibir los enemigos,
 Adonde hasta que vengan los espere;
 Porque yo con la resta y mis amigos
 Ocuparé la entrada de Elicura,
 Aguardando la misma coyuntura.

Del grato mozo el cargo fué acetado,
 Con el favor que el general le daba:
 Aprobólo el comun aficionado;
 Si á alguno le pesó no lo mostraba:
 Y por el orden y uso acostumbrado
 El gran Caupolicán le trasquilaba,
 Dejándole el copete en trenza largo,
 Insignia verdadera de aquel cargo.

Fué Lautaro industrioso, sabio, presto,
 De gran consejo, término y cordura,
 Manso de condición y hermoso gesto,
 Ni grande ni pequeño de estatura:
 El ánimo en las cosas grandes puesto,
 De fuerte trabazon y compostura,
 Duros los miembros, recios y nervosos,
 Anchas espaldas, pechos espaciosos.

Por él las fiestas fueron alargadas,
 Ejercitando siempre nuevos juegos
 De saltos, luchas, pruebas nunca usadas,
 Danzas de noche en torno de los fuegos.
 Había precios y joyas señaladas,
 Que nunca los troyanos ni los griegos,
 Cuando los juegos mas continuaron,
 Tan ricos y estimadas las sacaron.

Llegó á Caupolicán estando en esto
 Un bárbaro turbado sin aliento,
 Perdida la color, mudado el gesto,
 Cubierto de sudor y polvoriento.
 Diciéndole: Señor, socorre presto.
 Tu campo es roto y cierto el perdimiento;
 Que la gente que estaba en la emboscada
 Es muerta la mas della y destrozada.

Por tierra de Elicura son bajados
 Catorce valentísimos guerreros,
 De corazas finísimas armados,
 Sobre caballos prestos y ligeros:
 Por estos solos son desbaratados
 Dos escuadrones tuyos de piqueros;
 Y visto el gran estrago, al improvisito
 Partí corriendo á darte de ello aviso.

Caupolicán con muestra no alterada,
 Hizo que del temor se asegurase,
 Diciendo que tan poca gente armada
 Al cabo era imposible que escapase;
 Y con la diligencia acostumbrada
 Mandó al nuevo teniente que gulase
 Con la mas presta gente por la vía,
 Que luego con el resto le seguía.

Lautaro, en lo acetar no perezoso,
 Escogiendo una escuadra suficiente,
 Marcha con tanta priesa, codicioso
 De ganar opinion entra la gente....
 Mas de Marte el estruendo sonoroso
 Me llama, que me tardo injustamente:
 De los catorce es tiempo que se trate,
 Y del sangriento y áspero combate.

Estiéndase su fama y sea notoria,
 Pues que tanto su espada resplandeco,
 Y de ellos se eternice la memoria
 Si valor en las armas lo merece:
 Testimonio dará dello la historia;
 Pero acabar el canto me parece;
 Que á decir tan gran cosa no me atrevo,
 Sino es con nuevo aliento y canto nuevo.

CANTO IV.

Vienen catorce españoles por concierto á juntarse con Valdivia en la fuerza de Tucapel: hallan los indios en una emboscada con los cuales tuvieron un porlado reencuentro: llega Lautaro con gente de refresco: mueren siete españoles y todos los amigos que llevan: escápanse los otros por una gran ventura.

¡Cuan buena es la justicia y qué impor-
 Por ella son mil males atajados. [tante!
 Que si el rebelde araucó está pujante
 Con todos sus vecinos alterados,

Y pasa su furor tan adelante,
 Fué por no ser á tiempo castigados;
 La llaga que al principio no se cura
 Requiere al fin mas áspera la cura.

Que no es virtud, mas vicio y negligencia,
 Cuando de un daño otro mayor se espera,
 El no curar con hielro la dolencia,
 Si del mal lo requiere la manera:
 Mas no con tal rigor que la clemencia
 Pierda su fuerza y la virtud entera;
 Clemente es y piadoso el que sin miedo
 Por escapar el brazo corta el dedo,

No quiero yo decir que á cada paso
 Traiga el hierro en la mano la justicia,
 Sino segun la gravedad del caso;
 Y la importancia y fin de la malicia:
 Pues vemos claro en el presente paso,
 Que al cabo corrompida de avaricia,
 Dió á la maldad lugar que se arraigase,
 Y en los ánimos mas se apoderase.

Mas no se ha de entender, como el liviano
 Que se entrega al primero movimiento,
 Que por ser justiciero es inhumano,
 Y por alcanzar crédito es sangriento;
 Y como aquel que con injusta mano,
 Sin término, sin causa y fundamento,
 Por solo liviandad y vanagloria,
 Quiere dejar de su maldad memoria.

No faltára materia y coyuntura
 Para mostrar la pluma aquí curiosa;
 Mas no quiero meterme en tal hondura,
 Que es cosa no importante y peligrosa:
 El tiempo lo dirá, y no mi escritura,
 Que quizá la tendrán por sospechosa:
 Solo diré que es opinion de sabios,
 Que donde falta el rey sobran agravios.

Pero á nuestro propósito tornando,
 Dejaré de tratar de sinrazones,
 Que es trabajar en vano, derramando
 Al viento en el desierto las razones:
 De los nuestros diré, que peleando
 Estaban con los fieros escuadrones,
 Ganando fama y prez, honor y gloria,
 Haciendo cosas dignas de memoria.

Fué hecho tan notable, que requiere
 Mucha atencion, y autorizada pluma:
 Y así digo que aquel que lo leyere,
 En que fué de los grandes se resume.
 Diré cuanto en mi estilo yo pudiere,
 Aunque todo será una breve suma;
 Y los nombres tambien de los soldados,
 Que con razon merecen ser loados.

Almagro, Cortés, Córdoba, Nereda,
 Moran, Gonzalo Hernandez, Maldonado,
 Peñalosa, Vergara, Castañeda,
 Diego Garcia Herrero el arriacado,

Pero-Niño, Escalona, y otro queda
 Con el cual es el número acabado:
 Don Leonardo Manrique es el postrero,
 Igual en el valor siempre al primero.

Estos catorce son los que venian
 A verse con Valdivia en el concierto,
 Que del pueblo imperial partido habian
 Sin saber que Valdivia fuese muerto:
 Por la alta cuesta de Puren subian,
 Y en el mas alto asiento y descubierto
 Dos caminos de rama ven sembrados,
 Señal de paga y junta de soldados.

Conocen que la tierra está alterada,
 Y que de gentes hacen llamamiento;
 No torcieron por esto la jornada,
 Ni les mudó el temor el firme intento:
 La fresca y nueva Aurora colorada
 Daba con su venida gran contento,
 Y las sombras del sol se retraian,
 Cuando el líctreo valle descubrían.

Aquí estaban los indios emboscados
 Esperando á los nuestros si viniesen,
 Por cogerlos sin orden descuidados
 Antes que de peligro se advirtiesen:
 De un bosque á mano hecho rodeados,
 Para que mas cubiertos estuviesen,
 Hasta que, inadvertidos del engaño,
 Pudiesen á su salvo hacer el daño.

Los catorce españoles abajaban
 Por un repecho, al valle enderezando,
 Donde ocultos los bárbaros estaban
 Cubiertos de los ramos aguardando:
 Los nuestros con el bosque aun no igualaban
 Cuando les indios, súbito sonando
 Bárbaras trompas, roncos tamborinos,
 Los pasos ocuparon y caminos.

En cazador no entró tanta alegría,
 Cuando mas sin pensar la liebre echada
 De súbito por medio de la vía
 Salta de entre los piés alborotada;
 Cuanto causó la muestra y vocería
 Del vecino escuadron de la emboscada,
 A nuestros españoles, que al instante
 Arrojan los caballos adelante.

En un punto los bárbaros formaron
 De puntas de diamante una muralla;
 Pero los españoles no pararon
 Hasta de parte á parte atravesalla:
 Hombres, picas y mazas tropellaron,
 Revuelven, por dar fin á la batalla,
 Con mas valor y esfuerzo que esperanza,
 Vista de los contrarios la pujanza.

De tres dos escuadrones desviados
El paso les cercaron y la huida :
Viéndose así de bárbaros cercados,
Piensan abrir por ellos la salida :
Otra vez arremeten apliados,
Y aunque una escuadra dellos fué rompida
Volvieron á su puesto recogidos,
Quedando desta vuelta mal heridos.

Dos veces embistieron desta suerte,
Las cerradas escuadras tropellando ;
Mas viéndose carcanos á la muerte,
Prosiguen su derrota, enderezando
Al desolado sitio y casa fuerte,
A diestro y á siniestro derribando,
Que los indios entre ellos van mezclados,
Hiriéndolos también por todos lados.

Estréchase el camino de Elicura
Por la pequeña falda de una sierra :
La causa y la razón de esta angostura
Es un lago que abajo el valle cierra :
Para los nuestros esto fué ventura,
Pues siguen su jornada haciendo guerra,
Que solo un español que atrás venia
La bárbara arrogancia resistia.

Ellos que iban así por una espesa
Mata, al calar de un áspero collado
Ven un indio salir á toda priesa,
El vestido y el rostro demudado,
El cual en el camino se atraviesa,
Y del seno sacó un papel cerrado
Que Juan Gomez de Almagro el propio día,
Dando aviso á Valdivia escrito habia.

El mismo mensajero ven lloroso,
Que dellos adelante habia partido :
De Valdivia el suceso fastidioso
Les dijo, y lo demás acontecido :
Y que el castillo el bárbaro furioso
Le habia por los cimientos destruido.
Viendo el remedio y presupuesto vano ;
Tomaron á la diestra un sitio llano.

Era el sitio de lomas rodeado,
Aunque por esta senda y paso abierto,
Del este, norte, oeste está abrigado,
Y el sur le hiere casi en descubierto :
Por do seguido va el camino usado,
De los ligeros bárbaros cubierto
En espaciosa hila prolongada,
Sedientos de la sangre bautizada.

Tras los nuestros los bárbaros saliendo,
En el llano asimismo repararon,
Y la gente esparcida recogiendo,
Dos gruesos escuadrones reformaron :

Los catorce españoles, conociendo
Que era mejor romper, se aparejaron ;
Mueven los escuadrones concertados
Por el fuerte Lincoya gobernados.

Con flautas, cuernos, roncros instrumentos,
Alto estruendo, alaridos desdeñosos,
Salen los fieros bárbaros sangrientos
Contra los españoles valerosos,
Que convertir esperan en lamentos
Los arrogantes gritos orgullosos :
Tanto el esfuerzo y ánimo les crece,
Que poca gente en contra les parece.

Aunque allí un español desfigurado,
Que yo no digo aquí cual dellos era,
Dijo, viendo tan poca gente al lado :
¡ Oh si nuestro escuadron de ciento fuera !
Pero Gonzalo Hernandez animado,
Vuelto al cielo, responde : á Dios pluguiera
Fuéramos solos doce, y dos faltáran,
Que doce de la fama nos llamarán.

Los caballos en esto apercibiendo,
Firmes y recogidos en las sillas,
Sueltan las riendas, y los piés batiendo,
Parten contra las bárbaras cuadrillas :
Las poderosas lanzas requiriendo,
Afiladas en sangre las cuchillas,
Llamando en alta voz á Dios del cielo,
Hacen gemir y retremblar el suelo.

Calan de fuerte fresno como vigas
Los bárbaros las picas al momento,
De la suerte que suelen las espigas
Derribarse al furor del recio viento :
No bastaron las armas enemigas
Al impetu español y movimiento,
Que los nuestros rompieron por un lado,
Dejando el escuadron aportillado.

A un tiempo los caballos volteando,
Lejos las rotas lanzas arrojadas,
Vuelven al enemigo y fiero bando,
En alto ya desnudas las espadas :
Otra vez arremeten, no bastando
Infinidad de puntas enastadas,
Puestas en contra de la airada gente,
A que no se mezclasen igualmente.

Los unos, que no saben ser vencidos,
Los otros á vencer acostumbrados,
Son causa que se aumenten los heridos,
Y que bajen los brazos mas pesados :
De llamas los arneses encendidos,
Con gran fuerza y presteza golpeados,
Formaban un rumor, que el alto cielo
Del todo parecia venir al suelo.

El buen Gonzalo Hernandez, presumiendo
Imitar al de Córdoba famoso,
Iba por el ejército romplendo,
No menos diestro y fuerte que animoso.
Peñalosa y Vergara conociendo
Que vencer ó morir era forzoso,
Hacen de sus personas arriscadas
De esfuerzo y fuerza pruebas señaladas.

El valiente soldado de Escalona,
La rigurosa espada ejercitando,
Aventura y señala su persona
Mil bárbaros valientes señalando:
Don Leonardo Manrique no perdona
Los golpes que recibe, antes doblando
Los suyos con gran priesa y mayor ira,
Los castiga, maltrata y los retira.

Otro, pues, que de Córdoba se llama,
Mozo de grande esfuerzo y valentía,
Tanta sangre araucana allí derrama,
Que hizo mas de cien viudas aquel día:
Por una, que venganza al cielo clama,
Saltan todas las otras de alegría;
Que al fin son las mujeres variables,
Amigas de mudanzas y mudables.

Cortés y Pero-Niño por un lado
Hacen un fiero estrago y cruda guerra;
Moran, Gomez de Almagro y Maldonado
Siembran de cuerpos bárbaros la tierra:
El Herrero, como hombre acostumbrado
Y diestro en golpear, mata y atierra:
Pues Nereda tambien, que era maestro,
Hiere, derriba á diestro y á siniestro.

Como si fueran á morir desnudos,
Las rabiosas espadas así cortan;
Con tanta fuerza bajan golpes crudos,
Que poco fuertes armas les importan:
Lo que sufrir no pueden los escudos,
Los insensibles cuerpos los comportan
En furor encendidos, de tal suerte,
Que no sienten los golpes ni aun la muerte.

Antes de rabia y cólera abrasados,
Con poderosos golpes los martillan,
Y de muchos con fuerza redoblados
Los cargados caballos arrodillan:
Abollan los arneses relevados,
Abren, desclavan, rompen, deshebillan:
Ruedan las rotas picas y celadas
Y el aire atruena el son de las espadas.

Lincoya combatiendo y derribando
Anima con hervor los escuadrones,
Contra su fuerza y maza no bastando
De crestas altas fuertes morriones.

Cortés un golpe suyo reparando,
La cabeza inclinó entre los arzones,
Llevándole el caballo medio muerto,
Suelto el freno, corriendo á campo abierto.

Con el cuello inclinado adormecido
Acá y allá el caballo le traía;
Pero tornando luego en su sentido,
Vergonzoso las riendas recogía:
Vuelve á buscar aquel que le ha herido,
Y al punto que miró le conocía,
Que al mayor araucano que allí andaba
De los hombros arriba le llevaba.

Conócelo tambien en la braveza
Que mostraba, animando allí su gente,
Y en la facilidad y ligereza
Con que esgrime la maza diestramente.
Como el suelto lebré, por la maleza
Se arroja al jabali fiero y valiente,
Así asalta Cortés al araucano,
La adarga al pecho, el duro hierro en mano.

Al través le hirió por un costado,
No le valiendo el coselete duro;
Mas de aquella manera le ha mudado,
Que mudará un peñasco ó fuerte muro:
Pasa recio el caballo espoleado,
Y Cortés de Lincoya ya seguro,
Por medio de la espesa escuadra hiende,
Y al un lado y al otro muchos tiende.

Almagro cuerpo á cuerpo combatía
Con el joven Guacon, soldado fuerte;
Pero presto la lid se decidía,
Que poco se mostró neutral la suerte:
De un golpe Almagro al bárbaro hería,
Pordonde una ancha puerta abrió á la muerte.
Sale de ella de sangre roja un río, [te,
Y ocupa el desangrado cuerpo el frío.

Airado Castañeda en la batalla
Mata, atropella, daña, hiere, ofende;
Acaso á Narpo á la derecha halla,
Y allí la rigurosa espada tiende:
No le valió el jubon de fina malla,
Ni un peto de dos cueros le defiende,
Que la furiosa punta no calase,
Y el cuerpo del espíritu privase.

La gente una contra otra se embravece,
Crece el hervor, corage y la revuelta,
Y el río la corriente sangre crece,
Bárbara y española toda envuelta:
Del grueso aliento el aire se oscurece,
Alguna infernal furia andaba suelta,
Que por llevar á tantos en un día
Diabólico furor les infundía.

Tanto el teson entre ellos ha durado ,
 Que espanta como alzar pueden los brazos ;
 Estaban por el uno y otro lado
 De amontonados cuerpos los ribazos .
 El sol habia en su curso declinado ,
 Cuando ya sin vigor hechos pedazos ,
 De manera igualmente enflaquecian ,
 Que moverse adelante no podian .

Como el aliento y fuerzas van faltando
 A dos valientes toros animosos
 Cuando en la fiera lucha porfiando
 Se muestran igualmente poderosos ,
 Que se van poco á poco retirando
 Rostro á rostro con pasos perezosos ,
 Cubiertos de un humor y espeso aliento ,
 Y esparcen con los piés la arena al viento ;

Los dos puestos así se retiraron ,
 Sin sangre y sin vigor desalentados ,
 Que jamas las espaldas se mostraron ,
 Mas siempre frente á frente careados ;
 Ambos á un mismo tiempo repararon ,
 A un punto hicieron alto , y desviados
 Los unos de los otros tanto estaban ,
 Que aun un tiro de flecha no distaban .

Mirábanse del uno y otro bando
 En el sitio y contrario alojamiento ,
 Cubiertos de agua y sangre , y jadeando ,
 Que no pueden hartarse del aliento :
 Los fatigados miembros regalando ,
 El pecho y boca abierta al fresco viento ,
 Que con templados soplos respiraba ,
 Mitigando del sol la fuerza brava .

Y desde allí con lenguas injuriosas
 A falta de las manos se ofendian :
 Diciéndose palabras afrentosas
 La muerte con rigor se prometian ;
 Y á vueltas de esto flechas peligrosas
 Los enemigos arcos despedian ,
 Que aunque el aliento y fuerza les faltaba
 El rabioso rencor las arrojaba .

Yo no sé de cual brazo descansado
 Una flecha con impetu saliendo ,
 A manera de rayo arrebatado ,
 El aire con rumor iba rompiendo :
 Tocó en soslayo á Córdoba en un lado ,
 Y la furiosa punta no prendiendo ,
 Torció á Moran el curso , y encarnada
 Por el ojo derecho abrió la entrada .

El buen Moran con mano cruda y fuerte
 Sacó la flecha y ojo en ella asido ;
 Gonzalo , al duro paso de la muerte
 Le apercebe , y esfuerza condolido ;

Pero Moran gritó : no estoy de suerte
 Que me sienta de esfuerzo enflaquecido ;
 Que solo , así herido , soy bastante
 A vencer cuantos veis que estan delante .

Pica el caballo temerariamente ,
 Que galopar no puede de cansado ,
 Contra todo aquel número de gente ,
 Que en escuadron estaba reformado :
 Pero Gonzalo Hernandez diligente
 Se le puso delante acelerado ,
 Que ya Lincoya al paso le salia ,
 Y al puesto , aunque por fuerza , le volvía .

Con grande alarde , estruendo y movimien-
 Sobre la cumbre de una verde loma , [to ,
 Tendidas las banderas por el viento ,
 Lautaro con la presta gente asoma
 Como cuando de lejos el hambriento
 Leon , viendo la presa , placer toma ,
 Y mira acá y allá , feroz rugiendo ,
 El bedijoso cuello sacudiendo ;

Lautaro así veloz , por un repecho
 Bajaba , enderezando á los de España ,
 Pensando él solo dar fin á aquel hecho ,
 Si no le desamparan la campaña .
 Delante de su gente va gran trecho :
 Digna es de celebrarse tal hazaña ;
 Solos catorce esperan , hechos piezas ;
 Rotos los brazos , piernas y cabezas .

Cuatro mil sobrevienen vitoriosos ,
 Apiñados los nuestros los esperan ,
 No de ver tanta gente temerosos ,
 Porque aun morir con mas honor quisieran :
 Los fieros enemigos orgullosos
 En alta voz gritaban ! mueran ! mueran !
 Y el lincoyano ejército animado ,
 Tambien acometió por otro lado .

Lanzaron los caballos los cristianos ,
 Batiendo bien de espacio el hueco suelo
 Contra los descansados araucanos
 Que fieros amenazan tierra y cielo :
 Vienen con tardos piés á prestas manos ,
 Y del primer encuentro hecho un hielo
 Pero-Niño tocó la blanca arena ,
 Bañándola de sangre en larga vena .

Atravesóle el cuerpo la herida ,
 Aunque en atribuirle hay desconcierto :
 Unos dicen que Angol fué el homicida ,
 Otros que Leocoton , y esto es mas cierto :
 Cualquier de ellos que fué , de gran caída
 Pero-Niño quedó en el campo muerto
 Con un trozo de pica atravesado ,
 Donde fué del tropel despedazado .

Tambien el de Manrique volteando
A los piés de Lautaro muerto vino;
Rompen los otros doce, enderezando
Por las espesas armas al camino:
Pero Ongolmo, los piés apresurando,
De un golpe derribó fuera de tino
A Nereda, que en guerras era esperto;
Cortés de muy herido cayó muerto.

Tras él al suelo fué Diego García,
De una llaga mortal abierto el pecho;
De otro golpe Escalona se tendía
Que Tucapel le acierta por derecho:
Los demas españoles en la vía
(Considere quien ya se vió en estrecho)
Con cuanta priesa baten las hijadas
De los lasos caballos desangradas.

El fiero Tucapel haciendo guerra
A todos con audacia los asalta,
Y en viendo que estos dos baten la tierra,
Gallardo por encima dellos salta:
Topa á Almagro y con él ligero cierra,
En los piés levantado; y la maza alta,
Que sobre él derribándola venía
Con toda la pujanza que tenía.

O fué mal tiento, ó furia que llevaba,
O que el sumo señor quiso librallo,
Que el tiro á la cabeza señalaba,
Y á dar vino á las ancas del caballo:
Con tanta fuerza el golpe le cargaba,
Que Almagro mas no pudo meneallo,
Que dando derrengado de manera
Que si fuera de masa ó blanda cera.

Almagro con presteza por un lado,
Viendo el caballo cojo, se derriba,
Ora fué su ventura y diestro hado,
Ora siniestro del que tras él iba,
El cual era el valiente Maldonado,
Que envuelto en sangre y polvo al punto ar-
Que el golpe segundaba Tucapelo, [riba
Y por poco con él diera en el suelo.

Con el ginete estribo en el derecho
Lado al bárbaro encuentra de pasada,
Y cuatro ó cinco pasos ó mas trecho
Lo lleva hácia delante por la estrada:
Brama el bárbaro ardiendo de despecho;
Vibora no se vió mas enconada,
Ni pisado escorcion vuelve tan presto
Como el indio volvió el airado gesto.

Muda el intento, muda la sentencia
Que contra Juan de Almagro dado habia,
Y la furiosa maza é impaciencia
Al triste Maldonado revolvía:

Cala un golpe con toda su potencia,
Mas el presto caballo se desvía:
Tucapel de furioso el tiro yerra,
Y el ferrado troncon metió por tierra.

No escapó Maldonado de la muerte,
Que al punto llega el bravo Lemolemo
Con un largo baston ñudoso y fuerte,
A menera de corvo y grueso remo:
Y un golpe le señala de tal suerte,
Que no le erró el ferrado y duro extremo,
Ni celada prestó de estofa llena,
Que los sesos saltaron por la arena.

En esto una gran nube tenebrosa,
El aire y cielo súbito turbando,
Con una oscuridad triste y medrosa
Del sol la luz escasa fué ocupando:
Salta Aquilon con furia procelosa
Los árboles y plantas inclinando,
Envuelto en raras gotas de agua gruesas,
Que luego descargaron mas espesas.

Como el diestro atambor, que apercibiendo
Al duro asalto y fiera batería,
Ya con los tardos golpes previniendo
La presta y animosa compañía;
Pero el punto y señal última oyendo,
Suenan la horrenda y áspera armonia:
Así el negro nublado turbulento
Lanza un diluvio súbito y violento.

En oscura tiniebla el cielo vuelto,
La furiosa tormenta se esforzaba,
Agua, piedras y rayos todo envuelto
En espesos relámpagos lanzaba:
El araucano ejército revuelto
Por acá y por allá se derramaba:
Crece la tempestad horrenda, tanto
Que á los mas esforzados puso espanto.

De Juan Gomez la próspera ventura
Hizo que al punto el cielo se cerrase;
Y la tiniebla de la noche oscura
Gran rato en su favor se anticipase:
Turbado se metió en una espesura
Hasta tanto que el ímpetu pasase
De aquella gente bárbara furiosa,
De la española sangre codiciosa.

Cuando vió en su violencia el torbellino,
Y que él podía salir mas encubierto,
El bosque deja y toma su camino,
Que el temor se le muestra bien abierto:
Cayendo y levantando al cabo vino,
De sangre, lodo y de sudor cubierto,
Junto donde los nuestros esperaban
Si las furiosas aguas aplacaban.

Estaban del camino desviados,
Y uno de los caballos relinchando,
El español con pasos sosegados
Al alegre rumor se fué acercando:
Llegó adonde los seis amedrentados
Con baja voz estaban dél tratando,
Y en aquella sazón se les presenta,
Dándoles del suceso entera cuenta.

Con espanto fué luego conocido,
Que entre ellos ya por muerto se tenía,
Y cada uno de lástima movido,
A morir en su ayuda se ofrecía:
Mas él como animoso y entendido,
Viendo que aprovechar no le podía,
Dice: De mí, señores, nadie cure,
La vida el que pudiere la asegure.

Esto no dijo bien, cuando esforzado
Por el bosque tomó una senda incierta,
Y aquella mas usada deja á un lado.
De gente y pueblos bárbaros cubierta:
Otro trance mayor le está guardado;
Pero pues hay de Chile historia cierta,
Allí lo podrá ver el que quisiere,
Si gana de saberlo le viniere.

El coronista Estrella escribe al justo
De Chile y del Perú en latin la historia,
Con tanta erudicion, que será justo
Que dure eternamente su memoria:
Y la vida de Carlos Quinto augusto,
Y en versos los encomios y la gloria
De varones ilustres en milicia,
Gobernacion, en letras y justicia.

Vuelvo á los seis guerreros, que sintiendo
La desgracia de Almagro, lo mostraban;
Pero ayudalle en ella no pudiendo,
A la Imperial ciudad enderezaban:
La tempestad furiosa iba creciendo,
Relámpagos y truenos no cesaban,
Hasta que salió el sol y el claro día
La plaza de Puren les descubria.

Era un castillo, el cual con poca gente
Le habia Juan Gomez antes sustentado
Hallándose una noche de repente
De multitud de bárbaros cercado:
Repelidos al fin gallardamente
Fué por su industria el cerco levantado:
No escribo esta batalla, aunque famosa,
Por no tardarme tanto en cada cosa.

Allí los seis guerreros arribados
Fueron con tierna muestra recibidos
De los caros amigos admirados
De verlos á tal término traídos;

Miseros, afligidos, demudados,
Flacos, roncós, deshechos, consumidos,
Corriendo sangre y lodo, sin celadas,
Las armas con las carnes destrozadas.

Casi veinte y cuatro horas sustentaron
Las armas defendiendo su partido,
Que nunca en este tiempo descansaron,
Haciendo lo que habeis, señor, oído:
Un rato en el castillo reposaron,
Del cual la noche atras habian salido,
No con poco temor de los de casa,
Y mas cuando supieron lo que pasa.

La sangre les cuajó un temor helado,
Gran turbacion les puso á todos cuando
El caso de Valdivia desastrado
Les fueron por sus términos narrando:
Y así viendo el castillo mal parado,
De consejo comun, considerando
La pujanza que el bárbaro trala,
Le dejaron desierto el mismo día.

Hacia Gauten tomaron la jornada,
Llevando á Almagro acaso de camino,
Que por venir la noche tan cerrada
Libre salió del campo lautarino:
La fuerza fué por tierra derribada,
Que luego el enemigo pueblo vino
Talandó municiones y comidas
Que en el castillo estaban recogidas.

Dieron vuelta los bárbaros gozosos
Hacia do su ejército venia,
Retumbando en los montes cavernosos
El alegre rumor y voería;
Y por aquellos prados espaciosos,
Con la alegre vitoria de aquel día,
Tales cantos y juegos inventaban
Que el cansancio con ellos engañaban.

Juntos, el general con grave muestra
Los habla y los recibe alegremente;
Y asiendo blandamente de la diestra
Al valiente Lautaro, su teniente,
Una escuadra le entrega de maestra,
Escogida, gallarda y buena gente,
En armas y trabajo ejercitada,
Para cualquier empresa y gran jornada.

A Lautaro dejemos, pues, en esto,
Que mucho su proceso me detiene:
Forzoso á tratar dél volveré presto,
Que llegar hasta Penco me conviene,
Pues hace tanto á nuestro presupuesto
Decir como á la guerra se previene
Que sangrienta y mortal se aparejaba,
Y el justo sentimiento que mostraba.

Ya la Fama, ligera embajadora
De tristes nuevas y de grandes males,
A Penco atormentaba de hora en hora,
Esforzando su voz ruines señales:
Cuando llegan los indios á deshora,
Los dos que ya conté que en los jarales,
Viendo á Valdivia roto, se escondieron,
Y estos el triste caso refirieron.

Por mensajeros ciertos entendiendo
El duro y desdichado acaecimiento,
Viejos, mujeres, niños concurriendo
Se forma un triste y general lamento:
El cielo con aguda voz rompiendo,
Hinchén de tristes lástimas el viento:
Nuevas viudas, huérfanas, doncellas,
Era una dolorosa cosa vellás.

Los blancos rostros, mas que flores bellos,
Eran de crudos puños ofendidos,
Y manojos dorados de cabellos
Andaban por los suelos esparcidos;
Vieran pechos de nieve y tersos cuellos.
De sangre y vivas lágrimas teñidos;
Y rotos por mil partes y arrojados
Ricos vestidos, joyas y tocados.

No con menor estruendo los varones
De la edad mas robusta juntamente
Daban de su dolor demostraciones,
Pero con otro modo diferente:
Suenan las armas, suenan municiones,
Suenan el nuevo aparato de la gente;
Y la ronca trompeta del dios Marte
A guerra incita ya por toda parte.

Unos botas espadas afilaban,
Otros pelos mohosos enlucían,
Otros las viejas cotas remallaban,
Hierros otros en astas enjerían,
Cañones reforzados apuntaban,
Al viento las banderas descogían;
Y en alardosa muestra los soldados
Iban por todas partes ocupados.

Caudillo era y cabeza de la gente
Francisco Villagran, varón tenido
Por sabio en la milicia y suficiente,
Con suma diligencia prevenido:
De Pedro de Valdivia fué teniente,
Después de su persona obedecido:
Sentido del suceso y caso fuerte
Brama por la venganza de su muerte.

Las mujeres de nuevos alaridos
Hieren el alto cóncavo del cielo,
Viendo al peligro puestos los maridos
Y ellas en tal trabajo y desconuelo:

Con lagrimosos ojos y gemidos,
Echadas de rodillas por el suelo,
Les ponen los hijuelos por delante;
Pero cosa á moverlos no es bastante.

Ya de lo necesario aparejados
En demanda del bárbaro salían,
De arneses lucidísimos armados,
Que vistosos de lejos parecían:
Las mujeres por torres y tejados
Con fijos ojos tiernos los seguían;
Y echándoles de allí mil bendiciones,
Vuelven á Dios el ruego y peticiones.

Del tropel se despiden ciudadano,
Que del pueblo saliera á acompañarlos,
Y en busca del ejército araucano
Pican á toda prisa los caballos:
Dejan á la siniestra á Mareguano,
Y á la diestra de Talca los vasallos,
Hijo de Talcaguano, que su tierra
La ciñe casi en torno el mar y sierra.

De los seguros límites pasando,
Pisan de Andalican la enjuta arena,
Y el espacioso llano atravesando,
Suben las lomas, y el rumor no suena;
Y al pié del cerro andálico llegando,
Sin entender lo que Lautaro ordena,
Solo el miedo de entrar por el estado
Les mitigó el furor demasiado.

Un paso peligroso, agrio y estrecho,
De la banda del norte está á la entrada
Por un monte asperísimo y derecho,
La cumbre hasta los cielos levanta:
Está tras este un llano á poco trecho,
Y luego otra menor cuesta tajada,
Que divide el distrito andalicano
Del fértil valle y límite araucano.

Esta tuesta Lautaro habia elegido
Para dar la batalla, y por concierto
Tenia todo su ejército tendido
En lo mas alto della y descubierto:
Viendo que á pié en lo llano es mal partido
Seguir á los caballos campo abierto,
El alto y primer cerro deja esento,
Ponsando allí alcanzarlos por aliento.

Porque se tome bien del sitio el tino
Quiero aquí figurarle por entero:
La subida no es mala del camino,
Mas todo lo demás despenadero:
Tiene al poniente al bravo mar vecino,
Que bate al pié de un gran derrumbadero,
Y en la cumbre y mas alto de la cuesta
Se allana cuanto un tiro de ballesta.

Estaba el alto cerro coronado
Del poderoso ejército enemigo,
Y el camino al entrar desocupado,
Sin defensa ni estorbo, como digo :
Pasado el primer monte, habia llegado.
Al pié deste segundo el bando amigo ;
Pero aquí Villagran confuso estuvo,
Que el peligroso trance le detuvo.

Como el romano César, receloso
El pié en el Rubicon fijó á la entrada,
Pensando allí de nuevo el peligroso
Hecho que acometia y gran jornada ;
Al fin soltó las riendas animoso,
Diciendo : Sus ! la suerte ya es echada...
Así nuestro español rompió el camino,
Dando libre la rienda á su destino.

Apenas el primer paso habia dado,
Cuando luego tras él osadamente
Por el fragoso monte levantado
Alegre comenzó á subir la gente :
Lautaro sin moverse, arrinconado,
Franca les da la entrada llanamente ;
Diez mil hombres gobierna, gente usada
En el duro ejercicio de la espada.

Tenia su campo en torno de la cuesta,
Y mandado que nadie se moviese
Un paso á comenzar la dura fiesta
Hasta que el son de arremeter se oyese,
Con una irremisible pena puesta
Para aquel que del término saliese ;
Que estaban así quedos y callados
Cual si fueran en mármoles mudados.

Pues la española gente, deseando
Ejercitar la vencedora diestra,
Se va á los enemigos acercando
Por la banda del bárbaro siniestra :
Lautaro al puesto término llegando,
Presenta la batalla en bella muestra,
Con gran rumor de bárbaras trompetas ;
Atambores, bocinas y cornetas.

Paréceme, señor, que será justo
Dar fin al largo canto en este paso,
Porque el deseo del otro nueva el gusto ;
Y porque de cantar me siento laso.
Suplicoos que el tardar no os dé disgusto,
Pareciéndoos que voy tan paso á paso,
Que aun de gentes agravio una gran suma,
Atento á no llevar prolija pluma.

CANTO V.

Contiéndose la muy refida batalla que entre los españoles y los araucanos hubo en la cuesta de Andalicán, donde por la astucia de Lautaro y el demasiado trabajo de los españoles, fueron los nuestros desbaratados, y muertos mas de la mitad de ellos, juntamente con la de tres mil indios amigos.

Siempre el benigno Dios, por su clemencia,
Nos dilata el castigo merecido,
Hasta ver sin enmienda la insolencia,
Y el corazon rebelde endurecido :
Y es tanta la dañosa inadvertencia,
Que aunque vemos el término cumplido.
Y ejemplo del castigo en el vecino,
No queremos dejar el mal camino.

Dígoles, porque viene muy contenta
Nuestra gente española á las espadas,
Que en el fin de Valdivia no escarmienta,
Ni mira haber seguido sus pisadas :
Presto la veréis dar estrecha cuenta
De las culpas presentes y pasadas ;
Que el verdugo Lautaro, ardiendo en saña
Se muestra con su gente en la campaña.

Villagran con la suya á punto puesto,
En el estrecho llano se detiene ;
Plantando seis cañones en buen puesto,
Ordena aquí y allí lo que conviene :

Estuvo sin moverse un rato en esto
Por ver el orden que Lautaro tiene,
Que ocupaba su gente tanto trecho
Que mitigó el ardor de mas de un pecho.

De muchos fué esta guerra deseada ;
Pero sabe ora Dios sus intenciones,
Viendo toda la cuesta rodeada
De gente en concertados escuadrones :
La sangre, del temor ya resfriada,
Con presteza acudió á los corazones ;
Los miembros, del calor desamparados,
Fueron luego de esfuerzo reformados.

Con nuevo encendimiento están bramando,
Porque la trompa del partir no suena ;
Tanto el trance y batalla deseando
Que cualquiera tardanza les da pena.
De la otra parte el araucano bando,
Sujeto á lo que su caudillo ordena,
Rabiaba por cerrar ; mas la obediencia
Le pone duro freno y resistencia.

Como el feroz caballo, que impaciente;
 Cuando el competidor ve ya cercano,
 Bufo, relincha, y con soberbia frente
 Hiere la tierra de una y otra mano;
 Así el bárbaro ejército obediente,
 Viendo tan cerca el campo castellano,
 Gime por ver el juego comenzado,
 Mas no pasa del término asignado.

Desta manera, pues, la cosa estaba,
 Ganosos de ambas partes por juntarse;
 Pero ya Villagran consideraba
 Que era dalles mas ánimo el tardarse:
 Tres bandas de ginetes apartaba
 De aquellos codiciosos de probarse,
 Que á la seña, sin mas amonestallos,
 Ponen las piernas recto á los caballos.

El campo con ligeros piés batiendo,
 Salen con gran tropel y movimiento;
 Rauco se estremeció del son horrendo,
 Y la mar hizo extraño sentimiento.
 Los corregidos bárbaros temiendo
 De Lautaro el espreso mandamiento,
 Aunque por los herir se deshacian,
 El paso hacía adelante no movian.

Con el concierto y orden que en Castilla
 Juegan las cañas en solemne fiesta,
 Que parte y desembraza una cuadrilla,
 Revolviendo la darga al pecho puesta:
 Así los nuestros, firmes en la silla,
 Llegan hasta el remate de la cuesta,
 Y vuelven casi en cerco á retirarse,
 Por no poder romper sin despeñarse.

Toman al retirar la vuelta larga,
 Y desta suerte muchas vueltas prueban;
 Pero todas las veces una carga
 De flecha, dardo y piedra espesa llevan:
 A algunos vale allí la buena adarga,
 Las celadas y grebas bien aprueban,
 Que no pueden venir al corto hierro
 Por ser peinado en torno el alto cerro.

Firme estaba Lautaro sin mudarse,
 Y cercada de gente la montaña;
 Algunos que pretenden señalarse
 Salen con su licencia á la campaña:
 Quieren uno por uno ejercitarse
 De la pica y baston con los de España;
 O dos á dos, ó tres á tres soldados,
 A la franca eleccion de los llamados.

Usando de mudanzas y ademanes
 Vienen con muestra airosa y contoneo,
 Mas bizarrós que bravos alemanes,
 Haciendo aquí y allí gentil paseo:

Como los diestros y ágiles galanes
 En público ejercicio del torneo,
 Así llegan gallardos á juntarse
 Y con las duras puntas á tentarse.

Quien piensa de la pica ser maestro
 Sale á probar la fuerza y el destino,
 Tentando el lado diestro y el siniestro,
 Buscando lo mejor con sabio tino:
 Cuál acomete, vence y hurtá presto,
 Hallando para entrar franco el camino;
 Cuál hace el golpe vano, y cuál tan cierto
 Que da con su enemigo en tierra muerto.

Otros de estas posturas no se curan,
 Ni paran en el aire y gentileza;
 Que el golpe sea mortal solo procuran,
 Y en el cuerpo y los piés llevar firmeza:
 Con ánimo arrojado se aventuran,
 Llevados de la cólera y braveza;
 Esta á veces los golpes hace vanos,
 Y ellos venir mas juntos á las manos.

Pero por mas veloz en la corrida
 El mozo Curíoman se señalaba,
 Que con gallarda muestra y atrevida
 Larga carrera sin temor tomaba:
 Y blandiendo una lanza muy fornida
 En medio de la furia la arrojaba,
 Que nunca de ballesta al torno armada
 Jara con tal presteza fué enviada.

Había siete españoles ya herido,
 Mas nadie se atraviesa á la venganza,
 Que era el valiente bárbaro temido
 Por su esfuerzo, destreza y gran pujanza:
 En esto Villagran algo corrido,
 Viéndole despedir la octava lanza,
 Dijo con voz airada: ¿no hay alguno
 Que castigue este bárbaro importuno?

Diciendo esto, miraba á Diego Cano,
 El cual de osado crédito tenia,
 Que una asta gruesa en la derecha mano
 Su rabican preciado apercibía;
 Y al tiempo cuando el bárbaro lozano
 Con fuerza estrema el brazo sacudia,
 En la silla los muslos enclavados [dos.
 Hiere al caballo á un tiempo entrambos la-

Con menudo tropel y gran ruido
 Sale el presto caballo desenvuelto
 Hacia el gallardo bárbaro atrevido,
 Que en esto las espaldas habia vuelto;
 Pero el fuerte español, embebecido
 En que no se le fuese, el freno suelto,
 Bate al caballo á priesa los talones
 Hasta los enemigos escuadrones.

No el araucano y fiero ayuntamiento
 Con las espesas picas derribadas,
 Ni el presuroso y recto movimiento
 De mazas y de bárbaras espadas
 Pudieron resistir al duro intento
 Del airado español, que las pisadas
 Del ligero araucano iba siguiendo;
 La espesa turba y multitud rompiendo:

Donde á pesar de tantos y á despecho,
 Con grande esfuerzo y valerosa mano
 Rompe por ellos, y la lanza el pecho
 De aquel que dilató su muerte en vano:
 Y glorioso del bravo y alto hecho,
 Al caballo picó á la diestra mano,
 Abriendo con esfuerzo y diestro tino
 Por medio de las armas el camino.

Luego se arroja el escuadron ginete
 Al araucano ejército llamando,
 Que á esperarle parece que acomete,
 Y vase luego al borde retirando:
 Una, cuatro y diez veces arremete,
 Poco el arremeter aprovechando;
 Que en aquella sazón ninguna espada
 Había de sangre bárbara manchada.

Los cansados caballos trabajaban,
 Mas poco del trabajo se aprovecha,
 Que los nuestros en vano les picaban,
 Heridos y ostigados de la flecha:
 Las bravezas de algunos aplacaban
 Viéndose en aquel punto y cuenta estrecha,
 Ellos lasos, los otros descansados,
 Los pasos y caminos ya cerrados.

La presta y temerosa artillería
 A toda furia y prisa disparaba,
 Y así en el escuadron indio batía,
 Que cuanto topa enhiesto lo allanaba:
 De fuego y humo el cerro se cubría,
 El aire cerca y lejos retumbaba:
 Parece con estruendo abrirse el suelo
 Y respirar un nuevo Mongibelo.

Visto Lautaro sería conveniente
 Quitar y deshacer aquel nublado
 Que lanzaba los rayos en su gente
 Y había gran parte della destrozado;
 Al escuadron que á Leucoton valiente
 Por su valor le estaba encomendado
 Le manda arremeter con furia presta
 Y en alta voz diciéndole le amonesta:

; O fieles compañeros vitoriosos
 A quien fortuna llama á tales hechos!
 Ya es tiempo que los brazos valerosos
 Nuestras causas aprueben y derechos:

Sus, sus, calad las lanzas animosos;
 Rompan los hierros los contrarios pechos,
 Y por ellos abrid roja corriente
 Sin respetar á amigo ni á pariente.

A las plazas guíad, que si ganadas
 Por vuestro esfuerzo son, con tal vitoria
 Célebres quedarán vuestras espadas,
 Y eterna al mundo dellas la memoria:
 El campo seguirá vuestras pisadas,
 Siendo vos los autores desta gloria.
 Y con esto la gente envanecida
 Hizo la temeraria arremetida.

Por infame se tiene allí el postrero,
 Que es la cosa que entre ellos mas se nota;
 El mas medroso quiere ser primero
 A probar si la lanza lleva bota:
 No espanta ver morir al compañero,
 Ni llevar quince ó veinte una pelota
 Volando por los aires hechos piezas,
 Ni el ver quedar los cuerpos sin cabezas.

No los perturba y pone allí embarazo,
 Ni punto los detiene el temor ciego;
 Antes si el tiro á alguno lleva el brazo,
 Con el otro la espada esgrime luego:
 Llegan sin reparar hasta el ribazo
 Donde estaba la máquina del fuego;
 Viéranse allí las balas escupidas
 Por la bárbara furia detenidas.

Los demas arremeten luego en rueda,
 Y de tiros la tierra y sol cubrían:
 Pluma no basta, lengua no hay que pueda
 Figurar el furor con que venían:
 De voces, humo, fuego y polvareda
 No se entienden allí ni conocían;
 Mas poco aprovechó este impedimento,
 Que ciegos se juntaban por el tiento.

Tardaron poco espacio en concertarse
 Las enemigas haces ya mezcladas:
 Lo que allí se vió mas para notarse
 Era el presto batir de las espadas:
 Procuran ambas partes señalarse,
 Y así vieran cabezas y celadas
 En cantidad y número partidas,
 Y piernas de sus troncos divididas.

Unos por defender la artillería,
 Con tal impetu y furia acometida;
 Otros por dar remate á su porfía
 Trabajan una batalla bien reñida:
 Para un solo español cincuenta había,
 La ventaja era fuera de medida;
 Mas cada cual por sí tanto trabaja,
 Que iguala con valor á la ventaja.

No quieren que atras vuelva el estandarte
De Carlos Quinto, máximo glorioso ;
Mas que , á pesar del contrapuesto Marte ,
Vaya siempre adelante vitorioso :
El cual terrible y fiero á cada parte ,
Envuelto en ira y polvo sanguinoso ,
Daba nuevo vigor á las espadas ,
De tanto combatir aun no cansadas .

Renuévase el furor y la braveza
Segun es el herir apresurado ,
Con aquel mismo esfuerzo y entereza
Que si entonces la hubieron comenzado :
Las muertes , el rigor y la crueza ,
Esto no puede ser significado ,
Que la espesa y menuda yerba verde
En sangre convertida el color pierde .

Villagran la batalla en peso tiene ,
Que no pierde una mínima su puesto ;
De todo lo importante se previene ,
Aqui va , y alli acude , y vuelve presto :
Hace de capitan lo que conviene
Con usada experiencia ; y fuera desto ,
Como osado soldado y buen guerrero
Se arroja á los peligros el primero .

Andando envuelto en sangre á Torbo mira
Que en los cristianos hace gran matanza ;
Lleva el caballo , y él llevado de ira
Requiere en la derecha bien la lanza :
En los estribos firme al pecho tira ;
Mas la codicia y sobra de pujanza
Desatentó la presurosa mano ,
Haciendo antes de tiempo el golpe en vano .

Hiende el caballo desapoderado
Por la canalla bárbara enemiga ,
Reyuelve á Torbo el español airado ,
Y en bajo el brazo la gineta abriga ;
Pásale un fuerte peto tresdoblado
Y el jubon de algodón , y en la barriga
Le abrió una gran herida por do al punto
Vertió de sangre un lago y la alma junto .

Saca entera la lanza , y derribando
El brazo atras , con ira la arrojaba :
Vuelve la furiosa asta rechinando
Del impetu y pujanza que llevaba ,
Y á Corpillan que estaba descansando
Por entre el brazo y cuerpo le pasaba ,
Y al suelo penetró sin dañar nada ,
Quedando media braza en él fijada .

Y luego Villagran , la espada fuera ,
Por medio de la hueste va á gran prisa ,
Haciendo con rigor ancha carrera
A donde va la turba mas espesa .

No menos Pedro de Olmos de Aguilera
En todos los peligros se atraviesa ,
Habiendo él solo muerto por su mano
A Guancho , Canio , Pillo y Titaguano .

Hernando y Juan , entrambos de Alvarado ,
Daban de su valor notoria muestra ,
Y el viejo gran ginete Maldonado
Voltea el caballo alli con mano diestra ,
Ejercitando con valor usado
La espada , que en herir era maestra ,
Aunque la débil fuerza envejecida
Hace pequeño el golpe y la herida .

Diego Cano á dos manos , sin escudo ,
No deja lanza enhiesta ni armadura ,
Que todo por rigor de filo agudo
Hecho pedazos viene á la llanura :
Pues Peña , aunque de lengua tartamudo ,
Se revuelve con tal desenvoltura
Cual Ceslo entra las armas de Pompeo ,
O en Troya el fiero hijo de Peleo .

Por otra parte el español Reinoso ,
De ponzoñosa rabia estimulado ,
Con la espada sangrienta va furioso
Hiriendo por el uno y otro lado ;
Mata de un golpe á Falta , y riguroso
La punta enderezó contra el costado
Del fuerte Ron , y así acertó la vena ,
Que la espada de sangre sacó llena .

Bernal , Pedro de Aguayo , Castañeda ,
Ruiz , Gonzalo Hernandez , y Pantoja
Tienen hecha de muertos una rueda
Y la tierra de sangre toda roja :
No hay quien ganar del campo un paso
Ni el espeso herir un punto afloja , [pueda
Haciendo los cristianos tales cosas
Que las harán los tiempos milagrosas .

Mas eran los contrarios tanta gente ,
Y tan poco el remedio y confianza ,
Que á muchos les faltaba juntamente
La sangre , aliento , fuerza y la esperanza :
Llevados , pues , al fin de la corriente ,
Sin poder resistir la gran pujanza ,
Pierden un largo trecho la montaña
Con todas las seis piezas de campaña .

Del antiguo valor y fortaleza
Sin aflojar los nuestros siempre usaron ;
No se vió en español jamas flaqueza
Hasta que el campo y sitio les ganaron :
Mas viéndose á tal hora en estrechez ,
Que pasaba de cinco que empezaron ,
Comienzan á dudar ya la batalla
Perdiendo la esperanza de ganalla .

Dudan por ver al bárbaro tan fuerte,
 Cuando ellos en la fuerza iban menguando;
 Representóles el temor la muerte,
 Las heridas y sangre resfriando :
 Algunos desaniman de tal suerte
 Que se van al camino retirando,
 No del todo, señor, desbaratados,
 Mas haciéndoles rostro y ordenados.

Pero el buen Villagran, haciendo fuerza,
 Se arroja y contrapone al paso airado,
 Y con sabias razones los esfuerza,
 Como de capitán escarmentado,
 Diciendo : Caballeros, nadie fuerza
 De aquello que á su honor es obligado ;
 No os entregéis al miedo, que es, yo os digo,
 De todo nuestro bien grande enemigo.

Sacadle de vos, y vereis luego
 La deshonra y afrenta manifiesta :
 Mirad que el miedo infame, torpe y ciego
 Mas que el hierro enemigo aquí os molesta :
 No os turbeis, reportaos, tened sosiego,
 Que en este solo punto tenéis puesta
 Vuestra fama, el honor, vida y hacienda,
 Y es cosa que despues no tiene enmienda.

¿ A dó volveis sin órden y sin tiento,
 Que los pasos tenemos impedidos ?
 ¿ Con cuánto deshonra y abatimiento
 Serémos de los nuestros acogidos ?

La vida y honra está en el vencimiento,
 La muerte y deshonra en ser vencidos :
 Mirad esto, y vereis huyendo cierta
 Vuestra deshonra y mas la vida incierta.

De la plaza no ganan cuanto un dedo
 Por esto y otras cosas que decía,
 Segun era el terror y extraño miedo
 En que el peligro puesto los había.
 ¿ Dónde quedar mejor que aquí yo puedo ?
 Diciendo Villagran, con osadía
 Temeraria arremete á tanta gente,
 Solo para morir honradamente.

La vida ofrece de acabar contenta,
 Por no estar al rigor de ser juzgado ;
 Teme mas que á la muerte alguna afrenta
 Y el verse con el dedo señalado :
 No quiere andar á todos dando cuenta
 Si á volver las espaldas fué forzado ;
 Que por dolencia ó mancha se reputa
 Tener hombre el honor puesto en disputa.

Cuán bien desto salió, que del caballo
 Al suelo le trujeron aturdido ;
 Cuál procura prendello, cuál matallo ;
 Pero las buenas armas le han valido ;
 Otros dicen á voces : desarmallo ;
 Acude allí la gente y el ruido....
 Mas quien saber el fin desto quisiere,
 Al otro canto pido que me espere.

CANTO VI.

Prosigue la comenzada batalla, con las estrañas y diversas muertes que los araucanos ejecutaron en los vencidos, y la poca piedad que con los niños y mujeres usaron, pasándolos todos á cuchillo.

AL valeroso espíritu, ni suerte,
 Ni revolver de hado riguroso
 Le pueden presentar caso tan fuerte
 Que le traigan á estado vergonzoso ;
 Como ahora á Villagran, que con su muerte,
 No siendo de otro modo poderoso,
 Piensa atajar el áspero camino
 A donde le tiraba su destino.

Sus soldados, el paso apresurando,
 En confuso monton se retrujeron,
 Cuando en el nuevo y gran rumor mirando
 A su buen capitán en tierra vieron :
 Solos trece, la vida despreciando,
 Los rostros y las riendas revolvieron,
 Rasgando á los caballos los hijares
 Se arrojan á embestir tantos millares.

Con mas valor que yo sabré decillo
 El pequeño escuadron ligero cierra,
 Abriendo en los contrarios un portillo,
 Que casi puso en condicion la guerra :
 Rompen hasta do el misero caudillo
 De golpes aturdido estaba en tierra,
 Sin ayuda y favor desamparado,
 De la enemiga turba rodeado.

Todos á un tiempo quieren ser primeros
 En esta empresa y suerte señalada,
 Y estaban como lobos carníceros
 Sobre la mansa oveja desmandada :
 Cuando discordes con aullidos fieros
 Forman música en voz desentonada ;
 Y en esto los mastines del egido
 Llegan con gran presteza á aquel ruido.

Así los enemigos apiñados,
En medio al triste Villagran tenían,
Que por darle la muerte, embarazados;
Los unos á los otros se impedían:
Mas los trece españoles esforzados
Rompiendo á la sazón sobrevenían,
De roja y fresca sangre ya cubiertos
De aquellos que dejaban atrás muertos.

Con gran presteza, del amor movidos,
A donde á Villagran ven se arrojaban,
Y los agudos hierros atrevidos
De nuevo en sangre nueva remojaban:
Desamparan el cerco los heridos,
Acá y allá medrosos se apartaban:
Algunos sustentaban con mas suerte
Su parte y opinion hasta la muerte.

Si un espeso montón se deshacía,
Desocupando el campo escarmentados,
Otra junta mayor luego nacía,
Y estaban sus lugares ocupados:
Del sueño Villagran aun no volvía;
Mas tal maña se dieron sus soldados,
Y así las prestas armas revolviéron,
Que en su acuerdo á caballo los pusieron.

A tardarse mas tiempo fuera muerto,
Y á bien librar salió tan mal parado [bierto,
Que, aunque estaba de planchas bien cu-
Tenía el cuerpo molido y magullado:
Pero del sueño súbito despierto,
Viendo trece españoles á su lado,
Olvidando el peligro en que aun estaba,
Entre los duros hierros se lanzaba.

Por medio del ejército enemigo
Sin escarmiento ni temor hendía,
Llevando en su defensa al bando amigo
Que destrozando bárbaros venía:
Trillan, derriban, hacen tal castigo
Que duran las reliquias hoy en día,
Y durará en Arauco muchos años
El estrago y memoria de los daños.

Bernal hiere á Mailongo de pasada
De un valiente altibajo á fil derecho;
No le valió de acero la celada,
Que los filos corrieron hasta el pecho:
Aguilera al través tendió la espada,
Y al dispuesto Guaman dejó mal trecho;
Haciendo ya el temor tan ancha senda
Que bien pueden correr á toda rienda.

Salen, pues, los catorce vitoriosos
Donde los otros de su bando estaban,
Que turbados, sin orden, temerosos
De ver su muerte ya remolinaban:

No bastaron ni fueron poderosos
Villagran y los otros que llegaban
A estorbar el camino comenzado,
Que ya el temor gran fuerza había cobrado.

Viendo bravo y gallardo al araucano,
Del todo de vencer desconfiados,
Y los caballos sin aliento, en vano
De importunas espuelas fatigados;
A grandes voces dicen: A lo llano!
No estemos desta suerte arrinconados:
Y con nuevo temor y desatino
Toman algunos dellos el camino.

Cual de cabras montesas la manada,
Cuando á lugar estrecho es reducida,
De diestros cazadores rodeada
Y de importunos tiros perseguida;
Que viéndose ofendida y apretada,
Una rompe el camino y la huida,
Siguiendo las demas á la primera;
Así abrieron los nuestros la carrera.

Uno, dos, diez y veinte desmandados
Corren á la bajada de la cuesta,
Sin orden ni atencion apresurados,
Como si al palio fueran sobre apuesta:
Aunque algunos valientes ocupados
Con firme rostro y con espada presta,
Combatiendo animosos, no miraban
Como así los amigos los dejaban.

No atienden al huir, ni se previenen
De remedio tan flaco y vergonzoso;
Antes en su batalla se mantienen,
Trayendo el fin á término dudoso:
Y con heroicos ánimos detienen
De los indios el impetu furioso,
Y la disposicion del duro hado
En daño suyo y contra declarado.

Y así resisten, matan y destruyen,
Contrastando al destino, que parece
Que el valor araucano disminuyen,
Y el suyo con difícil prueba crece:
Mas viendo á los amigos como huyen,
Que á mas correr la gente desaparece,
Hubieron de seguir la misma vía,
Que ya fuera locura y no osadía.

Quiero mudar en lloro amargo el canto,
Que será á la sazón mas conveniente,
Pues me suena en la oreja el triste llanto
Del pueblo amigo y género inocente.
No siento el ser vencidos, tanto cuanto
Ver pasar las espadas crudamente
Por vírgenes, mujeres, servidores,
Que penetran los cielos sus clamores.

La infantería española sin pereza
Y gente de servicio iban camino,
Que el miedo les prestaba ligereza,
Y mas de la que á algunos les convino;
Pues con la turbacion y gran torpeza
Muchos perdieron de la cuesta el tino,
Ruedan unos, los lomos quebrantados,
Otros hechos pedazos despedidos.

Quedan por el camino mil tendidos,
Los arroyos de sangre el llano riegan,
Rompiendo el aire el llanto y alaridos
Que en son desentonado al cielo llegan:
Y las lástimas tristes y gemidos,
(Puestas las manos altas) con que ruegan
Y piden de la vida gracia en vano
Al inclemente bárbaro inhumano.

El cual siempre les iba caza dando,
Con mano presta y piés en la corrida,
Hiriendo sin respeto y derribando
La inútil gente, misera, impedida,
Que á la amiga nacion iba invocando
La ayuda en vano á la amistad debida,
Poniéndole delante con razones
La deuda, el interes y obligaciones.

Y aunque mas las razones obligaban,
Si alguno á defenderlos revolvía,
Viendo cuanto los otros se alargaban,
Alargarse tambien le convenia.
Ni á los que por amigos se trataban;
Ni á las que por amigas se debía,
Con quien habia amistad y cuenta estrecha,
Llamar, gemir, llorar les aprovecha.

Que ya los nuestros sin parar en nada
Por la carrera de su sangre roja
Dan siempre nueva furia á su jornada,
Y á los caballos priesa y rienda floja:
Que ni la voz de virgen delicada,
Ni obligacion de amigos los congoja.
La pena y la fatiga que llevaban
Era que los caballos no volaban.

Sordos á aquel clamor y endurecidos,
Miden con sueltos piés el verde llano;
Pero algunos de lástima movidos,
Viendo el fiero espectáculo inhumano;
De una rabiosa cólera encendidos,
Vuelven contra el ejército araucano
Que corre por el campo derramado,
La mas parte en la presa embarazado.

Determinados de morir, revuelven
Haciendo al sexo tímido reparo,
Y de suerte en los bárbaros se envuelven,
Que á mas de diez la vuelta costó caro:

Por esto los primeros aun no vuelven,
Que quieren que el partido sea mas claro
Y no poner la vida en aventura,
Cuanto lejos de allí tanto segura.

Torna la lid de nuevo á refrescarse;
De un lado y otro anda igual trabada:
Pecho con pecho vienen á juntarse,
Lanza con lanza, espada con espada;
Pueden los españoles sustentarse,
Que la gente araucana derramada
El alcance sin orden proseguia
Haciendo todo el daño que podia.

Cual banda de cornejas esparcidas
Que por el aire claro el vuelo tienden,
Que de la compañera condolidas,
Por los chirridos la prision entienden,
Las batidoras alas recogidas
A darle ayuda en círculo deciden;
El bárbaro escuadron de esta manera
Al rumor endereza la carrera.

La gente que de acá y de allá discurre,
Viendo el tumulto y aire polvoroso
Deja el alcance, y de tropel concurre
Al son de las espadas sonorous:
Cada araucano con presteza ocurre
A donde era el favor mas provechoso,
Y los sangrientos hierros en las manos,
Cercan el escuadron de los cristianos.

La copia de los bárbaros creciendo,
Crece el son de las armas y refriega,
Y los nuestros se van desminuyendo,
Que en su ayuda y socorro nadie llega:
Pero con grande esfuerzo combatiendo
Ninguno la persona á ciento niega,
Ni allí se vió español que se notase
Que á su deuda una mínima faltase.

Mas de la suerte, como si del cielo
Tuvieran el seguro de las vidas,
Se meten y se arrojan sin recelo
Por las furiosas armas homicidas:
Caen por tierra, y echan por el suelo,
Dan y reciben ásperas heridas,
Que el número dispar y aventajado
Suple el valor y el ánimo sobrado.

Y así se contraponen, no temiendo
La muerte y furia bárbara importuna,
El impetu y pujanza resistiendo
De la gente, del hado y la fortuna:
Mas contrastar á tantos no pudiendo
Sin socorro, favor ni ayuda alguna,
Dilatando el morir, les fué forzoso
Volver á su camino trabajoso.

Parece el esperar mas desatino,
Que van los delanteros como el viento;
Usar de aquel remedio les convino
Y no del temerario atrevimiento:
Muchos mueren en medio del camino
Por falta de caballos y de aliento,
Y de sangre tambien, que el verde prado
Quedaba de su rastro colorado.

Flojos ya los caballos y encalmados,
Los bárbaros por piés los alcanzaban,
Y en los rendidos dueños derribados
Las fuerzas de los brazos ensayaban:
Otros de los peones empachados,
Digo, de los cristianos que á pié andaban,
Casi moverse al trote no podian,
Que con solo el temor los detenian.

Los cansados peones se contentan
Con las colas ó acciones aferradas,
Y en vano lastimosos representan
Estrechas amistades olvidadas:
De sí los de á caballo los ausentan,
Si no pueden á ruego á cuchilladas,
Como á los mas odiosos enemigos;
Que no era á la sazón tiempo de amigos.

Atruenan todo el valle el gran bullicio,
Armas, grita, clamor triste se oía
De la gente española y de servicio
Que á manos de los indios perecía:
No se vió tan sangriento sacrificio,
Ni tan estraña y cruda anatomía
Como los fieros bárbaros hicieron
En dos mil y quinientos que murieron.

Unos vienen al suelo mal heridos,
De los lomos al vientre atravesados,
Por medio de la frente otros hendidos,
Otros mueren con honra degollados:
Otros, que piden medios y partidos,
De los cascos los ojos arrancados,
Los fuerzan á correr por peligrosos
Peñascos sin parar precipitados.

Y á las tristes mujeres delicadas
El debido respeto no guardaban,
Antes con mas rigor por las espadas
Sin escuchar sus ruegos las pasaban:
No tienen miramiento á las preñadas,
Mas los golpes al vientre encaminaban,
Y aconteció salir por las heridas
Las tiernas pernezuclas no nacidas.

Suben por la gran cuesta al que mas puede,
Y paga el perezoso y negligente,
Que á ninguno mas vida se concede
De cuanto puede andar ligeramente:

Y aquel torpe es forzoso que se quede
Que no es en la carrera diligente;
Que la muerte que alirada atras venia,
En afirmando el pié le sacudia.

Aunque la cuesta es áspera y derecha,
Muchos á la alta cumbre han arribado,
Adonde una albarrada hallaron hecha,
Y el paso con maderos ocupado:
No tiene aquel camino otra desecha,
Que el cerro casi en torno era tajado,
Del un lado le bate la marina,
Del otro un gran peñon con él confina.

Era de gruesos troncos mal pulidos
El nuevo muro en breve tiempo hecho,
Con arte unos en otros enjeridos
Que cerraban la senda y paso estrecho:
Dentro estaban los indios prevenidos,
Las armas sobre el muro y antepecho;
Que segun orgullosos se mostraban,
Al cielo, no á la gente, amenazaban.

Viendo los españoles ya cerrados
Los pasos y cerrada la esperanza,
A pasar ó morir determinados,
Poniendo en Dios la firme confianza,
De la albarrada un trecho desviados
Prueban de los caballos la pujanza,
Corriendo un golpe de ellos á romperla,
Y los bárbaros dentro á defenderla.

Así la gente estaba detenida
Que todo su trabajo no importaba,
Ni al peligro hallaba la salida,
Hasta que el viejo Villagran llegaba:
Que vista la escusada arremetida
Cuan poco en el remedio aprovechaba,
Sin temor de morir ni muestra alguna
Dió aquí el último tiento á la fortuna.

Estaba en un caballo derivado
De la española raza poderoso,
Ancho de cuadra, espeso, bien trabado,
Castaño de color, presto, animoso,
Veloz en la carrera y alentado,
De grande fuerza y de ímpetu furioso,
Y la furia sujeta y corregida
Por un débil bocado y blanda brida.

El rostro le endereza, y al momento
Bate el presto español recio la hijada,
Que sale con furioso movimiento
Y encuentra con los pechos la albarrada:
No hace en el romper mas sentimiento
Que si fuera en carrera acostumbrada,
Abriendo tal camino, que pasaron
Todos los que de abajo se escaparon.

Los bárbaros airados defendían
El paso, pero al cabo no pudieron,
Que por mas que las armas esgrimían
Los fuertes españoles los rompieron:
Unos hacía la mano diestra guían,
Otros tan buen camino no supieron,
Tomando á la siniestra un mal sendero
Que á dar iba en un gran despeñadero.

A la siniestra mano hacía el poniente
Estaban dos caminos mal usados,
Estos debían de ser antiguamente
Por do al agua bajaban los venados:
Digo en tiempos pasados, que al presente
Por mil partes estaban derrumbados,
Y el remate tajado con un salto
De mas de ciento y veinte brazas de alto.

Por orden de Natura no sabida,
O por gran sequedad de aquella tierra,
O algun diluvio grande y avenida,
Fué causa de tajarse aquella sierra:
Pues por allí la gente mal regida
Ocupada del miedo de la guerra,
Huyendo de la muerte ya sin tino
A dar derechamente en ella vino.

La inadvertida gente iba rodando
Que repararse un paso no podía,
El segundo al primero tropellando,
Y el tercero al segundo recho envía:
El número se va multiplicando,
Un cuerpo mil pedazos se hacía,
Siempre rodando con furor violento
Hasta parar en el mas bajo asiento.

Como el fiero Tifeo presumiendo
Lanzar de sí el gran monte y pesadumbre
Cuando el terrible cuerpo estremeciendo
Sacude los peñascos de la cumbre,
Que vienen con gran impetu y estruendo
Hechos piezas abajo en muchedumbre;
Así la triste gente mal guiada
Rodando al llano va despedazada.

Pero aquella que el buen camino tiene,
De verle con presteza el fin procura:
Ninguno por el otro se detiene,
Que detenerse ya fuera locura:
Rodar tambien alguno le conviene,
Que mas de lo posible se apresura;
A caballo y á pié, y aun de cabeza
Llegaron á lo bajo en poca pieza.

Sueltos iban caballos por el prado,
Que muertos los señores han caído;
Otros desocuparlos fué forzado
Que por flojos la silla habían perdido:
Cual ligero cabalga y cual turbado,
Del temor de la muerte ya impedido
Atinar al estribo no podía,
Y el caballo y sazón se le huía.

No aguardaban por esto, mas corriendo
Juegan á mucha prisa los talones,
Al delantero sin parar siguiendo,
Que no le alcanzarán á dos tirones:
Votos, promesas entre sí haciendo
De ayunos, romerías, oraciones,
Y aun otros reservados solo al papa
Si Dios deste peligro los escapa.

Venían ya los caballos por el llano
Las orejas tremiendo derramadas:
Quiérenlos aguijar, mas es en vano,
Aunque recho les abren las hijadas:
El hermano no escucha al caro hermano;
Las lástimas allí son escusadas:
Quien dos pasos del otro se aventaja,
Por ganar otros dos muere y trabaja.

Como el que sueña que en el ancho coso
Siente al furioso toro avicinarse,
Que piensa atribulado y temeroso
Huyendo de aquel impetu salvarse,
Y se aflige y congoja presuroso
Por correr, y no puede menearse;
Así estos á gran prisa á los caballos
No pueden, aunque quieren, aguijallos.

Haciendo el enemigo gran matanza
Sigue el alcance y siempre los aqueja:
Dichoso aquel que buen caballo alcanza,
Que de su furia un poco mas se aleja:
Quien la adarga abandona, quien la lanza,
Quien de cansado el propio cuerpo deja;
Y así la vencedora gente brava
La fiera sed con sangre mitigaba.

A aquel que por desdicha atras venía,
Ninguno (aunque sea amigo) le socorre,
Espacio el mas ligero se movía,
Quien el caballo trota mucho corre:
El cansancio y la sed los afligia:
Mas Dios, que en el mayor peligro acorre,
Frenó el impetu y curso al enemigo,
Segun en el siguiente canto digo.

CANTO VII.

Llegan los españoles á la ciudad de la Concepcion hechos pedazos, cuentan el destrozo y pérdida de nuestra gente, y vista la poca que para resistir tan gran pujanza de enemigos en la ciudad habia, y las muchas mujeres, niños y viejos que dentro estaban, se retiran en la ciudad de Santiago. Asimismo en este canto se contiene el saco, incendio y ruina de la ciudad de la Concepcion.

Tanta en mucho un pecho se debria
A dó el temor jamas halló posada,
Temor que honrosa muerte nos desvia
Por una vida infame y deshonrada:
En los peligros grandes, la osadia
Merece ser de todos estimada:
El miedo es natural en el prudente,
Y el saberlo vencer, es ser valiente.

Esto podrán decir los que picaban
Los cansados caballos aguijando;
Pues tanto de temor se apresuraban
Que les darémos crédito aun callando:
Con los prestos calcaños lo afirmaban,
Con piernas, brazos, cuerpo hijadeando
Tambien los araucanos sin aliento
La furia iban perdiendo y movimiento.

Que del grande trabajo fatigados
En el largo y veloz curso aflojaron,
Y por el gran teson desalentados
A seis leguas de alcance los dejaron.
Los nuestros, del temor mas aguijados,
Al entrar de la noche se hallaron
En la estrema ribera del Biobío,
A donde pierde el nombre y ser de río.

Y á la orilla un gran barco asido vieron
De una gruesa cadena á un viejo pino:
Los mas heridos dentro se metieron,
Abriendo por las aguas el camino;
Y los demas con ánimo atendieron
Hasta que el esperado barco vino,
Y con la diligencia comenzada
A la ciudad arriban deseada.

Puédese imaginar cual llegarían
Del trabajo y heridas maltratados,
Algunos casi rostros no traían,
Otros los traen de golpes levantados:
Del infierno parece que salían:
No hablan ni responden, elevados:
A todos con los ojos rodeaban;
Y mas callando el daño declaraban.

Despues que dió el cansancio y torpe espanto
Licencia de decir lo que pasaba,
Dejando el pueblo atónito, y á cuanto
Súbito en triste tono levantaba

Un alboroto y doloroso llanto,
Que el gran desastre mas solemnizaba;
Y al son discorde y áspera armonía
La casa mas vecina respondía:

Quien llora el muerto padre, quien marido,
Quien hijos, quien sobrinos, quien hermanos
Mujeres como locas sin sentido
Ansiosas tuercen las hermosas manos:
Con el fresco dolor crece el gemido,
Y los protestos de accidente vanos:
Los niños abrazados con las madres
Preguntaban llorando por sus padres.

De casa en casa corren publicando
Las voces y clamores esforzados
Los muertos que murieron peleando
Y aquellos infelices despeñados:
Mozas, casadas, viudas lamentando,
Puestas las manos y ojos levantados,
Piden á Dios, para dolor tan fuerte,
El último remedio de la muerte.

La amarga noche sin dormir pasaban
Al son de dolorosos instrumentos:
Mas el día venido, se atajaban
Con otro mayor mal estos lamentos:
Diciendo que á gran furia se acercaban
Los araucanos bárbaros sangrientos,
En una mano hierro, en otra fuego,
Sobre el pueblo español, de temor ciego.

Ya la parlara Fama pregonando
Torpes y rudas lenguas desataba:
Las cosas de Lautaro acrecentando,
Los enemigos ánimos menguaba:
Que ya cada español casi temblando,
Dando fuerza á la Fama, levantaba
Al mas flaco araucano hasta el cielo,
Derramando en los ánimos un hielo.

Levántase un rumor de retirarse,
Y la triste ciudad desamparalla,
Diciendo que no pueden sustentarse
Contra los enemigos en batalla:
Corrillos comenzaban á formarse:
La voz comun aprueba el despoblalla:
Algunos con razones importantes
Reprobaban las causas no bastantes.

Dos varias partes eran admitidas,
Del temor y el amor de la hacienda;
La poca gente, muertes y heridas,
Dicen que la ciudad no se defienda:
Las haciendas y rentas adquiridas,
Al liberal temor cogen la rienda:
Mas luego se esforzó y creció de modo,
Que al fin se apoderó de todo en todo.

La gente principal claro pretende
Desamparar el pueblo y propio nido:
El temeroso vulgo aun no lo entiende,
Mas tiende oreja atenta á aquel ruido:
Visto el público trato, mas no atiende;
Que súbito, alterado y removido,
De nuevo esfuerza el llanto y las querellas,
Poniendo un alarido en las estrellas.

Quien á su casa corre pregonando
La venida del bárbaro guerrero;
Quien aguija, la silla procurando
Cincharla en el caballo mas ligero.
Las encerradas vírgenes, llorando
Por las calles sin manto ni escudero,
Atónitas, de acá y allá perdidas,
A las madres buscaban desvalidas.

Como las corderillas temerosas
De las queridas madres apartadas,
Balandando van perdidas presurosas,
Haciendo en poco espacio mil paradas,
Ponen atenta oreja á todas cosas,
Corren aquí y allí desatinadas;
Así las tiernas vírgenes llorando,
A voces á las madres van llamando.

De rato en rato se renueva y crece
El llanto, la aflicción y el alarido:
Tal vez hay que de súbito enmudece,
Reduciendo el sentir solo al oído:
Cualquier sombra, Lautaro les parece,
Su rigurosa voz cualquier ruido,
Alzan la grito y corren, no sabiendo
Mas de ver á los otros ir corriendo.

Era cosa de oír bien lastimosas
Los suspiros, clamores y lamento,
Haciéndolos mayores cualquier cosa
Que trae de nuevo el miedo por el viento:
Desampara la turba temerosa
Sus casas, posesión y heredamiento;
Sedas, tapices, camas, recamados,
Tejos de oro y de plata atesorados.

Si alguno hace protestos, requiriendo
Que no sea la ciudad desamparada,
Responde el principal: yo no lo entiendo
Ni de mi voluntad soy parte en nada;

Pero el temor un viejo posponiendo,
Les dice: Gente vil, acobardada,
Deshonra del honor y ser de España,
¿Qué es esto, dónde vais, quién os engaña?

No fué esta corrección de algun provecho
Ni otras cosas que el viejo les decia,
Muestran todos hacerse á su despecho
Y van al que mas corre ya la via.
Es justo que la fama cante un hecho
Digno de celebrarse hasta el día
Que cese la memoria por la pluma
Y todo pierda el ser y se consuma.

Doña Mencía de Nidos, una dama
Noble, discreta, valerosa, osada,
Es aquella que alcanza tanta fama
En tiempo que á los hombres es negada:
Estando enferma y flaca en una cama,
Siente el grande alboroto, y esforzada,
Asiéndole de una espada y un escudo,
Salió tras los vecinos como pudo.

Ya por el monte arriba caminaban,
Volviendo atrás los rostros afligidos.
A las casas y tierras que dejaban,
Oyendo de gallinas mil graznidos:
Los gatos con voz horrible maullaban,
Perros daban tristes aullidos,
Progne con la turbada Filomena
Mostraban en sus cantos grave pena.

Pero con mas dolor doña Mencía,
Que dello daba indicio y muestra clara,
Con la espada desnuda le impedía,
Y en medio de la cuesta y dellos para.
El rostro á la ciudad vuelto decia:
¡O valiente nación, á quien tan cara
Cuesta la tierra y opinión ganada
Por el rigor y filo de la espada!

Decidme, ¿qué es de aquella fortaleza
Que contra los que así teméis mostrastes?
¿Qué es de aquel alto punto y la grandeza
De la inmortalidad á que aspirastes?
¿Qué es del esfuerzo, orgullo, la braveza
Y el natural valor de que os preciastes?
¿A dónde vais, cuitados de vosotros,
Que no viene ninguno tras nosotros?

¡Oh cuántas veces fuistes imputados
De impacientes, altivos, temerarios,
En los casos dudosos arrojados,
Sin atender á medios necesarios;
Y os vimos en el yugo traer domados
Tan gran número y copia de adversarios,
Y emprender y acabar empresas tales
Que diésteis á entender ser inmortales!

Volved á vuestro pueblo ojos piadosos ,
 Por vos de sus cimientos levantado ;
 Mirad los campos fértiles viciosos
 Que os tienen su tributo aparejado ;
 Las ricas minas , y los caudalosos
 Ríos de arenas de oro , y el ganado
 Que ya de cerro en cerro anda perdido
 Buscando á su pastor desconocido.

Hasta los animales , que carecen
 De vuestro racional entendimiento ,
 Usando de razon se condolecen ,
 Y muestran doloroso sentimiento :
 Los duros corazones se enternecen ,
 No usados á sentir , y por el viento
 Las fieras la gran lástima derraman ,
 Y en voz casi formada nos infaman.

Dejais quietud , hacienda y vida honrosa ,
 De vuestro esfuerzo y brazos adquirida ,
 Por ir á casa ajena embarazosa
 A do tendremos misera acogida :
 ¿ Qué cosa puede haber mas afrentosa
 Que ser huéspedes toda nuestra vida ?
 Volved , que á los honrados vida honrada
 Les conviene , ó la muerte acelerada.

Volved , no vais así de esa manera ,
 Ni del temor os deis tan por amigos ;
 Que yo me ofrezco aquí , que la primera
 Me arrojaré en los hierros enemigos :
 Haré yo esta palabra verdadera ,
 Y vosotros seréis dello testigos.
 Volved ! volved ! (gritaba) pero en vano ,
 Que á nadie pareció el consejo sano.

Como el honrado padre recatado ,
 Que piensa reducir con persuasiones
 Al hijo , del propósito dañado ,
 Y está alegando en vano mil razones ,
 Que al hijo incorregible y obstinado
 Le importunan y cansan los sermones :
 Así al temor la gente ya entregada ,
 No sufre ser en esto aconsejada.

Ni á Paulo le pasó con tal presteza
 Por las sienas la Yáculo serpiente ,
 Sin perder de su vuelo ligereza ,
 Llevándole la vida juntamente :
 Como la odiosa plática y braveza
 De la dama de Nidos por la gente ,
 Pues apenas entró por un oído
 Cuando ya por el otro habia salido.

Sin escuchar la plática , del todo
 Llevados de su antojo caminaban :
 Mujeres sin chapines por el lodo
 A gran priesa las faldas arrastraban :

Fueron doce jornadas de este modo ,
 Y á Mapoebó al fin dellas arribaban :
 Lautaro , que se siente descansado ,
 Me da priesa , que mucho me he tar dado.

No es bien que tanto dél nos descuidemos ,
 Pues él no sé descuida en nuestro daño ,
 Y á donde le dejamos volveremos ,
 Que fué donde dejó el alcance extraño :
 En muy poco papel resumiremos
 Un gran proceso y término tamaño :
 Que fuera necesario larga historia
 Para ponerlo estenso por memoria.

Mas con la brevedad ya profesada
 Me detendré lo menos que pudiere ,
 Y las cosas menudas , de pasada
 Tocaré lo mejor que yo supiere :
 Fido que atenta oreja me sea dada ,
 Que el cuento es grave y atencion requiere ,
 Para que con curiosa y fácil pluma
 Los hechos de estos bárbaros resuma :

Que luego que el alcance hubo cesado ,
 Volviendo al hijo de Pillan gozoso ,
 Que atras un largo trecho habia quedado ,
 Mas por autoridad que de medroso ,
 Al general despachan un soldado ,
 Alojándose el campo en el gracioso
 Valle de Talcamábida importante ,
 De pastos y comidas abundante.

Un bárbaro valiente que tenia
 La estancia y heredad en aquel valle ,
 Halló un indio cristiano por la vía ;
 Pero no se preciado de matalle ,
 Prisionero á su casa le traía ,
 Y comienza en tal modo á razonalle :
 La vida ¡ o miserable ! quiero darte ,
 Aunque no la mereces por tu parte.

Pues que ya que á la guerra tú venias ,
 Gozando del honor de los guerreros ,
 ¿ Porqué con las mujeres te escondias
 Viendo á hierro morir tus compañeros ?
 Mujer debes de ser , pues que temias
 Tanto de alguna espada los aceros ;
 Y así quiero que tengas el oficio
 En todo lo que toca á mi servicio.

Mandó que del oficio se encargase
 Que á la mujer honesta es permitido
 Y la posada y cena concertase ,
 En tanto que del sueño convencido
 Los fatigados miembros recrease :
 Y habiéndose á su cama recogido ,
 Al mundo el sol dos vueltas habia dado ,
 Y no habia el araucano despertado :

Sepultado en un sueño tan profundo
Como si de mil años fuera muerto,
Hasta que el claro sol dió luz al mundo
A la vuelta tercera, que despierto
Pidió la usada ropa, y lo segundo
Si estaba la comida ya en concierto :
El diligente siervo respondia
Que despues de guisada estaba fria :

Diciéndole tambien como habia estado
Cincuenta horas de término en el lecho,
Del trabajo y manjares olvidado,
Con todo lo demas que se habia hecho ;
Y que el comer estaba aparejado ,
Si del sueño se hallaba satisfecho.
El bárbaro responde : no me espanto
De haber sin despertar dormido tanto ;

Que el cuidadoso Lautaro apercebido ,
Por hacer desear vuestra llegada ,
La gente en escuadrones ha tenido
Con tal orden y tasa castigada ,
Que aun el sentarnos era defendido
En acabando Apolo su jornada ,
Hasta que ya los rayos de su lumbre
Nos daban de la vuelta certidumbre.

Si alguno de su puesto se movia ,
Sin esperar descargo le empalaba ,
Y aquel que de cansado se dormia .
En medio de dos picas le colgaba .
Quien cortaba una espiga , allí moria ,
De mas de la racion que se le daba :
Con órdenes estrechas y preceitos
Nos tuvo , como digo , así sujetos.

Desta suerte estuvimos los soldados
Mas de catorce noches aguardando ,
Las picas altas , á ellas arrimados ,
Vuestra tarda venida deseando ,
Del sueño y del cansancio quebrantados ,
Pasando gran trabajo , hasta cuando
Supimos que llegábad ya junto ,
Que nos quitó el cansancio en aquel punto.

Viendo el silencio que en el valle habia ,
Le pregunta si el campo era partido.
El mozo dice : Ayer antes del dia
Salió de aquí con súbito ruido ;
Afirmarte la causa no sabria ;
Aunque por claras muestras he entendido
Que la ciudad de Penco torreada
Era del español desamparada.

Así era la verdad , que caminado
Habian los escuadrones vencedores
Hacia el pueblo español desamparado
De los inadvertidos moradores.

La codicia del robo y el cuidado
Les puso espuelas y ánimos mayores :
Siete leguas del valle á Penco habia
Y arribaron en solo medio dia.

A vista de las casas , ya la gente
Se reparte por todos los caminos ,
Porque el sacó del pueblo sea igualmente
Lleno de ropa y falto de vecinos :
Apenas la señal del partir siente ,
Cuando cual negra banda de estorninos
Que se abate al monton del blanco trigo ,
Baja al pueblo el ejército enemigo.

La ciudad yerma en gran silencio atiende
El presto asalto y fiera arremetida
De la bárbara furia , que declende
Con alto estruendo y con veloz corrida :
El menos codicioso allí pretende
La casa mas copiosa y bastecida :
Vienen de gran tropel hacia las puertas ,
Todas de par en par francas y abiertas.

Corren toda la casa en el momento ,
Y en un punto escudriñan los rincones :
Muchos por no engañarse por el tiento
Rompen y descerrajan los cajones ;
Baten tapices , rimas y ornamento ,
Camas de seda y ricos pabellones ,
Y cuanto descubrir pueden de vista ,
Que no hay quien los impida ni resista.

No con tanto rigor el pueblo griego
Entró por el troyano alojamiento ,
Sembrando frigia sangre y vivo fuego ,
Taland hasta en el último cimiento ;
Cuanto de ira , venganza y furor ciego ,
El bárbaro , del robo no contento ,
Arruina , destroza , desperdicia ,
Y así aun no satisface su malicia.

Quien sube la escalera y quien abaja ,
Quien á la ropa y quien al cofre aguija ,
Quien abre , quien desquicia y desencaja ,
Quien no deja fardel ni baratija ;
Quien contiende , quien riñe , quien baraja ,
Quien alega y se mete á la partija :
Por las torres , desvanes y tejados
Aparecen los bárbaros cargados.

No en colmenas de abejas la frecuencia ,
Priesa y solicitud , cuando fabrican
En el panal la miel con providencia ,
Que á los hombres jamas lo comunican ;
Ni aquel salir , entrar , y diligencia
Con que las tiernas flores melifican
Se puede comparar , ni ser figura
De lo que aquella gente se apresura.

Alguno de robar no se contenta
 La casa que le da cierta ventura ;
 Que la insaciable voluntad sedienta
 Otra de mayor presa le figura :
 Haciendo codiciosa y necia cuenta
 Busca la incierta y deja la segura ;
 Y llegando , el sol puesto , á la posada ,
 Se queda por buscar mucho sin nada .

Tambien se roba entre ellos lo robado ,
 Que poca cuenta y amistad habia ,
 Si no se pone en salvo á buen recado ,
 Que allí el mayor ladron mas adquiria ;
 Cual lo saca arrastrando , cual cargado
 Va , que del propio hermano no se fia :
 Mas parte á ningun hombre se concede
 De aquello que llevar consigo puede .

Como para el invierno se previenen
 Las guardosas hormigas avisadas ,
 Que á la abundante troje van y vienen
 Y andan en acarreo ocupadas ,
 No se impiden , estorban , ni detienen ,
 Dan las vacias paso á las cargadas ;
 Así los araucanos codiciosos
 Entran , salen y vuelven presurosos .

Quien buena parte tiene , mas no espera ,
 Que presto pone fuego al aposento ;
 No aguarda que los otros salgan fuera ,
 Ni tiene al edificio miramiento :
 La codiciosa llama de manera
 Iba en tanto furor y crecimiento ,
 Que todo el pueblo misero se abrasa ,
 Corriendo el fuego ya de casa en casa .

Por alto y bajo el fuego se derrama ,
 Los cielos amenaza el son horrendo ,
 De negro humo espeso y viva llama
 La infelice ciudad se va cubriendo :
 Treme la tierra en torno , el fuego brama ,
 De subir á su esfera presumiendo :
 Caen de rica labor maderamientos
 Resumidos en polvos cenicientos .

Piérdese la ciudad mas fértil de oro
 Que estaba en lo poblado de la tierra ,
 Y á donde mas riquezas y tesoro ,
 Segun fama , en sus términos se encierra :
 ¡ Oh cuantos vivirán en triste lloro
 Que les fuera mejor continua guerra !
 Pues es mayor miseria la pobreza
 Para quien se vió en próspera riqueza .

A quien diez , y á quien veinte , y á quien
 Mil ducados por año les rentára : [treinta
 El mas pobre tuviera mil de renta ,
 De aqui ninguno de ellos abajára :

La parte de Valdivia era sin cuenta ,
 Si la ciudad en paz se sustentára ,
 Que en torno la cercaban ricas vemas
 Fáciles de labrar y de oro llenas .

Cien mil casados súbditos servían
 A los de la ciudad desamparada ,
 Sacar tanto oro en cantidad podían
 Que á tenerse viniera casi en nada :
 Esto que digo y la opinion perdían
 Por aflojar el brazo de la espada ,
 Ganados , heredades , ricas casas
 Que ya se van tornando en vivas brasas .

La grito de los bárbaros se entona ,
 No cabe el gozo dentro de sus pechos ,
 Viendo que el fuego horrible no perdona
 Hermosas cuadras ni labrados techos :
 En tanta multitud no hay tal persona
 Que de verlos se duela así deshechos ;
 Antes suspiran , gimen y se ofenden
 Porque tanto del fuego se defienden .

Parécete que es lento y espacioso ,
 Pues tanto en abrasarlos se tardaba ,
 Y maldicen al Tracio proceloso
 Porque la fiaca llama no esforzaba :
 Al caer de las casas sonoro
 Un terrible alarido resonaba ,
 Que junto con el humo y las centellas ,
 Subiendo amenazaba las estrellas .

Crece la fiera llama en tanto grado
 Que las mas altas nubes encendia ;
 Tracio con movimiento arrebatado
 Sacudiendo los árboles venia ;
 Y Vulcano al rumor , suco y tiznado ,
 Con los herreros fuelles acudia ,
 Que ayudaron su parte al presto fuego ,
 Y así se apoderó de todo luego .

Nunca fué de Neron el gozo tanto
 De ver en la gran Roma poderosa
 Prendido el fuego ya por cada canto ,
 Vista solo á tal hombre deleitosa ;
 Ni aquello tan gran gusto le dió , cuanto
 Gusta la gente bárbara dañosa
 De ver como la llama se estendia ,
 Y la triste ciudad se consumia .

Era cosa de oír dura y terrible
 De estallidos el son y grande estruendo ;
 El negro humo espeso é insufrible ,
 Cual nube en aire , así se va imprimiendo :
 No hay cosa reservada al fuego horrible ,
 Todo en sí lo convierte , resumiendo
 Los ricos edificios levantados
 En antiguos corrales derribados .

Llegado al fin el último contento
De aquella fiera gente vengativa,
Aun no parando en esto el mal intento,
Ni planta en pié, ni cosa dejan viva.

El incendio acabado, como cuento,
Un mensajero con gran prisa arriba
Del hijo de Leocan, y su embajada
Será en el otro canto declarada.

CANTO VIII.

Júntanse los caciques y señores principales á consejo general en el valle de Arauco. Mata Tucapel al cacique Puchecalco, y Caupolican viene con poderoso ejército sobre la ciudad imperial, fundada en el valle de Cauten.

Un limpio honor del ánimo ofendido,
Jamás puede olvidar aquella afrenta,
Trayendo al hombre siempre así encogido
Que dello sin hablar da larga cuenta :
Y en el mayor contento, desabrido
Se le pone delante, y representa
La dura y grave afrenta, con un miedo
Que todos le señalan con el dedo.

Si bien esto los nuestros lo miráran
Y al temor con esfuerzo resistieran,
Sus haciendas y casas sustentáran,
Y en la justa demanda fenecieran :
De mil desabrimientos no gustáran,
Ni al terrero del vulgo se pusieran ;
Del vulgo, que jamás dice lo bueno,
Ni en decir los defectos tiene freno.

Pero de un bando y de otro contemplada
La diferencia en número de gentes,
La ciudad sin reparos, descercada,
Con otra infinitad de inconvenientes :
Y el ver puestas al filo de la espada
Las gargantas de tantos inocentes
Niños, mujeres, vírgenes, sin culpa,
Será bastante y lícita disculpa.

Si no es disculpa y causa lo que digo,
Se puede atribuir este suceso
A que fué del Señor justo castigo,
Visto de su soberbia el gran esceso :
Permitiendo que el bárbaro enemigo,
Aquel que fué su súbdito y opreso,
Los eche de su tierra y posesiones,
Y les ponga el honor en opiniones.

Bien que en la Concepcion copia de gente
Estaba á la sazón, pero gran parte
De barba blanca y arrugada frente,
Inútil en la dura y bélica arte,
Y poca de la edad mas suficiente
A resistir el gran rigor de Marte
Y á la parcial fortuna, que se muestra
En todos los sucesos ya siniestra.

¿Quién podrá con el bando lautarino,
Viendo que su opinion tanto crecía,
Y la fortuna próspera el camino
En nuestro daño y su provecho abría ?
No piensa reparar hasta el divino
Cielo y arruinar su monarquía,
Haciendo aquellos bárbaros bizarros,
Grandes fieros, bravezas y desgarros.

Pues al pueblo de Penco desolado
Y de la fiera llama consumido,
Dijo como á gran prisa había llegado
Un indio mensajero, conocido,
Que por Caupolican era enviado ;
Y habiendo de su parte encarecido
La gran batalla, digna de memoria,
Las gracias les rindió de la victoria.

Dijo también, sin alargar razones ;
Que el general mandaba que partiese
Lautaro con los prestos escuadrones,
Y en el valle de Arauco se metiese,
Donde el senado y junta de varones
Tratase lo que mas les conviniese ;
Pues en el fértil valle hay aparejo
Para la junta y general consejo.

En oyendo Lautaro aquel mandato,
Levanta el campo, sin parar camina,
Deja gran tierra atrás, y en poco rato
Al monte Andalicano se avecina :
Y por llegar con súbito rebato
El camino torció por la marina,
Ganosos de burlar al bando amigo,
Tomando el nombre y voz del enemigo.

Tanto marchó, que al asomar del día
Dió sobre el general súbitamente,
Con una baraunda y vocería
Que puso en arma y alteró la gente :
Mas vuelto el alboroto en alegría,
Conocida la burla claramente,
Los unos y los otros sin firmarse
Sueltas las armas corren á abrazarse.

Caupolican alegre, humano y grave,
 Los recibe, abrazando al buen Lautaro,
 Y con regalo y plática suave
 Le da prendas y honor de hermano caro :
 La gente, que de gozo en sí no cabe,
 Por la ribera de un arroyo claro,
 En juntas y corrillos derramada,
 Celebran de beber la fiesta usada.

Algun tiempo pasaron despues de esto
 Antes que el gran senado fuese junto,
 Tratando en su jornada y presupuesto
 Desde el principio al fin sin faltár punto :
 Pero al término justo y plazo puesto
 Llegó la demas gente, y todo á punto,
 Los principales hombres de la tierra
 Entraron en consulta á uso de guerra.

Llevaba el general aquel vestido
 Con que Valdivia ante él fué presentado;
 Era de verde y púrpura, tejido
 Con rica plata y oro recamado,
 Un peto fuerte, en buena guerra habido,
 De fina pasta y temple relevado,
 La celada de claro y limpio acero,
 Y un mundo de esmeralda por cimero.

Todos los capitanes señalados
 A la española usanza se vestían,
 La gente del comun y los soldados
 Se visten del despojo que traían;
 Calzas, jubones, cueros desgarrados,
 En gran estima y precio se tenían;
 Por inútil y bajo se juzgaba
 El que español despojo no llevaba.

A manera de triunfos, ordenaron
 El venir á la junta así vestidos,
 Y en el consejo, como digo, entraron
 Ciento y treinta caciques escogidos :
 Por su costumbre antigua se sentaron,
 Segun que por la espada eran tenidos.
 Estando en gran silencio el pueblo ufano,
 Así soltó la voz Caupolicano :

Bien entendido tengo yo, varones,
 Para que nuestra fama se acreciente,
 Que no es menester fuerza de razones,
 Mas solo el apuntarlo brevemente;
 Que segun vuestros fuertes corazones,
 Entrar la España pienso fácilmente,
 Y al gran emperador invicto Carlo
 Al dominio araucano sujetarlo.

Los españoles vemos que ya entienden
 El peso de las mazas barreadas,
 Pues ni en campo ni en muro nos atienden :
 Sabemos como cortan sus espadas

Y cuan poco las mailas los defienden
 Del corte de las hachas acoradas;
 Si sus picas son largas y fornidas,
 Con las vuestras han sido ya medidas.

De vuestro intento asegurarme quiero,
 Pues estoy del valor tan satisfecho,
 Que gruesos muros de templado acero
 Allanaréis poniéndoles el pecho :
 Con esta confianza, yo el primero
 Seguiré vuestro bando y el derecho
 Que teneis de ganar la fuerte España
 Y conquistar del mundo la campaña.

La deidad de esta gente entenderémos,
 Y si del alto cielo cristalino
 Diciendo, como dicen, abriremos
 A puro hierro anchísimo camino ;
 Su género y linaje asolarémos :
 Que no bastará ejército divino,
 Ni divino poder, esfuerzo y arte,
 Si todos nos hacemos á una parte.

En fin, fuertes guerreros, como digo,
 No puede mi intencion mas declararse :
 Aquel quo me quisiere por amigo,
 A tiempo está que puede señalarse :
 Téngame desde aqui por enemigo
 El que quisiere á paces arrimarse.
 Aqui dió fin, y su intencion propuesta,
 Esperaba sereno la respuesta.

Ceja no se movió, y aun el aliento
 Apenas al espíritu halló via
 Mientras duró el soberbio parlamento
 Que el gran Caupolicano les hacia.
 Hubo en el responder el cumplimiento
 Y ceremonia usada en cortesía ;
 A Lautaro tocaba, y escusado,
 Lincoya así responde levantado :

Señor, yo no me he visto tan gozoso
 Despues que en este triste mundo vivo,
 Como en ver manifesto el valeroso
 Intento tuyo, el ánimo y motivo :
 Y así, por pensamiento tan glorioso,
 Me ofrezco por tu siervo y tu cautivo :
 Que no quiero ser rey del cielo y tierra
 Si hubiese de acabarse aqui la guerra.

Y en testimonio desto, yo te juro
 De te seguir y acompañar de hecho ;
 Ni por áspero caso, adverso y duro,
 A la patria volver jamás el pecho :
 Desto puedes, señor, estar seguro ;
 Y todo faltará y será deshecho
 Antes que la palabra acreditada
 De un hombre como yo por prenda dada.

Así dijo; y tras él, aunque rogado,
El buen Peteguelen, Curaca anciano,
De condicion muy áspera enojado,
Pero afable en la paz, fácil y humano,
Viejo, enjuto, dispuesto, bien trazado,
Señor de aquel hermoso y fértil llano,
Con espaciosa voz y grave gesto
Propuso en sus razones sabias esto:

Fuerte varon y capitán perfeto,
No dejaré de ser el delantero
A probar la fineza deste peto
Y si mi hacha rompe el fino acero;
Mas, como quien lo entiende, te prometo
Que falta por hacer mucho primero
Que salgan españoles desta tierra,
Cuanto mas ir á España á mover guerra.

Bien será que, señor, nos contentemos
Con lo que nos dejaron los pasados,
Y á nuestros enemigos desterrremos
Que están en lo mas dello apoderados:
Después, por el suceso entenderemos
Mejor el disponer de nuestros hados.
Esto á mi me parece; y quien quisiere
Proponga otra razón si mejor fuere.

Callando este cacique, se adelanta
Tucapel, de cólera encendido,
Y sin respeto así la voz levanta
Con un tono soberbio y atrevido,
Diciendo: A mí la España no me espanta
Y no quiero por hombre ser tenido
Si solo no arruino á los cristianos,
Ora sean divinos, ora humanos.

Pues lanzarlos de Chile y destruirlos
No será para mí bastante guerra;
Que pienso, si me esperan, confundirlos
En el profundo centro de la tierra;
Y si huyen, mi maza ha de seguirlos,
Que es la que deste mundo los destierra:
Por eso no nos ponga nadie miedo,
Que aun no haré en hacerlo lo que puedo.

Y por mi diestro brazo os aseguro,
(Si la maza dos años me sustenta)
A despecho del cielo, á hierro puro
De dar desto descargo y buena cuenta,
Y no dejar de España enhiesto muro;
Y aun el ánimo á mas se me acrecienta,
Que después que allanaré el ancho suelo
A guerra incitaré al supremo cielo.

Que no son hados, es pura flaqueza
La que nos pone estorbos y embarazos;
Pensar que haya fortuna, es gran simpleza;
La fortuna es la fuerza de los brazos:

La máquina del cielo y fortaleza
Vendrá primero abajo hecha pedazos,
Que Tucapel en esta y otra empresa
Falte un mínimo punto en su promesa.

Peteguelen, la vieja sangre fria
Se le encendió de rabia, y levantado
Le dice: ¡O arrogente! la osadía
Sin discrecion jamas fué de esforzado.....
Pero Caupolicán, que conocia
Del viejo á tiempo el ánimo arrojado,
Con discrecion le ataja las razones,
Haciendo proponer á otros varones.

Puren se ofrece allí, y Angol se ofrece
No con menor braveza y desatiento:
Ongolmo no quedó, según parece,
De mostrar su soberbio pensamiento:
Del uno en otro multiplica y crece
El número en el mismo ofrecimiento.
Colocolo, que atento estaba á todo,
Sacó la voz, diciendo de este modo:

La verde edad os lleva á ser furiosos,
¡O hijos! y nosotros los ancianos
No somos en el mundo provechosos
Mas de para decir consejos sanos;
Que no nos ciegan humos vaporosos
Del juvenil hervor y años lozanos:
Y así, como mas libres, entendemos
Lo que siendo mancebos no podemos.

Vosotros, capitanes esforzados,
De sola una victoria envanecidos,
Estais de tal manera levantados,
Que os parecen ya pocos los nacidos:
Templad, templad los pechos alterados
Y esos vanos esfuerzos mal regidos;
No hagais de españoles tal desprecio,
Que no venden sus vidas á mal precio.

Si dos veces, por dicha, los vencistes,
Mirad cuando primero aquí vinieron
Que resistir su fuerza no podistes,
Pues mas de cinco veces os vencieron:
En el lícureo campo ya lo vistes
Lo que los solos catorce allí hicieron:
No será poco hecho y buen partido
Cobrar la tierra y crédito perdido.

Debemos procurar con seso y arte
Redimir nuestra patria, y libertarnos,
Dando á vuestras bravezas menos parte,
Pues mas pueden dañar que aprovecharnos.
¡O hijo de Leocán! quiero avisarte,
Si quieres como sabio gobernarnos,
Que temples esta furia, y con maduro
Seso, pongas remedio en lo futuro.

El consejo mas sano y conveniente
Es que el campo en tres bandas repartido,
A un tiempo, aunque por parte diferente,
Dé sobre el Cauten, pueblo aborrecido :
Bien que esté en su defensa buena gente,
Es poca ; y este asiento destruído ,
Valdivia de allanar fácil seria ,
Pues no alcanza arcabuz ni artillería.

Solo á mi Santiago me da pena ;
Pero modo á su tiempo buscaremos
Para poderla entrar, y la Serena
Fácilmente despues la allanaremos.
Aunque sujeto á lo que el hado ordena ,
Es el mejor camino que tenemos.
Acabando con esto el sabio viejo ,
A muchos pareció bien su consejo.

Tras este otro Curaca, hechicero,
De la vejez decrepita impedido,
Puchecalco se llama el agorero,
Por sabio en los pronósticos tenido,
Con profundo suspiro, íntimo y fiero,
Comienza así á decir entristecido :
Al negro Eponamon doy por testigo
De lo que siempre he dicho y ahora digo.

Por un término breve se os concede
La libertad, y habeis lo mas gozado :
Mudarse esta sentencia ya no puede,
Que está por las estrellas ordenado,
Y que fortuna en vuestro daño ruende :
Mirad que os llama ya el preciso hado
A dura sujecion y trances fuertes :
Repárense á lo menos tantas muertes.

El aire de señales anda lleño,
Y las nocturnas aves van turbando
Con sordo vuelo el claro día sereno
Mil prodigios funestos anunciando :
Las plantas con sobrado humor terreno
Se van, sin producir fruto, secando :
Las estrellas, la luna, el sol lo afirman :
Cien mil agujeros tristes lo confirman.

Mírolo todo, y todo contemplado,
No sé en qué pueda yo esperar consuelo,
Que de su espada el Orion armado
Con gran ruina ya amenaza el suelo :
Júpiter se ha al ocaso retirado ;
Solo Marte sangriento posee el cielo,
Que denotando la futura guerra
Enciende un fuego bélico en la tierra.

Ya la furiosa Muerte irreparable
Viene á nosotros con airada diestra ;
Y la amiga Fortuna favorable
Con diferente rostro se nos muestra :

Y Eponamon borrendo y espantable ,
Envuelto en la caliente sangre nuestra ,
La corba garra tiende, el cerro yerto ,
Llevándonos al no sabido puerto.

Tucapel, que de rabia reventando
Estaba oyendo al viejo, mas no atiende,
Que dice : Yo veré si adivinando
De mi maza este necio se defiende :
Diciendo esto, y la maza levantando,
La derriba sobre él, y así lo tiende,
Que jamas mudó curso de planeta
Ni fué mas adivino ni profeta.

Quedóle desto el brazo tan sabroso,
Segun la muestra, que movido estuvo
De dar tras el senado religioso,
Y no sé la razon que lo detuvo.
Caupolican atónito y rabioso
Trasportada la mente un rato estuvo ;
Mas vuelto en sí, con voz horrible y fiera
Gritaba : Capitanes, muera ! muera !

No le dió tanto gusto á aquella gente
Lo que Caupolicano le decia ,
Cuanto al soberbio bárbaro impaciente
Viendo que ocasion tal se le ofrecia :
Era alto el tribunal, pero el valiente
Los hace saltar de él tan á porfia ,
Que ciento y treinta que eran, en un punto
Saltan los ciento y él tras ellos junto.

Los que en el alto tribunal quedaron
Son los en esta historia señalados,
Que jamas de su asiento se mudaron ,
De donde lo miraban sosegados :
Que de ver uno solo no curaron
Mostrarse por tan poco alborotados ,
Aunque los que saltaron de tan alto
En menos estimaron aquel salto.

Cubierto Tucapel de fina malla
Saltó como un ligero y suelto pardo
En medio de la tímida canalla,
Haciendo plaza el bárbaro gallardo :
Con silbos, grita, en desigual batalla ,
Con piedra, palo, flecha, lanza y dardo
Le persigue la gente de manera
Como si fuera toro ó brava fiera.

Segun suele jugar por gran destreza
El liviano montante un buen maestro
Hiriendo con extraña ligereza
Delante, atras, á diestro y á siniestro ;
Con mas desenvoltura y mas presteza,
Mostrándose en los golpes fuerte y diestro,
El fiero Tucapel en la pelea
Con la pesada maza se rodea.

De tullir y mancar no se contenta,
Ni para contentarse esto le basta;
Solo de aquellos tristes hace cuenta
Que su maza los hace torta ó pasta:
Rompe, magulla, muele y atormenta,
Desgobierna, destroza, estropea y gasta:
Tiros llueven sobre él arrojados
Cual tempestad furiosa de granizos.

Pero sin miedo el bárbaro sangriento
Por las espesas armas discurría;
Brazos, cabezas y ánimos sin cuento
Sobribios quebrantó en solo aquel día,
Y cual menuda lluvia por el viento
La sangre y frescos sesos esparcía:
No discierne al pariente del extraño,
Haciéndolos iguales en el daño.

Las armas eran solo en defenderle
De la canalla bárbara araucana,
Que en monton trabajaba de ofenderle;
Mas el temor la ofensa hacia liviana.
Era, cierto, admirable cosa verle
Saltar y acometer con furia insana,
Desmembrando la gente, sin poderse
De su maza y presteza defenderse.

Caupolicán, del caso no pensado
En tal furor y cólera se enciende,
Que estaba de bajar determinado
Aunque su gravedad se lo defiende:
Pero Lautaro alegre y admirado
Miraba como solo así contiende
Un hombre contra tanto barbarismo,
Incrédulo y dudoso de sí mismo.

Y en esto al general, con el debido
Respeto y ojos bajos en el suelo
Le dice: una merced, señor, te pido,
Si algo merece mi intencion y celo,
Y es, que el gran desacato cometido,
Perdones francamente á Tucapeló,
Pues ha mostrado en campo claramente
Valer él mas que toda aquella gente.

Perplejo el general estaba en duda;
Pero mirando al fin quién lo pedia,
Luego el ejecutivo intento muda,
Y con el rostro alegre respondía:
Él ha tenido en vos bastante ayuda,
Por la cual le perdono; y mas decia,
Que fuese á las escuadras, y mandase
Que el combatirle mas luego cesase.

Baja Lautaro al campo, y prestamente
El rico cuerno á retirar tocaba,
Al son del cual se recogió la gente,
Que recogerse á nadie le pesaba:

Solo lo siente el bárbaro valiente,
Que satisfecho á su sabor no estaba;
Y volviendo á Lautaro el fiero gesto,
En alta y libre voz le dijo aquesto:

¿Cómo, buen capitán, has estorbado
El tomar desta vil canalla enmienda,
Y verme destos rústicos vengado
Para que mi valor mejor se entienda?
Lautaro le responde: Es escusado
Quien viniere contigo á la contienda
Que se pueda valer contra tu diestra,
Segun que dello has dado aquí la muestra.

Conmigo puedes ir, que te aseguro
Que ningún daño ó mal te sobrevena.
Tucapel le responde: Yo te juro
Que un paso ese temor no me detenga:
Mi maza es la que á mí me da el seguro;
Lo demas como quiera vaya y venga:
Que el miedo es de los niños y mujeres.
Sus, alto, vamos luego á do quisierés.

Juntos los dos al tribunal llegando,
Tucapel de Lautaro adelantado
Subió por la escalera, no mostrando
Punto de alteracion por lo pasado:
El sagaz general disimulando
Con graciosa apariencia le ha tratado;
Y de la rota plática el estilo
Lautaro así diciendo añudó el hilo:

Invicto capitán, yo he estado atento
A lo que estos varones han propuesto,
Y no sé figurarte el gran contento
Que me da ver su esfuerzo manifiesto:
Si de servirte tengo sano intento,
Mis obras por las tuyas dirán esto;
Pues para ser del todo agradecidas
Será poco perder por tí mil vidas.

Estos fuertes guerreros ayudarte
Quieren, á restaurar la propia tierra,
Porque en ello les va tambien su parte,
Y por el vicio grande de la guerra:
No puedo yo dejar de aconsejarte,
(Aunque todo el consejo en tí se encierra)
Aquello que mejor me pareciere
Y mas bien al bien público viniere.

Es mi voto que debes atenerte
Al consejo, con término discreto,
Del sabio Colocolo, que por suerte
Le cupo ser en todo tan perfeto:
Así que, gran señor, sin detenerte,
Cumple que esto se ponga por efeto
Antes que los cristianos se aperciban,
Porque mas flacamente nos reciban.

Y pues que Mapochó solo es temido,
 Despues que lo demas esté allanado,
 Por el potente Eponamon te pido
 Que el cargo de asolarle me sea dado:
 La tierra palmo á palmo la he medido,
 Con españoles siempre he militado:
 Entiendo sus astucias é invenciones,
 El modo, el arte, el tiempo y ocasiones.

Quinientos araucanos solamente
 Quiero para la empresa que yo digo,
 Escogidos en toda nuestra gente:
 Un soldado de mas no ha de ir conmigo.
 Aqui lo digo, estando tú presente
 Y estos sabios caciques, que me obligo
 De darte la ciudad puesta en las manos
 Con cien cabezas nobles de cristianos.

Aqui se cerró el bárbaro orgulloso,
 Y gran rato sobre ello platicaron:
 Pareciéndoles modo provechoso,
 Todos en este acuerdo concordaron:

Despues do estaba el pueblo deseoso
 De saber novedades, se bajaron,
 Donde lo difinido y decretado
 Con general pregon fué declarado.

Estuvieron allí catorce dias
 En grande regocijo y mucha fiesta,
 Ocupados en juegos y alegrías,
 Y en quien mas veces bebe sobre apuesta:
 Despues contra los pueblos del Meñis
 La alborozada gente en orden puesta,
 Marcha Caupolican con la vanguardia,
 Quedando Lemolemo en retaguardia.

Cerca llegó el ejército furioso
 De la Imperial, fundada en sitio fuerte,
 Donde el fiero enemigo victorioso
 La pensaba entregar presto á la muerte:
 Mas el Eterno Padre poderoso
 Lo dispone y ordena de otra suerte,
 Dilatando el azotó merecido,
 Como veréis, prestando atento oído.

CANTO IX.

Llegan los araucanos á tres leguas de la Imperial con grueso ejército: no ha efecto su intencion por permision divina. Dan la vuelta á sus tierras, á donde los vino nueva que los españoles estaban en el asiento de Penco reedificando la ciudad de la Concepcion; vienen sobre los españoles, y hubo entre ellos una recia batalla.

Si los hombres no ven milagros tantos
 Como se vieron en la edad pasada,
 Es causa haber agora pocos santos,
 Y estar la ley cristiana autorizada:
 Y así de cualquier cosa hacen espantos
 Que sobre el natural uso es obrada;
 Y no solo al autor no dan creencia,
 Mas ponen en su crédito dolencia.

Que si al enfermo quiere Dios sanarle,
 Por su costumbre y tiempo convalence:
 Si al bajo miserable levantarle,
 Por modos ordinarios le engrandece:
 Si al soberbio hinchado derribarle,
 Por naturales términos se ofrece:
 De suerte que las cosas de esta vida
 Van por su natural curso y medida.

Por do vemos que Dios quiere y procura
 Hacer su voluntad naturalmente,
 Sirviendo de instrumento la natura,
 Sobre la cual él solo es el potente;
 Y así los que creyeren por fe pura
 Merecen mas que si palpablemente
 Viesen lo que despues de ya visible
 Sacarlos de que fué seria imposible.

En contar una cosa estoy dudoso,
 Que soy de poner dudas enemigo,
 Y es un extraño caso milagroso
 Que fué todo un ejército testigo:
 Aunque yo soy en esto escrupuloso,
 Por lo que dello arriba, señor, digo,
 No dejaré en efeto de contarlo,
 Pues los indios no dejan de afirmarlo.

Y manifiesto vemos hoy en día
 Que, porque la ley sacra se estendiese,
 Nuestro Dios los milagros permitia
 Y que el natural órden se escudiese:
 Presumirse podrá por esta via
 Que, para que á la fe se redujese
 La bárbara costumbre y ciega gente;
 Usase de milagros claramente.

Ya dije que el ejército araucano
 De la Imperial tres leguas se alojaba
 En un dispuesto asiento y campo llano
 Y que Caupolican determinaba
 Entrar el pueblo con armada mano:
 Tambien como el castigo dilatava
 Dios á su pueblo ingrato y sin enmienda,
 Usando de clemencia y larga rienda.

Estaba la Imperial desbastecida
De armas, de munición y vitualla;
Bien que la gente della era escogida,
Pero muy poca para dar batalla:
Fuera por los cimientos destruida,
Cualquier fuerza bastara á arruinalla;
Y persona de dentro no escapara
Si á vista el pueblo bárbaro llegara.

Cuando el campo de allí queria mudarse,
Que ya la trompa á caminar tocaba,
Súbito comenzó el aire á turbarse,
Y de prodigios tristes se espesaba:
Nubes con nubes vienen á cerrarse,
Turbulento rumor se levantaba,
Que con airados impetus violentos
Mostraban su furor los cuatro vientos.

Agua recia, granizo, piedra espesa
Las intrincadas nubes despedían:
Rayos, truenos, relámpagos á prisa
Rompen los cielos y la tierra abrían:
Hacen los vientos áspera represa,
Que en su entera violencia competían:
Cuanto topa arrebatada el torbellino,
Alzándolo en furioso remolino.

Un miedo igual á todos atormenta:
No hay corazón, no hay ánimo así entero,
Que en tanta confusión, furia y tormenta
No temblase, aunque mas fuese de acero.
En esto Eponamon se les presenta
En forma de un dragon horrible y fiero,
Con enroscada cola, envuelto en fuego,
Y en ronca y torpe voz les habló luego,

Diéndoles: que á prisa caminasen
Sobre el pueblo español amedrentado;
Que por cualquiera banda que llegasen
Con gran facilidad seria tomado;
Y que al cuchillo y fuego le entregasen
Sin dejar hombre á vida y muro alzado.
Esto dicho, que todos lo entendieron,
En humo se deshizo, y no lo vieron.

Al punto los confusos elementos
Fueron sus movimientos aplacando,
Y los desenfrenados cuatro vientos
Se van á sus cavernas retirando:
Las nubes se retraen á sus asientos,
El cielo y claro sol desocupando:
Solo el miedo en el pecho mas osado
No dejó su lugar desocupado.

La tempestad cesada, el raso cielo
Vistió el húmido campo de alegría;
Cuando con claro y presuroso vuelo
En una nube una mujer venia

Cubierta de un hermoso y limpio velo,
Con tanto resplandor, que al medio día
La claridad del sol delante della
Es la que cerca del tiene una estrella.

Desterrando el temor la faz sagrada
A todos confortó con su venida:
Venía de un viejo cano acompañada,
Al parecer de grave y santa vida:
Con una blanda voz y delicada
Les dice: ¿A dónde andais, gente perdida?
Volved, volved el paso á vuestra tierra,
No vais á la Imperial á mover guerra.

Que Dios quiere ayudar á sus cristianos
Y darles sobre vos mando y potencia;
Pues ingratos, rebeldes é inhumanos
Así le habéis negado la obediencia:
Mirad, no vais allá, porque en sus manos
Pondrá Dios el cuchillo y la sentencia.
Diciendo esto, y dejando el bajo suelo,
Por el aire espacioso subió al cielo.

Los araucanos la vision gloriosa
De aquel velo blanquísimo cubierta
Siguen con vista fija y codiciosa,
Casi sin alentar la boca abierta:
Ya que desapareció fué extraña cosa,
Que, como quien atónito despierta,
Los unos á los otros se miraban
Y ninguna palabra se hablaban.

Todos de un corazón y pensamiento,
Sin esperar mandato ni otro ruego,
Como si solo aquel fuera su intento;
El camino de Arauco toman luego:
Van sin orden, ligeros como el viento;
Párecelos que de un sensible fuego
Por detras las espaldas se encendian,
Y así con mayor impetu corrian.

Heme, señor, de muchos informado,
Para no lo escribir confusamente:
A veinte y tres de abril, que hoy es mediado,
Hará cuatro años cierta y justamente
Quel el caso milagroso aquí contado
Aconteció, presente tanta gente,
El año de quinientos y cincuenta
Y cuatro sobre mil por cierta cuenta.

Va la verdad en suma declarada,
Segun que de los bárbaros se sabe,
Y no de fingimientos adornada,
Que es cosa que en materia tal no cabe.
Tienen ellos por cosa averiguada
(Que no es en prueba desto poco grave)
Que por esta vision hubo en dos años
Hambres, dolencias, muertes y otros daños.

Que la mar, reprimiendo sus vapores,
Faltó la agua y vertientes de la sierra,
Talandó el sol en tierna edad las flores,
Ayudado del fuego de la guerra.
Como creció la seca y las calores,
Por falta de humedad la árida tierra
Rompió banco y alzóse con los frutos
Dejando de acudir con sus tributos.

Causó que una maldad se introdujese
En el distrito y término araucano,
Y fué que carne humana se comiese,
(¡ Inorme introducion, caso inhumano!)
Y en parricidio atroz se convirtiese
El hermano en sustancia del hermano :
Tal madre hubo, que al hijo muy querido
Al vientre le volvió do había salido.

Digo, pues, que los bárbaros llegando
Al valle de Puren, paterno suelo,
Las armas por entonces arrimando,
Dieron lugar al tempestuoso cielo.
Es este tiempo, en estas partes, cuando
El encogido invierno con su hielo
Del todo apoderándose en la tierra
Pone punto al discurso de la guerra.

Espárcese y derrámase la gente,
Dejan el campo y buscan los poblados,
Cesa el fiero ejercicio comunmente,
La tierra cubren húmidos nublados.
Mas cuando enciende á Escorpio el sol ar-
Y la frígida nieve los collados [diente
Sacuden de sus cimas levantadas,
Ya de la nueva yerba coronadas.

En este tiempo el bullicioso Marte
Saca su carro con horrible estruendo,
Y ardiendo en ira belicosa parte,
Por el dispuesto Arauco discurriendo,
Hace temblar la tierra á cada parte,
Los ferrados caballos impeliendo ;
Y en la diestra el sangriento hierro agudo
Bate con la siniestra el fuerte escudo.

Luego á furor movidos los guerreros
Toman las armas, dejan el reposo ;
Acuden los remotos forasteros
Al cebo de la guerra codicioso :
De los hierros renuevan los aceros ;
Templan la cuerda al arco vigoroso ;
El peso de las mazas acrecientan,
Y el duro fresno de las astas tientan.

La gente andaba ya desta manera,
Con el son de las armas y bullicio,
Que codiciosa comenzar espera
El deseado bélico ejercicio :

Juntáronse á la usada borrachera
(Orden antigua y detestable vicio)
La mas ilustre gente y señalada
A dar difinicion en la jornada.

Tratando en general concilio estaban
Del bien y aumentacion de aquel estado,
Cuando cuatro soldados arribaban
Con triste muestra y paso apresurado,
Haciéndoles saber como ya andaban
En el sitio de Penco arruinado
Cantidad de españoles trabajando,
Un grueso y fuerte muro levantando ;

Diciéndoles : venimos, o guerreros,
De parte de los pueblos comarcanos
Con facultad bastante á prometeros,
Si desterrais de nuevo á los cristianos,
Que pagarán con suma de dineros
El trabajo y labor de vuestras manos ;
Y no habiendo el efecto deseado,
La tercia parte hayais de lo asentado.

Viendo el poco reparo y resistencia
Que sin vuestro favor todos tenemos,
Les dimos llanamente la obediencia
Que en el tiempo infelice dar solemos.
No fué por opresion , no fué violencia ;
Pues, aunque desdichados, entendemos
Cuan breve es el suspiro de la muerte,
Que pone fin y limite á la suerte :

Mas, porque estando Arauco tan vecino,
Y fija en su favor la instable rueda,
La paz nos pareció mejor camino
Para que remediar todo se pueda ;
Ya que lo estrague el áspero destino,
Tiempo para morir despues nos queda ;
Pues no estarán los brazos tan cansados
Que no puedan abrir nuestros costados,

Y pues os es patente y manifiesta
La embajada y gran priesa que traemos,
En ella hora tratad, que la respuesta
Con la resolucion esperarémos :
Brevedad os pedimos, que con esta
Podrá ser que sin riesgo derribemos
La soberbia española y confianza,
Antes que les dé esfuerso la tardanza.

No se puede decir el gran contento
Que les dió á los caciques la embajada :
De todos desde allí en el pensamiento,
Antes que se acabase fué acetada :
Pero tuvieron freno y sufrimiento,
Que la primera voz estaba dada
Al hijo de Leocan, que consultado,
Así responde en nombre del senado ,

Estamos con razon maravillados
De lo que en este caso hemos oido,
¿Y es verdad que hay cristianos tan osados
Que quieren con nosotros mas ruido?
Sus, sus, que estos varones esforzados
Acetan la promesa y el partido:
No dando entero fin á la jornada,
Del trabajo no quieren llevar nada.

Bien os podeis volver luego con esto,
Que sin duda en efeto lo pondremos,
Y sobre los cristianos, lo mas presto
Que se pueda dar orden, llegaremos;
Donde se mostrará bien manifesto
Lo poco en que nosotros los tenemos:
Pero habeis de advertir con sabio modo
Que aviso se nos dé siempre de todo.

Muy alegres los cuatro se partieron
Por llevar tal respuesta; y caminando
En breve á sus señores se volvieron,
Que estaban por momentos aguardando:
Y visto el buen despacho que trujeron,
El contento y traicion disimulando,
Sufrian con discrecion las vejaciones
Encubriendo las falsas intenciones.

Domésticos se muestran en el trato,
Nadie toma la causa y la defiende,
Conociendo que el medio mas barato
Del araucano ejército depende;
Y con doble y solícito contrato
La esperada venganza se pretende
Debajo de humildad y gran secreto
Para que su intencion viniese á efeto.

De nuestra gente y pueblo destrozado
Gran descuido en hablar he yo tenido;
Mas como es en el mundo acostumbrado
Desamparar la parte del vencido:
Así yo tras el bando afortunado
He llevado camino tan seguido;
Y si aquí la ocasion no me avisara
Jamás pienso que della me acordara.

Conté de la ciudad la despoblada
Y de sus ciudadanos el camino;
Púselos en el fin de la jornada,
Do forzoso dejarlos me convino;
Pues volviendo á la historia comenzada
Y al duro proceder de su destino,
Estuvieron el tiempo en Santiago
Que yo dellos mencion aquí no hago.

Retirados allí, se reformaron
De todo el aparato conveniente,
Donde por los mas votos acordaron
Reedificar á Penco nuevamente.

Con gran trabajo y gasto levantaron
Pequeña copia y número de gente:
Afirmar la ocasion desto no puedo,
Si fué la poca paga ó mucho miedo.

Al yermo Penco herboso habian llegado,
Y un sitio, que en mitad del pueblo habia,
Le tenian de tapion fortificado,
Que en recogido cuadro le ceñia,
De dos fuertes bastiones abrigado,
Que cada uno dos frentes descubria,
Y á cada frente asiste una bombarda
Que con maciza bala el paso guarda.

La gente comarcana, con fingida
Muestra, la paz malvada aseguraba,
Esperando la ayuda prometida
Que á cencerros tapados caminaba;
Pero no fué secreta esta partida.
Pues entre los cristianos se trataba
Que el valiente Lautaro habia pasado
Las lomas con ejército formado.

Suénase que Purén allí venia,
Tomé, Pillolo, Angol y Cayeguano,
Tucapel, que en orgullo y bizarria
No le igualaba bárbaro araucano,
Ongolmo, Lemolemo y Lebopía,
Caniomangue, Elicura, Mareguano,
Cayocupil, Lincoya, Lepomande,
Chilcano, Leucoton y Mareande.

Todos estos varones señalados
Fueron para esta guerra apercebidos
Con otros dos mil pláticos soldados
En el copioso ejército escogidos.
Venian de fuertes petos arreados,
Gruesas picas de hierros muy fornidos,
Ferradas mazas, hachas aceradas,
Armas arrojadizas y enastadas.

Desta manera el escuadron camina
En la callada noche y sombra oscura,
Debajo del gobierno y disciplina
Del cuidadoso Lautaro, que procura
Llegar cuando la estrella matutina
Alegre el mustio campo y la verdura;
Antes que por aviso y doble trato
De su venida hubiese algún recato.

Pero los españoles, de un amigo
Bárbaro que con ellos contrataba,
Saben como el ejército enemigo
Con riguroso intento se acercaba:
Pues avisados desto, como digo,
Y de cuanto en secreto se trataba,
Al trance se aparejan y batalla,
Requiriendo los fosos y muralla.

Era caudillo y capitán de España,
El noble montañés Juan de Alvarado,
Hombre sagaz, solícito y de maña,
De gran esfuerzo y discreción dotado;
El cual con orden y presteza estraña,
Del presente peligro recatado,
Sazon no pierde, tiempo y coyuntura,
Antes las prevenciones apresura.

Que al punto, apercibidos los soldados,
En su lugar cada uno dellos puesto,
Manda á nueve guerreros mas cursados
Que salgan á correr la tierra presto:
Y en la cerrada noche confiados
Llegan al campo bárbaro, y en esto
Del callado escuadron fueron sentidos,
Levantando terribles alaridos.

La grita, el sobresalto, los rumores.
El súbito alboroto de la guerra,
Las sonoras trompas y atambores
Hacen gemir y estremecer la tierra:
En esto los astutos corredores,
Atravesando una pequeña sierra,
Toman la vuelta por mas corta via,
Dando aviso á la amiga compañía.

Juan de Alvarado con ingenio y arte
De la fuerza lo flaco fortifica,
Y en lo mas necesario, allí reparte
Gente del arcabuz y de la pica:
Proveído recaudo en toda parte,
A recibir al araucano pica
Con la ligera escuadra de caballo,
Por no mostrar temor en esperallo.

La nueva claridad del día siguiente
Sobre el claro horizonte se mostraba,
Y el sol por el dorado y fresco oriente
De rojo ya las nubes coloraba
A tal hora Alvarado con su gente
Del prevenido fuerte se alejaba
En busca de la escuadra lautarina,
Que á mas andar tambien se le avecina.

Los nuestros media legua aun no se habian
De aquel su muro lejos alongado,
Cuando al calar de un monte descubrian
El araucano ejército ordenado.
Allí las limpias armas relucian
Mas que el claro cristal del sol tocado,
Cubiertas de altas plumas las celadas
Verdes, azules, blancas, encarnadas.

¿Quién pintaros podrá el contento cuando
Sienten los araucanos el ruido,
Que, las diestras en alto levantando,
Fusieron en el cielo un alarido?

Mil instrumentos bárbaros tocando,
Con grande orgullo y paso mas tendido
Se vienen acercando á los de España,
Sonando en torno toda la campaña.

Quieren los españoles responderlos
Con el horrible son de armada mano,
Calan el monte á fin de acometerlos,
Teniendo por mejor el sitio llano:
Bajas las lanzas vienen á romperlos;
Pero la osada muestra salió en vano,
Que los bárbaros ya disciplinados
Del todo se cerraron apiñados.

Tan espesas las picas derribaron
Con plé y con rostro firme hácia delante,
Que no solo el encuentro repararon,
Pero á desbaratarlos fué bastante:
Los nuestros sin romper se retiraron,
Y ellos gloriosos con furor pujante
Por dar remate al venturoso lance
Siguen con piés ligeros el alcance.

Apretándolos iban recliamente,
Los nuestros resistiendo y peleando,
Hasta el estrecho paso de una puente,
Que allí Lautaro, al cuerno aliento dando,
El araucano ejército obediente
Se va al son conocido reparando;
Del fuerte tanto trecho esto sería
Cuanto tira un cañon de puntería.

Detúvose Lautaro con intento
De esperar al caliente medio día,
Porque de la mañana el fresco viento
Los caballos y gente alentaría:
Reforma su escuadron, haciendo asiento
A vista de los nuestros, que á porfia
Se habian al sitio fuerte recogido,
Teniendo por mejor aquel partido.

Quando el sol en el medio cielo estaba
No declinando á parte un solo punto,
Y la aguda chicharra se entonaba
Con un desapacible contrapunto,
El astuto Lautaro lavantaba
Su campo en escuadron cerrado y junto
Con grande estruendo y paso concertado
Hácia el sitio español fortificado.

Con audacia, desden y confianza
Lautaro contra el fuerte caminaba:
Siguele atras la gente en ordenanza,
Y él con gracioso término arrastraba
Una larga, fiudosa y gruesa lanza,
Que airoso poco á poco la terciaba,
Y tanto por el cuento la blandia,
Que juntar los extremos parecia.

Los pocos españoles salen fuera ,
Que encerrados no quieren esperarlos ;
De arcabuces delante una hilera ,
Otra de picas luego , y los caballos
A los lados : y así desta manera
Con fiera muestra vienen á buscarlos .
Llegados á do ya podían herirse
Los unos á los otros dejan irse ;

Y de rencor intrínseco aguijados
Los movidos ejércitos venían :
Suenan los arcabuces asestados :
Del humo, fuego y polvo se cubrían .
Los corvos arcos con vigor flechados
Gran número de tiros despedían :
Vuelan nubes de armas enastadas ,
Por los valientes brazos arrojadas .

Cuales contrarían aguas á toparse
Van con rauda corriente sonora ,
Que , resistiendo al tiempo del mezclarse ,
Aquella mas violenta y poderosa
A la menos pujante sin pararse
Volverla contra el curso es cierta cosa :
Así á nuestro escuadron forzosamente
Le arrebató la bárbara corriente .

No pudiendo sufrir la fuerza brava
Del número de gente y movimiento ,
Al español el bárbaro llevaba
Como á liviana paja el recio viento .
Entran sin orden , que ya rota andaba ,
Todos mezclados en el fuerte asiento ,
Y dentro del cuadrado y ancho muro
Comienzan pié con pié un combate duro .

Algunos españoles castigados
Recogerse en la fuerza no quisieron ,
Que eran de corazones congojados
Y de verse en estrecho rehuyeron :
Quieren el campo abierto , y por los lados
Del turbado monton se dividieron ;
Pero los de mas ser, con mano osada
Procuran amparar la plaza entrada .

Allí quieren morir ó defenderse :
La carrera mas larga otros tomaron ,
Que acordaron con tiempo guarecerse ;
Otros á la marina se llegaron ,
Metiéndose en un barco, sin poderse
Sufrir, las corvas áncoras alzaron ;
Satisfaciendo al miedo y bajo intento
Las velas con presteza dan al viento .

Quien en llegar es algo perezoso ,
Viendo levar el áncora á la nave ,
No duda en arrojarse al mar furioso ,
Teniendo aquel morir por menos grave .

Quien antes no nadaba , de medroso
Las olas rompe agora y nadar sabe :
Mirad , pues , el temor á qué ha llegado ,
Que viene á ser de miedo el hombre osado .

Los que están en la fuerza retraídos ,
Como buenos guerreros se defienden ;
Muertos quieren quedar y no vencidos ,
Que ya solo un honrado fin pretenden :
Y con tal presupuesto embravecidos ,
Sin esperanza de vivir ofenden ,
Haciendo en los contrarios tal estrago
Que la plaza de sangre era ya lago .

Lautaro , gente y armas contrastando ,
En la fuerza el primero entrado había ,
Y muerto á dos soldados en entrando
Que en suerte le cupieron aquel día .
Lincoya iba hiriendo y derribando :
Mas ¿quién podrá decir la bravería
De Tucapel , que el cielo acometiera
Si hallára algun camino ó escalera ?

No entró el fuerte por puerta ni por puente ,
Antes con desenvuelto y diestro salto ,
Libre el foso saltó ligeramente ,
Y estaba en un momento en lo mas alto :
No le pudo seguir por allí gente ,
El solo de aquel lado dió el asalto ;
Mas , como si de mil fuera guardado ,
Se arroja luego en medio del cercado .

Apenas puso el pié firme en la plaza ,
Cuando el furioso bárbaro , esgrimiendo
La ejercitada , dura y gruesa maza ,
Iba los enemigos esparciendo :
No vale malla fina ni coraza ;
Y las celadas fuertes , no pudiendo
Sufrir los recios golpes que bajaban ,
Machucando los sesos se abollaban .

Unos deja tullidos y contrechos ,
Otros para en su vida lastimados ,
A quien hunde el pescuezo por los pechos ,
A quien rompe los lomos y costados
Cual si fueran de blanda cera hechos :
Magulla , muele y deja derrengados ,
Y en el mayor peligro osadamente
Se arroja sin temor de armas y gente .

Contra Ortiz revolió con muestra airada
Que había muerto á Torquin, mozo animo-
La maza alta , y la vista en él clavada , [so
Rompe por el tropel de armas furioso :
No sé cual fué la espada señalada
Ni aquel brazo pujante y provechoso
Que el mástil cercenó del araucano
Y dos dedos con él de la una mano .

Con el encendimiento que llevaba
No sintió la herida de repente;
Mas cuando el brazo y golpe descargaba,
Que los dedos y maza faltar sienten,
Herida tigre hircana no es tan brava,
Ni acosado león tan impaciente
Como el indio, que lleno de postema,
Del cielo, infierno, tierra y mar blasfema.

Sobre las puntas de los pies estriba,
Y en ellas la persona mas levanta:
El brazo cuanto puede atrás derriba,
Y el trozo impele con violencia tanta
Que á Ortiz, que alta la espada sobre él iba,
La celada y los cascos le quebranta,
Y del grave dolor desvanecido
Dió en el suelo de manos sin sentido.

El bárbaro con esto no vengado,
Viene sobre él con furia acelerada,
Y con la diestra, aun no medrosa, atrado;
A Ortiz arrebató la aguda espada;
Alzándole la cota por un lado,
Le atravesó de la una á la otra hijada,
Y la alma del corpóreo alojamiento
Hizo el duro y forzoso apartamiento.

La espada á la siniestra el indio trueca,
Sintiéndose tullido de la diestra,
Y del golpe primero otro derrueca,
Que también en herir era maestra:
Como suele segar la paja seca
El presto segador con mano diestra,
Así aquel Tucapel con fuerza brava
Brazos, piernas y cuellos cercenaba.

Dejándose guiar por do la ira
Le llevaba furioso discurriendo,
Unos hiere, maltrata, otros retira,
La espesa selva de astas deshaciendo:
Acaso al padre Lobo un golpe tira,
Que contra cuatro estaba combatiendo,
El cual sin ver el fin de aquella guerra
Dió el alma á Dios y el cuerpo dió á la tierra.

El grave Leucoton, no menos fuerte,
Con el valor que el cielo le concede,
Hiere, aturde, derriba y da la muerte,
Que nadie en fuerza y ánimo le escede:
No sé cómo á escribirlo todo acierte,
Que mi cansada mano ya no puede
Por tanta confusión llevar la pluma,
Y así reduce mucho á breve suma.

También Angol, soberbio y esforzado,
Su corvo y gran cuchillo en torno esgrime,
Hiere al joven Diego Oro, y del pesado
Golpe en la dura tierra el cuerpo imprime:

Pero en esta sazón Juan de Alvarado,
La furia de una punta le reprime,
Que al tiempo que el furioso alfange alzaba
Por debajo del brazo le calaba.

No halló defensa la enemiga espada;
Lanzándose por parte descubierta,
Derecho al corazón hizo la entrada,
Abriendo una sangrienta y ancha puerta:
La cara antes del joven colorada
Se vió de amarillez mustia cubierta;
Descoyuntóle el brazo un mortal hielo,
Batiendo el cuerpo helado el duro suelo.

El corpulento mozo Mareguano,
Que airado á todas partes discurría,
Llegó al tiempo que Angol por diestra mano
Al riguroso hielro se rendía:
Era su íntimo amigo y primo hermano,
De estrecho trato antiguo y compañía;
Pues fué siempre en la vida igual la suerte,
Quiero, dijo, también que sea en la muerte:

Y contra el matador con repentina
Rabia, que el pecho y venas le abrasaba,
Un macizo y fornido tronco empina,
Y con fuerza sobre él lo derribaba.
Mas temiendo del golpe la ruina
Alvarado, que el ojo alerta estaba,
Saca presto el caballo apercebido,
Y en el suelo el tronco quedó metido.

Chilcan, Ongolmo, Cayeguan de un lado,
Lepomande y Purén en compañía,
Habían así á los nuestros apretado,
Que ganaron gran crédito aquel día:
Tomé, Cayocupil y el esforzado
Pilloico, Caniomangue y Lebopía,
Mareande, Elicura y Lemolemo
De su valor mostraron el extremo.

En esto un rumor súbito se siente
Que los cóncavos cielos atronaba,
Y era que la victoria abiertamente
Por el bárbaro infiel se declaraba:
Ya la española destrozada gente
Al camino de Itáta enderezaba,
Desamparando el suelo desdichado,
De sangre y cnemigos ocupado.

Del todo á toda furia comenzando
Iban los españoles la huida,
Siempre mas el temor apresurando
Con agudas espuelas la corrida.
Sigue el alcance y valos aquejando
La bárbara canalla embravecida,
Envuelta en una espesa polvoreda,
Matando al que por flojo atrás se queda.

Alvarado con ánimo y cordura
 Los anima y esfuerza, y no aprovecha;
 Que la turbada gente en tal rotura
 Huye la muerte y plaza tan estrecha:
 Cuál encamina al monte, y cuál procura
 De Mapochó la senda mas derecha,
 Y cuál, y cual constante todavía,
 Animoso con Atropos porfia.

Estos honrosa muerte deseando
 Despreciaban la vida deshonrada,
 Aquel forzoso punto dilatando
 Con raro esfuerzo y valerosa espada:
 Presto quedó la plaza sin un bando,
 De almas vacía y de cuerpos ocupada,
 Que animosos los pocos que quedaban
 A las armas y muerte se entregaban.

Unos por los costados caen abiertos;
 Otros de parte á parte atravesados;
 Otros que de su sangre están cubiertos,
 Se rinden á la muerte desangrados:
 Al fin, todos quedaron allí muertos,
 Del riguroso hielro apedazados.
 Vamos tras los que aguijan los caballos,
 Que no harémos poco en alcanzallos.

Quien por camino incierto, quien por senda
 Aspera, peligrosa y desusada,
 Bate al caballo y dale suelta rienda,
 Que el miedo es grande y grande la jornada:
 El bárbaro escuadron con grita horrenda,
 Por sierra, monte, llano y por cañada
 Las espaldas les iba calentando,
 Hiriendo, dando muerte y derribando.

Habia de la comarca concurrido
 Gente armada por uno y otro lado,
 Que á la mira imparcial habia asistido
 Hasta ver el derecho declarado:
 En esto alzando un súbito alarido,
 Con el orgullo á vencedores dado,
 Baja las armas, hasta allí neutrales,
 En daño de las señas imperiales.

Sale en el codicioso seguimiento
 De la española gente, que corría
 Con furia y ligereza mas que el viento,
 Sin hacerse uno á otro compañía:
 La mucha turbacion y desatiento
 Que á los nuestros el miedo les ponía
 Los lleva sin caminos, esparcidos
 Por sierras, valles, montes, por ejidos.

Los que tienen caballos mas ligeros
 ¡ Oh cuán de corazon son envidiados!
 ¡ Qué poco se conocen compañeros
 De largo tiempo y amistad tratados!

No aprovechan promesas de dineros,
 Ni de bienes allí representados:
 Tanto el miedo ocupado los habia
 Que lugar la codicia aun no tenía;

Antes los intereses despreciando
 Se muestran allí poco codiciosos,
 Tras las ricas celadas arrojando
 Petos de fina plata embarazosos:
 Y así, de las promesas no curando,
 Jugaban los talones presurosos:
 Solo las alas de Icaro quisieran,
 Aunque pasando el mar se derritieran.

Juan y Hernando Alvarados la jornada
 Con el valiente Ibarra apresuraban,
 Animando la gente desmayada,
 Mas no por esto el paso moderaban:
 Abren por la carrera embarazada,
 Que ligeros caballos gobernaban,
 Y aunque con viva espuela los batían,
 Alargarse de un indio no podían.

Delante largo trecho de la gente,
 A los tres les da caza y atormenta
 Un espaldudo bárbaro valiente
 Rengo llamado, mozo de gran cuenta:
 Este solo los sigue osadamente
 Y á voces con palabras los afrenta;
 Y los aprieta y corre á campo rasó,
 Sin poderle ganar un solo paso.

¡ Jo! ¡ jo! (les va gritando) espera! espera!
 Que mas en castellano no sabia;
 Pero en su natural lengua primera
 Atrevidas injurias les decía.
 Tres leguas los corrió desta manera,
 Que jamas de las colas se partía
 Por mucho que aguijasen los rocines,
 Llamándolos infames y ruines.

Llevaba una arma en alto levantada;
 Que no hay quien su facion y forma diga:
 Era una gruesa haya mal labrada
 De la grandeza y peso de una viga;
 De metal la cabeza barreada;
 Y esgrimela el garzon sin mas fatiga
 Que el presto esgrimidor suelto y liviano
 Juega el fácil baston con diestra mano.

Si alguna vez con el troncon pesado
 Los caballos el bárbaro alcanzaba,
 Era de fuerza el golpe tan cargado
 Que casi derrengados los dejaba;
 Así cada caballo escarmentado
 Sin espuelas el curso apresuraba:
 Que jamas fué baqueta en la corrida
 Como el baston del bárbaro temida.

Aunque gran trecho aquel follon se aleja
Del seguro monton y amigo bando,
No por esto la dura empresa deja,
Antes mas los persigue y va afrentando:
Con prestos piés y maza los aqueja,
La nacion española profanando
En lenguaje araucano, que entendian
Los tres, que á mas correr dél se desvian.

Veinte veces revuelven los cristianos,
Dando sobre él con súbita presteza;
A todos tres les da, llenas las manos,
Con su diabólica arma y ligereza:
Entre tanto llegaban los ufanos
Indios en el alcance sin pereza;
Y volviendo los tres á su carrera
El bárbaro y baston sobre ellos era.

No por áspero monte ni agria cuesta
Afloja el curso y animoso brio;
Antes cual correr suele sobre apuesta
Tras las fieras el Puelche en desafio,
Los corre, affige, aprieta y los molesta;
Y á diez millas de alcance, por do un río
El camino atraviesa al mar corriendo,
Se fué en la húmida orilla deteniendo.

El bárbaro escuadron parado habia;
Solo el contumaz Rengo porfiando,
Desistir de la empresa no queria,
Aunque no ve persona de su bando:
Los tres lasos cristianos á porfia
Iban el ancho vado atravesando,
Cuando Rengo cargó de una pesada
Piedra la presta honda dél usada.

El tronco en el suelo húmido fijado
Rodea el brazo dos veces, despidiendo
El tosco y gran guijarro así arrojado,
Que el monte retumbó del sordo estruendo:
Las ninfas por lo mas sesgo del vado,
Las cristalinas aguas revolviendo,
Sus doradas cabezas levantaron
Y á ver el caso atentas se pararon.

El importuno bárbaro no cesa
Ni afloja de la empresa que pretende;
Antes con silbos, grita y piedra espesa,
La agua á mas de la cinta los ofende;
Y dándoles en esto mucha priesa,
El beber los caballos les defiende,
Diciendo: sus, salid, salid afuera,
Que yo os manterné campo en la ribera.

Viendo Alvarado á Rengo así orgulloso,
De la soberbia tema ya impaciente,
Dice á los dos: ¡oh caso vergonzoso,
Que á tres nos siga un indio solamente

Y triunfe de nosotros vitorioso!
No es bien que de españoles tal se cuente:
Volvamos, y de aquí jamas pasemos
Si primero morir no le hacemos.

Así dijo, y las riendas revolviendo,
Segunda vez el vado atravesaban;
De morir ó matarle proponiendo,
Los caballos cansados aguijaban:
En esto el araucano, conociendo
La cólera y furor con que tornaban,
Olvidando la maza y prespuesto,
Las voladoras plantas mueve presto.

Una larga carrera por la arena
Los tres á toda furia le siguieron,
Aunque en balde tomaron esta pena,
Que el indio mas corrió que ellos corrieron:
Faltos, no de intencion pero de lena,
De cansados las riendas recogieron;
Y en un áspero sitio y peligroso
Les hizo rostro el bárbaro animoso.

Por espaldas tomó una gran quebrada,
Revolviendo á los tres con osadía,
Y á falta de la maza acostumbrada,
A menudo la honda sacudia:
De allí con mofa, silbos y pedrada,
Sin poderle ofender los ofendia,
Por ser aquel lugar despeñado,
Y mas que ellos el bárbaro ligero.

Visto Alvarado serle así escusado
El fin de lo que tanto deseaba,
Dejando libre al bárbaro esforzado,
Que bien de mala gana se quedaba,
Pasa otra vez el ya seguro vado,
Y al usado camino se tornaba,
Triste en ver que Fortuna por tal modo
Se le mostraba adversa y dura en todo.

Habia dejado el campo lautarino
De seguir el alcance grande rato;
Iban los españoles sin camino,
Como ovejas que van fuera de hato.
De no seguirlos mas me determino,
Que por lo que adelante dellos trato,
Dejarlos por agora me es forzado
Donde otras veces ya los he dejado.

Con la gente araucana quiero andarme,
Dichosa á la sazón y afortunada;
Y, como se acostumbra, desviarme
De la parte vencida y desdichada:
Por donde tantos van quiero guiarme;
Siguiendo la carrera tan usada,
Pues la costumbre y tiempo me convence,
Y todo el mundo es ya; *viva quien vence!*

¡ Cuán usado es huir los abatidos
Y seguir los soberbios levantados,
De la instable Fortuna favoritos
Para solo después ser derribados !

Al cabo estos favores, reducidos
A su valor, son bienes empréstados
Que habemos de pagar con siete tanto,
Como claro nos muestra el nuevo canto.

CANTO X.

Ufanos los araucanos de las victorias habidas, ordenan unas fiestas generales donde concurrieron diversas gentes así extranjeras como naturales, entre los cuales hubo grandes pruebas y diferencias.

CUANDO la varia diosa favorece
Y las dádivas prósperas reparte,
¡ Como al ánimo flaco fortalece,
Que de triste mujer se vuelve un Marte,
Y derriba, acobarda y enflaquece
El esfuerzo viril en la otra parte,
Haciendo cuesta arriba lo que es llano
Y un gran cerro la palma de la mano !

¡ Quien vió los españoles colocados
Sobre el más alto cuerno de la luna
De sus famosos hechos rodeados,
Sin punto y muestra de mudanza alguna !
¡ Quien los ve en breve tiempo derribados !
¡ Quien ve en miseria vuelta su fortuna,
Seguidos no de Marte, dios sanguino,
Mas del tímido sexo femenino !

Mirad aquí la suerte tan trocada,
Pues aquellos que al cielo no temían,
Las mujeres, á quien la ruca es dada,
Con varonil esfuerzo los seguían;
Y con la diestra á la labor usada
Las atrevidas lanzas esgrimían,
Que por el hado próspero impelidas,
Hacían crudos efectos y heridas.

Estas mujeres digo que estuvieron
En un monte escondidas esperando
De la batalla el fin, cuando vieron
Que iba de rota el castellano bando,
Hiriendo el cielo á gritos descendieron,
El mujeril temor de sí lanzando;
Y de ajeno valor y esfuerzo armadas,
Toman de los ya muertos las espadas :

Y á vueltas del estruendo y muchedumbre,
También en la vitoria embebecidas,
De medrosas y blandas de costumbre
Se vuelven temerarias homicidas :
No sienten ni les daban pesadumbre
Los pechos al correr, ni las crecidas
Barrigas de ocho meses ocupadas,
Antes corren mejor las mas preñadas.

Llamábase infelice la postrera,
Y con ruegos al cielo se volvía,
Porque á tal coyuntura en la carrera
Mover mas presto el paso no podía.
Si las mujeres van desta manera,
¿ Lá bárbara canalla cuál iría ?
De aquí tuvo principio en esta tierra
Venir también mujeres á la guerra.

Vienen acompañando á sus maridos,
Y en el dudoso trance están paradas;
Pero si los contrarios son vencidos
Salen á perseguirlos esforzadas :
Prueban la flaca fuerza en los rendidos
Y si cortan en ellos sus espadas,
Haciéndolos morir de mil maneras,
Que la mujer cruel eslo de veras.

Así á los nuestros otra vez siguieron
Hasta donde el alcance había cesado,
Y desde allí la vuelta al pueblo dieron,
Ya de los enemigos saqueado;
Que cuando hacer mas daño no pudieron,
Subiendo en los caballos que en el prado
Suelos sin orden y gobierno andaban,
A sus dueños por juego remedaban.

Quien hace que combate, y quien huya,
Y quien tras el que huye va corriendo;
Quien finge que está muerto, y se tendía,
Quien correr procuraba no pudiendo :
La alegre gente así se entretenía,
El trabajo importuno despidiendo,
Hasta que el sol rayaba los collados
Que el general llegó y los mas soldados.

Los unos y los otros aguijaban
Con gran priesa á abrazarse estrechamente;
Pero algunos, por mas que se esforzaban,
La envidia les hacia arrugar la frente :
Francos los vencedores se mostraban,
Repartiendo la presa alegremente;
Que aun en el pecho vil contra natura
Puede tanto la próspera ventura.

Una solemne fiesta en este asiento
 Quiso Caupolicán que se hiciese,
 Donde del araucano ayuntamiento
 La gente militar sola estuviere;
 Y con alegre muestra y gran contento,
 Sin que la popular se entremetiese,
 En danzas, juegos, vicio y pasatiempo
 Allí se detuvieron algún tiempo.

Los juegos y ejercicios acabados,
 Para el valle de Arauco caminaron,
 Do á las usadas fiestas los soldados
 De toda la provincia convocaron:
 Fueron bastantes plazos señalados,
 Joyas de gran valor seregonaron,
 De los que en ellas fuesen vencedores,
 Premios dignos de grandes contendores.

La fama de la fiesta iba corriendo
 Mas que los diligentes mensajeros,
 En un término breve apercibiendo
 Naturales, vecinos y estranjeros:
 Gran multitud de gente concurriendo,
 Creció el número tanto de guerreros,
 Que ocupaban las tiendas forasteras
 Los valles, montes, llanos y riberas.

Ya el esperado catorceno día,
 Que tanta gente estaba deseando,
 Al campo su color restituía,
 Las importunas sombras desterrando:
 Cuando la bulliciosa compañía
 De los bríos jóvenes, mostrando
 El juvenil hervor y sangre nueva,
 En campo estaban prestos á la prueba.

Fué con solemne pompa referido
 El orden de los precios, y el primero
 Era un lustroso alfanje, guarnecido
 Por mano artificiosa de platero:
 Este premio fué allí constituido
 Para aquel que con brazo mas entero
 Tirase una fornida y gruesa lanza,
 Sobrando á los demas en la pujanza.

Y de cendrada plata una celada,
 Cubierta de altas plumas de colores,
 De un cerco de oro puro rodeada,
 Esmaltadas en él varias labores,
 Fué la preciada joya señalada
 Para aquel que entre diestros luchadores
 En la difícil prueba se estremase
 Y por señor del campo en pié quedase.

Un lebre animoso, remendado,
 Que el collar remataba una venera
 De agudas puntas de metal herrado,
 Era el precio de aquel que, en la carrera,

De todas armas y presteza armado,
 Arribase mas presto á la bandera
 Que una gran milla lejos tremolaba
 Y el trecho señalado limitaba:

Y de niervos un arco, hecho por arte,
 Con su dorada aljaba que pendía
 De un ancho y bien labrado talabarte
 Con dos gruesas hebillas de atauja,
 Este se señaló y se puso á parte
 Para aquel que con flecha á puntería,
 Ganando por destreza el precio rico,
 Llevase al papagayo el corvo pico.

Un caballo morcillo, rabicano,
 Tascando el freno estaba de cabestro,
 Precio del que con suelta y presta mano
 Esgrimiese el baston como mas diestro:
 Por juez se señaló á Caupolicano,
 De todos ejercicios gran maestro.
 Ya la trompeta con sonada nueva
 Llamaba opositores á la prueba.

No bien sonó la alegre trompa, cuando
 El jóven Orompello, ya en el puesto,
 Airosamente el manto derribando,
 Mostró el hermoso cuerpo bien dispuesto
 Y en la valiente diestra blandiendo
 Una maciza lanza. Luego en esto
 Se ponen asimismo Lepomande,
 Crino, Pillolco, Guambo y Mareande.

Estos seis, en igual hila corriendo,
 Las lanzas por los fieles igualadas,
 A un tiempo las derechas sacudiendo,
 Fueron con seis gemidos arrojadas:
 Salen las astas con rumor crujiendo,
 De aquella fuerza é ímpetu llevadas,
 Rompen el aire, suben hasta el cielo,
 Bajando con la misma furia al suelo.

La de Pillolco fué la asta primera
 Que falta de vigor á tierra vino,
 Tras ella la de Guambo, y la tercera
 De Lepomande, y cuarta la de Crino,
 La quinta de Mareande, y la postrera,
 Haciendo por mas fuerza mas camino,
 La de Orompello fué, mozo pujante,
 Pasando cinco brazas adelante.

Tras estos otros seis lanzas tomaron,
 De los que por mas fuertes se estimaban,
 Y aunque con fuerza estrema procuraron
 Sobrepujar el tiro, no llegaban:
 Otros tras estos, y otros seis probaron,
 Mas todos con vergüenza atras quedaban;
 Y por no detenerme en este cuento,
 Digo que lo probaron mas de ciento.

Ninguno con seis brazas llegar pudo
Al tiro de Orompello señalado,
Hasta que Leucoton, varon membrudo,
Viendo que ya el probar habia aflojado,
Dijo en voz alta: De perder no dudo,
Mas porque todos ya me habeis mirado,
Quiero ver este brazo lo que puede
Y á do llegar mi estrella me concede.

Esto dicho, la lanza requerida,
En ponerse en el puesto poco tarda,
Y dando una ligera arremetida,
Hizo muestra de sí fuerte y gallarda:
La lanza por los aires impelida
Sale cual gruesa bala de bombarba,
O cual furioso trueno que, corriendo,
Por las espesas nubes va rompiendo.

Cuatro brazas pasó con rauda vuelo
De la señal y raya delantera;
Rompiendo el hierro per el duro suelo,
Tiembla por largo espacio la asta fuera:
Alza la turba un alarido al cielo,
Y de tropel con súbita carrera
Muchos á ver el tiro van corriendo,
La fuerza y tirador engrandeciendo.

Unos el largo trecho á piés median
Y examinan el peso de la lanza,
Otros por maravilla encarecian
Del esforzado brazo la pujanza:
Otros van por el precio, otros hacian
Al vencedor cantares de alabanza,
De Leucoton el nombre levantando
Le van en alta voz solemnizando.

Salta Orompello, y por la turba hiende,
Y aquel rumor, colérico, baraja,
Diciendo: aun no he perdido, ni se entiende
De solo el primer tiro la ventaja:
Caupolican la vara en esto tiende,
Y á tiempo un encendido fuego ataja,
Que Tucapel al primo habia acudido,
Y otros con Leucoton se habian metido.

Caupolican, que estaba por juez puesto,
Mostrándose imparcial, discretamente
La furia de Orompello aplaca presto
Con sabrosas palabras blandamente:
Y así, no se altercando mas sobre este,
Conforme á la postura, justamente
A Leucoton, por mas aventajado,
Le fué ceñido el corvo alfanje al lado.

Acabada con esto la porfía,
Y Leucoton quedando vitorioso,
Orompello á una parte se desvia,
Del caso algo corrido y vergonzoso;

Mas como sabio mozo lo encubria,
De verse en ocasiones deseoso
Por do con Leucoton, y causa nueva,
Venir pudiese á mas estrecha prueba.

Era Orompello mozo asaz valido,
Que desde su niñez fué muy brioso,
Manso, tratable, fácil, corregido,
Y, en ocasion metido, valeroso;
De muchos en asiento preferido
Por su esfuerzo y linaje generoso,
Hijo del venerable Mauropande,
Primo de Tucapel y amigo grande.

Puesto nuevo silencio y despejado
El campo do la prueba se hacia,
El diestro Cayeguan, mozo esforzado,
A mantener la lucha se metia:
No pasó mucho, cuando de otro lado
Con gran disposicion Torquin salia
De haber en él pujanza y lijereza,
Ambos en el luchar de gran destreza.

Dada señal, con pasos ordenados
Los dos gallardos bárbaros se mueven;
Ya los viérades juntos, ya apartados,
Ora tienden el cuerpo, ora le embeben:
Por un lado y por otro recatados
Se inquietan, cercan, buscan y remueven,
Tientan, vuelven, revuelven y se apuntan,
Y al cabo con gran impetu se juntan.

Hechas las presas y ellos recogidos,
En su fuerza procuran conocerse;
Pero de ardor colérico encendidos
Comienzan por el campo á revolverse:
Ciñense piés con piés, y entretejidos
Cargan á un lado y otro, sin poderse
Llevar cuanto una mínima ventaja,
Por mas que el uno y otro se trabaja.

Andando así, en un tiempo, cauteloso
Metió la pierna diestra Cayeguano;
Quiso Torquin ceñirla codicioso
Cargando con gran fuerza á aquella mano:
Sácala á tiempo Cayeguan mañoso,
Y el cuerpo de Torquin quedando en vano,
Del mismo peso y fuerza que traía
A los piés enemigos se tendia.

Tras este el fuerte Rengo se presenta,
El cual, lanzando fuera los vestidos,
Descubre la persona corpulenta,
Brazos robustos, músculos fornidos:
Mírale la confusa turba atenta,
Que de cuatro entre todos escogidos
Este valiente bárbaro era el uno,
Jamás sobrepujado de ninguno.

Con gran fuerza los hombros sacudiendo
Se apareja á la lucha y desafío,
Y al vencedor contrario aperciéndolo
Le va á buscar con animoso brio:
De la otra parte Cayeguan saliendo
En medio de aquel campo á su albedrio;
Vienen los dos gallardos á juntarse,
Procurando en la presa aventajarse.

Un rato los juzgaron igualmente,
Y anduvo en duda la vitoria incierta;
Mas luego Rengo dió señal patente
Con que fué su pujanza descubierta:
Que entre los duros brazos reciamente
Al triste Cayeguan, la boca abierta,
Sin dejarle alentar, le retraía,
Y acá y allá con él se revolvía.

Alzóle de la tierra, y apretado,
En el aire gran pieza le suspende;
Cayeguan sin color, desalentado,
Abre los brazos y las piernas tiende:
Viéndolo así rendido, el esforzado
Rengo que á la vitoria solo atiende,
Dejándole bajar, con poca pena
Le estampa de gran golpe en el arena.

Sacáronle del campó sin sentido
Y á su tienda en los hombros le llevaron:
Todos la fuerza grande y el partido
De Rengo en alta voz solemnizaron:
Pero cesando en esto aquel ruido,
A sus asientos luego se tornaron,
Porque vieron que Talco aparejado
El puesto de la lucha había tomado.

Fué este Talco de pruebas gran maestro,
De rectos miembros y feroz semblante,
Diestro en la lucha y en las armas diestro,
Ligero y esforzado, aunque arrogante;
Y con todas las partes que aquí nuestro
Era Rengo mas suelto y mas pujante,
Usado en los robustos ejercicios,
Que dello su persona daba indicios.

Talco se mueve y sale con presteza;
Rengo espaciosamente se movía;
Fíase mucho el uno en la destreza,
El otro en su vigor solo se fía:
En esto con estraña ligereza,
Cuando menos cuidado en Talco habia,
Un gran salto dió Rengo no pensado,
Cogiendo al enemigo descuidado.

De la suerte que el tigre cauteloso,
Viendo venir lozano al suelto pardo,
El cuello-bajo, lerdó y perezoso,
Con ronco son se mueve á paso tardo,

Y en un instante súbito y furioso
Salta sobre él con impetuoso gairardo,
Y echándole la garra, así le aprieta,
Que le oprime, le rinde y le sujeta:

De esta manera Rengo á Talco asfiera,
Y, antes que á la defensa se prevenga;
Tan recto le apretó contra la tierra,
Que el lomo quebrantado lo derrienga:
Viéndolo pues así, lo desafiera,
Y á su puesto, esperando que otro venga,
Vuelve, dejando el campo con tal hecho
De su estremada fuerza satisfecho.

Mas no hubo en hombre allí tal osadía
Que á contrastar al bárbaro se atreva;
Y así, porque la noche ya venia,
Se difirió la comenzada prueba
Hasta que el carro del siguiente día
Alegrase los campos con luz nueva:
Sonando luego varios instrumentos,
De las mesas hinchieron los asientos.

Pues otro día, saliendo de su tienda
El hijo de Leocan, acompañado
De gran gente, al lugar de la contienda
Con altos instrumentos fué llevado:
Rengo, porque su fama mas se estienda,
Dando una vuelta en torno del cercado
Entró dentro con una bella muestra,
Y á mantener se puso la palestra.

Bien por dos horas Rengo tuvo el puesto
Sin que nadie la plaza le pisase,
Que no se vió soldado tan dispuesto
Que, viéndole, el lugar vacío ocupase;
Pero ya Leucoton mirando en esto,
Que, porque su valor mas se notase,
Hasta ver el mas fuerte había esperado,
Con grave paso entró en el estacado.

Luego un rumor confuso y grande estruendo
Entre el parlero vulgo se levanta
De ver estos dos juntos, conociendo
En ambos igualmente fuerza tanta.
Leucoton, la persona recogiendo,
A recibir á Rengo se adelanta,
Que con gallardo paso se venia
De esfuerzo acompañado y lozania.

Vienen al paragon dos animosos
Que en esfuerzo y pujanza par no tienen:
Unas veces aguijan presurosos,
Otras frenan el paso y lo detienen:
Andan en torno y miran cautelosos,
Y á todos los engaños se previenen;
Pero no tardó mucho que cerraron,
Y con estrechos nudos se abrazaron.

Juntándose los dos pechos con pechos,
Van las últimas fuerzas apurando :
Ya se afirman y tienen muy estrechos,
Ya se arrojan en torno volteando,
Ya los izquierdos, ya los piés derechos
Se enclavijan y enredan, no bastando
Cuánta fuerza se pone, estudio y arte,
A poder mejorarse alguna parte.

Acá y allá furiosos se rodean,
La fuerza uno del otro resistiendo ;
Tanto forcejan, gimen, hijadéan,
Que los miembros se van entorpeciendo :
Tiemblan de la fatiga y titubean
Las cansadas rodillas, no pudiendo
Comportar el teson y furia insana,
Que al fin eran de hueso y carne humana.

De sudor grueso y engrosado aliento
Cubiertos los dos bárbaros andaban,
Y del fogoso y recio movimiento
Roncos los pechos dentro resonaban :
Ellos siempre con mas encendimiento,
Sacando nuevas fuerzas, procuraban
Llegar la empresa al cabo comenzada
Por ganar el honor y la celada.

Pero ventaja entre ellos conocida
No se vió allí, ni de flaqueza indicio ;
Ambos jóvenes son de edad florida,
Iguales en la fuerza y ejercicio :
Mas la suerte de Rengo enflaquecida,
Y el hado, que hasta allí le fué propicio,
Hicieron que perdiese á su despecho
Del precio y del honor todo el derecho.

Habia en la plaza un hoyo hácia el un lado,
Engaste de un guijarro y nuevamente
Estaba de su asiento levantado
Por el concurso y huella de la gente :
Desto el cansado Rengo no avisado,
Metió el pié dentro, y desgraciadamente,
Cual cae de la segur herido el pino,
Con no menor estruendo á tierra vino.

No la pelota con tan presto salto
Resurte arriba del macizo suelo,
Ni la águila, que al robo cala de alto,
Sube en el aire con tan recio vuelo ;
Como de corrimiento el seso falto,
Rengo rabioso, amenazando al cielo,
Se puso en pié, que aun bien no tocó en tier-
Y contra Leucoton furioso cierra. [ra,

Como en la fiera lucha Anteo temido
Por el furioso Alcides derribado,
Que de la Tierra madre recogido,
Cobraba fuerza y ánimo doblado ;
Así el airado Rengo embravecido,
Que apenas en la arena había tocado,
Sobre el contrario arriba de tal suerte,
Que al extremo llegó de honrado y fuerte.

Tanta afrenta, vergüenza y dolor siente
El público lugar considerando,
Que abrasado de fuego y rabia ardiente
Se le fueron las fuerzas aumentando ;
Y furioso, colérico, impaciente,
De suerte á Leucoton va retirando,
Que apenas le resiste ; y el suceso
Oíréis en el siguiente canto espreso.

CANTO XI.

Acábanse las fiestas y diferencias, y caminando Lautaro sobre la ciudad de Santiago, antes de llegar á ella hace un fuerte, en el cual metido, vienen los españoles sobre él, donde tuvieron una recia batalla.

CUANDO los corazones nunca usados
A dar señal y muestra de flaqueza
Se ven en lugar público afrentados,
Entonces manifiestan su grandeza,
Fortalecen los miembros fatigados,
Despiden el cansancio y la torpeza,
Y salen fácilmente con las cosas
Que eran antes, señor, dificultosas.

Así le avino á Rengo, que en cayendo,
Tanto esfuerzo le puso el corrimiento,
Que lleno de furor y en ira ardiendo
Se le dobló la fuerza y el aliento :

Y al enemigo fuerte, no pudiendo
Ganarle antes un paso, agora ciento
Alzado de la tierra lo llevaba,
Que aun afirmar los piés no le dejaba.

Adelante la cólera pasára
Y hubiera alguna brega en aquel llano,
Si, receloso de esto, no bajára
Presto de arriba el hijo de Pillano,
Que de Caupolicán traía la vara,
Y él propio los aparta de su mano :
Que no fué poco, en tanto encendimiento,
Tenerle este respeto y miramiento.

Siendo desta manera sin ruido
Despartida la lucha ya enconada,
Le fué á Rengo su honor restituído,
Mas quedó sin derecho á la celada:
Aun no estaba del todo difinido,
Ni la plaza de gente despojada,
Cuando el mozo Orompello dijo presto:
Mi vez ahora me toca, mio es el puesto.

Que bramando entre sí se desbacia
Esperando aquel tiempo deseado,
Viendo que Leucoton ya mantenía,
Del tiro de la lanza no olvidado:
Con gran desenvoltura y gallardía
Salva el patenque y entra el estacado,
Y en medio de la plaza, como digo,
Llamaba cuerpo á cuerpo al enemigo.

La trápala y murmurio en el momento
Creció, porque parando el pueblo en ello,
Conoce por allí cuán descontento
Del fuerte Leucoton está Orompello:
Témese que vendrán á rompimiento,
Mas nadie se atraviesa á defendello,
Antes la plaza libre les dejaron
Y los vacíos lugares ocuparon.

El pueblo, de la lucha deseoso,
La mas parte á Orompello se inclinaba;
Mira los bellos miembros y el airoso
Cuerpo que á la sazón se desnudaba,
La gracia, el pelo crespo y el hermoso
Rostro, donde su poca edad mostraba,
Que veinte años cumplidos no tenía,
Y á Leucoton á fuerzas desafia.

Juzgan ser desconformes los presentes
Las fuerzas destos dos por la apariencia;
Viendo del uno el garbo y los valientes
Niervos, edad perfeta y experiencia;
Y del otro los miembros diferentes,
La tierna edad y grata adolescencia;
Aunque á tal opinion contradecía
La muestra de Orompello y osadía:

Que puesto en su lugar, ufano espera
El son de la trompeta, como cuando
El fogoso caballo en la carrera
La seña del partir está aguardando;
Y cual balcon, que en la húmida ribera
Ve la garza de lejos blanqueando,
Que se alegra y se pule ya lozano,
Y está para arrojarse de la mano.

El gallardo Orompello así esperaba
Aquel alegre son para moverse,
Que de ver la tardanza, imaginaba
Que habian impedimentos de ofrecerse.

Visto que tanto ya se dilataba,
Queriendo á su sabor satisfacerse,
Derecho á Leucoton sale animoso,
Que no fué en recibirle perezoso.

En gran silencio vuelto el rumor vano,
Quedando mudos todos los presentes,
En medio de la plaza, mano á mano,
Salen á se probar los dos valientes.
Como cuando el lebrél y fiero alano,
Mostrándose con ronco son los dientes,
Yertos los cerros y ojos encendidos,
Se vienen á morder embravecidos.

De tal modo los dos amordazados,
Sin esperar trompeta ni padrino,
De coraje y rencor estimulados,
De medio á medio parten el camino,
Y en un instante iguales, aferrados,
Con estremada fuerza y diestro tino
Se ciñeron los brazos poderosos,
Echándose á los piés lazos fndosos.

Las desconformes fuerzas, aunque iguales,
Los lleva, arroja y vuelve á todos lados;
Viéranlos sin mudarse á veces tales
Que parecen en tierra estar clavados:
Donde ponen los piés, dejan señales,
Cavan el duro suelo, y apretados,
Juntándose rodillas con rodillas,
Hacen crujir los huesos y costillas.

Cada cual del valor, destreza y maña
Usaba que en tal tiempo usar podía,
Viendo el duro teson y fuerza estraña
Que en su recio adversario conocía:
Revuélvense los dos por la campaña,
Sin conocerse en nadie mejoría;
Pero tanto de acá y de allá anduvieron [ron.
Que ambos juntos á un tiempo en tierra die-

Fué tan presto el caer, y en el momento
Tan presto el levantarse, por manera
Que se puede decir que el mas atento,
A mover la pestaña, no lo viera:
Ventaja ni señal de vencimiento
Juzgarse por entonces no pudiera,
Que Leucoton arrodilló en el llano
Y Orompello tocó sola una mano.

En esto los padrinos se metieron,
Y á cada lado el suyo retirando,
En disputa la lucha resumieron,
Sus puntos y razones alegando:
De entrambas partes gentes acudieron,
La porfia y rumor multiplicando;
Quien daba al uno el precio, honor y gloria;
Quien cantaba del otro la vitoria.

Tucapelo, que estaba en un asiento
A la diestra del hijo de Pillano,
Visto lo que pasaba, en el momento
Salta en la plaza, la ferrada en mano;
Y con aquel usado atrevimiento
Dice: El precio ganó mi primo hermano,
Y si alguno esta causa me defiende,
Haréle yo entender que no la entiende.

La joya es de Orompello, y quien bastante
Se crea á reprobar el voto mío,
En campo estamos, hágase adelante,
Que en suma le desmiento y desafío.
Leucoton con un término arrogante
Dice: Yo amansaré tu loco brío
Y el vano orgullo y necio devaneo,
Que mucho tiempo ha ya que lo deseo.

Conmigo lo has de haber, que comenzado
Juego tenemos ya, dijo Orompello.
Responde Leucoton fiero y airado:
Contigo y con tu primo quiero habello.
Caupolican en esto era llegado,
Que del supremo asiento, viendo aquello,
Había bajado á la sazón, confuso,
Y allí su autoridad toda interpuso.

Leucoton y Orompello, conociendo
Que el gran Caupolican allí venía,
Las enconosas voces deteniendo
Cada cual por su parte se desvía;
Mas Tucapel, la maza revolviendo,
Que otro acuerdo y concierto no quería,
Lleno de ira diabólica, no calla,
Llamando á todo el mundo á la batalla.

Ruego y medios con él no valen nada
Del hijo de Leocan ni de otra gente,
Diciendo que á Orompello la celada
Por vencedor le den primeramente:
Después, que en plaza franca y estacada
Con Leucoton le dejen libremente,
Donde aquella disputa se decida,
Perdiendo de los dos uno la vida.

Puesto Caupolican en este aprieto,
Lleno de rabia y de furor movido,
Le dice: Haré que guardes el respeto
Que á mi persona y cargo le es debido.
Tucapel le responde: Yo prometo
Que por temor no baje del partido;
Y aquel que en lo que digo no viniere,
Haga á su voluntad lo que pudiere.

Guardaréte respeto, si derecho
En lo que justo pido me guardáres,
Y mientras que con recto y sano pecho
La causa sin pasión de esto miráres:

Mas si, contra razón, solo de hecho,
Torciendo la justicia lo lleváres,
Por tí y tu cargo, y todo el mundo junto,
No perderé de mi derecho un punto.

Caupolican, perdida la paciencia,
Se mueve á Tucapel determinado;
Mas Colocolo, viejo de experiencia,
Que con temor le andaba siempre al lado,
Le hizo una acatada resistencia
Diciendo: ¿Estás, señor, tan olvidado
De tí y tu autoridad y salud nuestra
Que lo pongas en solo alzar la diestra?

Mira, señor, que todo se aventura:
Mira que están los mas ya diferentes:
De Tucapel conoces la locura
Y la fuerza que tiene de parientes;
Lo que enmendarse puede con cordura
No lo enmiendes con sangre de inocentes:
Dale á Orompello el contenido precio,
Y otro al competidor de igual aprecio.

Si por rigor y término sangriento
Quieres poner en riesgo lo que queda,
(Puesto que sobre fijo fundamento
Fortuna á tu sabor mueva la rueda,
Y el juvenil furor y atrevimiento
Castigar á tu salvo te conceda)
Queda tu fuerza mas disminuida,
Y al fin tu autoridad menos temida.

Pierdes dos hombres, pierdes dos espadas
Que el límite araucano han estendido,
Y en las fieras naciones apartadas
Hacen que sea tu nombre tan temido:
Si agora han sido aquí desacatadas,
Mira lo que otras veces han servido
En trances peligrosos, derramando
La sangre propia y del contrario bando.

Imprimieron así en Caupolicano
Las razones y celo de aquel viejo,
Que frenando el furor dijo: En tu mano
Lo dejo todo y tomo ese consejo.
Con tal resolución, el sabio anciano,
Viendo abierto camino y aparejo,
Habló con Leucoton, que vino en todo,
Y á los primos después del mismo modo.

Y así el viejo eficaz los persuadiera,
Que en tal discordia y caso tan diviso,
Lo que el mundo universo no pudiera
Pudo su discreción y buen aviso:
Fuélos, pues, reduciendo de manera,
Que vinieron á todo lo que quiso;
Pero con condición que la celada
Por precio al Orompello fuese dada.

Pues la rica celada allí traída
Al ufano Orompello le fué puesta ;
Y una cuera de malla guarnecida
De fino oro á la par vino con esta ,
Y al mismo tiempo á Leucoton vestida .
Todos conformes , en alegre fiesta
A las copiosas mesas se sentaron ,
Donde mas la amistad confederaron .

Acabado el comer , lo que del día
Les quedaba , las mesas levantadas ,
Se pasó en regocijo y alegría ,
Tejiendo en corrodanzas siempre usadas ,
Donde un número grande intervenía
De mozos y mujeres festejadas ;
Que las pruebas cesaron y ocasiones
Atento á no mover nuevas cuestiones .

Cuando la noche el horizonte cierra
Y con la negra sombra al mundo abraza ,
Los principales hombres de la tierra
Se juntaron en una antigua plaza
A tratar de las cosas de la guerra ,
Y en el discurso dellas dar la traza ,
Diciendo que el subsidio padecido
Había de ser con sangre redemido .

Salieron con que al hijo de Pillano
Se cometiese el cargo deseado ,
Y el número de gente por su mano
Fuese absolutamente señalado :
Tal era la opinion del araucano
Y tal crédito y fama había alcanzado ,
Que si asolar el cielo prometiera
Crédito á la promesa se le diera .

Y entre la gente joven mas granada
Fueron por él quiniientos escogidos ;
Mozos gallardos , de la vida airada ,
Por mas bravos que pláticos tenidos :
Y hubo de otros por ir esta jornada
Tantos ruegos , protestos y partidos ,
Que excusa no bastó ni impedimento
A no esceder la copia en otros ciento .

Los que Lautaro escoge son soldados
Perdidos por bullicio y disensiones ,
En el duro trabajo ejercitados ,
Diabólicos , rufianes , desgarrones ,
A cualquiera maldad determinados ,
Amigos de mudanzas y cuestiones ,
Homicidas , sangrientos , temerarios ,
Grandísimos ladrones y corsarios .

Con esta buena gente caminaba
Pacífico hasta el Maule atravesando ,
Y las tierras , despues , por do pasaba
Iba á fuego y á sangre sujetando :

Todo sin resistir se le allanaba ,
Sometiéndose al yugo y nuevo mando ;
Caciques y señores le obedecen ,
Con haciendas y gentes se le ofrecen .

Los bárbaros en pueblos y ciudades
La comarca arruinan y destruyen :
Talan comidas , casas y heredades ,
Que los indios de miedo al pueblo huyen :
Estupros , adulterios y maldades
Por violencia sin término concluyen ,
No reservando edad , estado y tierra ,
Que á fuego y sangre rota era la guerra .

No paran , con la gana que tenían
De venir con los nuestros á la prueba :
Los indios comarcanos que hulan
Llevan á la ciudad la triste nueva ;
Rumores y alborotos se movían ,
El bélico bullicio se renueva ,
Aunque algunos que el caso contemplaban
A tales nuevas crédito no daban .

Dicen que era locura claramente
Pensar que así una escuadra desmandada
De tan pequeño número de gente
Se atreviese á emprender esta jornada ,
Y mas contra ciudad tan eminente ,
Y lejos de su tierra y apartada ;
Pero los que de Penco habían salido
Tienen por mas el daño que el ruido .

Votos hay que saliesen al camino ,
Estos son de los jóvenes bríosos ;
Otros que era imprudencia y desatino ,
Por los pasos y sitios peligrosos :
A todos con presteza se previno ,
Que de grandes reparos ingeniosos
El pueblo fortalecen , y en un punto
Despachan corredores todo junto .

Debajo de un caudillo diligente ,
Que verdadera relacion trujese
Del número y designio de la gente ;
Con comision , si lance le saliese
A su honor y defensa conveniente ,
Que al bárbaro escuadron acometiese ,
Volviendo á rienda suelta dos soldados
Para que dello fuesen avisados .

Por no haber caso en esto señalado ,
Abrevio con decir que se partieron ,
Y al cuarto día , con ánimo esforzado ,
Sobre el campo enemigo amanecieron :
Travóse el juego , y no duró travado ,
Que los bárbaros luego los rompieron ;
Y todos con cuidado y piés ligeros
Revolvieron á ser los mensajeros .

Sin aliento, cansados y afligidos
Vuelven con testimonio asaz bastante,
De cómo fueron rotos y vencidos
Por la fuerza del bárbaro pujante,
Lasos, llenos de sangre, mal heridos
Con pérdida de un hombre, el cual delante
Y en medio de los campos desmandado,
A manos de Lautaro había espirado.

Cuentan, que levantado un muro había
A donde con sus bárbaros se acoge,
Y que infinita gente le acudia,
De la cual la mas diestra y fuerte escoge:
Tambien que bastimentos cada día
Y cantidad de municion recoge,
Afirmando por cierto, fuera desto,
Que sobre la ciudad llegará presto.

Quien incrédulo dello antes estaba,
Teniendo allí el venir por desvario,
A tan clara señal crédito daba,
Helándole la sangre un miedo frío;
Quien de pura congoja trasudaba,
Que de Lautaro ya conoce el brio;
Quien con ardiente y animoso pecho
Bramaba por venir mas presto al hecho.

Villagran enfermado acaso había,
No puede á la sazón seguir la guerra;
Mas con ruegos y dádivas movia
La gente mas gallarda de la tierra:
Y por caudillo en su lugar ponla
Un caro primo suyo, en quien se encierra
Todo lo que conviene á buen soldado,
Pedro de Villagran era llamado.

Este, sin mas tardar, tomó el camino
En demanda del bárbaro Lautaro,
Y el cargo que tan loco desatino
Como es venir allí le cueste caro:
Dióse tal priesa á andar, que presto vino
A la corva ribera del rio claro,
Que vuelve atras en circulo gran trecho;
Despues hasta la mar corre derecho.

Media legua pequeña, elige un puesto,
De donde estaba el bárbaro alojado,
En el lugar mejor y mas dispuesto,
Y allí por ver la noche ha reparado:
Estaba á cualquier trance y rumor presto,
De guardia y centinelas rodeado,
Cuando sin entender la cosa cierta
Gritaban: Arma! arma! alerta! alerta!

Esto fué que Lautaro había sabido
Como allí nuestra gente era llegada,
Que despues de la haber reconocido
Por su misma persona y numerada,

Volvióse sin de nadie ser sentido;
Y mostrando estimar aquello en nada,
Hizo de los caballos que tenia
Soltar el de mas furia y lozanía.

Diciendo en alta voz: Si no me engaño,
No deben de saber que soy Lautaro
De quien han recibido tanto daño,
Daño que no tendrá jamas reparo:
Mas, porque no me tengan por estraño,
Y el ser yo aqui venido sea mas claro,
Sabiendo con quien vienen á la prueba,
Quiero que este rocin lleve la nueva.

Diez caballos, señor, había ganado
En la refriega y última revuelta:
El mejor ensillado y enfrenado,
Porque diese el aviso cierto, suelta:
Siendo el feroz caballo amenazado,
Hacia el campo español toma la vuelta
Al rastro y al olor de los caballos,
Y esta fué la ocasion de alborotallos.

Venia con un rumor y furia tanta,
Que dió mas fuerza al arma y mayor fuego;
La gente recatada se levanta
Con sobresalto y gran desasosiego:
El escándalo tanto no fué cuanta
Era despues la burla, risa y juego,
De ver que un animal de tal manera
En arma y alboroto los pusiera.

Pasaron sin dormir la noche en esto,
Hasta el nuevo apuntar de la mañana,
Que con ánimo y firme presupuesto
De vencer ó morir de buena gana
Salen del sitio y alojado puesto
Contra la gente bárbara araucana,
Que no menos estaba acudiciada
De venir al efecto de la espada.

Un edicto Lautaro puesto había
Que quien fuera del muro un paso diese,
Como por crimen grave y rebeldía,
Sin otra informacion luego muriese:
Así, el temor frenando á la osadía,
Por mas que la ocasion la conmoviese,
Las riendas no rompió de la obediencia
Ni el impetu pasó de su licencia.

Del muro estaba el bárbaro cubierto,
No dejando salir soldado fuera;
Quiere que su partido sea mas cierto,
Encerrando á los nuestros, de manera
Que no les aproveche en campo abierto
De ligeros caballos la carrera,
Mas solo ánimo, esfuerzo y entereza,
Y la virtud del brazo y fortaleza.

Era el orden así, que acometiendo
La plaza, al tiempo del herir volviesen
Las espaldas los bárbaros huyendo,
Porque dentro los nuestros se metiesen :
Y algunos por defuera revolviendo,
Antes que los cristianos se advirtiesen ,
Ocuparles las puertas del cercado,
Y combatir allí á campo cerrado.

Con tal ardid los indios aguardaban
A la gente española que venia ;
Y en viéndola asomar, la saludaban
Alzando una terrible vocería :
Soberbios desde allí la amenazaban
Con audacia , desprecio y bizarria ,
Quien la fornida pica blandiendo,
Quien la maza ferrada levantando.

Como toros que van á ser lidiados ,
Cuando aquellos que cerca los desean ,
Con silbos y rumor de los tablados
(Seguros del peligro) los toread ,
Y en su daño los hierros amolados
Sin miedo amenazándolos blandean ;
Así la gente bárbara araucana
Del muro amenazaba á la cristiana.

Los españoles , siempre con semblante
De parecerles poca aquella caza ,
Paso á paso caminan adelante ,
Pensando de allanar el fuerte y plaza ,
En alta voz diciendo : No es bastante
El muro , ni la pica y dura maza
A estorbaros la muerte merecida ,
Por la gran desvergüenza cometida.

Llegados de la fuerza poco trecho ,
Reconocida bien por cada parte ,
Pónenle el rostro , y sin torcer, derecho
Asaltan el fosado baluarte :
Por acabado tienen aquel hecho :
De los bárbaros huye la mas parte ,
Ganan las puertas francas con gran gloria ,
Cantando en altas voces la vitoria.

No hubiera relacion deste contento
Si los primeros indios aguardáran
Tanto espacio y sazón cuanto un momento
Que las puertas los últimos tomáran :
Mas viéndolos entrar, sin sufrimiento ,
Ni poderse abstener, luego reparan :
Haciendo la señal que no debían ,
Hicieron revolver los que huían.

Como corre el caballo cuando ha oído
Las yeguas que atrás quedan y querencia ,
Que allí el intento inclina y el sentido ,
Glime y relincha con celosa ausencia ,

Afloja el curso , atrás tiende el oído
Alerto á sí el señor le da licencia ,
Que á dar la vuelta aun no le ha señalado ,
Cuando sobre los piés ha volteado ;

De aquel modo los bárbaros huyendo ,
Con muestra de temor, aunque fingida ,
Firman el paso presuroso oyendo
La alegre y cierta seña conocida :
Y en contra de los nuestros esgrimiendo
La cruda espada , al parecer rendida ,
Vuelven con una furia tan terrible
Que el suelo retendió del son horrible.

Como por sesgo mar del manso viento
Siguen las graves olas el camino ,
Y con furioso y recio movimiento
Salta el contrario coro repentino ;
Que las arenas del profundo asiento
Las saca arriba en turbio remolino ,
Y, las hinchadas olas revolviendo ,
Al tempestuoso coro van siguiendo ;

De la misma manera á nuestra gente ,
Que el alcance sin término seguía ,
La súbita mudanza de repente
Le turbó la victoria y alegría :
Que , sin se reparar, violentamente
Por el mismo camino revolvía ,
Resistiendo con ánimo esforzado
El número de gente aventajado.

Mas como un caudaloso río de fama ,
La presa y palizada desatando ,
Por inculco camino se derrama ,
Los arraigados troncos arrancando ;
Cuando con desfrenado curso brama ,
Cuanto topa delante arrebata ,
Y los duros peñascos enterrados
Por las furiosas aguas son llevados ;

Con impetu y violencia semejante
Los indios á los nuestros arrancaron ,
Y, sin paralles cosa por delante ,
En furiosa corriente los llevaron :
Hasta que con veloz furor pujante
De la cerrada plaza los lanzaron ,
Que el miedo de perder allí la vida
Les hizo el paso llano á la salida.

De mas priesa y con piés mas desenvueltos
Los sueltos españoles que á la entrada ,
En una polvorosa nube envueltos
Salen del cerco estrecho y palizada :
Entre ellos van los bárbaros revueltos ,
Una gente con otra amontonada ,
Que sin perder un punto se herían
De manos y de piés como podían.

No el alzado antepecho y agujeros
Que fuera dél en torno había cavados,
Ni la fagina y suma de maderos
Con los fuertes bejucos amarrados
Detuvieron el curso á los ligeros
Caballos, de los hierros ostigados;
Que, como si voláran por el viento,
Salieron á lo llano en salvamento.

Los españoles sin parar corriendo,
Libre la plaza á los contrarios dejan,
Que la fortuna próspera siguiendo
Con prestos piés y manos los aquejan:
Pero los nuestros, el morir temiendo,
Siempre alargan el paso y mas se alejan,
Reparando á las veces reciamente
La gran furia y pujanza de la gente.

Bien una legua larga habían corrido
A toda furia por la seca arena;
Solo Lautaro no los ha seguido,
Lleno de enojo y de rabiosa pena:
Viendo el poco sosten del mal regido
Campo, tan recio el rico cuerno suena,
Que los mas delanteros lo sintieron,
Y al son, sin mas correr, se retrujeron.

Estaba así impaciente y enojado,
Que mirarle á la cara nadie osaba,
Y al pabellon él solo retirado
Un nuevo edicto publicar mandaba,
Que guerrero ninguno fuese osado
Salir un paso fuera de la cava,
Aunque los españoles revolviessen
Y mil veces el fuerte acometiesen.

Después llamando á junta á los soldados,
(Aunque ardiendo en furor) templadamente
Les dice: Amigos, vamos engañados
Si con tan poco número de gente
Pensamos allanar los levantados
Muros de una ciudad así eminente:
La industria tiene aquí mas fuerza y parte
Que la temeridad del fiero Marte.

Esta los fieros ánimos reprime,
Y á los flacos y débiles esfuerza:
Las cervices indómitas oprime
En el yugo domésticas por fuerza:
Esta el honor y pérdidas redime,
Y la sazón á usar della nos fuerza;
Que la industria solícita y fortuna
Tienen conformidad y andan á una.

Cumple partir de aquí, muestras haciendo
Que solo de temor nos retiramos,
Y asegurar los españoles, viendo
Como el honor y campo les dejamos;

Que después á su tiempo revolviendo
Harémos lo que así dificultamos,
Teniendo ellos el llano, y por guarida
Vecina la ciudad fortalecida.

El hijo de Pillan esto decia,
Cuando asomaba el bando castellano,
Que con esfuerzo nuevo y osadía
Quiere probar segunda vez la mano.
Fué tanto el alborozo y alegría
De los bárbaros viendo por el llano
Aparecer los nuestros, que al momento
Gritan y baten palmas de contento.

En esto los cristianos acercando
Poco á poco se van á la batalla,
Y al justo tiempo del partir llegando,
Dejan irse á la bárbara canalla:
Que uno la maza en alto, otro bajando
La pica, el cuerpo esento en la muralla,
Con animoso esfuerzo se mostraban,
Y al ejercicio bélico incitaban.

Unos acuden á las anchas puertas
Y comienzan allí el combate duro;
De escudos las cabezas bien cubiertas
Se llegan otros al guardado muro;
Otros buscan por partes descubiertas
La subida y el paso mas seguro:
Hinche el bando español la cava honda,
Y el araucano el muro á la redonda.

Pero el pueblo español con osadía,
Cubierto de fortísimos escudos,
La lluvia de los tiros resista
Y los botes de lanzas muy agudos.
Era tanta la grita y armonía,
Y el espeso batir de golpes crudos,
Que Maule el rauda curso refrenaba
Confuso al son que en torno rimbombaba.

Por las puertas y frente y por los lados
El muro se combate y se defiende;
Allí corren con prisa amontonados
A donde mas peligro haber se entiende:
Allí con prestos golpes esforzados
A su enemigo cada cual ofende
Con tan terrible afeto y fuerza dura
Que poco importa escudo ni armadura.

Los nuestros hacia atrás se retrujeron,
De los tiros y golpes impellidos,
Tres veces, y otras tantas revolviéron
De vergonzosa cólera movidos:
Gran pieza á la fortuna resistieron;
Mas ya todos andaban mal heridos;
Flacos, sin fuerza, lasos, desangrados,
Y de sangre los hierros colorados.

El coraje y la cólera es de suerte,
Que va en aumento el daño y la cruera,
Hallan los españoles siempre el fuerte
Mas fuerte y en los golpes mas dureza :
Sin temor acometen de la muerte ;
Pero poco aprovecha esta braveza ,
Que el que menos herido y flaco andaba
Por sels partes la sangre derramaba.

Hasta la gente bárbara se espanta
De ver lo que los nuestros han sufrido
De espesos golpes, flecha y piedra tanta
Que sin cesar sobre ellos ha llovido ;
Y cuan determinados y con cuanta
Furia tres veces han acometido ,
Desto los enemigos impacientes
Apretaban los puños y los dientes.

Y como tempestad que jamas cesa ,
Antes que va en furioso crecimiento ,
Cuando la congelada piedra espesa
Hiere los techos y se esfuerza el viento :

Asi los duros bárbaros , aprieta ,
Movidos de vergüenza y corrimiento ,
Con lanzas, dardos, piedras arrojadas ,
Baten dargas , rodela y celadas.

Los cansados cristianos , no pudiendo
Sufrir el gran trabajo incomportable ;
Se van forzosamente retrayendo
Del vano intento y plaza inespugnable :
Y el destrozado campo recogiendo ,
Vista su suerte y hado miserable ,
Por el mesmo camino que vinieron ,
Aunque con menos furia , se volvieron.

Aquella noche al pié de una montaña
Vinieron á tener su alojamiento ,
Segura de enemigos la campaña ,
Que ninguno salió en su seguimiento :
Decir prometo la cautela estraña
De Lautaro despues , que ahora me sienta
Flaco , cansado , ronco ; y entre tanto
Esforzaré la voz al nuevo canto.

CANTO XII.

Recogido Lautaro en su fuerte, no quiere seguir la vitoria por entretener á los españoles. Pasa ciertas razones con el Marcos Vaez, por las cuales Pedro de Villagran viene á entender el peligroso punto en que estaba, y levantando su campo se retira. Viene el marques de Cañete á la ciudad de Los Reyes en el Perú.

Virtud difícil y difícil prueba
Es guardar el secreto peligroso ,
Que la dificultad bien claro prueba
Cuanto es sano , seguro y provechoso ;
Y el poco fruto y mucho mal que lleva
El vicio inútil del hablar dañoso :
Ejemplo los de Libico homicidas ,
Y otros que les costó el hablar las vidas.

Veránse por los ojos y escrituras
En los presentes tiempos y pasados
Crueldades, ruínas, desventuras,
Infamias, puniciones de pecados ,
Grandes yerros en grandes coyunturas ,
Pérdidas de personas y de estados :
Todo por no sufrir el indiscreto
La peligrosa carga del secreto.

De los vicios, el menos de provecho
Y por donde mas daño á veces viene ,
Es el no retener el fácil pecho
El secreto hasta el tiempo que conviene :
Rompe y deshace al fin todo lo hecho ,
Quita la fuerza que la industria tiene ,
Guerra, furor, discordia, fuego enciende :
Al propio dueño y al amigo vende.

Por esto el sabio hijo de Pillano
La causa á sus soldados encubria
De no dejar salir gente á lo llano
Siguiendo la vitoria de aquel dia :
Y el retirado campo castellano ,
Seguro á paso largo por la via ,
Como dije, la furia quebrantada ,
Toma de la ciudad la vuelta usada.

Usar Lautaro desta maña , entiendo
Que fuese para algun sagaz intento ,
El cual, por conjeturas , comprehendo
Ser de gran importancia y fundamento.
Dejado esto á su tiempo , y revolviendo
A los nuestros , que así del fuerte asiento
Se alejan , á tres leguas otro dia
Hicieron alto , asiento y rancheria.

Dos dias los españoles estuvieron
Haciendo de los bravos aguardando ;
Pero jamas los bárbaros vinieron ,
Ni gente pareció del otro bando ;
Al fin dos de los nuestros se atrevieron
A ver el fuerte , y cerca dél llegando ,
Oyeron una voz alta del muro
Diciéndoles : Llegaos , que os doy seguro.

Al uno por su nombre lo llamaba ,
Con el cierto seguro prometido ,
El cual, dejando al otro, se llegaba
Por conocer quien era el atrevido :
Llegado el español junto á la cava ,
El de la voz fué luego conocido ,
Que era el gallardo hijo de Pillano ,
Tratado dél un tiempo como hermano.

Estaba de un lustroso peto armado
Con sobrevista de oro guarnecida ,
En una gruesa pica recostado
Por el ferrado regaton asida :
El ancho y duro hierro colorado
Y de sangre la media asta teñida ;
Puesta de limpio acero una celada
Abierta por mil partes y abollada.

Llegado el español donde podía
Hablarle y entenderle claramente ,
El bizarro Lautaro le decia :
Marcos, de tí me espanto estrañamente
Y desa tu ignorante compañía,
Que sin razon y seso, ciegamente
Penseis así de mi opinion mudarme
Y ser bastantes todos á enojarme.

¿ Qué intento os mueve ó qué furor insano,
Que así quereis tiranizar la tierra ?
¿ No veis que todo agora está en mi mano ;
El bien vuestro y el mal, la paz, la guerra ?
¿ No veis que el nombre y crédito araucano
Los levantados ánimos atierra ?
¿ Que solo el son al mundo pone miedo
Y quebranta las fuerzas y el denuedo ?

En los pueblos no fultes poderosos
De defender las propias posesiones ,
Que es cosa, que aun los pájaros medrosos
Hacen rostro en su nido á los leones :
¿ Y en los desiertos campos pedregosos
Pensais de sustentar los pabellones
En tiempo que estais mas amedrentados ,
Y mas vuestros contrarios animados ?

Es, á mi parecer, loca osadía
Querer contra nosotros sustentaros ,
Pues ni por arte, maña ni otra via
Podeis en nuestro daño aprovecharos :
Si lo quereis llevar por valentía ,
Baste el presente estrago á escarmentaros ;
Que fresca sangre aun vierten las heridas,
Y della aquí las yerbas veo teñidas.

Pues dejar yo jamas de perseguiros ,
Segun que lo juré, será escusado ;
Hasta dentro en España he de seguirlos ,
Que así lo he prometido al gran senado :

Mas si quereis en tiempo reduciros ,
Haciendo lo que aquí es será mandado ,
Saldré de la promesa y juramento ,
Y vosotros saldréis de perdimiento.

Treinta mujeres vírgenes apuestas
Por tal concierto habeis de dar cada año .
Blancas, rubias, hermosas, bien dispuestas,
De quince años á veinte, sin engaño :
Han de ser españolas ; y tras estas
Treinta capas de verde y fino paño ,
Y otras treinta de púrpura, tejidas
Con fino hilo de oro guarnecidas :

Tambien doce caballos poderosos
Nuevos y ricamente enjaezados ,
Domésticos, ligeros y furiosos ,
Debajo de la rienda concertados :
Y seis diestros lebreles animosos
En la caza, me habeis de dar cebados :
Este solo tributo estorbaria
Lo que estorbar el mundo no podria.

Atento el castellano le escuchaba ,
Estando de la plática gustoso ;
Mas cuando á estas razones allegaba
No pudo aquí tener ya mas reposo :
Así impaciente al bárbaro atajaba
Diciéndole : No estés tan orgulloso ,
Que las parias que pides ¿ o Lautaro !
Te costarán, si esperas, presto caro.

En pago de tu loco atrevimiento
Te darán españoles por tributo
Cruda muerte, con áspero tormento ,
Y Arauco cubrirán de eterno luto.
Lautaro dijo : Es eso hablar al viento ;
Sobre ello, Marcos, mas yo no disputo ;
Las armas, no la lengua, han de tratario ,
Y la fuerza y valor determinario.

Libre puedes decir lo que quisieres ,
Como aquel que seguro le está dado ,
Que tú despues harás lo que pudieres ,
Y yo podré hacer lo que he jurado :
Tratemos de otras cosas de placeres ,
Quede para su tiempo comenzado ;
Y quírote mostrar, pues tiempo hallo ,
Una lucida escuadra de á caballo.

Que, para que no andeis tan al seguro ,
Acuerdo de tener tambien caballos ,
Y de imponer mis súbditos procuro
A saberlos tratar y gobernarlos.
Esto dijo Lautaro, y desde el muro
A seis dispuestos mozos sus vasallos
Mandó que en seis caballos cabalgasen ,
Y por delante dél los paseasen.

Por las dos puentes , á la voz caladas ,
 Salieron á caballo seis chilcanos ,
 Pintadas y anchas dargas embrazadas ,
 Gruesas lanzas terciadas en las manos :
 Vestidas fuertes cotas , y tocadas
 Las cabezas al modo de africanos ,
 Mantos por las caderas derribados ,
 Los brazos hasta el codo arremangados :

Y con airosa muestra , por delante
 Del atento español dos vueltas dieron ;
 Pero ni de su puesto y buen semblante
 Punto que se notase le movieron :
 Antes con muestra y ánimo arrogante ,
 En alta voz , que todos lo entendieron ,
 (Que el muro estaba ya lleno de gente)
 Habló así con Lautaro libremente :

En vano ¡ o capitán ! cierto trabaja
 Quien pretende con fieros espantarme ;
 No estimo lo que ves en una paja ,
 Ni alardes pueden punto amedrentarme ;
 Y por mostrar si temo la ventaja ,
 Yo solo con los seis quiero probarme ,
 Do verás , que á seis mil seré bastante :
 Vengan luego á la prueba aquí delante .

Lautaro respondió : Marcos , si mueres
 Tanto por nos mostrar tu fuerza y brio ,
 El mínimo que dellos escogieres
 A plé vendrá contigo en desafío
 Del modo y la manera que quisieres :
 Elige armas y campo á tu albedrío ,
 Ora con ellas , ora desarmados ,
 A puños , coces , uñas y á bocados .

El español le dijo : Yo te digo
 Que mi honor en tal caso no consiente
 Darles uno por uno su castigo ,
 Porque jamas se diga entre la gente
 Que cuerpo á cuerpo bárbaro conmigo
 En campo osase entrar singularmente :
 Por tanto , si no quieres lo que pido ,
 No quiero yo acetar otro partido .

No vinieron en esto á concertarse :
 Despues por otras cosas discurrieron ;
 Pero llegado el tiempo de apartase
 Del bárbaro , los dos se despidieron :
 Vueltos á su camino , oyen llamarse ,
 Y á la voz conocida revolvieron .
 Que era el mesmo Lautaro quien llamaba ,
 Diciendo : Una razon se me olvidaba .

Tengo mi gente triste y afligida ,
 Con gran necesidad de bastimento ,
 Que me falta del todo la comida
 Por órden mala y poco regimiento :

Pues la tenéis de sobra recogida ,
 Haced un liberal repartimiento
 Proveyéndonos della , que á mi cuenta
 Mas la gloria y honor vuestro acrecienta :

Que en el inclito estado es uso antiguo ,
 Y entre buenos soldados ley guardada ,
 Alimentar la fuerza al enemigo
 Para solo oprimirle por la espada :
 Estad , Marcos , atento á lo que digo ,
 Y entended , que será cosa loada ,
 Que digan que las fuerzas sojuzgastes
 Que para mayor triunfo alimentastes .

Que se llame vitoria yo lo dudo
 Cuando el contrario á tal extremo viene
 Que en aquello que nunca el valor pudo
 La hambre miserable poder tiene ,
 Y al fuerte brazo indómito y membrudo
 Lo debilita , doma y lo detiene ;
 Y así por bajo modo y estrechez ,
 Viene á parecer fuerte la flaqueza .

Era , señor , su intento que pensase
 Ser la necesidad , fingida , cierta ,
 Para que nuestra gente se animase
 De industria abriendo aquella falsa puerta ;
 Y con esto induciria á que esperase ,
 Teniendo así su astucia mas cubierta ,
 Hasta que el fin llegase deseado
 Del cauteloso engaño fabricado .

Marcos , de las palabras comovido ,
 Le dice : Yo prometo de intentallo
 Por solo esas razones que has movido ,
 Y hacer todo el poder en procurallo .
 Habiéndose con esto despedido ,
 Revolviendo las riendas al caballo ,
 Él y su compañero caminaron
 Hasta que al español campo llegaron .

De todo al punto Villagrá informado
 Cuanto á Marcos Lautaro dicho habla ,
 Sospechoso , confuso y admirado
 De ver que bastimentos le pedia :
 Era sagaz , celoso y recatado .
 Revolviendo la presta fantasía ,
 Los secretos designios comprehende ,
 Y el peligroso estado y trance entiende ;

Y , en el presto remedio resoluta ,
 Cuando el mundo se muestra mas oscuro ,
 Sin tocar trompa , del peligro instruto ,
 Toma el camino á la ciudad seguro ,
 Maravillado del ardid astuto .
 Pero de nuestra gente ahora no curo ,
 Que quiero antes decir el modo extraño
 De la ingeniosa astucia y nuevo engaño .

Aun no era bien la nueva luz llegada,
 Cuando luego los bárbaros supieron
 La súbita partida y retirada,
 Que no con poca muestra lo sintieron,
 Viendo claro que al fin de la jornada
 Por un espacio breve no pudieron
 Hacer en los cristianos tal matanza
 Que nadie dellos mas tomara lanza.

Que aquel sitio cercado de montaña,
 Que es en un bajo y recogido llano,
 De acequias copiosísimas se baña
 Por zanjas con industria hechas á mano:
 Rotas al nacimiento, la campaña
 Se hace en breve un lago y gran pantano;
 La tierra es honda, floja, anegadiza,
 Hueca, falsa, esponjada y movediza.

Quedáran, si las zanjas se rompieran,
 En agua aquellos campos empapados;
 Moverse los caballos no pudieran
 En pegajosos lodos atascados:
 A donde, si aguardáran, los cogieran
 Como en liga á los pájaros cebados:
 Que ya Lautaro, con despacho presto,
 Había en ejecucion el ardid puesto.

Triste por la partida y con despecho
 La fuerza desampara el mismo día,
 Y el camino de Arauco mas derecho
 Marcha con su escuadron de infantería:
 Revuelve y traza en el cuidadoso pecho
 Diversas cosas, y en ninguna había
 El consuelo y disculpa que buscaba,
 Y entre sí razonando, suspiraba.

Diciendo: ¿Qué color puede bastarme
 Para ser desta culpa reservado?
 ¿No pretendí yo mucho de encargarme
 De cosa que me deja bien cargado?
 ¿De quién sino de mí puedo quejarme,
 Pues todo por mí mano se ha guiado?
 ¿Soy yo quien prometió en un año solo
 De conquistar del uno al otro polo?

Mientras que yo con tan lucida gente
 Ver el muro español aun no he podido,
 La luna ya tres veces frente á frente
 Ha visto nuestro campo mal regido:
 Y el carro de Faeton resplandeciente
 Del Escorpio al Acuario ha discurrido;
 Y al fin damos la vuelta maltratados,
 Con pérdida de mas de cien soldados.

Si con morir tuviese confianza
 Que una vergüenza tal se colorase,
 Haría á mi inútil brazo que esta lanza
 El débil corazón me atravesase:

Pero daría de mí mayor venganza
 Y gloria al enemigo, si pensase
 Que temí mas su brazo poderoso
 Que el flaco mío cobarde y temeroso.

Yo juro al infernal poder eterno,
 Si la muerte en un año no me atiera,
 De echar de Chile el español gobierno,
 Y de sangre empapar toda la tierra:
 Ni mudanza, calor, ni crudo invierno
 Podrán romper el hilo de la guerra,
 Y dentro del profundo reino oscuro
 No se verá español de mí seguro.

Hizo también solene juramento
 De no volver jamás al nido caro,
 Ni del agua, del sol, sereno y viento
 Ponerse á la defensa ni al reparo:
 Ni de tratar en cosas de contento
 Hasta que el mundo entienda de Lautaro
 Que cosa no emprendió dificultosa
 Sin darla, con valor, salida honrosa.

En esto le parece que aflojaba
 La cuerda del dolor, que á veces tanto
 Con grave y dura afrenta le apretaba,
 Que de perder el seso estuvo á canto:
 Así el feroz Lautaro caminaba,
 Y al fin de tres jornadas, entre tanto
 Que el esperado tiempo se avecina,
 Se aloja en una vega á la marina.

Junto á donde con recto movimiento
 Baja de un monte Itáta caudaloso,
 Atravesando aquel umbrroso asiento
 Con sesgo curso, grave y espacioso:
 Los árboles provocan á contento,
 El viento sopla allí mas amoroso,
 Burlando con las tiernas florecillas,
 Rojas, azules, blancas y amarillas.

Siete leguas de Penco justamente
 Es esta deleitosa y fértil tierra,
 Abundante, capaz y suficiente
 Para poder sufrir gente de guerra:
 Tiene cerca á la banda del oriente
 La grande cordillera y alta sierra
 De donde el raudito Itáta apresurado
 Baja á dar su tributo al mar salado.

Fué un tiempo de españoles; pero había
 La prometida fe ya quebrantado,
 Viendo que la fortuna parecia
 Declarada de parte del estado;
 El cual veinte y dos leguas contenía:
 Este era su distrito señalado;
 Pero tan grande crédito alcanzaba
 Que toda la nacion le respetaba.

Los españoles ánimos briosos
 Este los puso humildes por el suelo ;
 Este los bajos, tristes y medrosos
 Hace que se levanten contra el cielo,
 Y los extraños pueblos poderosos
 De miedo de este viven con recelo ;
 Los remotos vecinos y extranjeros
 Se rinden y someten á sus fueros.

Pues la flor del estado deseando
 Estaba al tardo tiempo en esta vega ,
 Tardo para quien gusto está esperando ;
 Que al que no espera bien, bien presto llega :
 Pero, el tiempo y sazón apresurando ,
 A sus valientes bárbaros congrega ,
 Y antes que se metiesen en la vía ,
 Estas breves razones les decía :

Amigos, si entendiésemos que el deseo
 De combatir, sin otro miramiento,
 Y la fogosa gana que en vos veo ,
 Fuese de la vitoria el fundamento ,
 Hágoos saber de mí que cierto creo
 Estar en vuestra mano el vencimiento ;
 Y un paso atrás volver no me hiciera
 Si el mundo sobre mí todo viniera.

Mas no es solo con ánimo adquirida
 Una cosa difícil y pesada :
 ¿Qué aprovecha el esfuerzo sin medida
 Si tenemos la fuerza limitada ?
 Mas esta (aunque con límite) regida
 Por industrioso ingenio y gobernada ,
 De duras y de muy dificultosas
 Hace llanas y fáciles las cosas.

¿Cuántos vemos el crédito perdido
 En afrentoso y misero destierro
 Por solo haber sin término ofrecido
 El pecho osado al enemigo hierro ?
 Que no es valor, mas antes es tenido
 Por loco, temerario y torpe yerro :
 Valor es ser al órden obediente ,
 Y locura sin órden ser valiente.

Como en este negocio y gran jornada
 Con tanto esfuerzo así nos destruimos ,
 Fué porque no miramos jamas nada
 Sino al ciego apetito á quien seguimos :
 Que á no perder, por furia anticipada ,
 El tiempo y coyuntura que tuvimos ,
 No quedará español ni cosa alguna
 A la disposicion de la fortuna.

Si al entrar de la fuerza reportados
 Allí algun sufrimiento se tuviera ,
 Fueran vuestros esfuerzos celebrados ,
 Pues ningun enemigo se nos fuera :

En la ciudad estaban descuidados :
 Con la gente que andaba por defuera
 Hicieramos un hecho y una suerte
 Que no la consumieran tiempo y muerte.

Pero quiero ponerlos advertencia ,
 Que habeis por la razon de gobernaros ,
 Haciendo al movimiento resistencia
 Hasta que la sazon venga á llamaros :
 Y no salirme un punto de obediencia ,
 Ni á lo que no os mandáre adelantaros ;
 Que en el inobediente y atrevido
 Haré ejemplar castigo nunca oído.

Y, pues volvemos ya donde se muestra
 Nuestro poco valor, por mal regidos ,
 En fe que habeis de ser, alzo la diestra ,
 En el primer honor restituidos ,
 O el campo regará la sangre nuestra ,
 Y habemos de quedar en él tendidos
 Por pasto de las brutas bestias fieras ,
 Y de las sucias aves carniceras.

Con esto fué la plática acabada ,
 Y la trompeta á levantar tocando ,
 Dieron nuevo principio á su jornada ,
 Con la usada presteza caminando :
 Yendo así, al descubrir de una ensenada ,
 Por Mataquino á la derecha entrando ,
 Un bárbaro encontraron por la vía ,
 Que del pueblo les dijo que venia.

Este les afirmó con juramento
 Que en Mapochó se sabe su venida ;
 Ora les dió la nueva della el viento ,
 Ora de espías solícitas sabida :
 Tambien que de copioso bastimento
 Estaba la ciudad ya prevenida ,
 Con defensas, reparos, provisiones ,
 Pertrechos, aparatos, municiones.

Certificado bien Lautaro desto ,
 Muda el primer intento que traia ,
 Viendo ser temerario presupuesto
 Seguirle con tan poca compañía :
 Piensa juntar mas gentes, y de presto
 Un fuerte asiento que en el valle habia
 Con ingenio y cuidado diligente
 Comienza á reforzarle nuevamente.

Con la priesa que dió, dentro metido ,
 Y ser dispuesto el sitio y reparado ,
 Fué en breve aquel lugar fortalecido ,
 De foso y fuerte muro rodeado :
 Gente á la fama desto habia acudido ,
 Codiciosa del robo deseado.
 Forzoso me es pasar de aquí corriendo
 Que siento en nuestro pueblo un gran estruendo.

Sábese en la ciudad por cosa cierta
Que á toda furia el hijo de Pillano,
Guiando un escuadron de gente esperta,
Viene sobre ella con armada mano:
El súbito temor puso en alerta
Y confusion al pueblo castellano;
Mas la sangre, que el miedo helado habia,
De un ardiente coraje se encendia.

A las armas acuden los briosos,
Y aquellos que los años agravaban
Con industrias y avisos provechosos
La tierra y partes flacas reparaban:
Tras estos treinta mozos animosos
Y un astuto caudillo se aprestaban,
Que con algunos bárbaros amigos
Fuesen á descubrir los enemigos.

Villagrà á la sazón no residia
En el pueblo español alborotado,
Que para la Imperial partido habia
Por camino de Arauco desviado:
Mas ya con nueva gente revolvía,
Y junto de do el bárbaro cercado
De gruesos troncos y fagina estaba,
Sin saberlo, una noche se alojaba.

Cuando la alegre y fresca aurora vino,
Y él la nueva jornada comenzaba,
Al calar de una loma, en el camino
Un comarcano bárbaro encontraba,
El cual le dió la nueva del vecino
Campo, y razon de cuanto en él pasaba;
Que todo bien el mozo lo sabia,
Como aquel que á robar de allá venia.

Entendió el español, del indio, cuanto
El bárbaro enemigo determina,
Y como allega gentes, entre tanto
Que el oportuno tiempo se avecina:
No puso á los cautenes esto espanto,
Y mas cuando supieron que vecina
Venia tambien la gente nuestra armada,
Que dellos aun no estaba una jornada.

Villagran le pregunta si podria
Ganar al araucano la albarrada:
Sonriéndose el indio respondia
Ser cosa de intentar bien escusada,
Por el reparo y sitio que tenia,
Y estar por las espaldas abrigada
De una tajada y peñascosa sierra,
Que por aquella parte el fuerte cierra.

Dijole Villagran: Yo determino
Por esa relacion tuya guiarme,
Y abrir por la montaña alta el camino,
Que quiero á cualquier cosa aventurarme

Y si donde está el campo lautarino
En una noche puedes tú llevarme,
Del trabajo serás gratificado,
Y al fuego, si me mientes, entregado.

Sin temor dice el bárbaro: Yo juro
En menos de una noche de llevarte
Por difícil camino aunque seguro;
Desta palabra puedes confiarte:
De Lautaro despues no te aseguro;
Ni tu gente y amigos serán parte
A que si vais allá no os coja á todos
Y os dé civiles muertes de mil modos.

No le movió el temor que le ponía
A Villagran el bárbaro guerrero,
Que visto cuan sin miedo se ofrecia,
Le pareció de trato verdadero:
Y á la gente del pueblo, que venia,
Despacha un diligente mensajero,
Para que con la priesa conveniente
Con él venga á juntarse brevemente.

Pues otro día allí juntos, se dejaron
Ir por do quiso el bárbaro guiallos,
Y en la cerrada noche no cesaron
De afligir con espuelas los caballos.
Despues se contará lo que pasaron,
Que cumple por agora aqui dejallo,
Por decir la venida en esta tierra
De quien dió nuevas fuerzas á la guerra.

Hasta aqui, lo que en suma he referido
Yo no estuve, señor, presente á ello;
Y así, de sospechoso, no he querido
De parciales intérpretes sabello:
De ambas las mismas partes lo he apren-
Y pongo justamente solo aquello, [dido,
En que todos concuerdan y confieren,
Y en lo que en general menos difieren.

Pues que, en autoridad de lo que digo,
Vemos que hay tanta sangre derramada,
Prosiguiendo adelante, yo me obligo,
Que irá la historia mas autorizada:
Podré ya discurrir como testigo
Que fui presente á toda la jornada,
Sin cegarme pasión, de la cual huyo,
Ni quitar á ninguno lo que es suyo.

Pisada en esta tierra no han pisado
Que no haya por mis piés sido medida;
Golpe ni cuchillada no se ha dado
Que no diga de quien es la herida:
De las pocas que di estoy disculpado,
Pues tanto por mirar, embebecida,
Truje la mente en esto y ocupada,
Que se olvidaba el brazo de la espada.

Si causa me incitó á que yo escribiese
 Con mi pobre talento y torpe pluma,
 Fué que tanto valor no pareciese,
 Ni el tiempo injustamente lo consuma:
 Que el mostrarme yo sablo me moviese,
 Ninguno que lo fuere lo presuma,
 Que, cierto, bien entiendo mi pobreza,
 Y de las flacas sienes la estrechez.

De mi poco caudal bastante indicio
 Y testimonio aquí patente queda:
 Va la verdad desnuda de artificio,
 Para que mas segura pasar pueda:
 Pero si fuera desto lleva vicio,
 Pido que por merced se me conceda
 Se mire en esta parte el buen intento,
 Que es solo de acertar y dar contento:

Que aunque la barba el rostro no ha ocupa-
 Y la pluma á escribir tanto se atreve, [do,
 Que de crédito estoy necesitado,
 Pues tan poco á mis años se le debe;
 Espero que será, señor, mirado
 El celo justo y causa que me mueve;
 Y esto la voluntad se tome en cuenta
 Para que algun error se me consienta.

Quiero dejar á Arauco por un rato:
 Que para mi discurso es importante
 Lo que forzado aquí del Perú trato,
 Aunque de su comarca es bien distante:
 Y para que se entienda mas barato,
 Y con facilidad lo de adelante,
 Si Lautaro me deja, diré en breve
 La gente que en su daño ahora se mueve.

El marques de Cañete era llegado
 A la ciudad insigne de Los Reyes,
 De Carlos Quinto máximo enviado
 A la guarda y reparo de sus leyes:
 Este fué por sus partes señalado
 Para virey de donde dos vireyes
 Por los rebeldes brazos atrevidos
 Habian sido á la muerte conducidos.

Ollendo el virey nuevo las pastones
 Y maldades por uso introducidas,
 El ánimo dispuesto á alteraciones,
 En leal apariencia entretejidas;
 Los agravios, insultos y traiciones,
 Con tanta desvergüenza cometidas;
 Viendo, que aun el tirano no hedía,
 Que aunque muerto, de fresco se bullía;

Entró como sagaz y receloso,
 No mostrando el cuchillo y duro hierro,
 Que fuera en aquel tiempo peligroso,
 Y dar con hierro en un notable yerro:

Mostrándose benigno y amoroso,
 Trayéndoles la mano por el cerro,
 Hasta tomar el paso á la malicia,
 Y dar mas fuerza y mano á la justicia.

En tanto que las cosas disponia,
 Para limpiar del todo las maldades,
 Quitando las justicias, las ponía
 De su mano por todas las ciudades;
 Estas eran personas que entendía
 Haber en ellas justas calidades,
 De Dios, del rey, del mundo temerosas,
 En semejantes cargos provechosas.

Entretenia la gente y sustentaba
 Con son de un general repartimiento,
 Y el mas culpado mas premio esperaba.
 Fundado en el pasado regimiento.
 El marques entre tanto se informaba,
 Llevando deste error diverso intento;
 Que no solo dió pena á los culpados,
 Mas renovó los yerros perdonados:

Pues cuando con el tiempo ya pensaron
 Que estaban sus insultos encubiertos,
 En público pregon se renovaron,
 Y fueron con castigo descubiertos:
 Que casi en los mas pueblos que pecaron
 Amanecieron en un tiempo muertos
 Aquellos que con mas poder y mano
 Habian seguido el bando del tirano.

No condeno, señor, los que murieron,
 Pues fueron perdonados y admitidos,
 Cuando á vuestro servicio en sazón fueron,
 Y en importante tiempo reducidos;
 Quedando los errores que tuvieron
 A vuestra gran clemencia remitidos.
 De vos solo, señor, es el juzgarlos,
 Y el poderlos salvar ó condenarlos.

Dar mi decreto en esto yo no puedo,
 Que siempre en casos de honra lo rehuso:
 Solo digo el terror y extraño miedo
 Que en la gente soberbia el marques puso
 Con el castigo, á la sazón acedo,
 Dejando el reino atónito y confuso,
 Del temerario hecho tan dudoso,
 Que aun era imaginarlo peligroso.

A quien hallaba culpa conocida,
 Del Perú le destierra en penitencia,
 Que es entre ellos la afrenta mas sentida
 Y que se toma menos en paciencia:
 El justo, de ejemplar y recta vida,
 Temeroso escudriña la conciencia,
 Viendo el rigor de la justicia airada,
 Que ya desenvainado habia la espada.

Y algunos capitanes y soldados,
Que con lustre sirvieron en la guerra
Y esperaban de ser gratificados,
Conforme á los humores de la tierra,
Recelando tenerlos agraviados,
Del reino en son de presos los destierra,
Remitiendo las pagas á la mano
De rey tan poderoso y soberano.

Esto puso suspensa mas la gente,
La causa del destierro no sabiendo;
No entiende si es injusta ó justamente;
Solo sabe callar y estar temblando:
Teme la furia y el rigor presente,
Y á inquirir la razon no se atreviendo,
Tiende á cualquier rumor atento oído;
Mas no puede sentir mas del ruido.

Temor, silencio y confusion andaba,
Atónita la gente discurría,
Nadie la oculta causa preguntaba,
Que aun preguntar, error le parecía:
Por saber, uno á otro se miraba,
Y el mas sabio los hombros encogía,
Temiendo el golpe del furor presente,
Movido al parecer por accidente.

Fué hecho tan sagaz, grande y osado,
Que pocos con razon le van delante,
Asaz en estos tiempos celebrado,
Y á los ánimos sueltos importante:
Por él quedó el Perú atemorizado,
Temerario, rebelde y arrogante,
Y á la justicia el paso mas seguro,
Con mayor esperanza en lo futuro.

Así enfrenó el Perú, con un bocado
Que no le romperá jamas la rienda,
Haciendo al ambicioso y alterado
Contentarse con sola su hacienda;
Y el bullicio y deseo inordenado,
Le redujo á quietud y nueva enmienda:
Que poco lo mal puesto permanece,
Como por la experiencia al fin parece.

Quien antes no pensaba estar contento
Con veinte ó treinta mil pesos de renta,
Enfrena de tal suerte el pensamiento
Que solo con la vida se contenta:
Después hizo el marques repartimiento
Entre los beneméritos de cuenta,
Para esforzar los ánimos caldos
Y dar mayor tormento á los perdidos.

Con ejemplos así y acaecimientos,
¿Cómo vemos que tantos van errados,
Que sobre arena y frágiles cimientos
Fabrican edificios levantados?

Bien se muestran sus flacos fundamentos,
Pues por tierra tan presto derribados
Con afrentoso nombre y voz los vemos;
Huyendo su inficion cuanto podemos.

¡O vano error! ¡o necio desconcierto;
Del torpe que con ánimo ignorante
No mira en el peligro y paso incierto
Las pisadas de aquel que va delante,
Teniendo, á costa ajena, ejemplo cierto,
Que el brazo del amigo mas constante
Ha de esparcir su sangre en su disculpa,
Lavando allí la espada de la culpa!

Quiero que esté algun tiempo falsamente
Sobre traidores hombros sostenido,
Que el viento que se mueve de repente
Le aflige, altera y turba aquel ruido:
Pues que cuando la voz del rey se siente,
No hay son tan duro y áspero al oído:
Que tiene solo el nombre fuerza tanta
Que los huesos le oprime y le quebranta.

Que le asome fortuna algun contento,
¡Con cuántos sinsabores va mezclado!
Aquel recelo, aquel desabrimiento,
Aquel triste vivir tan recatado:
Traga el duro morir cada momento,
Témese del que está mas confiado:
Que la vida antes libre y amparada
Está sujeta ya á cualquier espada.

Negando al rey la deuda y obediencia,
Se somete al mas mínimo soldado,
Poniendo en contentarle diligencia,
Con gran miedo y solícito cuidado;
Y aquellos mas amigos en presencia,
Las lanzas le enderezan al costado,
Y sobre la cabeza aparejadas
Le están amenazando mil espadas.

Cualquier rumor, cualquiera voz le espanta,
Cualquier secreto piensa que es negarle:
Si el brazo mueve alguno y lo levanta,
Piensa el triste que fue para matarle:
La soga arrastra, el lazo á la garganta:
¿Qué confianza puede asegurarle?
Pues mal el que negar al rey procura
Tendrá con un tirano fe segura.

Si no bastáre verlos acabados
Tan presto, y que ninguno permanece,
Y los rollos y términos poblados
De quien tan justamente lo merecé;
Bandos, casas, linajes estragados,
Con nombre que los mancha y escurece;
Baste la obligacion con que nacemos,
Que á nuestro rey y príncipe tenemos.

De un paso en otro paso voy saliendo
Del discurso y materia que seguia ;
Pero aunque vaya ciego discurriendo
Por caminos mas ásperos sin guia ,

Del encendido Marte el son horrendo
Me hará que atine á la derecha via ;
Y así , seguro desto y confiado ,
Me atrevo á reposar , que estoy cansado .

CANTO XIII.

Hecho el marques de Caffete el castigo en el Perú , llegan mensajeros de Chile á pedirle socorro ; el cual , vista ser su demanda importante y justa , se le envía grande por mar y por tierra . Tambien contiene al cabo este canto como Francisco de Villagran , guiado por un indio , viene sobre Lautaro .

Dichoso con razon puede llamarse
Aquel que en los peligros arrojado
Dellos sabe salir sin ensuciarse ,
Y libre de poder ser imputado :
Pero quien destos puede desviarse
Le tengo por mas bien aventurado ;
Aunque el peligro afina lo perfeto ,
Aquel que dél se aparta es el discreto .

Que muchas veces da la fantasia
En cosas que seguro nos promete ,
Y un ánimo á salir con ellas cria
Que con temeridad las acomete ,
Despues en el peligro desvaria ,
Y no acierta á salir de á do se mete :
Que la señora al siervo sometida ,
Pierde la fuerza y tino á la salida .

Veréis en el Perú que han procurado
Levantar el tirano y ayudarle ,
Para solo mostrar , despues de alzado ,
La traidora lealtad en derribarle :
Y con designio y ánimo dañado
Le dan fuerza , y despues viene á matarle
La espada infiel , de la maldad autora ,
Al rey y amigos pérdua y traidora .

Fraguan la guerra , atizan disensiones
En hábito leal , aunque engañoso ,
Pensando de subir mas escalones
Por un áspero atajo y tropezoso :
Al cabo las malvadas intenciones
Vienen á fin tan malo y afrentoso ,
Como veréis , si bien mirais la guerra
Civil y alteraciones desta tierra .

Deshechos , pues , del todo los nublados
Por el audaz marques y su prudencia ,
Curando con rigor los alterados ,
Como quien entendió bien la dolencia :
En nombre de su rey , á otros tocados
De aquel olor , descubre la clemencia ,
Que hasta allí del rigor cubierta estaba ,
Con general perdon que los lavaba .

No el atrevido caso y espantoso ,
En el Perú jamas acontecido ,
Ni el ejemplar castigo riguroso
Que amansó el fiero pueblo embravecido ,
Fué en tal tiempo bastante y poderoso ,
De ensordecer el bárbaro ruido ,
Y la voz araucana y clara fama
Que en aquellas provincias se derrama .

Nuevas por mar y tierra eran llegadas
Del daño y perdicion de nuestra gente ,
Por las vitorias grandes y jornadas
Del araucano bárbaro potente :
Pidiendo las ciudades apretadas
Presuroso socorro y suficiente ,
Haciendo relacion de cómo estaban
Y de todas las cosas que pasaban .

Gerónimo Alderete , adelantado ,
A quien era el gobierno cometido ,
Hombre en estas provincias señalado ,
Y en gran figura y crédito tenido :
Donde como animoso y buen soldado
Habla grandes trabajos padecido ;
(No pongo su proceso en esta historia ,
Que dél la general hará memoria .)

Presente no se halla á tanta guerra
Y á tales desventuras y contrastes ;
Mas con vos , gran Felipe , en Inglaterra ,
Cuando la fe de nuevo allí plantastes :
Allí le distes cargo desta tierra ,
De allí con gran favor le despachastes ;
Pero cortóle el áspero destino
El hilo de la vida en el camino .

Fué su muerte así súbita sentida ,
Y mas el sentimiento acrecentaba
Ver la gobernacion tan corrompida
Que cada uno por sí se gobernaba :
Andaba la discordia ya encendida ,
La ambicion del mandar se desmandaba :
Al fin , es imposible que acaezca
Que un cuerpo sin cabeza permanezca .

Aquellos que de Chile habian venido
A pedir el socorro necesario,
Viendo á su adelantado fallecido
Y todo á su propósito contrario,
Con un semblante triste y afligido,
De parecer de todos voluntario
Piden á don Hurtado que se vea,
Y de remedio presto los provea ;

Diciendo : varon claro y escelente,
Nuestra necesidad te es manifesta,
Y la fuerza del bárbaro potente
Que tiene á Chile en tanto estrecho puesta :
El mas fuerte remedio es llevar gente,
Esta ya puedes ver cuan cara cuesta.
De parte de tu rey te requirimos
Nos concedas aquí lo que pedimos.

A tu hijo ¡ o marques ! te demandamos,
En quien tanta virtud y gracia cabe,
Porque con su persona confiamos
Que nuestra desventura y mal se acabe :
De sus partes, señor, nos contentamos,
Pues que por natural cosa se sabe
(Y aun acá en el comun es habla vieja)
Que nunca del leon nació la oveja.

Y pues hay tanta falta de guerreros,
Haciendo esta jornada don García
Se moverá el comun y caballeros,
Alegres de llevar tan buena guia :
Y lo que no podrán muchos dineros
Podrá el amor y buena compañía,
O la vergüenza y miedo de enojarte,
O su propio interes en agradarte.

El marques de Cañete, respondiendo
A la justa demanda alegremente,
Vino en ello de grado, conociendo
Ser cosa necesaria y conveniente :
Y el hijo, hacienda y deudos ofreciendo,
Al punto derramó en toda la gente
Gran gana de pasar á aquella tierra
A ejercitar las armas en tal guerra.

Uno se ofrece allí y otro se ofrece,
Así gran gente en número se mueve,
Y aquel que no lo hace, le parece
Que falta y no responde á lo que debe :
Hasta en cansados viejos reverdece
El ardor juvenil, y se remueve
El flaco humor y sangre casi helada
Con el alegre son de esta jornada.

¡ O valientes soldados araucanos !
Las armas prevenid y corazones,
Y aquel raro valor de vuestras manos
Temido en las antárticas regiones ;

Que gran copia de jóvenes lozanos
Descoge en vuestro daño sus pendones ;
Pensando entrar por toda vuestra tierra
Haciendo fiero estrago y cruda guerra ;

No con los hierros botos y mohosos
De los que las paredes hermosean,
Ni brazos del torpe ocio perezosos
Que con gran pesadumbre se rodean,
Ni los ánimos hechos á reposos
Que cualquiera mudanza en que se vean
Los altera, los turba y entorpece
Y el desusado son los desvanece ;

Mas hierros templadísimos y agudos,
En sangre de tiranos afilados,
Fuerles brazos, robustos y membrudos,
En dar golpes de muerte ejercitados ;
Animos libres, de temor desnudos,
En los peligros siempre habitados,
Que el son horrendo que á otros atormenta
Los alegra, despierta y alimenta.

Cosa destas yo pienso que ninguna
Os puede derribar de vuestro estado ;
Mas tiéneme dudoso sola una,
Que nadie della ha sido reservado :
Esta es la usada vuelta de Fortuna,
Que siempre alegre rostro os ha mostrado,
Y es inconstante, falsa y variable,
En el mal firme, y en el bien mudable.

Que si la guerra el español procura,
Haciendo de su espada ufana muestra,
Querriale preguntar, si por ventura
Corta por mas lugares que la vuestra ?
Si la fuerza del brazo le asegura
Del poder vuestro, y vencedora diestra ;
Verá, si mira bien en lo pasado,
El campo de sus huesos ocupado.

No sé ; pero soberbio y encendido
En bélico furor el pueblo veo,
Y al mas triste español apercibido
De armas, rico aparato, y buen deseo,
¡ O Arauco ! yo te juzgo por perdido :
Si las obras igualan al arreo,
Y no templa el camino esta braveza,
¡ Ay de tu presuncion y fortaleza !

Del apartado Quito se movieron
Gentes para hallarse en esta guerra :
De Loja, Piura, de Jaen salieron :
De Trujillo, de Guanuco y su tierra,
De Guamanga, Arequipa concurrieron
Gran copia ; y de los pueblos de la sierra,
La Paz, Cuzco, y los Charcas bien armados
Bajaron muchos pláticos soldados.

Treme la tierra, brama el mar hinchado
Del alboroto, estruendos y rumores
Que suenan por el aire delicado
De pífaros, trompetas y atambores
Contra el rebelde pueblo libertado,
Amenazando ya sus defensores
Con gruesa y reforzada artillería,
Que dentro del estado el son se oía.

De aparatos, jaeces, guarniciones
Los gallardos soldados se arreaban;
Sobrevistas y galas, invenciones
Nuevas y costosísimas sacaban:
Estandartes, enseñas y pendones
Al viento en cada calle tremolaban:
Vieran sastres y obreros ocupados
En hechuras, recamos y bordados.

Con el concurso y junta de guerreros
El grande estruendo y trápala crecía,
Y los prestos martillos de herreros
Formaban dura y áspera armonía:
El rumor de sólitos armeros
Todo el ancho contorno ensordecía;
Los celosos caballos de lozanos
Relinchando triscaban con las manos.

Andaba así la gente embarazada
Con el nuevo bullicio de la guerra;
Mas ya de lo importante aparejada,
Un caudillo salió luego por tierra:
Llevando copia della encomendada
Atravesó á Atacama y la alta sierra
Con la desierta costa y des poblados,
De osamenta de bárbaros sembrados.

La gente principal, todo aprestado,
Y reliquias del campo que quedaban,
Para romper el mar alborotado
Otra cosa que tiempo no aguardaban:
Mas viendo el cielo ya desocupado,
Y que las bravas olas aplacaban,
Con ordenada muestra y rico alarde
Sallieron de Los Reyes una tarde.

Yo con ellos también, que en el servicio
Vuestro empecé y acabaré la vida,
Que estando en Inglaterra en el oficio
Que aun la espada no me era permitida;
Llegó allí la maldad en deservicio
Vuestro, por los de Arauco cometida;
Y la gran desvergüenza de la gente
A la real corona inobediente.

Y con vuestra licencia, en compañía
Del nuevo capitán y adelantado
Caminé desde Londres hasta el día
Que le dejé en Taboga sepultado

De donde, con trabajos, y porfía
De la Fortuna y vientos, arrojado,
Llegué á tiempo que pude juntamente
Salir con tan lucida y buena gente.

Otro escuadron de amigos se me olvida,
No menos que nosotros necesarios,
Gente templada, mansa y recogida,
De frailes, provisos, comisarios,
Teólogos de honesta y santa vida,
Franciscos, dominicos, mercenarios,
Para evitar insultos de la guerra,
Usados mas allí que en otra tierra.

De varias profesiones y colores
Sale de Lima una lucida banda,
Y en el puerto tendidas por las flores
Estaban mesas llenas de vianda
Con vinos de odoríferos sabores,
Donde luego por una y otra banda
Sobre la verde yerba reclinados
Gustamos los manjares delicados.

Alegres los estómagos, contentos,
Levantados de allí, fuimos traídos
A do de verdes ramos y ornamentos
Estaban los bateles prevenidos;
Y al son de varios y altos instrumentos,
De los caros amigos despedidos,
En los ligeros barcos nos metimos, [mos.
Dando á un tiempo con fuerza al mar los re-

Los bateles de tierra se alargaban
Dejando con penosa envidia á aquellos
Que en la arenosa playa se quedaban,
Sin apartar los ojos jamas dellos.
Sobre diez galeones arribaban
Los prestos barcos, y saltando en ellos,
Tiempo los marineros no perdieron,
Que las velas al viento descogieron.

De estandartes, banderas, gallardetes
Estaban las diez naves adornadas;
Hiriendo el fresco viento los trinquetes
Comienzan á moverse sosegadas:
Suenan cañones, sacres, falconetes,
Y al doblar de la Isleta embarazadas;
Del austro cargan á babor la escota,
Tomando al sud-sudeste la derrota.

Las naos por el contrario mar rompiendo
La blanca espuma en torno levantaban,
Y á la furia del austro resistiendo,
Por fuerza, á su pesar, tierra ganaban:
Pero sobre el Garbino revolviendo,
De la gran cordillera se apartaban;
Y de sola una vuelta que viraron
El Guarco, al est-nordeste se hallaron.

Mas presto por la popa el Guarco vimos,
Con Chinca de otro bordo emparejando;
En alta mar tras estos nos metimos
Sobre la Nasca fértil arribando;
Y al esforzado Noto resistimos,
Su furia y bravas olas contrastando,
No bastando los recios movimientos
De dos tan poderosos elementos.

¿Que haya en Perú no es caso soberano
Tanta mudanza en tres leguas de tierra,
Que cuando es en los llanos el verano
Los montes el lluvioso invierno cierra;
Y cuando espesa niebla cubre el llano
En descubierto hiere el sol la sierra,
Y por esta razon van mas crecientes
En el verano abajo las vertientes?

De los vientos, el austro es el que manda,
Que deshace los húmidos nublados,
Y por todo, aquel mar discurre y anda,
Del cual son para siempre desterrados:
Los otros vientos reinan á la banda
De Atacamé, y allí son libertados,
Que hajar al Perú ninguno puede
Ni por natural orden se concede.

Pues las naves, del austro combatidas,
Las espumosas olas van cortando,
Que de valientes soplos impelidas
Rompen la furia en ellas, azotando
Las levantadas proas guarnecidas
De planchas de metal.... Pero mirando
Al español del bárbaro vecino,
Habré de andar mas presto este camino.

Correré á Villagran, el cual por tierra
Tambien en su jornada se apresura,
Atravesando la fragosa sierra
Que iguala con las nubes su estatura:
Diré lo que sucede en esta guerra,
Y qué rostro le muestra la ventura.
Mas, porque todo venga á ser mas claro,
Quiero tratar un poco de Lautaro.

Que estaba con su escuadra de guerreros
En el sitio que dije recogido,
Y de foso, fagina y de maderos
Le habia en breve saxon fortalecido.
Tenia dentro soldados forasteros
Que á fama de la guerra habian venido,
Reparos, bastimentos y otras cosas
Para el tiempo y lugar menesterosas.

Sola una senda este lugar tenia
De espías y centinelas ocupada;
Otra, ni rastro alguno no lo habia,
Por ser casi la tierra despoblada:

Aquella noche el bárbaro dormia
Con la bella Guacolda enamorada,
A quien él de encendido amor amaba,
Y ella por él no menos se abrazaba.

Estaba el araucano despojado
Del vestido de Marte embarazoso,
Que aquella sola noche el duro Hado
Le dió aparejo y gana de reposo:
Los ojos le cerró un sueño pesado,
Del cual luego despierta congojoso,
Y la bella Guacolda sin aliento
La causa le pregunta y sentimiento.

Lautaro le responde: Amiga mia,
Sabrás que yo soñaba en este instante
Que un soberbio español se me ponía
Con muestra ferocísima delante,
Y con violenta mano me oprimía
La fuerza y corazon, sin ser bastante
De poderme valer; y en aquel punto
Me despertó la rabia y pena junto.

Ella en esto soltó la voz turbada,
Diciendo: ¡Ay, que he soñado tambien cuan-
De mi dicha temi, y es ya llegada [to
La fin tuya y principio de mi llanto!
Mas no podré ya ser tan desdichada,
Ni Fortuna conmigo podrá tanto,
Que no corte y ataje con la muerte
El áspero camino de mi suerte.

Trabaje por mostrárseme terrible
Y del tálamo alegre derribarme,
Que si revuelve y hace lo posible,
De tí no es poderosa de apartarme:
Aunque el golpe que espero es insufrible,
Podré con otro luego remediarme,
Que no caerá tu cuerpo en tierra frio
Cuando estará en el suelo muerto el mio.

El hijo de Pillan con lazo estrecho
Los brazos por el cuello le ceñía:
De lágrimas bañando el blanco pecho
En nuevo amor ardiendo respondia:
No lo tengais, señora, por tan hecho,
Ni turbéis con agüeros mi alegría
Y aquel gozoso estado en que me veo,
Pues libre en estos brazos os poseo.

Siento el yeros así imaginativa,
No porque yo me juzgue peligroso;
Mas la llaga de amor está tan viva,
Que estoy de lo imposible receloso:
Si vos quereis, señora, que yo viva,
¿Quién á darme la muerte es poderoso?
Mi vida está sujeta á vuestras manos
Y no á todo el poder de los humanos.

¿Quién el pueblo araucano ha restaurado
En su reputacion que se perdía,
Pues el soberbio cuello no domado
Ya doméstico al yugo sometía?
Yo soy quien de los hombros le ha quitado
El español dominio y tiranía:
Mi nombre basta solo en esta tierra,
Sin levantar la espada á hacer la guerra.

Cuanto mas que teniéndos á mi lado,
No tengo que temer ni daño espero:
No os dé un sueño, señora, tal cuidado,
Pues no os lo puede dar lo verdadero:
Que ya á poner estoy acostumbrado
Mi fortuna á mayor despeñadero;
En mas peligros que este me he metido,
Y dellos con honor siempre he salido.

Ella menos segura y mas llorosa
Del cuello de Lautaro se colgaba,
Y con piadosos ojos lastimosa
Boca con boca así le conjuraba:
Si aquella voluntad pura amorosa
Que libre os di cuando mas libre estaba,
Y dello el alto cielo es buen testigo,
Algo puede, señor, y dulce amigo;

Por ella os juro y por aquel tormento
Que sentí cuando vos de mí os partistes,
Y por la fe, si no la llevé el viento,
Que allí con tantas lágrimas me distes,
Que á lo menos me deis este contento,
Si alguna vez de mí ya lo tuvistes,
Y es, que os vistais las armas prestamente
Y al muro asistid con vuestra gente.

El bárbaro responde: Harto claro
Mi poca estimacion por vos se muestra.
¿En tan flaca opinion está Lautaro,
Y en tan poco tenéis la fuerte diestra
Que por la redencion del pueblo caro
Ha dado ya de sí bastante muestra?
¡Buen crédito con vos tengo por cierto,
Pues me llorais de miedo ya por muerto!

¡Ay de mí! que de vos yo satisfecha
(Dice Guacolda) estoy, mas no segura;
¿Ser vuestro brazo fuerte qué aprovecha
Si es mas fuerte y mayor mi desventura?
Mas ya que salga cierta mi sospecha,
El mismo amor que os tengo me asegura
Que la espada que hará el apartamiento
Hará que vaya en vuestro seguimiento.

Pues ya el preciso hado y dura suerte
Me amenazan con áspera caída,
Y forzoso he de ver un mal tan fuerte,
Un mal como es de vos verme partida:
Dejadme llorar antes de mi muerte
Esto poco que queda de mi vida:
Que quien no siente el mal, es argumento
Que tuvo con el bien poco contento.

Tras esto tantas lágrimas vertía
Que mueve á compasion el contemplalla,
Y así el tierno Lautaro no podía
Dejar en tal sazon de acompañalla:
Pero ya la turbada pluma mía,
Que en las cosas de amor nueva se halla,
Confusa, tarda y con temor se mueve,
Y á pasar adelante no se atreve.

CANTO XIV.

Llega Francisco de Villagran de noche sobre el fuerte de los enemigos sin ser dellos sentido: da al amanecer súbito en ellos, y á la primera refriega muere Lautaro. Trábase la batalla con harta sangre de una parte y de otra.

¿CUAL será aquella lengua desmandada
Que á ofender las mugeres ya se atreva,
Pues vemos que es pasion averiguada
La que á bajeza tal y error las lleva;
Si una bárbara moza no obligada
Hace de puro amor tan alta prueba,
Con razones y lágrimas, salidas
De las vivas entrañas encendidas?

Que ni la confianza, ni el seguro
De su amigo le daba algun consuelo,
Ni el fuerte sitio, ni el fosado muro
Le basta asegurar de su recelo:

Que el gran temor nacido de amor puro
Todo lo allana y pone por el suelo;
Solo halla el reparo de su suerte
En el mismo peligro de la muerte.

Así los dos unidos corazones
Conformes en amor desconformaban;
Y dando dello allí demostraciones
Mas el dulce veneno alimentaban:
Los soldados en torno los tizones,
Ya de parlar cansados reposaban,
Teniendo centinelas, como digo,
Y el cerro á las espaldas por abrigo.

Villagran con silencio y paso presto
Habla el áspero monte atravesado,
No sin grave trabajo, que sin esto,
Hacer mucha labor es escusado:
Llegado junto al fuerte, en un buen puesto,
Viendo que el cielo estaba aun estrellado,
Paró, esperando el claro y nuevo día
Que ya por el oriente descubría.

De ninguno fué visto ni sentido;
La causa era la noche ser oscura,
Y haber las centinelas desmentido
Por parte descuidada por segura:
Caballo no relincha, ni hay ruido,
Que está ya de su parte la ventura;
Esta hace las bestias avisadas,
Y á las personas bestias descuidadas.

Cuando ya las tinieblas y aire oscuro,
Con la esperada luz se adelgazaban,
Las centinelas puestas por el muro
Al nuevo día de lejos saludaban:
Y pensando tener campo seguro
También á descansar se retiraban;
Quedando mudo el fuerte, y los soldados
En vino y dulce sueño sepultados.

Era llegada al mundo aquella hora
Que la oscura tiniebla, no pudiendo
Sufrir la clara vista de la aurora,
Se va en el occidente retrayendo:
Cuando la mustia Clice se mejora
El rostro al rojo oriente revolviendo,
Mirando tras las sombras ir la estrella,
Y al rubio Apolo Delfico tras ella.

El español, que ve tiempo oportuno,
Se acerca poco á poco mas al fuerte,
Sin estorbo de bárbaro ninguno,
Que sordos los tenia su triste suerte:
Bien descuidado duerme cada uno
De la cercana inexorable muerte;
Cierta señal, que cerca della estamos
Cuando mas apartados nos juzgamos.

No esperaron los nuestros mas, que en vien-
Ser ya tiempo de darles el asalto, [do
De súbito levantan un estruendo
Con soberbio alarido horrendo y alto;
Y en tropel ordenado arremetiendo
Al fuerte van á dar de sobresalto;
Al fuerte, mas de sueño bastecido
Que al presente peligro apercibido.

Como los malhechores que en su oficio
Jamás pueden hallar parte segura,
Por ser la condicion propia del vicio
Temer cualquier fortuna y desventura:

Que no sienten tan presto algun bullicio
Cuando el castigo y mal se les figura,
Y corren á las armas y defensa,
Segun que cada cual valerse piensa.

Así medio dormidos y despiertos
Saltan los araucanos alterados,
Y del peligro y sobresalto ciertos,
Baten toldos y ranchos levantados:
Por verse de corazas descubiertos
No dejan de mostrar pechos airados;
Mas con presteza y ánimo seguro
Acuden al reparo de su muro.

Sacudiendo el pesado y torpe sueño,
Y cobrando la furia acostumbrada,
Quien el arco arrebató, quien un leño,
Quien del fuego un tizon, y quien la espada;
Quien aguija al baston de ajeno dueño,
Quien por salir mas presto va sin nada,
Pensando averiguarlo desarmados,
Si no pueden á puños, á bocados.

Lautaro á la sazón, segun se entiende,
Con la gentil Guacolda razonaba;
Asegúrala, esfuerza y reprehende
De la desconfianza que mostraba:
Ella razón no admite y mas se ofende,
Que aquello mayor pena le causaba,
Rompiendo el tierno punto en sus amores
El duro son de trompas y atambores.

Mas no salta con tanta ligereza
El misero avariento enriquecido,
Que siempre está pensando en su riqueza,
Si siente de ladrón algun ruido;
Ni madre así acudió con tal presteza
Al grito de su hijo muy querido,
Temándole de alguna bestia fiera,
Como Lautaro al son y voz primera.

Revuelto el manto al brazo, en el instante
Con un desnudo estoque, y él desnudo
Corre á la puerta el bárbaro arrogante,
Que armarse á sí tan súbito no pudo.
¡O pérdida Fortuna, o inconstante,
Como llevas tu fin por punto crudo
Que el bien de tantos años en un punto
De un golpe lo arrebatas todo junto!

Cuatrocientos amigos comarcanos
Por un lado la fuerza acometieron,
Que en ayuda y favor de los cristianos
Con sus pintados arcos acudieron,
Los cuales con violencia y prestas manos
Gran número de tiros despidieron:
Del toldo el hijo de Pillan salía,
Y una flecha á buscarle que venía.

Por el siniestro lado (o dura suerte!)
 Rómpe la cruda punta, y tan derecho,
 Que pasa el corazon mas bravo y fuerte
 Que jamas se encerró en humano pecho:
 De tal tiro quedó ufana la Muerte
 Viendo de un solo golpe tan gran hecho;
 Y, usurpando la gloria al homicida,
 Se atribuye á la Muerte esta herida.

Tanto rigor la aguda flecha trujo
 Que al bárbaro tendió sobre la arena,
 Abriendo puerta á un abundante flujo
 De negra sangre por copiosa vena:
 Del rostro la color se le retrujo,
 Los ojos tuerce, y con rabiosa pena
 La alma, del mortal cuerpo desatada,
 Bajó furiosa á la infernal morada.

Ganan los nuestros foso y baluarte,
 Que nadie los impide ni embaraza,
 Y así por veinte lados la mas parte
 Pisaba de la fuerza ya la plaza:
 Los bárbaros con ánimo y sin arte,
 Sin celada, ni escudo, y sin coraza,
 Comienzan la batalla peligrosa,
 Cruda, fiera, reñida y sanguinosa.

En oyendo los indios estranjeros
 Que con Lautaro estaban recogidos
 El súbito rumor, salen ligeros,
 Del miedo y sobresalto apercibidos:
 Mas oyendo los golpes carniceros,
 El ánimo turbado y los sentidos,
 Con atentas orejas acechaban
 A donde con menor rigor sonaban:

Como tímidos gamos, que el ruido
 Sienten del cazador, y quietamente
 Altos los cuellos, tienden el oído
 Atento á aquel rumor confusamente;
 Y el balar de la gama conocido
 Que apedazan los perros crudamente,
 Con furioso tropel toman la vía
 Que mas de aquel peligro se desvía;

La baja y vil canalla, acostumbrada
 A rendirse al temor de aquella suerte,
 Por ciega senda, inculta y desusada,
 Rompe el camino y desampara el fuerte,
 Acá y allá corriendo derramada;
 Y era tan grande el miedo de la muerte,
 Que al mas valiente y bravo se le antoja
 Ver un fiero español tras cada hoja.

Pero aquellos que nunca el miedo pudo
 Hacerlos con peligros de su bando,
 Poniendo osado pecho por escudo,
 Están la antigua riña averiguando.

La desnuda cabeza del agudo
 Cuchillo no se ve estar rehusando,
 Ni rehusa la espada la siniestra,
 Ejercitando el uso de la diestra;

Que el jóven Corpillan, no desmayado
 Porque su espada y mano vino á tierra,
 Antes en ira súbito abrasado
 Contra la parte del contrario cierra;
 Y habiendo ya la espada recobrado,
 La diestra, que aun bullendo el puñocafierra,
 Lejos con gran desden y furia lanza,
 Ofreciendo la izquierda á la venganza.

Flaqueza en Millapol no fué sentida,
 Viéndose atravesado por la hijada
 Y la cabeza de un reves hendida,
 Ni por pasalle el pecho una lanzada;
 Que de espumosa sangre á la salida
 Vino la media lanza acompañada,
 Dejando aquel lugar della vacío,
 Aunque lleno de rabia, furia y brio:

Que á dos manos la maza aprieta fuerte,
 Y con furia mayor la gobernaba:
 Bien se puede llamar de triste suerte
 Aquel que el fiero bárbaro alcanzaba:
 Con la rabia postrera de la muerte,
 Una vez el ferrado leño alzaba;
 Mas faltóle la vida en aquel punto,
 Cayendo cuerpo y maza todo junto.

Aunque la muerte en medio del camino
 Le quebrantó el furor con que venia,
 Un valiente español á tierra vino
 Del peso y movimiento que traía:
 Pero luego fué en pié y con desatino,
 Hacia el lugar del dañador volvía,
 Y viendo el cuerpo muerto dar en tierra,
 Pensando que era vivo con él cierra:

Y encima del cadáver arrojado,
 De dar la muerte al muerto deseoso,
 Recio por uno y por el otro lado,
 Hierde y ofende el cuerpo sanguinoso:
 Hasta tanto que ya desalentado
 Se firma recatado y sospechoso,
 Y vió á aquel que aferrado así tenia
 Vueltos los ojos y la cara fría.

Traía la espada en esto Diego Cano
 Tinta de sangre, y con Picol se junta:
 Haciendo atras la rigurosa mano
 El pecho le barrena de una punta:
 Turbado de la muerte el araucano
 Cayó en tierra, la cara ya difunta,
 Bascoso, revolviéndose en el lodo,
 Hasta que la alma despidió del todo.

De dos golpes Hernando de Alvarado
 Dió con el suelto Talco en tierra muerto;
 Pero fué mal herido por un lado
 Del gallardo Guacoldo en descubierta :
 Estuvo el español algo atronado;
 Mas del atronamiento ya despierto,
 Corriendo al fuerte bárbaro derecho
 La espada le escondió dentro del pecho.

El viejo Villagran con la sangrienta
 Espada por los bárbaros rompiendo,
 Mata, hiere, tropella y atormenta,
 A tiempo á todas partes revolviendo :
 Un golpe á Nico en la cabeza asienta,
 El cual los turbios ojos revolviendo
 A tierra vino muerto; y de otro á Polo
 Le deja con el brazo izquierdo solo.

Usadas las espadas al acero,
 Topando la desnuda carne blanda,
 Ayudadas de un impetu ligero
 Dan con piernas y brazos á la banda :
 No rehusa el segundo ser primero,
 Antes todos siguiendo una demanda,
 Como olas, que creciendo van, crecían,
 Y á la muerte animosos se ofrecían.

La gente una con otra así se cierra,
 Que aun no daban lugar á las espadas;
 Apenas los mortales van á tierra,
 Cuando estaban sus plazas ocupadas :
 Unos por cima de otros se dan guerra
 Enhiestas las personas y empinadas,
 Y de modo á las veces se apretaban,
 Que á meter por la espada se ayudaban.

Las armas con tal rabia y fuerza esgrimen,
 Que los mas de los golpes son mortales,
 Y los que no lo son así se imprimen;
 Que dejan para siempre las señales :
 Todos al descargar los brazos gimen;
 Mas salen los efectos desiguales,
 Que los unos topaban duro acero,
 Los otros el desnudo y blando cuero.

Como parten la carne en los tajones
 Con los corvos cuchillos carniceros,
 Y cual de fuerte hierro los planchones
 Baten en dura yunque los herreros;
 Así es la diferencia de los sones
 Que forman con sus golpes los guerreros,
 Quien la carne y los huesos quebrantando,
 Quien templeados arneses abollando.

Pues Juan de Villagran firme en la silla
 Contra Guarcondo á toda furia parte,
 Y la lanza le echó por la tetilla
 Con una braza de asta á la otra parte :

El bárbaro, la cara ya amarilla,
 Se arrioma desmayado al baluarte;
 Dando en el suelo súbita caída,
 El alma vomitó por la herida.

Pero Rengo, su hermano, que en el suelo
 El cuerpo vió caer descolorido,
 Cuajóse la sangre, y hecho un hielo,
 Del súbito dolor perdió el sentido :
 Mas vuelto en sí se vuelve contra el cielo,
 Blasfemando el soberbio y descreído;
 Y el fudoso baston alzando en alto,
 A Juan de Villagran llegó de un salto.

Mas antes Pon con una flecha presta
 Hirió al caballo en medio de la frente,
 Empinase el caballo, el cuello enhiesta,
 Al freno y á la espuela inobediente;
 Y entre los brazos la cabeza puesta,
 Sacude el lomo y piernas impaciente :
 Rendido Villagran al duro hado,
 Desocupó el arzon y ocupó el prado.

Apenas en el suelo había caído
 Cuando la presta maza descendía
 Con una estraña fuerza y un ruido
 Que rayo ó terremoto parecia;
 Del golpe el español quedó adormido,
 Y el bárbaro con otro revolvía,
 Bajando á la cabeza de manera,
 Que sesos, ojos y alma le echó fuera.

Y con venganza tal no satisfecho
 Del caso desastrado del hermano,
 Antes con nueva rabia y mas despecho,
 Hiere de tal manera á Diego Cano,
 Que, la barba inclinada sobre el pecho,
 Se le cayó la rienda de la mano;
 Y sin ningun sentido, casi frio,
 El caballo lo lleva á su albedrio.

En medio de la turba embravecido
 Esgrime en torno la ferrada maza;
 A cual deja contrechó, á cual tullido,
 Cual el pescuezo del caballo abraza;
 Quien se tiende en las ancas aturrido;
 Quien, forzado, el arzon desembaraza;
 Que todo á su pujanza y furia insana
 Se le bate, derriba y se le allana.

Por partes mas de diez le iba manando
 La sangre, de la cual cubierto andaba;
 Pero no desfallece, antes bramando,
 Con mas fuerza y rigor los golpes daba :
 Ligero corre; acá y allá saltando
 Arnese y celadas abollaba;
 Hunde las altas crestas, rompe sesos,
 Muele los nervios, carne y duros huesos.

En esto un gran rumor iba creciendo
De espadas, lanzas, grita y vocería,
Al cual confusamente, no sabiendo
La causa, mucha gente allí acudía:
Y era un gallardo mozo que esgrimiendo
Un fornido cuchillo, discurría
Por medio de las bárbaras espadas,
Haciendo en armas cosas estremadas.

Venia el valiente mozo belicoso
De una furia diabólica movido,
El rostro fiero, sucio y polvoroso,
Lleno de sangre y de sudor teñido:
Como el potente Marte sanguinoso,
Cuando de furor bélico encendido,
Bate el ferrado escudo de Vulcano,
Blandiendo la asta en la derecha mano.

Con un diestro y prestísimo gobierno
El pesado enchillo rodeaba,
Y á Cron, como si fuera junco tierno,
En dos partes de un golpe lo tajaba:
Tras este al diestro Pon envía al infierno,
Y tras de Pon á Lauco despachaba:
No hallando defensa en armadura,
Descuartiza, desmiembra y desfigura.

Llamábase este Andrea, que en grandeza
Y proporcion de cuerpo era gigante,
De estirpe humilde, y su naturaleza
Era arriba de Génova al Levante:
Pues con aquella fuerza y ligereza
A los robustos miembros semejante,
El gran cuchillo esgrime de tal suerte,
Que á todos los que alcanza da la muerte.

De un tiro á Guaticol por la cintura
Le divide en dos trozos en la arena,
Y de otro al desdichado Quillacura
Limpio el derecho muslo le cercena:

Pues de golpes así desta hechura
La gran plaza de muertos deja llena,
Que su espada á ninguno allí perdona,
Y unos cuerpos sobre otros amontona.

A Colca de los hombros arrebatada
La cabeza de un tajo, y luego tiende
La espada hácia Maulen, señor de Itáta,
Y de alto á bajo de un revés le hiende:
Lanzas, hachas y mazas desbarata,
Que todo el pueblo bárbaro le ofende,
Llevando muchos tiros enclavados
En los pechos, espaldas y en los lados.

Como la osa valiente perseguida,
Cuando la van monteros dando caza,
Que con rabia y dolor de la herida
Los fiudosos venablos despedaza:
Y furiosa, impaciente, embravecida,
La senda y callejon desembaraza,
Que los heridos perros lastimados
Le dan ancho lugar escarmentados;

De la misma manera el fiero Andrea,
Cercado de los bárbaros venía,
Pero de tal manera se rodea,
Que gran camino con la espada abría:
Crece el hervor, la grita y la pelea
Tanto que la mas gente allí acudía.
He aquí á Rengo también ensangrentado
Que llega á la sazón por aquel lado:

Y como dos mastines rodeados
De gozques importunos, que en llegando
A verse, con los cerros erizados
Se van el uno al otro regañando:
Así los dos guerreros señalados,
Las inhumanas armas levantando,
Se vienen á herir.... Pero el combate
Quiero que al otro canto se dilate.

CANTO XV.

En este quinceño y último canto se acaba la batalla, en la cual fueron muertos todos los araucanos sin querer ninguno dellos rendirse. Y se cuenta la navegación que las naos del Perú hicieron hasta llegar á Chile; y la grande tormenta que entre el río de Maule y el puerto de la Concepción pasaron.

¿Qué cosa puede haber sin amor buena?
¿Qué verso sin amor dará contento?
¿Dónde jamas se ha visto rica vena
Que no tenga de amor el nacimiento?
No se puede llamar materia llena
La que de amor no tiene el fundamento:
Los contentos, los gustos, los cuidados,
Son, si no son de amor, como pintados.

Amor de un juicio rústico y grosero
Rompe la dura y áspera corteza;
Produce ingenio y gusto verdadero,
Y pone cualquier cosa en mas fineza:
Dante, Ariosto, Petrarca y el Ibero,
Amor los trujo á tanta delgadeza:
Que la lengua mas rica y mas copiosa,
Si no trata de amor es disgustosa.

Garcilaso.

Pues yo, de amor desnudo y ornamento,
Con un inculto ingenio y rudo estilo,
¿Cómo he tenido tanto atrevimiento,
Que me ponga al rigor del crudo filo?
Pero mi celo bueno, y sano intento,
Esto me hace á mi añadir el hilo
Que ya con el temor cortado habia,
Pensando remediar esta osadía.

Quiselo aquí dejar, considerado
Ser escritura larga y trabajosa,
Por ir á la verdad tan arrimado
Y haber de tratar siempre de una cosa:
Que no hay tan dulce estilo y delicado,
Ni pluma tan cortada y sonora,
Que en un largo discurso no se estrague,
Ni gusto que un manjar no lo empalague.

Que si á mi discrecion dado me fuera
Salir al campo y escoger las flores,
Quizá el cansado gusto removiera
La usada variedad de los sabores:
Pues como otros han hecho, yo pudiera
Entretejer mil fábulas y amores;
Mas, ya que tan adentro estoy metido,
Habré de proseguir lo prometido.

Al lombardo dejé y al araucano
Donde la guerra andaba mas trabada,
Que vienen á juntarse mano á mano,
La espada alta y la maza levantada;
De malla está cubierto el italiano;
El indio la persona desarmada,
Y así como mas suelto y mas ligero,
En descargar el golpe fué el primero.

El membrudo italiano, como vido
La maza y el rigor con que bajaba,
Alzó el escudo en alto, y recogido
Debajo dél, el golpe reparaba:
Por medio el fuerte escudo fué rompido,
Y en modo la cabeza le cargaba,
Que batiendo los dientes vió en el suelo
Las estrellas mas mínimas del cielo.

El brazo descargó, que alto tenia,
Sobre el valiente bárbaro el lombardo,
Pensando que dos piezas le haria
Segun era del ánimo gallardo:
Pero Rengo, que punto no perdía,
Como una onza ligera y suelto pardo
Un presto salto dió á la diestra mano,
De suerte que el cuchillo bajó en vano.

Tras esto el diestro bárbaro rodea
La poderosa maza, de manera
Que á acertarle de lleno, no al Andrea,
Pero un duro peñasco deshiciera.

Igual andaba entre ellos la pelea,
Aunque temo yo á Rengo á la primera
Vez que el cuchillo baje, si le halla,
Que habrá fin con su muerte la batalla.

Mas con destreza y gran reportamiento,
Desnudo de armas y de esfuerzo armado,
Entra, sale y revuelve como el viento,
Que en maña y ligereza era estremado:
Hace siempre su golpe, y al momento
Le halla el enemigo así apartado,
Que aunque el cuchillo de dos brazas fuera
Alcanzar á herirle no pudiera.

Mil golpes por el aire arroja en vano
El furioso italiano embravecido,
Viendo como desnudo un araucano
Y él armado, le tiene en tal partido:
La izquierda junta á la derecha mano,
Y apretando la espada, de corrido
Al bárbaro arremete, altos los brazos,
Pensando dividirle en dos pedazos.

El araucano con mañoso brio,
Baja la maza, firme lo esperaba,
Mas el cuerpo hurtó con un desvío
Al tiempo que el cuchillo derribaba:
Así que el brazo y golpe dió en vacío,
Y de la fuerza inmensa que llevaba,
El gran cuchillo sustentar no pudo,
Quedando allí con solo medio escudo.

Pues como tal lo vió, suelta la maza,
Cerrando el presto bárbaro de hecho,
Y cuerpo á cuerpo así con él se abraza,
Que le imprime las mallas en el pecho;
No por esto el lombardo se embaraza,
Mas piensa dél así haber mas derecho,
Y con brazos durísimos lo afierra,
Creuyendo levantarlo de la tierra.

Lo que el valiente Alcides hizo á Anteo
Quiso el nuestro hacer del araucano;
Mas no salió fortuna á su deseo,
Y así el deseado efeto salió en vano:
Que el esforzado Rengo de un rodeo
Lo lleva largo trecho por el llano,
Sobre los cuerpos muertos tropezando,
Siempre con mas furor sobre él cargando.

Andrea de empacho, ardiendo en rabia viva
Sintiéndose de un hombre así apurado,
Firme en el suelo con los piés estriba,
Cobrando esfuerzo del honor sacado,
Y de manera sobre Rengo arriba
Que de tierra lo lleva levantado,
Que era de fuerza grande y de gran prueba,
Bastante á comportar la carga nueva.

Yo vi entre muchos jóvenes valientes
Sobre pruebas de fuerza porfiando,
Trabar él una cuerda con los dientes,
Asiendo cuatro de ella, y estribando
Todos á un tiempo á partes diferentes,
A su pesar llevarlos arrastrando;
Y de solos los dientes se valia,
Que las manos atras presas tenia;

Y con facilidad y poca pena,
La mayor bota ó pipa que hallaba,
Capaz de veinte arrobas, de agua llena,
De tierra un codo y mas la levantaba;
Y suspendida sin verter, serena,
La sed por largo espacio mitigaba,
Bajándola despues al suelo llano
Como si fuera un cántaro liviano.

Acontecíó otras veces barqueando
Rios en esta tierra caudalosos,
Ir la corriente el impetu esforzando,
A desbravar en riscos peñascosos:
Arrebatando el barco, no bastando
La fuerza de los remos presurosos,
Y él, cubierto de malla como estaba,
Luego animoso al agua se arrojaba;

Y una cuerda en la boca, revolviendo
Al furioso raudal el duro pecho,
Los piés y fuertes brazos sacudiendo,
Rompió por la canal casi derecho
Remolcando la barca, y, resistiendo
El impetu del agua, del estrecho
La sacaba á la orilla en salvamento,
Haciendo otras mil cosas que no cuento.

A Rengo aquí tambien sobrepujaba,
Que no fué de su fuerza menor prueba;
Pero Rengo que en ira se abrasaba,
Viendo que sin firmarse alto lo lleva,
Hizo por fuerza pié y sobre él tornaba,
Sacando la vergüenza fuerza nueva;
Pero al cabo los dos se desasieron,
Y otra vez á las armas acudieron:

Y comienzan de nuevo el fiero asalto
Cómo si descansáran todo el dia,
Ora presto por bajo, ora por alto,
Sin miedo el uno al otro acometia:
Rengo, que de armadura estaba falto,
Con tal destreza y maña se regia,
Que sostiene en un peso aquella guerra,
No perdiendo una minima de tierra.

Con presteza una vez tal golpe asienta
Al valiente cristiano por un lado,
Que toda la persona le atormenta,
Segun que fué de fuerza muy cargado

Otro redobla, y otro, y á mi cuenta
Al cuarto, que bajaba mas pesado,
El astuto italiano se desvia,
Y de una punta al bárbaro heria.

La espada le atraviesa el brazo fuerte
Abriéndole en el lado una herida;
Mas fué tal su ventura y diestra suerte
Que no le privó el golpe de la vida:
El bárbaro en ponzoña se convierte,
Y con braveza fuera de medida,
Con el fiero enemigo fué en un punto,
Descargando la maza todo junto.

El italiano en alto el medio escudo
Alzó por recoger el golpe extraño;
Pero del todo resistir no pudo,
Aunque se reparó parte del daño:
Batióle la cabeza el golpe crudo,
Y cual si el morrion fuera de estaño,
Y no de fuerte pasta bien templado,
Así de aquella vez quedó abollado.

Dos ó tres pasos dió desvanecido
Del golpe el italiano, vacilando,
Perdida la memoria y el sentido,
Y anduvo por caer titubeando:
La sangre por el uno y otro oído
Le reventó en gran flujo, como cuando
Revienta de abundancia alguna fuente,
Y en pié se tuvo bien difícilmente.

Pero vuelto en su acuerdo, que se mira
Lleno de sangre y puesto en tal estado,
Mas furioso que nunca, ardiendo en ira
De verse así de un bárbaro tratado,
El brazo con el pié diestro retira
Para tomar mas fuerza, y el pesado
Cuchillo derribó con tal ruido
Que revocó en los montes del sonido.

Rengo, que el gran cuchillo bajar siente
Y el impetu y furor con que venia,
Cruzando la alta maza osadamente
Al reparo debajo se metia:
No fué la asta defensa suficiente
Por mas barras de acero que tenia;
Que á tierra vino della una gran pieza,
Y el furioso cuchillo á la cabeza.

Fué este golpe terrible y peligroso,
Por do una roja fuente manó luego,
Y anduvo por caer Rengo dudoso,
Atónito y de sangre casi ciego:
El italiano allí no perezoso,
Viendo que no era tiempo de sosiego,
Baja otra vez el gran cuchillo agudo
Con todo aquel vigor que dalle pudo.

En medio de la frente en descubierto
 Hiere al turbado Rengo el italiano,
 Y hubiérale de arriba abajo abierto,
 Si no torciera al descargar la mano:
 El golpe fué de llano, y como muerto
 Vino al suelo tendido el araucano;
 Y el cuchillo del golpe atormentado
 Por tres ó cuatro partes fué quebrado.

Crino, que volvió el rostro al gran ruido
 Del poderoso golpe y la caída,
 Viendo al valiente Rengo así tendido,
 Pensó que era pasado de esta vida:
 Y, de amistad y dendo conmovido,
 La espada de su propio amo homicida,
 Que en Penco Tucapel ganado había,
 En venganza del bárbaro esgrimia.

Pasa al Andrea de un golpe el estofado,
 No reparando en él la cruda espada,
 Que, rompiendo la malla por el lado,
 Le penetró hasta el hueso la estocada:
 Vuelve con un mandoble, y recatado
 Andrea viendo venir la cuchillada,
 Fué tan presto con él por resistirle,
 Que no le dejó tiempo de herirle.

Sin darle mas lugar con él se afierra,
 Donde en satisfaccion de la herida,
 Alzándole bien alto de la tierra,
 De espaldas le tendió con gran caída;
 Y por dar presto fin á aquella guerra
 La espada le quitó y luego la vida;
 Metiéndose tras esto por la parte
 Que andaba mas sangriento el fiero Marte.

Hiende por do el monton ve mas estrecho;
 Triste de aquel que allí con él se junta;
 Uno parte al traves, otro al derecho,
 Otro al sesgo, otro ensarta de una punta;
 Otros que tiende, aun no bien satisfecho,
 A coces los quebranta y descoyunta:
 Brazos, cabezas por el aire avienta
 Sin término, sin número, ni cuenta.

El buen Lasarte con la diestra afrada
 En medio del furor se desenvuelve,
 Pasa el pecho á Talcuen de una estocada,
 Y sobre Titaguan furioso vuelve:
 Abrióle la cabeza desarmada;
 Mas el rabioso bárbaro revuelve,
 Y antes que la alma diese le da un tajo,
 Que se tuvo al arzon con gran trabajo.

Pacheco á Norpa abrió por el costado,
 Y á Longoval derriba tras él muerto:
 Pues Juan Gomez tambien por aquel lado,
 De fresca sangre bárbara cubierto,

Habia de un golpe á Colca derribado
 Y á Galvo el desarmado vientre abierto:
 El bárbaro mortal, la color vuelta,
 Dió en el postrer suspiro la alma envuelta.

Gabriel de Villagran no estaba ocioso,
 Que á Cinga y á Pilloico habia tendido,
 Y andaba revolviéndose animoso
 Entre los hierros bárbaros metido.
 El rumor de las armas sonoro,
 Los varios apellidos y el ruido,
 A las aves confusas y turbadas
 Hacen estar mirándolos paradas.

Crece la rabia y el furor se enciende,
 La gente por juntarse se apiñaba,
 Que ya ninguno mas lugar pretende
 Del que para morir en pié bastaba:
 Quien corta, quien barrena, rompe, hiende,
 Y era el estrecho tal y priesa brava,
 Que sin caer los muertos de apretados,
 Quedaban á los vivos arrimados.

La soberbia, furor, desden, denuedo,
 La prisa de los golpes y dureza,
 Figuraria del todo aquí no puedo,
 Ni la pluma llevar con tal presteza:
 De la muerte ninguno tiene miedo,
 Antes si vuelve el rostro mas tristeza
 Mostraban, porque claro conocian
 Que vencidos quedaban si vivian.

Mas aunque de vivir desconfiaban,
 Perdida de vencer ya la esperanza,
 El punto de la muerte dilataban
 Por morir con alguna mas venganza:
 Y no por esto el paso retiraban,
 Ni el pecho rehusaban de la lanza,
 Si por mover un paso, como digo,
 Dejasen de ofender al enemigo.

Cuatro aquí, seis allí, por todos lados
 Vienen sin detenerse á tierra muertos,
 Unos de mil heridas desangrados,
 De la cabeza al pecho otros abiertos;
 Otros por las espaldas y costados
 Los bravos corazones descubiertos,
 Así dentro en los pechos palpitaban,
 Qué bien el gran coraje declaraban.

Quien en sus mismas tripas tropezando
 Al odioso enemigo arremetia,
 Quien por veinte heridas resollando
 Las cubiertas entrañas descubria:
 Allí se vió la vida estar dudando
 Por qué puerta de súbito saldria;
 Al fin salia por todas, y á un momento
 Faltaba fuerza, vida, sangre, aliento.

Ya pues no estaba en pié la octava parte
De los bárbaros, muertos, no rendidos :
Villagran, que miraba esto de aparte,
Viendo los que quedaban tan heridos,
Les envió dos indios de su parte
A decir que se entreguen por vencidos
Sometiéndose al yugo y obediencia,
Y que usará con ellos de clemencia.

Todos los españoles retrujeron
Las espadas y el paso en el momento,
Y los dos mensajeros propusieron
El pacto, condiccion y ofrecimiento :
Pero los araucanos, cuando oyeron
Aquel partido infame, el corrimiento
Fué tanto y su coraje, que respuesta
No dieron á la plática propuesta.

Los ojos contra el cielo vueltos braman,
; Morir ! ; morir ! no dicen otra cosa,
Morir quieren, y así la muerte llaman
Gritando : ; Afuera vida vergonzosa !
Esta fué su respuesta y esto claman ;
Y á dar fin á la guerra sanguinosa
Se disponen con ánimo y braveza,
Sacando nuevas fuerzas de flaqueza.

Espaldas con espaldas se juntaban,
Algunos de rodillas combatiendo,
Que las tullidas piernas les faltaban,
Sostenerse sobre ellas no pudiendo :
Y aun así las espadas rodeaban ;
Otros, que ya en el suelo retorciendo
Se andaban, por dañar lo que podían
A los contrarios piés se revolvían.

Viéranse vivos cuerpos desmembrados
Con la furiosa muerte porfiando,
En el lodo y sangraza derribados,
Que rabiosos se andaban revolcando :
De la suerte que vemos los pescados
Cuando se va algun lago desaguando,
Que entre dos elementos se estremecen,
Y en ellos revolcándose perecen.

Si el crudo Sila, si Neron sangriento,
(Por mas sed que de sangre ellos mostráran)
Della vieran aquí el derramamiento,
Yo tengo para mí que se hartáran,
Pues con mayor rigor, á su contento
En viva sangre humana se bañarán,
Que en Campo Marcio Sila carnícero,
Y en el foro de Roma el bestial Nero.

Quedaron por igual todos tendidos
Aquellos que rendir no se quisieron,
Que ya al fin de la vida conducidos
A la forzosa muerte se rindieron :

Los lasos españoles mal heridos
De la cercada plaza se salieron,
De armas y cuerpos bárbaros tan llena,
Que sobre ellos andaban á gran pena.

Ningun bárbaro en pié quedó en el fuerte,
Ni brazo que mover pudiese espada ;
Solo Mallen, que el punto de la muerte
Le dió de vivir gana acelerada :
Y rendido al temor y baja suerte,
Viéndose de una fiera cuchillada
En el siniestro brazo mal herido,
Detras de un paredon se habia escondido.

No sintiendo el rumor que antes se oía,
Que en torno retumbaba todo el llano,
Que, como dije, ya la muerte habia
Puesto silencio con airada mano ;
Dejó aquel paredon, y á ver salia
Si hallaba por allí algun araucano
A quien se encomendar que le salvase,
Y la sensible llaga le apretase.

Mas cuando vió la plaza cual estaba,
Y en sus amigos tal carnicería,
Que aunque la muerte los desfiguraba,
La envidia conocidos los hacia ;
Con ira vergonzosa presentaba
La espada al corazon, y así decia :
; Cómo ! ; yo solo quedo por testigo
De la muerte y valor de tanto amigo ?

Cobarde corazon, por cierto indino
De algun golpe de espada valerosa,
Pues fué por eleccion y no destino
Perder una sazon tan venturosa :
Tú me apartaste ; o flaco ! del camino
De un eterno vivir, y á vergonzosa
Muerte he venido ya con mengua tuya,
Por mas que la mi diestra lo rehuya.

Si á mi sangre con esta del estado
Mezclarse aquí le fuere concedido,
Viendo mi cuerpo entre estos arrojado,
Aunque de brazo débil ofendido,
Quizá seré en el número contado
De los que así su patria han defendido :
Mas ; ay triste de mí ! que en la herida
Será mi flaca mano conocida.

¿ Qué indicios bastarán, qué recompensa,
Qué enmienda puedo dar de parte mia,
Que yo satisfacer pueda á la ofensa
Hecha á mi honor y patria y compañía ?
Yo turbo el claro honor y fama inmensa
De tantos, pues podrán decir que habia
Entre ellos quien de miedo, bajamente,
Del enemigo apenas vió la frente.

¿Porqué al temor doy fuerzas dilatando
Con prolifas razones mi jornada?
Arrepentirme ¿qué aprovecha cuando
Ya el arrepentimiento vale nada?
Aquí cerró la voz, y no dudando
Entrega el cuello á la homicida espada:
Corriendo con presteza el crudo filo,
Sin sazón de la vida cortó el hilo.

Cese el furor del fiero Marte airado,
Y descansen un poco las espadas,
Entre tanto que vuelvo al comenzado
Camino de las naves derramadas:
Que contra el recio Noto porfiado,
De Neptuno las olas levantadas,
Proejando por fuerza iban rompiendo,
Del viento y agua el impetu venciendo.

Por entre aquellas islas navegaron,
Llamadas Sangailás antiguamente,
Y las otras ignotas se dejaron
A la diestra de parte del poniente,
A Chule á la siniestra, y arribaron
En Arica, y despues difícilmente
Vimos á Copiapó, valle primero
Del distrito de Chile verdadero.

Allí con libertad soplan los vientos,
De sus cavernas cóncavas saliendo,
Y furiosos, indómitos, violentos,
Todo aquel ancho mar van discurriendo:
Rompiendo la prision y mandamientos
De Eolo su rey, el cual temiendo
Que el mundo no arruinen, los encierra
Echándoles encima una gran sierra.

No con esto su furia corregida,
Viéndose en sus cavernas apremiados,
Buscan con gran estruendo la salida
Por los huecos y cóncavos cerrados:
Y así la firme tierra removida
Tiembla, y hay terremotos tan usados,
Derribando en los pueblos y montañas
Hombres, ganados, casas y cabañas.

Menguan allí las aguas, crece el día
Al revés de la Europa, porque es cuando
El sol del equinoccio se desvía,
Y al Capricornio mas se va acercando.
Pues desde allí las naves, que á porfía
Corren, al mar y al austro contrastando,
De Bóreas ayudadas luego fueron,
Y en el puerto Coquimbico surgieron.

Apenas en la deseada arena,
Salidos de las naos el pié firmamos,
Cuando el prolijo mar, peligro y pena
De tan largos caminos olvidamos:

Y á la nueva ciudad de la Serena,
Que es dos leguas del puerto, caminamos
En lozanos caballos guarnecidos,
Al esperado tiempo prevenidos:

En donde un caricioso acogimiento
A todos nos hicieron y hospedaje,
Estimando con grato cumplimiento
El socorro y larguísimo viaje:
Y de dulce refresco y bastimento
Al punto se aprestó el matalotaje;
Con que se reparó la hambrienta armada,
Del largo navegar necesitada.

A la gente y caballos aguardaban,
Que por áspera tierra y des poblados
Rompiendo con esfuerzo caminaban,
De hambres y trabajos fatigados:
Pero á cualquier fortuna contrastaban,
Y desde poco á la ciudad llegados,
Un mes en mucho vicio reposaron
Hasta que los caballos reformaron.

Al fin del cual, sin esperar la flota,
Reparados del áspero camino,
Toman de su demanda la derrota,
Llevando á la derecha el mar vecino:
Pasan la fértil Ligua, y á Quillota
La dejaron á un lado, que convino
Entrar en Mapochó, que es do pararon
Las reliquias de Penco que escaparon.

El sol del comun Géminis salía
Trayendo nuevo tiempo á los mortales,
Y del solsticio por zenit heria
Las partes y region septentrionales,
Cuando es mayor la sombra al mediodía
Por este apartamiento en las australes,
Y los vientos en mas libre ejercicio
Soplan con gran rigor del austral quicio.

Nosotros, sin temor de los airados
Vientos, que entonces con mayor licencia
Andan en esta parte derramados
Mostrando mas entera su violencia,
A las usadas naves retirados
Con un alegre alarde y apariencia
Las aferradas áncoras alzamos,
Y al noroeste las velas entregamos.

La mar era bonanza, el tiempo bueno,
El viento largo, fresco y favorable,
Desocupado el cielo y muy sereno,
Con muestra y parecer de ser durable:
Seis dias fuimos así; pero al seteno,
Fortuna, que en el bien jamas fué estable,
Turbó el cielo de nubes, mudó el viento,
Revolviendo la mar desde el asiento.

Bóreas furioso aquí tomó la mano
 Con presurosos soplos esforzados,
 Y súbito en el mar tranquilo y llano
 Se alzaron grandes montes y collados :
 Los españoles, que el furor insano
 Vieron del agua y viento, atribulados,
 Tomáran por partido estar en tierra,
 Aunque del todo hubiera fin la guerra.

De mi nave podré solo dar cuenta,
 Que era la capitana de la armada,
 Que arrojada de la áspera tormenta
 Andaba sin gobierno derramada :
 Pero ¿quién será aquel que en tal afrenta
 Estará tan en sí que falte en nada ?
 Que el general temor apoderado
 No me dejó aun para esto reservado.

Con tal furia á la nave el viento asalta,
 Y fué tan recio y presto el terremoto,
 Que la cogió la vela mayor alta,
 Y estaba en punto el mástil de ser roto :
 Mas viendo el tiempo así turbado, salta
 Diciendo á grandes voces el piloto :
 ¡ Larga la triza en banda ! larga ! larga !
 Larga presto ; ay de mí ! que el viento carga !

La braveza del mar, el recio viento,
 El clamor, alboroto, las promesas,
 El cerrarse la noche en un momento
 De negras nubes lóbregas y espesas ;
 Los truenos, los relámpagos sin cuento,
 Las voces de pilotos y las prisas,
 Hacen un son tan triste y armonía,
 Que parece que el mundo perecía.

¡ Amaina ! amaina ! gritan marineros,
 ¡ Amaina la mayor ! ¡ iza trinquete !
 Esfuerzan esta voz los pasajeros,
 Y á la triza un gran número arremete :
 Los otros de tropel corren ligeros
 A la escota, á la braza, al chafaldete ;
 Mas del viento la fuerza era tan brava,
 Que ningún aparejo gobernaba.

Abrese el cielo, el mar brama alterado,
 Gime el soberbio viento embravecido ;
 En esto un monte de agua levantado
 Sobre las nubes con un gran ruido
 Embistió el galeon por un costado,
 Llevándolo un gran rato sumergido,
 Y la gente tragó del temor fuerte
 A vueltas de agua la esperada muerte.

Mas quiso Dios que de la suerte como
 La gran ballena, el cuerpo sacudiendo
 Rompe con el furioso hocico romo,
 De las olas el impetu venciendo,

Descubre y seca el espacioso lomo,
 En anchos cerros la agua revolviendo
 Así debajo el mar salió el navío,
 Vertiendo á cada banda un grueso río.

El proceloso Bóreas mas crecido
 La mar hasta los cielos levantaba, [nido
 Y aunque era un mangle el mástil muy for-
 Sobre la proa la alta gavia estaba :
 La gente con gran fuerza y alarido,
 En amainar la vela porfiaba,
 Que en forma de arco al mástil oprimía,
 Y así la racamenta no corría.

Eolo, ó ya fué acaso, ó se doliendo
 Del afligido pueblo castellano,
 Iba al valiente Bóreas recogiendo,
 Queriendo él encerrarle por su mano :
 Y abriendo la caverna, no advirtiendo
 Al Céfito que estaba mas cercano,
 Rotas ya las cadenas á la puerta
 Salió bramando al mar, viéndola ablería.

Y con violento soplo, arrebatando
 Cuantas nubes halló por el camino,
 Se arroja al levantado mar, cerrando
 Mas la noche con negro torbellino :
 Y las valientes olas reparando,
 Que del furioso Clerzo repentino
 Iban la vía siguiendo, las ahraba,
 Y el removido mar mas alteraba.

Súbito la borrasca y travesía,
 Y un turbion de granizo sacudieron
 Por un lado á la nao, y así pendía,
 Que al mar las altas gabias descendieron.
 Fué la furia tan presta, que aun no habla
 Amainado la gente ; y cuando vieron
 Los pilotos la costa y viento airado,
 Rindieron la esperanza al duro hado.

La nao, del mar y viento contrasiada,
 Andaba con la quilla descubierta,
 Ya sobre sierras de agua levantada,
 Ya debajo del mar toda cubierta :
 Vino en esto de viento una grupada, [la
 Que abrió á la agua furiosa una ancha puer-
 Rompiendo del trinquete la una escota,
 Y la mura mayor fué casi rota.

Alzóse un alarido entre la gente,
 Pensando haber del todo zozobrado,
 Miran al gran piloto atentamente,
 Que no sabe mandar de atribulado :
 Unos dicen ¡ zaborra ! otros ¡ detente ;
 ¡ Cierra el timon en banda ! y cuál turbado
 Buscaba escotillon, tabla ó madero,
 Para tentar el medio postrimero.

Crece el miedo, el clamor se multiplica,
Uno dice ¡ á la mar ! otro ¡ arribemos !
Otro da grita ¡ amaina ! otro replica
¡ A orza, no amainar, que nos perdemos !
Otro dice ¡ herramientas, pica, pica,
Mástiles y obras muertas derribemos !
Atónita de acá y de allá la gente,
Corre en monton confuso diligente.

Las gúmenas y jarcias rechinaban
Del turbulento Céfiro estiradas,
Y las hinchadas olas rebramaban
En las vecinas rocas quebrantadas

Que la escura tiniebla penetraban,
Y cerrazon de nubes intrincadas;
Y así en las peñas ásperas batían,
Que blancas hasta el cielo resurtían.

Travesía era el viento, y por vecina
La brava costa de arrecifes llena,
Que del grande reflujo en la marina
Hervía la agua mezclada con la arena :
Rota la escota, larga la bolina,
Suelto el trinquete, sin calar la entena,
Y la poca esperanza quebrantada
Por el furioso viento arrebatada.

FIN DE LA PRIMERA PARTE.

LA ARAUCANA.

PARTE SEGUNDA.

PROLOGO DEL AUTOR.

Poa haber prometido de proseguir esta historia, no con poca dificultad y pesadumbre la he continuado; y aunque esta segunda parte de la Araucana no muestre el trabajo que me cuesta, todavia quien la leyere podrá considerar el que se habrá pasado en escribir dos libros de materia tan áspera y de poca variedad, pues desde el principio hasta el fin no contiene sino una misma cosa; y haber de caminar siempre por el rigor de una verdad y camino tan desierto y estéril, paréceme que no habrá gusto que no se canse de seguirme. Así, temeroso desto, quisiera mil veces mezclar algunas cosas diferentes; pero acordé de no mudar estilo, porque lo que digo se me tomase en descuento de las faltas que el libro lleva, autorizándole con escribir en él el alto principio que el rey nuestro señor dió á sus obras con el asalto y entrada de San Quintín, por habernos dado otro aquel mismo día los araucanos en el fuerte de la Concepcion. Asimismo trato el rompimiento de la batalla naval que el señor don Juan de Austria venció en Lepanto. Y no es poco atrevimiento querer poner dos cosas tan grandes en lugar tan humilde; pero todo lo merecen los araucanos, pues ha mas de treinta años que sustentan su opinion, sin jamas haberseles caído las armas de las manos, no defendiendo grandes ciudades y riquezas, pues de su voluntad ellos mismos han abrasado las casas y haciendas que tenían, por no dejar que gozar al enemigo; mas solo defienden unos terrones secos (aunque muchas veces humedecidos con nuestra sangre) y campos incultos y pedregosos. Y siempre permaneciendo en su firme propósito y entereza, dan materia larga y campo abierto á los escritores. Yo dejo mucho, y aun lo mas principal, por escribir para el que quisiere tomar trabajo de hacerlo; que el mio le doy por bien empleado, si se recibe con la voluntad que á todos le ofrezco.

CANTO XVI.

En este canto se acaba la tormenta. Contiénese la entrada de los españoles en el puerto de la Concepcion é isla de Talcaguano: el consejo general que los indios en el valle de Ongolmo tuvieron: la diferencia que entre Peteguelen y Tucapel hubo; asimismo el acuerdo que sobre ella se tomó.

SALGA mi trabajada voz, y rompa
El son confuso y misero lamento
Con eficacia y fuerza que interrompa
El celeste y terrestre movimiento.
La Fama con sonora y clara trompa,
Dando mas furia á mi cansado aliento,
Derrame en todo el orbe de la tierra
Las armas, el furor y nueva guerra.

Dadme ¡o sacro Señor! favor, pues creo
Que es lo que solo puede remediarme,
Que en tan grande peligro ya no veo
Sino vuestra fortuna en que salvarme:

Mirad donde me ha puesto el buen deseo,
Favoreced mi voz con escucharme,
Que luego el bravo mar viéndose atento
Aplacará su furia y movimiento.

Y á vuestra nave, el rostro revolviendo,
La socorred en este grande aprieto,
Que, si decirse es lícito, yo entiendo
Que á vuestra voluntad todo es sujeto;
Aunque el soberbio mar, contraveniendo
De los hados al áspero decreto,
Arrancando las peñas de su suelo
Mezcle sus altas olas con el cielo.

Espero que la rota nave mía
Ha de arribar al puerto deseado,
Venciendo el odio y contumaz porfia
Del contrapuesto mar y viento airado :
Que procuran así impedir la via
Y diferir el término llegado
En que la antigua causa tan reñida
Por vuestra parte habia de ser vencida.

Los cuatro poderosos elementos,
Contra la flaca nave conjurados,
Traspassando sus términos y asientos,
Iban del todo ya desordenados,
Indómitos, airados y violentos,
Removidos, revueltos y mezclados,
En su antigua discordia y fuerza entera,
Como en el caos y confusión primera.

Pues de tantos contrarios combatida
La fatigada nave proejando
Iba casi de un lado sumergida,
Las poderosas olas contrastando;
Mas ya al furioso viento y mar rendida,
Sin poder resistir, se va acercando
A los yertos peñascos levantados,
De las violentas olas azotados.

Con la congoja del morir presente,
Las voces y las lástimas crecian,
Que llevadas del Céforo inclemente
Lejos las rocas cóncavas herian :
Pilotos, marineros y la gente,
Como locos, sin órden discurrían :
Unos dicen : ¡ alarga ! y otros ¡ iza !
Quien por ir á la escota va á la triza.

El uno con el otro se atraviesa,
Y así turbado del temor se impide ;
Quien á públicas voces se confiesa,
Y á Dios perdon de sus errores pide :
Quien hace voto espreso, quien promesa,
Quien de la ausente madre se despide,
Haciendo el gran temor siempre mayores
Los lamentos, plegarias y clamores.

Por otra parte el cielo riguroso
Del todo parecia venir al suelo,
Y el levantado mar tempestuoso
Con soberbia hinchazon subir al cielo.
¡ Qué es esto, eterno Padre poderoso !
¡ Tanto importa anegar un navichuelo,
Que el mar, el viento y cielo de tal modo
Pongan su fuerza estrema y poder todo ?

No la barca de Amiclas asaltada
Fué del viento y del mar con tal porfia,
Que aunque de leños frágiles armada,
El peso y ser del mundo sostenia :

Ni la nave de Ulises, ni la armada
Que de Troya escapó el último día
Vieron con tal furor el viento airado,
Ni el removido mar tan levantado.

La confianza y ánimo mas fuerte
Al temor se entregaban importuno,
Que la espantosa imágen de la muerte
Se le imprimió en el rostro á cada uno :
Del todo ya rendidos á su suerte,
Sin esperanza de remedio alguno,
El gobierno dejaban á los hados
Corriendo acá y allá desatinados ;

Cuando un golpe de mar incontrastable,
Bramando, en un turbion de viento envuel-
Rompió de la gran mura un grueso cable,[to,
Cubriendo el galeon ya todo vuelto.
Pero aquí sucedió un caso notable,
Y fué, que el puño del trinquete suelto
Trabó del gran valven á la pasada :
El un diente de la áncora amarrada.

Y cual si fuera estaca mal asida
La arranca de su asiento y la arrebató,
Y acá y allá del viento sacudida
Todo lo abate, rompe y desbarata :
Mas Dios, que de los suyos no se olvida,
(Aunque á las veces su favor dilata)
Hizo que en el bauptrés dichosamente
El áncora aferrase el corvo diente.

La vela se fijó, y en el momento
La nave gobernó rumbo derecho,
Y á despecho del mar y recio viento,
Botando á orza el timon, salió al levecho :
Fué tanto nuestro súbito contento,
Que el temeroso inadvertido pecho
Pudo sufrir difícilmente á un punto
El estremo de pena y goro junto.

Luego, pues, que la súbita alegría
Lanzó fuera al temor desconfiado,
Y á su lugar volvió la sangre fria
Que habia los miembros ya desamparado,
La esforzada y contrita compañía,
El rostro al cielo en lágrimas bañado,
Con oracion devota y sacrificio
Dió las gracias á Dios del beneficio.

Mas el hinchado mar embravecido,
Y el indómito viento rebramando,
Al bajel acometen con ruido,
En vano (aunque se esfuerzan) porfiando ;
Que la fortuna de Felipe asido
A jorro le llevaba remolcando
Sobre las altas olas espumosas,
Aun de anegar los cielos desecosas.

En esta la cerrada niebla oscura,
 Por el furioso viento derramada,
 Descubrimos al este la Herradura
 Y al sur la isla de Talca levantada.
 Reconocida ya nuestra ventura,
 Y la araucana tierra deseada,
 Viendo el Morro de Penco descubierta
 Arribamos á popa sobre el puerto;

El cual está amparado de una isleta
 Que resiste al furor del norte airado,
 Y los continuos golpes de marea
 Que le baten furiosos de aquel lado.
 La corva y larga punta una caleta
 Hace y seno tranquilo y sosegado,
 Do las cansadas naves, como digo,
 Hallan seguro albergue y dulce abrigo.

La nave sin gobierno destrozada
 Surgió al alto reparo de una sierra,
 En gruesa amarra y áncora afirmada,
 Que con tenace diente aferró tierra.
 Apenas la alta vela fué amainada
 Cuando el alegre estruendo de la guerra
 Nos estendió (tocando en los oídos)
 Los ánimos y niervos encogidos.

La isleta es habitada de una gente
 Esforzada, robusta y belicosa,
 La cual viendo una nave solamente
 Venida allí por suerte venturosa,
 Gritando ¡guerra! guerra! alegremente
 Toma las fieras armas, y furiosa,
 Con gran rebato y prisa repentina,
 Corre en tropel confuso á la marina.

En la falda de un áspero recuesto
 En formado escuadron se representa;
 Y nosotros, con ánimo dispuesto
 A cualquiera peligro y grande afrenta,
 Arremetimos á las armas presto;
 Que el trabajo pasado y la tormenta
 Nos hizo á todos estimar en nada
 Cualquiera otro peligro y gran jornada.

Con recobrado aliento y nuevo brio
 Corrimos al batel, de la manera
 Que si lejos de tierra en un bajío
 Encallada la nave ya estuviera:
 Y por los anchos lados el navío
 Sus dos grandes bateles echó fuera,
 En los cuales saltamos tanta gente
 Cuanta pudo caber estrechamente.

No es poético adorno fabuloso,
 Mas cierta historia y verdadero cuento,
 Ora fuese algún caso prodigioso,
 O estraño agüero y triste anunciamiento,

Ora violencia de astro riguroso,
 Ora inusado y raptó movimiento,
 Ora el andar el mundo (y es mas cierto)
 Fuera de todo término y concierto:

Que el viento ya calmaba, y en poniendo
 El plé los españoles en el suelo
 Cayó un rayo, de súbito volviendo
 En viva llama aquel nubloso veló;
 Y, en forma de lagarto discurriendo,
 Se vió hender una cometa el cielo;
 El mar bramó, y la tierra resentida
 Del gran peso gimió como oprimida.

Cortó súbito allí un temor helado
 La fuerza á los turbados naturales,
 Por siniestro pronóstico tomado
 De su ruína y venideros males,
 Viendo aquel movimiento desusado,
 Y los prodigios tristes y señales
 Que su destrozo y pérdida anunciaban,
 Y á perpetua opresion amenazaban.

Desto medrosas, aguardar no osaron,
 Que soltando las armas ya rendidas,
 Del cerrado escuadron se derramaron,
 Procurando salvar las tristes vidas:
 El patrio nido al fin desampararon,
 Y con mujeres, hijos y comidas,
 Por secretos caminos y senderos
 Se escaparon en balsas y maderos.

Luego los nuestros sin parar corriendo
 Las casas yermas, chozas y moradas
 Iban en todas partes descubriendo
 Las rústicas viandas levantadas,
 Y con gran diligencia previniendo
 Los caminos, las sendas y paradas:
 Por cavernas y espesos matorrales
 Buscaban los ausentes naturales;

Donde en breve sazon fueron hallados
 Algunos pobres indios escondidos,
 Otros en pueblezuelos saltados,
 Que aun no estaban del miedo apercebidos:
 Mas con buen tratamiento asegurados,
 Dándoles jotas, llantos y vestidos,
 Y palabras de amor, los aquietaban,
 Y á sus casas, de paz, los enviaban.

Dándoles á entender que nuestro intento
 Y causa principal de la jornada
 Era la religion y salvamento
 De la rebelde gente bautizada:
 Que en desprecio del santo sacramento
 La recibida ley y fe jurada
 Habian pérfidamente quebrantado
 Y las armas ilícitas tomado;

Pero que si quisiesen convertirse
A la cristiana ley que antes tenian,
Y á la fe quebrantada reducirse
Que al grande Carlos Quinto dado habian,
En todas las mas cosas convenirse
A su provecho y cómodo podrian,
Haciéndoles con prendas firme y cierto
Cualquier partido lícito y concierto.

Luego los instrumentos convenientes
Al uso militar y á la vivienda
Sacamos en las partes competentes,
Que no hay quien nos lo impida ni defienda;
Donde todos á un tiempo diligentes,
Cual arma pabellon, cual toldo ó tienda,
Quien fuego enciende, y en el casco usado
Tuesta el húmido trigo mareado.

La negra noche horrenda y espantosa,
Cubriendo tierra y mar cayó del cielo,
Dejando antes de tiempo presurosa
Envuelto el mundo en tenebroso velo:
No quedó pabellon, tienda, ni cosa
Que el viento allí no la abatiese al suelo,
Pareciendo con nuevo movimiento
Desencajar la isleta de su asiento;

Hasta que el tardo y deseado día
Las nubes desterró, y dejó sereno
El cielo, revistiendo de alegría
El aire oscuro y húmedo terreno:
Luego la trabajada compañía,
Conociendo el instable tiempo bueno,
Procura reparar con diligencia
Del riguroso invierno la violencia.

Unos presto destechan los pajizos
Albergues de los indios ausentados;
Otros con tablas, ramas y carrizos,
Al nuevo alojamiento van cargados:
Y sobre troncos de árboles rollizos
En las hondas arenas afirmados
Gran número de ranchos levantamos,
Y en breve espacio un pueblo fabricamos.

Del modo que se ven los pajarillos
De la necesidad misma instruidos
Por techos y apartados rinconcillos
Tejer y fabricar los pobres nidos,
Que de pajas, de plumas y ramillos
Van y vienen los picos impedidos,
Así en el yermo y descubierto asiento
Fabrica cada cual su alojamiento.

Ya que todos, señor, nos alojamos
En el húmido sitio pantanoso,
Y con industria y arte reparamos
La furia del invierno riguroso,

Las necesarias armas aprestamos,
Soltando con estrépito espantoso
La gruesa y reforzada artillería,
Que en torno tierra y mar temblar hacia.

En las remotas bárbaras naciones
El grande estruendo y novedad sintieron:
Pacos, vicuñas, tigres y leones,
Acá y allá medrosos discurrieron:
Los delfines, nereldas y tritones
En sus hondas cavernas se escondieron;
Deteniendo confusos sus corrientes
Los presurosos rios y las fuentes.

Sintióse en el estado la estampida,
Y algunos tan atónitos quedaron,
Que la dura cerviz, nunca oprimida,
Sobre los yertos pechos inclinaron.
Así avisados ya de la venida,
Los instrumentos bélicos tocaron,
Descogiendo por todas las riberas
Sus jucidos pendones y banderas.

En el valle de Ongolmo congregados
Los diez y seis caciques araucanos,
Y algunos capitanes señalados
De los interesados comarcanos,
Todos en general deliberados
De venir con nosotros á las manos,
Sobre el lugat, el tiempo y aparejo,
Entraron los caciques en consejo.

Rengo tambien con ellos, que admitido
Fué en consejo de guerra por valiente,
Que si ya os acordais, quedó aturdido
En Mataquito entre la muerta gente;
Pero volvió despues en su sentido,
Y al cabo se escapó dichosamente;
Que, aunque falto de sangre, tuvo fuerte
Contra la furia de la airada muerte.

Caupolican, en medio de ellos puesto,
A todos con los ojos rodeando,
Que con silencio y ánimo dispuesto
Estaban sus razones aguardando:
Con sesgo pecho, y con sereno gesto,
La voz en tono grave levantando,
Rompió el fúido silencio, y echó fuera
La soberbia intencion desta manera:

Esforzados varones, ya es venido
(Segun vemos las muestras y señales)
Aquel felice tiempo prometido
En que habemos de hacernos inmortales:
Que la fortuna próspera ha traído
De las últimas partes orientales
Tantas gentes en una compañía
Para que las vengais en solo un día;

Y á costa y precio de su sangre y vidas
Del todo eterniceis vuestras espadas,
Y nuestras mudas leyes oprimidas
Sean en su libre fuerza restauradas;
Que por remotos reinos estendidas
Han de ser inviolables y sagradas,
Viviendo en igualdad debajo de ellas
Cuantos viven debajo las estrellas.

Y pues que con tan loco pensamiento
Estas gentes se os han desvergonzado,
Y en vuestra tierra y defendido asiento
Las banderas tendidas han entrado,
Es bien que el insolente atrevimiento
Quede con nuevo ejemplo castigado,
Antes que, dando cuerda á su esperanza,
Les dé fuerza y consejo la tardanza.

Así, en resolución me determino,
(Si, señores, también os pareciere)
Que demos con asalto repentino
Sobre ellos lo mejor que ser pudiere:
Y nadie piense que hay otro camino
Sino el que con su fuerza y brazo abriere;
Que las rabiosas armas en las manos,
Los han de dar por justos ó tiranos.

A la plática fin con esto puso,
Y el buen Peteguelen, viejo severo,
Por mas antiguo su razon propuso,
Como soldado y sabio consejero,
Diciendo: ¡O capitanes! no rehuso
De derramar mi sangre yo el primero,
Que aunque por mi vejez parezca helada,
En el pecho me hierve alborotada.

Pero sola una cosa me detiene,
Haciéndome dudar el rompimiento,
Y es la cierta noticia que se tiene
Que es mucha gente y mucho el regimiento:
Así que, claro vemos que conviene
Gran resistencia á grande movimiento;
Que siempre de estimar poco las cosas
Suceden las dolencias peligrosas.

Que pues el sitio y puesto que han tomado
Es por natura fuerte y recogido,
Del mar y altos peñascos rodeado,
Por todas partes libre y defendido;
Será de mas provecho y acertado
Que á su plática y trato deis oído,
Y que no se les niegue y contradiga,
Pues que solo el oír á nadie obliga:

Que no podrá dañar, y en el comedio
Podreis apercebir y juntar gente,
Y en secreto aprestar para el remedio
Todo lo necesario y conveniente,

En las cosas difíciles daré medio,
Proveer á cualquier inconveniente,
Atajar y romper los pasos llanos.
Y al cabo remitirnos á las manos.

No pudo decir mas, que ardiendo en ira
El bravo Tucapel, con voz furiosa
Diciendo (le atajó): Quien tanto mira
Jamás emprenderá jornada honrosa:
Y si todo el estado se retira,
Por parecerle que esta es peligrosa,
Yo solo tomaré, sin compañía,
Las armas, causa y cargo á cuenta mia.

¿Por ventura teneis desconfianza
De vuestras propias fuerzas tan probadas;
Pues en cuanto arrojar pueden la lanza
Y rodear los brazos las espadas
Dais causa que se note en vos mudanza,
Y que vuestras victorias mancilladas
Queden con bajo y misero partido,
Y nuestro honor y crédito ofendido?

Pues entended que mientras yo tuviere
Fuerza en el brazo y voz en el senado,
Diga Peteguelen lo que quisiere,
Que esto ha de ser por armas sentenciado;
Y quien otro camino pretendiere,
Primero le abriré por mi costado;
Que esta ferrada maza, y no oraciones,
Le ha de dar las causas y razones.

Si los que así os preciais de bien hablados,
El ánimo os bastare y el denuedo
De combatir sobre esto, en campo armados
Os probaré mas claro lo que puedo:
Mas quereis mostrar tan concertados,
Que llamando prudencia á lo que es miedo,
Por no poner en riesgo vuestra vida,
A todo, con parlar, daréis salida.

Peteguelen responde: Pues no halla
Nunca en tí la razon acogimiento,
Yo solo, viejo, quiero la batalla,
Y castigar tu loco atrevimiento,
De piel curtida armados, ó de maila,
Con lanza, espada ó maza, á tu contento;
Para mostrar que en justas ocasiones
Tengo mas largas manos que razones.

¡Quién pudiera pintar el rostro esquivo
Que Tucapel mostraba contra el cielo,
Lanzando por los ojos fuego vivo,
No se dignando de mirar al suelo!
Dijo: Al fin pensamiento tan altivo
Ya es digno del furor de Tucapelo;
Mas por mi honor y por tu edad querria
Que metieses contigo compañía.

El viejo respondió : Jamas de ajenas
Fuerzas en ningun tiempo me he ayudado,
Ni de sangre aun están vacías mis venas,
Ni siento el brazo así debilitado,
Que no te piense dar las manos llenas.
Mas Rengó, su sobrino, levantado
Se atravesó diciendo : El desafío
Aceto yo, si queres, por mi tío.

Quiérollo, pido, y soy dello contento,
(Gritaba Tucapel) y á diez contigo.
Mas saltando Orompello de su asiento,
Dijo : Tú lo has de haber, Rengo, conmigo.
Tambien enmendaré tu atrevimiento,
Responde el fiero Rengo ; y mas te digo,
Que en poco tu amenaza y campo estimo
Despues que haya acabado el de tu primo.

Tucapelo le dijo : Castigarte
Pienso de tal manera yo primero,
Que le cabrá á Orompello poca parte,
Que á bien librar, serás mi prisionero :
¡ Afuera ! afuera ! sus ! haceos á parte,
Que dilatar el término no quiero,
Pues armas, tiempo y voluntad tenemos,
Sino que luego aqui lo averigüemos.

Rengo y Peteguelen le respondieran
A un tiempo con las armas y razones,
Si en medio á la sazón no se pusieran
Muchos caciques nobles y varones,
Pidiendo que suspendan y difieran
Aquellas amenazas y cuestiones,
Hasta que la fortuna declarada
Diese próspero fin á la jornada.

Caupolicán estaba ya impaciente
De ver que Tucapelo cada día
En guerra, en paz, injusta ó justamente,
Sin ninguna atencion los revolvía :
Mas hubo de llevarlo blandamente,
Que el tiempo y la sazón lo requería ;
Y así, con gravedad y manso ruego
Les reprimió el furor y apagó el fuego ;

Quedando entre ellos puesto y acetado,
Que luego que la guerra concluyesen,
El viejo y Tucapel en estacado
Francos de solo á solo combatiesen :
Despues, que Tucapel y Rengo armado
Ansimismo su causa definiesen.
El rumor aplacado, Colocolo
Les comenzó á decir, hablando solo :

Generosos caciques, si licencia
Tenemos de decir lo que alcanzamos
Los que por largos años y experiencia
Los futuros sucesos rastreamos ;

Vemos que nuestras fuerzas y potencia
En solo destruírnos las gastamos,
Y el tirano cuchillo apoderado
Sobre nuestras gargantas levantado.

Y lo que da señal clara que sea
Cierta vuestra caída y mi recelo,
Es que ya la fortuna titubea,
Y comienza á turbarse nuestro cielo :
Cuando un gran edificio se ladea,
No está muy lejos de venir al suelo ;
La máquina que en falso asiento estriba,
Su misma pesadumbre la derriba.

Por lo cual ya, si mi opinion no yerra,
Segun el proceder y los indicios,
Temo, y con gran razon, de ver por tierra
Nuestros mal cimentados edificios :
Y convertido el uso de la guerra
En serviles y bajos ejercicios
Quebrantándose, al fin, vuestra protervia,
Fundada en una vana y gran soberbia.

Muerto á Lautaro vemos, y perdidas
Con gran deshonra nuestra tres banderas,
Rotas nuestras escuadras, y tendidas
Al viento y sol por pasto de las fieras,
Las fuerzas y opiniones divididas,
Lleno el campo de gentes extranjeras,
Y las furiosas armas alteradas
Contra sus mismos pechos declaradas.

Mirad que así, por ciega inadvertencia,
La patria muere y libertad perece,
Pues con sus mismas armas y potencia
Al derecho enemigo favorece :
Incurable y mortal es la dolencia
Cuando á la medicina no obedece,
Y bestial la pasión y detestable
Que no sufre el consejo saludable.

¿ Porqué con tanta saña procuramos
Ir nuestra sangre y fuerzas apocando,
Y envueltos en civiles armas damos
Fuerza y derecho al enemigo bando ?
¿ Porqué con tal furor despedazamos
Esta union invencible, condenando
Nuestra causa aprobada y armas justas,
Justificando en todo las injustas ?

¿ Qué rabia ó qué rencor desatinado
Habels contra vosotros concebido,
Que así quereis que el araucano estado
Venga á ser por sus manos destruido,
Y, en su virtud y fuerzas ahogado,
Quede con nombre infame sometido
A las estrañas leyes y gobierno
En dura servidumbre y yugo eterno ?

Volved sobre vosotros, que sin tiento
Correls á toda priesa á despeñaros ;
Refrenad esa furia y movimiento,
Que os lleva á destruirlos y arruinaros.
¡Sufrís al enemigo en vuestro asiento,
Que quiere como á brutos conquistáros,
Y no podeis sufrir aquí impacientes
Los consejos y avisos convenientes?

Que es cierto falta de ánimo, y bastante
Indicio de flaqueza disfrazada,
Teniendo al enemigo tan delante
Revolver contra sí la propia espada,
Por no esperar con ánimo constante
Los duros golpes de fortuna airada,
A los cuales resiste el pecho fuerte,
Que no quiere acabarlo con la muerte.

Pero pues tanto esfuerzo en vos se encierra,
Que á veces por ser tanto lo condeno,
Y de vuestras hazañas, no esta tierra,
Mas todo el universo anda ya lleno ;
Cese, cese el furor y civil guerra,
Y por el bien comun tened por bueno
No romper la hermandad con torpes modos,
Pues que miembros de un cuerpo somos todos.

Si á la cansada edad y largos dias
Algun respeto y crédito se debe,
Mirad á estas antiguas canas mias
Y al bien público y celo que me mueve,
Para que suspendais vuestras porfias
Por alguna sazon y tiempo breve,
Hasta que el español furor decline
Y la causa comun se determine.

Y pues de vuestra discrecion espero
Que os ¡ondrá en el camino que conviene,
Traer otras razones mas no quiero,
Pues con vos la razon tal fuerza tiene :
Dejadas, pues, á parte, lo primero
Que venir á las manos nos detiene
Y pone freno y limite al deseo,
Es el poco aparejo que aquí veo :

Que por todas las partes nos divide
Este brazo de mar que veis en medio,
Y nuestra pretension y paso impide,
Sin tener de pasaje algun remedio :
Y pues el enemigo se comide
A tratar de concierto y nuevo medio,
Aunque nunca pensemos acetarlos,
No nos podrá dañar el escucharlos ;

Pues por este camino tomarémos
Lengua de su intencion y fundamento,
Que cuando no sea licita, podrémos
Venir de todo en todo á rompimiento :

Tambien en este término harémos
De armas y municion preparación,
Que estas serán al fin las que de hecho
Habrán de declarar este derecho.

Mas, conviene advertir, claros varones,
Para llevar las cosas bien guiadas,
Que nuestras exteriores intenciones
Vayan siempre á la paz enderezadas ;
Mostrándonos de flacos corazones,
Las fuerzas y esperanzas quebrantadas,
Y la tierra de minas de oro rica,
Cebo goloso en que esta gente pica :

Quizá por este término, sacalla
Podrémos del isléño sitio fuerte,
Y con fingida paz aseguralla,
Trayéndola por mañas á la muerte ;
Y sin rumor ni muestra de batalla
Abramos la carrera de tal suerte,
Que venga á tierra firme confiada
En el seguro paso y franca entrada.

A su habla dió fin el sabio anciano,
Y hubo allí pareceres diferentes,
Diciendo que el peligro era liviano
Para tanto temor é inconvenientes.
Pero Puren, Lincoya y Talcaguano,
Lemolemo, Elicura mas prudentes,
Al parecer del viejo se arrimaron,
Y así á los mas los menos se allanaron,

Despachando de allí con diligencia
Al jóven Millalauco, generoso,
Hombre de gran lenguaje y esperiencia,
Cauto, sagaz, solícito y mañoso :
Que con fingida muestra y apariencia
De algun partido honesto y medio honroso
Nuestro intento y designios penetrase,
Y el sitio, gente y número notase :

El cual bien informado y instruido
De lo que á su propósito convino,
En una larga góndola metido,
Sin mas se detener tomó el camino :
Y de los prestos remos impellido,
En breve á nuestro alojamiento vino,
A donde sin estorbo, libremente
Saltó luego seguro con su gente.

Al puerto habian tambien con fresco viento
Tres naves de las nuestras arribado,
Llenas de armas, de gente y bastimento,
Con que fué nuestro campo reforzado :
Era tanto el rumor y movimiento
Del bélico aparato, que admirado
El cauteloso Millalauco estuvo,
Y así confuso un rato se detuvo.

Mas sin darlo á entender, disimulando ,
 Por medio del bullicio atravésaba ;
 Los judiciosos ojos rodeando ,
 Las armas, gente y ánimos notaba :
 Y el negocio entre sí considerando ,
 El deseado fin dificultaba ,
 Viendo cubierto el mar, llena la tierra
 De gente armada y máquinas de guerra.

Llegado al pabellon de don Garcia ,
 Hallándose con otros yo presente ,
 Con una moderada cortesía
 Nos saludó á su modo , alegremente
 Levantando la voz.... Pero la mia ,
 Que fatigada de cantar se siente ,
 No puede ya llevar un tono tanto ,
 Y así es fuerza dar fin en este canto.

CANTO XVII.

Hace Millalauco su embajada : salen los españoles de la isla : levantando un fuerte en el cerro de Penco , vienen los araucanos á darles el asalto. Cuéntase lo que en aquel mismo tiempo pasaba sobre la plaza fuerte de San Quintín.

NUNCA negar se deben los oídos
 A enemigos ni amigos sospechosos ,
 Que tanto os dejan mas apercibidos ,
 Cuanto vos los tenéis por cautelosos :
 Escuchados , serán mas entendidos ,
 Ora sean verdaderos ó engañosos ;
 Que siempre por señales y razones
 Se suelen descubrir las intenciones.

Cuando piensan que mas os desatinan
 Con su máscara falsa y trato extraño ,
 Os despiertan , avisan , encaminan ,
 Y encubriendo descubren el engaño :
 Veis el blanco y el fin á donde atinan ,
 El pro y el contra , el interes y el daño.
 No hay plática tan doble y cautelosa
 Que della no se infiera alguna cosa ;

Y no hay lengua tan llena de artificio ,
 Que hablando no muestre algun conceto ,
 Que al fin alguna vez hará su oficio ,
 Y mas si el que oye sabe ser discreto .
 Nunca el hablar dejó de dar indicio ,
 Ni el callar descubrió jamas secreto :
 No hay cosa mas difícil, bien mirado ,
 Que conocer un necio si es callado :

Y es importante punto y necesario
 Tener el capitan conocimiento
 Del arte y condicion del adversario ,
 De la intencion , designio y fundamento ;
 Si es cuerdo y reportado , ó temerario ,
 De pesado ó ligero movimiento ,
 Remiso ó diligente , incauto ó astuto ,
 Varlo , indeterminable ó resolutivo .

Así vemos que el bárbaro senado ,
 Por saber la intencion del enemigo ,
 Al cauto Millalauco habia enviado
 Debajo de figura y voz de amigo :

Que con semblante y ánimo doblado ,
 Mostrándose cortés , como atras digo ,
 El rostro á todas partes revolviendo ,
 Alzó recio la voz así diciéndo :

Dichoso capitan y compañía ,
 A quien por bien de paz soy enviado
 Del araucano estado y señoría ,
 Con voz y autoridad del gran senado :
 No penséis que el temor y cobardía
 Jamas no haya á término llegado ,
 De usar (necesitados de remedio)
 De algun partido infame y torpe medio ;

Pues notorio os será lo que se estiende
 El nombre grande y crédito araucano ,
 Que los extraños términos defiende
 Y asegura debajo de su mano :
 Y tambien de vosotros ya se entiende
 Que, movidos de celo y fin cristiano ,
 Con gran moderacion y disciplina
 Venís á derramar vuestra doctrina .

Siendo, pues, esto así, como la muestra
 Que habeis dado hasta aqui lo verifica ,
 Y la buena opinion y fama vuestra
 Con claras y altas voces lo publica ,
 Yo os vengo á asegurar de parte nuestra ,
 Y así claro por mí se os certifica ,
 Que la ofrecida paz tan deseada
 Será por los caciques acetada :

Que el inclito senado, habiendo oído
 De vuestra parte algunas relaciones ,
 Con sabio acuerdo y parecer, movido
 Por legítimas causas y razones ,
 Quiere acetar la paz, quiere partido
 De lícitas y honestas condiciones ,
 Para que no padezca tanta gente
 Del pueblo simple y género inocente :

Que si la fe inviolable y juramento,
De vuestra parte con amor pedido,
Y el gracioso y seguro acogimiento
De nuestra voluntad libre ofrecido,
Pueden dar en las cosas firme asiento
Con honra igual y lícito partido,
Sin que los nuestros súbditos y estados
Vengan por tiempo á ser menoscabados,

A Carlos sin defensa y resistencia
Por amigo y señor le admitirémos,
Y el servicio indebido y obediencia
De nuestra voluntad le ofrecerémos:
Mas si queréis llevarlo por violencia,
Antes los propios hijos comerémos,
Y veréis con valor nuestras espadas
Por nuestro mismo pecho atravesadas.

Pero por trato llano, sin recelo
Podréis por vuestro rey alzar bandera;
Que el estado (las armas por el suelo)
Con los brazos abiertos os espera,
Reconociendo que el benigno cielo
Le llama á paz segura y duradera,
Quedando para siempre lo pasado
En perpetuo silencio sepultado.

Aquí dió fin al razonar, haciendo
A su modo y usanza una caricia,
Siempre en su proceder satisfaciendo
A nuestra voluntad y á su malicia:
Y el bárbaro poder desminuyendo,
Nos aumentaba el ánimo y codicia,
Dándonos á entender que había flaqueza,
Y abundancia de bienes y riqueza.

Oída la embajada, don García,
Haciéndole gracioso acogimiento,
En suma respondió: que agradecía
La propuesta amistad y ofrecimiento,
Y que en nombre del rey satisfacía
Su buena voluntad con tratamiento
Que no solo no fuesen agraviados,
Mas de muchos trabajos relevados.

Hizo luego sacar á dos sirvientes
Por mas confirmacion algunos dones,
Ropas de mil colores diferentes,
Jotas, llautos, chaquiras y listones;
Insignias y vestidos competentes
A nobles capitanes y varones;
Siendo de Millalauco recibido
Con palabras y término cumplido.

Así que, con semblante y apariencia
De amigo agradecido y obligado,
Pidiendo al despedir grata licencia,
A la barca volvió que había dejado;

Y con la acostumbrada diligencia,
Al tramontar del sol llegó al estado,
Do recibido fué con alegría
De toda aquella noble compañía.

Visto pues el despacho, cautamente
Los caciques la junta dividieron,
Y dando muestra de esparcir la gente,
A sus casas de paz se retrujeron,
A donde sin rumor secretamente
Las engañosas armas previnieron,
Moviendo del comun las voluntades,
Aparejadas siempre á novedades.

Nosotros, no sin causa, sospechosos
Allí mas de dos meses estuvimos,
Y á las lluvias y vientos rigurosos
Del implacable invierno resistimos:
Mas, pasado este tiempo, deseosos
De saber su intencion, nos resolvimos
En dejar el isleño alojamiento,
Haciendo en tierra firme nuestro asiento.

Ciento y treinta mancebos florecientes
Fueron en nuestro campo apercibidos,
Hombres trabajadores y valientes,
Entre los mas robustos escogidos,
De armas y de instrumentos convenientes
Secreta y sordamente prevenidos:
(Yo con ellos tambien, que vez ninguna
Dejé de dar un tiento á la fortuna):

Para que en un pequeño cerro esento,
Sobre la mar vecina relevado,
Levantasen un muro de cimiento
De fondo y ancho foso rodeado:
Donde pudiese estar sin detrimento
Nuestro pequeño ejército alojado,
En cuanto los caballos arribaban,
Que ya teníamos nueva que marchaban:

Pues salidos á tierra, entenderian
La intencion de los bárbaros dañada,
Que en secreto las armas prevenian
Con falso rostro y amistad doblada:
De do, si se moviesen, les darian
Algun asalto y súbita ruciada,
Que, quebrantado el ánimo y denuedo,
Viniesen á la paz de puro miedo.

Era imaginacion fuera de tino
Pensar que los soberbios araucanos
Quisiesen de concordia algun camino,
Viéndose con las armas en las manos:
Pero con la presteza que convino,
Los ciento y treinta jóvenes lozanos
Pasaron á la tierra sin ayuda
Mas que el amparo de la noche muda:

Yaunque era en esta tierra el tiempo cuando
Virgo alargaba apriesa el corto día,
Las variables horas restaurando
Que usurpadas la Noche le tenía;
Antes que la Alba fuese desterrando
Las nocturnas estrellas, parecía
La cumbre del collado levantada
De gente y materiales ocupada.

Cuales con barras, picos y azadones
Abren los hondos fosos y señales;
Cuales con corvos y anchos cuchillones,
Hachas, sierras, segures y destrales
Cortan maderos gruesos y troncones,
Y fijados en tierra, con tapiales
Y trabazon de leños y faginas,
Levantán los traveses y cortinas.

No con tanto hervor la tiria gente
En la labor de la ciudad famosa,
Acá y allá sirviendo diligente
Tan solícita andaba y presurosa:
Ni César levantó tan de repente
En Dirrachio la cerca milagrosa
Con que cercó al ejército esparcido
Del enemigo yerno inadvertido,

Cuanto fué de nosotros coronada
De una gruesa muralla la montaña,
De fondo y ancho foso rodeada,
Con ocho piezas gruesas de campaña;
Siendo á vista de Arauco levantada
Bandera por Felipe rey de España,
Tomando posesion de aquel estado
Con los demas del padre renunciado.

Túvose por un caso nunca oído,
De tanto atrevimiento y osadía,
Entre la gente plática tenido
Mas por temeridad que valentía;
Que en el soberbio estado así temido
Los ciento y treinta en poco mas de un día
Pudiésemos salir con una cosa
Tanto cuanto difícil peligrosa.

Nuestra gente del todo recogida,
La cual luego segura al fuerte vino,
Que el alto sitio y pólvora temida
Hizo fácil y llano aquel camino,
Por las anchas cortinas repartida,
Segun y por el órden que convino,
Nos pusimos allí todos á una
Debajo del amparo de fortuna.

La pregonera Fama ya volando
Por el distrito y término araucano
Iba de lengua en lengua acrecentando
El abreviado ejército cristiano:

La gente popular amedrentando
Con un hueco rumor y estruendo vano
Que lo incerto á las veces certifica,
Y lo cierto, si es mal, lo multiplica.

Llegada, pues, la voz á los oídos
De nuestros enemigos conjurados,
No mirando á los tratos y partidos
Por una parte y otra asegurados,
Con súbita presteza apercebidos
De municiones, armas y soldados,
Sin aguardar á mas, trataron luego
De darnos el asalto á sangre y fuego.

Juntos para el efecto en Talcaguano,
Dos millas poco mas del fuerte asiento,
El esforzado mozo Gracolano,
De gran disposición y atrevimiento,
Dijo en voz alta: ¡O gran Caupolicano!
Si en algo es de estimar mi ofrecimiento,
Prometo que mañana en el asalto
Arbolaré mi enseña en lo mas alto.

Y porqué á tí, señor, ¿á todos quiero
Haceros de mis obras satisfechos,
Con esta usada lanza me profiero
De abrir lugar por los contrarios pechos;
Y que será mi brazo el que primero
Barahuste las armas y pertrechos,
Aunque mas dificulten la subida
Y todo el universo me lo impida.

Así dijo: y los bárbaros en esto,
Porque ya las estrellas se mostraban,
Al fuerte, en escuadron, con paso presto,
Cubiertos de la noche se acercaban:
Y en una gran barranca, oculto puesto,
Al pié de la montaña reparaban,
Aguardando en silencio aquella hora
Que suele aparecer la clara aurora.

Aquella noche yo mal sosegado
Reposar un momento no podía,
O ya fuese el peligro, ó ya el cuidado
Que de escribir entonces yo tenía.
Así imaginativo y desvelado,
Revolviendo la inquieta fantasía,
Quise de algunas cosas desta historia
Descargar con la pluma la memoria.

En el silencio de la noche oscura,
En medio del reposo de la gente,
Queriendo proseguir con mi escritura,
Me sobrevino un súbito accidente:
Cortóme un hielo cada coyuntura,
Turbóseme la vista de repente,
Y procurando de esforzarme en vano,
Se me cayó la pluma de la mano.

Quisírame quejar, mas fué imposible,
Del accidente súbito impedido,
Que el agudo dolor y mal sensible
Me privó del esfuerzo y del sentido;
Pero pasado el término terrible,
Y en mi primero ser restituido,
Del tormento quedé de tal manera
Cual si de larga enfermedad saliera.

Luego que con suspiros trabajados
Desfogando las ansias aflojaron,
Mis descaídos ojos agravados
Del gran quebrantamiento se cerraron :
Así los lasos miembros relajados
Al agradable sueño se entregaron,
Quedando por entonces el sentido
En la mas noble parte recogido.

No bien al dulce sueño y al reposo
Dejado el quebrantado cuerpo habia,
Cuando oyendo un estruendo sonoro
Que estremecer la tierra parecia,
Con gesto altivo y término furioso
Delante una mujer se me ponía,
Que luego vi en su talle y gran persona
Ser la robusta y áspera Belona.

Vestida de los pies á la cintura,
De la cintura á la cabeza armada
De una escamosa y lúcida armadura,
Su escudo al brazo, al lado la ancha espada,
Blandiendo en la derecha la asta dura,
De las horribles furias rodeada,
El rostro airado, la color teñida,
Toda de fuego bélico encendida :

La cual me dijo : ¡ O mozo temeroso !
El ánimo levanta y confianza,
Reconociendo el tiempo venturoso
Que te ofrece tu dicha y buena andanza :
Huye del ocio torpe perezoso,
Ensancha el corazón y la esperanza,
Y aspira á mas de aquello que pretendes,
Que el cielo te es propicio si lo entiendes :

Que viéndote á escribir yo aficionado
Y de tu inclinación el claro indicio,
Pues nunca te han la pluma destemplado
Las fieras armas y áspero ejercicio ;
Tu trabajo tan fiel considerado,
Solo movida de mi mismo oficio,
Te quiero yo llevar en una parte
Donde podrás sin límite ensancharte.

En campo fértil, lleno de mil flores,
En el cual hallarás materia llena
De guerras mas famosas y mayores,
Donde podrás alimentar la vena :

Y si quieres de damas y de amores
En verso celebrar la dulce pena,
Tendrás mayor sugeto y hermosa
Que en la pasada edad y en la futura.

Sígueme, dijo al fin ; y yo admirado,
Viéndola revolver por donde vino,
Con paso largo y corazón osado
Comencé de seguir aquel camino,
Dejando del siniestro y diestro lado
Dos montes que el Atlante y Apenino
Con gran parte no son de tal grandeza,
Ni de tanta espesura y aspereza.

Salimos á un gran campo, á do natura
Con mano liberal y artificiosa
Mostraba su caudal y hermosura
En la varia labor maravillosa,
Mezclando entre las hojas y verdura
El blanco lirio y encarnada rosa,
Junquillos, azahares y mosquetas,
Azucenas, jazmines y violetas.

Allí las claras fuentes murmurando
El deleitoso asiento atravesaban,
Y los templados vientos respirando
La verde yerba y flores alegraban :
Pues los pintados pájaros volando,
Por los copados árboles cruzaban,
Formando con su canto y melodía
Una acorde y dulcísima armonía.

Por mil partes en corros derramadas
Vi gran copia de ninfas muy hermosas,
Unas en varios juegos ocupadas,
Otras cogiendo flores olorosas :
Otras suavemente y acordadas
Cantaban dulces letras amorosas,
Con cítaras y liras en las manos,
Diestros sátiros, faunos y silvanos.

Era el fresco lugar aparejado
A todo pasatiempo y ejercicio ;
Quien sigue ya de aquel ya de este lado
De la casta Diana el duro oficio :
Ora atraviesa el puerco, ora el venado,
Ora salta la liebre, y con el vicio,
Gamuzas, capriolas y corcillas
Retozan por la yerba y florecillas :

Quien, el ciervo herido rastreando,
De la llanura al monte atravesaba ;
Quien, el cerdoso puerco fatigando,
Los osados lebreles ayudaba :
Quien, con templados pájaros volando,
Las altaneras aves remontaba :
Acá matan la garza, allá la cuerva,
Aquí el celoso gamo, allí la cierva.

Estaba justo en medio de este asiento
En forma de pirámide un collado,
Redondo en igual círculo y esento,
Sobre todas las tierras empinado:
Y sin saber yo cómo, en un momento,
De la fiera Belona arrebatado,
En la mas alta cumbre dél me puso,
Quedando dello atónito y confuso.

Estuve tal un rato de repente
Viéndome arriba, que mirar no osaba,
Tanto que acá y allá medrosamente
Los temerosos ojos rodeaba:
Allí lleno de olores blandamente
Un agradable viento respiraba
Hasta la cumbre altísima el collado
De verde yerba y flores coronado.

Era de altura tal que no podría
Un liviano neblí subir á vuelo;
Y así, no sin temor, me parecia
Mirando abajo estar cerca del cielo:
De donde con la vista descubria
La grande redondez del ancho suelo,
Con los términos bárbaros ignotos,
Hasta los mas ocultos y remotos.

Viéndome, pues, Belona allí subido,
Me dijo: El poco tiempo que te queda
Para que puedas ver lo prometido
Hace que detenerme mas no pueda:
Mira aquel grueso ejército movido,
El negro humo espeso y polvareda
En el confin de Flandes y de Francia
Sobre una plaza fuerte de importancia.

Después que Carlos Quinto hubo triunfado
De tantos enemigos y naciones,
Y como invicto príncipe hollado
Las árticas y antárticas regiones,
Triunfó de la fortuna y vano estado,
Y aseguró su fin y pretensiones,
Dejando la imperial investidura
En dichosa sazón y coyuntura;

Y movido del pio y santo celo
Que del gobierno público tenia,
Pareciéndole poco lo del suelo,
Según lo que en el pecho concebía,
Vuelta la mira y pretensión al cielo,
El peso que en los hombros sostenía
Le puso en los del hijo, renunciados
Todos sus reinos, títulos y estados.

Viendo el hijo la próspera carrera
Del victorioso padre retrado,
Por hacer la esperanza verdadera
Que siempre de sus obras había dado,

Por el principio y ocasión primera
Aquel copioso ejército ha juntado
Para bajar de la enemiga Francia
La presunción, orgullo y arrogancia.

Aquella es San Quintín que ves delante,
Que en vano contraviene á su ruína,
Presidio principal, plaza importante,
Y del furor del gran Felipe dina.
Hállase dentro della el almirante,
Debajo cuyo mando y disciplina
Está gran gente plática de guerra,
A la defensa y guarda de la tierra.

En tres partes allí, como se muestra,
El enemigo campo se reparte:
Cáceres con su tercio, á mano diestra,
Donde está de Felipe el estandarte:
El pronto Navarrete á la siniestra
Con el conde de Mega; y de la parte
Del burgo Julian con tres naciones,
Españoles, tudescos y valones.

Llegamos, pues, á tiempo que seguro
Podrás ver la contienda porfiada,
Y sin escalas por el roto muro
Entrar los de Felipe á pura espada:
Verás el fiero asalto y trance duro,
Y al fin la fuerte Francia aportillada;
Que al riguroso hado incontrastable,
No hay defensa ni plaza inespugnable.

Conviéneme partir de aquí al momento
A meterme entre aquellos escuadrones,
Y remover con nuevo encendimiento
Los unos y los otros corazones:
Tú desde aquí podrás mirar atento
Las diferentes armas y naciones,
Y escribir de una y otra la fortuna,
Dando su justa parte á cada una.

Luego la diosa airada y compañía
Por el aire en tropel se deslizaron,
Y en un instante, sin torcer la vía,
Cual presto rayo, á San Quintín bajaron,
Donde atizando el fuego que ya ardía,
Con la amiga Discordia se juntaron,
Que andaba entre las huestes y compañías
Infundiéndoles ira en las entrañas.

En esto el fiero ejército furioso
Por la señal postrera ya movido,
En un turbion espeso y polvoroso
Corre al batido muro defendido.
¡Quién fuera de lenguaje tan copioso
Que pudiera explicar lo que aquí vido!
Mas, aunque mi caudal no llegue á tanto,
Haré lo que pudiere en otro canto.

CANTO XVIII.

Da el rey D. Felipe el asalto á San Quintín : entra en ella victorioso : vienen los araucanos sobre el fuerte de los españoles.

¿Cual será el atrevido que presume
Reducir el valor vuestro y grandeza
A término pequeño y breve suma,
Y á tan humilde estilo tanta alteza?
Que aunque por campo próspero la pluma
Corra con fértil vena y ligereza,
Tanto el sujeto y la materia arguye
Que todo lo deshace y disminuye.

Y el querer atreverme á tanto creo
Que me será juzgado á desatino,
Pues llegado á razon, yo mismo veo
Que salgo de los términos á tino:
Mas de serviros siempre el gran deseo,
Que siempre me ha tirado á este camino,
Quizá adelgazará mi pluma ruda,
Y la torpeza de la lengua muda.

Y así vuestro favor (del cual procede
Esta mi presunción y atrevimiento)
Es el que agora pido, y el que puede
Enriquecer mi pobre entendimiento:
Que si por vos, señor, se me concede
Lo que á nadie negais, soltaré al viento
Con ánimo la ronca voz medrosa,
Indigna de contar tan grande cosa.

Y de vuestra largueza confiado,
Por la justa razon con que lo pido,
Espero que, señor, seré escuchado,
Que basta para ser favorecido.
Volviendo á proseguir lo comenzado,
Dije en el canto atras que arremetido
Había el furioso campo por tres vías
A las aportilladas baterías:

Y en la veloz corrida, contrastando
Los tiros y defensas contrapuestas,
Lo va todo rompiendo y tropellando,
Con animoso pecho y manos prestas:
Y á los batidos muros arribando
Por los lados y partes mas dispuestas,
Los unos y los otros se afrentaron,
Y los ánimos y armas se tentaron.

Los franceses con muestra valerosa,
Armas y defensivos instrumentos,
Resisten la llegada impetuosa,
Y los contrarios ánimos sangrientos:

Mas la gente española, mas furiosa
Cuanto topaba mas impedimentos,
Con temoso coraje y porfiado
Rompe lo mas difícil y cerrado.

Vieran en las entradas defendidas
Gran contienda, revuelta y embarazos,
Muertes estrañas, golpes y heridas
De poderosos y gallardos brazos:
Cabezas hasta el cuello y mas, hendidas,
Y cuerpos divididos en pedazos;
Que no bastaban petos ni celadas
Contra el crudo rigor de las espadas.

La plaza se espagnaba y defendía
Con esfuerzo y valor por todos lados;
Era cosa de ver la herrería
De las armas y arneses golpeados.
La espantosa y horrenda artillería,
Las bombas y artificios arrojados
De pólvora, alquitrán, pez y resina,
Aceite, plomo, azufre y trementina;

Y á vueltas un granizo y lluvia espesa
De lanzas y saetas arrojaban,
Peñas, tablas, maderos, que á gran priesa
De los muros y techos arrancaban.
La fiera rabia y gran teson no cesa;
Hieren, matan, derriban; y así andaban
Los unos y los otros muy revueltos
En fuego, en sangre y en furor envueltos.

Unos la entrada sin temor defienden
Con libre y animosa confianza:
Otros de miedo por vivir ofenden,
Poniéndoles esfuerzo la esperanza:
Otros, que ya la vida no pretenden,
Procuran de su muerte la venganza,
Y que caigan sus cuerpos de manera
Que al enemigo cierran la carrera.

Como el furor indómito y violencia
De una corriente y súbita avenida,
Que si halla reparo y resistencia,
Hierva y crece allí la agua detenida;
Al fin, con mayor ímpetu y potencia,
Bramando abre el camino y la salida
Que las defensas rompe y desbarata,
Y en violento furor las arrebatá:

De tal manera la francesa gente,
Sin bastar resistencia y fuerza alguna,
La arrebató la próspera corriente
Del hado de Felipe y su fortuna,
Que ya sin poder mas forzadamente
A su furia rendida, por la una
Parte que estaba Cáceres dió entrada
A la enemiga gente encarnizada.

Y aunque por esta parte el almirante
El golpe de la gente resistía,
No fué ni pudo al cabo ser bastante
A la pujanza y furia que venía:
Quedó en prision con otros, y adelante
La victoriosa y fiera compañía;
Dejando eterna lástima y memoria,
Iba sigutiendo el hado y la victoria.

Pues en esta sazon, por la otra parte
Que el diestro Navarrete peleaba,
Sin ser ya la francesa gente parte,
A puro hielro la española entraba;
Y á despecho y pesar del fiero Marte,
Que los franceses brazos esforzaba,
Haciendo gran destrozo y cruda guerra,
De rota á mas andar ganaban tierra.

Fué preso allí Andalot, que encomendada
Le estaba la defensa de aquel lado:
He aquí tambien por la tercer entrada,
Que Julian Romero habia asaltado:
La suspensa fortuna declarada,
Abriendo paso al detenido hado,
La mano á don Felipe dió de modo
Que vencedor en Francia entró del todo.

Cortó luego un temor y frio hielo
Los ánimos del pueblo enflaquecido,
Rompiendo el aire espeso y alto cielo
Un general lamento y alarido.
Las armas arrojadas por el suelo,
Escogiendo el vivir ya por partido,
Acordaron con misera huida
Perder la plaza y guarecer la vida.

Pero los vencedores, cuando vieron
Su gran temor y poco impedimento,
Los brazos altos y armas suspendieron,
Por no manchar con sangre el vencimiento;
Y sin hacer mas golpe, arremetieron,
Vuelto en codicia aquel furor sangriento,
Al esperado saco de la tierra,
Premio de la comun gente de guerra.

Quien las herradas puertas golpeando
Quebranta los cerrojos reforzados:
Quien, por picas y gúmenas trepando,
Entra por las ventanas y tejados:

Acá y allá rompiendo y desquiciando,
Sin reservar lugares reservados,
Las casas de alto á bajo escudriñaban,
Y á tiento, sin parar, corriendo andaban.

Como el furioso fuego de repente,
Cuando en un barrio ó vecindad se enciende,
Que con rebato súbito la gente
Corre con prisa y al remedio atiende;
Y por todas las partes francamente,
Quién entra, sale, sube, quién declende,
Sacando uno arrastrando, otro cargado
El mueble de las llamas escapado;

Así la fiera gente victoriosa,
Con prestas manos y con piés ligeros,
De la golosa presa codiciosa,
Abre puertas, ventanas y agujeros,
Sacando diligente y presurosa
Cofres, tapices, camas y rimeros,
Y lo de mas y menos importancia,
Sin dejar una mínima ganancia.

No los ruegos, clamores y querellas
Que los distantes cielos penetraban
De viudas y huérfanas doncellas
La insaciable codicia moderaban;
Antes, rompiendo sin piedad por ellas,
A lo mas defendido se arrojaban,
Creyendo que mayor ganancia habia
Donde mas resistencia se hacia.

Viéranse ya las vírgenes corriendo
Por las calles, sin guarda, á la ventura,
Los bellos rostros con rigor batiendo,
Lamentando su hado y suerte dura:
Y las miseras monjas, que rompiendo
Sus estatutos, limite y clausura,
De aquel temor atónito llevadas,
Iban acá y allá descarriadas.

Mas el pio Felipe, antes que entrasen,
Habia mandado á todas las naciones
Que con grande cuidado reservasen
Las mujeres y casas de oraciones:
Y amigos y conformes, evitasen
Pendencias peligrosas y cuestiones,
Que del saco y la presa á cada una
Diese su parte franca la fortuna.

Las mujeres, que acá y allá perdidas,
Llevadas del temor, sin tiento andaban,
Por orden de Felipe recogidas
En seguro lugar las retiraban,
Donde de fieles guardas defendidas
Del bélico furor las amparaban;
Que aunque fueron sus casas saqueadas,
Las honras les quedaron reservadas:



Que los fieros soldados, obedientes
Al cristiano y espreso mandamiento,
Se mostraban en esto continentes,
Frenando aun el primero movimiento.
La revuelta y la mezcla de las gentes,
La mucha confusion y poco tiento,
Hizo que el daño en la ciudad creciese,
Y un repentino fuego se encendiese.

Súbito allí la llama alimentada,
Lanzando espeso el humo y las centellas,
Del fresco viento céfiro ayudada
Procuraba subir á las estrellas :
La miserable gente afortunada,
Con dolorosas voces y querellas,
Fijos los tiernos ojos en el cielo,
Desmayando, esforzaban mas el duelo.

A todas partes gritos lastimosos
En vano por el aire resonaban,
Y los tristes franceses temerosos
En las contrarias armas se arrojaban,
Eligiendo, por fuerza, vergonzosos
El modo de morir que rehusaban,
Antes que como flacos, encerrados,
Ser en llamas ardientes abrasados.

Mas del pladoso rey la gran clemencia
Había las fieras armas embotado,
Que con remedio presto y diligencia
Todo el furor y fuego fué apagado.
Al fin, sin mas defensa y resistencia,
Dentro de San Quintín quedó alojado,
Con la llave de Francia ya en la mano,
Hasta París abierto el paso llano.

El sol ya poco á poco declinaba
Al hemisferio antártico encendido,
Cuando yo, que alegrísimo miraba
Todo lo que en mi canto habeis oído,
Vi cerca una mujer que me hablaba,
Mas blanco que la nieve su vestido,
Grave, muy venerable en el aspeto,
Persona al parecer de gran respeto,

Diciendo : Si las cosas que dijere
Por cierta y verdadera profecía,
Dificultosa alguna pareciere,
Créeme, que no es ficción ni fantasía ;
Mas lo que el Padre Eterno ordena y quiere
Allá en su escelso trono y gerarquía,
Al cual está sujeto lo mas fuerte,
El bado, la fortuna, el tiempo y muerte.

Desta guerra y rencores encendidos
Entre la España y Francia así arraigados,
Resultarán conciertos y partidos,
Por una parte y otra procurados ;

En los cuales serán restituidos
Al duque de Saboya sus estados,
Con otros muchos medios provechosos,
En bien de Francia y á la España honrosos.

Y para que mas quede asegurada
La paz, con hermandad y firme asiento,
Con la prenda de Enrico mas amada
Contraerá don Felipe casamiento ;
Pero la cruda Muerte acelerada
Temprano deshará este ayuntamiento :
Que el alto cielo así lo determina
Y el decreto fatal y órden divina.

En este tiempo Francia corrompida,
La católica ley adulterando,
Negará la obediencia al rey debida,
Las sacrilegas armas levantando :
Y con el cebo de la suelta vida
Cobrará la maldad fuerza, juntando
De gente infiel ejército formado
Contra la iglesia y propio rey jurado.

Por insolencias viejas y pecados
Vendrá el reino á ser casi destruido ;
Y Carlos de sus pérfidos soldados
A término dudoso reducido :
Serán con desacato derribados
Los suntuosos templos, y ofendido
El mismo Sumo Dios y Sacramento,
Sobrando á la maldad su sufrimiento.

Mas vuestro rey con presta providencia
Previniendo al futuro daño, luego
Atajará en España esta dolencia
Con rigor necesario á puro fuego.
Curada la perversa pestilencia,
Las armas enemigas del sosiego
Con furia moverá contra el oriente,
Enviando al Peñon su armada y gente.

Aunque no pueda de la vez primera
Conseguir el efecto deseado,
Volverá la segunda de manera,
Que el áspero Peñon será espugnado ;
Y dejando segura la carrera,
Y el morisco contorno amedrentado,
Por causa de los puertos é invernada,
Retirárá la victoriosa armada.

Vendrán á España á la sazón de Ungria
Dos principes de alteza soberana,
Hijos de César Máximo y Maria,
De Carlos hija y de Felipe hermana,
Que acrecentando el gozo y alegría
Harán aquella corte y era ufana :
El mayor es Rodolfo, el otro Ernesto,
Que á la fama darán materia presto.

Y de sus altas obras prometiendo
En su pequeña edad grande esperanza,
En años y virtud irán creciendo,
Virtud y años muy dignos de alabanza;
En quienes se verá resplandeciendo
Un escelso valor, y la crianza
Del baron Dietristan, persona dina
De dar á tales príncipes dotrina.

Luego en el año próximo siguiente
Toda la cristiandad amenazando
La gruesa armada del infiel potente
Irá contra el poniente navegando,
Con tan gran aparato y tanta gente,
Que temblarán las costas; y arribando
A la isla de Malta dará fondo,
Que boja veinte leguas en redondo :

Donde el grande maestre y caballeros,
Que dentro asistirán en este medio,
Con otros capitanes forasteros,
Ofrecerán las vidas al remedio :
Y siempre constantísimos y enteros
Resistirán gran tiempo el fuerte asedio,
Haciendo en la defensa tales cosas,
Que se podrán tener por milagrosas.

Será la isla batida reciamente
Por la tierra, por mar, por bajo y alto,
Y el fuerte de Santelmo crudamente
Entrado á hierro en el noveno asalto :
El cual suceso á la cercada gente
Pondrá en grande peligro y sobresalto,
Porque en el puerto la turquesca armada
Tendrá por las dos bocas franca entrada.

Allí se verán hechos señalados,
Difíciles empresas peligrosas,
Animos temerarios arrojados,
Cuando las esperanzas mas dudosas :
Postas, muros y fosos arrasados,
Crudas heridas, muertes lastimosas,
Casos grandes, sucesos infinitos,
Dignos de ser para en eterno escritos.

Mas cuando ya no baste esfuerzo humano,
Y la fuerza al trabajo se rindiere,
El muro esté ya raso, el foso llano,
Y la esperanza al suelo se viniere :
Cuando el sangriento bárbaro inhumano
El cuchillo sobre ellos esgrimiere,
Será entonces de todos conocido
Lo que puede Felipe y es temido ;

Pues con sola una parte de su armada
Y número pequeño de soldados,
De su fortuna y crédito guiada
Rebatirá los otomanos hados :

Y la afligida Malta restaurada,
Serán los enemigos retirados,
Las fugitivas velas dando al viento
Con pérdida increíble y escarmiento.

Luego el año despues con poderoso
Ejército, en persona Solimano
Por tierra moverá contra el famoso
César Augusto, emperador romano;
Y por la gran Panonia presuroso
Dejando á la derecha al Trasilvano,
Y atrás la ancha provincia de Dalmacia,
Bajará á los confines de Croacia.

A Siguet, plaza fuerte y recogida,
Cuatro semanas la tendrá asediada,
Y al cabo, sin poder ser socorrida,
Del fiero Soliman será ocupada ;
Mas la empresa difícil y la vida
Acabará en un tiempo, que la airada
Muerte, arribando el limitado curso,
Pondrá término y punto á su discurso.

Por otra parte, en Flandes los Estados
Desasidos de Dios en estos dias,
Turbarán el sosiego, inficionados
De perversos errores y heregias;
Y contra el rey Felipe conspirados
Tentarán de maldad diversas vías,
Trayendo á estado y condicion las cosas
Que durarán gran término dudosas.

Tambien con pretension de libertarse
En el próspero reino de Granada
Los moriscos vendrán á levantarse
Y á negar la obediencia al rey jurada :
La cual alteracion, por no estimarse
Ni ser á los principios remediada
Será de grandes daños, y costosa
De sangre ilustre y gente valerosa.

Irá á esta guerra un mozo que escondido
Anda en humildes paños y figura,
Qué su imperial linaje esclarecido
Difíciles empresas le asegura ;
A quien tienen los hados prometido
Una famosa y súbita ventura :
Este es hijo de Carlos, que aun se cria,
Y encubierto estará por algun dia.

Andará, como digo, disfrazado,
Hasta que el padre al tiempo de la muerte
Le dejará por hijo declarado,
Subiéndole en un punto á tanta suerte :
Será de todos, con razon, amado,
Franco, esforzado, valeroso y fuerte :
Es su nombre don Juan, y en esta parte
No puedo mas decir ni revelarte.

Baste que á los moriscos alterados
En su primera edad haré la guerra ,
Y los presidios rotos y ocupados
Los vendrá á retirar dentro en la sierra ,
A donde los tendrá tan apretados
Que al fin reducirá la alzada tierra ,
Trasplantando en provincias diferentes
Las raíces malvadas y simientes.

Esta guerra acabada , de Alemaña
(De damas y gran gente acompañada)
La infanta Ana vendrá, reina de España,
Con el rey don Felipe desposada ,
Donde con pompa y magestad estraña
Será la insigne boda celebrada
En la antigua Segovia, un tiempo silla
De los famosos reyes de Castilla.

Serán , pues, los dos príncipes llamados
Del padre emperador, que ya aquel día
Querrá dar nuevo asiento en sus estados
Y hacer rey á Rodolfo de la Ungria :
Así que, para Génova embarcados,
Arribarán, pasando á Lombardía ,
Por la ribera del Danubio amena
A su ciudad famosa de Viena.

Cuando ya la revuelta y turbaciones
De los tiempos den muestra de acabarse,
Y el bélico furor y alteraciones
Parezcan declinar y sosegar,se ,
Entonces en las bárbaras regiones
Comenzarán de nuevo á levantarse
Las armas de los turcos inhumanos,
Contra los poderosos venecianos ;

Y sacando una armada poderosa ,
De todas sus provincias allegada ,
En la vecina Chipre, isla famosa ,
Descargará la furia represada :
Y con espada cruda y rigurosa
Será la tierra de ellos ocupada ,
Entrando á Famagusta , ya batida ,
Sobre palabra falsa y fe mentida.

Quedarán , pues, tan arrogantes desto ,
Que, la armada de gente reforzando ,
Con soberbio designio y presupuesto
Irán la vía de Italia navegando ,
Despreciando del mundo todo el resto ;
Y aun el poder del cielo despreciando :
Tanto será su orgullo y fiera muestra
Nacido del pecado y culpa vuestra.

Mas el alto Señor que otro dispone ,
Y en vuestro bien por su piedad lo ordena
Que cuando faltan méritos compone
Con su sangre y pasión la deuda ajena.

Y por solo un gemir, luego repone
La punición y merecida pena ,
Quebrantará con golpe riguroso
La soberbia del bárbaro ambicioso :

Que doliéndose ya de la fatiga
Del pueblo pecador, pero cristiano,
Contra la gente pérfida enemiga
Esgrimirá la poderosa mano.
Así de inspiración habrá una liga ,
Donde el papa y senado veneciano
Juntarán su poder, su fuerza y gente
Con la del rey católico potente.

Será en gracia de todos elegido
General de la liga dignamente
El mozo en su niñez desconocido
Que anda en hábito humilde entre la gente.
Pero no me es á mí ya concedido
Revelar lo futuro abiertamente :
Basta que lo verás , pues te asegura
Mas larga vida el hado que ventura.

Mas si quieres saber de esta jornada
El futuro suceso enteramente ,
Y la cosa mas grande y señalada
Que jamas se haya visto entre la gente ,
Cuando pasares solo la cañada
Que ciñe del río Rauco la corriente ,
Verás al pié de un libano á la orilla
Una mansa y doméstica corcilla.

Conviénete seguirla con cuidado
Hasta salir en una gran llanura ,
Al cabo de la cual verás á un lado
Una fragosa entrada y selva oscura :
Y tras la corza tímida emboscado
Hallarás en mitad de la espesura
Debajo de una tosca y hueca peña
Una oculta morada muy pequeña.

Allí, por ser lugar inhabitable ,
Sin rastro de persona ni sendero ,
Vive un anciano viejo venerable ,
Que famoso soldado fué primero ,
De quien sabrás do habita el intratable
Fiton , mágico grande y hechicero ,
El cual te informará de muchas cosas ,
Que están aun por venir, maravillosas.

No quiero decir mas en lo tocante
A las cosas futuras, pues parece
Que habrá materia y campo asaz bastante
En lo que de presente se te ofrece
Para llevar tus obras adelante ,
Pues la grande ocasión te favorece ;
Que á mí solo hasta aquí me es concedido
El poderte decir lo que has oído.

Mas, si el furor de Marte y la braveza
Te tuvieren la pluma destemplada,
Y quisieres mezclar con su aspereza
Otra materia blanda y regalada,
Vuelve los ojos, mira la belleza
De las damas de España, que admirada
Estoy, segun el bien que allí se encierra;
Cómo no abrasa Amor toda la tierra.

Mas tente, que me importa á mí, primero
Que de los ojos fáciles te fies,
Prevenir al peligro venidero
Para que dél con tiempo te desvíes:
Y no aguardes al término postrero,
Ni en tu fuerza y mi ayuda te confies;
Que aunque quiera despues contraponer-
Tú cerrarás los ojos por no verme. [me,

¡O condicion humana! que al instante
Que me privó que el rostro no volviese,
Solo aquel impedirme fué bastante
A que el pronto apetito se encendiese:
Y así, sin esperar mas que adelante
En el sano consejo procediese,
Volvi los ojos luego, y de improviso
Vi (si decir se puede) un paraiso.

En un asiento fértil y sabroso,
De alegres plantas y árboles cercado,
Do el cielo se mostraba mas hermoso,
Y el suelo de mil flores variado,
Cerca de un claro arroyo sonoro
Que atravesaba el fresco y verde prado,
Vi junta toda cuanta hermosura
Supo y pudo formar acá natura.

Eran las damas del cercado aquellas
Que en la dichosa España florecian:
El claro sol, la luna y las estrellas
En su respecto oscuras parecian;
Y sobre sus cabezas todas ellas
Olorosas guirnaldas sostenian,
De mil varias maneras rodeadas
De rubias trenzas, nudos y lazadas.

Andaban por acá y allá esparcidos
Gran copia de galanes estimados,
Al regalado y blando amor rendidos,
Corriendo tras sus fines y cuidados;
Unos en esperanzas sostenidos,
Otros en sus riquezas confiados,
Todos gozando alegres y contentos
De sus lozanos y altos pensamientos.

En esto, con presteza y furia estraña
Arrebatado por el aire vano,
La alta cumbre dejé de la montaña,
Bajando al deleitoso y fértil llano,

Donde, si la memoria no me engaña,
Vi la mi gula á la derecha mano,
Algo medrosa y con turbado gesto
Dehaberme en tanto riesgo y trance puesto;

Que luego que los piés puse en el suelo,
Los codiciosos ojos ya cebando,
Libres del torpe y del grosero velo
Que la vista hasta allí me iba ocupando,
Un amoroso fuego y blando hielo
Se me fué por las venas regalando,
Y el brio rebelde y pecho endurecido
Quedó al amor sujeto y sometido.

Y deseoso luego de ocuparme
En obras y canciones amorosas,
Y mudar el estilo, y no curarme
De las ásperas guerras sanguinosas;
Con gran gana y codicia de informarme
De aquel asiento y damas tan hermosas,
En especial y sobre todas de una
Que vi á sus piés rendida mi fortuna.

Era de tierna edad, pero mostraba
En su sosiego discrecion madura,
Y á mirarme parece la inclinaba
Su estrella, su destino y mi ventura:
Yo, que saber su nombre deseaba,
Rendido y entregado á su hermosura,
Vi á sus piés una letra que decia:
DEL TRONCO DE BAZAN DOÑA MARIA.

Y por saber mas della, revolviendo
El rostro y voz á la prudente gula,
Súbito el alboroto y fiero estruendo
De las bárbaras armas y armonia
Me despertó del dulce sueño, oyendo:
¡Arma, arma! ¡presto, presto! y parecia
Romper el alto cielo los acentos
De las diversas voces é instrumentos.

En esta confusion, medio dormido,
A las vecinas armas corri presto,
Poniéndome en un punto apercebido
En mi lugar y señalado puesto:
Cuando con ferocissimo alarido
Por la áspera ladera del recuesto
Apareció gran número de gente,
Y la rosada Aurora en el oriente.

Luego tambien por una y otra parte,
Con no menores voces y denuedo,
Tanta gente asomó, que al fiero Marte
Con su temeridad pusiera miedo.
Mas, para proceder parte por parte,
Segun estoy cansado, ya no puedo:
En el siguiente y nuevo canto pienso
De declararlo todo por estenso.

CANTO XIX.

En este canto se contiene el asalto que los araucanos dieron á los españoles en el fuerte Penco : la arremetida de Gracolano á la muralla : la batalla que los marineros y soldados habian quedado en guarda de los navios tuvieron en la marina con los enemigos.

Hermosas damas, si mi débil canto
No comienza á esparcir vuestros loores,
Y si mis bajos versos no levanto
A conceptos de amor y obras de amores :
Mi prisa es grande, y que decir hay tanto
Que á mil desocupados escritores ;
Que en ello trabajasen noche y día,
Para todos materia y campo habria.

Y aunque apartado, á mi pesar, me veo
Desta materia y presupuesto nuevo,
Me sacará al camino el gran deseo
Que tengo de cumplir con lo que os debo :
Y si el adorno y conveniente arreo
Me faltan, baste la intencion que llevo.
Que es hacer lo que puedo de mi parte,
Supliendo vos lo que faltáre en la arte.

Mas la española gente, que se queja
Con causa justa y con razon bastante,
Dándome mucha priesa, no me deja
Lugar para que de otras cosas cante :
Que el ejército bárbaro la aqueja,
Cercando en torno el fuerte en un instante
Con amenaza grande y alarido,
Como en el canto atrás lo habeis oido.

Luego que en la montaña en lo mas alto
Tres gruesos escuadrones parecieron,
Juntos á un mismo tiempo hicieron alto,
Y el sitio desde allí reconocieron :
Visto el foso y el muro, al fiero asalto
Dada la seña, todos tres movieron,
Esgrimiendo las armas de tal suerte
Que á nadie reservaban de la muerte.

El mozo Gracolano, no olvidado
De la arrogante oferta y gran promesa,
De varias y altas plumas rodeado
Blandiendo una tostada pica gruesa
Venia dellos gran trecho adelantado,
Rompiendo por el humo y lluvia espesa
De las balas y tiros arrojados
Por brazos y cañones reforzados.

Llegado al justo término, terciando
La larga pica, arremetió furioso,
Y en tierra el firme regaton fijando,
Atravesó de un salto el ancho foso :

Y por la misma pica gateando
Arriba sobre el muro victorioso,
A pesar de las armas contrapuestas,
Lanzas, picas, espadas y ballestas.

No agarrochado toro embravecido
La barrera envistió tan fácilmente,
Ni fué con tanta fuerza resistido
De espesas armas y apiñada gente,
Como el gallardo bárbaro atrevido,
Que temeraria y venturosamente,
Abriendo lo difícil y mas duro,
Sube por fuerza al defendido muro ;

Donde sueltas las armas empachadas
Que aprovecharse dellas no podia,
A bocados, á coces y á puñadas
Ganar la plaza él solo pretendia.
Los tiros, golpes, botes y estocadas,
Con gran destreza y maña rebatía,
Poniendo pecho y hombro suficiente
Al impetu y furor de tanta gente.

En medio de las armas, á pié quedo
Sin ellas su promesa sustentaba,
Y con gran pertinacia y menos miedo,
De morir mas adentro procuraba ;
Y en el vano propósito y denuedo,
Herido ya en mil partes, porfiaba :
Que su loca fortuna y diestra suerte
Tenian suspenso el golpe de la muerte.

Así que, en la demanda necia instando,
Se arroja entre los hierros, y se mete
Cual perro espumajoso que, rabiando,
A donde mas le hieren, arremete :
Y el peligro y la vida despreciando,
Lo mas dudoso y áspero acomete,
Desbaratando en torno mil espadas
Al obstinado pecho encaminadas.

Viéndose en tal lugar solo, y tratado
Segun la temeraria confianza,
No de su pretension desconfiado,
Mas con alguna menos esperanza,
A los brazos cerró con un soldado,
Y de las manos le sacó la lanza,
Sobre la cual echándose, en un punto
Pensó salvar el foso y vida junto.

Mas la instable Fortuna, ya cansada
De serle curadora de la vida,
Dió paso en aquel tiempo á una pedrada,
De algun gallardo brazo despedida,
Que en la cóncava sien la arrebatada
Piedra gran parte le quedó sumida,
Trabucándole luego de lo alto,
Yendo en el aire en la mitad del salto.

Como el troyano Euricio que, volando
La tímida paloma por el cielo,
Con gran presteza el corvo arco flechando
La atravesó en la furia de su vuelo,
Que retorciendo el cuerpo y revolando
Como redondo ovillo vino al suelo;
Así el herido mozo en descubierto
Dentro del hondo foso cayó muerto.

De treinta y seis heridas justamente
Cayó el misero cuerpo atravesado,
Sin el último golpe de la frente,
Que el número cerró ya rematado;
Y la pica que el bárbaro valiente
De franca y buena guerra habla ganado,
Quedó arrimada al foso de manera
Que un trozo descubierto estaba fuera.

Pero el jóven Pinol, que prometido
Había de acompañarle en el asalto,
Y con él hasta el foso arremetido,
Aunque no se atrevió á tan grande salto,
Como al valiente amigo vió tendido,
Y descubrir la pica por lo alto,
La arrebató, tomando por remedio
Poner con plés ligeros tierra en medio.

Mas, como no haya maña ni destreza
Contra el hado preciso y dura suerte,
Ni bastan prestos piés ni ligereza
A escapar de las manos de la Muerte,
Que al que piensa huir, con mas presteza
Le alcanza de su brazo el golpe fuerte,
Como al ligero bárbaro le avino
En mudando propósito y camino:

Que apenas cuatro pasos habia dado,
Cuando dos gruesas balas le cogieron,
Y de la espalda al pecho atravesado
A un tiempo por dos partes, le tendieron:
No dió la alma tan presto que un soldado
De dos que á socorrerle arremetieron,
De la costosa lanza no trabase,
Y con peligro suyo la salvase.

Luego de trompas gran rumor sonando,
La gruesa pica en alto levantaron,
Y á toda furia en hila igual cerrando,
Al foso con gran impetu llegaron;

Donde forzosamente reparando,
La municion y flechas descargaron
En tanta multitud que parecian
Que la espaciosa tierra y sol cubrian.

Pues en esta sazón Martin de Elvira
(Que así nuestro español era llamado)
De lejos la perdida lanza mira
Que el muerto Gracolan le habia ganado;
Y con vergüenza honrosa ardiendo en ira,
De recobrar su honor deliberado,
Por una angosta puerta que allí habia
Solo y sin lanza á combatir salia.

Con un osado jóven, que delante
Venía la tierra y cielo despreciando,
De proporcion y miembros de gigante,
Una asta de dos costas blandeando:
Que acá y allá con término galante
La gruesa y larga pica floreando,
Ora de un lado y de otro, ora derecho,
Quiso tentar del enemigo el pecho,

Tirando un recio bote, que cebado
Le retrujo seis pasos; de tal suerte,
Que el gallardo español desatinado,
Se vió casi en las manos de la muerte,
Pero, como animoso y reportado,
Haciendo recio pié, se tuvo fuerte,
Pensando asir la pica con la mano;
Mas este pensamiento salió vano:

Que el bárbaro advertido diestramente,
Dió un gran salto hácia atras cobrandotier-
Y blandiendo la pica reciamente [ra,
Quiso cog otro rematar la guerra.
El español mañoso y diligente
Dándole lado, de la pica afierra,
Y agujando por ella, á su despecho,
Cerró presto con él pecho con pecho;

Y habiendo con presteza arrebatado
Una secreta daga que traía,
Cinco veces ó seis por el costado
Del bravo corazón tentó la vía:
El bárbaro mortal, ya desangrado
Por todas, la furiosa alma rendía,
Cayendo el cuerpo inmenso en tierra frío,
Ya de sangre y espíritu vacío.

El valiente español, que vió tendido
A su enemigo y la victoria cierta,
Cobró la pica y crédito perdido.
Retrayéndose ufano hácia la puerta;
Donde, por los amigos conocido,
Fué sin contraste en un momento abierta,
Y dentro recibido alegremente
Con grande aplauso y grito de la gente.

En este tiempo ya por todos lados
La plaza los contrarios espugnaban,
Que, á vencer ó morir determinados,
Por los fuegos y tiros se lanzaban :
Y encima de los muertos hacinados
Los vivos á tirar se levantaban,
De donde mas la cierta puntería
El encubierto blanco descubria.

Unos con ramas, tierra y con maderos
Ciegan el hondo foso presurosos :
Otros que mas presumen de ligeros,
Hacen pruebas y saltos peligrosos :
Y los que les tocaba ser postreros,
De llegar á las manos deseosos,
Tanto el ir adelante procuraban,
Que dentro á los primeros arrojaban.

Mas de los muchos muertos y heridos,
De nuestros arcabuces de mampuesto,
Y de otros arrojados y caidos,
El foso se cegó y allanó presto ;
Por do los enemigos atrevidos
Arremetieron, el temor pospuesto,
Llegando por las partes mas guardadas
A medir con nosotros las espadas ;

Y prosiguiendo en el osado intento,
De nuevo empiezan un combate duro ;
Mas otros con mayor atrevimiento
Trepaban por las picas sobre el muro :
Que al bárbaro furor y movimiento
Ningun alto lugar habia seguro,
Ni parte, por mas áspera que fuese,
Donde no se escalase y combatiase.

Los nuestros sobre el muro amontonados
Los rebaten, impelen y maltratan,
Y con lanzas y tiros arrojados
Derriban gente abajo y desbaratan :
Mas poco los demas amedrentados
La difícil subida no dilatan,
Antes procuran luego embravecidos
Ocupar el lugar de los caidos.

Unos así tras otros procediendo,
Ganosos de honra y de temor desnudos,
Siempre la prisa y multitud creciendo,
Crece la furia de los golpes crudos.
Los defendidos términos rompiendo,
Cubiertos de sus cóncavos escudos,
Nos pusieron en punto y apretura
Que estuvo lo imposible en aventura.

En este tiempo Tucapel furioso
Apareció gallardo en la muralla,
Esgrimiendo un baston fuerte y nudoso,
Todo cubierto de luciente malla :

Como el leon de Libia vedijoso,
Que abriendo de la tímida canalla
El tejido escuadron con furia horrenda
Desembaraza la impedida senda,

Así el furioso bárbaro arrogante
Discurre por el muro, derribando
Todo lo que allí coge por delante,
Su misma gente y armas tropellando.
Quisiera tener lengua y voz bastante
Para poder en suma ir relatando
El singular esfuerzo y valentía
Que el bravo Tucapel muestra este día.

No las espesas picas ni pertrechos
Bastan puestas en contra á resistirle,
Ni fuertes brazos, ni robustos pechos
Pueden acometiéndole impedirle ;
Que montones de gente y armas hechos,
Rompe y derriba sin poder sufrirle ;
Y aun, no contento desto, osadamente
Se arroja dentro en medio de la gente ;

Y al peligro las fuerzas añadiendo,
La poderosa maza rodeaba,
Unos desbaratando, otros rompiendo,
Siempre mas tierra y opinion ganaba.
Al fin, los duros golpes resistiendo,
Por las armas y gente atravesaba,
Hiriendo siempre á diestro y á siniestro
Con grande riesgo suyo y daño nuestro.

También hacia la banda del poniente
Habia Peteguelen arremetido,
Y, á despecho y pesar de nuestra gente,
En lo mas alto del bastion subido :
Que el valeroso corazon ardiente
Le habia por las entrañas esparcido
Un belicoso ardor, como si fuera
En la verde y robusta edad primera.

Mucho no le duró, que á poca pieza
Le arrebató una bala desmandada
De los dispuestos hombros la cabeza,
Rematando su próspera jornada :
Tras esta disparó luego otra pieza,
Hacia la misma parte encaminada,
Llevando á Guampicol que le seguia,
Y á Surco, Longomilla y Lebopla.

La gente que en las naos habia quedado,
Viendo el rumor y prisa repentina,
Cual salta luego arriba desarmado,
Cual con rodela, cual con coracina ;
Quien se arroja al batel, y quien á nado
Piensa arribar mas presto á la marina,
Llamando cada cual á quien debia,
Y ninguno aguardaba compañía.

Así á nado y á remo, con gran pena
El molesto y prolijo mar cortaron,
Y en la ribera y deseada arena
Casi todos á un tiempo pié tomaron,
Donde con disciplina y orden buena
Un cerrado escuadron luego formaron,
Marchando á socorrer á los amigos
Por medio de las armas y enemigos.

Del mar no habian sacado los piés cuando
Por la parte de abajo con ruido
Les sale un escuadron en contra, dando
Una furiosa carga y alarido.
Venía el primero el paso apresurando
El suelto Feniston, mozo atrevido,
Que de los otros quiso adelantarse,
Con gana y presuncion de señalarse.

Nuestra gente con orden y osadía,
Siguiendo su derrota y firme intento,
A la enemiga opuesta arremetía,
Que aun de esperar no tuvo sufrimiento:
Y á recibir á Feniston salía,
Con paso no menor y atrevimiento,
El diestro Julian de Valenzuela,
La espada en mano, al pecho la rodela.

Fué allí el primero que empezó el asalto
El presto Feniston anticipado,
Dando un ligero y no pensado salto,
Con el cual descargó un bastón pesado;
Mas Valenzuela, la rodela en alto,
A dos manos el golpe ha reparado,
Dejándole atronado de manera
Como si encima un monte le cayera.

Bajó la ancha rodela á la cabeza,
Tanto fué el golpe recto y desmedido;
Y el trasportado jóven una pieza
Fué rodando de manos aturdido;
Mas luego, aunque atronado, se endereza
Y volviendo del todo en su sentido,
Pudo al través; hurtándose de un salto,
Huir la maza que calaba de alto,

Entró el leño por tierra un gran pedazo
Con el gran peso y fuerza que traía,
Que visto Valenzuela el embarazo
Del bárbaro y el tiempo que él tenía,
Metiendo con presteza el pié y el brazo,
El pecho con la espalda le cosía,
Y al sacar la caliente y roja espada
Le llevó de revés media quijada.

El araucano ya con desatino
Le echó los brazos sin saber por donde;
Mas el jóven, tentando otro camino,
Arrancada la daga le responde:

Que con la prisa y fuerza que convino
Tres veces en el cuerpo se la esconde,
Haciéndole estender ya casi helados
Los piés y fuertes brazos afudados.

Ya en aquella sazón ninguno había
Que solo un punto allí estuviere ocioso;
Mas cada cual solícito corría
A donde era el favor menesteroso:
Era el estruendo tal que parecía
El batir de las armas presuroso
Que de sus fijos quicios todo el cielo
Desencajado se viniese al suelo.

Por otra parte, arriba en la muralla,
Siempre con rabia y prisa hervorosa,
Andaba muy reñida la batalla,
Y la victoria en confusion dudosa:
Vuela en el aire la cortada maila,
Y de sangre caliente y espumosa
Tantos arroyos en el foso entraban
Que los cuerpos en ella ya nadaban.

Así de ambas las partes reclamente
Por la plaza y honor se contendía;
Quien sobre el muerto sabe diligente,
Quien muerto sobre el vivo allí caía.
Don García de Mendoza osadamente
Su cuartel con esfuerzo defendía,
Al gran furor y bárbara violencia
Haciendo suficiente resistencia.

Don Felipe Hurtado á la otra mano,
Don Francisco de Andía y Espinosa,
Y don Simon Pereira, lusitano,
Don Alonso Pacheco y Ortigosa,
Contrapuestos al impetu araucano,
Hacian prueba de esfuerzo milagrosa,
Resistiendo á gran número la entrada
A pura fuerza y valerosa espada.

Vasco Juarez tambien por otra parte,
Carrillo y don Antonio de Cabrera,
Arias Pardo, Riberos y Lasarte,
Córdoba, y Pedro de Olmos de Aguilera,
Subidos sobre el alto baluarte
Herian en los contrarios de manera
Que, aunque eran infinitos, bien seguro
Por toda aquella banda estaba el muro.

No menos se mostraba peleando
Juan de Torres, Garnica, y Campo frio,
Don Martin de Guzman, y don Hernando
Pacheco, Gutierrez, Zúñiga, y Berrio,
Ronquillo, Lira, Osorio, Vaca, Ovando,
Haciendo cosas que el ingento mio,
Aunque libre de estorbos estuviera,
Contarlas por estenso no pudiera.

Tanto el daño creció , que de aquel lado
 Los fieros araucanos aflojaron ,
 Y rostro á rostro , en paso concertado ,
 Quebrantado el furor se retiraron :
 Los otros , visto el daño no pensado ,
 Tambien del loco intento se apartaron ,
 Quedando Tucapel dentro del fuerte
 Hiriendo , derribando , y dando muerte .

No desmayó por esto , antes ardía
 En cólera rabiosa y viva saña ,
 Y acá y allá furioso discurría ,
 Haciendo en todas partes riza estraña :
 Tropella á Bustamante y á Mejía ,
 Derriba á Diego Perez y á Saldaña .
 Mas ya es razon , pues he cantado tanto ,
 Dar fin al gran destrozo y largo canto .

CANTO XX.

Retíranse los araucanos con pérdida de mucha gente : escápase Tucapel muy herido rompiendo por los enemigos : cuenta Tegualda á don Alonso de Ercilla el estraño y lastimoso proceso de su historia.

NADIX prometa sin mirar primero
 Lo que de su caudal y fuerza siente ,
 Que quien en prometer es muy ligero ,
 Proverbio es que despacio se arrepiente :
 La palabra es empeño verdadero
 Que habemos de quitar forzosamente ;
 Y es derecho contrun y ley espresa
 Guardar al enemigo la promesa .

Bien fuera destas leyes va la usanza
 Que en este tiempo misero se tiene ;
 Promesas que os ensanchan la esperanza ,
 Y ninguna se cumple ni mantiene :
 Así la vana y necia confianza ,
 Que estribando en el aire nos sostiene ,
 Se viene al suelo , y llega el desengaño
 Cuando es mayor que la esperanza el daño .

De mi sabré decir cuán trabajada
 Me tiene la memoria y con cuidado
 La palabra que di (bien escusada)
 De acabar este libro comenzado :
 Que la seca materia desgustada
 Tan desierta y estéril que he tomado
 Me promete hasta el fin trabajo sumo ,
 Y es malo de sacar de un terron zumo .

¿ Quién me metió entre abrojos y por cuevas
 Tras las roncás trompetas y atambores ,
 Padiendo ir por jardines y florestas
 Cogiendo varias y olorosas flores ,
 Merclando en las empresas y requestas
 Cuentos , ficciones , fábulas y amores ,
 Donde correr sin límite pudiera ,
 Y dando gusto yo le recibiera ?

¿ Todo ha de ser batallas y asperezas ,
 Discordia , fuego , sangre , enemistades ,
 Odios , rencores , sañas y bravezas ,
 Desatino , furor , temeridades ,

Rabias , iras , venganzas y fierezas ,
 Muertes , destrozos , rizas , crueldades ,
 Que al mismo Marte ya pondrán hastio ,
 Agotando un caudal mayor que el mio ?

Pero foroso habré de ser paciente ,
 Pues de mi voluntad quise obligarme ;
 Y así os pido , señor , humildemente
 Que no os dé pesadumbre el escucharme :
 Que el atrevido bárbaro valiente
 Aun no me da lugar de disculparme ;
 Tal es la furia y prisa con que viene ,
 Que apresurar la mano me conviene .

El cual como encerrada bestia fiera ,
 Ora de aquella y ora desta parte
 Abre sangrienta y áspera carrera ,
 Y por todas el daño igual reparte ;
 Con un orgullo tal que acometiera
 Allá en su quinto trono al fiero Marte ,
 Si viera modo de subir al cielo ,
 Segun era gallardo de cerbelo .

Mas viéndose ya solo y mal herido ,
 Y el ejército bárbaro deshecho ,
 Y todo el fiero hierro convertido
 Contra su fuerte y animoso pecho ,
 Se retrujo á una parte en la cual vido
 Que el cerro era peinado y muy derecho ,
 Sin muro de aquel lado , donde un salto
 Habia de mas de veinte brazas de alto .

Como si en tal sazón alas tuviera
 Mas seguras que Dédalo las tuvo ,
 Se arroja desde arriba de manera
 Que parece que en ellas se sostuvo :
 Hizo prueba de sí fuerte y ligera ,
 Que el salto , aunque mortal , en poco tuvo ,
 Cayendo abajo el bárbaro gallardo
 Como una onza ligera ó suelto pardo .

Mas bien no se lanzó, que en segulimiento
 Infinidad de tiros le arrojaron,
 Que aunque no le alcanzara el pensamiento
 Antes que fuese abajo le alcanzaron:
 Fué tanto el descargar, que en un momento
 En mas de diez lugares le llagaron;
 Pero no de manera que cayese
 Ni solo un paso y pié descompusiese.

Viéndose abajo y tan herido, luego
 Del propósito y salto arrepentido,
 Abrasado en rabioso y vivo fuego,
 Terrible y mas que nunca embravecido,
 Quisiera revolver de nuevo al juego
 Y vengarse del daño recibido;
 Mas era imaginarlo desatino,
 Que el cerro era tajado y sin camino.

Cinco ó seis veces la difícil via
 Y de fortuna el crédito tentaba,
 Que fácil lo imposible le hacia
 El coraje y furor que le incitaba:
 Por un lado y por otro discurría,
 Todo de acá y de allá lo rodeaba,
 Como el hambriento lobo encarnizado
 Rodea de los corderos el cercado.

Mas viendo al fin que era designio vano
 Y de tiros sobre él la lluvia espesa,
 Retirándose á un lado, vió en el llano
 La trabada batalla y fiera prisa:
 Y como el levantado halcón lozano,
 Que yendo alta la garza, se atraviesa
 El cobarde milano, y desde el cielo
 Cala á la presa con furioso vuelo,

Así el gallardo Tucapel, dejado
 El temerario intento infructuoso,
 Revuelve á la otra banda, encaminado
 Al reñido combate sanguinoso:
 En esto el bando infiel desconfiado,
 De mucha gente y sangre perdidoso,
 Se retiró siguiendo las banderas
 Que iban marchando ya por las laderas.

No por eso torció de su demanda
 Un solo paso el bárbaro valiente,
 Antes recio embistió por una banda,
 Tropellando de golpe mucha gente:
 Y dándoles terrible escurribanda,
 Pasó de un cabo á otro francamente,
 Hiriendo y derribando de manera
 Que dejó bien abierta la carrera.

Quien queda allí estropeado, quien tullido,
 Quien se duele, quien gime, quien sequeja,
 Quien cae acá, quien cae allá aturdido,
 Quien haciéndole plaza de él se aleja;

Y en el largo escuadron de armas tejido
 Un gran portillo y ancha calle deja.
 Con el furor que el fiero rayo apriesa
 Rompe el aire apretado y nube espesa,

De tal manera Tucapel, abriendo
 De parte á parte el escuadron cristiano,
 Arriba á los amigos, que siguiendo
 Iban la retirada á paso llano,
 Con el concierto y órden procediendo
 Que vemos ir las grullas el verano
 Cuando de su tendida y negra banda
 Ninguna se adelanta ni desmanda.

Nosotros, aunque pocos, cuando vimos
 Que á espaldas vueltas iban ya marchando,
 De nuestro fuerte en gran tropel salimos
 En la campaña un escuadron formando,
 Y á paso moderado los seguimos,
 De la victoria enteramente usando;
 Pero dimos la vuelta apresurada
 Temiendo alguna bárbara emboscada.

Duró, pues, el reñido asalto tanto
 Que el sol en lo mas alto levantado,
 Distaba del pontiente en punto cuanto
 Estaba del oriente desviado:
 Nosotros ya seguros, entre tanto
 Que remataba el curso acostumbrado,
 Dando lugar á las nocturnas horas
 Del personal trabajo aliviadoras,

El ciego foso al rededor limpiamos,
 Sin descansar un punto diligentes,
 Y en muchas partes dél desbaratamos
 Anchas traviesas y formadas puentes:
 Los lugares mas flacos reparamos
 Con industria y defensas suficientes,
 Fortificando el sitio de manera
 Que resistir un gran furor pudiera.

La negra noche á mas andar cubriendo
 La tierra que la luz desamparaba,
 Se fué toda la gente recogiendo
 Segun y en el lugar que le tocaba,
 La guardia y centinelas repartiendo
 Que el tiempo estrecho á nadie reservaba:
 Me cupo el cuarto de la prima en suerte
 En un bajo recuesto junto al fuerte.

Donde con el trabajo de aquel día
 Y no me haber en quince desarmado,
 El importuno sueño me afigia,
 Hallándome molido y quebrantado:
 Mas con nuevo ejercicio resistía,
 Pascándome deste y de aquel lado
 Sin parar un momento: tal estaba
 Que de mis propios piés no me fiaba.

No el manjar de sustancia vaporoso,
Ni vino muchas veces trasagado,
Ni el hábito y costumbre de reposo
Me habian el grave sueño acarreado :
Que bizcocho negrisimo y mohoso,
Por medida de escasa mano dado,
Y la agua llovediza desabrida,
Era el mantenimiento de mi vida.

Y á veces la racion se convertia
En dos tasados puños de cebada,
Que cocida con yerbas nos servia
Por la falta de sal la agua salada :
La regalada cama en que dormia
Era la húmida tierra empantanada,
Armado siempre y siempre en ordenanza,
La pluma ora en la mano, ora la lanza.

Andando, pues, así con el molesto
Sueño que me aquejaba porfiando,
Y en gran silencio el encargado puesto
De un canto al otro canto paseando :
Vi que estaba el un lado del recuesto
Lleno de cuerpos muertos blanqueando,
Que nuestros arcabuces aquel día
Habian hecho gran riza y batería.

No mucho despues desto, yo que estaba
Con ojo alerta y con atento oído,
Sentí de rato en rato que sonaba
Hácia los cuerpos muertos un ruido,
Que cada vez al fin se remataba
Con un triste suspiro sostenido,
Y tornaba á sentirse, pareciendo
Que iba de cuerpo en cuerpo discurriendo.

La noche era tan lóbrega y oscura
Que divisar lo cierto no podía,
Y así por ver el fin de esta aventura
(Aunque mas por cumplir lo que debía)
Me vine, agazapado en la verdura,
Hácia la parte que el rumor se oía ;
Donde vi entre los muertos ir oculto
Andando á cuatro plés un negro bulto.

Yo de aquella vision mal satisfecho,
Con un temor, que agora aun no le niego,
La espada en mano y la rodela al pecho,
Llamando á Dios, sobre él agulé luego :
Mas el bulto se puso en plé derecho,
Y con medrosa voz y humilde ruego
Dijo : Señor, señor, merced te pido,
Que soy mujer, y nunca te he ofendido :

Si mi dolor y desventura estraña
A lástima y piedad no te inclinaren,
Y tu sangrienta espada y fiera saña
De los términos lícitos pasaren,

¿ Qué gloria adquirirás de tal hazaña,
Cuando los justos cielos publicaren
Que se empleó en una mujer tu espada,
Viuda, misera, triste y desdichada ?

Ruégote, pues, señor, si por ventura
O desventura, como fué la mia,
Con amor verdadero y con fe pura
Amaste tiernamente en algun día,
Me dejes dar á un cuerpo sepultura,
Que yace entre esta muerta compañía :
Mira que aquel que niega lo que es justo,
Lo malo aprueba ya y se hace injusto.

No quieras impedir obra tan pia,
Que aun en bárbara guerra se concede ;
Que es especie y señal de tiranía
Usar de todo aquello que se puede :
Deja buscar su cuerpo á esta alma mala ;
Despues furioso con rigor procede,
Que ya el dolor me ha puesto en tal estremo
Que mas la vida que la muerte temo :

Que no sé mal que ya dañar me pueda,
Ni hay bien mayor que no le haber tenido ;
Acábase y fenezca lo que queda,
Pues que mi dulce amigo ha fenecido :
Que aunque el cielo oruel no me conceda
Morir mi cuerpo con el suyo unido,
No estorbará, por mas que me persiga,
Que mi afligido espíritu le siga.

En esto con instancia me rogaba
Que su dolor de un golpe rematase ;
Mas yo, que en duda y confusion estaba
Aun, teniendo temor que me engañase,
Del verdadero indicio no fiaba,
Hasta que un poco mas me asegurase,
Sospechando que fuese alguna espia
Que á saber como estábamos venia.

Bien que estuve dudoso, pero luego
(Aunque la noche el rostro le encubria)
En su poco temor y gran sosiego
Vi que verdad en todo me decia ;
Y que el pérfido amor ingrato y ciego
En busca del marido la traía,
El cual en la primera arremetida
Queriendo señalarse dió la vida.

Movido, pues, á compasion de vella,
Firme en su casto y amoroso intento,
De allí salido, me volví con ella
A mi lugar y señalado asiento :
Donde yo le rogué que su querella
Con ánimo seguro y sufrimiento
Desde el principio al cabo me contase,
Y desfogando la ansia descansase.

Ella dijo : ¡ Ay de mí ! que es imposible
Tener jamas descanso hasta la muerte,
Que es sin remedio mi pasión terrible
Y mas que todo sufrimiento fuerte :
Mas aunque me será cosa insufrible ,
Diré el discurso de mi amarga suerte ;
Quizá que mi dolor, según es grave ,
Podrá ser que esforzándole me acabe.

Yo soy Tegualda, hija desdichada
Del cacique Bracol desventurado,
De muchos por hermosa en vano amada,
Libre un tiempo de amor y de cuidado ;
Pero muy presto la fortuna, airada
De ver mi libertad y alegre estado,
Turbó de tal manera mi alegría
Que al fin muero del mal que no temia.

De muchos fui pedida en casamiento,
Y á todos igualmente despreciaba,
De lo cual mi buen padre descontento,
Que yo aceptase alguno me rogaba ;
Pero con franco y libre pensamiento
De su importuno ruego me escusaba :
Que era pensar mudarme desvario,
Y martillar sin fruto en hierro frio.

No por mis libres y ásperas respuestas
Los firmes pretendientes aflojaron ;
Antes con nuevas pruebas y requestas,
En su vana demanda mas instaron :
Y con danzas, con juegos y otras fiestas
Mudar mi firme intento procuraron,
No les bastando maña ni artificio
A sacar mi propósito de quicio.

Muy presto, pues, llegó el postrero día
Desta mi libertad y señorío,
¡ Oh si lo fuera de la vida mía !
Pero no pudo ser, que era bien mío.
En un lugar que junto al pueblo había,
Donde el claro Gualebo, manso río,
Después que sus viciosos campos riega,
El nombre y agua al ancho Itata entrega.

Allí, para castigo de mi engaño,
Que fuese á ver sus fiestas me rogaron ;
Y como había de ser para mi daño,
Fácilmente conmigo lo acabaron.
Luego, por orden y artificio extraño
La larga senda y pasos enramaron,
Pareciéndoles malo el buen camino
Y que el sol de tocarme no era dino.

Llegué por varios arcos donde estaba
Un bien compuesto y levantado asiento,
Hecho por tal manera que ayudaba
La maestra natura al ornamento :

El agua clara en torno mormuraba ;
Los árboles movidos por el viento
Hacian un movimiento y un ruido
Que alegraban la vista y el oído.

Apenas, pues, en él me había asentado,
Cuando un alto y solene bando echaron,
Y del ancho palenque y estacado
La embarazosa gente despejaron :
Cada cual á su puesto retirado,
La acostumbrada lucha comenzaron ,
Con un silencio tal, que los presentes
Juzgaran ser pinturas mas que gentes.

Aunque había muchos jóvenes lucidos,
Todos al parecer competidores,
De diferentes suertes y vestidos,
Y de un fin engañoso pretendores ;
No estaba en cuáles eran los vencidos,
Ni cuáles habían sido vencedores,
Buscando acá y allá entretenimiento,
Con un ocioso y libre pensamiento.

Yo, que en cosa de aquellas no paraba,
El fin de sus contiendas deseando,
Ora los altos árboles miraba,
De natura las obras contemplando ;
Ora la agua que el prado atravesaba,
Las varias pedrezuelas numerando,
Libre á mi parecer y muy segura
De cuidado, de amor, y desventura :

Quando un gran alboroto y vocería,
(Cosa muy cierta en semejante juego)
Se levantó entre aquella compañía,
Que me sacó de seso y mi sosiego.
Yo, queriendo entender lo que sería,
Al mas cerca de mí pregunté luego
La causa de la grita ocasionada,
(Que me fuera mejor no saber nada) ;

El cual dijo : Señora, ¿ no has mirado
Como el robusto jóven Mareguano,
Con todos cuantos mozos ha luchado
Los ha puesto de espaldas en el llano ?
Y cuando ya esperaba confiado
Que la bella guirnalda de tu mano
Le ciñera la ufana y leda frente,
En premio y por señal del mas valiente,

Aquel gallardo mozo bien dispuesto,
Del vestido de verde y encarnado,
Con gran facilidad le ha en tierra puesto,
Lleivándole el honor que había ganado ;
Y él fácil y liviano pueblo, desto
Como de novedad maravillado,
Ha levantado aquel confuso estruendo,
La fuerza del mancebo encareciendo :

Y tambien Mareguano que procura
De volver á luchar, el cual alega
Que fué siniestro caso y desventura,
Que en fuerza y maña el otro no le llega :
Pero la condicion y la postura
Del espreso cartel se lo deniega,
Aunque el jóven con ánimo valiente
Da voces que es contento y lo consiente ;

Pero los jueces, por razon, no admiten
Del uno ni del otro el pedimento,
Ni en modo alguno quieren ni permiten
Inovacion en esto y movimiento :
Mas que de su propósito se quiten,
Si entrambos de comun consentimiento,
Pareciendo primero en tu presencia,
No alcanzáren de tí franca licencia.

En esto, á mi lugar enderezando
De aquella gente un gran tropel venia,
Que como junto á mí llegó, cesando
El discorde alboroto y vocería,
El mozo vencedor la voz alzando,
Con una humilde y baja cortesía,
Dijo : Señora, una merced te pido,
Sin haberla mis obras merecido :

Que si soy extranjero y no merezco
Hagas por mí lo que es tan de tu oficio,
Como tu siervo natural me ofrezco
De vivir y morir en tu servicio ;
Que aunque el agravio aquí yo le padezco,
Por dar desta mi oferta algun indicio
Quiero, si dello fueres tú servida,
Luchar con Mareguano otra calda,

Y otra, y otra, y aun mas, si él quiere, quiero,
Hasta dejarle en todo satisfecho ;
Y consiento que al punto y ser primero
Se reduzca la prueba y el derecho ;
Que siendo en tu presencia, cierto espero
Salir con mayor gloria de este hecho :
Danos licencia, rompe el estatuto
Con tu poder sin límite absoluto.

Esto dicho, con baja reverencia
La respuesta, mirándome, esperaba ;
Mas yo, que sin recato y advertencia
Escuchándole atenta le miraba,
No solo concederle la licencia,
Pero ya que venciese deseaba ;
Y así le respondí : Si yo algo puedo,
Libre y graciosamente lo concedo.

Luego los dos cortés y alegremente
Sin detenerse mas se despidieron,
Y con grande alborozo de la gente,
En la cerrada plaza los metieron,

Adonde los padrinos igualmente
El sol ya bajo y campo les partieron ;
Y dejándolos solos en el puesto
El uno para el otro movió presto.

Juntáronse en un punto, y porfiando
Por el campo anduvieron un gran trecho,
Ora volviendo en torno y volteando,
Ora yendo al través, ora al derecho,
Ora alzándose en alto, ora bajando,
Ora en sí recogidos pecho á pecho,
Tan estrechos, gimiendo, se tenían
Que recibir aliento aun no podían.

Volvían á forcejar con un ruido
Que era de ver y oírlos cosa estraña
Pero el mozo extranjero ya corrido
De su poca pujanza y mala maña,
Alzó de tierra al otro, y de un gemido,
De espaldas le trabuca en la campaña,
Con tal golpe que al triste Mareguano
No le quedó sentido y miembro sano.

Luego de mucha gente acompañado
A mí asiento los jueces le trujeron,
El cual ante mis piés arrodillado,
Que yo le diese el precio me dijeron.
No sé si fué su estrella ó fué mi hado,
Ni las causas que en esto concurrieron,
Que comencé á temblar, y un fuego ardiendo
Fué por todos mis huesos discurriendo. [do

Halléme tan confusa y alterada
De aquella nueva causa y accidente,
Que estuve un rato atónita y turbada
En medio del peligro y tanta gente ;
Pero volviendo en mí mas reportada,
Al vencedor en todo dignamente,
Que estaba allí inclinado ya en mi falda,
Le puse en la cabeza la guirnalda ;

Pero bajé los ojos al momento
De la honesta vergüenza reprimidos,
Y el mozo con un largo ofrecimiento
Inclinó á sus razones mis oídos.
Al fin se fué, llevándome el contento
Y dejando turbados mis sentidos,
Pues que llegué de amor y pena junto
De solo el primer paso al postrer punto.

Sentí una novedad que me apremiaba
La libre fuerza y el rebelde brio,
A la cual sometida se entregaba
La razon, libertad y el albedrio.
Yo que, cuando acordé, ya me hallaba
Ardiendo en vivo fuego el pecho frio,
Aicé los ojos tímidos cebados,
Que la vergüenza allí tenía abajados.

Roto con fuerza sábita y furiosa
De la vergüenza y continencia el freno,
Le seguí con la vista deseosa,
Cebando mas la llaga y el veneno;
Que solo allí mirarle y no otra cosa,
Para mi mal, hallaba que era bueno:
Así que, á donde quiera que pasaba
Tras sí los ojos y alma me llevaba.

Vile que á la sazón se apercibía
Para correr el palio acostumbrado,
Que una milla de trecho y mas tenía
El término del curso señalado:
Y al suelto vencedor se prometía
Un anillo de esmaltes rodeado,
Y una gruesa esmeralda bien labrada,
Dado por esta mano desdichada.

Mas de cuarenta mozos en el puesto
A pretender el precio parecieron,
Donde en la raya el pié cada cual puesto,
Prontos y apercibidos atendieron,
Que no sintieron la señal tan presto
Cuando todos en hila igual partieron
Con tal velocidad que casi apenas
Señalaban la planta en las arenas;

Pero Crepino, el jóven extranjero,
Que así de nombre propio se llamaba,
Venía con tanta furia el delantero,
Que al presuroso viento atrás dejaba:
El rojo palio al fin tocó el primero,
Que la larga carrera remataba,
Dejando con su término agraciado
El circunstante pueblo aficionado.

Con solene triunfo, rodeando
La llena y ancha plaza, le llevaron;
Pero despues á mi lugar tornando,
Que le diese el anillo me rogaron:
Yo, un medroso temblor disimulando;
Que atentamente todos me miraron,
Del empacho y temor pasado el punto,
Le di mi libertad y anillo junto.

El me dijo: Señora, te suplico
Le recibas de mí, que aunque parece
Pobre y pequeño el don, te certifico
Que es grande la afición con que se ofrece,
Que con este favor quedaré rico;
Y así el ánimo y fuerzas me engrandece,
Que no habrá empresa grande ni habrá
Que ya me pueda ser dificultosa. [cosa

Yo por usar de toda cortesía,
Que es lo que á las mujeres perficiona;
Le dije que el anillo recibía,
Y mas la voluntad de tal persona.

En esto toda aquella compañía,
Hecha en torno de mi espesa corona,
Del ya agradable asiento me bajaron,
Y á casa de mi padre me llevaron.

No con pequeña fuerza y resistencia,
Por dar satisfaccion de mí á la gente,
Encubrí tres semanas mi dolencia,
Siempre creciendo el daño y fuego ardiente;
Y mostrando venir á la obediencia
De mi padre y señor, mañosamente
Le di á entender por señas y rodeo,
Querer cumplir su ruego y mi deseo,

Diciendo, que pues él me persuadía
Que tomase parientes y marido,
Al parecer, segun que convenia,
Yo por le obedecer le habia elegido:
El cual era Crepino, que tenía
Valor, suerte y linaje conocido,
Junto con ser discreto, honesto, afable,
De condicion y término loable.

Mi padre, que con sesgo y ledo gesto
Hasta el fin escuchó el parecer mio,
Besándome en la frente dijo: En esto,
Y en todo me remito á tu albedrio,
Pues de tu discrecion y intento honesto
Que elegirás lo que conviene fio;
Y bien muestra Crepino en su crianza
Ser de buenos respetos y esperanza.

Ya que con voluntad y mandamiento
A mi honor y deseo satisfizo,
Y la vana contienda y fundamento
De los presentes jóvenes deshizo,
El infelice y triste casamiento
En forma y acto público se hizo
Hoy hace justo un mes; ¡o suerte dura,
Que cerca está del bien la desventura!

Ayer me vi contenta de mi suerte
Sin temor de contraste ni recelo;
Hoy la sangrienta y rigurosa muerte,
Todo lo ha derribado por el suelo.
¿Qué consuelo ha de haber á mal tan fuerte?
¿Qué recompensa puede darme el cielo
A donde ya ningún remedio vale, [iguale?
Ni hay bien que con tan grande mal se

Este es, pues, el proceso, esta es la historia,
Y el fin tan cierto de la dulce vida:
He aquí mi libertad y breve gloria
En eterna amargura convertida.
Y pues que por tu causa, la memoria
Mi llaga ha renovado encrudecida,
En recompensa del dolor te pido
Me dejes enterrar á mi marido;

Que no es bien que las aves carniceras
Despedacen el cuerpo miserable,
Ni los perros y brutas bestias fieras
Satisfagan su estómago insaciable:
Mas cuando empedernido ya no quieras
Hacer cosa tan justa y razonable,
Haznos con esa espada y mano dura
Iguals en la muerte y sepultura.

Aquí acabó su historia, y comenzaba
Un llanto tal que el monte enternecía,
Con una ansia y dolor que me obligaba
A tenerle en el duelo compañía;
Que ya el asegurarle no bastaba
De cuanto prometer yo le podía;
Solo pedía la muerte y sacrificio
Por último remedio y beneficio.

En gran congoja y confusion me viera,
Si don Simon Pereira, que á otro lado
Hacia tambien la guardia, no viniera
A decirme que el tiempo era acabado:

Y espantado tambien de lo que oyera,
Que un poco desde aparte habia escuchado,
Me ayudó á consolarla, haciendo ciertas
Con nuevo ofrecimiento mis ofertas.

Ya el presuroso cielo volteando,
En el mar las estrellas trastornaba,
Y el crucero las horas señalando,
Entre el sur y sudueste declinaba:
En mitad del silencio y noche, cuando
Visto cuanto la oferta le obligaba,
Reprimiendo Tegualda su lamento,
La llevamos á nuestro alojamiento,

Donde en honesta guarda y compañía
De mujeres casadas quedó en tanto
Que el esperado ya vecino día
Quitase de la noche el negro manto.
Entre tanto tambien razon seria,
Pues que todos descansan y yo canto,
Dejarlo hasta mañana en este estado,
Que de reposo estoy necesitado.

CANTO XXI.

Halla Tegualda el cuerpo del marido, y haciendo un llanto sobre él le lleva á su tierra. Llegan á Penco los españoles y caballos que venian de Santiago y de la Imperial por tierra. Hace Caupolican muestra general de su gente.

¿QUIÉN de amor hizo prueba tan bastante,
Quien vió tal muestra y obra tan piadosa
Como la que tenemos hoy delante
Desta infelice bárbara hermosa?
La Fama, engrandeciéndola, levante
Mi baja voz, y en alta y sonora,
Dando noticia della, eternamente
Corra de lengua en lengua y gente en gente.

Cese el uso dañoso y ejercicio
De las mordaces lenguas ponzoñosas,
Que tienen de costumbre y por oficio
Ofender las mujeres virtuosas;
Pues, mirándolo bien, solo este indicio
Sin haber en contrario tantas cosas,
Confunde su malicia y las condena
A duro freno y vergonzosa pena.

Cuántas y cuántas vemos que han subido
A la difícil cumbre de la fama,
Judit, Camila, la fenisa Dido,
A quien Virgilio injustamente infama;
Penélope, Lucrecia, que al marido
Lavó con sangre la violada cama;
Hippo, Tucia, Virginia, Fulvia, Clelia,
Porcia, Sulpicia, Alcestés y Cornelia.

Bien puede ser entre estas colocada
La hermosa Tegualda; pues parece
En la rara hazaña señalada
Cuanto por el piadoso amor merece:
Así, sobre sus obras levantada,
Entre las mas famosas resplandece,
Y el nombre será siempre celebrado
A la inmortalidad ya consagrado.

Quedó, pues, como dije, recogida
En parte honesta y compañía segura,
Del poco beneficio agradecida,
Segun lo que esperaba en su ventura.
Pero la aurora y nueva luz venida,
Aunque el sabroso sueño con dulzura
Me habia los lasos miembros ya trabado,
Me despertó el aquejador cuidado,

Viniendo á toda prisa á donde estaba
Firme en el triste llanto y sentimiento,
Que solo un breve punto me aflojaba
La dolorosa pena y el lamento.
Yo con gran compasion la consolaba,
Haciéndole seguro ofrecimiento
De entregarle el marido y darle gente
Con que salir pudiese libremente.

Ella, del bien incrédula, llorando,
 Los brazos estendidos, me pedía
 Firme seguridad; y así llamando
 Los indios de servicio que tenía,
 Salió con ella acá y allá buscando:
 Al fin entre los muertos que allí había
 Hallamos el sangriento cuerpo helado,
 De una redonda bala atrevesado.

La misera Teguaida, que delante
 Vió la marchita faz desfigurada,
 Con horrendo furor en un instante
 Sobre ella se arrojó desatinada,
 Y junta con la suya, de abundante
 Flujo de vivas lágrimas bañada,
 La boca le besaba y la herida,
 Por ver si le podía infundir la vida.

¡Ay cuitada de mí! (decía) ¡qué hago
 Entre tanto dolor y desventura!
 ¡Como al injusto amor no satisfago
 En esta aparejada coyuntura!
 ¿Por qué ya, pusilánime, de un trago
 No acabo de pasar tanta amargura?
 ¿Qué es esto? ¿la injusticia á donde llega
 Que aun el morir forzoso se me niega?

Así furiosa, por morir echaba
 La rigurosa mano al blanco cuello;
 Y no pudiendo mas, no perdonaba
 Al afligido rostro ni al cabello:
 Y aunque yo de estorbarlo procuraba,
 Apenas era parte á defendello;
 Tan grande era la basca y ansia fuerte
 De la rabiosa gana de la muerte.

Después que algo las ansias aplacaron
 Por la gran persuasion y ruego mío,
 Y sus promesas ya me aseguraron
 Del gentilico intento y desvarío,
 Los prestos yanaconas levantaron
 Sobre un tablon el yerto cuerpo frío,
 Llevándole en los hombros suficientes
 A donde le aguardaban sus sirvientes.

Mas, porque estando así rota la guerra
 No padeciese agravio y demasia,
 Hasta pasar una vecina sierra
 Le tuve con mi gente compañía;
 Pero llegando á la segura tierra
 Encaminada en la derecha vía,
 Se despidió de mí reconocida
 Del beneficio y obra recibida.

Vuelto al asiento, digo, que estuvimos
 Toda aquella semana trabajando,
 En la cual lo deshecho rehicimos,
 El foso y roto muro reparando:

De industria y fuerza, al fin, nos prevení-
 Con buen ánimo y órden, aguardando [nos
 Al enemigo campo cada día,
 Que era pública fama que venía.

También tuvimos nueva que partidos
 Eran de Mapochó nuestros guerreros,
 De armas y municiones bastecidos,
 Con mil caballos y dos mil flecheros:
 Mas del lluvioso invierno los crecidos
 Raudales y las ciénegas y esteros,
 Llevándoles ganado, ropa y gente,
 Los hacían detener forzosamente.

Estando, como digo, una mañana [te,
 Llegó un indio á gran prisa á nuestro fuer-
 Diciendo: ¡O temeraria gente insana!
 Huid, huid la ya vecina muerte:
 Que la potencia indómita araucana
 Viene sobre vosotros, de tal suerte
 Que no bastarán muros ni reparos,
 Ni sé lugar donde podáis salvaros.

El mismo aviso trujo á medio día
 Un amigo cacique de la sierra,
 Afirmando por cierto que venía
 Todo el poder y fuerza de la tierra
 Con soberbio aparato, donde había
 Instrumentos y máquinas de guerra,
 Puentes, traviesas, árboles, tablonés
 Y otras artificiosas prevenciones.

No desmayó por esto nuestra gente,
 Antes venir al punto deseaba,
 Que el menos animoso osadamente
 El lugar de mas riesgo procuraba:
 Y con industria y órden conveniente
 Todo lo necesario se aprestaba,
 Esperando la gente apercebida
 Al día amenazador de tanta vida.

Fuimos también por indios avisados
 De nuestros espiones, que sin duda
 Nos darian el asalto por tres lados
 Al postrer cuarto de la noche muda:
 Así que, cuando mas desconfiados,
 No de divina, mas de humana ayuda,
 Por la cumbre de un monte de repente
 Apareció en buen órden nuestra gente.

¿Quién pudiera pintar el gran contento,
 El alborozo de una y otra parte,
 El ordenado alarde, el movimiento,
 El ronco estruendo del furioso Marte,
 Tanta bandera descogida al viento,
 Tanto pendón, divisa y estandarte,
 Trompas, clarines, voces, apellidos,
 Relinchos de caballos y bufidos?

Ya que los unos y otros con razones
De amor y complimiento nos hablamos,
Y para los caballos y peones
Lugar cómodo y sitio señalamos,
Tiendas labradas, toldos, pabellones
En la estrecha campaña levantamos
En tanta multitud que parecía
Que una ciudad allí nacido había.

Fué causa la venida desta gente
Que el ejército bárbaro vecino,
Con nuevo acuerdo y parecer prudente
Mudase de propósito y camino:
Que Colocolo astuta y sablamente
Al consejo de muchos contrayvino,
Discurriendo por términos y modos,
Que redujo á su voto los de todos.

Aunque, como ya digo, antes tuvieron
Gran contienda sobre ello y diferencia,
Pero al fin, por entonces difirieron
La ejecución de la áspera sentencia;
Y el poderoso campo retrujeron
Hasta tener mas cierta inteligencia
Del español ejército arribado,
Que ya le habla la Fama acrecentado.

Pero los nuestros, de mostrar ganosos
Aquel valor que en la nación se encierra,
Enemigos del ocio, y deseosos
De entrar talando la enemiga tierra,
Procuran con afectos hervorosos
Apresurar la deseada guerra,
Haciendo diligencia y gran instancia
En prevenir las cosas de importancia.

Reformado el bagaje brevemente
De la jornada larga y desabrida,
La bulliciosa y esforzada gente,
Ganosa de honra y de valor movida,
Murmurando el reposo libremente,
Pide que se acelere la partida,
Y el día tanto de todos deseado
Que fué de aquel en cinco señalado.

En el alegre y esperado día,
Al comenzar de la primer jornada,
Llegó de la Imperial gran compañía
De caballeros y de gente armada:
Que en aquella ocasión tambien venia
Por tierra, aunque rebelde y alterada,
Con gran chusma y bagaje, bastecida
De municiones, armas y comida.

Ya, pues, en aquel sitio recogidos
Tantos soldados, armas, municiones,
De cosas importantes advertidos,
Hechas las necesarias provisiones:

Fueron por igual orden repartidos
Los lugares, cuarteles y escuadrones,
Para que en el rebato y voz primera
Cada cual acudiese á su bandera.

Caupolicán con no menor doctrina
Y gran cuidado en todo y providencia,
La gente de su ejército consina
A los hombres de suerte y suficiencia,
Que en la arte militar y disciplina
Era de mayor prueba y experiencia.
Y todo puesto á punto, quise un día
Ver la gente y las armas que tenía.

Era el primero que empezó la muestra
El cacique Pillolo, el cual armado,
Iba de fuertes armas, en la diestra
Un gran baston de acero barreado;
Delante de su escuadra, gran maestra
De arrojar el certero dardo usado,
Procediendo en buen orden y mahera,
De trece en trece iguales por hilera.

Luego pasó detras de los postreros
El fuerte Leucotón, á quien siguiendo
Iba una espesa banda de flecheros,
Gran número de tiros esparciendo.
Venia Rengo tras él con sus maceros,
En paso igual y grave, procediendo
Arrogante, fantástico, lozano,
Con un entero libano en la mano.

Tras él con fiero término seguía
El áspero y robusto Tulcomara,
Que vestida en lugar de arnés traía
La piel de un fiero tigre que matara:
Cuya espantosa boca le ceñía
Por la frente y quijadas la ancha cara,
Con dos espesas órdenes de dientes
Blancos, agudos, lisos y lucientes;

Al cual, en gran tropel, acompañaban
Su gente agreste y ásperez soldados,
Que en apiñada muchedumbre le cercaban,
De pieles de animales rodeados:
Luego los talcamáyidas pasaban,
Que son mas aparentes que esforzados,
Debajo del gobierno y del amparo
Del jactancioso mozo Caniotaro.

Iba siguiendo la postrer hilera
Millalermo, mancebo floreciente,
Con sus pintadas armas, el cual era
Del famoso Picoldo decendiente,
Rigiendo los que habitan la ribera
Del gran Nibequetén, que su corriente
No deja á la pasada fuente y río
Que todos no los traiga al Biobío.

Pasó luego la muestra Mareande,
Con una cimitarra y ancho escudo,
Mozo de presuncion y orgullo grande,
Alto de cuerpo, en proporcion membrudo:
Iba con él su primo Lepomande,
Desnudo, al hombro un gran cuchillo agudo,
Ambos de una divisa, rodeados
De gente armada y pláticos soldados.

Seguia el orden tras estos Lemolemo,
Arrastrando una pica poderosa,
Delante de su escuadra, por estremo
Lucida entre las otras y vistosa:
Un poco atras del cual iba Gualemo,
Cubierto de una piel dura y pelosa
De un caballo marino, que su padre
Habia muerto en defensa de la madre.

Cuentan (no sé si es fábula) que estando
Bañándose en la mar, algo apartada,
Un caballo marino allí arribando,
Fué de él súbitamente arrebatada;
Y el marido á las voces aguijando
De la cara mujer, del pez robada,
Con el dolor y pena de perdella,
Al agua se arrojó luego tras élla,

Pudo tanto el amor, que el mozo osado
Al pescado alcanzó, que se alargaba,
Y abrazado con él por maña á nado,
A la vecina orilla le acercaba.
Donde el marino monstruo sobreaguado
(Que tambien el amor ya le cegaba)
Dió recho en seco, al tiempo que el reflujo
De las huidoras olas se retrujo.

Soltó la presa libre, y sacudiendo
La dura cola, el suelo deshacia,
Y aquí y allí el gran cuerpo retorciendo,
Contra el mozo animoso se volvía:
El cual, sazon y punto no perdiendo,
A las cercanas armas acudia,
Comenzando los dos una batalla
Que el mar calmó, y el sol paró á miralla.

Mas con destreza el bárbaro valiente,
De fuerza y ligereza acompañada,
Heria al furioso monstruo reciamente
Con una perra de metal herrada:
Al cabo el indio valerosamente
Dió felice remate á la jornada,
Dejando al gran pescado allí tendido,
Que mas de treinta piés tenia, medido:

Y en memoria del hecho hazañoso,
Digno de le poner en escritura;
Del pellejo del pez duro y peloso
Hizo una fuerte y fácil armadura.

Muerto Guacol, Gualemo valeroso
Las armas heredó y á Quillacura,
Que es un valle estendido y muy poblado
De gente rica, de oro y de ganado.

Pasó tras este luego Talcaguano
(Que ciñe el mar su tierra y la rodea)
Un mástil grueso en la derecha mano,
Que como un tierno junco le blanda,
Cubierto de altas plumas muy lozano,
Siguiéndole su gente de pelea,
Por los pechos al sesgo atravesadas
Bandas azules, blancas y encarnadas.

Venia tras él Tomé, que sus pisadas
Seguian los puelches, gentes banderizas,
Cuyas armas son puntas enbastadas,
De una gran braza largas y rollizas:
Y los trulos tambien, que usan espadas,
De fé mudable, y cosas movedizas,
Hombres de poco efecto, alharaquientos,
De fuerza grande y chicos pensamientos.

No faltó Andalican con su lucida
Y ejercitada gente en ordenanza,
Una cota finisima vestida,
Vibrando la fornida y gruesa lanza:
Y Orompello, de edad aun no cumplida,
Pero de grande muestra y esperanza,
Otra escuadra de prácticos regla,
Llevando al diestro Ongolmo en compañía,

Elicura pasó luego tras estos
Armado ricamente, el cual traia
Una banda de mozos bien dispuestos,
De grande presuncion y gallardía:
Seguian los llaucos de almagrados gestos,
Robusta y esforzada compañía,
Llevando en medio de ellos por caudillo
Al sucesor del inclito Ainavillo.

Seguia despues Cayocupil, mostrando
La dispuesta persona y buen deseo,
Su veterana gente gobernando,
Con paso grave y con vistoso arreo.
Tras él venia Puren, tambien guiando
Con no menor donaire y contoneo
Una bizarra escuadra de soldados
En la dura milicia ejercitados.

Lincoya iba tras él, casi gigante;
La cresta sobre todos levantada,
Armado un fuerte peto rutilante,
De penachos cubierta la celada.
Con desdeñoso término delante
De su lustrosa escuadra bien cerrada
El joven Peicavi luego guiaba
Otro espeso escuadron de gente brava.

Venia en esta reseña en buen concierto
El grave Caniomangue, entristecido
Por el insigne viejo padre muerto,
A quien habia en el cargo sucedido :
Todo de negro, el blanco arnés cubierto,
Y su escudron de aquel color vestido,
Al tardo son y paso los soldados
De roncocs atambores destemplados.

Fué allí el postrero que pasó en la lista
(Primero en todo) Tucapel gallardo,
Cubierta una lucida sobrevesta
De unos anchos escaques de oro y pardo :
Grande en el cuerpo, y áspero en la vista,
Con un buello lozano y paso tardo,
Detras del cual iba un tropel de gente
Arrogante, fantástica y valiente.

El gran Caupolicán, con la otra parte
Y resto del ejército araucano,
Mas encendido que el airado Marte,
Iba con un baston corto en la mano :
Bajo de cuya sombra y estandarte
Venia el valiente Curgo y Mareguano,
Y el grave y elocuente Colocolo,
Millo, Teguan, Lambecho, y Guampicolo.

Segulan luego detras sus plimalquenos,
Tuncos, renoguelones y pencones,
Los itáts, mauleses y cauquenos,
De pintadas divisas y pendones;
Nibequetenes, puelches y cautenos,
Con una espesa escuadra de peones,
Y multitud confusa de guerreros,
Amigos comarcanos y extranjeros.

Segun el mar las olas tiende y crece,
Así crece la fiera gente armada;
Tiembla en torno la tierra y se estremece,
De tantos plés batida y golpeada :
Lleno el aire de estruendo se escurece
Con la gran polvoreda levantada,
Que en ancho retolino al cielo sube
Cual ciega niebla espesa ó parda nube.

Pues nuestro campo en orden semejante
Segun que dije arriba, don García
Al tiempo del partir puesto delante
De aquella valerosa compañía,
Con alegre término y semblante,
Que dichoso suceso prometia,
Moviendo los dispuestos corazones,
Comenzó de decir estas razones :

Valientes caballeros, á quien solo
El valor natural de la persona
Os trujo á descubrir el austral polo,
Pasando la solar tórrida zona

Y los distantes trópicos, que Apolo
Por mas que cerca el cielo y la corona,
Jamás en ningún tiempo pasar puede,
Ni el soberano Autor se lo concede ;

Ya que con tanto afán habeis seguido
Hasta aquí las católicas banderas,
Y al español dominio sometido
Innumerables gentes extranjeras,
El fuerte pecho y ánimo sufrido
Poned contra estos bárbaros de veras,
Que, vencido esto poco, teneis llano
Todo el mundo debajo de la mano.

Y en cuanto dilatamos este hecho
Y de llegar al fin lo comenzado,
Poco ó ninguna cosa habemos hecho,
Ni aun es vuestro el honor que habeis gana-
Que, la causa indecisa, igual derecho [do :
Tiene el fiero enemigo en campo armado
A todas vuestras glorias y fortuna,
Pues las puede ganar con sola una.

Lo que yo os pido de mi parte y digo
Es, que en estas batallas y revueltas,
Aunque os haya ofendido el enemigo,
Jamás vos le ofendais espaldas vueltas :
Antes le defended como al amigo
Si, volviéndose á vos las armas sueltas,
Rehuyere el morir en la batalla ;
Que mas es dar la vida que quitalla

Poned á todo en la razon la mira,
Por quien las armas siempre habeis tomado,
Que pasando los términos la ira
Pierde fuerza el derecho ya violado :
Pues cuando la razon no frena y tira
El impetu y furor demasiado,
El rigor excesivo en el castigo
Justifica la causa al enemigo.

No sé, ni tengo mas acerca desto
Que decir ni advertiros con razones,
Que en detener ya tanto soy molesto
La furia deos vuestros corazones :
Sus, sus, pues, derribad y alianad presto
Las palizadas, tiendas, pabellones,
Y movamos de aquí todos á una
A donde ya nos llama la fortuna.

Súbito las escuadras presurosas
Con grande alarde y con gallardo brio
Marchan á las riberas arenosas
Del ancho y caudaloso Biobío ;
Y en esquifadas barcas espaciosas
Atravesaron luego el ancho río,
Entrando con ejército formado
Por el distrito y término vedado.

Mas, segun el trabajo se me ofrece
Que tengo de pasar forzosamente,
Reposar algun tanto me parece
Para cobrar aliento suficiente;

Que la cansada voz me desfallece,
Y siento ya acabárseme el torrente:
Mas yo me esforzaré, si puedo, tanto
Que os venga á contentar el otro canto.

CANTO XXII.

Entran los españoles en el estado de Arauco: traban los araucanos con ellos una refida batalla: hace Rengo de su persona gran prueba: cortan las manos por justicia á Galvarino, indio valeroso.

Párrido amor tirano, ¿qué provecho
Piensas sacar de mi desasosiego?
¿No estás de mi promesa satisfecho,
Que quieres afligirme desde luego?
¡Ay! que ya siento en mi cuidadoso pecho
Labrarme poco á poco un vivo fuego,
Y desde allí con movimiento blando
Ir por venas y huesos penetrando.

¿Tanto, traidor, te va en que yo no siga
El duro estilo del sangriento Marte,
Que así de tal manera me fatiga
Tu importuna memoria en cada parte?
Déjame ya, no quieras que se diga
Que, porque nadie quiere celebrarte,
Al último rincón vas á buscarme,
Y allí pones tu fuerza en aquejarme.

¿No ves que es mengua tuya y gran bajeza
Habiendo tantos célebres varones,
Venir á mendigar á mi pobreza,
Tan falta de concetos y razones;
Y en medio de las armas y aspereza,
Sumido en mil forzosas ocasiones,
Me cargas por un sueño, quizá vano,
Con tanta pesadumbre ya la mano?

Déjame ya, que la trompeta horrenda
Del enemigo bárbaro vecino
No da lugar á que otra cosa atienda,
Que me tiene tomado ya el camino:
Donde siento fraguada una contienda,
Que al ingenio mas raro y peregrino,
En tal revolucion embarazado,
No le diera lugar desocupado.

¿Qué puedo, pues, hacer, si ya metido
Dentro en el campo y ocasion me veo,
Sino al cabo cumplir lo prometido,
Aunque tire á otra parte mi deseo?
Pero á término breve reducido,
Por la mas corta senda sin rodeo
Pleno seguir el comenzado oficio
Desnudo de ornamento y artificio.

Vuelto á la historia, digo que marchaba
Nuestro ordenado campo de manera
Que gran espacio en breve se alejaba
Del Talcaguano término y ribera;
Mas cuando el alto sol ya declinaba,
Cerca de un agua al plé de una ladera
En cómodo lugar y llano asiento
Hicimos el primero alojamiento.

Estábamos apenas alojados
En el tendido llano á la marina,
Cuando se oyó gritar por todos lados:
Arma! arma! enfrena! enfrena! aina! aina!
Luego de acá y de allá los derramados
Siguiendo la ordenanza y disciplina,
Corren á sus banderas y pendones,
Formando las hileras y escuadrones.

Nuestros descubridores, que la tierra
Iban corriendo por el largo llano,
Al remate del cual está una sierra,
Cerca del alto monte Andalicano,
Vieron de allí calar gente de guerra,
Cerrando el paso á la sinestra mano,
Diciendo: Espera! espera! tente! tente!
Veremos quien es hoy aquí valiente.

Los nuestros al amparo de un repecho
En forma de escuadron se recogieron,
Donde con muestra y animoso pecho
Al ventajoso número atendieron:
Pero los fieros bárbaros de hecho,
Sin punto reparar, los embistieron,
Haciéndoles tomar presto la vuelta,
Sin orden y camino, á rienda suelta;

Aunque á veces en partes recogidos,
Haciendo cuerpo y rostro, revolviañ,
Y con mayor valor que de vencidos
Al vencedor soberbio acometían:
Pero, de la gran furia compellidos,
El camino empezado proseguían,
Dejando á veces muerta y tropellada
Alguna de la gente desmandada.

Los presurosos indios desenvueltos,
Siempre con mayor furia y crecimiento,
En una espesa polvoreda envueltos,
Iban en el alcance y seguimiento.
Los nuestros á calcaño y freno sueltos
(A la sazón con mas temor que tiento)
Ayudan los caballos desbocados,
Arimándoles hierro á los costados.

Pero por mas que allí los aguijaban
Con voces, cuerpo, brazos y talones,
Los bárbaros por piés los alcanzaban,
Haciéndoles bajar de los arzones.
Al fin, de constreñidos peleaban
Cual los heridos osos y leones
Cuando de los lebreles aquejados
Ven la guarida y pasos ocupados.

Como el alrado viento repentino,
Que en lóbrego turbión con gran estruendo
El polvoroso campo y el camino
Va con violencia indómita barriendo,
Y en ancho y presuroso remolino,
Todo lo coge, lleva, y va esparciendo,
Y arranca aquel furioso movimiento
Los arralgados troncos de su asiento;

Con tal facilidad, arrebatados
De aquel furor y bárbara violencia,
Iban los españoles fatigados,
Sin poderse poner en resistencia.
Algunos, del honor importunados,
Vuelven haciendo rostro y apariencia;
Mas otra ola de gente que llegaba
Con mas presteza y daño los llevaba.

Así los iban siempre maltratando,
Siguiendo el hado y próspera fortuna,
El rabioso furor ejecutando
En los rendidos, sin clemencia alguna,
Por el tendido valle resonando
La trulla y grito bárbara importuna,
Que, arrebatada de ligero viento,
Llevó presto la nueva á nuestro asiento.

En esto por la parte del poniente
Con gran presteza y no menor ruido
Juan Remon arribó con mucha gente,
Que el aviso primero habia tenido;
Y en furioso tropel gallardamente,
Alzando un ferocísimo alarido,
Embistió la enemiga gente airada,
En la vitoria y sangre ya cebada.

Mas un cerrado muro y baluarte
De duras puntas al romper hallaron,
Que con estrago de una y otra parte,
Hecho un hermoso choque, repararon.

Unos pasados van de parte á parte,
Otros muy lejos del arzon volaron,
Otros heridos, otros estropeados,
Otros de los caballos tropellados.

No es bien pasar tan presto ¡o pluma mia!
Las memorables cosas señaladas
Y los crudos efectos deste día
De valerosas lanzas y de espadas;
Que aunque ingenio mayor no bastaria
A poderlas llevar continuadas,
Es justo se celebre alguna parte
De muchas en que puedes emplearte.

El gallardo Lincoya, que arrogante
El primero escuadron iba guiando,
Con muestra airada y con feroz semblante
El firme y largo paso apresurando,
Cala la gruesa pica en un instante,
Y, el cuento entre la tierra y pié afirmando,
Recibe en el cruel hierro fornido
El cuerpo de Hernan Perez atrevido.

Por el lado derecho encaminado
Hizo el agudo hierro gran herida,
Pasando el escaupil doble estofado,
Y una cota de maila muy tejida:
El ancho y duro hiecro ensangrentado
Abrió por las espaldas la salida,
Quedando el cuerpo ya descolorido
Fuera de los arzones suspendido.

Tucapelo gallardo, que al camino.
Salió al valiente Osorio, que corriendo
Venía con mayor ánimo que tino,
Los herrados talones sacudiendo,
Mostrando el cuerpo, al tiempo que convino
Le dió lado, y la maza revolviendo,
Con tanta fuerza le cargó la mano,
Que no le dejó miembro y hueso sano.

A Cáceres, que un poco atras venia,
De otro golpe tambien le puso en tierra,
El cual con gran esfuerzo y valentia
La adarga embraza y de la espada afierra,
Y contra la enemiga compañía
Se puso él solo á mantener la guerra,
Haciendo rostro y pié con tal denuedo
Que á los mas atrevidos puso miedo.

Y aunque con gran esfuerzo se sustenta,
La fuerza contra tantos no bastaba,
Que ya la espesa turba alharaquienta
En confuso monton le rodeaba;
Pero en esta sazón mas de cincuenta
Caballos que Reynoso gobernaba,
Que de refresco á tiempo habia llegado,
Vinieron á romper por aquel lado.

Tan recio se embistió que aunque hallaron
De gruesas hastas un tejido muro,
El cerrado escuadron aporillaron,
Probando mas de diez el suelo duro:
Y al esforzado Cáceres cobraron,
Que cercado de gente, mal seguro
Con ánimo feroz se sustentaba,
Y matando la muerte dilataba.

Don Miguel y don Pedro de Avendaño,
Escobar, Juan Jufre, Cortés, y Aranda,
Sin mirar al peligro y riesgo extraño,
Sustentan todo el peso de su banda.
Tambien hacen efecto y mucho daño
Losada, Peña, Córdoba, y Miranda,
Bernal, Lasarte, Castañeda, Ulloa,
Martín Ruiz, y Juan Lopez de Gamboa;

Pero muy presto la araucana gente,
En la española sangre ya cebada,
Los hizo revolver forzosamente
Y seguir la carrera comenzada.
Tras estos otra escuadra de repente
En ellos se estrelló desatinada;
Mas, sin ganar un paso de camino,
Volver rostros y riendas les convino.

Y aunque á veces con súbita represa
Juan Remon y los otros revolvián,
Luego con nueva pérdida y mas priesa
La primera derrota proseguían:
Y en una polvorosa nube espesa
Envueltos unos y otros ya venían,
Cuando fué nuestro campo descubierto
En orden de batalla y buen concierto.

Iban los araucanos tan cebados
Que por las picas nuestras se metieron;
Pero vueltos en sí, mas reportados,
El ímpetu y la furia detuvieron:
Y corregidos luego y ordenados,
La campaña al través se retrujeron
Al pié de un cerro á la derecha mano,
Cerca de una laguna y gran pantano,

Donde de nuestro cuerno arremetimos
Un gran tropel á pié de gente armada,
Que con presteza al arribar les dimos
Espesa carga y súbita rociada:
Y al ceno retirados, nos metimos
Tras ellos por venir espada á espada,
Probando allí las fuerzas y el denuedo
Con rostro firme y ánimo á pié quedo.

Jamás los alemanes combatieron
Así de firme á firme y frente á frente;
Ni mano á mano dando, recibieron
Golpes sin descansar á manteniendo,

Como el un bando y otro, que vinieron
A estar así en el ceno estrechamente
Que echar atrás un paso no podían,
Y dando aprisa, aprisa recibían.

Quien, el húmido ceno á la cintura,
Con dos y tres á veces peleaba;
Quien, por mostrar mayor desenvoltura,
Queriéndose mover mas se atascaba;
Quien, probando las fuerzas y ventura,
Al vecino enemigo se aferraba,
Mordliéndole y cegándole con lodo,
Buscando de vencer cualquiera modo.

La furia del herirse y golpearse
Andaba igual, y en duda la fortuna,
Sin muestra ni señal de declararse
Mínima de ventaja en parte alguna:
Ya parecían aquellos mejorarse;
Ya ganaban aquestos la laguna;
Y la sangre de todos derramada
Tornaba la agua turbia colorada.

Rengo, que el odio y encendida ira
Le habia llevado ciego tanto trecho,
Luego que nuestro campo vió á la mira,
Y que á dar en la muerte iba derecho,
Al vecino pantano se retira,
Y el fiero rostro y animoso pecho
Contra todo el ejército volvía,
Y en voz amenazándole decía:

Venid, venid á mí, gente plebea,
En mi sea vuestra saña convertida,
Que soy quien os persigue y quien desea
Mas vuestra muerte que su propia vida.
No quiero ya descanso hasta que vea
La nación española destruida;
Y en esa vuestra carne y sangre odiosa
Pienso hartar mi hambre y sed rabiosa.

Así la tierra y cielo amenazando
En medio del pantano se presenta,
Y, la sangrienta maza florecando,
La gente de poco ánimo amedrenta.
No fué bien conocido en la voz cuando
(Haciendo de sus fieros poca cuenta)
Algunos españoles mas cercanos
Agujaron sobre él con prestas manos.

Mas á Juan, yanacona, que una pieza
De los otros osado se adelanta,
Le machuca de un golpe la cabeza,
Y de otro á Chilca el cuerpo le quebranta;
Y contra el joven Zúñiga endereza
El tercero, con saña y furia tanta
Que, como clavo en húmido terreno,
Le sume hasta los pechos en el ceno.

Pero de tiros una lluvia espesa
Al animoso pecho encaminados,
Turbando el aire claro, á mucha prisa
Descargaron sobre él de todos lados:
Por esto el fiero bárbaro no cesa,
Antes con furia y golpes redoblados.
El lodo á la cintura, osadamente
Estaba por muralla de su gente.

Cual el cerdoso jabali herido,
Al cenagoso estrecho retirado,
De animosos sabuesos combatido,
Y de diestros monteros rodeado,
Ronca, bufa y rebufa embravecido,
Vuelve y revuelve de este y de aquel lado,
Rompe, encuentra, tropella, hiere y mata,
Y los espesos tiros desbarata,

El bárbaro esforzado, de aquel modo
Ardiendo en ira y de furor insano,
Cubierto de sudor, de sangre y lodo,
Estaba solo en medio del pantano
Resistiendo la furia y golpe todo
De los tiros que de una y otra mano
Cubriendo el sol sin número salían,
Y como tempestad sobre él llovían.

Ya la esparcida y desmandada gente
Que el porfiado alcance había seguido,
Descubriendo on el llano á nuestra gente,
Se habla tirado atrás y recogido:
Solo Rengo feroz y osadamente
Sustenta igual el desigual partido,
A causa que la ciénaga era honda
Y llena de espesura á la redonda.

Viendo el fruto dudoso y daño cierto,
Segun la mucha gente que cargaba,
Que á grande prisa en orden y concierto
Desta y de aquella parte le cercaba,
Por un inculto paso y encubierto,
Que la fragosa sierra le amparaba,
Le pareció con tiempo retirarse,
Y salvar sus soldados y él salvarse,

Diciéndoles: Amigos, no gastemos
La fuerza en tiempo y acto infrutuoso;
La sangre que nos queda conservemos
Para venderla en precio mas costoso:
Conviene que de aquí nos retiremos
Antes que en este sitio cenagoso,
Del enemigo puestos en aprieto,
Perdamos la opinion y él el respeto.

Luego, la voz de Rengo obedecida,
Los presurosos brazos detuvieron,
Y por la parte estrecha y mas tejida
Al son del atambor se retrujeron.

Era áspero el lugar y la salida,
Y así seguir los nuestros no pudieron,
Quedando algunos dellos tan sumidos,
Que fué bien menester ser socorridos.

Por la falda del monte levantado
Iban los fieros bárbaros saliendo.
Rengo, todo sangriento y enlodado,
Los lleva en retaguardia recogiendo,
Como el celoso toro madrigado
Que la tarda vacada va siguiendo,
Volviendo acá y allá espaciosamente
El duro cerviguillo y alta frente.

Nuestro campo por orden recogido,
Retirado del todo el enemigo,
Fué entre algunos un bárbaro cogido,
Que mucho se alargó del bando amigo;
El cual acaso á mi cuartel traído
Hubo de ser para ejemplar castigo
De los rebeldes pueblos comarcanos,
Mandándole cortar ambas las manos:

Donde sobre una rama destroncada
Puso la diestra mano (yo presente),
La cual de un golpe con rigor cortada,
Sacó luego la izquierda alegremente,
Que del tronco también salió apartada,
Sin torcer ceja ni arrugar la frente;
Y con desden y menosprecio dallo,
Alargó la cabeza y tendió el cuello

Diciendo así: Segad esa garganta,
Siempre sedienta de la sangre vuestra;
Que no temo la muerte ni me espanta
Vuestra amenaza y rigurosa muestra:
Y la importancia y pérdida no es tanta
Que haga falta mi cortada diestra,
Pues quedan otras muchas esforzadas
Que saben gobernar bien las espadas.

Y si pensais sacar algun provecho
De no llegar mi vida al fin postrero,
Aqui, pues, moriré á vuestro despecho,
Que si queréis que viva yo no quiero:
Al fin iré algun tanto satisfecho
De que á vuestro pesar alegre muero,
Que quiero con mi muerte desplaceros,
Pues solo en esto puedo ya ofenderos.

Así que, contumas y porfiado
La muerte con injurias procuraba,
Y siempre mas rabioso y obstinado,
Sobre el sangriento suelo se arrojaba;
Donde en su misma sangre revolcado
Acabar ya la vida deseaba,
Mordiéndose con muestras impacientes
Los desangrados troncos con los dientes.

Estando pertinaz desta manera,
Templándonos la lástima el enojo,
Vió un esclavo bajar por la ladera
Cargado con un bárbaro despejo:
Y como encarnizada bestia fiera
Que ve la desmandada presa al ojo,
Así con una furia arrebatada
Le sale de través á la parada;

Y en él los plés y brazos añudados,
Sobre el húmido suelo le tendía,
Y con los duros troncos desagrados
En las narices y ojos le hería:
Al fin junto á nosotros á bocados
Sin poderse valer se le comía
Si no fuera con tiempo socorrido,
Quedando, aunque fué presto, mal herido.

El bárbaro infernal con atrevida
Voz en plé puesto, dijo: Pues me queda
Alguna fuerza y sangre retenida
Con que ofender á los cristianos pueda,

Quiero acelar, á mi pesar, la vida
Aunque por modo vil se me conceda;
Que yo espero sin manos desquitarme,
Que no me faltarán para vengarme.

Quedaos, quedaos, malditos, que yo os digo
Que en mí tendreis con odio y sed rabiosa
Torcedor y solicito enemigo
Cuando dañar no pueda en otra cosa:
Muy presto entenderéis cómo os persigo,
Y que os fuera mi muerte provechosa.
Diciendo así otras cosas que no cuento,
Partió de allí ligero como el viento.

No es bien que así dejemos en olvido
El nombre deste bárbaro obstinado,
Que por ser animoso y atrevido
El audaz Galvarino era llamado.
Mas por tanta aspezeza he discurrido
Que la fuerza y la voz se me ha acabado
Y así habré de parar, porque me siento
Ya sin fuerza, sin voz, y sin aliento.

CANTO XXIII.

Llega Galvarino á donde estaba el senado araucano: hace en el consejo una habla, con la cual desbarata los pareceres de algunos. Salen los españoles en busca del enemigo: pintase la cueva del hechicero Fiton, y las cosas que en ella habia.

JAMAS debe, señor, menospreciarse
El enemigo vivo, pues sabemos
Puede de una centella levantarse
Fuego con que después nos abrasemos:
Y entonces es cordura recelarse
Cuando en mayor felicidad nos vemos;
Pues los que gozan próspera bonanza
Están aun mas sujetos á mudanza.

Solo la muerte próspera asegura
El breve curso del felice hado,
Que mientras que la incierta vida dura
Nunca hay cosa que dure en un estado.
Así que, quien jamas tuvo ventura
Podrá llamarse bienaventurado,
Y sin prosperidad vivir contento,
Pues no teme infelice acacimiento.

Y pues que ya tenemos certidumbre
Que nunca hay bien seguro ni reposo,
Que es ley usada, es orden y costumbre
Por donde ha de pasar el mas dichoso,
Gastar el tiempo en esto es pesadumbre;
Y así, por no ser largo y enojoso,
Solo quiero contar á lo que vino
El despreciar al mose Galvarino:

El cual, aunque herido y desangrado;
Tanto el coraje y rabia le inducía,
Que llegó á Andalican, donde alojado
Caupolican su ejército tenía.
Era al tiempo que el inclito senado
En secreto consejo proveía
Las cosas de la guerra y menesteres,
Dando y tomando en ello pareceres.

Cual con justo temor dificultaba
La pretension de algunos imprudente;
Cual, por mostrar valor, facilitaba
Cualquier dificultoso inconveniente;
Cual un concierto lícito aprobaba;
Cual era deste voto diferente;
Procurando unos y otros con razones
Esforzar sus discursos y opiniones.

En esta confusion y diferencia
Galvarino arribó, apenas con vida,
El cual pidiendo para entrar licencia,
Le fué graciosamente concedida:
Donde con la debida reverencia,
Esforzando la voz enflaquecida,
Falto de sangre, y muy cubierto della,
Comenzó desta suerte su querella:

Si solíades vengar, sacros varones,
Las ajenas injurias tan de veras,
Y en las extrañas tierras y naciones
Hicieron sombra ya vuestras banderas,
¿Cómo agora en las propias posesiones
Unas bastardas gentes extranjeras
Os vienen á oprimir y conquistaros,
Y tan tibios estais en el vengaros?

Mirad mi cuerpo aquí despedazado,
Miembro del vuestro, que por mas afrenta
Me envían lleno de injurias al senado
Para que dellas sepa daros cuenta:
Mirad vuestro valor vituperado,
Y lo que en mí el tirano os representa,
Jurando no dejar cacique alguno
Sin desmembrarlos todos de uno en uno.

Por cierto bien en vano han adquirido
Tanta gloria y honor vuestros agüelos,
Y el araucano crédito subido
En su misma virtud hasta los cielos,
Si agora infame, hollado y abatido
Anda de lengua en lengua por los suelos,
Y vuestra ilustre sangre resfriada
En los suelos rincones derramada.

¿Qué provincia huho ya que no tremiese
De solo vuestro nombre y voz temida,
Ni nacion que las armas no rindiese
Por temor ó por fuerza compelida,
Arribando á la cumbre porque fuese
Tanto de allí mayor nuestra caída,
Y al término llegase el menosprecio
Donde de los pasados llegó el precio?

Pues unos extranjeros enemigos,
Con título y con nombre de clemencia
Ofrecen de acetaros por amigos
Queriéndoos reducir á su obediencia:
Y si no os sometéis, que con castigos
Prometen oprimir vuestra insolencia,
Sin quedar del cuchillo reservado
Género, religion, edad, ni estado.

Volved, volved en vos, no deis oído
A sus embustes, tratos y marañas;
Pues todas se enderezan á un partido
Que viene á deslustrar vuestras hazañas,
Que la ocasion que aquí los ha traído
Por mares y por tierras tan extrañas
Es el oro goloso que se encierra
En las fértiles venas desta tierra.

Y es un color, es apariencia vana
Querer mostrar que el principal intento
Fué el estender la religion cristiana,
Siendo el puro interes su fundamento:

Su pretension de la codicia mana,
Que todo lo demas es fingimiento,
Pues los vemos que son mas que otras gentes
Adúlteros, ladrones, insolentes.

Cuando el siniestro hado y dura suerte
Nos amenacen cierto en lo futuro,
Podemos elegir honrada muerte,
Remedio breve, fácil y seguro:
Poned á la fortuna el hombro fuerte;
A dura adversidad corazon duro;
Que el pecho firme y ánimo invencible
Allana y facilita aun lo imposible.

No pudo decir mas de desmayado
Por la infinita sangre que perdía,
Que el laso cuello ya debilitado
Sostener la cabeza aun no podía:
Así el rostro mortal desfigurado
En el sangriento suelo se tendía,
Dejando aun á los mas endurecidos
De su esperada muerte condoídos.

Mas como no tuviese tal herida
Por do pudiese hallar la muerte entrada,
Retuvo luego la dudosa vida
En siéndole la sangre restañada:
Y la virtud con tiempo socorrida
Fué de tantos remedios confortada,
Y el mozo se ayudó de tal manera
Que recobró su sanidad primera.

Fueron de tanta fuerza sus razones
Y el odio que á los nuestros concibieron,
Que los mas entibiados corazones
De cólera rabiosa se encendieron:
Así las diferentes opiniones
A un fin y parecer se redijeron,
Quedando para siempre allí escluido
Quien tratase de medio y de partido.

Los impacientes mozos deseosos
De venir á las armas braveaban,
Y con muestras y afectos hervorosos
El espacioso tiempo apresuraban;
Pero los mas maduros y espaciosos
Aquella ardiente cólera templaban
Y el término de algunos indiscreto,
No reprobando el general decreto.

Dejémoslos un rato, pues, tratando
De dar no una batalla, sino ciento,
Del orden, la manera, dónde y cuándo,
Con varios pareceres y un intento;
Que me voy poco á poco descuidando
De nuestro alborotado alojamiento,
Donde estuvimos todos recogidos
Con buena guardia y bien apercebidos.

Mas cuando el esperado sol salía,
La gente de caballo en órden puesta
Marchó, quedando atrás la infantería,
Y del campo despues toda la resta,
Con tal velocidad que á medio día
Subimos la temida y agria cuesta,
De blancos huesos de cristianos llena,
Que despertó el cuidado y nos dió pena.

Al araucano valle, pues, bajamos
Que el mar le bate al lado del poniente,
Donde en llano lugar nos alojamos
De comidas y pastos suficiente:
Y luego con promesas enviamos
De aquella vecindad alguna gente
A requerir la tierra comarcana
Con la segura paz y ley cristiana.

Mas como al tiempo puesto no volviesen,
Y pasasen despues algunos días,
Ni por astucia y maña no supiesen
De su resolucion nuestras espías,
Fué acordado que algunos se partiesen
Por los vecinos pueblos y alquerías
Al salir tardo de la escasa luna
A tomar relacion y lengua alguna.

Así yo apercebido sordamente,
En medio del silencio y noche oscura
Di sobre algunos pueblos de repente
Por un gran arcabuco y espesura
Donde la miserable y triste gente
Vivia por su pobreza en paz segura;
Que el rumor y alboroto de la guerra
Aun no la habia sacado de su tierra.

Viniendo, pues, á dar al Chailacano,
Que es donde nuestro campo se alojaba,
Vi en una loma al rematar de un llano
Por una angosta senda que cruzaba
Un indio, laso, flaco, y tan anciano
Que apenas en los plés se sustentaba,
Corvo, espacioso, débil, descarnado,
Cual de raíces de árboles formado.

Espantado del talle y la torpeza
De aquel retrato de vejez tardía,
Llegué, por ayudarle en su pereza,
Y tomar lengua dél si algo sabia.
Mas no sale con tanta ligereza
Sintiendo los lebreles por la vía
La temerosa gama fugitiva,
Como el viejo salió la cuesta arriba.

Yo, sin mas atencion ni advertimiento,
Arrojando las piernas al caballo,
A mas correr sali en su seguimiento,
Pensando (aunque volaba) de alcanzallo:

Mal el viejo, dejando atrás el viento,
Me fué forzoso á mi pesar dejallo,
Perdiéndole de vista en un instante
Sin poderle seguir mas adelante.

Halléme á la bajada de un repecho
Cerca de dos caminos desusados,
Por donde corre Rauco mas estrecho,
Que le ciñen dos cerros los costados:
Y mirando á lo bajo y mas derecho,
En una selva de árboles copados
Vi una mansa corcilla junto al río
Gustando de las yerbas y el rocío.

Ocurrió luego á la memoria mia
Que la razon en sueños me dijera
Cómo habia de topar acaso un día
Una simple corcilla en la ribera:
Y así yo con grandísima alegría
Comencé de bajar por la ladera
Paso á paso, siguiendo el un camino
Hasta que della vine á estar vecino.

Púdelo bien hacer, que en las quebradas
Era grande el rumor de la corriente.
Y con pasos y orejas descuidadas
Pacia la tierna yerba libremente;
Pero cuando sintió ya mis pisadas
Y al rumor levantó la altiva frente,
Dejó el sabroso pasto y arboleda
Por una estrecha y áspera vereda.

Comencéla á seguir á toda priesa
Labrando á mi caballo los costados;
Mas tomando otra senda que atraviesa
Se entró por unos ásperos collados:
Al cabo enderezó á una selva espesa
De matorrales y árboles cerrados,
A donde se lanzó por una senda,
Y yo tambien tras ella á toda rienda.

Perdí el rastro y cerróseme el camino.
Sobreviniendo un aire turbulento,
Y así de acá y de allá fuera de tino
De una espesura en otra andaba á tiento.
Vista, pues, mi torpeza y desatino,
Arrepentido del primer intento,
Sin pasar adelante me volviera
Si alguna senda ó rastro yo supiera.

Gran rato anduve así descarriado,
Que la oculta salida no acertaba,
Cuando senti por el siniestro lado
Un arroyo que cerca mormuraba;
Y al vecino rumor encaminado,
Al plé de un roble que á la orilla estaba
Vi una pequeña y misera casilla,
Y junto á un hombre anciano la corcilla,

El cual dijo : ¿Qué hado ó desventura
Tan fuera de camino te ha traído
Por este inculto bosque y espesura
Donde jamas ninguno he conocido ?
Que si por caso adverso y suerte dura
Andas de tus banderas foragido,
Haré cuanto pudiere de mi parte
En buscar el remedio y escaparte.

Viendo el ofrecimiento y acogida
De aquel extraño y agradable viejo,
Mas alegre que nunca fui en mi vida
Por hallar tal ayuda y aparejo,
Le dije la ocasion de mi venida,
Pidiéndole me diese algun consejo
Para saber la cueva do habitaba
El mágico Fiton á quien buscaba.

El venerable viejo y padre anciano
Con un suspiro y tierno sentimiento
Me tomó blandamente por la mano
Saliendo de su frágil aposento :
Y por ser á la entrada del verano
Buscamos á la sombra un fresco asiento
En una tosca y pedregosa fuente,
Do comenzó á declarme lo siguiente :

Mi tierra es en Arauco, y soy llamado
El desdichado viejo Guaticolo,
Que en los robustos años fui soldado
En cargo anteceesor de Colocolo :
Y antes por mi persona en estacado
Siete campos vencí de solo á solo,
Y mil veces de ramos fué ceñida
Esta mi calva frente envejecida.

Mas como en esta vida el bien no dura,
Y todo está sujeto á desvario,
Mudóse mi fortuna en desventura,
Y en deshonor perpetuo el honor mio :
Que por extraño caso y desventura
Vine con Ainavillo en desafío,
Donde toda mi gloria fué perdida
Quitándome el honor y no la vida.

Viéndome, pues, con vida y deshonrado,
(Que mil veces quisiera antes ser muerto)
De cobrar el honor desesperado
Me vine, como ves, á este desierto,
Donde mas de veinte años he morado
Sin ser jamas de nadie descubierto
Sino agora de ti, que ha sido cosa
No poco para mi maravillosa.

Así que, tantos tiempos he vivido
En este solitario apartamiento,
Y pues que la fortuna te ha traído
A mi triste y humilde alojamiento,

Haré de voluntad lo que has pedido,
Que tengo con Fiton conocimiento,
Que aunque intratable y áspero, es mi tío,
Hermano de Guarcolo, padre mio.

Al pié de una asperísima montaña,
Pocas veces de humanos piés pisada,
Hace su habitacion y vida extraña
En una oculta y lóbrega morada
Que jamas el alegre sol la baña,
Y es á su condicion acomodada,
Por ser fuera de término inhumano,
Enemigo mortal del trato humano.

Mas su saber y su poder es tanto
Sobre las piedras, plantas y animales,
Que alcanza por su ciencia y arte cuanto
Pueden todas las causas naturales :
Y en el oscuro reino del espanto
Apremia á los callados infernales
A que digan por áspero conjuro
Lo pasado, presente, y lo futuro.

En la furia del sol y luz serena
De noturnas tinieblas cubre el suelo,
Y, sin fuerza de vientos, llueve y truena
Fuera de tiempo el sosegado cielo :
El rauda curso de los rios enfrena,
Y las aves en medio de su vuelo
Vienen de golpe abajo amodorradas
Por sus fuertes palabras compelidas.

Las yerbas en su agosto reverdece,
Y entiende la virtud de cada una,
El mar revuelve, el viento le obedece
Contra la fuerza y órden de la luna ;
Tiembra la firme tierra y se estremece
A su voz eficaz sin causa alguna
Que la altere y remueva por de dentro,
Apretándose recio con su centro.

Los otros poderosos elementos
A las palabras deste están sujetos,
Y á las causas de arriba y movimientos
Hace perder la fuerza y los efectos :
Al fin, por su saber y encantamientos
Escudriña y entiende los secretos,
Y alcanza por los astros influentes
Los destinos y hados de las gentes.

No sé, pues, cómo pueda encarecerte
El poder deste mágico adivino,
Solo en tu menester quiero ofrecerte
Lo que ofrecerte puede un su sobrino.
Mas, para que mejor esto se acierte,
Será bien que tomemos el camino,
Pues es la hora y sason desocupada
Que podremos tener mejor entrada.

Luego de allí los dos nos levantamos,
Y atando á mi caballo de la rienda,
A paso apresurado caminamos
Por una estrecha é intrincada senda,
La cual seguida un trecho nos hallamos
En una selva de árboles horrenda,
Que los rayos del sol y claro cielo
Nunca allí vieron el umbroso suelo.

Debajo de una peña socavada,
De espesas ramas y árboles cubierta,
Vimos un callejón y angosta entrada,
Y mas adentro una pequeña puerta
De cabezas de fieras rodeada,
La cual de par en par estaba abierta,
Por donde se lanzó el robusto anciano
Llevándose trabado de la mano.

Bien por ella cien pasos anduvimos,
No sin algun temor de parte mia,
Cuando á una grande bóveda salimos,
Do una lámpara eterna en medio ardía:
Y á cada banda en torno della vimos
Poyos puestos por órden, en que había
Multitud de redomas sobre-escritas
De ungüentos, yerbas, y aguas infinitas.

Vimos allí del lince preparados
Los penetrantes ojos virtuosos,
En cierto tiempo y conjuncion sacados,
Y los del basilisco ponzoñosos;
Sangre de hombres bermejos enojados;
Espumajos de perros que rabiosos
Van huyendo del agua; y el pellejo
Del pecosó chersidros cuando es viejo.

Tambien en otra parte parecia
La coyuntura de la dura hiena;
Y el meollo del cencris, que se cria
Dentro de Libia en la caliente arena;
Y un pedazo del ala de una arpia;
La hiel de la biforme ansifibena,
Y la cola del áspide revuelta
Que da la muerte en dulce sueño envuelta:

Moho de calavera destroncada
Del cuerpo que no alcanza sepultura;
Carne de niña por nacer, sacada
No por donde la flama la natura;
Y la espina tambien descoyuntada
De la sierpe cerastes; y la dura
Lengua de la emorrois, que aquel que hiere
Suda toda la sangre hasta que muere:

Vello de cuantos monstruos prodigiosos
La superflua natura ha producido;
Escupidos de sierpes venenosos;
Las dos alas del jáculo temido;

Y de la seps los dientes ponzoñosos,
Que el hombre ó animal della mordido,
De súbito hinchado como un odre,
Huesos y carne se convierte en podre.

Estaba en un gran vaso trasparente
El corazón del grifo atravesado.
Y ceniza del fenix que en oriente
Se quema él mismo de vivir cansado:
El unto de la scitala serpiente,
Y el pescado echineis, que en mar airado
Al curso de las naves contraviene;
Y á pesar de los vientos las detiene;

No faltaban cabezas de escorpiones
Y mortíferas sierpes enconadas;
Alacranes, y colas de dragones,
Y las piedras del águila preñadas:
Buches de los hambrientos tiburones;
Menstruo y leche de hembras azotadas,
Landres, pestes, venenos, cuantas cosas
Produce la natura ponzoñosas.

Yo, que con atencion mirando andaba
La copiosa botica embebecido,
Por una puerta que á un rincón estaba
Vi salir un anciano consumido
Que sobre un corvo junco se arrimaba,
El cual luego de mí fué conocido
Ser el que había corrido por la cuesta,
Que apenas le alcanzara una ballesta,

Diciéndome: No es poco atrevimiento
El que siendo tan mozo has hoy tomado
De venir á mi oculto alojamiento,
Do sin mi voluntad nadie ha llegado:
Mas, porque sé que algun honrado intento
Tan lejos á buscarme te ha obligado,
Quiero, por esta vez, hacer contigo
Lo que nunca pensé acabar conmigo.

Visto por mi apacible compañero
La coyuntura y tiempo favorable,
Pues el viejo tan áspero y severo
Se mostraba doméstico y tratable,
Se detuvo, mirándome primero
Con un comedimiento y muestra afable,
Por ver si responderle yo queria;
Mas, viéndome callar, le respondia.

Diciendo: ¡O gran Fiton, á quien es dado
Penetrar de los cielos los secretos,
Que del eterno curso arrebatado,
No obedecen la ley, á tí sujetos!
Tú, que de la Fortuna y fiero Hado
Revocas cuando quieres los decretos,
Y el órden natural turbas y alteras
Alcanzando las cosas venideras;

Y por mágica ciencia y saber puro
Rompiendo el cavernoso y duro suelo,
Puedes en el profundo reino oscuro
Meter la claridad y luz del cielo;
Y atormentar con áspero conjuro
La caterva infernal que con recelo
Tiembla de tu eficaz fuerza, que es tanta
Que sus eternas leyes le quebranta;

Sabrás que á este mancebo le ha traído
De tu espantoso nombre la gran fama,
Que, en las indias regiones extendido,
Hasta el ártico polo se derrama;
El cual por mil peligros ha rompido,
Tras su deseo corriendo, que le llama
A celebrar las cosas de la guerra,
Y el sangriento destroz de esta tierra;

Que estando así una noche retirado
Escribiendo el suceso de aquel día,
Súbito fué en un sueño arrebatado,
Viendo cuanto en la Europa sucedía:
Donde le fué asimismo revelado
Que en tu escondida cueva entendería
Estraños casos, dignos de memoria,
Con que ilustrar pudiese mas su historia:

Y que noticia le darías de cosas
Ya pasadas, presentes y futuras;
Hazañas y conquistas milagrosas,
Peregrinos sucesos y aventuras;
Temerarias empresas espantosas,
Hechos que no se han visto en escrituras:
Este encarecimiento le molesta,
Y nos tiene suspensos tu respuesta.

Holgó el mago de oír cuán extendida
Por aquella region su fama andaba;
Y vuelta á mí la cara envejecida,
Todo de arriba abajo me miraba:
Al fin, con voz pujante y espedida,
Que poco con las canas conformaba,
Y aspecto grave y muestra algo severa;
La respuesta me dió desta manera:

Aunque en razon es cosa prohibida
Profetizar los casos no llegados,
Y es menos alargar á uno la vida
Contra el fuerte estatuto de los hados;
Ya que ha sido á mi casa tu venida
Por incultos caminos desusados,
Te quiero complacer, pues mi sobrino
Viene aquí por tu intérprete y padrino,

Diciendo así, con paso tardo y lento
Por la pequeña puerta cavernosa
Me metió de la mano á otro aposento,
Y luego en una cámara hermosa,

Que su fábrica estraña y ornamento,
Era de tal labor y tan costosa,
Que no sé lengua que contarlo pueda,
Ni habrá imaginación á que no exceda.

Tenia el suelo por órden ladrillado
De cristalinas losas transparentes,
Que el color entrepuesto y variado
Hacia labor y visos diferentes:
El cielo alto, diáfano, estrellado
De innumerables piedras relucientes,
Que toda la gran cámara alegraba
La varia luz que dellas revocaba.

Sobre columnas de oro sustentadas
Cien figuras de bulto en torno estaban,
Por arte tan al vivo trasladadas
Que un sordo bien pensara que hablaban:
Y dellas las hazañas figuradas
Por las anchas paredes se mostraban,
Donde se vía el estremo y excelencia
De armas, letras, virtud y continencia.

En medio desta cámara espaciosa,
Que media milla en cuadro contenía,
Estaba una gran poma milagrosa,
Que una luciente esfera la ceñía,
Que por arte y labor maravillosa
En el aire por sí se sostenía,
Que el gran círculo y máquina de dentro
Pareco que estribaban en su centro.

Después de haber un rato satisfecho
La codiciosa vista en las pinturas,
Mirando de los muros, suelo y techo
La gran riqueza y varias esculturas,
El mago me llevó al globo derecho,
Y vuelto allí de rostro á las figuras,
Con el corvo cayado señalando,
Comenzó de enseñarme así hablando:

Habrás de saber, hijo, que estos hombres
Son los mas desta vida ya pasados,
Que por grandes hazañas sus renombres
Han sido y serán siempre celebrados;
Y algunos, que de baja estirpe y nombres
Sobre sus altos hechos levantados,
Los ha puesto su próspera fortuna
En el mas alto cuerno de la luna:

Y esta bola que ves y compostura,
Es del mundo el gran término abreviado,
Que su difficilísima hechura
Cuarenta años de estudio me ha costado.
Mas no habrá en larga edad cosa futura
Ni oculto disponer de inmóvil hado
Que muy claro y patente no me sea,
Y tenga aquí su muestra y viva idea.

Mas, pues tus apariencias codiciosas
Son de escribir los actos de la guerra,
Y por fuerza de estrellas rigurosas
Tendrás materia larga en esta tierra,
Dejaré de aclararte algunas cosas
Que la presente poma y mundo encierra,
Mostrándote una sola que te espante,
Para lo que pretendes importante :

Que, pues en nuestro Arauco ya se halla
Materia á tu propósito cortada,
Donde la espada y defensiva malla
Es mas que en otra parte frecuentada,
Solo te falta una naval batalla,
Con que será tu historia autorizada,
Y escribirás las cosas de la guerra
Así de mar tan bien como de tierra :

La cual verás aquí tal, que te juro
Que vista la tendremos por dudosa,
Y en el pasado tiempo y el futuro
No se vió ni verá tan espantosa :
Y el gran Mediterráneo mar seguro
Quedará por la gente vitoriosa,
Y la parte vencida y destrozada
La marítima fuerza quebrantada.

Por tanto, á mis palabras no te alteres,
Ni te espante el horrioso conjuro,
Que, si atento con ánimo estuvieres,
Verás aquí presente lo futuro :
Todo punto por punto lo que vieres,
Lo disponen los hados, y aseguro
Que podrás, como digo, ser de vista
Testigo y verdadero coronista.

Yo con mayor codicia, por un lado
Llegué el rostro á la bola trasparente,
Donde vi dentro un mundo fabricado,
Tan grande como el nuestro, y tan patente
Como en redondo espejo relevado,
Llegando junto el rostro, claramente
Vemos dentro un anchísimo palacio,
Y en muy pequeña forma grande espacio.

Y por aquel lugar se descubría
El turbado y revuelto mar Ausonio,
Donde se difinió la gran porfía
Entre César Augusto y Marco Antonio :
Así en la misma forma parecia
Por la banda de Lepanto y Favonio,
Junto á las Curchulares, hácia el puerto
De galeras el ancho mar cubierto.

Mas viendo las devisas señaladas
Del papa, de Felipe y venecianos,
Luego reconocí ser las armadas
De los infieles turcos y cristianos,

Que, en orden de batalla aparejadas,
Para venir estaban á las manos,
Aunque á mí parecer no se movian,
Ni mas que figuradas parecian.

Pero el mago Fiton me dijo : Presto
Verás una naval batalla estraña,
Donde se mostrará bien manifiesto
El supremo valor de vuestra España.
Y luego con alrado y fiero gesto,
Hiriendo el ancho globo con la caña
Una vez al través, otra al derecho,
Sacó una horrible voz del ronco pecho.

Diciendo : Orco amarillo, can Cerbero,
O gran Pluton, rector del bajo infierno,
O cansado Caron, viejo barquero ;
Y vos, laguna Estigia y lago Averno ;
O Demogorgon, tú que lo postrero
Habitas del tartáreo reino eterno,
Y las hervientes aguas de Aqueronte,
De Leteo, Cocito, y Flegétonte ;

Y vos, Furias, que así con crueldades
Atormentais las ánimas dañadas,
Que aun temen ver las inferas deidades
Vuestras frentes de viboras crinadas ;
Y vosotras, Gorgóneas potestades,
Por mis fuertes palabras apremiadas
Haced que claramente aquí se vea
(Aunque futura) esta naval pelea.

Y tú, Hécate ahumada y mal compuesta,
Nos muestra lo que pido aquí visible.
¡Hola ! ¿ á quién digo ? ¿ qué tardanza es esta
Que no os hace temblar mi voz terrible ?
Mirad que romperé la tierra opuesta
Y os heriré con lux aborrecible,
Y por fuerza absoluta y poder nuevo
Quebrantaré las leyes del Erebo.

No acabó de decir bien esto cuando
Las aguas en el mar se alborotaron,
Y el seco leonordeste respirando
Las cuerdas y anchas velas se estiraron :
Y aquellas gentes súbito anhelando
Poco á poco moverse comenzaron,
Haciendo de aquel modo en los objetos
Todas las demas causas sus efectos.

Mirando (aunque espantado) atentamente
La multitud de gente que allí habia,
Vi que escrito de letras en la frente
Su nombre y cargo cada cual tenia :
Y mucho me admiró los que al presente
En la primera edad yo conocia,
Verlos en su vigor y años lozanos,
Y otros floridos jóvenes ya canos.

Luego, pues, los cristianos dispararon
Una pieza en señal de rompimiento,
Y en alto un crucifijo enarbolaron,
Que acrecentó el hervor y encendimiento:
Todos humildemente le saluaron
Con grande devocion y acatamiento,
Bajo del cual estaban á los lados
Las armas de los fieles coligados.

En esto, con rumor de varios sonos,
Acercándose siempre, caminaban;
Estandartes, banderas y pendones
Sobre las altas popas tremolaban:

Las ordenadas bandas y escuadrones,
Esgrimiendo las armas, se mostraban
En torno las galeras rodeadas
De cañones de bronce y pabesadas.

Mas en el bajo tono que ahora llevo
No es bien que de tan grande cosa cante,
Que es cierto menester aliento nuevo,
Lengua mas espedita y voz pujante.
Así, medroso desto, no me atrevo
A proseguir, señor, mas adelante.
En el siguiente y nuevo canto os pido
Me deis vuestro favor y atento oído.

CANTO XXIV.

En este canto solo se contiene la gran batalla naval, el desbarate y rota de la armada turquesca, con la huida de Ochali.

La sazon, gran Felipe, es ya llegada
En que mi voz, de vos favorecida,
Cante la universal y gran jornada
En las ausonias olas definida;
La soberbia otomana derrocada,
Su marítima fuerza destruida,
Los varios hados, diferentes suertes,
El sangriento destrozo y crudas muertes.

Abridme ¡o sacras Musas! vuestra fuente;
Y dadme nuevo espíritu y aliento,
Con estilo y lenguaje conveniente
A mi arrojado y grande atrevimiento,
Para decir estensa y claramente
Deste naval conflicto el rompimiento,
Y las gentes que están juntas á una
Debajo de este golpe de fortuna.

¿Quién bastará á contar los escuadrones
Y el número copioso de galeras,
La multitud y mezcla de naciones,
Estandartes, enseñas y banderas,
Las defensas, pertrechos, municiones,
Las diferencias de armas y maneras,
Máquinas, artificios, instrumentos,
Aparatos, divisas y ornamentos?

Vi croatos, dalmacios, esclavones,
Bulgaros, albaneses, transilvanos,
Tártaros, tracios, griegos, macedones,
Turcos, lidios, armenios, georgianos,
Sirios, árabes, licios, licaones,
Numidas, sarracenos, africanos,
Genizaros, sanjacos, capitanes,
Chauces, behelerbeyes y bajanes.

Vi allí tambien de la nacion de España
La flor de juventud y gallardía,
La nobleza de Italia y de Alemania,
Una audaz y bizarra compañía;
Todos ornados de riqueza estraña,
Con animosa muestra y lozanía;
Y en las popas, carceses y trinquetes
Flámulas, banderolas, gallardetes.

Así las dos armadas, pues, venían,
En tal manera y orden navegando
Que dos espesos bosques parecían
Que poco á poco se iban allegando.
Las cicaladas armas relucían
En el inquieto mar reverberando,
Ofendiendo la vista desde lejos
Las agudas bislumbres y reflejos.

Por nuestra armada al uno y otro lado
Una presta fragata discurría,
Donde venía un mancebo levantado
De gallarda apariencia y bizarria,
Un riquísimo fuerte peto armado,
Con tanta autoridad que parecia
En su disposicion, figura y arte,
Hijo de la fortuna y del dios Marte.

Yo codicioso de saber quién era,
Aficionado al talle y apostura,
Mirando atentamente la manera,
El aire, el ademan y compostura,
En la fuerte celada en la testera
Vi escrito en el relieve y grabadura
De letras de oro, el campo en sangre tinto:
DON JUAN, HIJO DE CÉSAR-CARLOS QUINTO.

El cual acá y allá siempre corría
 Por medio del bullicio y alboroto,
 Y en la fragata cerca dél venía
 El viejo secretario Juan de Soto,
 De quien el mago anciano me decía
 Ser en todas las cosas de gran voto,
 Persona de discurso y experiencia,
 De mucha expedición y suficiencia.

Don Juan á la sazón los exhortaba
 A la batalla y trance peligroso,
 Con ánimo y valor que aseguraba
 Por cierta la victoria y fin dudoso;
 Y su gran corazón facilitaba
 Lo que el temor hacía dificultoso,
 Derramando por toda aquella gente
 Un bélico furor y fuego ardiente,

Diciendo: ¡O valerosa compañía,
 Muralla de la Iglesia inespugnable!
 Llegada es la ocasión, este es el día
 Que dejáis vuestro nombre memorable:
 Calad armas y remos á porfía,
 Y la invencible fuerza y fe inviolable
 Mostrad contra esos pérfidos paganos,
 Que vienen á morir á vuestras manos;

Que quien volver de aquí vivo desca
 Al patrio nido y casa conocida,
 Por medio desa armada gente crea
 Que ha de abrir con la espada la salida:
 Así cada cual mire que pelea
 Por su Dios, por su rey y por la vida,
 Que no puede salvarla de otra suerte
 Sino es trayendo al enemigo á muerte.

Mirad que del valor y espada vuestra
 Hoy el gran peso y ser del mundo pende,
 Y entienda cada cual que está en su diestra
 Toda la gloria y premio que pretende:
 Apresuremos la fortuna nuestra,
 Que la larga tardanza nos ofende;
 Pues no estais de cumplir vuestro deseo
 Mas del poco de mar que en medio veo.

Vamos, pues, á vencer; no detengamos
 Nuestra buena fortuna que nos llama;
 Del hado el curso próspero sigamos,
 Dando materia y fuerzas á la fama:
 Que solo deste golpe derribamos
 La bárbara arrogancia, y se derrama
 El sonoro estruendo desta guerra
 Por todos los confines de la tierra.

Mirad por ese mar alegremente,
 Cuanta gloria os está ya aparejada;
 Que Dios aquí ha juntado tanta gente
 Para que á nuestros piés sea derrocada,

Y someta hoy aquí todo el oriente
 A nuestro yugo la cerviz domada,
 Y á sus potentes príncipes y reyes
 Les podamos quitar y poner leyes.

Hoy con su perdición establecemos
 En todo el mundo el crédito cristiano,
 Que quiere nuestro Dios que quebrantemos
 El orgullo y furor mahometano:
 ¿Qué peligro ¡o varones! temeremos
 Militando debajo de tal mano?
 ¿Y quién resistirá vuestras espadas
 Por la divina mano gobernadas?

Solo os ruego que, en Cristo confiando,
 Que á la muerte de cruz por vos se ofrece,
 Combata cada cual por él, mostrando
 Que llamarse su milite merece;
 Con propósito firme protestando
 De vencer ó morir, que si parece
 La victoria de premio y gloria llena,
 La muerte por tal Dios no es menos buena.

Y pues con este fin nos dispusimos
 Al peligro y rigor desta jornada,
 Y en la defensa de su ley venimos
 Contra esa gente infiel y renegada,
 La justísima causa que seguimos
 Nos tiene la victoria asegurada:
 Así que, ya del cielo prometido,
 Os puedo yo afirmar que habeis vencido.

Súbito allí los pechos mas helados
 De furor generoso se encendieron,
 Y de los torpes miembros resfriados
 El temor vergonzoso sacudieron:
 Todos, los diestros brazos levantados,
 La victoria ó morir le prometieron,
 Teniendo en poco ya desde aquel punto
 El contrario poder del mundo junto.

El valeroso jóven, pues, loando
 Aquella voluntad asegurada,
 Con súbita presteza el mar cortando,
 Atravesó por medio de la armada,
 De blanca espuma el rastro levantando,
 Cual luciente cometa arrebatada
 Cuando veloz, rompiendo el aire espeso,
 Le suele así dejar gran rastro impreso.

Así que, brevemente habiendo puesto
 En orden las galeras y la gente,
 A la suya real se acosta presto,
 Donde fué saludado alegremente;
 Y señalando á cada cual su puesto,
 Con el concierto y orden conveniente,
 La artillería bien puesta y alistada,
 Iba la vuelta de la turca armada.

Llevaba el cuerno de la diestra mano
El sucesor del inclito Andrea Doria,
De quien el largo mar Mediterraneo
Hará perpetua y célebre memoria:
Y Agustín Barbarigo, veneciano,
Proveedor de la armada senatoria,
Llevaba el otro cuerno á la siniestra,
Con órden no menor y bella muestra.

Pues los cuernos iguales y ordenados,
La batalla guiaba el hijo dino
Del gran Carlos, cerrando los dos lados
Las galeras de Malta y Lomelino,
Las del papa y Venecia á los costados:
Así continuaban su camino,
Cargando con igual compas y extremos
Las anchas palas de los largos remos.

Iban seis galeazas delanteras,
Bastecidas de gente y artilladas,
Puestas de dos en dos en las fronteras,
Que á manera de lupa iban cerradas:
Seguían luego detrás treinta galeras
Al general socorro dedicadas,
Donde el marques de Santa Cruz venía
Con una valerosa compañía.

Por el órden y término que cuento
La católica armada caminaba
La vuelta de la infiel, que á sobreviento,
Ganándole la mar, se aventajaba:
Pero luego á deshora calmó el viento,
Y el alto mar sus olas allanaba,
Remitiendo Fortuna la sentencia
Al valor de los brazos y esclencia.

Opuesto al Barbarigo, al cuerno diestro
Va Siroco, virey de Alejandria,
Con Mehemet, bey, cosario y gran maestro,
Que á Negroponto á la sazón regia:
Ochali, renegado, iba al siniestro
Con Carabel su hijo en compañía,
Y en medio en la batalla bien cerrada,
Allí, gran general de aquella armada;

El cual, reconociendo el duro hado,
Y de su perdición la hora postrera,
Como prudente capitán y osado,
De la alta popa en la real galera,
Con un semblante alegre y confiado,
Que mostraba fingido por defuera,
El cristiano poder disminuyendo
Hizo esta breve plática, diciendo:

No será menester, soldados, creo,
Moveros ni incitaros con razones,
Que ya por las señales que en vos veo
Se muestran bien las fieras intenciones.

Echad fuera la ira y el desseo
Desos vuestros fogosos corazones,
Y las armas tomad, en cuyo hecho
Los hados ponen hoy vuestro derecho.

Que jamás la Fortuna á nuestros ojos
Se mostró tan alegre y descubierta,
Pues cargada de gloria y de despojos
Se viene ya á meter por nuestra puerta.
Rematad el trabajo y los enojos
Desta prolija guerra, haciendo cierta
La esperanza y el crédito estimado
Que de vuestro valor siempre habéis dado.

No os altere la muestra y el ruido
Con que se acerca la enemiga armada;
Que sabed que ese ejército movido
Y gente de mil reinos allegada,
Fortuna á una cerviz la ha reducido
Porque pueda de un golpe ser cortada
Y deis por vuestra mano en solo un día
Del mundo al Gran Señor la monarquía:

Que esas gentes sin órden que allí vienen
En el valor y número inferiores,
Son las que nos impiden y detienen
El ser de todo el mundo vencedores.
Muestran las armas el poder que tienen,
Tomad desos indignos poseedores
Las provincias y reinos del pontente
Que os vienen á entregar tan ciegamente.

Que ese su capitán envanecido
Es de muy poca edad y suficiencia,
Indignamente al cargo promovido,
Sin curso, disciplina ni experiencia:
Y así presuntuoso y atrevido,
Con ardor juvenil é inadvertencia
Trae toda esta gente condenada
A la furia y rigor de vuestra espada.

No penséis que nos venden muy costosa
Los hados la victoria deste día;
Que lo mas desa armada temerosa
Es de la veneciana señoría,
Gente no ejercitada ni industriosa,
Dada mas al regalo y policía,
Y á las blandas delicias de su tierra,
Que al robusto ejercicio de la guerra.

Y esotra turba multa congregada
Es pueblo soez y bárbara canalla,
De diversas naciones amasada,
En quien conformidad jamás se halla:
Gente que nunca supo qué es espada,
Que antes que se comience la batalla
Y el espantoso son de artillería
La romperá su misma vocería.

Mas vosotros, varones invencibles,
Entre las armas ásperas criados,
Y en guerras y trabajos insufribles
Tantas y tantas veces aprobados,
¿Qué peligros habrá ya tan terribles,
Ni contrarios ejércitos ligados
Que basten á ponerlos algun miedo,
Ni á resfriar vuestro ánimo y denuedo?

Ya me parece ver gloriosamente
La riza y mortandad de vuestra mano,
Y ese interpuesto mar con mas creciente
Teñido en roja sangre el color cano.
Abrid, pues, y romped por esa gente,
Echad á fondo ya el poder cristiano,
Tomando posesion de un golpe solo
Del Gange á Chile, y de uno al otro polo.

Así el bajá en el limitado trecho
Los dispuestos soldados animaba,
Y de la grande empresa y alto hecho
El próspero suceso aseguraba;
Pero en lo hondo del secreto pecho
Siempre el negocio mas dificultaba,
Tomando por agüero ya contrario
La gran resolucion del adversario:

Y mas cuando un genizaro, forzado,
Que iba sobre la gavia descubriendo,
Despues de haberse bien certificado,
Las galeras de allí reconociendo,
Dijo: El cuerpo de en medio y diestro lado
Y el socorro que atras viene siguiendo,
Si mi vista de aquí no desatina,
Es de la armada y gente ponentina.

Bien que sintió el bajá terriblemente
Lo que el cristiano cierto le afirmaba;
Pero, fingiendo esfuerzo, sabiamente
El secreto dolor disimulaba,
Y al gran cuerpo de en medio frente á fren-
Que por orden y suerte le tocaba, [te,
Enderezó su escuadra aventajada
De sus dos largos cuernos abrigada.

Llegado el punto ya del rompimiento
Que los precisos hados señalaron,
Con una furia igual y movimiento
Las potentes armadas se juntaron,
Donde por todas partes á un momento
Los cargados cañones dispararon
Con un terrible estrépito, de modo
Que parecia temblar el mundo todo.

El humo, el fuego, el espantoso estruendo
De los furiosos tiros escupidos;
El recio destroncar y encuentro horrendo
De las proas y mástiles rompidos;

El rumor de las armas estapendo,
Las varias voces, gritos y apellidos;
Todo en revuelta confusion hacia
Espectáculo horrible y armonia.

No la ciudad de Priamo asolada
Por tantas partes sin cesar ardia,
Ni el crudo efecto de la griega espada
Con tal rigor y estrépito se oia,
Como la turca y la cristiana armada
Que, envuelta en humo y fuego, parecia
No solo arder el mar, hundirse el suelo,
Pero venirse abajo el alto cielo.

El gallardo don Juan, reconocida
La enemiga real que iba en la frente,
Rompiendo recio la agua rebatida,
Arremete sobre ella osadamente;
Mas la turca con impetu impelida
Le sale á recibir, donde igualmente
Se embisten con furiosos encontrones
Rompiendo los herrados espolones.

No estaban las reales aferradas
Cuando de gran tropel sobrevinieron
Siete galeras turcas bien armadas,
Que en la cristiana súbito embistieron;
Pero, de no menor furia llevadas,
Al socorro sobre ellas acudieron
De la derecha y de la izquierda mano
La general del papa y veneciano,

Do con segunda autoridad venia
Por general del sumo Quinto Pio
Marco Antonio Coloma, á quien seguia
Una escuadra de mozos de gran brio.
Tras la cual al socorro arremetia
Por el camino y paso mas vacío
La patrona de España y capitana
Rompiendo el golpe y multitud pagana.

El principe de Parma valeroso,
Que iba en la capitana ginovesa,
Hendiendo el mar revuelto y espumoso
Se arroja en medio de la escuadra aprieta:
La confusion y revolver furioso,
Y del humo la negra nube espesa
La codiciosa vista me impedia,
Y así á muchos allí desconocia.

Mons de Leñi con su galera presto
Por su parte embistió y cerró el camino,
Donde llegó de los primeros puesto
El valeroso principe de Urbino,
Que á la bárbara furia contrapuesto
Con ánimo y esfuerzo peregrino,
Gallarda y singular prueba hacia
De su valor, virtud y valentia.

Luego con igual ímpetu y desnudo
Llegan unas con otras á abor darse,
Cerrándose tan juntas que á pié quedo
Pueden con las espadas golpear se.
No bastaba la muerte á poner miedo,
Ni allí se vió peligro rehusarse,
Aunque al arremeter vieses derechos
Disparar los cañones á los pechos.

Así la airada gente deseosa
De ejecutar sus golpes se juntaban,
Y cual violenta tempestad furiosa
Los tiros y altos brazos descargaban.
Era de ver la priesa hervorosa
Con que las fieras armas meneaban:
La mar de sangre súbito cubierta
Comenzó á recibir la gente muerta

Por las proas, por popas y costados
Se acometen y ofenden sin sosiego;
Unos cayendo mueren ahogados,
Otros á puro hierro, otros á fuego;
No faltando en los puestos desdichados
Quien á los muertos sucediese luego,
Que muerte ni rigor de artillería
Jamás bastó á dejar plaza vacía.

Quien por saltar en el bajel contrario
Era en medio del salto atravesado;
Quien por herir sin tiempo al adversario
Caía en el mar de su furor llevado:
Quien con bestial designio temerario,
En su nadar y fuerzas confiado,
Al odioso enemigo se abrazaba
Y en las revueltas olas se arrojaba.

¿Cuál será aquel que no temblase viendo
El fin del mundo y la total ruina,
Tantas gentes á un tiempo pereciendo,
Tanto cañon, bombarda y cuilebrina?
El sol, los claros rayos recogiendo,
Con faz turbada de color sanguina,
Entre las negras nubes se escondía
Por no ver el destrozo de aquel día.

Acá y allá con pecho y rostro airado,
Sobre el rodante carro presuroso,
De Tesifon y Aletto acompañado,
Discurre el fiero Marte sanguinoso.
Ora sacude el fuerte brazo armado,
Ora bate el escudo fulminoso;
Infundiendo en la fiera y brava gente
Ira, saña, furor y rabia ardiente.

Quien, faltándole tiros, luego afierra
Del pedazo del remo ó de la entena;
Quien trabuca al forzado y lo desahierra
Arrebatando el grillo y la cadena:

No hay cosa de metal, de leño y tierra,
Que allí para tirar no fuese buena,
Rotos bancos, postizas, batayolas,
Barriles, escotillas, portañolas.

Y las lanzas y tiros que arrojaban
(Aunque del duro acero resurtiesen)
En las sangrientas olas ya hallaban
Enemigos que en sí los recibiesen;
Y ardiendo, en la agua fría peleaban,
Sin que al adverso hado se rindiesen,
Hasta el forzoso y postrimero punto
Que faltaba la fuerza y vida junto.

Cuales, su propia sangre resorbiendo,
Andan agonizando sobreaguados;
Cuales, tablas y gúmenas asiendo,
Quedan (rindiendo el alma) enclavijados;
Cuales, hacer mas daño no pudiendo,
A los menos heridos abrazados,
Se dejan ir al fondo forcejando,
Contentos con morir allí matando.

No es posible contar la gran revuelta
Y el confuso tumulto y son horrendo.
Vuela la estopa en vivo fuego envuelta;
Alquitran, y resina, y pez ardiendo:
La presta llama con la brea revuelta,
Por la seca madera discurriendo,
Con fieros estallidos y centellas,
Creciendo amenazaban las estrellas.

Unos al mar se arrojan por salvarse,
Del crudo hierro y llamas perseguidos:
Otros, que habían probado el ahogarse,
Se abrazan á los leños encendidos:
Así que, con la gana de escaparse,
A cualquiera remedio vano asidos,
Dentro del agua mueren abrazados,
Y en medio de las llamas ahogados.

Muchos, ya con la muerte porfiando,
Su opinion aun muriendo sostenían,
Los tiros y las lanzas apañando
Que de las fuertes armas resurtían:
Y en las huidoras olas estribando,
Los ya cansados brazos sacudían,
Empleando en aquellos que topaban
La rabia y pocas fuerzas que quedaban.

Crece el furor y el áspero ruido
Del continuo batir apresurado:
El mar de todas partes rebatido
Hierva y regüelda cuerpos de apretado,
Y sangriento, alterado y removido,
Cual de contrarios vientos arrojado,
Todo revuelto en una espuma espesa,
Las herradas galeras bate apriesa.

En la alta popa junto al estandarte
El inclito don Juan resplandecía,
Mas encendido que el airado Marte,
Cercado de una ilustre compañía.
De allí provee remedio á toda parte:
Acá da prisa, allá socorro envía,
Asegurando á todos su persona
Soberbio triunfo y la naval corona.

Don Luis de Requesens de la otra banda
Provoca, exhorta, anima, mueve; incita,
Corre, vuelve, revuelve, torna y anda
Donde el peligro mas le necesita:
Provee, remedia, acude, ordena, manda,
Insta, da prisa, induce y solicita,
A la diestra, siniestra, á popa, á proa,
Ganando estimacion y eterna loa.

Pues el conde de Pliego don Fernando,
Diligente, solícito y cuidadoso
Acude á todas partes, remediando
Lo de menos remedio y mas dudoso.
Así, pues, del cristiano y turco bando,
Cada cual inquiriendo un fin honroso,
Procuraban matando, como digo,
Morir en el bajel del enemigo.

Era tanta la furia y tal la prisa
Que el fin y día postrero parecia;
De los tiros la recia lluvia espesa
El aire claro y rojo mar cubría.
Crece la rabia y el teson no cesa
De la presta y continua batería;
Atronando el rumor de las espadas
Las marítimas costas apartadas.

El buen marques de Santa Cruz, que estaba
Al socorro comun apercebido,
Visto el trabado juego cual andaba
Y desigual en partes el partido,
Sin aguardar mas tiempo, se arrojaba
En medio de la prisa y gran ruido,
Embiestiendo con impetu furioso
Todo lo mas revuelto y peligroso.

Viendo, pues, de enemigos rodeada
La galera real con gran porfía,
Y que otra de refresco bien armada
A embestirla con impetu venía,
Saltóle de través, boga arrancada,
Y al encuentro y defensa se oponía,
Atajando con presto movimiento
El bárbaro furor y fiero intento.

Despues rabioso, sin parar, corriendo
Por la áspera batalla discurría;
Entra, sale y revuelve, socorriendo,
Y á tres y á cuatro á veces resistía.

¿ Quien podrá punto á punto ir refiriendo
Las gallardas espadas que este día
En medio del furor se señalaron,
Y el mar con turca sangre acrecentaron?

Don Juan en esto airado y impaciente,
La espaciosa Fortuna apresuraba,
Poniendo espuelas y ánimo á su gente,
Que envuelta en sangre ajena y propia an-
Ali bajá, no menos diligente, [daba.
Con gran hervor los suyos esforzaba,
Trayéndoles continuo á la memoria
El gran premio y honor de la victoria.

Mas la real cristiana aventajada
Por el grande valor de su caudillo,
A puros brazos y á rigor de espada
Abre recio en la turca un gran portillo,
Por do un grueso tropel de gente armada;
Sin poder los contrarios resistir,
Entra con un rumor y furia estraña,
Gritando: cierra! cierra! España! España!

Los turcos, viendo entrada su galera,
Del temor y peligro compelidos,
Revuelven sobre sí de tal manera
Que fueron los cristianos rebatidos;
Pero añadiendo furia á la primera
Los fuertes españoles ofendidos,
Venciendo el nuevo golpe de la gente,
Los vuelven á llevar forzosamente

Hasta el árbol mayor, donde afirmando
El rostro y pié con nueva confianza
Renuevan la batalla, refrescando
El fiero estrago y bárbara matanza.
Carga socorro de uno y otro bando;
Fatigales y aqueja la tardanza
De vencer ó morir desesperados,
Dando gran prisa á los dudosos hados.

La grande multitud de los heridos
Que á la batida proa recudían,
Causaban que á las veces detenidos
Los unos á los otros se impedían;
Pero, de medicinas proveídos,
Luego de nuevo á combatir volvían,
Las enemigas fuerzas reprimiendo
Que iban, al parecer, convaleciendo.

En esta gran revuelta y desatino,
Que allí cargaba mas que en otro lado,
Viniedo á socorrer don Bernardino,
Mas que de vista de ánimo dotado,
Fué con súbita furia en el camino
De un fuerte esmerillazo derribado,
Cortándole con golpe riguroso
Los pasos y designio valeroso.

Fué el poderoso golpe de tal suerte,
De mas de la pesada y gran caída,
Que resistir no pudo el peto fuerte
Ni la rodela á prueba guarnecida;
Al fin el jóven con honrada muerte
Del todo aseguró la inquieta vida,
Envainando en España mil espadas,
En contra y daño suyo declaradas.

En esto por tres partes fué embestida
La famosa de Malta capitana,
Y apretada de todas y abatida
Con vieja enemistad y furia insana;
Mas la fuerza y virtud tan conocida
De aquella audaz caballería cristiana,
La multitud pagana contrastando,
Iba de punto en punto mejorando.

Pero el virey de Argel, cosario esperto,
Que á la mira hasta entonces habia estado,
Hallando al cuerno diestro el paso abierto,
Que del todo no estaba bien cerrado,
Antes que se pudiesen en concierto,
Furioso se lanzó por aquel lado,
Echándole de nuevo tres bajeles
Con infinito número de infieles.

Los fuertes caballeros peleando
Resisten aquel impetu y motivo;
Pero al cabo, señor, sobrepujando
A las fuerzas el número excesivo,
Sin entran con gran fuerza degollando,
Sin tomar á rescate un hombre vivo,
Vertiendo en el revuelto mar furioso
De baptizada sangre un rio espumoso.

Las galeras de Malta, que miraron
Con tal rigor su capitana entrada,
Los fieros enemigos despreciaron
Con quien tenia batalla comenzada;
Y batiendo los remos, se lanzaron
Con nueva rabia y priesa acelerada
Sobre la multitud de los paganos
Verdugos de los mártires cristianos.

Tanto fué el sentimiento en los soldados
Y la sed de venganza de manera
Que, embistiendo á los turcos por los lados,
Entran haciendo riza carnicera:
Así que, victoriosos y vengados
Recobraron su honor y la galera,
Hallando solo vivos los primeros
Al general y cuatro caballeros.

Marco Antonio Colona, despreciando
El impetu enemigo y la braveza,
Combate animosísimo, igualando
Con la honrosa ambición la fortaleza.

Pues Sebastian Veniero, contrastando
La turca fuerza y bárbara fiera,
Vengaba allí con ira y rabia justa
La injuria recibida en Famagusta.

La capitana de Sicilia en tanto
También Portau bajá la combatía,
La cual ya por el uno y otro canto
Cercada de galeras la tenía.
Era el valor de los cristianos tanto
Que la ventaja desigual suplía,
No solo sustentando igual la guerra,
Pero dentro del mar ganando tierra;

Que don Juan, de la sangre de Cardona,
Ejercitando allí su viejo oficio,
Ofrece á los peligros la persona,
Dando de su valor notable indicio;
Y la fiera nación de Barcelona
Hace en los enemigos sacrificio,
Trayendo hasta los puños las espadas
Todas en sangre bárbara bañadas.

No, pues, con menos ánimo y pujanza
El sabio Barbarigo combatía,
Igualando el valor á la esperanza
Que de su claro esfuerzo se tenía.
Ora oprime la turca confianza,
Ora á la misma muerte rebatía,
Haciendo suspender la flecha airada
Que ya derecho en él tenía asestada.

Bien que con muestra y ánimo esforzado
Contrataba la furia sarracina,
No pudo contrastar al duro hado,
O, por mejor decir, orden divina,
Que ya el último término llegado,
De una furiosa flecha repentina
Fué acertado en el ojo en descubierto,
Donde á poco de rato cayó muerto.

Aunque fué grande el daño y sentimiento
De ver tal capitán así caído,
No por eso turbó el osado intento
Del veneciano pueblo embravecido,
Antes con mas furor y encendimiento,
A la venganza lícita movido,
Hiere en los matadores de tal suerte
Que fué recompensada bien su muerte.

En este tiempo andaba la pelea
Bien reñida del lado y cuerno diestro,
Donde el sagaz y astuto Juan Andrea
Se mostraba muy plático maestro.
También Hector Espinola pelea
Con uno y otro á diestro y á siniestro,
Señalándose en medio de la furia
La esperta y diestra gente de Liguria.

Bien dos horas y media y mas habia
Que duraba el combate porfiado,
Sin conocer en parte mejoría,
Ni haberse la victoria declarado,
Cuando el bravo don Juan, que en saña ar-
Cuasi quejoso del suspenso hado, [dia,
Comenzó á mejorar sin duda alguna
Declarada del todo su fortuna.

En esto con gran ímpetu y ruido,
Por el valor de la cristiana espada
El furor mahomético oprimido,
Fué la turca real del todo entrada,
Do, el estandarte bárbaro abatido,
La cruz del Redentor fué enarbolada,
Con un triunfo solemne y grande gloria
Cantando abiertamente la victoria.

Súbito un miedo helado discurriendo
Por los miseros turcos ya turbados,
Les fué los brazos luego entorpeciendo,
Dejándolos sin fuerzas desmayados;
Y las espadas y ánimos rindiendo,
A su fortuna misera entregados,
Dieron la entrada franca (como cuento)
Al ímpetu enemigo y movimiento.

Ya, pues, del cuerno izquierdo y del dere-
De la victoria sangulnosa usando, [cho
Con furia inexorable todo á hecho
Los van por todas partes degollando.
Quien al agua se arroja abierto el pecho,
Quien se entrega á las llamas, rehusando
El agudo cuchillo riguroso,
Tentando el fuego allí por mas piadoso.

El astuto Ochali, viendo su gente
Por la cristiana fuerza destruida,
Y la deshecha armada totalmente
Al hierro, fuego y agua ya rendida,
La derrota tomó por el poniente,
Siguiéndole con misera huida
Las bárbaras reliquias destrozadas,
Del hierro y fuego apenas escapadas.

Pero el hijo de Carlos, conociendo
Del traidor renegado el bajo intento,
Con gran furia el movido mar rompiendo
Carga, dándole caza, en seguimiento.
Iban tras ellos al través saliendo
El de Bazan y el de Oria á sotavento
Con una escuadra de galeras junta
Procurando ganarles una punta.

Mas la triste canalla, viendo angosta
La senda y ancho mar, segun temia,
Vuelta la proa á la vecina costa,
En tierra con gran ímpetu embestia:

Y cual se ve tal vez saltar langosta
En multitud confusa, así á porfia
Salta la gente al mar embravecido,
Huyendo del peligro mas temido.

Cual con brazos, con hombros, rostro y pecho
El gran reflujo de las olas hiende;
Cual, sin mirar al fondo y largo trecho,
No sabiendo nadar allí lo aprende:
No hay parentesco, no hay amigo estrecho,
Ni el mismo padre al caro hijo atiende,
Que el miedo, de respetos enemigo,
Jamás en el peligro tuvo amigo.

Así que, del temor mismo esforzados,
En la arenosa playa pié tomaron,
Y por las peñas y árboles cerrados
A mas correr huyendo se escaparon.
Deshechos, pues, del todo y destrozados
Los miserables bárbaros quedaron,
Habiendo, fuerza á fuerza y mano á mano,
Rendido el nombre de Austria al otomano.

Estaba yo con gran contento viendo
El próspero suceso prometido,
Cuando en el globo el mágico hiriendo
Con el potente junco retorcido,
Se fué el aire ofuscando y revolviendo,
Y cesó de repente el gran ruido;
Quedando en gran quietud la mar segura
Cubierta de una niebla y sombra oscura.

Luego Fiton con plática sabrosa
Me llevó por la sala paseando,
Y sin dejar figura, cada cosa
Me fué parte por parte declarando.
Mas teniendo temor que os sea enojosa
La relacion prolija, iré dejando
Todo aquello (aunque digno de memoria)
Que no importa ni toca á nuestra historia:

Solo diré que con muy gran contento
Del mago y Guaticolo despedido,
Aunque tarde, llegué á mi alojamiento,
Donde ya me juzgaban por perdido.
Volviendo, pues, la pluma á nuestro cuento,
Que en larga digresion me he divertido,
Digo que allí estuvimos dos semanas
Con falsas armas y esperanzas vanas;

Pero en resolucion, nunca supimos
De nuestros enemigos cautelosos,
Ni su designio y ánimo entendimos,
Que nos tuvo suspensos y dudosos;
Lo cual considerado, nos partimos,
Desmintiendo los pasos peligrosos
En su demanda, entrando por la tierra
Con gana y fin de rematar la guerra.

Una tarde que el sol ya declinaba,
Arribamos á un valle muy poblado,
Por donde un grande arroyo atravesaba,
De cultivadas lomas rodeado;
Y en la mas llana que á la entrada estaba,
Por ser lugar y sitio acomodado,
La gente se alojó por escuadrones
Las tiendas levantando y pabellones.

Estaba el campo apenas alojado,
Cuando de entre unos árboles salia
Un bizarro araucano bien armado,
Buscando el pabellon de don García;
Y á su presencia el bárbaro llegado,
Sin muestra ni señal de cortesía,
Le comenzó á declr.... Pero entre tanto
Será bien rematar mi largo canto.

CANTO XXV.

Asientan los españoles su campo en Millarapué; llega á desafiarlos un indio de parte de Caupolicán; vienen á la batalla muy refida y sangrienta; señálanse Tucapel y Rengo. Cuéntase tambien el valor que los españoles mostraron aquel día.

Cosa es digna de ser considerada
Y no pasar por ella fácilmente,
Que gente tan ignota y desviada
De la frecuencia y trato de otra gente,
De innavegables golfos rodeada,
Alcance lo que así difícilmente
Alcanzaron por curso de la guerra
Los mas famosos hombres de la tierra.

Dejen de encarecer los escritores
A los que el arte militar hallaron;
Ni mas celebren ya á los inventores
Que el duro acero y el metal forjaron:
Pues los últimos indios moradores
Del araucano estado así alcanzaron
El órden de la guerra y disciplina,
Que podemos tomar dellos doctrina.

¿Quién les mostró á formar los escuadrones,
Representar en órden la batalla,
Levantar caballeros y bastiones,
Hacer defensas, fosos y muralla,
Trincheas, nuevos reparos, invenciones,
Y cuanto en uso militar se halla,
Que todo es un bastante y claro indicio
Del valor desta gente y ejercicio?

Y sobre todo debe ser loado
El silencio en la guerra y obediencia,
Que nunca fué secreto revelado
Por dádiva, amenaza ni violencia.
Como ya en lo que dellos he contado
Vemos abiertamente la experiencia;
Pues por maña jamas ni por espías
Dellos tuvimos nueva en tantos días,

Aunque en los pueblos comarcanos fueron
Presas de sobresalto muchas gentes
Que al rigor del tormento resistieron
Con gran constancia y firmes continentes:

Tanto, que muchas veces nos hicieron
Andar en los discursos diferentes,
Que pudiera causar notable daño,
Creciendo su cautela y nuestro engaño.

Pero, como ya dije arriba, estando
Apenas nuestro ejército alojado,
Vino un gallardo mozo preguntando
Dó estaba el capitán aposentado:
Y á su presencia el bárbaro llegando,
Con tono sin respeto levantado,
Hablándose juntado mucha gente,
Echó la voz diciendo libremente:

¡ O capitán cristiano! si ambicioso
Eres de honor con título adquirido,
Al oportuno tiempo venturoso
Tu próspera fortuna te ha traído:
Que el gran Caupolicano, deseoso
De probar tu valor encarecido,
Si tal virtud y esfuerzo en tí se halla,
Pide de solo á solo la batalla.

Que siendo de personas informado
Que eres mancebo noble floreciente,
En la arte militar ejercitado,
Capitán y cabeza desta gente,
Dándote por ventaja de su grado
La elección de las armas francamente;
Sin escepcion de condicion alguna
Quiere probar tu fuerza y su fortuna.

Y así, por entender que muestras gana
De encontrar el ejército araucano,
Te avisa que al romper de la mañana
Se vendrá á presentar en este llano,
Do con firmeza de ambas partes llana,
En medio de los campos mano á mano,
Si quieres combatir sobre este hecho,
Remittirá á las armas el derecho

Con pacto y condicion que si vencieres
 Someterá la tierra á tu obediencia,
 Y dél podrás hacer lo que quisieres
 Sin usar de respeto ni clemencia:
 Y cuando tú por él vencido fueres,
 Libre te dejará en tu preeminencia;
 Que no quiere otro premio ni otra gloria
 Sino solo el honor de la vitoria.

Mira que solo en que esta voz se estienda
 Consigues nombre y fama de valiente,
 Y en cuanto el claro sol sus rayos tienda
 Durará tu memoria entre la gente;
 Pues al fin se dirá que por contienda
 Entraste valerosa y dignamente
 En campo con el gran Caupolicano
 Persona por persona y mano á mano.

Esto es á lo que vengo, y así pido
 Te resuelvas en breve á tu albedrío,
 Si quieres por el término ofrecido
 Rehuser ó acetar el desafío, [cido,
 Que, aunque el peligro es grande y cono-
 De tu altiveza y ánimo confío
 Que al fin satisfarás con osadia
 A tu estimado honor y al que me envia.

Don García le responde: Soy contento
 De acetar el combate, y le aseguro
 Que al plazo puesto y señalado asiento
 Podrá á su voluntad venir seguro.
 El indio, que escuchando estaba atento,
 Muy alegre le dijo: Yo te juro
 Que esta osada respuesta eternamente
 Te dejará famoso entre la gente.

Con esto, sin pasar mas adelante
 Las espaldas volvió y tomó la via,
 Mostrando por su término arrogante
 En la poca opinion que nos tenia.
 Algunos hubo allí que en el semblante
 Juzgaron ser mañosa y doble espia,
 Que iba á reconocer con este tiento
 La gente y pertrechado alojamiento.

Venida, pues, la noche, los soldados
 En orden de batalla nos pusimos,
 Y á las derechas picas arrimados,
 Contando las estrellas estuvimos,
 Del sueño y graves armas fatigados,
 Aunque crédito entero nunca dímos
 Al indio, por pensar que solo vino
 A tomar lengua y descubrir camino.

Ya la espaciosa noche declinando
 Trastornaba al ocaso sus estrellas,
 Y la Aurora al oriente despuntando
 Deslustraba la luz de todas ellas:

Las flores con su fresco humor rociando,
 Restituyendo en su color aquellas
 Que la tiniebla lóbrega importuna
 Las habia reducido á sola una,

Cuando con alto y súbito alarido
 Apareció por uno y otro lado,
 En tres distintas partes dividido,
 El ejército bárbaro ordenado;
 Cada escuadron de gente muy fornido
 Que con gran muestra y paso apresurado
 Iban en igual orden, como cuento,
 Cercando nuestro estrecho alojamiento.

La gente de caballo aparejada,
 Sobre las riendas la enemiga espera;
 Mas antes que llegase, anticipada
 Se arroja por una áspera ladera,
 Y al escuadron siniestro encaminada,
 Le acomete furiosa, de manera
 Que un terrapleno y muro poderoso
 No resistiera el impetu furioso.

Pero Caupolican, que gobernando
 Iba aquel escuadron algo delante,
 El paso hasta su gente retirando,
 Hizo calar las picas á un instante:
 Donde, los piés y brazos afirmando,
 En las agudas puntas de diamante
 Reciben el furor y encuentro extraño,
 Haciendo en los primeros mucho daño.

Unos, sin alas, con ligero vuelo
 Desocupan atónitos las sillas,
 Otros, vueltas las plantas hácia el cielo,
 Imprimen en la tierra las costillas;
 Y los que no probaron allí el suelo
 Por apretar más recio las rodillas,
 Aunque mas se mostraron esforzados,
 Quedaron del encuentro maltratados.

De sus golpes los nuestros no faltaron,
 Que todos sin errar fueron derechos;
 Cuales, de banda á banda atravesaron;
 Cuales, atropellaron con los pechos:
 Todos en un instante se mezclaron,
 Viniendo á las espadas mas estrechos
 Con tal priesa y rumor que parecia
 La espantosa vulcánica herreria.

El bravo general Caupolicano,
 Rota la pica de la maza afierra,
 Y á la derecha y á la izquierda mano
 Hiere, destroza, mata y echa á tierra:
 Hallándose muy junto á Berzocano
 Los dientes y el furioso puño cierra,
 Descargándole encima tal puñada,
 Que le abolló en los cascos la celada.

Tras este, otro derriba y otro mata,
Que fué por su desdicha el mas vecino;
Abre, destroza, rompe y desbarata,
Haciendo llano el áspero camino:
Y al yanacona Tambo así arrebatá
Que, como halcón al pollo ó palomino,
Sin poderle valer los mas cercanos,
Le ahoga y despedaza entre las manos.

Bernal y Leucoton, que deseando
Andaban de encontrarse en esta danza,
Se acometen furiosos, descargando
Los brazos con igual ira y pujanza;
Y las altas cabezas inclinando,
A su pesar usaron de crianza
Hincando á un tiempo entrambos las rodillas
Con un batir de dientes y ternillas.

Mas cada cual de presto se endereza,
Comenzando un combate fiero y crudo;
Ya tiran á los piés, ya á la cabeza,
Ya abollan la celada, ya el escudo.
Así, pues, anduvieron una pieza;
Mas pasar adelante esto no pudo, [ron
Que un gran tropel de gentes que embistie-
Por fuerza á su pesar los despartieron.

Don Miguel y don Pedro de Avendaño,
Rodrigo de Quiroga, Aguirro, Aranda,
Cortés y Juan Jufre con riesgo extraño
Sustentan todo el peso de su banda:
Tambien hacen efecto y mucho daño
Reinoso, Peña, Córdoba, Miranda,
Mongula, Lasarte, Castañeda, Ulloa,
Martin Ruiz, y Juan Lopez de Gamboa.

Pues don Luis de Toledo peleando,
Carranza, Aguayo, Zúñiga, y Castillo
Resisten el furor del indio bando,
Con Diego Cano, Perez, y Morcillo:
Los primos Alvarados Juan y Hernando,
Pedro de Olmos, Paredes, y Carrillo
Derriban á sus piés gallardamente,
Aunque á costa de sangre, mucha gente.

El escuadron de en medio viendo asida
Por el cuerno derecho la contienda,
Acelerando el tiempo y la corrida,
Acude á socorrer con furia horrenda:
Mas nuestra gente en tercios repartida
Le sale á recibir á toda rienda,
Y del terrible estruendo y fiero encuentro
La tierra se apretó contra su centro.

Hubo muchas caidas señaladas,
Grandes golpes de mazas y picazos:
Lanzas, gorguices y armas enastadas
Volaron hasta el cielo en mil pedazos:

Vienen en un momento á las espadas,
Y aun otros, mas coléricos, á brazos,
Dándose con las dagas y puñales
Heridas penetrables y mortales.

El fiero Tucapel batiendo hecho
Su encuentro en lleno y muerto un buen sol-
Poco del diestro golpe satisfecho, [dado,
Le arrebató un estoque acicalado,
Con el cual barrenó á Guillermo el pecho,
Y de un revés y tajo arrebatado
Arrojó dos cabezas con celadas
Muy lejos de sus troncos apartadas.

Mata de un golpe á Torbo fácilmente,
Y dió á Juan Yanaruna tal herida
Que la armada cabeza por la frente
Cayó sobre los hombros dividida.
Revuelve de estocada diestramente
Y al robusto Pícol quitó la vida;
Pero en esta sazon inadvertido
De mas de diez espadas fué herido.

Carga sobre él de presto mucha gente,
Al ramor del estrago que sonaba,
Y cercándole en torno reciamente
En confuso monton le fatigaba:
Mas él con gran desden y altiva frente
De tal manera el brazo rodeaba,
Que á muchos con castigo y escarmiento
Les reprimió el furor y atrevimiento.

Tanto en mas ira y mas furor se enciende
Cuanto el trabajo y el peligro crece;
Que allí la gloria y el honor pretende
Donde mayor dificultad se ofrece:
Lo mas dudoso y de mas riesgo emprende,
Y poco lo posible le parece,
Que el pecho grande y ánimo invencible
Le allana y facilita lo posible.

El último escuadron y mas copioso,
Su derrota y designio prosiguiendo,
Con paso, aunque ordenado, presuroso,
Por la tendida loma iba subiendo:
Y en el dispuesto llano y espacioso,
Nuestro escuadron del todo descubriendo,
Se detuvo algun tanto astutamente
Reconociendo el sitio y nuestra gente.

Delante desta escuadra, pues, venia
El mozo Galvarin sargenteando,
Que sus troncados brazos descubria,
Las llagas aun sangrientas amostrando.
De un canto al otro apriesa discurria,
El daño general representando,
Encendiendo en furor los corazones
Con muestras eficaces y razones,

Diciendo : ¡ O valentísimos soldados
Tan dignos deste nombre, en cuya mano
Hoy la Fortuna y favorables hados
Han puesto el ser y crédito araucano!
Estad de la victoria confiados,
Que ese tumulto y aparato vano
Es todo el remanente y son las heces
De los que habeis vencido tantas veces.

Y esta postrer batalla fenecida,
De vosotros así tan deseada,
No queda cosa ya que nos impida,
Ni lanza enhiesta, ni contraria espada.
Mirad la muerte infame ó triste vida
Que está para el vencido aparejada,
Los ásperos tormentos escesivos
Que el vencedor promete hoy á los vivos :

Que si en esta batalla sois vencidos,
La ley perece y libertad se atierra,
Quedando al duro yugo sometidos,
Inhábiles del uso de la guerra;
Pues con las brutas bestias siempre uncidos
Habeis de arar y cultivar la tierra,
Haciendo los oficios mas serviles
Y bajos ejercicios mujerieles.

Tened, varones, siempre en la memoria
Que la deshonra eternamente dura,
Y que perpetuamente esta victoria
Todas vuestras hazañas asegura.
Considerad, soldados, pues, la gloria
Que os tiene aparejada la ventura,
Y el gran premio y honor que, como digo,
Un tan breve trabajo trae consigo :

Que aquel que se mostráre buen soldado
Tendrá en su mano ser lo que quisiere,
Que todo lo que habemos deseado
La Fortuna con ello hoy nos requiere.
Tambien piense que queda condenado
Por rebelde y traidor quien no venciere,
Que no hay vencido justo y sin castigo
Quedando por juez ya su enemigo.

De tal manera el bárbaro valiente
Despertaba la ira y la esperanza,
Que el escuadron apenas obediente
Podia sufrir el orden y tardanza;
Mas, ya que la señal última siente,
Con gran resolucion y confianza,
Derribando las picas, bien cerrado
Irse dejó de su furor llevado.

En el esento y pedregoso llano,
Que mas de un tiro de arco se estendia,
Nuestro escuadron á un tiempo mano á ma-
Asimismo al encuentro le salia, [no

Donde con muestra y término inhumano,
Y el gran furor que cada cual traia,
Se embisten los airados escuadrones
Cayendo cuerpos muertos á montones.

No duraron las picas mucho enteras,
Que en rajas por los aires discurrieron;
Las estendidas mangas y hileras
De golpe unas con otras se rompieron :
Hubo muertes allí de mil maneras,
Que muchos sin heridas perecieron
Del polvo y de las armas ahogados,
Otros de encuentros fuertes estrellados.

Trábase entre ellos un combate horrendo
Con hervorosa priesa y rabia estraña,
Todos en un teson igual poniendo
La estrema industria, la pujanza y maña.
Sube á los cielos el furioso estruendo,
Retumba en torno toda la campaña,
Cubriendo los lugares descubiertos
La espesa lluvia de los cuerpos muertos.

Hierve el coraje, crece la contienda
Y el batir sin cesar siempre mas fuerte;
No hay malla y pasta fina que defienda
La entrada y paso á la furiosa Muerte,
Que con irreparable furia horrenda
Todo ya en su figura lo convierte,
Naciendo del mortal y fiero estrago
De espesa y negra sangre un ancho lago.

Rengo orgulloso, que al siniestro lado
Iba siempre avivando la pelea,
De la roedora afrenta estimulado
Que en Mataquito recibió de Andrea,
El ronco tono y brazo levantado,
Discurre todo el campo y le rodea,
Acá y allá por una y otra mano
Llamando el enemigo nombre en vano.

Andrea, pues, asimismo procurando
Fenecer la cuestion le deseaba;
Mas lo que el uno y otro iba buscando
La dicha de los dos lo desviaba :
Que el italiano mozo peleando
En el otro escuadron distante andaba,
Haciendo por su estraña fuerza cosas
Que aunque licitas eran lastimosas.

Mata de un golpe á Trulo, y endereza
La dura punta y á Pinol barrena,
Y sin brazo á Teguan una gran pieza
Le arroja dando vueltas por la arena;
Lleva de un golpe á Changie la cabeza;
Y por medio del cuerpo á Pon cercena,
Hiende á Narpo hasta el pecho, y á Brancola
Como grulla le deja en un pié solo.

Veis, pues, aquí á Orompello, el cual hacien-
Venía por esta parte mortal guerra, [do
Que al gran tumulto y voces acudiendo,
Vió cubierta de muertos la ancha tierra;
Y al ginovés gallardo conociendo,
Como cebado tigre con él cierra,
Alta la maza y encendido el gesto,
Sobre las puntas de los piés enhiesto.

Fué de la maza el ginovés cogido
En el alto crestón de la celada,
Que todo lo abolló y quedó sumido
Sobre la estofa de algodón colchada:
Estuvo el italiano adormecido,
Vomita sangre, la color mudada,
Y vió, dando de manos por el suelo,
Vislumbres y relámpagos del cielo.

Redobla otro el gallardo mozo luego,
Con mas furor y menos bien guiado,
Que á no ser á soslayo, el fiero juego
Del todo entre los dos fuera acabado:
El ginovés desatinado y ciego
Fué un poco de través, pero cobrado
Se puso en pié con prisa no pensada,
Levantando á dos manos la ancha espada,

Y con la extrema rabia y fuerza rara
Sobre el jóven la cala de manera
Que, si el ferrado leño no cruzára,
De arriba abajo en dos le dividiera:
Tajó el tronco cual junco ó tierna vara,
Y si la espada el filo no torciera,
Penetrára tan honda la herida
Que privára al mancebo de la vida.

Viéndose el araucano, pues, sin maza,
No por eso amainó al furor la vela,
Antes con gran presteza de la plaza
Arrebata un pedazo de rodela,
Que sin se detener punto lo embraza,
Y, como quien peligro no recela,
Con solo el trozo de bastón cortado
Aguja al enemigo confiado.

Hirióle en la cabeza, y á una mano
Saltó con ligereza y diestro brio,
Hurtando el cuerpo así que el italiano
Con la espada azotó el aire vacío:
Quiso hacerlo otra vez, mas salió en vano,
Que entrando recio al tiempo del desvío,
Fué el ginovés tan presto que no pudo
Sino cubrirse con el roto escudo.

Echó por tierra la furiosa espada
Del defensivo escudo una gran pieza,
Bajando con rigor á la celada
Que defender no pudo la cabeza:

Hasta el casco caló la cuchillada,
Quedando el mozo atónito una pieza;
Pero en sí vuelto, viéndose tan junto,
Le echó los fuertes brazos en un punto.

El bravo ginovés, que al fiero Marte
Pensára desmembrar, recio le asía;
Pero salió engañado, que en esta arte
Ninguno al diestro jóven escudia:
Revuélvense por una y otra parte,
El uno el pié del otro rebatía,
Intricando las piernas y rodillas
Con diestras y engañosas zancadillas.

Don García de Mendoza no paraba,
Antes como animoso y diligente
Unas veces alrado peleaba,
Otras iba esforzando allí la gente.
Tampoco Juan Remon ocioso estaba,
Que de soldado y capitán prudente
Con igual disciplina y ejercicio
Usaba en sus lugares el oficio.

Santillana, y don Pedro de Navarra,
Avalos, Viezma, Cáceres, Bastida,
Galdamez, don Francisco Ponce, Ibarra
Dando muerte defienden bien su vida:
El factor Vega, y contador Segarra,
Habían echado á parte una partida,
Siguiéndolos Velazquez, y Cabrera,
Verdugo, Ruiz, Riberos, y Ribera.

Pasaránlo, pues, mal al otro lado,
Según la mucha gente que acudia,
Si don Felipe, don Simon, y Prado,
Don Francisco Arias, Pardo, y Alegria,
Barrios, Diego de Lira, Coronado,
Y don Juan de Pineda en compañía,
Con valeroso esfuerzo combatiendo,
No fueran los contrarios reprimiendo.

También acrecentaban el estrago
Florencio de Esquivel y Altamirano,
Villarroel, Moran, Vergara, Lago,
Godoy, Gonzalo Hernandez y Andicano.
Si de todos aquí mencion no hago,
No culpen la intención sino la mano,
Que no puede escribir lo que hacían
Tantas como allí á un tiempo combatían.

Sonaba á la sazón un gran ruido
En el otro escuadrón de mediodía,
Y era, que el fiero Rengo embravecido,
Llevado de su esfuerzo y valentía,
Se había por la batalla así metido
Que volver á los suyos no podía,
Y de menuda gente rodeado,
Andaba muy herido y acosado.

Aunque se envuelve entre ellos de manera
Al un lado y al otro golpeando,
Que en rueda los hacia tener á fuera,
Muchos en daño ajeno escarmentando;
Pero la turba acá y allá ligera
Le va por todas partes aquejando
Con tiros, palos y armas enastadas,
Como á fiera de lejos arrojadas.

Uno deja tullido y otro muerto,
Sin valerles defensa ni armadura:
A quien acierta golpe en descubierto
Del todo le deshace y desfigura:
Y el de menos efecto y mas incierto
Quebranta brazo, pierna ó coyuntura;
Vieran arneses rotos y celadas
Junto con las cabezas machucadas.

Mas aunque, como digo, combatiendo
Mostraba esfuerzo y ánimo invencible,
Le van á tanto estrecho reduciendo
Que poder escapar era imposible:
Y por mas que se esfuerza resistiendo,
Al fin era de carne, era sensible,
Y el furioso y continuo movimiento
La fuerza le ahogaba y el aliento.

Estaba ya en el suelo una rodilla
Que aun apenas así se sustentaba,
Y la gente solícita en cuadrilla,
Sin dejarle alentar le fatigaba,
Cuando de la otra parte por la orilla
De la alta loma Tucapel llegaba,
Haciendo con la usada y fuerte maza
Por donde quiera que iba larga plaza.

Como el toro feroz desjarretado
Cuando brama, la lengua ya sacada,
Que de la turba multa rodeado
Procura cada cual probar su espada;
Y en esto de repente al otro lado,
La cerviz yerta y frente levantada,
Asoma otro famoso de Jarama,
Que deshace la junta y la derrama;

Así el famoso Rengo ya en el suelo
Hincada una rodilla combatía
En medio del monton que sin recelo
Poco á poco cerrándole venía;
Cuando el sangriento y bravo Tucapelo
Que por allí la grita le traía,
Viéndole así tratar, sin poner duda,
Rompe por el tropel á darle ayuda.

Dejó por tierra cuatro ó seis tendidos,
Que estrecha plaza y paso le dejaron,
Y los otros en círculo espacidos
Del fatigado Rengo se arredraron:

Y contra Tucapel embravecidos
Las armas y la grita enderezaron;
Mas él daba de sí tan buen descargo,
Que los hacia tener bien á lo largo.

Llegóse á Rengo, y dijo: Aunque enemigo
Esfuerza, esfuerza, Rengo, y ten hoy fuerte,
Que el impar Tucapel está contigo,
Y no puedes tener siniestra suerte,
Que el favorable cielo y hado amigo
Te tiene aparejada mejor muerte,
Pues está cometida al brazo mío,
Si cumples á su tiempo el desafío.

Rengo le respondió: Si ya no fuera
Por ingrato en tal tiempo reputado,
Contigo y con mi débito cumpliera,
Que no estoy, como piensas, tan cansado.
En esto mas ligero que si hubiera
Diez horas en el lecho reposado
Se puso en pié, y á nuestra gente asalta
Firme el membrudo cuerpo y la maza alta.

Tucapel replicó: Sería baja
Y cosa entre varones condenada
Acometerle, vista tu flaqueza,
Con fuerza y en sazon aventajada:
Cobra, cobra tu fuerza y entereza,
Que el tiempo llegará que esta ferrada
Te dé la pena y muerte merecida
Como hoy te ha dado claro aquí la vida.

No se dijeron mas; y por la vía
Los dos competidores araucanos,
Haciéndose amistad y compañía,
Iban como si fueran dos hermanos;
Guardaba el uno al otro y defendía;
Y así con diligencia y prestas manos,
Abriendo el escuadron gallardamente,
Llegaron á juntarse con su gente.

En esto á todas partes la batalla
Andaba muy reñida y sanguinosa,
Con tal furia y rigor que no se halla
Persona sin herida ni arma ociosa:
Cubre la tierra la menuda malla,
Y en la remota Turcia cavernosa,
Por fuerza arrebatados de los vientos,
Hieren los duros y ásperos acentos.

Era el rumor del uno y otro bando,
Y de golpes la furia apresurada,
Como ventosa y negra nube cuando
De Vulturno ó del Zéfiro arrojada
Lanza una piedra súbita, dejando
La rama de sus hojas despojada,
Y los muros, los techos y tejados
Son con prisa terrible golpeados.

Pues de aquella manera y mas furiosas
 Las homicidas armas descargaban,
 Y con hondas heridas rigurosas
 Los sanguinosos cuerpos desangraban:
 El gran rumor y voces espantosas
 En los vecinos montes resonaban;
 El mar confuso al fiero son retrujo
 De sus hinchadas olas el reflujo.

Pero la parte que á la izquierda mano
 La batalla primero habia trabado,
 Donde por su valor Caupolicano
 Contrastaba al furor del duro hado,
 A pura fuerza el escuadron cristiano,
 Del contrario teson sobrepujado,
 Comenzó poco á poco á perder tierra
 Hacia la espesa falda de la sierra.

Fué tan grande la priesa desta hora
 Y el impetu del bárbaro potente,
 Que por el araucano en voz sonora
 Se cantó la victoria abiertamente:
 Mas la misma Fortuna burladora
 La rueda revolvió súbitamente
 En contra de la parte mejorada,
 Barajando la suerte declarada:

Que el último escuadron donde estribaba
 Nuestro postrer remedio y esperanza,
 Metido en el contrario peleaba
 Haciendo fiero estrago y gran matanza;
 Que ni el valor de Ongolmo allí bastaba,
 Ni del fuerte Lincoya la pujanza:
 Ni yo basto á contar de una vez tanto,
 Que es fuerza diferirlo al otro canto.

CANTO XXVI.

En este canto se trata el fin de la batalla y retirada de los araucanos: la obstinacion y pertinacia de Galvarino, y su muerte. Asimismo se pinta el jardín y estancia del mago Fiton.

NADIZ puede llamarse venturoso
 Hasta ver de la vida el fin incierto;
 Ni está libre del mar tempestuoso
 Quien surto no se ve dentro del puerto:
 Venir un bien tras otro es muy dudoso,
 Y un mal tras otro mal es siempre cierto:
 Jamás próspero tiempo fué durable,
 Ni dejó de durar el miserable.

El ejemplo tenemos en las manos,
 Y nos muestra bien claro aquí la historia
 Cuán poco les duró á los araucanos
 El nuevo gozo y engañosa gloria;
 Pues llevando de rota á los cristianos
 Y habiendo ya cantado la victoria,
 De los contrarios hados rebatidos,
 Quedaron vencedores los vencidos:

Que, como os dije, el escuadron postrero
 A donde por testigo yo venia,
 Ganando tierra siempre mas entero,
 Al bárbaro enemigo retraia;
 Que aunque el fuerte Lincoya el delantero
 A la adversa fortuna resistia,
 No pudo resistir últimamente
 El impetu y la furia de la gente.

Por una espesa y áspera quebrada
 Que en medio de dos lomas se hacia,
 La bárbara canalla, quebrantada
 La dañosa soberbia y osadía,

Ya del torpe temor señoreada
 Esforzadas espaldas revolvía,
 Huyendo de la Muerte el rostro airado,
 Que clara á todo ya se habia mostrado.

Siguen los nuestros la victoria á priesa,
 Que aun no quieren venir en el partido,
 Y de la inculta breña y selva espesa
 Inquieren lo secreto y escondido:
 El gran estrago y mortandad no cesa,
 Suena el destrozo y áspero ruido,
 Tirando á tienta golpes y estocadas
 Por la espesura y matas intrincadas.

Jamás de los monteros en ojeo
 Fué caza tan buscada y perseguida
 Cuando con ancho circulo y rodeo
 Es á término estrecho reducida,
 Que con impacientísimo deseo,
 Atajados los pasos y huida,
 Arrojan en las fieras montesinas
 Lanzas, dardos, venablos, javalinas,

Como los nuestros, hasta allí cristianos,
 Que, los términos lícitos pasando,
 Con crueles armas y actos inhumanos
 Iban la gran victoria deslustrando;
 Que ni el rendirse, puestas ya las manos,
 La obediencia y servicio protestando,
 Bastaba á aquella gente desalmada
 A reprimir la furia de la espada,

Así el entendimiento y pluma mía,
Aunque usada al destrozo de la guerra,
Huye del grande estrago que este día
Hubo en los defensores de su tierra;
La sangre, que en arroyos ya corría
Por las abiertas grietas de la sierra,
Las lástimas, las voces y gemidos,
De los miseros bárbaros rendidos.

Los de la izquierda mano, que miraron
Su mayor escuadron desbaratado,
Perdiendo todo el ánimo, dejaron
La tierra y el honor que habían ganado.
Así la trompa á retirar tocaron,
Y con paso, aunque largo, concertado;
Altas y campeando las banderas,
Se dejaron calar por las laderas.

No será bien pasar calladamente
La braveza de Rengo sin medida,
Pues que, desbaratada ya su gente,
Y puesta en rota y misera huida,
Fiero, arrogante, indómito, impaciente;
Sin mirar al peligro de la vida,
Dando mas furia á la ferrada maza,
Solo sustenta la ganada plaza:

Y allí como invencible y valeroso
Solo estuvo gran rato peleando;
Pero viendo el trabajo infrutuoso,
Y gente ya ninguna de su bando,
Con paso tardo, grave y espaciado,
Volviendo el rostro atrás de cuando en cuando
Tomó á la mano diestra una vereda [do,
Hasta entrar en un bosque y arboleda,

Donde ya de la gente destrozada
Había el temor á algunos escondido;
Pero viendo de Rengo la llegada,
Cobrando luego el ánimo perdido,
Con nuevo esfuerzo y muestra confiada,
En escuadron formado y recogido,
Vuelven el rostro y pechos esforzados
A la corriente de los duros hados.

Yo, que de aquella parte discurriendo
A vueltas del rumor también andaba,
La grita y nuevo estrépito sintiendo
Que en el vecino bosque resonaba,
Apresuré los pasos, acudiendo
Hacia donde el rumor me encaminaba;
Viendo al entrar del bosque detenidos
Algunos españoles conocidos.

Estaba á un lado Juan Remon gritando;
Caballeros, entrad, que todo es nada;
Mas ellos, el peligro ponderando,
Dificultaban la dudosa entrada,

Yo, pues, á la sazón á pié arribando
Donde estaba la gente recatada;
Juan Remon que me vió luego de frente,
Quiso obligarme allí públicamente

Diciendo: ¡O don Alonso! quién procura
Ganar estimacion y aventajarse,
Este es el tiempo y esta es coyuntura
En que puede con honra señalarse:
No impida vuestra suerte esa espesura
Donde quieren los indios entregarse,
Que al que abriere la entrada defendida
Le será la victoria atribuida.

Oyendo, pues, mi nombre conocido,
Y que todos volvieron á mirarme,
Del honor y vergüenza compelido,
No pudiendo del trance ya escusarme,
Por lo espeso del bosque y mas temido
Comencé de romper y aventurarme,
Siguiéndome Arias Pardo, Maldonado,
Manrique, don Simon, y Coronado,

Los cuales, de vivir desesperados,
Los obstinados indios embistieron,
Que en una espesa muela bien cerrados
Las españolas armas atendieron.
En esto, ya al rumor por todos lados
De nuestra gente muchos acudieron,
Comenzando con furia presurosa
Una guerra sangrienta y peligrosa.

Renuévase el destrozo, reduciendo
A término dudoso el vencimiento,
El menos animoso acometiendo
El mas dificultoso impedimento.
¡Cuál será aquel que pueda ir escribiendo
De los brazos la furia y movimiento,
Y deste y de aquel otro la herida,
Y quién á cuál allí quitó la vida!

Unos hinden por medio, otros barrenan
De parte á parte los airados pechos;
Por los muslos y cuerpo otros cercenan,
Otros miembro por miembro caen deshechos:
Los duros golpes todo el bosque atruenan,
Andando de ambas partes tan estrechos
Que vinieron algunos de impacientes
A los brazos, á puños y á los dientes.

Pero la Muerte allí definidora
De la cruda batalla porfiada,
Ayudando á la parte vencedora,
Remató la contienda y gran jornada;
Que la gente araucana en poca de hora
En aquel sitio estrecho destrozada,
Quiso rendir al hierro antes la vida
Que al odioso español quedar rendida.

Tendiéds por el campo amontonados
 Los indómitos bárbaros quedaron,
 Y los demas con pasos ordenados,
 Como ya dije, atrás se retiraron;
 De manera que ya nuestros soldados
 Recogiendo el despojo que hallaron,
 Y un número copioso de prisiones,
 Volvieron á su asiento y pabellónes.

Fueron entre estos presos escogidos
 Doce los mas dispuestos y valientes,
 Que en las nobles insignias y vestidos
 Mostraban ser personas preeminentes:
 Estos fueron allí constituidos
 Para amenaza y miedo de las gentes,
 Quedando por ejemplo y escarmiento
 Colgados de los árboles al viento.

Yo á la sazón al señalar llegando,
 De la cruda sentencia condolido,
 Salvar quise uno dellos, alegando
 Haberse á nuestro ejército venido;
 Mas él luego los brazos levantando
 Que debajo del peto habia escondido,
 Mostró en alto la falta de las manos
 Por los cortados troncos aun no sanos.

Era, pues, Galvarino este que cuento,
 De quien el canto atrás os dió noticia,
 Que, porque fuese ejemplo y escarmiento,
 Le cortaron las manos por justicia;
 El cual con el usado atrevimiento,
 Mostrando la encubierta inimicia,
 Sin respecto ni miedo de la muerte,
 Habló, mirando á todos, desta suerte:

¡O gentes fementidas, detestables,
 Indignas de la gloria deste día!
 Hartad vuestras gargantas insaciables
 En esta aborrecida sangre mía;
 Que, aunque los fieros hados variables
 Trastornen la araucana monarquía,
 Muertos podremos ser, mas no vencidos,
 Ni los animos libres oprimidos.

No penséis que la muerte rehusamos,
 Que en ella estriba ya nuestra esperanza;
 Que si la odiosa vida dilatamos,
 Es por hacer mayor nuestra venganza:
 Que, cuando el justo fin no consigamos,
 Tenemos en la espada con fianza,
 Que os quitará, en nosotros convertida,
 La gloria de poder darnos la vida.

Sus, pues ya, ¿qué esperáis, ó qué os detiene
 De no me dar mi premio y justo pago?
 La muerte y no la vida me conviene,
 Pues con ella á mi deuda satisfago;

Pero si algun disgusto y pena tiene
 Este importante y deseado trago
 Es no haberos primero hecho pedazos
 Con estos dientes y troncados brazos.

De tal manera el bárbaro esforzado
 La muerte en alta voz solicitaba,
 De la infelice vida ya cansado,
 Que largo espacio á su pesar duraba:
 Y en el gentil propósito obstinado,
 Diciéndonos injurias procuraba
 Un fin honroso de una honrosa espada,
 Y rematar la misera jornada.

Yo, que estaba á par dél, considerando
 El propósito firme y osadía,
 Me opuse contra algunos, procurando
 Dar la vida á quien ya la aborrecía;
 Pero al fin los ministros porfiando
 Que á la salud de todos convenia,
 Forzado me aparté, y él fué llevado
 A ser con los caciques justiciado.

A la entrada de un monte que vecino
 Está de aquel asiento en un repecho,
 Por el cual atraviesa un gran camino
 Que al valle de Lincoya va derecho,
 Con gran solemnidad y desatino,
 Fué el insulto y castigo injusto hecho,
 Pagando allí la deuda con la vida
 En muchas opiniones no debida.

Por falta de verdugo, que no habia
 Quien el oficio hubiese acostumbrado,
 Quedó casi por uso de aquel día
 Un modo de matar jamás usado;
 Que á cada indio de aquella compañía
 Un bastante cordel le fué entregado,
 Diciéndole que el árbol señalase
 Donde á su modo él mismo se colgase.

No tan presto los pláticos guerreros,
 Del cierto asalto la señal tocando,
 Por escalas, por picas y maderos
 Suben á la muralla gateando,
 Cuanto aquellos caciques, que higeros
 Por los mas grandes árboles treparon,
 En un punto á las cimas arribaron,
 Y de las altas ramas se colgaron.

Mas uno de ellos algo arrepentido
 De su ligera prisa y diligencia,
 A nuestra devoción ya reducido,
 Vuelto pidió para hablar licencia;
 Y habiéndosela todos concedido,
 Con voz algo turbada y apariencia,
 Los ánimos cristianos comoviendo,
 Habló contritamente así diciendo:

Valerosa nacion, invicta gente
 Donde el extremo de virtud se encierra,
 Sabed que soy cacique, y decendiente
 Del tronco mas antiguo desta tierra:
 No tengo padre, hermano, ni pariente,
 Que todos son ya muertos en la guerra;
 Y pues se acaba en mí la decendencia,
 Os ruego uséis conmigo de clemencia.

Quisiera proseguir, si Galvarino,
 Que le miraba con airada cara,
 De súbito saltándole al camino,
 La doméstica voz no le atajara
 Diciendo: Pusilánime, merquino,
 Deslustrador de la progenie clara,
 ¿Porqué á tan gran bajaiza así te mueve
 El miedo torpe de la muerte breve?

Dime, infame traidor, de fe mudable,
 ¿Tienes por mas partido y mejor suerte
 El vivir en estado miserable
 Que el morir como debe un varon fuerte?
 Sigue el hado (aunque adverso) tolerable,
 Que el fin de los trabajos es la muerte;
 Y es poquedad que un afrentoso medio
 Te saque de la mano este remedio.

Apenas la razon habia acabado
 Cuando el noble cacique, arrepentido,
 Al cuello el corredizo lazo echado,
 Quedó de una alta rama suspendido:
 Tras él fué el audaz bárbaro obstinado,
 Aun á la misma muerte no readido,
 Y los robustos robles desta prueba
 Llevaron aquel año fruta nueva.

Habida la victoria, como cuento,
 Y el enemigo roto, retirado,
 Dejando el infelice alojamiento
 Todo de cuerpos bárbaros sembrado,
 Llegamos sin desman ni impedimento
 A la bajada y sitio desdichado
 Do Valdivia fundó la Casa-fuerte,
 Y le dieron despues infame muerte.

Levantamos un muro brevemente
 Que el sitio de la casa rodeaba,
 Donde el bagaje, chusma y remanente
 Con menos daño y mas seguro estaba.
 De allí la tierra en torno fácilmente
 Sin poderlo estorbar se salteaba,
 Haciendo siempre instancia y diligencia
 De traerla, sin sangre, á la obediencia.

Una mañana al comenzar del dia
 Saliendo yo á correr aquella tierra
 Donde por cierto aviso se tenia
 Que andaba gente bárbara de guerra,

Dejando un trecho atrás la compañía;
 Cerca de un bosque espeso y alta sierra
 Sentí cerca una vez envejecida,
 Diciendo: ¿Donde vais? que no hay salida.

Volví el rostro y las riendas hácia el lado
 Donde la estraña voz habia salido,
 Y vi á Fiton, el mágico, arrimado
 Al tronco de un gran roble carcomido,
 Sobre el herrado jumco recostado,
 Que como fué de mí reconocido,
 Del caballo salté ligeramente,
 Saludándole alegre y cortesmente.

Él me dijo: Por cierto bien pudiera
 Tomar de vos legitima venganza,
 Y en esa vuestra gente que anda fuera, [za;
 Que habeis hecho en los nuestros tal matan-
 Pero aunque mas razon y causa hubiera,
 Haciendo vos de mí tal confianza,
 No quiero ní será justo dañaros,
 Antes en lo que es lícito ayudaros;

Que es orden de los cielos que padezca
 Esta indómita gente su castigo,
 Y antes que contra Dios se ensoberbezca
 Le abaje la soberbia el enemigo:
 Y aunque vuestra ventura agora crezca,
 No durará gran tiempo; porque os digo
 Que, como á los demas, el duro hado
 Os tiene su descuento aparejado.

Si la fortuna así á pedir de boca
 Os abre el paso próspero á la entrada,
 Grandes trabajos y ganancia poca
 Al cabo sacaréis desta jornada:
 Y porque á mí decir mas no me toca,
 Me quiero retirar á mi morada,
 Que tambien desta banda tiene puerta,
 Pero á todos oculta y encubierta.

Yo, de le ver así maravillado,
 Y mas de la siniestra profecía,
 Mi caballo en un líbano arrendado,
 Le quise hacer un rato compañía:
 Y al fin de muchos ruegos acetado,
 Siendo el viejo decrepito la guia,
 Hendimos la espesura y breña estraña,
 Hasta llegar al plé de la montaña.

En un lado secreto y escondido
 Donde no habia resquicio ni abertura,
 Con el potente báculo torcido
 Blandamente tocó en la peña dura;
 Y luego con horrisono ruido
 Se abrió una estrecha puerta y boca oscura
 Por do tras él entré, erizado el pelo,
 Pisando á tientto el peñascoso suelo.

Salimos á un hermoso y verde prado
Que recreaba el ánimo y la vista,
Do estaba en ancho cuadro fabricado
Un muro de belleza nunca vista,
De vario jaspe y pórvido escacado,
Y al fin de cada escaque una amatista;
En las puertas de cedro barreadas
Mil sabrosas historias entalladas.

Abriéronse en llegando el mago á punto,
Y en un jardín entramos espacioso
Do se puede decir que estaba junto
Todo lo natural y artificioso.
Hoja no discrepaba de otra un punto,
Haciendo cuadro ó círculo ingenioso;
En medio un claro estanque do las fuentes
Murmurando enviaban sus corrientes.

No produce natura tantas flores
Cuando mas rica primavera envía,
Ni tantas variedades de colores
Como en aquel jardín vicioso había.
Los frescos y suavísimos olores,
Las aves y su acorde melodía
Dejaban las potencias y sentidos
De un ajeno descuido poseídos.

De mi fin y camino me olvidára,
Segun suspenso estuve una gran pieza,
Si el anciano Filon no me llamára
Haciéndome señal con la cabeza.
Metióme por la mano en una clara
Bóveda de alabastro que á la pieza
Del milagroso globo respondía,
A donde ya otra vez estado había.

Quisiera ver la bola, mas no osaba
Sin licencia del mago avecinarme:
Mas él que mis designios penetraba,
Teniendo voluntad de contentarme,
Asido por la mano, me acercaba,
Y comenzando él mismo á señalarme
El mundo me mostró como si fuera
En su forma real y verdadera.

Pero para decir por órden cuanto
Vi dentro de la gran poma lucida,
Es cierto menester un nuevo canto,
Y tener la memoria recogida.
Así, señor, os ruego que entre tanto
Que refuerzo la voz enflaquecida,
Perdoneis si lo dejo en este punto,
Que no puedo deciros tanto junto.

CANTO XXVII.

Este canto se pone la descripción de muchas provincias, montes, ciudades famosas por natura y por guerras. Cuéntase tambien como los españoles levantaron un fuerte en el valle de Tucapel; y como don Alonso de Ercilla halló á la hermosa Glaura.

SIEMPRE la brevedad es una cosa
Con gran razon de todos alabada,
Y vemos que una plática es gustosa
Cuanto mas breve y menos afectada:
Y aunque sea la prolija provechosa,
Nos importuna, cansa, y nos enfada;
Que el manjar mas sabroso y sazonado
Os deja, quando es mucho, empalagado.

Pues yo que en un peligro tal me veo,
De la larga carrera arrepentido,
¿Cómo podré llevar tan gran rodeo,
Y ser sabroso al gusto y al oído?
Pero aunque de agradar es mi deseo,
Estoy ya dentro en la ocasion metido;
Que no se puede andar mucho en un paso,
Ni encerrar gran materia en chico vaso.

Cuando á alguno, señor, le pareciere
Que me voy en el curso deteniendo,
El extraño camino considere,
Y que mas que una posta voy corriendo:

En todo abreviaré lo que pudiere;
Y así, á nuestro propósito volviendo,
Os dije como el indio mago anciano
Señalaba la poma con la mano.

Era en grandeza tal que no podrian
Veinte abrazar el cerco enteramente,
Donde todas las cosas parecian
En su forma distinta y claramente.
Los campos y ciudades se veian,
El tráfico y bullicio de la gente;
Las aves, animales, lagartijas,
Hasta las mas menudas sabandijas.

El mágico me dijo: Pues en este
Lugar nadie nos turba ni embaraza,
Sin que un mínimo punto oculto reste
Verás del universo la gran traza: [oeste.
Lo que hay del norte al sur, del leste al
Y cuanto ciñe el mar y el aire abraza,
Ríos, montes, lagunas, mares, tierras,
Famosas por natura y por las guerras.

Mira al principio de Asia á Calcedonia ;
 Junto al Bósforo en frente de la Tracia ,
 A Lidia , Caria , Licia , y Licaonia ,
 A Panfilia , Bitinia , y á Galacia ;
 Y junto al Ponto Euxinio á Paflagonia ,
 La llana Capadocia , y la Farnacia ,
 Y la corriente de Eufrates famoso
 Que entra en el mar de Persia caudaloso.

Mira la Siria , la Judea , la indina
 Tierra de promision de Dios privada ,
 Y á Nazareth dichosa , en Palestina ,
 Do á Maria Gabriel dió la embajada :
 Ves las sacras reliquias y ruina
 De la ciudad por Tito desolada
 Do el autor de la vida , escarnecido ,
 A vergonzosa muerte fué traído.

Mira el tendido mar Mediterraneo
 Que la Europa del Africa separa ,
 Y el mar Bermejo , en punta , á la otra mano ,
 Que abrió Moisen sus aguas con la vara .
 Mira el golfo de Ormuz , y mar Persiano ;
 Y aunque á partes la tierra no está clara ,
 Verás hácia la banda descubierta
 Las dos Arabias , Feliz , y Desierta .

Mira á Persia , y Carmania que confina
 Con Susiana , al lado del poniente ,
 Donde el forjado acero se fulmina
 De pasta y temple fino y escelente :
 Drangiana , y Gedrosia , que camina
 Hasta el mar de India y ferias del Oriente ;
 Y adelante , siguiendo aquella via ,
 Verás la calurosa Aracosis .

Dentro y fuera del Gange mira tanta
 Tierra de India , al levante prolongada ;
 Ves el Catal y su ciudad de Canta
 Que sobre el Indo mar está fundada :
 La China , y el Maluco , y toda cuánta
 Mar se estiende del leste , y la apartada
 Trapobana famosa , antiguamente
 Término y fin postrero del Oriente .

Ves la Hircania , Tartaria , y los Albanos
 Hácia la Trapisonda dilatados ,
 Y otros reinos pequeños comarcanos ,
 Tributarios de Persia y aliados :
 Los iberos , que llaman georgianos ,
 Y los pobres circasos derramados ,
 Que su lunada tierra en parte angosta
 Toma del mar Mayor toda la costa .

Ves el revuelto Cirro caudaloso ,
 Que la Iberia y Albania así rodea ,
 Y el alto monte Cáucaso fragoso ,
 Que su cumbre gran tierra señorea :

Mira el reino de Colcos , tan famoso
 Por la isla celebrada de Medea ,
 A donde el trabajado Jason vino
 En busca del dorado vellocino .

Mira la grande Armenia , memorable
 Por su ciudad de Tauris señalada :
 Y al sur la religiosa y venerable
 Soltania , sin respeto arruinada
 Por la lártara furia irreparable
 Del grande Taborian , que de pasada
 Cuanto encontró lo puso por el suelo ,
 Cual ira ó rayo súbito del cielo .

Mira á Tigris y Eufrátes , que poniendo
 Punto á Mesopotamia , en compañía
 Hasta el golfo de Persia van corriendo ,
 Dejando á un lado á Egipto y á Suria :
 Ves la Partia y la Media , que torciendo
 Su corva costa abraza al mediodia ;
 El Caspio mar , por otro nombre Hircano ,
 Que en forma oval se estiende al subsolano .

Mira la Asiria y su ciudad famosa ,
 Donde la confusion de lenguas vino
 Que sus muros , labor maravillosa ,
 Hizo Semiramis , madre de Nino :
 Donde la acelerada y presurosa
 Muerte á Alejandro le salió al camino ,
 Cortándole en su próspera corrida
 El hilo de los hados y la vida .

Mira en Africa al sur los estendidos
 Reinos del Preste Juan , donde pareca
 Que entre los mas insignes y escogidos
 Sceva en sus edificios resplandece :
 Tres frutos da en el año repartidos ,
 Y tres veces se agosta y reverdece :
 Tiene en veinte y dos grados su postura ,
 Al antártico polo por la altura .

Ves á Gógia y sus montes levantados ,
 Que á todos sobrepujan en grandeza ,
 Canos siempre de nieve los collados ,
 Y abajo peñascales y aspereza ,
 Que forman un gran muelle rodeados
 De breñales espesos y maleza ,
 Morada de osos , puercos y leones ,
 Tigres , panteras , grifos y dragones .

Destos peñascos ásperos pendientes ,
 Llamados hoy el Monte de la Luna ,
 Nacen del Nilo las famosas fuentes ,
 Y dellos rios sin nombre y fama alguna ,
 Que aunque tuercen y apartan sus corrien-
 Se vienen á juntar á una laguna [tes,
 Tan grande que sus senos y laderas
 Baten de tres provincias las riberas ,

A Gógia y Beguemetros al oriente,
Y á Dambaya al poniente; del cual lado
Hay islas donde habita mucha gente,
Y todo el ancho círculo es poblado.
De aquí el famoso Nilo mansamente
Nace, y despues mas grande y reforzado
Parte á Gógia de Amara, y va tendido
Sin ser de las riberas restringido,

Hasta un angosto paso peñascoso
Que le va los costados estrechando,
De donde con estrépito furioso
Se va en las cataratas embocando:
Despues, mas ancho, grave y espacioso,
Llega á Meroé, gran isla, costeanado,
Que contiene tres reinos eminentes,
En leyes y costumbres diferentes.

Mira al Cairo, que incluye tres ciudades,
Y el palacio real de Dultibea,
Las torres, los jardines y heredades
Que su espacioso círculo rodea.
Las pirámides mira y vanidades
De los ciegos antiguos, que aunque sea
Señal de sus riquezas la hechura,
Fué mas que el edificio la locura.

Mira los despoblados arenosos
De la desierta y seca Libia ardiente,
Garamanta y los pueblos calurosos
Donde habita la bruta y negra gente.
Mira los trogloditas bellicosos,
Y los que baña Gambia en su corriente;
Mandingos, monicongos, y los feos
Zapes, biafras, gelofos y guineos.

Ves de la costa de Africa el gran trecho,
Los puertos señalados y lugares
De las bocas del Nilo hasta el estrecho
Por do se comunican los dos mares:
Apolonia, las Sirtes, y derecho
Tripol, Tunez, y junto (si miráres)
Veras aun las reliquias y el estrago
De la ciudad famosa de Cartago.

Mira á Sicilia fértil y abundosa,
A Cerdeña y á Córcega de frente,
Y en la costa de Italia la viciosa
Tierra que va corriendo hácia el poniente.
Mira la ilustre Nápoles famosa,
Y á Roma, que gran tiempo altivamente
Se vió del universo apoderada,
Y de cada nacion despues hollada.

Mira en Toscana á Sena y á Florencia,
Y dejando la costa al mediodía,
A Bolonia, Ferrara, y la eminencia
De la isleña ciudad y señoría;

• Venecia.

Padua, Mantua, Cremona, y á Placencia;
Milan, la tierra y parque de Pavia,
A donde en una rota de importancia
Cárlas prendió á Francisco rey de Francia.

Ve á Alejandria, y por Liguria entrando,
A la soberbia Génova y Saona;
Y el Piamonte y Saboya atravesando,
A Leon, á Tolosa y á Bayona;
Y sobre el viento Coro volteando,
Burdeos, Poitiers, Orleans, Paris, Perona,
Flandes, Brabante, Güeldres, Frisia, Holanda,
Inglaterra, Escocia, Hibernia ó Irlanda;

A Dipamarca, Dacia y á Noruega
Hácia el mar de Dantisco y costa helada,
Y á Suecia, que al confín de Gógia llega,
Que está en torno del mar fortificada,
De donde á la Zelandia se navega:
Y mira allá á Grolandia, desviada
Del solar curso y la zodiaca via,
Do hay seis meses de noche y seis de día.

Mira al norte á Moscovia, que es tenida
Por última region de lo poblado,
Que rematan su término y medida
Las Rifeas montañas del un lado,
Y de las fuentes de Tanais tendida
Llega al monte Hiperbóreo y mar Helado;
Confina con Sarmacia y Tartaria,
Y corre por el austro hasta Rusia.

Mira á Livonia, Prusia y Lituania,
Samogicia, Podolia y á Rusia,
A Polonia, Silesia y á Germania,
A Moravia, Bohemia, Austria y Ungría,
A Croacia, Moldavia, Transilvania,
Valaquia, Bulgaria, Esclavonia,
A Macedonia, Grecia, la Morea,
A Candia, Chipre, Rodas, y Judea.

Mira al poniente á España, y la aspereza
De la antigua Vizcaya, de do es fama
Que depende y procede la nobleza
Que en aquellas provincias se derrama.
Ves á Bermeo cercado de maleza,
Cabeza y primer tronco desta rama,
Y tu torre de Ercilla sobre el puerto
De las montañas altas encubierto.

Ves á Burgos, Logroño y á Pamplona;
Y bajando al poniente á la siniestra,
Zaragoza, Valencia, Barcelona,
A Leon y á Galicia de la diestra.
Ves la ciudad famosa de Lisboa,
Colimbra y Salamanca que se muestra
Felice en todas ciencias, do solia
Enseñarse tambien nigromancia.

Mira á Valladolid, que en llama ardiente
Se irá como la fénix renovando,
Y á Medina del Campo casi en frente,
Que las ferias la van mas ilustrando.
Mira á Segovia y su famosa puente;
Y el bosque y la Fonfria atravesando,
Al Pardo, y Aranjuez donde Natura
Vertió todas sus flores y verdura.

Mira aquel sitio inculto montuoso¹
Al pié del alto puerto algo apartado,
Que aunque le ves desierto y pedregoso
Ha de venir en breve á ser poblado:
Allí el rey don Felipe victorioso,
Habiendo al Franco en San Quintín domado
En testimonio de su buen deseo
Levantará un católico trofeo².

Será un famoso templo incomparable,
De suntuosa fábrica y grandeza,
La máquina del cual hará notable
• Su religioso celo y gran riqueza.
Será edificio eterno y memorable,
De inmensa magestad y gran belleza,
Obra, al fin, de un tal rey, tan gran cristiano;
Y de tan larga y poderosa mano.

Mira luego á Madrid que buena suerte
Le tiene el alto cielo aparejada;
Y á Toledo fundada en sitio fuerte
Sobre el dorado Tajo levantada.
Mira adelante á Córdoba, y la Muerte
Que airada amenazando está á Granada,
Esgrimiendo el cuchillo sobre tantas
Principales cabezas y gargantas³.

Mira á Sevilla; ves la realeza
De templos, edificios y moradas,
El concurso de gente, y la grandeza
Del trato de las Indias apartadas,
Que de oro, plata, perlas y riqueza
Dos flotas en un año entran cargadas,
Y salen otras dos de mercancia,
Con gente, munición y artillería.

Mira á Cadiz donde Hércules famoso,
Sobre sus hados prósperos corriendo,
Fijó las dos columnas victorioso,
Nihil ultra en el mármol escribiendo;
Mas *Fernando Católico*⁴ glorioso,
Los mojonados términos rompiendo,
Del ancho y Nuevo-mundo abrió la vía,
Porque en un mundo solo no cabía.

¹ El Escorial.

² El incomparable monasterio de S. Lorenzo.

³ Las de los moriscos rebelados cuando el autor escribía.

⁴ En la edicion de 1578 decia: *Carlos Quinto* máximo.

Mira por el océano bajando
Entre el húmido noto y el poniente
Las islas de Canaria, reparando
En aquella del Hierro especialmente,
Que falta de agua, la natura obrando,
Las aves, animales y la gente
Beben la que de un árbol se destila
En una bien labrada y ancha pila.

Ves á la banda diestra las Terceras,
Que están de portugueses ocupadas;
Y corriendo al sudeste, las primeras
Islas que descubrió Colon, pobladas
De gentes nunca vistas extranjeras,
Entre las cuales son mas señaladas
Los Lucayos, San Juan, la Dominica,
Santo Domingo, Cuba, y Jamaica.

Ves de Bahama la canal angosta,
Y siguiendo al poniente, la Florida,
La tierra inútil y torcida costa
Hasta la Nueva-España proseguida,
Donde Cortés, con no pequeña costa,
Y gran trabajo y riesgo de la vida,
Sin término ensanchó por su persona
Los límites de España y la corona.

Mira á Jalisco y Mechoacan, famosa
Por la raíz medicinal que tiene;
Y á Méjico abundante y populosa,
Que el indio nombre antiguo aun hoy retiene.
Ves al sur la poblada y montuosa
Tierra que en punta á prolongar se viene,
Que los dos anchos mares por los lados
La van adelgazando los costados.

A Panamá y al Nombre de Dios mira,
Que sus estrechos términos defienden.
A dos contrarios mares, que con ira
Romper la tierra y anegar pretenden.
Ves la fragosa sierra de Capira,
Cartagena, y las tierras que se estienden
De Santa Marta y cabo de la Vela
Hasta el Lago y ciudad de Venezuela.

A Bogota y Cartáma, que confina
Con Arma y Cali, tierra prolongada,
Popayan, Pasto, y Quito que vecina
Está á la equinoccial línea templada.
Mira allá á Puerto Viejo, do la mina
De ricas esmeraldas fué hallada,
Y las tierras que corren por la vía
Del austro y del volturmo y mediodía.

Ves Guayaquil, que abunda de madera
Por sus espesos montes y sombríos,
Tumbez, Paita y su puerto, que es primera
Escala donde surgen los navios:

Piura, Loja, la Zarza, y cordillera
De do nacen y bajan tantos rios
Que riegan bien dos mil millas de suelo
Donde jamas cayó lluvia del cielo.

Mira los grandes montes y altas sierras
Bajo la zona tórrida nevadas,
Los mojos, bracamoros y las tierras
De incultos chachapoyas habitadas:
Cajamarca y Trujillo, que en las guerras
Fueron famosas siempre y señaladas;
Y la ciudad insigne de Los Reyes,
Silla de las audiencias y vireyes:

Y Guanuco, Guamanga, y el templado
Terreno de Arequipa, y los mojonos
Del Cuzco, antiguo pueblo y señalado
Asiento de los ingas y orejones.
Mira, el solsticio y trópico pasado,
Del austral Capricornio las regiones
De varias gentes bárbaras estrañas,
Los rios, lagunas, valles y montañas.

Mira allá á Chuquibabo, que metido
Está á un lado, la tierra al sur marcada,
Y adelante el riquísimo y crecido
Cerro de Potosí, que de cendrada
Plata de ley y de valor subido
Tiene la tierra envuelta y afamada;
Pues de un quintal de tierra de la mina
Las dos arrobas son de plata fina.

Ves la villa de Plata la postrera
Por el levante á la siniestra mano,
Y atravesando la alta cordillera,
Calcháqui, Pilcomayo y Tucumano:
Los jurres, los diagoltas y ribera
De los comechingones, y el gran llano
Y fructífero término remoto
Hasta la fortaleza de Gaboto.

Ves, volviendo á la costa, los collados
Que corren por la banda de Atacama,
Y la desierta costa y despoblados
Do no hay ave, animal, yerba ni rama.
Mira los copiapós, indios granados
Que de grandes flecheros tienen fama:
Coquimbo, Mapocho, Cauquen, y el río
De Maule, y el de Itata y Biobío.

Ves la ciudad de Penco y el pujante
Arauco, estado libre y poderoso,
Cañete, la Imperial; y hácia el levante
La Villarica, y el volcan fogoso,
Valdivia, Osorno, el Lago; y adelante
Las islas y archipiélago famoso;
Y siguiendo la costa al sur derecho,
Chiloé, Coronados, y el estrecho.

Por donde Magallanes con su genté
Al mar del Sur salió desembocando;
Y tomando la vuelta del poniente,
Al Maluco guló noruesteando.
Ves las islas de Acaca y Zabú en frente,
Y á Matan, do murió al fin peleando;
Brunel, Bohol, Gíllolo, Terrenate,
Machian, Mutir, Badan, Tidore, y Mate.

Ves las manchas de tierras, tan cubiertas
Que pueden ser apenas divisadas,
Son las que nunca han sido descubiertas,
Ni de estranjerios piés jamas pisadas;
Las cuales estarán siempre encubiertas
Y de aquellos celajes ocupadas,
Hasta que Dios permita que parezcan,
Porque mas sus secretos se engrandezcan.

Y como ves en forma verdadera
De la tierra la gran circunferencia,
Pudieras entender, si tiempo hubiera,
De los celestes cuerpos la escelencia,
La máquina y concierto de la esfera,
La virtud de los astros é influencia,
Varias revoluciones, movimientos,
Los cursos naturales y violentos.

Mas, aunque quiera yo de parte mia
Dejarte mas contento y satisfecho,
Ha mucho rato que declina el día,
Y tienes hasta el sitio largo trecho.
Así, haciéndome el mago compañía,
Me trujo hasta ponerme en el derecho
Camino, do encontré luego mi gente
Que me andaba á buscar confusamente.

Llegamos al asiento en punto cuando
Entraban á la guardia los amigos,
Donde gastamos tiempo procurando
Reducir á la paz los enemigos;
Unas veces por bien, acariciando,
Otras por amenazas y castigos,
Haciendo sin parar correrdurias
Por los vecinos pueblos y alquerias.

Mas no bastando diligencia en esto,
Ni las promesas, medios y partidos,
Que en su primer intento y presupuesto
Estaban siempre mas endurecidos.
Vista, pues, la importancia de aquel puesto,
Por estar en la tierra mas metidos,
Con maduro consejo fué acordado
Sustentar el lugar fortificado;

Y proveyendo al esperado daño
De algunos bastimentos que faltaban,
Que aunque era fértil y abundante el año,
Los campos en cogollo y berza estaban,

Don Miguel de Velasco y Avendaño,
Con los, que mas á punto se hallaban,
Haciéndoles yo escolta y compañía,
Tomamos de Cauten la recta vía.

Aunque con riesgo, sin contraste alguno
Los peligrosos términos pasamos,
Y en tiempo aparejado y oportuno
A la Imperial ciudad salvos llegamos,
Donde á los moradores de uno en uno
Con palabras de amor los obligamos
No solo á dar graciosa la comida,
Pero á ofrecer tambien hacienda y vida.

Así que, alegres, sin rumor de guerra,
Con pan, frutas, semillas y ganados,
Dimos presto la vuelta por la tierra
De pacíficos indios y alterados;
Y al descubrir de la pura sierra
Hallamos una escolta de soldados,

Digo de nuestra gente, que venia
A asegurar la peligrosa vía.

El sol ya derribado al occidente
Había en el mar los rayos zabullido,
Dando la noche alivio á nuestra gente
Del cansancio y trabajo padecido;
Pero al romper del alba, alertamente
Se comenzó á marchar con gran ruido,
El cargado bagaje y el ganado
De todas las escuadras rodeado.

Iba yo en la vanguardia descubriendo
Por medio de una espesa y gran quebrada,
Cuando vi de traves salir corriendo
Una mujer, al parecer turbada;
Yo tras ella los prestos piés batiendo,
Luego de mi caballo fué alcanzada.
El que saber el fin desto desea
Atentamente el otro canto lea.

CANTO XXVIII.

Cuenta Glaura sus desdichas y la causa de su venida. Asaltan los araucanos á los españoles en la quebrada de Puren : pasa entre ellos una recia batalla : saquean los enemigos el bagaje ; retiranse alegres aunque desbaratados.

QUIEN tiene libre y sosegada vida
Le conviene vivir mas recatado,
Que siempre es peligrosa la calda
Del que está del peligro descuidado;
Y vemos muchas veces convertida
La alegre suerte en miserable estado,
En dura sujecion las libertades,
Y tras prosperidad adversidades.

Es fortuna tan varia, es tan incierta,
Ya que se muestra alguna vez amiga,
Que no ha llamado el bien á nuestra puerta,
Cuando el mal dentro en casa nos fatiga;
Y pues sabemos va por cosa cierta
Que nunca hay bien á quien un mal no siga,
Roguemos que no venga; y si viniere,
Que sea pequeño el mal que le sigiere.

Que yo, de acuchillado en esto, siento
Que es de temer en parte la ventura;
El tiempo alegre pasa en un momento,
Y el triste hasta la muerte siempre dura:
Y porque viene bien á nuestro cuento,
A la bárbara oid, que en la espesura
Alancé, como os dije, que en su traje
Mostraba ser persona de linaje.

Era mochacha grande, bien formada,
De frente alegre y ojos estremados,
Nariz perfeta, boca colorada,
Los dientes en coral fino engastados;
Espaciosa de pecho y relevada,
Hermosas manos, brazos bien sacados,
Acrecentando mas su hermosura
De un natural donaire y apostura.

Yo, queriendo saber á qué venia
Sola por aquel bosque y aspereza,
Con mas seguridad que prometia
Su bello rostro y rara gentileza
La aseguré del miedo que traía,
La cual dando un suspiro, que á terneza
Al mas rebelde corazon moviera,
Comenzó su razon en tal manera:

No sé si ya me queje desdichada,
O agradezca á los hados y á mi suerte,
Que me abren puerta y que me dan entrada
Para que pueda recibir la muerte:
Pero si ya la historia desastrada
Quieres saber y mi dolor tan fuerte,
Que aun le agravia mi poco sentimiento,
Te ruego que al proceso estes atento.

Mi nombre es Glaura, en fuerte hora nací-
 Hija del buen cacique Quilacura, [da,
 De la sangre de Friso esclarecida,
 Rica de hacienda, pobre de ventura;
 Respetada de muchos y servida
 Por mi linaje y vana hermosura;
 Mas ¡ay de mí! cuánto mejor me fuera
 Ser una simple y pobre ganadera.

En casa de mi padre á mi contento
 Como única heredera yo vivía,
 Que su felicidad y pensamiento
 En solo darme gusto lo ponía:
 Mi voluntad en todo y mandamiento
 Como inviolable ley se obedecía,
 No habiendo de contento y gusto cosa
 Que fuese para mí dificultosa;

Mas presto el envidioso amor tirano,
 Turbador del sosiego, adredemente
 Trujo á mi tierra y casa á Fresolano,
 Mozo de fuerzas y ánimo valiente,
 De mí infelice padre primo hermano,
 Y mucho mas amigo que pariente,
 A quien la voluntad tenia rendida,
 No habiendo entre los dos cosa partida.

Mi padre, como amigo aficionado,
 Que yo le regalase me mandaba;
 Y así yo con llaneza y gran cuidado
 Por hacerle placer lo procuraba:
 Mas él luego, el propósito estragado,
 Cuya fidelidad ya vacilaba,
 Corrompió la amistad, salió de tino,
 Echando por ilícito camino.

O fué el trato que tuvo allí conmigo,
 O, por mejor decir, mi desventura,
 Que esta sería mas cierto, como digo,
 Que no la mal juzgada hermosura,
 Que ingrato al hospedaje del amigo,
 Del deudo y deuda haciendo poca cura,
 Me comenzó de amar y buscar medio
 De dar á su cuidado algun remedio.

Visto yo que por muestras y rodeo
 Muchas veces su pena descubría,
 Conoci que su intento y mal deseo
 De los honestos límites salía.
 Mas ¡ay! que en lo que yo padezco veo
 Lo que el misero entonces padecía;
 Que á término he llegado al pié del palo
 Que aun no puedo decir mal de lo malo.

Hallábase mil veces suspirando
 En mí los engañados ojos puestos;
 Otras andaba tímido tentando
 Entrada á sus osados presupuestos.

Yo, la ocasion dañosa desviando
 Con gravedad y términos honestos,
 Que es lo que mas refrena la osadía,
 Sus erradas quimeras deshacía.

Estando sola en mi aposento un día,
 Temerosa de algun atrevimiento,
 Ante mí de rodillas se ponía
 Con grande turbacion y desatiento,
 Diciéndome temblando: ¡O Glaura mía!
 Ya no basta razon ni sufrimiento,
 Ni de fuerza una mínima me queda
 Que á la del fuerte amor resistir pueda.

Tú, señora, sabrás que el día primero
 De mi felice y próspera venida
 Me trujo amor al término postrero
 Desta penosa y desdichada vida;
 Mas ya que por tu amor y causa muero,
 Quiero saber si dello eres servida,
 Porque siéndolo tú, no sé yo cosa
 Que pueda para mí ser tan dichosa.

Viéndole, al parecer, determinado
 A cualquiera violencia y desacato,
 Disimuladamente por un lado
 Sali dél, sin mostrar algun recato
 Diciéndole de lejos: ¡O malvado,
 Incestuoso, desleal, ingrato,
 Corrompedor de la amistad jurada,
 Y ley de parentesco conservada!...

Iba estas y otras cosas yo diciendo
 Que el repentino enojo me mostraba,
 Cuando con prisa súbita y estruendo
 Un cristiano escuadron nos saltaba,
 Que en cerrado tropel arremetiendo,
 Nuestra alta casa en torno rodeaba,
 Saltando Fresolano en mi presencia
 A la debida y justa resistencia.

Diciendo: ¡O fiera tigre endurecida,
 Inhumana y cruel con los humanos!
 Vuelve, acaba de ser tú la homicida,
 No dejes que hacer á los cristianos:
 Vuelve, verás que acabo aquí la vida,
 Pues no puedo á las tuyas, á sus manos;
 Que aunque no sea la muerte tan honrosa,
 A lo menos será la mas piadosa.

Así furioso sin mirar en nada
 Se arroja en medio de la armada gente,
 Donde luego una bala arrebatada
 Le atravesó el desnudo pecho ardiente:
 Cayó, ya la color y voz turbada
 Diciendo: Glaura! Glaura! últimamente
 Recibe allá mi espíritu, cansado
 De dar vida á este cuerpo desdichado.

Llegó mi padre en esto al gran ruido ;
Solo armado de esfuerzo y confianza ;
Mas luego en el costado fué herido
De una furiosa y atrevida lanza :
Cayó el cuerpo mortal descolorido ;
Y vista mi fortuna y mal andanza ,
Por el postigo de una falsa puerta
Sali , á mi parecer , mas que ellos muerta .

Acá y allá turbada , al fin por una
Montaña comencé luego á emboscarme ,
Dejándome llevar de mi fortuna ,
Que siempre me ha guiado á despeñarme .
Así que , ya sin tino y senda alguna
Procuraba ; cuitada ! de alejarme ;
Que con el gran temor me parecía
Que yendo á mas correr no me movía .

Mas como suele acontecer continuo
Que , huyendo el peligro y mal presente ,
Se suele ir á parar en un camino
Que nos coge y anega la creciente ,
Así á mi ¡ desdichada ! pues me avino
Que , por salvar la vida impertinente ,
De un mal en otro mal , de lance en lance
Vine á mayor peligro y mayor trance .

Iba , pues , siempre ¡ misera ! corriendo
Por espinas , por zarzas , por abrojos ,
Aquí y allí , y acá y allá volviendo
A cada paso los atentos ojos ,
Cuando por unos árboles saliendo
Vi dos negros cargados de despojos ,
Que luego en el instante que me vieron
A la misera presa arremetieron .

Fui dellos prestamente despojada
De todo cuanto allí venia vestida ,
Aunque yo ¡ triste ! no estimaba en nada
El perder los vestidos y la vida :
Pero el honor y castidad preciada
Estuvo á punto ya de ser perdida ;
Mas mis voces y quejas fueron tantas
Que á lástima y piedad movia las plantas .

Usó el cielo conmigo de clemencia
Guiando á Cariolan á mis clamores ,
Que visto el acto inorme y la insolencia
De aquellos enemigos violadores ,
Corrió con provechosa diligencia
Diciendo : Perros , bárbaros , traidores ,
Dejad , dejad al punto la doncella ,
Sino la vida dejaréis con ella .

Fueron sobre él los dos en continente ;
Mas él , flechando el arco que traía ,
Al mas adelantado y diligente
La flecha hasta las plumas le escondía :

Hízose atrás dos pasos diestramente ,
Y al otro la segunda flecha envía
Con brújula tan cierta y diestro tino ,
Que al bruto corazon halló el camino .

Cayó muerto , y el otro mal herido
Cerró con él furioso y empujado ;
Mas Cariolan , valiente y prevenido ,
En la arte de la lucha ejercitado ,
Aunque el negro era grande y muy fornido ,
De su destreza y fuerzas ayudado ,
Alzándole en los brazos hacia el cielo
Le trabucó de espaldas en el suelo ,

Y sacando una daga acicalada ,
Queriendo á hierro rematar la cuenta ,
Por el desnudo vientre y por la ijada
Tres veces la metió y sacó sangrienta ;
Huyó por allí la alma acelerada ,
Y hibre Cariolan de aquella afrenta
Se vino para mí con gran crianza
Pidiéndome perdón de la tardanza .

Supo decir allí tantas razones ,
Haciendo Amor conmigo así el oficio ,
Que medrosa de andar en opiniones ,
Que es ya dolencia de honra y ruin indicio ,
Por evitar , al fin , mormuraciones ,
Y no mostrarme ingrata al beneficio
En tal sazón y tiempo recibido ,
Le tomé por mi guarda y mi marido ;

Y temiendo que gente acudiría ,
Por el espeso bosque nos metimos ,
Donde , sin rastro ni señal de vía ,
Un gran rato perdidos anduvimos ;
Pero , señor , al declinar del día ,
A la ribera de Lauquén salimos ,
Por do venia una escuadra de cristianos
Con diez indios , atrás presas las manos .

Descubriéronnos súbito en saliendo ,
Que en todo , al fin , nos perseguía la suerte ,
Sobre nosotros de tropel corriendo .
Aguarda ! aguarda ! ten ! gritando fuerte ;
Pero mi nuevo esposo allí , temiendo
Mucho mas mi deshonra que su muerte ,
Me rogó que en el bosque me escondiese ,
Mientras que él con morir los detuviese .

Luego el temor , á trastornar bastante
Una flaca mujer inadvertida ,
Me persuadió , poniéndome delante
La horrenda muerte y la estimada vida :
Así , cobarde , tímida , inconstante ,
A los primeros ímpetus rendida ,
Me entré , viéndolos cerca , á toda prisa
Por lo mas agrio de la selva espesa ,

Y en lo hueco de un tronco, que tejido
De zarzas y maleza en torno estaba,
Me escondí sin aliento ni sentido,
Que aun apenas de miedo resollaba,
De donde escuché luego un gran ruido,
Que el bosque cerca y lejos atronaba,
De espadas, lanzas y tropel de gente,
Como que combatiesen fuertemente.

Fué poco á poco, al parecer, cesando
Aquel rumor y grita que se oía,
Cuando la obligacion ya calentando
La sangre que el temor helado habla,
Revolví sobre mí, considerando
La maldad y traicion que cometía
En no correr con mi marido á una
Un peligro, una muerte, una fortuna.

Salí de aquel lugar, que á Dios pluguiera
Que en él quedara viva sepultada,
Corriendo con presteza á la ribera
A donde le dejé, desatinada:
Mas cuando no vi rastro ni manera
De le poder hallar, sola y cuitada,
Podrás ver qué sentí; pues era cierto
Que no pudo escapar de preso ó muerto.

Solté ya sin temor la voz en vano,
Llamando al sordo cielo injusto y crudo;
Preguntaba: ¿dó está mi Cariolano?
Y todo al responder lo hallaba mudo.
Ya entraba en la espesura, ya á lo llano
Salía corriendo, que el dolor agudo,
En mis entrañas siempre mas furioso,
No me daba momento de reposo.

No te quiero cansar ni lastimarme
En decirte las bascas que sentía:
No sabiendo qué hacer ni aconsejarme,
Frenética y furiosa discurría:
Muchas veces propuse de matarme,
Mas por torpeza y gran maldad tenía
Que aquel dolor en mí tan poco obrase
Que á quitarme la vida no bastase.

En tanta pena y confusion envuelta,
De contrarios y dudas combatida,
Al cabo ya de le buscar resuelta,
Pues no daba el dolor fin á mi vida,
Hacia el campo español he dado vuelta,
De noche y desde lejos escondida,
Por el honor, que mal me le asegura
Mi poca edad y mucha desventura.

Y teniendo noticia que esta gente
Era la vuelta de Cauten pasada,
Tambien que habia de ser forzosamente
Por este paso estrecho la tornada,

Me dispuse á venir cubiertamente,
Pensando que entre tantos disfrazada
Alguna nueva ó rastro hallaría
Deste que la Fortuna me desvia.

¿Qué remedio me queda ya captiva,
Sujeta al mando y voluntad ajena,
Que, para que mayor pena reciba,
Aun la muerte no viene, porque es buena?
Pero aunque el cielo cruel quiera que viva,
Al fin me ha de acabar ya tanta pena; ¡te,
Bien que el estado en que me toma es fuer-
Mas nadie escoje el tiempo de su muerte.

Así la bella jóven lastimada
Iba sus desventuras recontando,
Cuando una gruesa bárbara emboscada
Que estaba á los dos lados aguardando,
Alzó al cielo una súbita algarada
Las salidas y pasos ocupando,
Creciendo indios así que parecían
Que de las yerbas bárbaros nacían.

Llegó al instante un yanacona mío,
Ganado no habia un mes en buena guerra,
Diciéndome: Señor, échate al río,
Que yo te salvaré que sé la tierra,
Que pensar resistir es desvarío
A la gente que cala de la sierra:
Bien puedes ¡o señor! de mí fiarte,
Que me verás morir por escaparte.

Yo, que al mancebo el rostro revolvía
A agradecer la oferta y buen deseo,
Vi á Glaura que sin tiento arremetía
Diciendo: ¡O justo Dios! ¿qué es lo que veo?
¿Eres mi dulce esposo? ¡ay vida mía!
En mis brazos te tengo y no lo creo; ¡ta?
¿Qué es esto, estoy soñando ó estoy despierto?
¡Ay! que tan grande bien no es cosa cierta.

Yo atónito de tal acaecimiento,
Alegre tanto dél como admirado,
Visto de Glaura el misero lamento
En felice suceso rematado,
No habiendo allí lugar de complimiento;
Por ser revuelto el tiempo y limitado,
Dije: Amigos, adios; y lo que puedo,
Que es daros libertad, yo os la concedo.

Sin otro ofrecimiento ni promesa
Piqué al caballo, que salió ligero.
Pero aunque mas los indios me den prisa,
Quiero, señor, que aquí sepais primero
Como á la entrada de la selva espesa
Cariolan vino á ser mi prisionero,
Cuando medrosa de perder la vida
En el tronco quedó Glaura escondida.

Sabed, sacro señor, que yo venia
Con algunos amigos y soldados,
Despues de haber andado todo el día
En busca de enemigos desmandados;
Mas ya que á nuestro asIENTO me volvía
Con diez prisiones bárbaros atados,
A la entrada de un monte y fin de un llano
Descubrimos muy cerca á Carliano.

Corrió luego sobre él toda la gente,
Pensando que alas le prestára el miedo;
Pero con gran desprecio y alta frente,
Apercibiendo el arco, estuvo quedo:
Llegando, pues, á tiro, diestramente
Hirió á Francisco Osorio y Acebedo,
Arrancando una daga, desenvuelto
El largo manto al brazo ya revuelto.

Tanta fué la destreza, tanta el arte
Del temerario bárbaro araucano,
Que no fué el gran tropel de gente parte
A que dejase un solo paso el llano;
Que, saltando de aquella y desta parte;
Todos los golpes hizo dar en vano,
Unos hurtando el cuerpo desmentidos,
Otros del manto y daga rebatidos.

Yo, que ver tal batalla no quisiera,
Al animoso mozo aficionado,
En medio me lancé diciendo: Afuera,
Caballeros, afuera, hacéos á un lado,
Que no es bien que el valiente mozo muera,
Antes merece ser remunerado;
Y darle así la muerte ya sería
No esfuerzo ni valor, mas villanía.

Todos se detuvieron conociendo
Cuán mal el acto infame les estaba;
Solo el indio no cesa, pareciendo
Que de alargar la vida le pesaba:
Al fin, la daga y paso recogiendo,
Pues ya la cortesía le obligaba,
Vuelto hácia mi me dijo: ¿Qué te importa
Que sea mi vida larga ó que sea corta?

Pero de mí será reconocida
La obra pia y voluntad humana,
Pia por la intencion, pero entendida,
Puede decirse impía é inhumana;
Que á quien ha de vivir misera vida
No le puede estar mal muerte temprana:
Así que, en no matarme, como digo,
Cruel misericordia usas conmigo.

Mas, porque no me digan que ya niego
Haber de ti la vida recibido,
Me pongo en tu poder, y así me entrego
A mi fortuna misera rendido.

Esto dicho, la daga arrojó luego
Doméstico el que indómito había sido,
Quedando desde allí siempre conmigo,
No en figura de siervo, mas de amigo.

Ya el ejercicio y belicoso estruendo
De las armas y voces resonaban;
Unos van en monton allá corriendo,
Otros acá socorro demandaban.
Era la senda estrecha, y no pudiendo
Ir atrás ni adelante, reparaban
Que el bagaje, la chusma y el ganado
Tenia impedido el paso y ocupado.

Es el camino de Puren derecho
Hácia la entrada y paso del estado;
Despues va en forma oblica largo trecho
De dos ásperos cerros apretado;
Y vienen á ceñirle en tanto estrecho
Que apenas pueden ir dos lado á lado,
Haciendo aun mas angosta aquella vía
Un arroyo que lleva en compañía.

Así á trechos en partes del camino
Revueltos unos y otros voceando
Andaban en confuso remolino.
La tempestad de tiros reparando.
No basta de la pasta el temple fino;
Grébas, petos, celadas abollando
La furia que zumbaba á la redonda
De galga, lanza, dardo, flecha y honda.

Unos al suelo van descalabrados
Sin poder en las sillas sostenerse;
Otros, cual rana ó sapo, aporreados
No pueden aunque quieren removerse;
Otros á gatas, otros derrengados,
Arrastrando procuran acogerse
A algun reparo ó hueco de la senda,
Que de aquel torbellino los defienda;

Que en este paso estrecho el enemigo,
La gente y municion por órden puesta,
Tenia á nuestros soldados, como digo,
De ventaja las piedras y la cuesta,
Donde puedo afirmar como testigo
Que era la lluvia tan espesa y presta
De las piedras, que cierto parecia
Que el cerro á bajo en piezas se venia.

Como cuando se ve el airado cielo
De espesas nubes lóbregas cerrado
Querer hundir y arruinar el suelo,
De rayos, piedra y tempestad cargado;
Las aves mata en medio de su vuelo,
La gente, bestias, fieras y ganado
Buscan corriendo, acá y allá perdidas,
Los reparos, defensas y guaridas;

Así los españoles constreñidos
De aquel granizo y tempestad furiosa,
Buscan por todas partes mal heridos
Algun árbol ó peña cavernosa,
Do reparados algo y defendidos,
Con la virtud antigua generosa,
Cobrando nuevo esfuerzo y esperanza,
A la victoria aspiran y venganza;

Y desde allí con la presteza usada,
Las apuntadas miras asestando,
Les comienzan á dar una rociada,
Muchos en poco tiempo derribando.
Ya por la áspera cuesta derrumbada
Venían cuerpos y peñas volteando
Con un furor terrible y tan extraño
Que muertos aun hacían notable daño.

Así andaba la cosa, y entre tanto
Que en esta estrecha plaza peleaban,
Con no menor revuelta al otro canto
Donde mayores voces resonaban
Se habían los indios desmandado tanto
Que ya el bagaje y cargas saqueaban,
Haciendo grande riza y sacrificio
En la gente de guarda y de servicio.

Quien con carne, con pan, fruta ó pescado
Sube ligeramente á la alta cumbre;
Quien de petaca ó de fardel cargado
Corre sin embarazo y pesadumbre;
De alto y bajo, de uno y otro lado,
Al saco acude allí la muchedumbre,
Cual banda de palomas en verano
Suele acudir al derramado grano.

Viéndonos ya vencidos sin remedio
Por la gran multitud que concurría,
Procuré de tentar el postrer medio
Que en nuestra vida y salvación había:
Y así, rompiendo súbito por medio
De la revuelta y empachada vía,
Llegué do estaban hasta diez soldados
En un hueco del monte arrinconados,

Diciéndoles el punto en que la guerra
Andaba de ambas partes tan reñida
Que, ganada la cumbre de la sierra,
La victoria era nuestra conocida;
Porque toda la gente de la tierra
Andaba ya en el saco embebecida,
Y solo en ver así ganado el alto
Los bastaba á vencer el sobresalto.

Luego, resueltos á morir de hecho,
Todos los once juntos de cuadrilla
Los caballos echamos al repecho,
Cada cual solivariado alto en la silla:

Y aunque el fragoso cerro era derecho,
Por la tendida y áspera cuchilla
Llegamos á la cumbre desecada,
De breña espesa y árboles poblada.

Saltamos á plé todos al momento,
Que ya allí los caballos no prestaban,
Que llenos de sudor, faltos de aliento,
No pudiendo moverse, tñadeaban:
Donde sin dilación ni impedimento,
Al lado que los indios mas cargaban,
En un derecho y gran derrumbadero
Nos pusimos á vista y caballero,

Dándonles una carga de repente
De arcabuces y piedras, que os prometo
Que aunque llevé de golpe mucha gente,
Hizo el súbito miedo mas efeto:
Y así, remolinando torpemente,
Les pareció, según el grande aprieto,
Moverse en contra dellos cielo y tierra,
Viendo por alto y bajo tanta guerra.

Luego con animosa confianza
En nuestra ayuda algunos arribaron,
Que deseosos de áspera venganza,
El daño y miedo en ellos aumentaron
Tanto que ya, perdida la esperanza,
A retirarse algunos comenzaron,
Poniendo prestos piés en la huida,
Remedio de escapar la ropa y vida.

Cual por aquella parte, cual por esta,
Cargado de fardel ó saco, guía;
Cual por lo mas espeso de la cuesta
Arrastrando el ganado se metía:
Cual con hambre y codicia deshonestas,
Por solo llevar mas se detenía,
Costando á mas de diez allí la vida
La carga y la codicia desmedida.

Así la fiesta se acabó, quedando
Saqueados en parte y vencedores,
La victoria y honor solemnizando
Con trompetas, clarines y atambores,
Al rumor de las cuales caminando,
Con buena guardia y diestros corredores,
Llegamos al real todos heridos,
Donde fuimos con salvas recibidos.

Los bárbaros á un tiempo retirados
Por un áspero risco y monte espeso
Se fueron á gran paso, consolados
Con el sabroso robo, del suceso,
Y á donde estaba el general llegados,
Que, sabido el desorden y el exceso
Que rindió la victoria al enemigo,
Hizo de algunos ejemplar castigo.

Y habiendo en Talcamávida juntado
Del destrozado campo el remanente,
A consultar las cosas del estado
Llamó á la principal y digna gente ;

Donde, despues de haber alli tratado
De lo mas importante y conveniente,
Les dijo libremente todo cuanto
Podrá ver quien leyere el otro canto.

CANTO XXIX.

Entran los araucanos en nuevo consejo : tratan de quemar sus haciendas. Pide Tucapel que se cumpla el campo que tiene aplazado con Rengo : combaten los dos en estacado brava y animosamente.

¡ Oh cuánta fuerza tiene, oh cuánto incita
El amor de la patria , pues hallamos
Que en razon nos obliga y necesita
A que todo por él lo pospongamos !
Cualquier peligro y muerte facilita,
Al padre, al hijo, á la mujer dejamos
Cuando en trabajo nuestra patria vemos,
Y como á mas parentía la acorremos.

Buen testimonio desto nos han sido
Las hazañas de antiguos señaladas,
Que por la cara patria han convertido
En sus mismas entrañas las espadas,
Y su gloriosa fama han estendido
Las plumas de escritores celebradas
Mario, Casio, Filon, Codro ateniense,
Scebóla, Agesilao y el Uticense.

Entrar, pues, en el número merece
Esta araucana gente que, con tanta
Muestra de su valor y ánimo, ofrece
Por la patria al cuchillo la garganta ;
Y en el firme propósito parece
Que ni rigor de hado y toda cuanta
Fuerza pone en sus golpes la Fortuna
En los ánimos hace mella alguna :

Que habiendo en solos tres meses perdido
Cuatro grandes batallas de importancia,
No con ánimo triste ni abatido,
Mas con valor grandísimo y constancia,
Estaban, como atrás habeis oído,
En consejo de guerra haciendo instancia
En darnos otro asalto ; mas la mano
Tomó diciendo así Caupolicano :

Conviene ¡ o gran senado religioso !
Que vencer ó morir determinemos,
Y en solo nuestro brazo valeroso
Como último remedio confiemos :
Las casas, ropa y mueble infrutuoso
Que al descanso nos llaman abracemos,
Que habiendo de morir todo nos sobra,
Y todo con vencer despues se cobra.

Es necesario y justo que se entienda
La grande utilidad que desto viene ; [da
Que no es bien que haya asiento en la hacien-
Cuando el honor aun su lugar no tiene :
Ni es razon que soldado alguno atienda
A mas de aquello que á vencer conviene :
Ni entibie las ardientes voluntades
El amor de las casas y heredades.

Así que, en esta guerra tan reñida
Quien pretende descanso, como digo,
Piense que no hay mas honra, hacienda y
De aquella que quitare al enemigo ; [vida
Que la virtud del brazo conocida
Será el rescate y verdadero amigo,
Pues no ha de haber partido ni concierto
Sino solo matar ó quedar muerto.

Oído allí por los caciques esto,
Muchos suspensos sin hablar quedaron,
Y algunos dellos con turbado gesto,
Enarcando las cejas, se miraron ;
Pero rompiendo aquel silencio puesto
Sobre ello un rato dieron y tomaron,
Hallando en su favor tantas razones
Que se llevó tras sí las opiniones.

Así el valiente Ongolmo, no esperando
Que otro en tal ocasion le precediese,
Aprueba á voces la demanda, instando
En que por obra luego se pusiese.
Siguló este parecer Purén, jurando
De no entrar en poblado hasta que viese
Sin medio ni concierto, á fuerza pura,
Su patria en libertad y paz segura.

Lincoya y Caniomangue, pues, no fueron
En jurar el decreto perezosos,
Que aun mas de lo posible prometieron,
Segun eran gallardos y animosos.
Tambien Rengo y Gualemo se ofrecieron,
Y los demas caciques orgullosos,
Talcaguan, Lemolemo y Orompello ;
Hasta el buen Colocolo vino en ello.

Resueltos, pues, en esto, y decretado
Segun que aqui lo habemos referido,
Tucapelo, que á todo habla callado
Con gran sosiego y con atento oído,
Despues del alboroto sosegado
Y aquel arduo negocio definido,
Puesto en pié levantó la voz ardiente,
Que jamas hablar pudo blandamente,

Diciendo: Capitanes, yo el primero
En lo que el general propone vengo
Por parecerme justo; y así quiero
Que se abraze y asuele cuanto tengo:
En lo demas, al brazo me refiero,
Que si un mes en su fuerza lo sostengo,
Pienso escoger despues á mi contento
El mayor y mejor repartimiento.

Y si algun miserable no concede
Lo que tan justamente le es pedido,
Por enemigo de la patria quede,
Y del militar hábito escluido;
Que ya por nuestra parte no se puede
Venir á ningun medio ni partido.
Sin dejar de perder, pues la contienda
Es sobre nuestra libertad y hacienda.

Así que, yo tambien determinado
De seguir vuestros votos y opiniones,
Aunque parece en tiempo tan turbado
Que nuevo nuevas causas y cuestiones,
Del natural honor estimulado,
Y por otras legítimas razones,
No puedo ya dejar por ningun arte
De echar del todo un gran negocio á parte.

Ya tendreis en memoria el desafio
Que Rengo y yo tenemos aplazado;
Asimismo el que tuve con su tío,
Que quiso mas morir desesperado:
Viendo el gran deshonor y agravio mío,
Y cuanto á mi pesar se ha dilatado,
Quiero, sin esperar á mas rodeo,
Cumplir la obligacion y mi deseo;

Que asaz gloria y honor Rengo ha ganado
Entre todas las gentes, pues se trata
Que conmigo ha de entrar en estacado,
Y así vanaglorioso lo dilata:
Mas yo, de tanta dilacion cansado,
Pues que cada ocasion lo desbarata,
Pido que nuestro campo se fenezca,
Que no es bien que mi crédito padezca:

Que ya Peteguelen, astutamente,
Con apariencia de ánimo engañosa,
A morir se arrojó entre tanta gente,
Por parecerle muerte mas piadosa:

Y así se me escapó mañosamente,
Que fué puro temor y no otra cosa;
Pues si ambicion de gloria le moviera,
De mi brazo la muerte pretendiera.

Tambien Rengo, de industria, cauteloso,
Anda en los enemigos muy metido
Buscando algun estorbo ó modo honroso
Que le escuse cumplir lo prometido;
Y debajo de muestra de animoso
Procura de quedar manco ó tullido,
Y para combatir no habilitado,
Glorioso con me haber desafiado.

Así hablaba el bárbaro arrogante.
Cuando el airado Rengo echando fuego,
Sin guardar atencion se hizo adelante,
Diciendo: La batalla quiero luego,
Que ni tu muestra y fanfarron semblante
Me puede á mí causar desasosiego;
Las armas lo dirán, y no razones
Que son de jactanciosos baladrones.

Arremetiera Tucapel, si en esto
Caupolicán, que á tiempo se previno,
Con presta diligencia en medio puesto,
La voz no le atajara y el camino:
Y con severa muestra y grave gesto,
Reprehendiendo el loco desatino,
Por rematar entre ellos la porfia
Concedió á Tucapel lo que pedia.

Pues el campo y el plazo señalado,
Que fué para de aquel en cuatro dias,
Nacieron en el pueblo alborozado
Sobre el dudoso fin muchas porfias:
Quien apostaba ropa, quien ganado,
Quien tierras de labor, quien granjerías;
Algunos, que ganar no deseaban,
Las usadas mujeres apostaban.

Cercaron una plaza de tablones
En un esento y descubierto llano
Donde los dos indómitos varones
Armados combatesen mano á mano,
Publicando en pregon las condiciones
Por el estilo y término araucano,
Para que á todos manifestó fuese,
Y ninguno ignorancia pretendiese.

Llegado el plazo, al despuntar del día
Con gran gozo de muchos esperado,
Luego la bulliciosa compañía
Comenzó á rodear el estacado.
Era tal el aprieto que no habia
Arbol, pared, ventana ni tejado
De donde descubrirse algo pudiese
Que cubierto de gente no estuviese.

El sol algo encendido y perezoso
Apenas del oriente habia salido,
Cuando por una parte el animoso
Tucapel asomó con gran ruido ;
Por otra pues, no menos orgulloso,
Al mismo tiempo aparecer se vido
El fantástico Rengo muy gallardo,
Ambos con fiera muestra y paso tardo.

Las robustas personas adornadas
De fuertes petos dobles relevados,
Escarcelas, brazales y celadas,
Hasta el empeine de los pies armados :
Mazas cortas de acero barreadas,
Gruesos escudos de metal herrados,
Y al lado izquierdo cada cual ceñido
Un corvo y ancho alfanje guarnecido.

Tenia, señor, la plaza á cada parte
Puertas como palenque de torneo,
Por las cuales el uno y otro Marte
Entran en ancho círculo y rodeo.
Despues que con vistoso y gentil arte
Su término acabaron y paseo,
Airoso cada cual quedó á su lado
Dentro de la gran plaza y estacado.

Hecho por los padrinos el oficio
Cual se requiere en actos semejantes,
Quitando todo escrúpulo y indicio
De ventaja y cautelas importantes,
Cesó luego el estrépito y bullicio
En todos los atentos circunstantes,
Oyendo el son de la trompeta en esto,
Que robó la color de mas de un gesto.

Luego los dos famosos combatientes,
Que la tarda señal solo atendian,
Con bizarros y airosos continentes
En paso igual á combatir movian,
Y descargando á un tiempo los valientes
Brazos, de tales golpes se herian,
Que estuvo oada cual por una pieza
Sobre el pecho inclinada la cabeza.

Redoblan los segundos de manera
Que, aunque fueron pesados los primeros,
Si tal reparo y prevencion no hubiera,
No llegára el combate á los terceros.
¿Quién por estilo igual decir pudiera
El furor destos bárbaros guerreros,
Viendo el valor del mundo en ellos junto,
Y la encendida cólera en su punto ?

Fué de tal golpe Tucapel cargado
Sobre el escudo en medio de la frente,
Que quedó por un rato embelesado,
Suspensos los sentidos y la mente.

Llegó Rengo con otro apresurado,
Pero saltó el efecto diferente,
Que el estruendo del golpe y dolor fiero
Le despertó del sueño del primero.

Serpiente no se vió tan venenoso
Defendiendo á los hijos en su nido,
Como el airado bárbaro furioso,
Mas del honor que del dolor sentido :
Así, fuera de término rabioso,
De soberbia diabólica movido,
Sobre el gallardo Rengo fué en un punto,
Descargando la rabia y maza junto.

Salióle al fiero Rengo favorable
Aquel furor y acelerado brio,
Que la ferrada maza irreparable
El grueso extremo descargó en vacío :
Fué el golpe, aunque furioso, tolerable
Quitándole la fuerza el desvario,
Que á cogerle de lleno, yo creyera
Que con él el combate feneciera.

Mas, aunque fué al soslayo, el atraucano
Se fué un poco al través desvaneciendo ;
Al fin puso en el suelo la una mano,
Sostener la gran carga no pudiendo ;
Pero viendo el peligro no liviano,
Sobre el fuerte contrario revolviendo,
Con su desenvoltura y maza presta
Le vuelve aun mas pesada la respuesta.

Era cosa admirable la fiera
De los dos en valor al mundo raros,
La providencia, el arte, la destreza,
Las entradas, heridas, y reparos,
Tanto, que temo ya de mi torpeza
No poder por sus términos contarlos
La mas reñida y singular batalla
Que en relacion de bárbaros se halla.

Así el fiero combate igual andaba,
Y el golpear de un lado y de otro espeso,
Que el mas templado golpe no dejaba
De magullar la carne ó romper hueso.
El aire cerca y lejos retumbaba
Lleno de estruendo y de un aliento grueso,
Que era tanto el rumor y batería
Que un ejército grande parecia.

Dió el fuerte Rengo un golpe á Tucapel,
Batiéndole de suerte la celada
Que vió lleno de estrellas todo el suelo,
Y la cabeza le quedó atronada ;
Pero en sí vuelto, blasfemando al cielo,
Con aquella pujanza aventajada,
Hirió tan presto á Rengo al desviarse
Que no tuvo lugar de repararse.

Cayó el pesado golpe en descubierto,
Cargando á Rengo tanto la cabeza
Que todos le tuvieron ya por muerto,
Y estuvo adormecido una gran pieza;
Mas del mismo peligro al fin despierto
La abollada celada se endereza,
Y sobre Tucapel furioso aguija,
Que la maza rompió por la manija.

Mas, viéndole sin maza en esta guerra,
Que en dos trozos saltó lejos quebrada,
La suya con desprecio arroja en tierra,
Poniendo mano á la fornida espada.
En esto Tucapel otra vez cierra,
La suya fuera en alto levantada; [no
Mas Rengo hurtando el cuerpo á la una ma-
Hizo que descargase el golpe en vano.

Llegó el cuchillo al suelo, y gran pedazo,
Aunque era duro, en él quedó enterrado,
Y en este impedimento y embarazo
Fué Tucapel herido por un lado,
De suerte que el siniestro guarda brazo
Con la carne al través cayó cortado,
Y procurando segundar no pudo,
Que vió calar el gran cuchillo agudo.

Debajo del escudo recogido
Rengo el desaforado golpe espera,
El cual fué en dos pedazos dividido
Con la cresta de acero y la mollera:
El bárbaro quedó desvanecido,
Y por poco en el suelo se tendiera;
Mas el esfuerzo raro y ardimiento
Venció al grave dolor y desatiento.

No por esto medroso se retira,
Antes hacer cruda venganza piensa,
Y así lleno de rabia, ardiendo en ira,
Acrecentada por la nueva ofensa,
Furioso de revés un golpe tira
Con la estrema pujanza y fuerza inmensa,
Que á no topar tan fuerte la armadura
Le dividiera en dos por la cintura.

Metióse tan á dentro que no pudo
Salir del enemigo ya vecino,
Por lo cual, arrojando el roto escudo,
Valerse de los brazos le convino.
Tucapel, que robusto era y membrudo,
Al mismo tiempo le salió al camino,
Echándole los suyos de manera
Que un grueso y duro roble deshiciera.

Pero topó con Rengo, que ninguno
Le llevaba ventaja en la braveza,
De diez, de seis, de dos él era el uno
De mas agilidad y fortaleza.

Llegados á las presas, cada uno
Con viva fuerza y con igual destreza
Tientan y buscan de una y de otra parte
El modo de vencer la industria y arte.

Así que, pecho á pecho forcejando,
Andaban en furioso movimiento,
Tanto los duros brazos añadiendo
Que apenas recibir pueden aliento;
Y al arte nuevas fuerzas ayuntando,
Aspira cada cual al vencimiento,
Procurando por fuerza, como digo,
De poner en el suelo al enemigo.

Era, cierto, espectáculo espantoso,
Verlos tan recia y duramente asidos,
Llenos de sangre y de un sudor copioso
Los rostros y los ojos encendidos:
El aliento ya grueso y presuroso,
El forcejar, gemir, y los ronquidos,
Sin descansar un punto en todo el día,
Ni haber ventaja alguna ó mejoría.

Mas Tucapel ardiendo en viva saña,
Teniéndose por flojo y afrentado,
Ara y revuelve toda la campaña,
Cargando recio deste y de aquel lado.
Rengo con gran destreza y cauta maña,
Recogido en su fuerza y reportado,
Su opinion y propósito sostiene
Y en igual esperanza se mantiene.

Viendo, pues, al contrario algo metido,
Le quiso rebatir el pié derecho;
Mas Tucapel, á tiempo recogido,
Lo suspende de tierra sobre el pecho,
Y entre los duros músculos ceñido
Le estremece, sacude y tiene estrecho,
Tanto que con el recio apretamiento
No le deja tomar tierra ni aliento.

En esto, pues, creyendo fácilmente
De aquella suerte rematar la guerra,
Rengo, que era diestrisimo y valiente,
Hizo pié con gran fuerza y cobró tierra:
Donde á un tiempo estribando reciamente,
De un fuerte rodeon sé desafierra,
Llevándose en las manos apretado
Cuanto en la dura presa habia agarrado.

Fué Tucapel un rato descompuesto,
Dando de un lado y de otro zancadillas,
Y Rengo de la fuerza que habia puesto
Hincó en el suelo entrambas las rodillas:
Ambos corrieron á las armas presto,
Rajando los escudos en astillas,
Con tempestad de golpes presurosos
Mas fuertes que al principio y mas furiosos.

Estaban los presentes admirados
De aquel duro teson y valentia ,
Viéndolos en mil partes ya llagados
Y la sangre que el suelo humedecía ,
Los arneses y escudos destrozados ,
Y que ningun partido y medio habia ,
Sino solo quedar el uno muerto ,
Aunque morir los dos era mas cierto.

Dió Rengo á Tucapel una herida ,
Cogiéndole al soslayo la rodela ,
Que, aunque de gruesos cercos guarnecida,
Entró como si fuera blanda suela.
No quedó allí la espada detenida ,
Que gran parte cortó de la escarcela
Y un doble zaragüel de ñudo grueso ,
Penetrando la carne hasta el hueso.

No se vió corazon tan sosegado
Que no diese en el pecho algun latido ,
Viendo la horrenda muestra y rostro alirado
Del impaciente bárbaro ofendido ,
Que, el roto escudo lejos arrojado ,
De un furor infernal ya poseído ,
De suerte alzó la espada , que yo os juro
Que nadie allí pensó quedar seguro.

¡Guarte, Rengo, que baja! guarda! guarda!
Con gran rigor y furia acelerada
El golpe de la mano mas galiarda
Que jamas gobernó bárbara espada.
Mas quien el fin deste combate aguarda
Me perdone si dejo destroncada
La historia en este punto, porque creo
Que así me esperará con mas deseo.

FIN DE LA SEGUNDA PARTE.

LA ARAUCANA.

PARTE TERCERA.

ESTA tercera parte la imprimió Ercilla en 1589, publicándola reunida á las dos anteriores en el siguiente de 1590 : contenia entonces solamente hasta el canto XXXV inclusive, y así se repitió en Antuerpia en 1597 por Andres Baxii; pero despues añadió el autor algunos retazos intercalados, uno de seis octavas hácia la mitad del canto XXXII, y otro largo al fin del XXXIV, con el cual formó los cantos XXXV y XXXVI, rematando el XXXVII con el mismo que en la primera edicion era el XXXV. Uno y otro trozos se marcan al principio con una † y al fin con una * para que los lectores tengan cabal idea de lo que constituia la obra en su primera edicion, y de lo que ha sido posteriormente; pues siempre ha continuado reimprimiéndose con estas añadiduras.

CANTO XXX.

Contiene este canto el fin que tuvo el combate de Tucapel y Rengo. Asimismo lo que Pran, araucano, pasó con el indio Andresillo, yanacona de los españoles.

CUALQUIERA desafio es reprobado
Por ley divina y natural derecho
Cuando no va el designio enderezado
Al bien comun y universal provecho;
Y no por causa propia y fin privado,
Mas por autoridad pública hecho,
Que es la que en los combates y estacadas
Justifica las armas condenadas.

Muchos querrán decir que el desafio
Es de derecho y de costumbre usada,
Pues con el ser del hombre y albedrio
Juntamente la ira fué criada;
Pero sujeta al freno y señorío
De la razon, á quien encomendada
Quedó, para que así la corrigiese
Que los términos justos no escediese.

Y el profeta nos da por documento
Que en ocasion y á tiempo nos airemos,
Pero con tal templanza y regimiento,
Que de la raya y punto no pasemos;
Pues, dejados llevar del movimiento,
El ser y la razon de hombres perdemos;
Y es visto que difieren en muy poco
El hombre alrado y el furioso loco.

Y aunque se diga, y es verdad, que sea
Impetu natural el que nos lleva,
Y por la alteracion de ira se vea
Que á combatir la voluntad se mueva:
La ejecucion, el acto, la pelea,
Es lo que se condena y se reprueba,
Cuando aquella pasion que nos induce
Al yugo de razon no se reduce.

Por donde claramente, si se mira,
Parece, como parte conveniente,
Ser en el hombre natural la ira,
En cuanto á la razon fuere obediente:
Y, en la causa comun puesta la mira,
Puede contra el campión el combatiente
Usar della en el tiempo necesario
Como contra legitimo adversario.

Mas si es el combatir por gallardia,
O por jactancia vana ó alabanza,
O por mostrar la fuerza y valentia,
O por rencor, por odio ó por venganza;
Si es por declaracion de la porfia
Remitiendo á las armas la probanza,
Es el combate injusto, es prohibido,
Aunque esté en la costumbre recebido.

Tenemos hoy la prueba aquí en la mano
De Rengo y Tucapel, que, peleando
Por solo presuncion y orgullo vano,
Como fieras se están despedazando :
Y con protervia y ánimo inhumano
De llegarse á la muerte trabajando,
Estaban ya los dos tan cerca della
Cuanto lejos de justa su querella.

Digo que los combates, aunque usados,
Por corrupcion del tiempo introducidos,
Son de todas las leyes condenados
Y en razon militar no permitidos :
Salvo en algunos casos reservados,
Que serán á su tiempo referidos ;
Materia á los soldados importante,
Segun que lo véremos adelante.

Déjolo aquí indeciso, porque viendo
El brazo en alto á Tucapel alzado,
Me culpo, me castigo y reprehendo
De haberle tanto tiempo así dejado.
Pero á la historia y narracion volviendo,
Me oistes ya gritar á Rengo airado
Que bajaba sobre él la fiera espada
Por el gallardo brazo gobernada.

El cual, viéndose junto y que no pudo
Huir del grave golpe la caída,
Alzó con ambas manos el escudo,
La persona debajo recogida :
No se detuvo en él el filo agudo,
Ni bastó la celada, aunque fornida,
Que todo lo cortó, y llegó á la frente,
Abriendo una abundante y roja fuente.

Quedó por grande rato adormecido,
Y en plé difícilmente se detuvo,
Que, del recio dolor desvanecido,
Fuera de acuerdo vacilando anduvo :
Pero volviendo á tiempo en su sentido,
Visto el último término en que estuvo,
De manera cerró con Tucapel
Que estuvo en punto de batirle al suelo.

Hallóle tan vecino y descompuesto,
Que por poco le hubiera trabucado,
Que de la gran pujanza que había puesto
Anduvo de los piés desbaratado ;
Pero volviendo á recobrarse presto,
Viéndose del contrario así aferrado
Le echó los fuertes y nudosos brazos,
Pensando deshacerle en mil pedazos :

Y con aquella fuerza sin medida
Le suspende, sacude y le rodea ;
Mas Rengo, la persona recogida,
La suya á tiempo y la destreza emplea.

No la falta de sangre allí vertida,
Ni el largo y gran teson en la pelea
Les menguaba la fuerza y ardimiento,
Antes iba el furor en crecimiento.

En esto Rengo á tiempo el pié trocado
Del firme Tucapel ciñó el derecho,
Y entre los duros brazos apretado
Cargó sobre él con fuerza el duro pecho :
Fué tanto el forcejar que ambos de lado,
Sin poderlo escusar, á su despecho,
Dieron á un tiempo en tierra, de manera
Como si un muro ó torreón cayera.

Pero con rabia nueva y mayor fuego
Comienzan por el campo á revolcarse,
Y con puños de tierra á un tiempo luego
Procuran y trabajan por cegarse :
Tanto que al fin el uno y otro ciego,
No pudiendo del hierro aprovecharse,
Con las agudas uñas y los dientes
Se muerden y apedazan impacientes.

Así, fieros, sangrientos y furiosos,
Cual ya debajo, cual ya encima andaban,
Y los roncacos aceros presurosos
Del apretado pecho resonaban :
Mas no por esto un punto vagarosos
En la rabia y el impetu aflojaban,
Mostrando en el teson y larga prueba
Criar aliento nuevo y fuerza nueva.

Eran pasadas ya tres horas cuando
Los dos campeones, de valor iguales,
En la creciente furia declinando,
Dieron muestra y señal de ser mortales :
Que las últimas fuerzas apurando,
Sin poderse vencer, quedaron tales
Que ya en parte ninguna se movían,
Y mas muertos que vivos parecían.

Estaban par á par desacordados,
Faltos de sangre, de vigor y aliento,
Los pechos garleando levantados,
Llenos de polvo y de sudor sangriento ;
Los brazos y los piés enclavijados
Sin muestra ni señal de sentimiento ;
Aunque de Tucapel pudo notarse
Haber mas porfiado á levantarse.

La pierna diestra y diestro brazo echado
Sobre el contrario á la sazon tenía,
Lo cual de sus amigos fué juzgado
Ser notoria ventaja y mejoría.
Y aunque esto es hoy de muchos disputado,
Ninguno de los dos se rebullía,
Mostrando ambos de vivos solamente
El ronco aliento y corazon latiente.

El gran Caupolican, que asistiendo
Como juez de la batalla estaba,
El grave caso y pérdida sintiendo,
Aprieta en la estacada plaza entraba:
El cual sin detenerse un punto, viendo
Que alguna sangre y vida les quedaba,
Los hizo levantar en dos tabloncillos
A doce los mas inclitos varones;

Y siguiendo detras con todo el resto
De la nobleza y gente mas preciada,
Fué con honra solemne y pompa puesto
Cada cual en su tienda señalada:
Donde acudiendo á los remedios presto,
Y la sangre con tiempo restañada,
La cura fué de suerte que la vida
Les fué en breve sazon restituída.

Pasado el punto y término temido,
Iban los dos á un tiempo mejorando,
Aunque del caso Tucapel sentido,
No dejaba curarse braveando:
Pero el prudente general sufrido,
Con blandura la cólera templando,
Así de poco en poco le redujo
Que á la razon doméstico le trujo.

Quedó entre ellos la paz establecida,
Y con solemnidad capitulado
Que en todo lo restante de la vida
No se tratase mas de lo pasado,
Ni por cosa de nuevo sucedida
En público lugar ni reservada
Pudiesen combatir ni armar cuestiones,
Ni atravesarse en dichos ni en razones;

Mas siempre como amigos generosos
En todas ocasiones se tratasen,
Y en los casos y trances peligrosos
Se acudiesen á tiempo y ayudasen.
Convenidos así los dos famosos,
Porque mas los conciertos se afirmasen,
Comieron y bebieron juntamente,
Con grande aplauso y fiesta de la gente.

Dejarélos aquí desta manera
En su conformidad y ayuntamiento,
Que me importa volver á la ribera
Del rio, que muda nombre en cada asiento:
Pues ha mucho que falto y ando fuera
De nuestro molestado alojamiento,
Para decir el punto en que se halla
Después del trance y última batalla.

Luego que la victoria conseguimos
Con mas pérdida y daño que ganancia,
Al fuerte á mas andar nos recogimos
Que estaba del lugar larga distancia:

Y aunque poco después, señor, tuvimos
Otros muchos reencuentros de importancia,
No sin costa de sangre y gran trabajo,
Iré, por no cansaros, al atajo;

Y, pasando en silencio otra batalla
Sangrienta de ambas partes y reñida,
Que, aunque por no ser largo aquí se calla,
Será de otro escritor encarecida;
Vista de municion y vitualla
La plaza por dos meses bastecida,
Pareció por entonces provechoso
Dejar por capitán allí á Relinoso.

Que las demas ciudades, trabajadas
De las pesadas guerras, nos llamaban,
Y las leyes sin fuerza arrinconadas,
Aunque mudas, de lejos voceaban:
Las cosas de su asiento desquiciadas
Todos sin gobernarse gobernaban,
Estando de perderse el reino á canto
Por falta de gobierno habiendo tanto.

Mas viendo la comarca tan poblada,
Fértil de todas cosas y abundante,
Para fundar un pueblo aparejada,
Y el sitio á la sazon muy importante,
Quedó primero la ciudad trazada,
De la cual hablarémos adelante, [mento,
Que aunque de buen principio y funda-
Mudó después el nombre y el asiento.

Dejando, pues, en guarda de la tierra
Los mas diestros y pláticos soldados,
En orden de batalla y son de guerra
Rompimos por los términos vedados;
Y atravesando de Purén la sierra,
De la hambre y las armas fatigados,
A la Imperial llegamos salvamente,
Donde hospedada fué toda la gente.

Puso el gobernador luego en llegando
En libertad las leyes oprimidas,
La justicia y costumbres reformando
Por los turbados tiempos corrompidas,
Y el esceso y desórdenes quitando
De la nueva codicia introducidas;
En todo lo demas por buen camino
Dió la traza y asiento que convino.

No habíamos aun los cuerpos satisfecho
Del sueño y hambre misera transida,
Cuando tuvimos nueva que de hecho
Toda la tierra en torno removida,
Rota la tregua y el contrato hecho,
Viendo así nuestra fuerza dividida,
Ayuntaban la suya, con motivo
De no dejar presidio ni hombre vivo.

Luego, pues, hasta treinta apercebidos
De los que mas en orden nos hallamos,
Por la espesura de Tirú metidos
La barrancosa tierra atravesamos,
Y los tomados pasos desmentidos;
No con pocos rebatos arribamos,
Sin parar ni dormir noche ni día,
Al presidio español y compañía,

Donde ya nuestra gente había tenido
Nueva del trato y tierra rebelada,
Que por extraño caso acontecido
De la junta y designio fué avisada;
Y habiendo alegremente agradecido
El socorro y ayuda no pensada,
Nos dió del caso relacion entera,
El cual pasa, señor, desta manera:

El araucano ejército entendiendo
Que su próspera suerte declinaba,
Y que Caupolicán iba perdiendo
La gran figura en que primero estaba,
En secretos concilios discuriendo
Del capitán ya odioso murmuraba,
Diciendo que la guerra iba á lo largo
Por conservar la dignidad del cargo,

No con tan suelta voz y atrevimiento
Que el mas libre y osado no temiese,
Y del menor edicto y mandamiento
Cuanta una sola minima escudiese:
Que era tanto el castigo y escarmiento,
Que no se vió jamas quien se atreviese
A reprobár el orden por él dado,
Segun era temido y respetado.

Pero temiendo, al fin, como prudente,
El revolver del hado incontrastable,
Y la poca obediencia de su gente,
Viéndole ya en estado miserable,
Que la buena fortuna fácilmente
Lleva siempre tras sí la fe mudable;
Y un mal suceso y otro cada día
La mas ardiente devoción resfría,

Quiso, dando otro tiento á la fortuna,
Que del todo con él se declarase,
Y no dejar remedio y cosa alguna
Que para su descargo no intentase:
Entre muchas, al fin, resuelto en una,
Antes que su intencion comunicase,
Con la presteza y orden que convino,
De municiones y armas se previno.

No dando, pues, lugar con la tardanza
A que el mico el peligro examinase,
Y algun suceso y subita mudanza
Los ánimos del todo resfriase,

Con animosa muestra y confianza
Mandó que de la gente se aprestase
Al tiempo y hora de silencio mudo
El mas copioso número que pudo.

Hizo una larga plática al senado,
En la cual resolvió que convenia
Dar el asalto al fuerte por el lado
De la posta de Ongolmo al mediodía,
Que de cierto espion era avisado
Como la gente que en defensa habia,
Demas de estar segura y descuidada,
Era poca, bisoña y desarmada:

Que el capitán ausente había llevado
La plática en la guerra y escogida,
De no volver atras determinado
Hasta dejar la tierra reducida:
Y en las nuevas conquistas ocupado,
Sin poder ser la plaza socorrida,
En breve por asaltos fácilmente
Podían entrarla y degollar la gente.

Fué tan grave y severo en sus razones,
Y tal la autoridad de su presencia,
Que se llevó los votos y opiniones
En gran conformidad sin diferencia:
Y con ánimo y firmes intenciones
Le juraron de nuevo la obediencia,
Y de seguir, hasta morir, de veras,
En entrambas fortunas sus banderas.

Luego Caupolicano resuelto
Habló con Fran, soldado artificioso,
Simple en la muestra, en el aspecto bruto,
Pero agudo, sutil y cauteloso,
Prevenido, sagaz, mañoso, astuto,
Falso, disimulado, malicioso,
Lenguaz, ladino, práctico, discreto,
Cauto, pronto, solícito y secreto.

El cual en puridad bien instruido
En lo que el arduo caso requería,
De pobre ropa y parecer vestido,
Del presidio español tomó la vía,
Y fingiendo ser indio foragido
Se entró por la cristiana ranchería
Entre los indios mozos de servicio,
Dando en la simple muestra dello indicio;

Debajo de la cual miraba atento
Sin mostrar atencion, lo que pasaba,
Y con disimulado advertimiento
Los ocultos designios penetraba:
Tal vez entrando en el guardado asiento,
En la figura rústica, notaba
La gente, armas, el orden, sitio y traza,
Lo mas fuerte y lo flaco de la plaza.

Por otra parte, oyendo y preguntando
A las personas menos recatadas,
Iba mañosamente escudriñando
Los secretos y cosas reservadas :
Y aquí y allí los ánimos tentando
Buscaba con razones disfrazadas
Vaso capaz y suficiente seno
Donde vaciar pudiese el pecho lleno.

Tentando, pues, los vados y el camino
Por donde el trato fuese mas cubierto,
De tiento en tiento y lance en lance vino
A dar consigo en peligroso puerto ;
Que engañado de un bárbaro ladino,
Andresillo llamado, de concierto
Salieron juntos á buscar comida,
Cosa á los yanaconas permitida ;

Y con dobles y equívocas razones,
Que Pran á su propósito trala ,
Vino el otro á decir las vejaciones
Que el araucano estado padecía,
Los insultos, agravios, sinrazones,
Las muertes, robos, fuerza y tiranía ;
Trayendo á la memoria lastimada
El bien perdido y libertad pasada.

Visto el crédulo Pran que había salido
Tan presto el falso amigo á la parada ,
Hallando voluntad y grato oído
Y el tiempo y la ocasion aparejada ,
De la engañosa muestra persuadido,
El disface y la máscara quitada ,
Abrió el secreto pecho y echó fuera
La encubierta intencion desta manera ,

Diciéndole : Si sientes, o soldado,
La pérdida de Arauco lamentable
Y el infelice término y estado
De nuestra opresa patria miserable,
Hoy la fortuna y poderoso hado ,
Mostrándonos el rostro favorable,
Ponen solo en tu mano libremente
La vida y salvacion de tanta gente :

Que el gran Caupolicano, que en la tierra
Nunca ha sufrido igual ni competencia,
Y en paz ociosa y en sangrienta guerra
Tiene el primer lugar y la obediencia,
Quiere, viendo el valor que en tí se encierra,
Tu industria grande y grande suficiencia,
Fiar en ocasion tan oportuna
El estado comun de tu fortuna ;

Y que á tí, como causa , se atribuya
El principio y el fin de tan gran hecho ,
Siendo toda la gloria y honra tuya ,
Tuya la autoridad, tuyo el provecho :

Sola una cosa quiere que sea suya,
Con la cual queda ufano y satisfecho ,
Que es haber elegido tal sugeto
Para tan gran y importante efeto.

Pues á tí libremente cometido
Puede suceso próspero esperarse ,
Y á tu dichosa y buena suerte asido
Quiere llevado della aventurarse :
Y así en figura humilde travestido ,
Porque de mí no puedan recatarse ,
Vengo, cual ves , para que deste modo
Te dé yo parte dello y seas el todo ,

Haciéndote saber como querría
(Si no es de algun oculto inconveniente)
Dar el asalto al fuerte á medio día
Con furia grande y número de gente ;
Por haberle avisado cierta espía
Que en aquella sazón seguramente
Descansan en sus lechos los soldados
De la molesta noche trabajados :

Y sin recato la ferrada puerta ,
No siendo á nadie entonces reservada ,
Franca de par en par siempre está abierta ,
Y la gente durmiendo descuidada :
La cual , de salto fácilmente muerta ,
Y la plaza despues desmantelada ,
En la region antártica no queda
Quien resistir nuestra pujanza pueda.

Así que , de tu ayuda confiado ,
Que todo se lo allana y asegura ,
Cerca de aquí tres leguas ha llegado
Cubierto de la noche y sombra oscura ;
A donde, de su ejército apartado ,
Debajo de palabra y fe segura
Quiere comunicar solo contigo
Lo que sumariamente aquí te digo.

Ensancha, ensancha el pecho, que si quieres
Gozar desta ventura prometida ,
Demas del grande honor que consigueres
Siendo por tí la patria redemida ,
Solo á tí deberás lo que tuvieres ,
Y á tí te deberán todos la vida ,
Siendo siempre de nos reconocido
Haberla de tu mano recibido.

Mira , pues , lo que desto te parece ,
Conoce el tiempo y la ocasion dichosa ,
No seas ingrato al cielo, que te ofrece
Por solo que la acetes tan gran cosa :
Da la mano á tu patria , que perece
En dura servidumbre vergonzosa ;
Y pide aquello que pedir se puede ,
Que todo desde aquí se te concede.

Dió fin con esto á su razon, atento
Al semblante del indio sosegado,
Que sin alteracion y movimiento
Hasta acabar la plática habia estado;
El cual con rostro y parecer contento,
Aunque con pecho y ánimo doblado,
A las ofertas y razon propuesta
Dió sin mas detenerse esta respuesta :

¿ Quién pudiera aquí dar bastante indicio
De mi intrínseco gozo y alegría
De ver que esté en mi mano el beneficio
De la cará y amada patria mia ?
Que ni riqueza, honor, cargo ni oficio,
Ni el gobierno del mundo y monarquía
Podrán tanto conmigo en este hecho
Cuanto el comun y general provecho :

Que sufrir no se puede la insolencia
Desta ambiciosa gente desfrenada,
Ni el disoluto imperio y la violencia
Con que la libertad tiene usurpada;
Por lo cual la divina Providencia
Tiene ya la sentencia declarada,
Y el ejemplar castigo merecido
Al araucano brazo cometido.

Vuelve á Caupólican , y de mi parte
Mi pronta voluntad le ofrece cierta ,
Que cuanto en esto quieras alargarte
Te sacaré yo á salvo de la oferta :
Y mañana, sin duda, por la parte
De la inculta marina mas desierta
Seré con él, do trataremos largo
Desto que desde aquí tomo á mi cargo.

Por la sospecha que nacer podría
Será bien que los dos nos apartemos ;
Y deshecha por hoy la compañía,
A donde nos aguardan arribemos :
Que mañana de espacio á medio día
Con mayor libertad nos hablaremos,
Y de mí quedarás mas satisfecho : [trecho.
A Dios, que es tarde ; á Dios, que es largo el

Así luego partieron el camino,
Llevándole diverso y diferente,
Que el uno al araucano campo vino
Y el otro á donde estaba nuestra gente :
El cual con gozo y ánimo malino,
Hablando al capitán secretamente,
Le dijo punto á punto todo cuanto
Oirá quien escuchare el otro canto.

CANTO XXXI.

Cuenta Andresillo á Reinoso lo que con Pran dejaba concertado. Habla con Caupolican cautelosamente, el cual, engañado, viene sobre el fuerte, pensado hallar á los españoles durmiendo.

La mas fea maldad y condenada
Que mas ofende á la bondad divina
Es la traicion sobre amistad forjada,
Que al cielo, tierra y al infierno indina :
Que aunque el señor de la traicion se agra-
Quiere mal al traidor y le abomina : [da,
Tal es este nefario maleficio,
Que indigna al que recibe el beneficio.

Raras veces veréis que el alevoso
En estado seguro permanece,
De nadie amado, á todo el mundo odioso,
Que el mismo interesado le aborrece :
Amigo en todo tiempo sospechoso :
Aunque trate verdad no lo parece ;
Y al cabo no se escapa del castigo
Que la misma maldad lleva consigo.

Si en ley de guerra es pérfido el que ofende
Debajo de seguro al enemigo,
¿ Qué será aquel que al enemigo vende
La libertad y sangre del amigo,

Y el que con rostro de leal pretende
Ser traidor á su patria, como digo,
Poniéndole con odio y rabia tanta
El agudo cuchillo á la garganta ?

Guardarse puede el sabio recatado
Del público enemigo conocido,
Del perverso, insolente, del malvado,
Pero no del traidor nunca ofendido :
Que en hábito de amigo disfrazado,
El desnudo puñal lleva escondido :
No hay contra el desleal seguro puerto,
Ni enemigo mayor que el encubierto.

La prueba es Andresillo, que dejaba
Al amigo engañado y satisfecho ;
El cual, con la gran priesa que llevaba,
En poco espacio atravesó gran trecho :
Y puesto ante Reinoso, el cual estaba
Seguro y descuidado de aquel hecho,
Preciándose el traidor de su malicia,
Della y de la traicion le dió noticia

Diciéndole : Sabrás que usando el hado
Hoy de piadoso término contigo,
Las cosas de manera ha rodeado
Que puedo ser te provechoso amigo :
Pues en mi voluntad libre ha dejado
La muerte ó salvacion de tu enemigo,
Remitiendo á las manos de Andresillo
La arbitraria sentencia y el cuchillo.

Mas negando la deuda y fe debida
A mi tierra y nacion, por tu respeto,
Quiero, señor, sacrificar la vida
Por escapar la tuya deste aprieto :
Y en contra de mi patria aborrecida
Volver las armas y áspero decreto,
Desviando gran número de espadas
Que están á tu costado enderezadas.

Tras esto allí le dijo todo cuanto
Con Fran le sucedió y habels oído,
Que si me acuerdo, en el pasado canto
Lo tengo largamente referido.
Quedó Reinoso atónito de espanto,
Y con ánimo y rostro agradecido
Los brazos amorosos le echó al cuello
Dándole encarecidas gracias dello ;

Y alabando la astucia y artificio
Con que del trato doble usado habla,
Exageró el famoso y gran servicio
Que á todo el reino y cristiandad hacia ;
Diciendo que tan grande beneficio
Siempre en nuestra memoria duraría,
Y con honroso premio de presente
Sería remunerado largamente.

Quedaron, pues, de acuerdo que otro día,
Sin que noticia dello á nadie diese,
En el tiempo y lugar que puesto habla
Con el vecino capitán se viese :
Que de la vista y habla entendería
Lo que mas al negocio conviniese,
Trayéndole por mañas y rodeo
Al esperado fin de su deseo.

Hizo, pues, así ; pero antes desto,
A la salida de un espeso valle
Halló al amigo en centinela puesto,
Esperándole ya para guialle ;
Donde Caupolicán con ledo gesto,
Saliendo algunos pasos á encontralle,
Adelantado un trecho de su gente,
Le recibió amorosa y cortesmente,

Diciendo : ¡ O capitán ! hoy por el cielo
En esta dignidad constituido,
A quien la redencion del patrio suelo
Justa y méritamente ha cometido ;

Bien sé que solo con honrado celo
De virtud propia y de valor movido,
Aspiras á arribar do ningún hombre
Tendrá puesto adelante mas su nombre :

Y habiendo de tu pecho penetrado
El intento y designio valeroso,
De tu fortuna próspera guiado,
Que promete suceso venturoso,
Estoy resuelto, estoy determinado
Que con golpe de gente numeroso
Demos, siendo tú solo nuestra guia,
Sobre el fuerte español á medio día ;

Para lo cual ha sido mi venida
Sorda y secretamente en esta parte,
Donde, siendo tu boca la medida,
Quiero del justo premio asegurarte,
Y ver si á ti esta empresa cometida
Quieres della y nosotros encargarte,
Dando, como cabeza y dueño, en todo
El orden, la instruccion, la traza y modo ;

Que, demas de las honras, te aseguro
De parte del senado un señorío,
Y por el fuerte Eponamón te juro
Que este será escogido á tu albedrío :
En tus manos me pongo y aventuro,
Y á tu buen parecer remito el mío,
Para que des el orden que convega
Y el esperado bien no se detenga ;

Pues con tu ayuda y mi esperanza cierta,
Que me prometen próspera jornada,
En una parte oculta y encubierta
Tengo cerca de aquí mi gente armada ;
Y antes que sea de alguno descubierta
Y la plaza enemiga preparada,
Que es el peligro solo que esto tiene,
Apresurar la ejecucion conviene.

Resuélvete ¡ o varón ! y determina,
Como de ti se espera, brevemente,
Que detrás deste monte á la marina
Está el copioso ejército obediente :
Y porque puedas ver la disciplina,
Los ánimos, las armas y la gente,
Podrás llegar allá, que aquí te aguardo
Con esperanza y ánimo gallardo.

El traidor pertinaz, que atento estaba
A cuanto el general le prometía,
No la oferta ni el premio le mudaba
De la fea maldad que cometía :
Bien que, algún tanto tímido, dudaba
Viendo de aquel varón la valentía,
El ser gallardo y el feroz semblante,
La proporcion y miembros de gigante.

Venia el robusto y grande cuerpo armado
De una fuerte coraza barreada,
Y un dragon escamoso relevado
Sobre el alto crestón de la celada;
En la derecha su bastón ferrado,
Ceñida al lado una tajante espada,
Representando en talle y apostura
Del furibundo Marte la figura.

Visto por Andresillo cuán barato
Podía salir con el malvado hecho,
Teniendo en su traición y doble trato
Andado en poco tiempo tanto trecho,
Con alegre semblante y rostro grato,
Aunque con doble y engañoso pecho,
Hincando ambas rodillas en el llano,
Tal respuesta volvió á Caupolicano:

¡O gran Apó! no pienses que movido
Por honra, por riqueza ó por estado
A tus pies y obediencia soy venido,
A servirte y morir determinado;
Que todo lo que aquí me has ofrecido
Y lo que puede mas ser deseado
No me provoca tanto ni me instiga
Cuanto la gran razón que á ello me obliga!

Gracias al cielo doy, pues mi esperanza,
En tu prudencia y gran valor fundada,
La siento ya con próspera bonanza
Ir al derecho puerto encaminada:
Y porque no nos dañe la tardanza
Será bien que apresures la jornada,
Siguiendo la fortuna, que se muestra
Declarada en favor de parte nuestra;

Que nuestros enemigos sin recelo,
A las armas de noche acostumbrados,
Cuando va el sol en la mitad del cielo
Descansan en sus toldos desarmados:
Y desnudos y echados por el suelo,
En vino y dulce sueño sepultados,
Pasa la ardiente siesta en gran reposo
Hasta que el sol declina caluroso.

Y si estás, como dices, prevenido,
Y la gente vecina en ordenanza,
Que goces luego la ocasión te pido,
No dejando pasar esta bonanza:
Que el tiempo es malo de cobrar, perdido,
Mayormente si daña la tardanza;
Y pues no te detiene cosa alguna
No detengas tus hados y fortuna;

Que á darte la victoria yo me obligo,
No por el galardón que dello espero,
Que la virtud la paga trae consigo
Y ella misma es el premio verdadero:

Basta lo que en servirte yo consigo;
Y así graciosamente me prefiero
De ponerte sin pérdida en la mano
La desnuda garganta del tirano.

Mañana disfrazado, al tiempo cuando
Vaya el sol en mitad de su jornada,
Vendrá á mi estancia Pran, donde aguardaré
Su venida deseada; [dando
Y en el presidio y franca plaza entrando,
Verá la gente entonces entregada
Al ordinario y descuidado sueño,
Sin prevención, y al parecer sin dueño.

Esta noche, callada y quietamente,
Desviada á la diestra del camino,
Venga á ponerse en escuadrón la gente
Una milla del fuerte y mas vecino:
Y cuando asome el sol por el oriente,
Echada en recogido remolino,
Bajas las armas por la luz del día,
Aguarde allí el aviso y orden mía.

Quiero ver, pues que dello eres servido,
(Por ir del todo alegre y satisfecho)
Tu dichoso escuadrón, constituido
Para tan alto y señalado hecho;
Por quien Arauco ya restituido
En sus primeras fuerzas y derecho,
Echada la española tiranía,
Estenderá su nombre y monarquía.

Quedó Caupolicano de manera
Que tuvo el trato y hecho por seguro,
Diciéndole razones, que moviera
No un corazón movable pero un muro:
Y en señal de firmeza verdadera
Le dió un lucido llanto de oro puro
Y un grueso mazo de cbaquirá prima,
Cosa entre ellos tenida en grande estima;

Y del alegre Pran acompañado
Al pie de un alto cerro montuoso
Vió el araucano ejército emboscado;
De brava gente y número copioso:
Quedó el traidor de verlo algo turbado,
Y en la falsa y mudable fe dudoso;
Que en el ánimo vario y movedido
Hace el temor lo que virtud no hizo.

Pero ya la maldad apoderada,
Dándole espuelas y ánimo bastante,
La duda tropelló representada,
Llevando el mal propósito adelante:
Y así, encubriendo la intención dañada,
Con mentirosas muestras y semblante
Loó el traidor encarecidamente
El sitio, el orden, armas y la gente;

Y despues de inquerir y haber notado
Lo que notar entonces convenia ,
Visto el grande aparato , y tanteado
La gente armada y cantidad que habla ,
Advertido de todo y enterado,
Llegó al presidio al rematar del dia ,
A donde le esperaba ya Reinoso ,
De su larga tardanza sospechoso.

Hizo con singular advertimiento
De su jornada relacion copiosa ,
Dándole mayor ánimo y aliento
Nuestra llegada á tiempo provechosa ;
Que si estuvistes á mi canto atento ,
Por la montaña y costa montuosa
Al socorro llegué aquel mismo dia
Con los treinta que dije en compañía.

Gastóse aquella noche previniendo
Las armas é instrumentos militares ,
El foso, muro y plaza requiriendo,
Señalando á la gente sus lugares ;
Hasta que fué la aurora descubriendo
Con turbia luz los hondos valladares ,
Dando triste señal del dia esperado
Por tanta sangre y muertes señalado.

Jamas se vió en los términos australes
Salir el sol tan tardo á su jornada ,
Rehusando de dar á los mortales
La claridad y luz acostumbrada :
Al fin salió cercado de señales ;
Y la luna delante dél menguada ,
Vuelto el mudable y blanco rostro al cielo
Por no mirar al araucano suelo.

Hecha la prevencion en confianza
Por una y otra parte ocultamente ,
Con iguales designios y esperanza ,
Aunque con hado y suerte diferente ,
Veis aqui á Pran , que solo , y á la usanza
De los mitayos indios, diligente ,
Cargado con un haz de blanco trigo ,
Viene á buscar al alevoso amigo ,

Que á la salida de su rancho estaba ,
Mirando á los caminos ocupado ,
Pareciéndole ya que se pasaba
El tiempo del concierto aun no llegado :
Tanto ya la maldad le aceleraba
De una furia maligna espoleado ,
Que siempre en lo que mucho se desea
No hay brevedad que dilacion no sea.

Llegado Pran le aseguró de cierto
Que la gente en dos tercios dividida
Habia el murado sitio descubierto
Sin ser de nadie vista ni sentida ;

Y con paso callado y gran concierto ,
Doméstica , ordenada y recogida ,
Los pechos y las armas arrastrando
Venia derecho al fuerte caminando.

Con muestra del designio diferente
Dió Andresillo señal de su alegría ,
Diciendo que sin duda nuestra gente
Ya , segun su costumbre , dormiria :
Luego , disimulada y quietamente ,
Sin mas se detener , de compañía
Entraron en el fuerte preparado
El falso engañador y el engañado.

Vieron en sus estancias recogidos
Todos los oficiales y soldados ,
Sobre sus lechos, sin dormir, dormidos ;
Con aviso y cuidado , descuidados ;
Los arneses acá desguarnecidos ,
Los caballos allá desensillados ,
Todo de industria , al perecer revuelto ;
En un mudo silencio y sueño envuelto.

Visto el reposo, Pran , visto el sosiego
Y poca guardia que en el fuerte habia ,
Alegre dello tanto , cuanto ciego
En no ver la sospecha que traia ,
Sin detenerse un solo punto , luego
Por una corta senda que él sabia ,
Haciendo de sus piés y aliento prueba ,
Fué á dar al campo la esperada nueva.

Apenas habia el bárbaro traspuesto ,
Cuando Andresillo en tono levantado
Dijo : ¡ O fuertes soldados en quien puesto
Está el fin de la guerra deseado !
Tomad las vencedoras armas presto
Y romped el silencio ya escusado ,
Saliendo á toda priesa , porque os digo
Que á las puertas tenéis al enemigo.

Marinero jamas tan diligente
De entre la vedijosa bernia salta
Cuando los gritos del piloto siente
Y la borrasca súbita le asalta ,
Como nosotros , que ligeramente ;
Oyendo de Andresillo la voz alta ,
De los toldos con impetu salimos
Y á las vecinas armas acudimos.

Quien al usado peto arremetia ,
Quien encaja la gola y la celada ,
Quien ensilla el caballo , y quien salia
Con arcabuz , con lanza ó con espada :
Fué en un punto la gruesa artilleria
A las abiertas puertas asestada ,
Llenos de tiros mil , de mil maneras
Los traveses , cortinas y troneras.

Puesta en orden la plaza, y encargado
Segun el puesto á cada cual su oficio,
El silencio importante encomendado
Trabó las lenguas y aquietó el bullicio,
Quedando aquel presidio tan callado,
Que la gente estramuros de servicio,
Visto el sosiego y gran quietud, juzgaba
Que todo en igual sueño reposaba.

No fué Pran en el curso negligente,
Pues apenas estábamos armados,
Cuando los enemigos de repente
Se descubrieron cerca por dos lados;
Venian tan escondida y sordamente,
Bajas las armas y ellos inclinados,
Que entrarán, ¡si la vista ya no fuera
Mas presta que el oído y mas ligera.

Como el cursado cazador, que tiene
La caza y el lugar reconocido,
Que poco á poco el cuerpo bajo viene
Entre la yerba y matas escondido:
Ya apresura el andar, ya le detiene,
Mueve y asienta el paso sin ruido,
Hasta ponerse cerca y encubierto,
Donde pueda hacer el tiro cierto;

Con no menor silencio y mayor tiento
Los encubiertos indios parecieron,
Y sobre nuestro fuerte en un momento
A treinta y menos pasos se pusieron,
De do sin son de trompa ni instrumento
En callado tropel arremetieron
Mas de dos mil en número á las puertas,
Con mas cuidado que descuido abiertas.

No sé con qué palabras, con qué gusto
Este sangriento y crudo asalto cuente,
Y la lástima justa y odio justo,
Que ambas cosas concurren juntamente:
El ánimo, ahora humano, ahora robusto,
Me suspende y me tiene diferente,
Que si al piadoso celo satisfago,
Condeno y doy por malo lo que hago;

Si del asalto y ocasion me alejo,
Dentro della y del fuerte estoy metido;
Si en este punto y término lo dejo,
Hago y cumplo muy mal lo prometido:
Así, dudoso el ánimo y perplejo
Destos juntos contrarios combatido,
Lo dejo al otro canto reservado,
Que de consejo estoy necesitado.

CANTO XXXII.

Arremeten los araucanos al fuerte, son rebatidos con miserable estrago de su parte. Caupolicau se retira á la sierra deshaciendo el campo. Cuenta don Alonso de Ercilla, á ruego de ciertos soldados, la verdadera historia y vida de Dido.

ESCELENTE virtud, loable cosa,
De todos dignamente celebrada,
Es la clemencia, ilustre y generosa,
Jamás en bajo pecho aposentada:
Por ella Roma fué tan poderosa,
Y mas gentes venció que por la espada;
Domó y puso debajo de sus leyes
La indómita cerviz de grandes reyes.

No consiste en vencer solo la gloria,
Ni está allí la grandeza y escelencia,
Sino en saber usar de la victoria,
Ilustrándola mas con la clemencia:
El vencedor es digno de memoria
Que en la ira se hace resistencia;
Y es mayor la victoria del clemente,
Pues los ánimos vence juntamente.

Y así, no es el vencer tan glorioso
Del capitán cruel inexorable,
Que cuanto fuere menos sanguinoso,
Tanto será mayor y mas loable;

Y el correr del cuchillo riguroso
Mientras dura la furia, es disculpable;
Mas pasado despues á sangre fria,
Es venganza, crueldad y tiranía.

La mucha sangre derramada ha sido
(Si mi juicio y parecer no yerra)
La que de todo en todo ha destruido
El esperado fruto desta tierra:
Pues con modo inhumano han escedido
De las leyes y términos de guerra,
Haciendo en las entradas y conquistas
Crueldades enormes nunca vistas.

Y aunque esta en mi opinion dellas es una,
La voz comun en contra me convence,
Que al fin en ley de mundo y de fortuna
Todo le es justo y lícito al que vence:
Mas, dejada esta plática importuna,
Me parece ya tiempo que comience
El crudo estrago y escesivo modo,
En parte justo, y lastimoso en todo.

Dejé el bárbaro campo sobre el fuerte,
En medio del furor y arremetida,
Y la callada y encubierta muerte
De mil géneros de armas prevenida:
Llevado, pues, del hado y dura suerte,
Con presto paso y con fatal corrida
Emboca por la puerta y falsa entrada
El gran tropel de gente amontonada.

¡ Dios sempiterno, qué fracaso extraño,
Qué riza, qué destrozo y batería
Hubo en la triste gente, que al engaño
Ciega, pensando de engañar venía!
¿ Quién podrá referir el grave daño,
La espantosa y tremenda artillería,
El ñublado de tiros turbulento
Que descargó de golpe en un momento?

Unos vieran de claro atravesados,
Otros llevados la cabeza y brazos,
Otros sin forma alguna machucados,
Y muchos barrenados de picazos: [dos,
Miembros sin cuerpos, cuerpos desmembra-
Lloviendo lejos trozos y pedazos,
Higados, intestinos, rotos huesos,
Entrañas vivas y bullentes sesos.

Como la estrecha bien cebada mina
Cuando con gran estrépito revienta,
Que la furia del fuego repentina
Las torres vuela y máquinas avienta;
Con mas estruendo y con mayor ruina,
La fuerza de la pólvora violenta
Voló, y hizo pedazos en un punto
Cuanto del escuadron alcanzó junto.

La mudable sin ley cruda fortuna
Despedazó el ejército araucano,
No habiendo un solo tiro ni arma alguna
Que errase el golpe ni cayese en vano:
Nunca se vió morir tantos á una,
Y así, aunque yo apresure mas la mano,
No puedo proseguir, que me divierte
Tanto golpe, herida, tanta muerte.

Aun no eran bien los tiros disparados
Cuando, por verse fuera en campo raso,
Los caballos á un tiempo espoleados
Rompen la entrada y ocupado paso:
Y en los segundos indios, que ovillados
Estaban como atónitos del caso,
Hacen riza y mayor carnicería
Que pudiera hacer la artillería.

Quien aqueste y aquel alanceando
Abre sangrienta y ancha la salida;
Quien á diestro y siniestro golpeando
Priva aquestos y aquellos de la vida:

No hay ánimo ni brazo allí tan blando
Que no cale y ahonde la herida;
Ni espada de tan grueso y boto filo
Que no destille sangre hilo á hilo.

Quisiera aquí despacio figurallos,
Y figurar las formas de los muertos;
Unos atropellados de caballos,
Otros los pechos y cabeza abiertos:
Otros, que era gran lástima mirallos,
Las entrañas y sesos descubiertos:
Vieran otros deshechos y hechos piezas,
Otros cuerpos enteros sin cabezas.

Las voces, los lamentos, los gemidos,
El miserable y lastimoso duelo,
El rumor de las armas y alaridos
Hinchen el aire y cóncavo del cielo:
Luchando con la muerte los caídos
Se tuercen y revuelcan por el suelo,
Saliendo á un mismo tiempo tantas vidas
Por diversos lugares y heridas.

Ya que libre dejó el súbito espanto
Al embaucado Pran, que estaba fuera,
Visto el destrozo cierto, y falso cuanto
El traidor de Andresillo le dijera,
La pena y sentimiento pudo tanto,
Que aunque escaparse el misero pudiera,
En medio de las armas desarmado
A morir se arrojó desesperado.

Mas los últimos indios venturosos,
A los cuales llegó solo el estruendo,
Volviendo las espaldas presurosos
Muestran las plantas de los pies huyendo:
Los nuestros, del alcance deseosos,
En carrera veloz los van siguiendo,
Hiriendo y derribando en los postreros
Los menos diligentes y ligeros.

Pero algunos valientes, que estimaban
La ganada opinion mas que la vida,
Volviendo el pecho y armas, refrenaban
El ímpetu de muchos y corrida:
Y aunque con grande esfuerzo peleaban,
Era presto la guerra difinida,
Que la furiosa muerte allí su espada
Traía de entrambos córtes afilada.

Como en el ya revuelto cielo cuando
Se forman por mil partes los ñublados,
Que van unos creciendo, otros menguando;
Otros luego de nuevo levantados;
Mas el norueste frígido soplando
Los impele y arroja amontonados
Hasta buscar del ábrego el reparo,
Dejando el cielo raso y aire claro,

Así la gente atónita y turbada,
En partes dividida se esparcía,
Y á las veces juntándose, esforzada,
Haciendo cuerpo y rostro, revolvía:
Pero de la violencia arrebatada,
Dejó el campo y banderas aquel día,
Quedando de los rotos escuadrones
Gran número de muertos y prisiones.

Deshechos, pues, del todo y destruidos,
Y acabado el alcance y seguimiento,
Los presos y despojos repartidos,
Volvimos al dejado alojamiento,
Donde trece caciques elegidos,
Para ejemplar castigo y escarmiento,
A la boca de un grueso tiro atados,
Fueron, dándole fuego, justiciados.

Muchos habrá de preguntar ganosos
Si en el monton y número de gente
Algunos de los indios valerosos
Fueron muertos allí confusamente:
Pues en todos los hechos peligrosos
Rengo, Orompello y Tucapel valiente
Iban delante en la primera hilera,
Abriendo siempre el paso y la carrera.

Respondo á esto, señor, que no venia
Capitan ni cacique señalado,
Visto que el general usado habia
De fraude y trato, entrellos reprobado;
Diciendo ser vileza y cobardía
Tomar al enemigo descuidado,
Y victoria sin gloria y alabanza
La que por bajo término se alcanza.

Así que, una arrogancia generosa
Los escapó del trance y muerte cruda,
Que ninguno por ruego ni otra cosa
Quiso en ello venir ni dar ayuda;
Teniendo por hazaña vergonzosa
Vencer gente sin armas y desnuda:
Que el peligro en la guerra es el que honra,
Y el que vence sin él vence sin honra.

Quedó Caupolican desta jornada
Roto, deshecho y falto de pujanza,
Que fué mucha la sangre derramada
Y poca de su parte la venganza:
El cual, viendo la turba amedrentada
Y el ardor resfriado y la esperanza,
Deshizo el campo entonces conveniente,
Dando licencia á la cansada gente.

Quiso entreteuer, mientras pasaba
De los contrarios hados la corrida,
Conociendo de sí que peleaba
Con cansada fortuna envejecida:

Así la gente en partes derramaba,
Con órden que estuviere apercebida
En cualquiera ocasion y movimiento
Para el primer aviso y mandamiento;

Y con solos diez hombres retirado,
Gente de confianza y valentía,
Ora en el monte inculto, ora en poblado,
Desmintiendo los rastros parecia;
Y en lugares ocultos alojado,
Jamás gran tiempo en uno residia,
Usando de su bárbara insolencia
Por tenerlos en miedo y obediencia.

Nosotros en su inclerto rastro á tino
Andábamos haciendo mil jornadas,
No dejando lugar circunvecino
Que no diésemos salto y trasnochadas;
Y en los mas apartados del camino
Hallábamos las casas ocupadas
De gente foragida de la tierra
Que ya andaba huyendo de la guerra.

Diciendo que de grado volveria
A sus yermos, estancias y heredades,
Pero que el general los compelia
Usando de inhumanas crueldades:
Y si en esto remedio se ponía,
Llanas estaban ya las voluntades
Para dejar las armas los soldados
De la prolija guerra quebrantados.

Y aunque esto era fingido, gran cuidado
Se puso en inquerir toda la tierra,
No quedando lugar inhabitado,
Monte, valle, ribera, llano y sierra
Donde no fuese el bárbaro buscado:
Mas por bien ni por mal, por paz ni guerra,
Aunque todo con todos lo probamos,
Jamás señal ni lengua dél hallamos.

No amenaza, castigo ni tormento
Pudo sacar noticia ó rastro alguno.
Ni caricia, interes ni ofrecimiento
Jamás á corromper bastó á ninguno:
Andábamos atónitos y á tiento
Segun la variedad de cada uno;
De día, de noche, acá y allá perdidos,
Del sueño y de las armas afligidos.

Saliendo yo á correr la costa un día
Por caminos y pasos desusados,
Llevando por escolta y compañía
Una escuadra de pláticos soldados,
Dimos en una oculta ranchería
De domésticos indios ausentados,
Que, por ser grande el bosque y la distancia,
Tomaron por segura aquella estancia.

Sobre un haz de arrancada yerba estaba
En la cabeza una mujer herida,
Moza que de quince años no pasaba,
De noble traje y parecer vestida :
Y en la color quebrada se mostraba
La falta de la sangre, que esparcida
Por la delgada y blanca vestidura,
La lástima aumentaba y hermosura.

Pregunté qué ocasion la habia traído
A lugar tan extraño y apartado,
Como y por qué razon la habian herido
Y de inhumana crueldad usado :
Ella, con rostro y ánimo caído
Y el tono del hablar debilitado,
Me dijo : Es cosa cierta y prometida
La muerte triste tras la alegre vida.

Porque entiendas el dejo y desvario
Que el humano contento trae consigo,
Aun no es cumplido un mes que el padre
Usando de privado amor conmigo, [mio,
Me dió esposo elegido á mi albedrío,
Esposo y juntamente grande amigo ;
Tal, y de tantas partes, que yo creo
Que en él hallára término el deseo.

Pero su esfuerzo raro y valentía,
Que della por extremo era dotado,
Le trujo á la temprana muerte el día
Que fué nuestro escuadron despedazado ;
Donde cerca de mí, que le seguía,
Un tiro le pasó por el costado,
Que fuera menos crudo y mas derecho
Si abriera antes el paso por mi pecho.

Cayó muerto, quedando yo con vida,
Vida mas enojosa que la muerte :
Mas viéndome un soldado así afligida,
En parte condolido de mi suerte,
Me dió por acabarme esta herida
Con brazo, aunque piadoso, no tan fuerte
Que mi espíritu suelto le siguiese
Y un bien tras tanto mal me sucediese.

Dió conmigo en el suelo fácilmente,
Aunque no me privó de mi sentido,
Pasando el golpe y furia de la gente
En confuso tropel con gran ruido :
Pero luego un cacique mi parlente,
Que en un hoyo al pasar quedó escondido,
En brazos me sacó del gran tumulto,
Trayéndome á este bosque y sitio oculto,

Donde espero morir cada momento ;
Mas ya, como esperado bien, se tarda :
Que es costumbre ordinaria del contento
No acabar de llegar á quien le aguarda :

Y aunque ya de mi vida al fin me siento,
Conmigo el cielo término no guarda,
Ni la llamada muerte á tiempo viene,
Que mi deseo la impide y la detiene.

La vida así me cansa y aborrece
Viendo muerto á mi esposo y dulce amigo,
Que cada hora que vivo me parece
Que cometo maldad pues no le sigo :
Y pues el tiempo esta ocasion me ofrece,
Usa tú de piedad, señor, conmigo,
Acabando hoy aquí lo que el soldado
Dejó por flojo brazo comenzado.

Así la triste jóven luego luego
Demandaba la muerte, de manera
Que algun simple de lástima á su ruego
Con bárbara piedad condescendiera ;
Mas yo, que un tiempo aquel rabioso fuego
Labró en mi inculto pecho, viendo que era
Mas cruel el amor que la herida,
Corrí presto al remedio de la vida :

Y hablándola algun tanto consolado,
Y traído á que viese claramente
Que era el morir remedio condenado,
Y para el muerto esposo impertinente ;
Con el zumo de yerbas aplicado
(Medicina ordinaria desta gente)
Le apreté la herida lastimosa,
No tanto cuanto grande peligrosa.

Dejando, pues, un práctico ladino
Para que poco á poco la llevase,
Y en los tomados pasos y camino
Del peligro al pasar la asegurase,
Partir á mi jornada me convino ;
Mas primero que della me apartase
Supe que se llamaba Lauca, y que era
Hija de Millalauco y heredera.

La vuelta del presidio caminando
Sin hallar otra cosa de importancia,
Iba con los soldados platicando
De la fe de las indias y constancia
De muchas (aunque bárbaras) loando
El firme amor y gran perseverancia ;
Pues no guardó la casta Elisa Dido
La fe con mas rigor á su marido.

Mas un soldado jóven, que venia
Escuchando la plática movida,
Diciendo, me atajó, que no tenia
A Dido por tan casta y recogida :
Pues en la Eneida de Maron veria
Que, del amor libidino encendida,
Siguiendo el torpe fin de su deseo,
Rompió la fe y promesa á su Siqueo.

Visto, pues, el agravio tan notable
Y la objeción siniestra del soldado,
Por el gran testimonio incompensable
A la famosa reina levantado,
Pareciéndome cosa razonable
Mostrarle que en aquello andaba errado
Él y todos los mas que me escuchaban,
Que en la misma opinion tambien estaban.

Les dije que, queriendo el Mantuano
Hermosear su Eneas floreciente,
Porque César Augusto Octaviano
Se preciaba de ser su decendiente,
Con Dido usó de término inhumano,
Infamándola injusta y falsamente;
Pues vemos por los tiempos haber sido
Eneas cien años antes que fué Dido.

Quedaron admirados en oirme
Que así Virgilio á Dido difamase,
Haciendo instancia todos en pedirme
Que su vida y discurso les contase.
Yo, pensando tambien con divertirme
Que la cuerda el trabajo algo aflojase,
Recorriendo de nuevo la memoria
Les comencé á decir así la historia:

† Cuento una vida casta, una fe pura
De la fama y voz pública ofendida,
En esta no pensada coyuntura,
Por raro ejemplo y ocasion traída;
Y una falsa opinion que tanto dura
No se puede mudar tan de corrida,
Ni del rudo comun mal informado
Arrancar un error tan arraigado.

Y pues de aquí al presidio yo no hallo
Cosa que sea de gusto ni contento,
Sin dejar de picar siempre al caballo,
Ni del tiempo perder solo un momento,
No pudiendo eximirme ni excusallo,
Por ser historia y agradable cuento,
Quiero gastar en él, si no os enfada,
Este rato y sazón desocupada:

Que el áspero sujeto desabrído,
Tan seco, tan estéril y desierto,
Y el estrecho camino que he seguido;
A puros brazos del trabajo abierto,
A término me tienen reducido,
Que busco anchura y campo descubierta
Donde con libertad, sin fatigarme,
Os pueda recrear y recrearme.

Viendo que os tiene sordo y atronado
El rumor de las armas inquietó,
Siempre en un mismo ser continuado,
Sin mudar son ni variar sujeto;

Por espaciar el ánimo cansado
Y ser el tiempo cómodo y quieto,
Hago esta digresion, que acaso vino
Cortada á la medida del camino.

Y pues una ficción impertinente
Que destruye una honra es bien oída;
Y á la reina de Tiro injustamente
Infama y culpa su inculpable vida;
La verdad, que es la ley de toda gente
Por quien es en su honor restituida,
¿Porqué no debe ser, siendo cantada,
En cualquiera sazón bien escuchada?

Que la causa mayor que me ha movido,
Demas de ser, cual veis, importunado,
Es el honor de la constante Dido
Inadvertidamente condenado:
Preste, pues, atencion y grato oído
Quien á oír la verdad es inclinado:
Que el mal ofende, aun dicho en pasatiempo;
Y para decir bien siempre es buen tiempo."

Cartago antes que Roma fué fundada
Setenta años contados comunmente,
Por la famosa Dido, venerada
Por diosa un tiempo de la tibia gente:
Del rey Belo su padre fué casada
Con el sumo pontífice, asistente
Del gran templo de Alcides, el cual era
Después del rey la dignidad primera.

Este es aquel Siqueo ya nombrado,
A quien Dido guardó la fe inviolable;
Varon sabio en sus ritos, y abastado
De bienes y tesoro inestimable:
Mas lo que para alivio habia allegado
Fué causa de su muerte miserable,
Que en fin, lo que codicia mucha gente
Ninguno lo posee seguramente.

Dejó Belo dos hijos herederos,
Uno Pigmaleon, y el otro Dido,
A quien en los consejos postrimeros
Encargó la hermandad y amor unido:
Lo cual, aunque duró los días primeros,
De codicia el hermano corrompido,
Por haber los tesoros del cuñado
Le dió la muerte envuelta en un bocado.

Sintió, pues, la mujer su muerte tanto
Que, no bastando á resistir la pena,
Soltó con doloroso y fiero llanto
De lágrimas un flujo en larga vena;
Y cubriendo de triste y negro manto
Los bellos miembros y la faz serena,
Con pompa funeral ceremoniosa
Dió al cuerpo sepultura suntuosa.

Y aunque del casto amor notable indicio
 Fué el soberbio sepulcro y monumento,
 No igualó en la grandeza el edificio
 Al dolor de la reina y sentimiento :
 Que siempre con devoto sacrificio
 Y continuos sollozos y lamento,
 Llamando al sordo espíritu, hacia
 A las frias cenizas compañía,

Diciendo : ¿ Es justo, dioses, que yo quede
 En este solitario apartamiento ?
 ¡ Ay ! que de tibia fe y amor procede
 No acabar de matarme el sentimiento :
 El mal no es grande que sufrir se puede,
 Y corto al que no basta sufrimiento ;
 Mas quiere el cielo dilatar mi muerte,
 Porque dure el dolor mas que ella fuerte.

Aunque el odio y rencor disimulaba
 Contra el pérfido hermano poderoso,
 Venganza al cielo sin cesar clamaba
 Con ira muda y con gemir rabioso ;
 Y cuando sola á ratos se hallaba,
 Desfogando aquel impetu bascoso,
 Soltaba, con un bajo son gimiendo ;
 La reprimida rabia y voz diciendo :

Traidor, dime, ¿ qué caso irremediable
 Debajo de hermandad y ley fingida
 A maldad te movió tan detestable
 Contra tu misma sangre cometida ?
 Si fué sed de riquezas insaciable,
 Quitárasle el tesoro y no la vida,
 Templando tu impiédad y furia insana
 El amor y respeto de tu hermana.

Si no miraste, ingrato, al beneficio
 Que dél como cuñado recebias,
 Miráras al nefario sacrificio
 Que del hermano de tu madre hacías,
 Y al malvado y horrendo maleficio
 En tu pecho forjado tantos dias,
 Pues no podrás decir que fué accidente ;
 Que nunca nadie es malo de repente.

Si de tu enorme intento y desatino
 Me hubieras con indicios advertido,
 No por tan duro y áspero camino
 El tesoro alcanzáras pretendido :
 Mas el mal, cuando viene por destino,
 No puede ser á tiempo prevenido.
 ¡ Ay ! ¿ qué aprovecha el lamentarme ahora ?
 Que siempre es tarde ya cuando se llora.

¿ Porqué, fiero enemigo, así quisiste
 Dejarte arrebatar de tu deseo,
 Tan ciego de codicia que no viste
 Que matabas á Dido con Siqueo ?

Materia de maldad al mundo diste
 Con un hecho atrevisimo y tan feo,
 Que durará en los siglos por memoria
 De tu traicion la abominable historia.

¿ Cabe en razon, es cosa permitida
 Que, siendo tú traidor, siendo tirano,
 Perverso, atroz, sacrilego, homicida,
 Tengas con estos nombres el de hermano ?
 Y viéndome contigo convenida
 Mi crédito andará de mano en mano,
 Padeciendo mi honor agravio injusto,
 Que no dice la fama cosa al justo.

Mas si huyo de ti, fiero enemigo,
 Te irritó á que me sigas pues que huyo,
 Si á mi marido en la fortuna sigo,
 Todo lo que pretendes queda tuyo :
 Si habiéndole tú muerto estoy contigo,
 Mancho la fama y mi opinion destruyo ;
 Que en parte ya parece que consiente
 Quien perdona ligera y fácilmente.

¿ Qué medio he de buscar á mal tan fuerte ?
 Que el cielo ni la tierra no le tiene,
 Y aquel forzoso y último, mi suerte
 (Porque padezca mas) me le detiene.
 ¡ Ay ! que si es malo desear la muerte,
 Es peor el temerla si conviene :
 Que no es pena el morir á los cuidados,
 Sino fin de las penas y cuidados.

Mas ya que el ser tú rey y recatado
 La venganza legitima me impida,
 Procuraré atajar tu fin dañado
 Con muestra doble y hermandad fingida,
 Y cuando pienses verte apoderado,
 Quedarás con mi súbita partida
 Sin hermana, tesoro y sin derecho,
 Y con la infamia del enorme hecho.

Así la triste reina dolorosa
 Sobre el rico sepulcro lamentando
 Pasaba vida triste y soledosa,
 La venganza y el tiempo deseando :
 Pero de alguna fuerza recelosa,
 De su prudencia y discrecion usando,
 Doméstica, amorosa y blandamente
 Al hermano escribió, que estaba ausente,

Haciéndole entender que ya cansada
 Del llanto y soledad que padecía
 En aquellos palacios y morada,
 Do tuvo un tiempo alegre compañía,
 De la triste memoria lastimada,
 Dando algun vado á su dolor, queria
 Irse con él, poniendo fin al lloro,
 Con todas sus riquezas y tesoro :

Para lo cual secreta y prestamente
Una fornida flota le enviase,
Donde con todo su tesoro y gente,
En arribando al puerto se embarcase,
Porque con el seguro conveniente
El mar que estaba enmedio atravesase;
Que era solo el temido impedimento
De su esperado y último contento.

Llegada, pues, la nueva al ambicioso
Rey de aquello que tanto deseaba,
Viendo que al fin y puerto venturoso
Sus cosas la fortuna encaminaba,
Alegre mas que nunca y codicioso,
Luego una gruesa flota despachaba
De naves y galeras, bastecida
De gente, de regalos y comida.

Llegó al puerto la flota deseada
Con presta y no pensada diligencia,
Do la gente del rey desembarcada
Fue luego á dar á Dido la obediencia,
Que, mostrando placer de su llegada,
Con loable cuidado y providencia
Hizo luego hospedar toda la gente
Espléndida, cumplida y largamente.

En siendo tiempo la cuidadosa Dido
A su gente mandó que se aprestase,
Y con alarde y público ruido
Los empacados muebles embarcase:
Haciendo que de noche y escondido
En la nave el tesoro se cargase,
Con tan grande secreto, que ninguno
Tuvo dello noticia ó rastro alguno.

Tenia sesenta cajas prevenidas,
Llenas de gruesa arena y aplomadas,
De fuertes cerraduras guarnecidas,
Con dobles planchas de metal herradas:
Estas fueron en público traídas
Donde, á vista de todos embarcadas,
Daban muestras que en ellas iba el oro,
Las joyas, las riquezas y tesoro.

Luego Elisa, con tierno sentimiento
Del lastimado pueblo, se embarcaba,
Dando presto la vela al manso viento
Que favorable en popa respiraba:
La nave con sereno movimiento
El llano y sosegado mar cortaba,
Comenzando á seguir toda la flota.
De la alta capitana la derrota.

Aquella noche y el siguiente día
Corrió con viento próspero la armada;
Mas ya que el mar las costas encubria
Y del todo se vió Dido engolfada,

La noble y obediente compañía,
Al borde de su nave congregada,
Hizo en torno allegar la demas gente,
Que á la vista también fuese presente,

Diciéndoles con pecho valeroso,
Qué su designio y pretension no era
Ir al injusto hermano cauteloso,
De quien era enemiga verdadera,
Porque con trato y término alevoso,
Debajo de hermandad y fe sincera,
Movido de sacrilego deseo
Había dado la muerte á su Siqueo.

Por donde ella también no asegurada
De sus secretos, fraudes y traiciones,
Quería dejar la cara patria amada,
Su reino, su morada y posesiones:
Y al mar dudoso y vientos entregada,
Buscar nuevas provincias y regiones
A donde con seguro viviría,
Lejos de su dominio y tiranía.

Y pues que sus riquezas habían sido
La causa de su daño y perdimiento,
Matándole por ellas el marido,
Y lo serian quizá del seguimiento;
Todas consigo las había traído,
Con voluntad y resolute intento
De echarlas en el mar do pereciesen;
Porque jamás á su poder viniesen.

Hizo luego sacar allí tras esto
Los cofres del arena barreados,
Y con alarde y auto manifesto
En el profundo mar fueron lanzados:
Los ministros del rey con triste gesto,
Atónitos, confusos y turbados,
Se miraban, teniendo por extraña
De la animosa reina la hazaña,

Y por el grave caso discurriendo,
Que mudos y espantados los tenía,
La furia del rey mozo conociendo,
Que el perdido tesoro aumentaría:
Suspensos y medrosos, no sabiendo
Qué razon ó descargo bastaría
A que el airado rey no los culpase,
Y en ellas su furor no ejecutase.

Pues como la entendida reina viese
Camino y coyuntura aparejada
Por do á su devoción se redujese
La gente del hermano amedrentada,
Antes que el tiempo y la tardanza diese
Lugar á alguna novedad pensada,
Haciendo sosegar toda la gente,
Les dijo prosiguiendo lo siguiente:

Amigos, que del firme intento mio
Habeis visto á los ojos ya la prueba,
Y como la Fortuna á su albedrío
Errando por el ancho mar me lleva:
Podreis volver si ya no es desvario,
A dar al rey la desabrida nueva
Del tesoro anegado, y mi huida
A tierra y á region no conocida.

Pero ya conoceis por esperiencia
Su irreparable furia acelerada,
Que, viendo que volveis á su presencia
Sin el tesoro y prenda deseada,
Descargará con bárbara impaciencia
Sobre vuestra cerviz la mano airada,
Sin escuchar descargo ni disculpa,
Añadiendo maldad y culpa á culpa.

Y pues es de temer la tiranía
Y el impetu de un mozo rey atrado,
Que así del caro reino y patria mia
A buscar nuevas tierras me ha sacado;
Quien quisiere seguir mi compañía,
No se verá de mi desamparado,
Mas de todo el provecho y bien que espero
Será participante y compañero.

El lugar y aparejo es oportuno,
Y para haber consejo me remueve:
Así que, pues sois sabios, cada uno
Elija de dos males el mas leve:
Si al rey volveis no ha de escapar ninguno;
Y este dolor y lástima me mueve
A quereros rogar que vais conmigo,
Por no ser yo la causa del castigo.

Las muertes figurad y crueldades
Que en vosotros habrán de ejecutarse:
No mireis á las casas y heredades,
Que todo por la vida es bien dejarse;
Que en fortunas y grandes tempestades
Solo en lo que se escapa ha de pensarse,
Conociendo que están todos los bienes
Sujetos á peligros y vaivenes.

A las razones de la reina atentos
Los turbados ministros estuvieron,
Y en la perpleja mente y pensamientos
Mil cosas en un punto resolvieron:
Al cabo (aunque diversos los intentos)
Todos de un parecer se resolvieron
De seguir hasta el fin en su viaje,
Dándole la obediencia y vasallaje.

La fe con juramento establecida,
Sin que ninguno dellos rehusase,
Dando vela, á la flota detenida
Mandó Dido que á Cipro enderezase,
Donde graciosamente recibida,
Como allí su designio declarase,
Llevó del ciprioto pueblo amigo
Ochenta mozas vírgenes consigo,

Para á tiempo casarlas con la gente
Que en su servicio y devoción llevaba,
Buscando alguna tierra conveniente
Donde fundar un pueblo deseaba:
Así la vía de la Africa al poniente
Con favorable viento navegaba:
Mas forzoso será, según me siento,
Dividir en dos partes este cuento.

CANTO XXXIII.

Prosigue don Alonso la navegacion de Dido hasta que llegó á Biserta; cuenta como fundó á Cartago y la causa por qué se mató. Tambien se contiene en este canto la prision de Caupolicán.

Muchos entran con impetu y corrida
Por la carrera de virtud fragosa,
Y dan en la del vicio mas seguida,
De donde es el volver difícil cosa;
El paso es llano y fácil la salida
De la vida reglada á la anchurosa,
Y mas agrio el camino y ejercicio
Del vicio á la virtud, que della al vicio.

Así Pigmaleon habla tenido
Señales de virtud en su crianza,
Y con grandes principios prometido
De justo y liberal buena esperanza;

Pero, de la codicia pervertido,
Hizo en breve sazon tan gran mudanza;
Que no solo de bienes fué avariento,
Pero inhumano, pérdida y sangriento.

Lo cual nos dice bien la alevosía
De la secreta muerte del cuñado
Que alegre y contentísimo vivía
En la ley de hermandad asegurado:
Mayormente que entonces parecia
El rey á la virtud afeccionado;
Que no hay maldad mas falsa y engañosa
Que la que trae la muestra virtuosa.

Esta no le salió como pensaba,
Sino al contrario en todo y diferente,
Pues no solo no vió lo que esperaba,
Pero perdió las naves y la gente:
La reina viento en popa navegaba
Como dije, la vuelta del poniente,
Tocando con sus naves y galeras
En algunas comarcas y riberas.

Torció el curso á la diestra bordeando,
De las vadosas Sirtes recelosa,
Y á vista de Licudia atravesando,
Corrió la costa de Africa arenosa:
Y siempre tierra á tierra navegando,
Pasó por entre el Ciervo y Lampadosa,
Llegando en salvo á Tunex con armada,
Por el fatal decreto allí guiada;

Donde viendo el capaz y fértil suelo
De frutíferas plantas adornado,
Y el aire claro, y el sereno cielo
Clemente al parecer y muy templado;
Perdido del hermano ya el recelo,
Por verle tan distante y apartado,
Quiso fundar un pueblo de cimiento,
Haciendo en él su habitación y asiento;

Para lo cual trató luego de hecho
Con los vecinos que en el sitio había
Le vendiesen de tierra tanto trecho
Cuanto un cuero de buey circundaría:
Los moradores viendo que provecho
De su contratacion se les seguía,
Con la reina en el precio convenidos,
Hicieron sus asientos y partidos.

Hecha la paga, el sitio señalado,
Mandó Dido buscar con diligencia
Un grande y grueso buey, que desollado,
Hizo estirar el cuero en su presencia;
Y en tiras sutilísimas cortado,
Tanto trecho tomó, que á la prudencia
De la reina sagaz y aviso extraño
Le quisieron poner nombre de engaño.

Pero recompensó la demasia,
Dejándolos contentos y pagados,
Descubriendo á los suyos que traía
Los ocultos tesoros escapados:
Que usado del ardid y astucia había
De los cofres de arena al mar lanzados,
Porque cuando el hermano lo supiese,
Faltando la ocasión, no la siguiese.

Corregidas las faltas y defectos
Al órden de vivir perjudiciales,
Fueron por la prudente reina electos
Cónsules, magistrados y oficiales;

Y traidos maestros y arquitectos,
Juntos los necesarios materiales,
Dió principio la reina valerosa
A la labor de la ciudad famosa.

Fué la ciudad por órden fabricada,
Mostrándose los hados muy propicios,
En breve ennoblecida y ilustrada,
De suntuosos y altos edificios;
Y la nueva república ordenada,
Leyes instituyó, criando oficios
Con que el pueblo en razon se mantuviese,
Y en paz y órden política viviese.

Y por el gran valor y entendimiento
Con que el pueblo obediente gobernaba,
Iba siempre el concurso en crecimiento
Y los términos cortos dilataba:
Así que, el trato y agradable asiento
Los ánimos y gustos provocaba,
Viniendo á vecindarse muchas gentes
De tierras y lugares diferentes.

Y como en estos tiempos aun no había
La invencion del papel despues hallada,
Que en pieles de animales se escribía,
Y era cualquiera piel *carta* llamada,
Del cual nombre aun usamos hoy en día
Así aquella ciudad edificada
En el lugar por una piel medido,
De *carta* la llamó *Cartago* Dido.

Hízose en poco tiempo tan famosa
Y de tanta grandeza y eminencia,
Que era cosa de ver maravillosa
El trató de las gentes y frecuencia:
Mostrando aquella reina valerosa
En gobernar al pueblo tal prudencia,
Que muchos otros príncipes y reyes
De su nueva ciudad tomaron leyes.

Y aunque era tal su ser, tal su cordura
Que por diosa vinieron á tenella,
Ninguna de su tiempo en hermosura
Pudo ponerse al parangon con ella:
Así que, por milagro de natura,
Como cosa no vista iban á vella;
Que no sé en las idólatras del suelo
A quién mayores partes diese el cielo.

Grandes matronas hubo que animosas
Por la fama á la muerte se entregaron;
Otras que por hazañas milagrosas
Las opresas repúblicas libraron:
Pero todas perfectas tantas cosas
Como en Dido, en ninguna se juntaron;
Fué rica, fué hermosa, fué castísima,
Sabia, sagaz, constante y prudentísima.

Llegó luego la voz desto al oído
Del franco Yarbas, rey musilitano,
Mozo brioso y de valor, temido
En todo el ancho término africano;
El cual con juvenil furia movido
De un impaciente y nuevo amor lozano
A la reina despacha embajadores
De su consejo y reino los mayores,

Pidiéndole que, en pago del tormento
Que por ella pasaba cada hora,
Quisiese con felice casamiento
De su persona y reino ser señora:
Donde no, que con justo sentimiento
(Como de tan gran rey despreciadora)
Sobre ella con ejército vendría
Y su gente y ciudad asolaría.

Hecha, pues, la embajada en el senado,
Que no quiso la reina estar presente,
Les fué á los senadores intimidado
El ruego y la amenaza juntamente.
Causóles turbación, considerado
El casto voto y vida continente
Que la constante reina profesaba,
Que al intento de Yarbas repugnaba.

Luego que los ancianos entendieron
La demanda de Yarbas arrogante,
Llevar por artificio pretendieron
El negocio difícil adelante:
Así que, ante la reina parecieron
Con triste rostro y tímido semblante,
Bajos los ojos, la color turbada,
Mostrando displacer con la embajada,

Diciéndole: Sabrás que, habiendo oído
Yarbas tu buen gobierno y regimiento,
Por la parlara Fama encarecido,
Y desta tu ciudad el crecimiento,
De una loable pretension movido,
Pide que sin algun detenimiento
Veinte de tu consejo mas instrutos
Vayan á reformar sus estatutos.

Y siendo de sufrir áspera cosa,
Impropia á nuestra edad y profesiones,
Dejar la patria cara y paz sabrosa
Por ir á intultas tierras y naciones
A corregir de gente sediciosa
Las costumbres y viejas condiciones,
Todos tus consejeros lo rehusan,
Y con causas legítimas se escusan,

Viendo que el caró y último sosiego
Sin esperanza de volver perdemos,
Y no condescendiendo al impió ruego
En gran peligro la ciudad ponemos:

Pues con grueso poder y armada luego
Al indignado jóven rey tendremos
Para asolar á hierro y fiera llama
Tu pueblo insigne y celebrada fama.

Esto es, en suma, lo que Yarbas pide
Con ruegos de amenaza acompañados,
Pero nuestra cansada edad lo impide,
Y las leyes nos hacen jubilados:
Pues no es razon, si por razon se mide,
Que de largos trabajos quebrantados
Dejemos nuestras casas y manida
En el último tercio de la vida.

Si á los peligros en la edad primera
Por adquirir honor nos arrojamós,
Es bien que en la cansada postrimera
Gocemos del descanso que ganamos:
Y á nuestra abandonada cabecera,
Al tiempo incierto del morir, tengamos
Quien nos cierre los ojos con ternura
Y dé á nuestras cenizas sepultura.

Y pues tiene de ser en tu presencia
Esta prejudicial demanda puesta,
Conviene que con maña y advertencia
Te prevengas de medios y respuesta:
Atajando tu seso y providencia
El mal que el mauritano rey protesta,
De modo que la paz y amor conserves
Y de nuevos trabajos nos reserves.

Estuvo atenta allí la reina Elisa
A la compuesta habla artificiosa,
Y con alegre rostro y grave risa,
Aunque sentía en el ánimo otra cosa,
A todos los trató y miró de guisa
Tan agradable, blanda y amorosa,
Que si en verdad la relación pasara,
De sus casas y quicios los sacara,

Diciendo: Amigos caros que á los hados
Jamás os vi rendidos vez alguna,
Y en los grandes peligros, esforzados,
Hicistes siempre rostro á la fortuna:
¿Cómo de tantas prendas olvidados
En tan justa ocasión, por solo una
Breve incomodidad de una jornada
Quereis ver vuestra patria arruinada?

Es á todos comun, á todos llano,
Que debe (como miembro y parte unida)
Poner por su ciudad el ciudadano
No solo su descanso mas la vida;
Y por razon y por derecho humano,
De justa deuda natural debida,
A posponer el hombre está obligado
Por el sosiego público el privado.

; Al alto y gran de Júpiter pluguera
Que bastára á ofrecer la vida mia,
Que presto el judicioso mundo viera
Cuán voluntariamente la ofrecia!
Y pues habeis pasado la carrera
Por tan estrecha y trabajosa via,
No es bien que al rematar tan largo trecho
Borreis y desahagais cuanto habeis hecho.

Visto los senadores como Dido
Por el camino de razon llevada
En el armado lazo habia caido
En sus mismas palabras enredada,
Cambiando en rostro alegre el afligido,
Las manos altas, y la voz alzada,
Le dicen : Todos juntos como estamos
Tus urgentes razones aprobamos.

Justamente, señora, sentenciaste,
Sacándonos de duda y grande aprieto,
Que no hay razon tan eficaz que baste
Contra la autoridad de tu decreto:
Y porque tiempo en esto no se gaste,
Es bien que te aclaremos el secreto,
Pues por ningun respeto ni avenencia
Puedes contravenir á tu sentencia.

Sabrás, reina, que Yarbas no te envia
Por tus ancianos viejos impedidos,
Que en todo buen gobierno y policia
Tiene su reino y pueblos corregidos:
Solo quiere tu gracia y compañía,
Ofreciéndote en dote mil partidos,
Con útiles y honrosas condiciones
Y un infinito número de dones.

Advierte que si acaso no acetares
El santo conyugal ayuntamiento,
Y con errado acuerdo despreciases
Su larga voluntad y ofrecimiento,
Harás que el hierro y llamas militares
Asuelen á Cartago de cimientto;
Así que, en tu eleccion y á tu escogida
Queda la guerra ó paz comprometida:

Que si el buen ciudadano alegremente
Debe ofrecerse por la patria amiga,
Con mas razon y fuerza mas urgente
Como cabeza á ti la ley te obliga;
Y no puedes con causa suficiente
Dejar de redimir nuestra fatiga,
Dándonos con el tiempo prosperado
La sucesion y fruto deseado.

Cuando á seguir estés determinada
El casto infrutuoso presupuesto,
Mira á tus piés esta ciudad postrada
Y al inocente cuello el lazo puesto,

Que por ti renunció la patria amada,
Debajo de promesa y de protesto
Que al descanso y quietud que pretendías
El sosiego comun antepondrias.

Sintió la reina tanto al improviso
La gran demanda y condicion propuesta,
Que, por mas que encubrir la pena quiso,
Della el rostro señal dió manifiesta;
Mas con su discrecion y grande aviso,
Suspendiendo algun tanto la respuesta,
Soltó la voz serena y sosegada
Que la gran turbacion tenia trabada,

Diciéndoles : Amigos, yo quisiera,
Para que todo escándalo se evite,
Que responderos luego yo pudiera,
Antes que Yarbas mas nos necesite:
Pero el negocio y caso es de manera,
Que mi estado y grandeza no permite
Que me resuelva á responder tan presto,
Aunque os parezca á todos que es honesto;

Que es mostrar liviandad : y demas deso
Falto á la obligacion y fe que debo,
Si del intento casto y voto espreso
A la primera persuasion me muevo,
Borrando el inviolable sello impreso
De mi primero amor con otro nuevo.
Así que, combatida de contrarios,
Son el tiempo y consejo necesarios.

Tres meses pido, amigos, solamente
Para acordar lo que se debe en esto,
Y dar satisfaccion de mí á la gente
En no determinarme así tan presto:
Que el libertado vulgo maldiciente
Aun quiere calumniar lo que es honesto;
Y, como instituidores de las leyes,
Tienen mas ojos sobre si los reyes.

Yarbas no se dará por enemigo
En cuanto el fin de los tres meses llega;
Y pasado este término me obligo
De responderle grata á lo que ruega:
Tomar, pues, menos plazo del que digo
Mi honestidad y estimacion lo niega;
Y no conviene á Dido dar disculpa,
Que es indicio de error y arguye culpa.

Cerróse aquí la reina, y fué forzado
Hacer con los de Yarbas nuevo asiento
Que aguardasen el tiempo señalado
Para determinar el casamiento:
Los cuales, por el ruego del senado
Y el gracioso hospedaje y tratamiento,
Quedaron en Cartago aquellos días
Con grandes regocijos y alegrías.

Y aunque el senado en la demanda instaba
 Por el provecho y general sosiego,
 La reina la respuesta dilatava,
 Dando gratos oídos á su ruego:
 Y entre tanto en secreto aparejaba
 Lo que tenia pensado desde luego,
 Que era acabar la vida miserable
 Primero que mudar la fe inmutable.

Llegado aquel funesto último día,
 El pueblo en la ancha plaza congregado,
 Ricamente la reina se vestía,
 Subiendo en un esento y alto estrado,
 Al pié del cual una hoguera habia
 Para la inmola y sacrificio usado,
 De donde á los atentos circunstantes
 Les dijo las palabras semejantes:

¡O fieles compañeros, que continuo
 En todos los trabajos lo mostrastes,
 Que por seguir mis hados y camino
 Vuestras casas y patria renunciastes!
 Hoy la fortuna y áspero destino,
 Por el último fin de sus contrastes,
 Me fuerzan á dejar á costa mía
 Vuestra cara y amable compañía.

Si apartarme de amigos tan leales
 Hace esta mi partida dolorosa,
 Los consultados dioses celestiales
 No disponen ni pueden otra cosa:
 Y así, por desviar los grandes males
 Que tienen á Cartago temerosa,
 Pues ponen en mis manos el remedio,
 Quiero quitar la causa de por medio:

Que pues del cielo el áspero decreto
 De poder tener bien me inhabilita,
 Y el ver á mi ciudad puesta en aprieto
 A quebrantar la fe me necesita;
 Quiero cortar á Yarbás el sugeto
 Del engañado amor que así le incita,
 Dando á mi vida fin, pues deste modo
 Faltando la ocasión cesará todo.

Esto será con darme yo la muerte;
 Y aunque os parezca este remedio extraño,
 Es mas fácil, mas breve y menos fuerte,
 Y en fin, particular y poco el daño:
 Pues, sin peligro vuestro, desta suerte
 Saldrá el errado Yarbás de su engaño,
 Y yo conservaré con mas pureza
 Del casto y viudo lecho la limpieza.

Hoy por el precio de una corta vida
 La vejación redimo de Cartago,
 Dejando ejemplo y ley establecida
 Que os obligue á hacer lo que yo hago:

Y con mi limpia sangre aquí esparcida
 Al cielo y á la tierra satisfago;
 Pues muero por mi pueblo y guardo entera
 Con inviolable amor la fe primera.

No lamenteis mi muerte anticipada,
 Pues el cielo la aprueba y solemniza;
 Que una breve fatiga y muerte honrada
 Asegura la vida y la eterniza,
 Que si el cuchillo de la parca airada
 Al que quiere vivir le atemoriza,
 No os debe de pesar si Dido muere,
 Pues vive el que se mata cuando quiere.

A Dios, á Dios amigos, que ya os veo
 Libres, y á mi marido satisfecho.
 Y no les dijo mas con el deseo
 Que tenta de acabar el fiero hecho:
 Así, llamando el nombre de Siqueo,
 Se abrió con un puñal el casto pecho,
 Dejándose caer de golpe luego
 Sobre las llamas del ardiente fuego.

Fué su muerte sentida en tanto grado,
 Que gran tiempo en Cartago la lloraron;
 Y en memoria del caso señalado
 Un suntuoso templo le fundaron,
 Donde con sacrificio y culto usado,
 Mientras las cosas prósperas duraron,
 De aquella su ciudad ennoblecida
 Por diosa de la patria fué tenida.

Y aborreciendo el nombre de señores,
 Muerta la memorable reina Dido,
 Por cien sabios ancianos senadores
 De allí adelante el pueblo fué regido;
 Y creciendo el concurso y moradores
 Vino á ser poderoso, y tan temido,
 Que un tiempo á Roma en su mayor gran-
 Le puso en gran trabajo y estrechez. [deza

Este es el cierto y verdadero cuento
 De la famosa Dido disfamada,
 Que Virgilio Maron sin miramiento
 Falsó su historia y castidad preciada
 Por dar á sus ficciones ornamento;
 Pues vemos que esta reina importunada,
 Pudiéndose casar y no quemarse,
 Antes quemarse quiso que casarse.

Iban todos atentos escuchando
 El extraño suceso peregrino
 Cuando al fuerte llegamos, acabando
 La historia juntamente y el camino;
 Y en él aquella noche reposando,
 Venida la mañana nos convino
 Procurar de tener con diligencia
 Del buscado cnemigo inteligencia.

Mas un indio que acaso inadvertido
 Fué de una escolta nuestra prisionero,
 Hombre en las muestras de ánimo atrevido,
 Suelto de manos y de piés ligero,
 Con promesas y dádivas vencido
 Dijo : Yo me resuelvo y me profiero
 De daros llanamente hoy en la mano
 Al grande general Caupolicano.

En un áspero bosque y espesura,
 Nueve millas de Ongolmo desviado,
 Está un sitio muy fuerte por natura
 De ciénagas y fosos rodeado,
 Donde por ser la tierra tan segura
 Anda de solos diez acompañado,
 Hasta que vuestra próspera creciente
 Aplaque el gran furor de su corriente.

Por una estrecha y desusada vía,
 Sin que pueda haber dello sentimiento,
 Seré en la noche oscura yo la guía
 Llevando á vuestra gente en salvamento;
 Y antes que se descubra el claro día
 Daréis en el oculto alojamiento,
 Donde á cumplir del todo yo me obligo
 Pena de la cabeza lo que digo.

Fué la razon del mozo bien oída,
 Viéndole en su promesa tan constante;
 Y así luego una escuadra prevenida
 De gente esperta y número bastante,
 Para toda sospecha apercebida,
 Llevando al indio amigo por delante,
 Salió á la prima noche en gran secreto,
 Con paso largo y caminar quiéto.

Por una senda angosta é intrincada,
 Subiendo grandes cuestras y bajando,
 Del solícito bárbaro guiada
 Iba á paso tirado caminando :
 Mas la oscura tiniebla adelgazada
 Por la vecina aurora, reparando
 Junto á un arroyo y pedregosa fuente,
 Volvió el indio diciendo á nuestra gente :

Yo no paso adelante, ni es posible
 Seguir este camino comenzado,
 Que el hecho es grande y el temor terrible,
 Que me detiene el paso acobardado :
 Imaginando aquel aspecto horrible
 Del gran Caupolican contra mi airado,
 Cuando venga á saber que solo he sido
 El soldado traidor que le ha vendido.

Por este arroyo arriba, que es la guía,
 Aunque sin rastro alguno ni vereda,
 Daréis presto en el sitio y ranchería
 Que está en medio de un bosque y arboleda :

Y antes que aclarar el ya vecino día
 Os dad prisa á llegar, porque no pueda
 La centinela descubrir del cerro
 Vuestra venida oculta y mi gran yerro.

Yo me vuelvo de aquí, pues he cumplido
 Dejándoos como os dejo en este puesto,
 A donde salvamente os he traído,
 Poniéndome á peligro manifiesto :
 Y pues al punto justo habeis venido,
 Os conviene dar prisa y llegar presto,
 Que es irrecuperable y peligrosa
 La pérdida del tiempo en toda cosa :

Y si sienten rumor desta venida,
 El sitio es ocupado y peñascoso,
 Fácil y sin peligro la huida
 Por un derrumbadero montuoso :
 Mirad que os dañe ya la detenida,
 Seguid hoy vuestro hado venturoso,
 Que menos de una milla de camino
 Teneis al enemigo ya vecino.

No por caricia, oferta ni promesa
 Quiso el indio mover el pié adelante,
 Ni amenaza de muerte ó vida opresa
 A sacarle del tema fué bastante :
 Y viendo el tiempo corto y que la prisa
 Les era á la sazón tan importante,
 Dejándole amarrado á un grueso pino,
 La relacion siguieron y camino.

Al cabo de una milla, y á la entrada
 De un arcabuco lóbrego y sombrío,
 Sobre una espesa y áspera quebrada
 Dieron en un pajizo y gran bohío :
 La plaza en rededor fortificada
 Con un despeñadero sobre un río,
 Y cerca del cubiertas de espadañas
 Chozas, casillas, ranchos y cabañas.

La centinela en esto descubriendo
 De la punta de un cerro nuestra gente,
 Dió la voz y señal apercibiendo
 Al descuidado general valiente :
 Pero los nuestros en tropel corriendo
 Le cercaron la casa de repente,
 Saltando el fiero bárbaro á la puerta,
 Que ya á aquella sazón estaba abierta.

Mas viendo el paso en torno embarazado
 Y el presente peligro de la vida,
 Con un martillo fuerte y acerado
 Quiso abrir á su modo la salida :
 Y alzándole á dos manos, empujado,
 Por dalle mayor fuerza á la caída,
 Topó una viga arriba atravesada
 Do la punta encarnó y quedó trabada ;

Pero un soldado á tiempo atravesando
 Por delante, acercándose á la puerta,
 Le dió un golpe en el brazo, penetrando
 Los músculos y carne descubierta:
 En esto el paso el indio retirando,
 Visto el remedio y la defensa incierta,
 Amonestó á los suyos que se diesen
 Y en ninguna manera resistiesen.

Salió fuera sin armas, requiriendo
 Que entrasen en la estancia asegurados,
 Que eran pobres soldados que huyendo
 Andaban de la guerra amedrentados:
 Y así, con prisa y turbacion, temiendo
 Ser de los foragidos saiteados,
 A la ocupada puerta habia salido,
 De las usadas armas prevenido.

Entraron de tropel, donde hallaron
 Ocho ó nueve soldados de importancia,
 Que, rendidas las armas, se entregaron
 Con muestras aparentes de ignorancia:
 Todos atrás las manos los ataron
 Repartiendo el despojo y la ganancia,
 Guardando al capitán disimulado
 Con dobladas prisiones y cuidado;

Que aseguraba con sereno gesto
 Ser un bajo soldado de linaje;
 Pero en su talle y cuerpo bien dispuesto
 Daba muestra de ser gran personaje.
 Gastóse gran espacio y tiempo en esto,
 Tomando de los otros mas lenguaje,
 Que todos contestaban que era un hombre
 De estimacion comun y poco nombre.

Ya entre los nuestros á gran furia andaba
 El permitido robo y grito usada,
 Que rancho, casa y choza no quedaba
 Que no fuese deshecha y saqueada,
 Cuando de un toldo que vecino estaba
 Sobre la punta de la gran quebrada
 Se arrojó una mujer, huyendo apriesa
 Por lo mas agrio de la breña espesa.

Pero alcanzóla un negro á poco trecho,
 Que tras ella se echó por la ladera,
 Que era intrincado el paso y muy estrecho
 Y ella no bien usada en la carrera:
 Llevaba un mal envuelto niño al pecho
 De edad de quince meses, el cual era
 Prenda del preso padre desdichado,
 Con grande extremo del y della amado.

Trájola el negro suelta, no entendiendo
 Que era presa y mujer tan importante:
 En esto ya la gente iba saliendo
 Al tino del arroyo resonante,

Cuando la triste Palla, descubriendo
 Al marido, que preso iba adelante,
 De sus insignias y armas despojado,
 En el monton de la canalla atado,

No reventó con llanto la gran pena,
 Ni de flaca mujer dió allí la muestra,
 Antes de furia y viva rabia llena,
 Con el hijo delante se le muestra -
 Diciendo: La robusta mano ajena
 Que así ligó tu afeminada diestra,
 Mas clemencia y piedad contigo usará
 Si ese cobarde pecho atravesará.

¿Eres tú aquel varon que en pocos dias
 Hinchió la redondez de sus hazañas,
 Que con solo la voz temblar hacías
 Las remotas naciones mas extrañas?
 ¿Eres tú el capitán que prometías
 De conquistar en breve las Españas
 Y someter el ártico hemisferio
 Al yugo y ley del araucano imperio?

¡Ay de mí! como andaba yo engañada
 Con mi altiveza y pensamiento ufano,
 Viendo que en todo el mundo era llamada
 Fresia mujer del gran Caupolicano:
 Y agora, miserable y desdichada,
 Todo en un punto me ha salido vano,
 Viéndote prisionero en un desierto,
 Gudiendo haber honradamente muerto.

¿Qué son de aquellas pruebas peligrosas,
 Que así costaron tanta sangre y vidas?
 ¿Las empresas difíciles dudosas
 Por tí con tanto esfuerzo acometidas?
 ¿Qué es de aquellas victorias gloriosas
 De esos atados brazos adquiridas?
 ¿Todo, al fin, ha parado y se ha resuelto
 En ir con esa gente infame envuelto?

Dime, ¿faltóte esfuerzo, faltó espada
 Para triunfar de la mudable diosa?
 No sabes que una breve muerte honrada
 Hace inmortal la vida y gloriosa?
 Miráras á esta prenda desdichada,
 Pues que de tí no queda ya otra cosa;
 Que yo, apenas la nueva me viniera,
 Cuando muriendo alegre te siguiera.

Toma, toma tu hijo, que era el fúdo
 Con que el lícito amor me habia ligado
 Que el sensible dolor y golpe agudo
 Estos fértiles pechos han secado:
 Cria, críale tú, que ese membrudo
 Cuerpo, en sexo de hembra se ha trocado;
 Que yo no quiero título de madre
 Del hijo infame del infame padre.

Diciendo esto, colérica y rabiosa
El tierno niño le arrojó delante;
Y con ira frenética y furiosa
Se fué por otra parte en el instante:
En fin, por abreviar, ninguna cosa
De ruegos ni amenazas fué bastante
A que la madre ya cruel volviese,
Y el inocente hijo recibiese.

Diéronle nueva madre, y comenzaron
A dar la vuelta y á seguir la vía,
Por la cual á gran prisa caminaron,
Recobrando al pasar la fida guía
Que atada al tronco por temor dejaron;
Y en larga escuadra al declinar del día
Entraron en la plaza embanderada,
Con gran aplauso y alardosa entrada.

Hízose con los indios diligencia
Porque con mas certeza se supiese
Si era Caupolicán, que su apariencia
Daba claros indicios que lo fuese:

Pero ni ausente dél ni en su presencia
Hubo entre tantos uno que dijese
Que era mas que un incógnito soldado,
De baja estofa y sueldo moderado;

Aunque algunos despues mas animados,
Cuando en particular los apretaban,
De su cercana muerte asegurados,
El sospechado engaño declaraban:
Pero luego delante dél llevados,
Con medroso temblor se retractaban,
Negando la verdad ya comprobada,
Por ellos en ausencia confesada,

Mas viéndose apretado y peligroso,
Y que encubrirse al cabo no podía,
Dejando aquel remedio infructuoso
Quiso tentar el último que habia;
Y así, llamando al capitán Reinoso,
Que luego vino á ver lo que queria,
Le dijo con sereno y buen semblante
Lo que dirán mis versos adelante.

CANTO XXXIV.

Habla Caupolicán á Reinoso, y sabiendo que ha de morir se vuelve cristiano: muere de miserable muerte, aunque con ánimo esforzado. Los araucanos se juntan á la elección del nuevo general.

¡Oh vida miserable y trabajosa
A tantas desventuras sometida!
¡Prosperidad humana sospechosa,
Pues nunca hubo ninguna sin caída!
¡Que cosa habrá tan dulce y tan sabrosa
Que no sea amarga al cabo y desabrida?
No hay gusto, no hay placer sin su descuento,
Que el dejo del deleite es el tormento.

Hombres famosos en el siglo ha habido,
A quien la vida larga ha destruido;
Que el mundo los hubiera preferido
Si la muerte se hubiera anticipado:
Anibal desto buen ejemplo ha sido,
Y el cónsul que, en Farsalla derrocado,
Perdió, por vivir mucho, no el segundo,
Mas el lugar primero deste mundo.

Esto confirma bien Caupolicano,
Famoso capitán y gran guerrero,
Que en el término américo-indiano
Tuvo en las armas el lugar primero:
Mas cargóle Fortuna así la mano,
Dilatándole el término postrero,
Que fué mucho mayor que la subida
La miserable y súbita caída.

El cual, reconociendo que su gente
Vacilando en la fe titubeaba;
Viendo que ya la próspera creciente
De su fortuna aprisa declinaba,
Hablar quiso á Reinoso claramente,
Que venido á saber lo que pasaba,
Presente el congregado pueblo todo,
Habló el bárbaro grave deste modo:

Si á vergonzoso estado reducido
Me hubiera el duro y áspero destino,
Y si esta mi caída hubiera sido
Debajo de hombre y capitán indino,
No tuve el brazo así desfallecido
Que no abriera á la muerte yo camino
Por este propio pecho con mi espada,
Cumpliéndome el curso y misera jornada;

Mas, juzgándote digno y de quien puedo
Recebir sin vergüenza yo la vida,
Lo que de mí pretendes te concedo
Luego que á mí me fuere concedida;
Ni pienses que á la muerte tengo miedo,
Que aquesa es de los prósperos temida;
Y en mí por experiencias he probado
Cuán mal le está el vivir al desdichado.

Yo soy Caupolican, que el hado mío
 Por tierra derrocó mi fundamento,
 Y quien del araucano señorío
 Tiene el mando absoluto y regimiento:
 La paz está en mi mano y albedrío,
 Y el hacer y afirmar cualquier asiento,
 Pues tengo por mi cargo y providencia
 Toda la tierra en freno y obediencia.

Soy quien mató á Valdivia en Tucapeló,
 Y quien dejó á Purén desmantelado;
 Soy el que puzo á Penco por el suelo,
 Y el que tantas batallas ha ganado:
 Pero el revuelto ya contrario cielo,
 De victorias y triunfos rodeado,
 Me ponen á tus piés á que te pida
 Por un muy breve término la vida.

Cuando mi causa no sea justa, mira
 Que el que perdona mas es mas clemente;
 Y si á venganza la pasión te tira,
 Pedirte yo la vida es suficiente:
 Aplaca el pecho airado, que la ira
 Es en el poderoso impertinente;
 Y si en darme la muerte estás ya puesto,
 Especie de piedad es darla presto.

No pienses que aunque muera aquí á tus
 Ha de faltar cabeza en el estado, [manos
 Que luego habrá otros mil Caupolicanos,
 Mas como yo ninguno desdichado:
 Y pues conoces ya á los araucanos,
 Que dellos soy el mínimo soldado,
 Tentar nueva fortuna error sería
 Yendo tan cuesta abajo ya la mía.

Mira que á muchos vences en vencerte,
 Frena el impetu y cólera dañosa,
 Que la ira examina al varon fuerte,
 Y el perdonar venganza es generosa;
 La paz comun destruyes con mi muerte,
 Suspende ahora la espada rigurosa,
 Debajo de la cual están á una
 Mi desnuda garganta y tu fortuna.

Aspira á mas, á mayor gloria atiende,
 No quieras en poca agua así anegarte,
 Que lo que la Fortuna aquí pretende
 Solo es que quieras della aprovecharte;
 Conoce el tiempo y tu ventura entiende,
 Que estoy en tu poder, ya de tu parte,
 Y muerto no tendrás de cuanto has hecho
 Sino un cuerpo de un hombre sin provecho.

Que si esta mi cabeza desdichada
 Pudiera ¡o capitán! satisfacerte,
 Tendiera el cuello á que con esa espada
 Rematáras aquí mi triste suerte:

Pero deja la vida condenada
 El que procura apresurar su muerte,
 Y mas en este tiempo que la mia
 La paz universal perturbaria.

Y pues por la experiencia claro has visto
 Que libre y preso, en público y secreto,
 De mis soldados soy temido y quisto,
 Y está á mi voluntad todo sujeto:
 Haré yo establecer la ley de Cristo,
 Y que sueltas las armas, te prometo
 Vendrá toda la tierra en mi presencia
 A dar al rey Felipe la obediencia.

Tenme en prision segura retirado
 Hasta que cumpla aquí lo que pusiere;
 Que yo sé que el ejército y senado
 En todo aprobarán lo que hiciere:
 Y el plazo puesto y término pasado,
 Podré tambien morir si no cumplierre;
 Escoge lo que mas te agrada desto,
 Que para ambas fortunas estoy presto.

No dijo el indio mas, y la respuesta
 Sin turbacion mirándole atendia,
 Y la importante vida ó muerte presta
 Callando con igual rostro pedia:
 Que por mas que Fortuna contrapuesta
 Procuraba abatirle no podia, [todo
 Guardando, aunque vencido y preso, en
 Cierta término libre y grave modo.

Hecha la confesion como lo escribo,
 Con mas rigor y priesa que advertencia
 Luego á empalar y asatearle vivo
 Fué condenado en pública sentencia.
 No la muerte y el término escetivo
 Causó en su gran semblante diferencia,
 Que nunca por mudanzas vez alguna
 Pudo mudarle el rostro la Fortuna.

Pero mudóle Dios en un momento;
 Obrando en él su poderosa mano,
 Pues con lumbré de fe y conocimiento
 Se quiso bautizar y ser cristiano:
 Causó lástima y junto gran contento
 Al circunstante pueblo castellano,
 Con grande admiracion de todas gentes
 Y espanto de los bárbaros presentes.

Luego aquel triste, aunque felice día,
 Que con solemnidad le bautizaron,
 Y, en lo que el tiempo escaso permitia,
 En la fe verdadera le informaron,
 Cercado de una gruesa compañía
 De bien armada gente le sacaron
 A padecer la muerte consentida,
 Con esperanza ya de mejor vida.

Descalzo, destocado, á plé, desnudo,
 Dos pesadas cadenas arrastrando,
 Con una soga al cuello y grueso fiudo
 De la cual el verdugo iba tirando,
 Cercado en torno de armas, y el menudo
 Pueblo detras, mirando y remirando
 Si era posible aquello que pasaba,
 Que visto por los ojos aun dudaba.

Desta manera, pues, llegó al tablado
 Que estaba un tiro de arco del asiento,
 Media pica del suelo levantado
 De todas partes á la vista esento;
 Donde con el esfuerzo acostumbrado,
 Sin mudanza y señal de sentimiento,
 Por la escala subió tan desenvuelto
 Como si de prisiones fuera dueto.

Puesto ya en lo mas alto, revolviendo
 A un lado y otro la serena frente,
 Estuvo allí parado un rato viendo
 El gran concurso y multitud de gente,
 Que el increíble caso y estupendo
 Atónita miraba atentamente,
 Teniendo á maravilla y gran espanto
 Haber podido la Fortuna tanto.

Llegóse él mismo al palo donde habia
 De ser la atroz sentencia ejecutada,
 Con un semblante tal, que parecia
 Tener aquel terrible trance en nada,
 Diciendo: Pues el bado y suerte mia
 Me tienen esta muerte aparejada,
 Venga, que yo la pido, yo la quiero,
 Que ningun mal hay grande si es postrero.

Luego llegó el verdugo diligente,
 Que era un negro gelofa, mal vestido,
 El cual viéndole el bárbaro presente
 Para darle la muerte prevenido,
 Bien que con rostro y ánimo paciente
 Las afrentas demas habia sufrido,
 Sufrir no pudo aquella, aunque postrera,
 Diciendo en alta voz desta manera:

¿Como? qué en cristiandad y pecho honrado
 Cabe cosa tan fuera de medida,
 Que á un hombre como yo tan señalado
 Le dé muerte una mano así abatida?
 Basta, basta morir al mas culpado,
 Que al fin todo se paga con la vida;
 Y es usar deste término conmigo
 Inhumana venganza y no castigo.

¿No hubiera alguna espada aquí de cuantas
 Contra mí se arrancaron á porfia,
 Que usada á nuestras miseras gargantas
 Cercenára de un golpe aquesta mia?

Que aunque ensaye su fuerza en mí de tan-
 Maneras la Fortuna en este día, [las
 Acabar no podrá que bruta mano
 Toque al gran general Caupolicano.

Esto dicho, y alzando el plé derecho
 (Aunque de las cadenas impedido)
 Dió tal cox al verdugo, que gran trecho
 Le echó rodando abajo mal herido:
 Reprehendido el impaciente hecho,
 Y él del súbito enojo reducido,
 Le sentaron despues con poca ayuda
 Sobre la punta de la estaca aguda.

No el aguzado palo penetrante,
 Por mas que las entrañas le rompiese
 Barrenándole el cuerpo, fué bastante
 A que al dolor intenso se rindiese:
 Que con sereno término y semblante,
 Sin que labio ni ceja retorciese,
 Sosegado quedó de la manera
 Que si asentado en tálamo estuviera.

En esto seis flecheros señalados,
 Que prevenidos para aquello estaban
 Treinta pasos de trecho desviados,
 Por orden y despacio le tiraban:
 Y, aunque en toda maldad ejercitados,
 Al despedir la flecha vacilaban,
 Temiendo poner mano en un tal hombre,
 De tanta autoridad y tan gran nombre.

Mas Fortuna cruel, que ya tenia
 Tan poco por hacer y tanto hecho,
 Si tiro alguno avieso allí salia,
 Forzando el curso le traia derecho:
 Y en breve, sin dejar parte vacia,
 De cien flechas quedó pasado el pecho.
 Por do aquel grande espíritu echó fuera,
 Que por menos heridas no cupiera.

Paréceme que siento enternecido
 Al mas cruel y endurecido oyente
 Deste bárbaro caso referido,
 Al cual, señor, no estuve yo presente,
 Que á la nueva conquista habia partido
 De la remota y nunca vista gente;
 Que si yo á la sazón allí estuviera
 La cruda ejecucion se suspendiera.

Quedó abiertos los ojos, y de suerte
 Que por vivo llegaban á mirarle,
 Que la amarilla y afeada Muerte
 No pudo aun puesto allí destiguarle:
 Era el miedo en los bárbaros tan fuerte
 Que no osaban dejar de respetarle;
 Ni allí se vió en alguno tal denuedo
 Que puesto cerca dél no hubiese miedo.

La voladora Fama presurosa
Derramó por la tierra en un momento
La no pensada muerte ignominiosa,
Causando alteracion y movimiento:
Luego la turba, incrédula y dudosa,
Con nueva turbacion y desatiento,
Corre con prisa y corazon incierto
A ver si era verdad que fuese muerto.

Era el número tanto que bajaba
Del contorno y distrito comarcano,
Que en ancha y apiñada rueda estaba
Siempre cubierto el espacioso llano:
Crédito allí á la vista no se daba;
Si ya no le tocaba con la mano,
Y, aun tocado, despues le parecia
Que era cosa de sueño ó fantasia.

No la afrentosa muerte impertinente
Para temor del pueblo ejecutada,
Ni la falta de un hombre así eminente;
En que nuestra esperanza iba fundada,
Amedrentó ni acobardó la gente;
Antes de aquella injuria provocada
A la cruel satisfaccion aspira
Llena de nueva rabia y mayor ira.

Unos con sed rabiosa de venganza
Por la afrenta y oprobio recibido,
Otros con la codicia y esperanza
Del oficio y baston ya pretendido;
Antes que sosegase la tardanza
El ánimo del pueblo removido,
Daban calor y fuerzas á la guerra,
Incitando á furor toda la tierra.

Si hubiese de escribir la bravaria
De Tucapel, de Rengo y Lepomande,
Orompello, Lincoya y Lebopía,
Purén, Cayocupil y Mareande,
En un espacio largo no podría,
Y fuera menester libro mas grande,
Que cada cual con hervoroso afecto
Pretende allí y aspira á ser electo.

Pero el cacique Colocolo, viendo
El daño de los muchos pretendientes,
Como prudente y sabio, conociendo
Pocos para el gran cargo suficientes,
Su anciana autoridad interponiendo,
Les hizo mensajeros diligentes,
Para que se juntasen á consulta
En lugar apartado y parte oculta.

Los que abreviar el tiempo deseaban,
Luego para la junta se aprestaron,
Y muchos, recelando que tardaban,
La diligencia y paso apresuraron:

Otros que á otro camino enderezaban,
Por no se declarar no rehusaron,
Siguiendo sin faltar un hombre solo
El sabio parecer de Colocolo.

Fué entre ellos acordado que viniesen
Solos á la ligera sin bullicio,
Porque los enemigos no tuviesen
De aquella nueva junta algun indicio,
Haciendo que de todas partes fuesen
Indios que con industria y artificio
Instasen en la paz siempre ofrecida
Con muestra humilde y contricion fingida.

El plazo puesto y sitio señalado,
En un cómodo valle y escondido,
La convocada gente del senado
Al término llegó constituido;
Y entre ellos Tucapel determinado
De por bien ó por mal ser elegido,
Y otros que con menores fundamentos
Mostraban sus preñados pensamientos.

Siento fraguarse nuevas disensiones,
Moverse gran discordia y diferencia,
Hervir con ambicion los corazones,
Brotar el odio antiguo y competencia,
Variar los disignios y opiniones,
Sin manera ó señal de conveniencia,
Fundando cada cual su desvario
En la fuerza del brazo y albedrio.

Entrados, como digo, en el consejo
Los caciques y nobles congregados,
Todos con sus insignias y aparejo,
Segun su antigua preeminencia armados,
Colocolo, sagaz y cauto viejo,
Viéndolos en los rostros demudados,
Aunque aguardaba á la sazón postrera,
Adelantó la voz desta manera.....

Pero si no os cansais, señor, primero
Que os diga lo que dijo Colocolo,
Tomar otro camino largo quiero
Y volver el designio á nuestro polo:
Que, aunque á decirlo mucho me proliero,
El sugeto que tomo basta solo
A levantar mi baja voz causada,
De materia hasta aquí necesitada.

† Mas, si me dais licencia, yo querria
(Para que mas á tiempo esto refiera)
Alcanzar, si pudiese, á don García,
Aunque es diversa y larga la carrera:
El cual en el turbado reino habia
Reformado los pueblos, de manera
Que puso con solícito cuidado
La justicia y gobierno en buen estado.

Pasó de Villarica el fértil llano
Que tiene al sur el gran volcan vecino,
Fragua, segun afirman, de Vulcano,
Que regoldando fuego está contino;
De allí, volviendo por la diestra mano
Visitando la tierra, al cabo vino
Al ancho lago y gran desagadero
Término de Valdivia y fin postrero :

Donde tambien llegué, que sus pisadas
Sin descansar un punto voy siguiendo,
Y de las mas ciudades convocadas
Iban gentes en número acudiendo
Pláticas en conquistas y jornadas;
Y así, el tumulto bélico creciendo,
En sordo son confuso ribombaba,
Y el vecino contorno amedrentaba ;

Que arrebatado del ligero viento,
Y por la Fama lejos esparcido,
Hirió el desapacible y duro acento
De los remotos indios el oído :
Los cuales, con turbado sentimiento
Huyen del nuevo y fiero son temido,
Cual medrosas ovejas derramadas
Del aullido del lobo amedrentadas,

Nunca el oscuro y tenebroso velo
De nubes congregadas de repente,
Ni presto rayo que, rasgando el cielo,
Baja tronando envuelto en llama ardiente;
Ni terremoto, cuando tiembla el suelo
Turba y atemoriza así la gente,
Como el horrible estruendo de la guerra
Turbó y amedrentó toda la tierra.

Quien sin duda publica que ya entraban
Destruyendo ganados y comidas :
Quien que la tierra y pueblos saqueaban
Privando á los caciques de las vidas :
Quien que á las nobles dueñas deshonraban
Y forzaban las hijas recogidas,
Haciendo otros insultos y maldades,
Sin reservar lugar, sexo ni edades.

Crece el desórden, crece el desconcierto
Con cada cosa, que la Fama aumenta,
Teniendo y afirmando por muy cierto
Cuanto el triste temor les representa :
Solo el salvarse les parece incierto,
Y esto los atribula y atormenta ;
Allá corren gritando, acá revuelven ;
Todo lo creen y en nada se resuelven.

Mas luego que el temor desatinado
Que la gente llevaba derramada
Dejó en ella lugar desocupado
Por donde la razon hallase entrada,

El atónito pueblo reportado,
Su total perdicion considerada,
Se junta á consultar en este medio
Las cosas importantes al remedio.

Hallóse en este vario ayuntamiento
Tunconabala, plático soldado,
Persona de valor y entendimiento
En la araucana escuela doctinado,
Que por cierta cuestion y acaecimiento
De su tierra y parientes desterrado,
Se redujo á doméstico ejercicio,
Huyendo el trato bélico y bullicio ;

El cual viendo en el pueblo diferente
El miedo grande y confusion que habia ;
Pues sin oír trompeta ni ver gente
Le espantaba su misma vocería,
En un lugar capaz y conveniente,
Junta toda la noble compañía :
Sosegado el rumor y alteraciones,
Les comenzó á decir estas razones :

Escusado es, amigos, que yo os diga
El peligroso punto en que nos vemos
Por esta gente pérfida enemiga,
Que ya cierto á las puertas la tenemos,
Pues el temor que á todos nos fatiga
Nos apremia y constriñe á que entreguemos
La libertad y casas al tirano,
Dándole entrada libre y paso llano.

¿ A qué fosado muro ó antepecho,
A qué fuerza ó ciudad, á qué castillo
Os podéis retirar en este estrecho,
Que baste sola una hora á resistillo?
Si quereis hacer rostro y mostrar pecho,
Desnudo le ofrecemos al cuchillo,
Pues nos coge esta furia repentina
Sin armas, capitán, ni disciplina :

Que estos barbudos crueles y terribles,
Del bien universal usurpadores,
Son fuertes, poderosos, invencibles,
Y en todas sus empresas vencedores :
Arrojan rayos con estruendo horribles,
Pelean sobre animales corredores,
Grandes, bravos, feroces y alentados,
De solo el pensamiento gobernados.

Y pues contra sus armas y fiera
Defensa no teneis de fuerza ó muro,
La industria ha de suplir nuestra flaqueza,
Y prevenir con tiempo al mal futuro ;
Que mostrando doméstica llaneza
Les podéis prometer paso seguro,
Como á nacion vecina y gente amiga,
Que la promesa en daño á nadie obliga ;

Haciendo en este tiempo limitado
Retirar con silencio y buena maña
La ropa, provisiones y ganado
Al último rincón de la montaña :
Dejando el alimento tan tasado,
Que vengan á entender que esta campaña
Es estéril, es seca y mal templada,
De gente pobre y misera habitada.

Porque estos insaciables avarientos,
Viendo la tierra pobre y poca presa,
Sin duda mudarán los pensamientos,
Dejando por inútil esta empresa :
Y la falta de gente y bastimentos
Los echará de este distrito apriesa,
Guiados por la breña y gran recuesto,
De do quizá ne volverán tan presto.

Tenels de Ancud el paso y estrechez
Cerrado de peñascos y jarales,
Por do quiso impedir Naturaleza
El trato á los vecinos naturales :
Cuya espesura grande y aspereza
Aun no pueden romper los animales,
Y las aves aligeras del cielo
Sienten trabajo en el pasarle á vuelo.

Llevados por aquí, sin duda creo
Que, viendo el alto monte peligroso,
Corregirán el ímpetu y deseo,
Volviendo atrás el paso presuroso;
Y si quieren buscar algún rodeo,
Desviarse de aquí será forzoso,
Dejando esta region por miserable
Libre de su insolencia intolerable :

Y aunque la libertad y vida mia
Sé que corre peligro en el viaje,
Con rústica y desnuda compañía
Salir quiero á encontrarlos al pasaje ;
Y fingiendo ignorancia y alegría,
Vestido de grosero y pobre traje,
Ofrecerles he en don una miseria
Que arguya y dé á entender nuestra laceria.

Quizá viendo el trabajo y poco fruto
Que se puede esperar de la pobreza,
La estéril tierra y misero tributo,
El linaje de gente y rustiqueza,
Mudarán el intento resolutivo,
Que es de buscar haciendas y riqueza ;
Haciéndoles volver con maña y arte
Las armas y designios á otra parte.

No acabó su razon el indio, cuando
Se levantó un rúmor entre la gente
El parecer á voces aprobando,
Sin mostrarse ninguno diferente :
Y así, la ejecucion apresurando
En lo ya consultado conveniente,
Corrieron al efeto, retirados
Los muebles, vituallas y ganados.

Ya el español con la presteza usada
Al último confin había venido,
Dando remate á la postrer jornada
Del límite hasta allí constituido ;
Y puesto el pié en la raya señalada,
El presuroso paso suspendido,
Dijo, si ya escucharlo no os enoja,
Lo que el canto dirá vuelta la hoja.

CANTO XXXV.

Entran los españoles en demanda de la nueva tierra. Sádeles al paso Tunconabala, persúadeles á que se vuelvan ; pero viendo que no aprovecha, les ofrece una guía que los lleva por grandes despeñaderos, donde pasaron terribles trabajos.

¿Qué cerros hay que el interés no allana,
Y qué dificultad que no la rompa ?
¿Qué pecho fiel, qué voluntad tan sana
Que este no le inficione y la corrompa ?
Destruye el trato de la vida humana,
No hay orden que no altere y la interrompa,
Ni estrecha entrada ni cerrada puerta
Que no la facilite y deje abierta.

Este de parentescos y hermandades
Desata el fudo y vínculo mas fuerte,
Vuelve en enemistad las amistades,
Y el grato amor en desamor convierte :

Inventor de desastres y maldades,
Tropella á la razon, cambia la suerte,
Hace al hielo caliente, al fuego frio,
Y hará subir por una cuesta un rio.

Así por mil peligros y derrotas,
Golfos profundos, mares no sulcados,
Hasta las partes últimas ignotas
Trujo sin descansar tantos soldados ;
Y por vías estériles remotas,
Del interés incitador llevados,
Piensan escudriñar cuanto se encierra
En el círculo inmenso de la tierra.

Dije que don García había arribado
 Con práctica y lucida compañía
 Al término de Chile señalado,
 De do nadie jamas pasado había :
 Y en medio de la raya el pié afirmado,
 Que los dos nuevos mundos dividía,
 Presente yo y atento á las señales
 Las palabras que dijo fueron tales :

Nacion á cuyos pechos invencibles
 No pudieron poner impedimentos
 Peligros y trabajos insufribles,
 Ni alrados mares, ni contrarios vientos,
 Ni otros mil contrapuestos imposibles,
 Ni la fuerza de estrellas ni elementos,
 Que rompiendo por todo habéis llegado
 Al término del orbe limitado ;

Veis otro nuevo mundo, que encubierto
 Los cielos hasta agora le han tenido,
 El difícil camño y paso abierto
 A solo vuestros brazos concedido :
 Veis de tanto trabajo el premio cierto
 Y cuanto os ha fortuna prometido,
 Que siendo de tan grande empresa autores
 Habels de ser sin limite señores ;

Y la parlera Fama discurrendo
 Hasta el estremo y término postrero ;
 Las antiguas hazañas refiriendo,
 Pondrá esta vuestra en el lugar primero ;
 Pues, en dos largos mundos no cabiendo,
 Venis á conquistar otro tercero,
 Donde podrán mejor sin estrecharse
 Vuestros ánimos grandes ensancharse.

Y pues es la sazón tan oportuna
 Y poco necesarias las razones,
 No quiero detener vuestra fortuna
 Ni gastar mas el tiempo en oraciones :
 Sus, tomad posesion todos á una
 De esas nuevas provincias y regiones,
 Donde os tienen los hados á la entrada
 Tanta gloria y riqueza aparejada.

Luego, pues, de tropel toda la gente
 A la plática apenas detenida,
 Pisó la nueva tierra libremente,
 Jamas del extranjero pié batida ;
 Y con orden y paso diligente,
 Por una angosta senda mal seguida,
 En larga retahila y ordenada
 Dimos principio á la primer jornada.

Caminamos sin tino algunos dias
 De solo el tino por el sol guiados,
 Abriendo pasos y cerradas vias
 Rematadas en riscos despeñados.

Las mentirosas fugitivas gulas
 Nos llevaron por partes engañados,
 Que parecia imposible al mas gigante
 Poder volver atras ni ir adelante.

Ya del móvil primero arrebatado
 Contra su curso el sol hácia el poniente
 Al mundo cuatro vueltas había dado
 Calentando del pez la húmida frente,
 Cuando al bajar de un áspero collado
 Vimos salir diez indios de repente
 Por entre un arcabuco y breña espesa,
 Desnudos, en monton, trotando apriesa,

Del aire, de la lluvia y sol curtidos,
 Cubiertos de un espeso y largo vello,
 Pañetes cortos de cordel ceñidos,
 Altos de pecho y de fornido cuello,
 La color y los ojos encendidos,
 Las uñas sin cortar, largo el cabello ;
 Brutos campestres, rústicos salvajes,
 De fieras cataduras y visajes.

Venia un robusto viejo el delantero ;
 Al cual el medio cuerpo le cubria
 Un roto manto de sayal grosero,
 Que misera pobreza prometia.
 Este, pues, como dije allá, primero
 Era Tunconabal, que pretendia
 Mudar nuestros designios y opiniones
 Con fingidos consejos y razones.

Fuimos luego sobre ellos, recelando
 Ser gente de montaña fugitiva ;
 Mas ellos, nuestros pasos atajando,
 Venian á mas andar la cuesta arriba :
 Y al pié de un alta peña reparando,
 Por do un quebrado arroyo se derriba,
 Todos nos aguardaron sin recelo
 Puestas sus flechas y arcos en el suelo.

Luego el anciano á voces y en estraña
 Lengua de nuestro intérprete entendida,
 Dijo : ¡ O gente infeliz, á esta montaña
 Por falso engaño y relacion traída,
 De la serpiente y áspera alimaña
 Apenas sustentar pueden la vida,
 Y donde el hijo bárbaro nacido
 Es de incultas raices mantenido !

¿ Qué informacion siniestra, qué noticia.
 Incita así vuestro ánimo invencible ?
 ¿ Qué dañado consejo, ó qué malicia
 Os ha facilitado lo imposible ?
 Frenad, aunque loable, esa codicia,
 Que la empresa es difícil y terrible ;
 Y vais sin duda todos engañados,
 A miserable muerte condenados ;

Que cuando no encontréis gente de guerra
Que os ponga en el pasaje impedimento,
Hallaréis una sierra y otra sierra,
Y una espesura y otra y otras ciento :
Tanto, que la aspereza de la tierra
Por la falta de yerba y nutrimento
Y contagion del aire no consiente
En su esterilidad cosa viviente :

Y aunque me veis en bruto trasformado
A la silvestre vida reducido,
Sabed que ya en un tiempo fui soldado,
Y que tambien las armas he vestido :
Así que, por la ley que he profesado,
Viendo que va este ejército perdido,
La lástima me mueve á aconsejaros
Que sin pasar de aquí queráis tornaros :

Que estas yermas campañas y espesuras,
Hasta el frígido sur continuadas,
Han de ser el remate y sepulturas
De todas vuestras prósperas jornadas :
Mirad destos salvajes las figuras,
De quien son (como fieras) habitadas,
Y el fruto que nos dan escasamente,
Del cual os traigo un misero presente.

En esto, de un fardel de ovas marinas,
A la manera de una red tejidas,
Sacó diversas frutas montesinas,
Duras, verdes, agrestes, desabridas ;
Carne seca de fieras salvajinas,
Y otras silvestres rústicas comidas ;
Langosta al sol curada, y lagartijas,
Con mil varias inmundas sabandijas.

Admirónos la forma y la estrañeza
De aquella gente bárbara notable,
La gran selvaticque y rustiqueza,
El fiero aspecto y término intratable :
La espesura de montes y aspereza,
Y el fruto de aquel suelo miserable,
Tierra yerma, desierta y despoblada,
De trato y vecindad tan apartada.

Preguntámosle allí, si prosiguiendo
La tierra era adelante montuosa ;
Respondiónos el viejo sonriendo,
Ser mas áspera, dura y mas fragosa :
Y que así la montaña iba creciendo,
Que era imposible y temeraria cosa
Romper tanta maleza y espesura,
Puesta allí por secreto de natura.

Pero visto nuestro ánimo ambicioso,
Que era de proseguir siempre adelante,
Y que el fingido aviso malicioso
A volvernos atras no era bastante,

Con un afecto tierno y amoroso,
Mostrando en lo esterior triste semblante,
Puesto un rato á pensar, afirmó cierto
Haber cerca otro paso mas abierto :

Que por la banda diestra del poniente,
Dejando el monte del siniestro lado,
Habia un rastro, cursado antiguamente,
De la nacida yerba ya borrado,
Por do podia pasar salva la gente,
Aunque era el trecho largo y despoblado,
Para lo cual él mismo nos daría
Una práctica lengua y fida guía.

Fué de nosotros esto bien oído,
Que alguna gente estaba ya dudosa ;
Y el donoso presente recibido,
Tambien la recompensa fué donosa :
Un manto de algodón rojo teñido,
Y una poblada cola de raposa,
Quince cuentas de vidrio de colores,
Con doce cascabeles sonadores.

La dádiva, del viejo agradecida,
Por ser joyas entre ellos estimadas,
Y la guía solícita venida,
Con todas las mas cosas aprestadas,
Pusimos en efeto la partida,
Siguiéndonos los indios dos jornadas,
Dando vuelta despues por otra senda,
Dejándonos el indio en encomienda ;

El cual nos iba siempre asegurando
Gran riqueza, ganado y poblaciones,
Los ánimos estrechos ensanchando
Con falsas y engañosas relaciones
Diciendo : Cuando Febo volteando
Seis veces alumbráse estas regiones.
Os prometo, so pena de la vida,
Henchir del apetito la medida.

No sabré encarecer nuestra altiveza,
Los ánimos briosos y lozanos,
La esperanza de bienes y riqueza,
Las vanas trazas y discursos vanos :
El cerro, el monte, el risco y la aspereza
Eran caminos fáciles y llanos,
Y el peligro y trabajo exorbitante,
No osaban ya ponérsenos delante.

Ibamos sin cuidar de bastimentos
Por cumbres, valles hondos, cordilleras,
Fabricando en los llanos pensamientos,
Máquinas levantadas y quimeras.
Así ufanos, alegres y contentos
Pasamos tres jornadas las primeras ;
Pero á la cuarta, al tramontar del día,
Se nos huyó la mentirosa guía.

El mal indicio, la sospecha cierta,
Los ánimos turbó mas esforzados,
Viendo la falsa trama descubierta,
Y los trabajos ásperos doblados:
Mas, aunque sin camino y en desierta
Tierra, del gran peligro amenazados,
Y la hambre y fatiga todo junto
No pudo detenernos solo un punto.

Pasamos adelante descubriendo
Siempre mas arcabucos y breñales,
La cerrada espesura y paso abriendo
Con hachas, con machetes y destrales:
Otros con pico y azadon rompiendo
Las peñas y arraigados matorrales.
Do el caballo ostigado y receloso
Afirmase seguro el pié medroso.

Nunca con tanto estorbo á los humanos
Quiso impedir el paso la natura,
Y que así de los cielos soberanos
Los árboles midiesen el altura:
Ni entre tantos peñascos y pantanos
Mezcló tanta maleza y espesura
Como en este camino defendido,
De zarzas, breñas y árboles tejido.

Tambien el cielo en contra conjurado,
La escasa y turbia luz nos encubria,
De espesas nubes lóbregas cerrado,
Volviendo en tenebrosa noche el día:
Y de granizo y tempestad cargado,
Con tal furor el paso defendia,
Que era mayor del cielo ya la guerra,
Que el trabajo y peligro de la tierra.

Unos presto socorro demandaban
En las hondas malezas sepultados,
Otros, ayuda! ayuda! voceaban,
En húmidos pantanos atascados;
Otros iban trepando, otros rodaban,
Los piés, manos y rostro desollados,
Oyendo aquí y allí voces en vano,
Sin poderse ayudar ni dar la mano.

Era lástima oír los alaridos,
Ver los impedimentos y embarazos,
Los caballos sin ánimo caídos,
Destrozados los piés, rotos los brazos:
Nuestros sencillos débiles vestidos
Quedaban por las zarzas á pedazos,
Descalzos y desnudos, solo armados,
En sangre, lodo y en sudor bañados.

Y demas del trabajo incomfortable,
Faltando ya el refresco y bastimento,
La aquejadora hambre miserable
Las cuerdas apretaba del tormento;

Y el bien dudoso y daño indubitable
Desmayaba la fuerza y el aliento,
Cortando un dejativo sudor frio
De los cansados miembros todo el brio.

Pero luego tambien considerando
La gloria que el trabajo aseguraba,
El corazon los miembros reforzando,
Cualquier dificultad menospreciaba:
Y los fuertes opuestos contrastando,
Todo lo por venir facilitaba;
Que el valor mas se muestra y se parece
Cuando la fuerza de contrarios erece.

Así pues, nuestro ejército rompiendo,
De solo la esperanza alimentado,
Pasaba á puros brazos descubriendo
El encubierto cielo deseado:
Ibanse ya las breñas destejendo,
Y el bosque de los árboles cerrado
Desviando sus ramas intrincadas,
Nos daban paso y fáciles entradas.

Ya por aquella parte, ya por esta,
La entrada de la luz desocupando,
El yerto risco y empinada cuesta
Iban sus altas cumbres allanando:
La espesa y congelada niebla opuesta,
El grueso vapor húmido exhalando,
Así se adelgazaba y esparcía,
Que penetrar la vista ya podia.

Siete dias perdidos anduvimos
Abriendo á yerro el impedido paso,
Que en todo aquel discurso no tuvimos
Do poder reclinar el cuerpo laso:
Al fin una mañana descubrimos
De Ancud el espacioso y fértil raso,
Y al pié del monte y áspera ladera
Un estendido lago y gran ribera.

Era un ancho archipiélago, poblado
De innumerables islas deleitosas,
Cruzando por el uno y otro lado
Góndolas y piraguas presurosas.
Marinero jamas desesperado
En medio de las olas fluctuosas
Con tanto gozo vió el vecino puerto,
Como nosotros el camino abierto.

Luego pues, en un tiempo arrodillados,
Llenos de nuevo goze y de ternura,
Dimos gracias á Dios, que así escapados
Nos vimos del peligro y desventura:
Y de tantas fatigas olvidados,
Siguiendo el buen suceso y la ventura,
Con esperanza y ánimo lozano
Salimos presto al agradable llano.

El enfermo, el herido, el estropeado,
El cojo, el manco, el débil, el tullido,
El desnudo, el descalzo, el desgarrado,
El desmayado, el flaco, el deshambrido
Quedó sano, gallardo y alentado,
De nuevo esfuerzo y de valor vestido,
Pareciéndole poco todo el suelo,
Y fácil cosa conquistar el cielo.

Mas con todo este esfuerzo, á la bajada
De la ribera, en partes montuosa,
Hallamos la frutilla coronada
Que produce la murta virtuosa:
Y aunque agreste, montés, no sazónada,
Fué á tan buena sazón y tan sabrosa,
Que el celeste maná y ollas de Egitó
No movieran mejor nuestro apetito.

Cual banda de langostas enviadas
Por plaga á veces del linaje humano,
Que en las espigas fértiles granadas
Con un sordo rozar no dejan grano;
Así pues, en cuadrillas derramadas,
Suelta la gente por el ancho llano,
Dejaba los murtales mas copados
De fruta, rama y hoja despojados.

A puñados la fruta unos comían,
De la hambre aquejados importuna,
Otros ramos y hojas engullían,
No aguardando á cogerla una por una,
Quien huye al repartir la compañía,
Buscando en lo escondido parte alguna
Donde comer la rama desgajada,
De las rapaces uñas escapada.

Como el montón de las gallinas cuando
Salen al campo del corral cerrado
Aquí y allí solícitas buscando
El trigo de la troj desperdiciado;
Que con los piés y picos escarbando
Hallan alguna el regajo sepultado,
Y alzándose con él, puesta en huida,
Es de las otras luego perseguida;

Así aquel que arrebató buena parte,
De este y de aquel aquí y allí seguido,
Huyendo se retira luego en parte
Donde pueda comer mas escondido:
Ninguno, si algo alcanza, lo reparte,
Que no era tiempo aquel de ser partido;
Ni allí la caridad, aunque la había,
Estenderse á los prójimos podía.

Estando con sabor de esta manera
Gustando aquella rústica comida,
Llegó una corva góndola ligera,
De doce largos remos impelida;
Que zabordando recio en la ribera,
La chusma diestra y gente apercebida
Saltaron luego en tierra sin recato
Con muestra de amistad y llano trato.

Mas si quereis saber quien es la gente,
Y la causa de haber así arribado,
No puedo aquí deciroslo al presente,
Que estoy del gran camino quebrantado:
Así para sazón mas conveniente
Será bien que lo deje en este estado,
Porque pueda entre tanto repararme
Y os dé menos fastidio el escucharme.

CANTO XXXVI.

Sale el oacique de la barca á tierra; ofrece á los españoles todo lo necesario para su viaje; y prosiguiendo ellos su derrota, les alaja el camino el desagadero del archipiélago; atraviesale don Alonso en una piragua con diez soldados; vuelven al alojamiento, y de allí por otro camino á la ciudad Imperial. Embárcase don Alonso de Ercilla para España, y recorre varias provincias de Europa; manda el rey don Felipe levantar gente para entrar en Portugal.

QUIEN muchas tierras ve, ve muchas cosas
Que las juzga por fábulas la gente,
Y tanto cuanto son maravillosas,
El que menos las cuenta es mas prudente:
Y aunque es bien que se callen las dudosas,
Y no ponerme en riesgo así evidente,
Digo que la verdad hallé en el suelo,
Por mas que afirmen que es subida al cielo:

Estaba retirada en esta parte,
De todas nuestras tierras escluida,
Que la falsa cautela, engaño y arte
Aun nunca habian hallado aquí acogida.

Pero, dejada esta materia aparte,
Volveré con la priesa prometida
A la barca de chusma y gente llena,
Que bogando embistió recio en la arena,

Donde un gracioso mozo bien dispuesto,
Con hasta quince en número venia,
Crespo de pelo negro y blanco gesto,
Que el principal de todos parecia:
El cual con grave término modesto,
Junta nuestra esparcida compañía,
Nos saludó cortés y alegremente,
Diciendo en lengua estraña lo siguiente:

Hombres ó dioses rústicos nacidos
En estos sacros bosques y montañas,
Por celeste influencia producidos
De sus cerradas y ásperas entrañas;
¿Por cuál caso ó fortuna sois venidos
Por caminos y sendas tan estrañas
A nuestros pobres y últimos rincones,
Libres de confusion y alteraciones?

Si vuestra pretension y pensamiento
Es de buscar region mas espaciosa,
Y en la prosecucion de vuestro intento
Teneis necesidad de alguna cosa,
Toda comodidad y aviamiento
Con mano larga y voluntad graciosa
Hallaréis francamente en el camino
Por todo el rededor circunvecino.

Y si queréis morar en esta tierra,
Tierra donde moreis aquí os daremos:
Si os aplace y agrada mas la sierra,
Allá seguramente os llevaremos;
Si queréis amistad, si queréis guerra,
Todo con ley igual os lo ofrecemos,
Escoged lo mejor, que la eleccion mia,
La paz y la amistad escogeria.

Mucho agradó la suerte, el garbo, el traje
Del gallardo mancebo floreciente,
El espedido término y lenguaje
Con que así nos habló bizarramente,
El franco ofrecimiento y hospedaje,
La buena traza y talle de la gente,
Blanca, dispuesta, en proporcion fornida;
De manto y floja túnica vestida,

La cabeza cubierta y adornada
Con un capelo en punta rematado,
Pendiente atras la punta y derribada,
A las ceñidas sienes ajustado,
De fina lana de vellon rizada
Y el rizo de colores variado,
Que lozano y vistoso parecia
Señal de ser el clima y tierra fria.

Las gracias le rendimos de la oferta
Y voluntad graciosa que mostraba,
Ofreciendo tambien la nuestra cierta,
Que á su provecho y bien se enderezaba;
Pero al fin, nuestra falta descubierta
Y lo mal que la hambre nos trataba,
Le pedimos refresco y vitualla
Debajo de promesa de pagalla.

Luego con voz y prisa diligente,
Vista la gran necesidad que habia,
Mandó á su prevenida y pronta gente
Sacar cuanto en la góndola traia,

Repartiéndolo todo francamente
Por aquella hambrienta compañía,
Sin de nadie acetar solo un cabello,
Ni aun querer recibir las gracias dello.

forzados así desta manera,
Y tambien esforzada la esperanza,
Se comenzó á marchar por la ribera,
Segun nuestra costumbre, en ordenanza;
Y andado una gran legua, en la primera
Tierra que pareció cómoda estanza,
Cerca del agua, en reparado asiento
Hicimos el primer alojamiento.

No estaba nuestro campo aun asentado,
Ni puestas en lugar las demas cosas,
Cuando de aquella parte y de este lado,
Hendiendo por las aguas espumosas,
Cargadas de maíz, fruta y pescado
Arribaron piraguas presurosas,
Refrescando la gente desvalida,
Sin rescate, sin cuenta ni medida.

La sincera bondad y la caricia
De la sencilla gente de estas tierras
Daban bien á entender que la codicia
Aun no habia penetrado aquellas sierras;
Ni la maldad, el robo y la injusticia,
Alimento ordinario de las guerras,
Entrada en esta parte habian hallado
Ni la ley natural inficionado.

Pero luego nosotros, destruyendo
Todo lo que tocamos de pasada,
Con la usada insolencia el paso abriendo,
Les dimos lugar ancho y ancha entrada:
Y la antigua costumbre corrompiendo,
De los nuevos insultos estragada,
Plantó aquí la codicia su estandarte
Con mas seguridad que en otra parte.

Pasada aquella noche, el día siguiente
La nueva por las islas estendida,
Llegaron dos caciques juntamente
A dar el parabien de la venida,
Con un largo y espléndido presente
De refrescos y cosas de comida,
Y una lanuda oveja y dos vicuñas
Cazadas en la sierra á puras uñas.

Quedábanse suspensos y admirados
De ver hombres así no conocidos,
Blancos, rubios, espesos y barbados,
De lenguas diferentes y vestidos:
Miraban los caballos alentados,
En medio de la furia corregidos,
Y mas los espantaba el fiero estruendo
Del tiro de la pólvora estupendo.

Llevábamos el rumbo al sur derecho,
La torcida ribera costearo,
Siguiendo la derrota del estrecho,
Por los grados la tierra demarcando :
Pero cuanto ganábamos de trecho,
Iba el gran archipiélago ensanchando,
Descubriendo á distancias desviadas
Islas en grande número, pobladas.

Sallan muchos caciques al camino
A vernos como á cosa milagrosa ;
Pero ninguno tan escaso vino
Que no trujese en don alguna cosa :
Quien el vaso capaz de nécar fino,
Quien la piel del carnero vedijosa,
Quien el arco y carcaj, quien la vocina,
Quien la pintada concha peregrina.

Yo, que fui siempre amigo é inclinado
A inquirir y saber lo no sabido,
Que por tantos trabajos arrastrado
La fuerza de mi estrella me ha traído,
De alguna gente moza acompañado,
En una presta góndola metido,
Pasé á la principal isla cercana,
Al parecer de tierra y gente llana.

Vi los indios, y casas fabricadas
De paredes humildes y techumbres,
Los árboles y plantas cultivadas,
Las frutas, las semillas y legumbres.
Noté de ellos las cosas señaladas,
Los ritos, ceremonias y costumbres,
El trato y ejercicio que tenían,
Y la ley y obediencia en que vivían.

Entré en otras dos islas paseando
Sus pobladas y fértiles orillas,
Otras fui torno á torno rodeando,
Cercado de domésticas barquillas,
De quien me iba por puntos informando
De algunas nunca vistas maravillas,
Hasta que ya la noche y fresco viento
Me trujo á la ribera en salvamento.

Pues otro día que el campo caminaba,
Que de nuestro viaje fué el tercero,
Habiendo ya tres horas que marchaba,
Hallamos por remate y fin postrero
Que el gran lago en el mar se desaguaba
Por un hondo y veloz desaguadero,
Que su corriente y ancha travesía
El paso por allí nos impedía.

Cayó una gran tristeza, un gran nublado
En el ánimo y rostro de la gente,
Viendo nuestro camino así atajado
Por el ancho raudal de la creciente ;

Que los caballos de cabestro á nado
No pudieran romper la gran corriente,
Ni la angosta piragua era bastante
A comportar un peso semejante :

Y volver plés atrás, visto el terrible
Trabajo intolerable y escaivo,
Tenían, según raxon, por imposible
Poder llegar en salvo un hombre vivo :
Quedar allí era cosa incompatible,
Y temerario el ánimo y motivo
De proseguir el comenzado curso,
Contra toda opinión y buen discurso.

Viendo nuestra congoja y agonía
Un jóven indio, al parecer ladino,
Alegre se ofreció que nos daría
Para volver otro mejor camino :
Fué escesiva en algunos la alegría,
Y así dar vuelta luego nos convino,
Que ya el rígido invierno á los australes
Comenzaba á enviar recias señales.

Mas yo, que mis designios verdaderos
Eran de ver el fin desta jornada,
Con hasta diez amigos compañeros,
Gente gallarda, brava y arriscada,
Reforzando una barca de remeros,
Pasé el gran brazo y agua arrebataada,
Llegando á zaborar, hechos pedazos
A puro remo y fuerza de los brazos.

Entramos en la tierra algo arenosa,
Sin lengua y sin noticia, á la ventura ;
Aspera al caminar y pedregosa,
A trechos ocupada de espesura ;
Mas visto que la empresa era dudosa
Y que pasar de allí seria locura,
Dimos la vuelta luego á la piragua ;
Volviendo á travesar la furiosa agua.

Pero yo por cumplir el apetito,
Que era poner el plé mas adelante,
Fingiendo que marcaba aquel distrito,
Cosa al descubridor siempre importante,
Corrí una media milla, do un escrito
Quise dejar para señal bastante,
Y en el tronco que vi de mas grandeza
Escribí con cuchillo en la corteza :

Aquí llegó, donde otro no ha llegado,
Don Alonso de Ercilla, que el primero
En un pequeño barco deslastrado,
Con solos diez pasó el desaguadero,
El año de cincuenta y ocho entrado
Sobre mil y quinientos, por hebrero,
A las dos de la tarde, el postrer día,
Volviendo á la dejada compañía.

Llegado, pues, al campo, que aguardando
Para partir nuestra venida estaba,
Que el riguroso invierno comenzando
La desierta campaña amenazaba;
El indio amigo práctico guiando,
La gente alegre el paso apresuraba;
Pareciendo el camino, aunque cerrado;
Fácil con la memoria del pasado.

Cumplió el bárbaro isleño la promesa,
Que siempre en su opinion estuvo fijo,
Y por una encubierta selva espesa
Nos sacó de la tierra como dijo.
Voy pasando por esto á toda prisa,
Huyendo cuanto puedo el ser prolijo;
Que aunque lo fueron mucho los trabajos,
Es menester echar por los atajos.

A la Imperial llegamos, do hospedados
Fuimos de los vecinos generosos,
Y de varios manjares regalados
Hartamos los estómagos golosos.
Visto, pues, en el pueblo así ayuntados
Tantos gallardos jóvenes briosos,
Se concertó una justa y desafío
Donde mostrase cada cual su brio.

Turbó la fiesta un caso no pensado,
Y la celeridad del juez fué tanta,
Que estuve en el tapete, ya entregado
Al agudo cuchillo la garganta:
El enorme delito exagerado,
La voz y fama pública lo canta,
Que fué solo poner mano á la espada,
Nunca sin gran razon desenvainada.

Este acontecimiento, este suceso
Fué forzosa ocasion de mi destierro,
Teniéndome despues gran tiempo preso,
Por remendar con este el primer yerro:
Mas aunque así agraviado, no por eso
(Armado de paciencia y duro hierro)
Falté en alguna accion y correria,
Sirviendo en la frontera noche y día.

Hubo allí escaramuzas sanguinosas,
Ordinarios rebatos y emboscadas,
Encuentros y refriegas peligrosas,
Asaltos y batallas aplazadas,
Raras estratagemas engañosas,
Astucias y cautelas nunca usadas,
Que aunque fueron en parte de provecho,
Algunas nos pusieron en estrecho.

Mas, despues del asalto y gran batalla
De la albarrada de Quipcoo, temida,
Donde fué destrozada tanta malla,
Y tanta sangre bárbara vertida,

Fortificado el sitio y la muralla.
Aceleré mi súbita partida;
Que el agravio, mas fresco cada día,
Me estimulaba siempre y me roía;

Y en un grueso barcon, bajel de trato,
Que velas altas de partida estaba,
Salí de aquella tierra y reino ingrato,
Que tanto afan y sangre me costaba;
Y sin contraste alguno ni rebato,
Con el austro, que en popa nos soplabá,
Costa á costa y á veces engolfado
Llegué al Callao de Lima celebrado.

Estuve allí hasta tanto que la entrada
Por el gran Marañon hizo la gente,
Donde Lope de Aguirre en la jornada,
Mas que Neron y Herodes inclemente,
Pasó tantos amigos por la espada
Y á la querida hija juntamente,
No por otra razon ni causa alguna
Mas de para morir juntos á una.

Y aunque mas de dos mil millas habla
De camino, por partes despoblado,
Luego de allí por mar tomé la via,
A mas larga carrera acostumbrado:
Y á Panamá llegué, do el mismo día
La nueva por el aire habia llegado
Del desbarate y muerte del tirano,
Saliendo mi trabajo y prisa en vano.

Estuve en Tierra-firme detenido
Por una enfermedad larga y estraña;
Mas, luego que me vi convalécido,
Tocando en las Terceras; vine á España;
Donde no mucho tiempo detenido,
Corrí la Francia, Italia y Alemania,
A Silesia y Moravia hasta Posonia,
Ciudad, sobre el Danubio, de Panonia.

Pasé y volví á pasar estas regiones,
Y otras y otras por ásperos caminos,
Traté y comuniqué varias naciones,
Viendo cosas y casos peregrinos,
Diferentes y estrañas condiciones,
Animales terrestres y marinos,
Tierras jamas del cielo rociadas,
Y otras á eterna lluvia condenadas.

¿Cómo me he divertido y voy aprisa
Del camino primero desviado?
¿Porqué así me olvidé de la promesa
Y discurso de Arauco comenzado?
Quiero volver á la dejada empresa,
Si no tencis el gusto ya estragado;
Mas yo procuraré deciros cosas
Que valga por disculpa el ser gustosas.

Volveré á la consulta comenzada
De aquellos capitanes señalados,
Que en la parte que dije diputada,
Estaban diferentes y encontrados:
Contaré la eleccion tan porfiada
Y cómo al fin quedaron conformados:
Los asaltos, encuentros y batallas,
Que es menester lugar para contallas.

¿Qué hago, en qué me ocupo, fatigando
La trabajada mente y los sentidos,
Por las regiones últimas buscando
Guerras de ignotos indios escondidos;
Y voy aquí en las armas tropezando,
Sintiendo retumbar en los oídos
Un áspero rumor y son de guerra
Y abrasarse en furor toda la tierra?

Veo toda la España alborotada,
Envuelta entre sus armas vitoriosas,
Y la inquieta Francia ocasionada
Descoger sus banderas sospechosas:

En la Italia y Germania desviada
Siento tocar las cajas sonoras,
Allegándose en todas las naciones
Gentes, pertrechos, armas, municiones.

Para decir tan grande movimiento
Y el estrépito bélico y ruido
Es menester esfuerzo y nuevo aliento,
Y ser de vos, señor, favorecido:
Mas, ya que el temerario atrevimiento
En este grande golfo me ha metido,
Ayudado de vos, espero cierto
Llegar con mi cansada nave al puerto.

Que si mi estilo humilde y compostura
Me suspende la voz amedrentada,
La materia promete y me asegura
Que con grata atencion será escuchada:
Y entre tanto, señor, será cordura,
Pues he de comenzar tan gran jornada,
Recoger el espíritu inquieta,
Hasta que saque fuerzas del sugeto.

CANTO XXXVII.

En este último canto se trata como la guerra es de derecho de las gentes; y se declara el que el rey don Felipe tuvo al reino de Portugal, juntamente con los requerimientos que hizo á los portugueses para justificar mas sus armas.

CANTO el furor del pueblo castellano
Con ira justa y pretension movido,
Y el derecho del reino lusitano
A las sangrientas armas remitido:
La paz, la union, el vínculo cristiano,
En rabiosa discordia convertido,
Las lanzas de una parte y otra airadas
A los parientes pechos arrojadas.

La guerra fué del cielo derribada
Y en el linaje humano trasferida
Cuando fué por la fruta reservada
Nuestra naturaleza corrompida:
Por la guerra la paz es conservada
Y la insolencia humana reprimida:
Por ella á veces Dios al mundo aflige,
Le castiga, le enmienda y le corrige:

Por ella á los rebeldes insolentes
Oprime la soberbia y los inclina,
Desbarata y derriba á los potentes,
Y la ambicion sin término termina:
La guerra es de derecho de las gentes,
El orden militar y disciplina
Conserva la república y sostiene,
Y las leyes políticas mantiene.

Pero será la guerra injusta luego
Que del fin de la paz se desviare,
O cuando por venganza ó furor ciego
O fin particular se comenzare;
Pues ha de ser, si es público el sosiego,
Pública la razon que le turbare;
No puede un miembro solo en ningún modo
Romper la paz y union del cuerpo todo.

Que así como tenemos profesada
Una hermandad en Dios y ayuntamiento,
Tanto del mismo Cristo encomendada
En el último eterno Testamento,
No puede ser de alguno desatada
Esta paz general y ligamiento,
Sino es por causa pública ó querrela
Y autoridad del rey defensor della.

Entonces, como un ángel sin pecado,
Puesta en la causa universal la mira,
Puede tomar las armas el soldado
Y en su enemigo ejecutar la ira:
Y cuando algun respeto ó fin privado
Le templa el brazo, encoge y le retira,
Demas de que en peligro pone el hecho,
Peca y ofende al público derecho.

Por donde en justa guerra permitida
Puede la airada vencedora gente
Herir, prender, matar en la rendida,
Y hacer al libre, esclavo y obediente:
Que el que es señor y dueño de la vida,
Lo es ya de la persona, y justamente
Hará lo que quisiere del vencido,
Que todo al vencedor le es concedido.

Y pues en todos tiempos y ocasiones
Por la causa comun, sin cargo alguno,
En batallas formadas y escuadrones
Puede usar de las armas cada uno;
Por las mismas legítimas razones
Es lícito el combate de uno á uno,
A pié, á caballo, armado, desarmado,
Ora sea campo abierto, ora estacado.

En guerra justa es justo el desafío,
La autoridad del príncipe interpuesta,
Bajo de cuya mano y señorío
La ordenada república está puesta:
Mas si por caso propio ó albedrío
Se denuncia el combate y se protesta,
O sea provocador ó provocado,
Es ilícito, injusto y condenado;

Y los cristianos príncipes no deben
Favorecer jamas ni dar licencia
A condenadas armas, que se mueven
Por odio, por venganza, ó competencia:
Ni decidan las causas, ni se prueben,
Remitiendo á las fuerzas la sentencia:
Pues por razon oculta á veces veo
Que sale vencedor el que fué reo;

Y el juicio de las armas sanguinoso,
Justa y derechamente se condena,
Pues vemos el incierto fin dudoso,
Segun la suma Providencia ordena:
Que el suceso, ora triste, ora dichoso,
No es quien hace la causa mala ó buena,
Ni jamas la justicia en cosa alguna
Está sujeta á caso ni á fortuna.

Digo tambien que obligacion no tiene
De inquerir el soldado diligente
Si es lícita la guerra y si conviene,
O si se mueve injusta ó justamente:
Que solo al rey, que por razon le viene
La obediencia y servicio de su gente,
Como gobernador de la república
Le toca examinar la causa pública.

Y pues del rey como cabeza pende
El peso de la guerra y grave carga,
Y cuanto daño y mal della depende
Todo sobre sus hombros solo carga,

Debe mucho mirar lo que pretende,
Y antes que dé al furor la rienda larga
Justificar sus armas prevenidas,
No por codicia y ambicion movidas:

Como Felipe en la ocasion presente,
Que, de precisa obligacion forzado,
En favor de las leyes justamente
Las permitidas armas ha tomado:
No fundado el derecho en ser potente,
Ni de codicia de reinar llevado:
Pues se estendi su cetro y monarquía
Hasta donde remata el sol su vía;

Mas de ambicion desnudo y avaricia,
(Que á los sanos corrompe y inficiona)
Llamado del derecho y la justicia,
Contra el rebelde reino va en persona:
Y á despecho y pesar de la malicia,
Que le niega y le impide la corona,
Quiere abrir y allanar con mano armada
A la razon la defendida entrada.

Y aunque con justa indignacion movido,
Sus fuerzas y poder disimulando,
Detiene el brazo en alto suspendido,
El remedio de sangre dilatando;
Y con prudencia y ánimo sufrido,
Su espada y pretension justificando,
Quebrantará despues con aspereza
Del contumaz rebelde la dureza.

Oprimirá con fuerza y mano airada
La soberbia cerviz de los traidores,
Despedazando la pujante armada
De los galos piratas valedores:
Y con rigor y furia disculpada,
Como hombres de la paz perturbadores,
Muerto Felipe Strozi su caudillo
Serán todos pasados á cuchillo.

No manchará esta sangre su clemencia,
Sangre de gente pérfida enemiga,
Que si el delito es grave y la insolencia,
Clemente es y piadoso el que castiga:
Perdonar la maldad es dar licencia
Para que luego otra mayor se siga;
Cruel es quien perdona á todos todo,
Como el que no perdona en ningun modo.

Que nõ está en perdonar el ser clemente,
Si conviene el rigor y es importante;
Que el que ataja y castiga el mal presente
Huye de ser cruel para adelante.
Quien la maldad no evita la consiente
Y se pueda llamar participante;
Y el que á los malos públicos perdona
La república estraga y inficiona.

No quiero yo decir que no es gran cosa
La clemencia, virtud inestimable,
Que el perdonar vitoria es gloriosa,
Y en el mas poderoso mas loable:
Pero la paz comun tan provechosa,
No puede sin justicia ser durable;
Que el premio y el castigo á tiempo usados
Sustentan las repúblicas y estados:

Y no todo el esceso y mal que hubiere
Se puede remediar, ni se castiga,
Que el tiempo á veces y ocasion requiere
Que todo no se apure ni se siga.
Príncipe que saberlo todo quiere,
Sepa que á perdonar mucho se obliga,
Que es medicina fuerte y rigurosa
Descarnar hasta el hueso cualquier cosa.

La clemencia á los mismos enemigos
Aplaca el odio y ánimo indignado,
Engendra devocion, produce amigos,
Y atrae el amor del pueblo aficionado:
Que el continuo rigor en los castigos
Hace al príncipe odioso y desamado;
Oficio es propio y propio de los reyes
Embotar el cuchillo de las leyes.

Y se puede decir que no importára
Disimular los males ya pasados,
Si dello ánimo el malo no tomára
Para nuevos insultos y pecados:
El miedo del castigo es cosa clara
Que reprime los ánimos dañados,
Y el ver al malhechor puesto en el palo
Corrige la maldad y enmienda al maló.

Mas tambien el castigo no se haga
Como el indocto y crudo cirujano,
Que siendo leve el mal, poca la llaga,
Mete los filos mucho por lo sano,
Y con el enconoso hierro estraga
Lo que sanára sin tocar la mano;
Que no es buena la cura y esperiencia,
Si es mas recia y peor que la dolencia.

Quiérome declarar, que algun curioso
Dirá que aquí y allí me contradigo:
Virtud es castigar cuando es forzoso
Y necesario el público castigo:
Virtud es perdonar el poderoso
La ofensa del ingrato y enemigo
Cuando es particular, ó que se entienda
Que puede sin castigo haber enmienda.

Voime de punto en punto divirtiéndome,
Y el tiempo es corto y la materia larga,
En lugar de aliviarme recibiendo
En mis cansados hombros mayor carga:

Así, de aquí adelante resumiendo
Lo que menos importa y mas me carga,
Quiero volver á Portugal la pluma,
Haciendo aquí un compendio y breve suma.

¿Que es ésto ¡o lusitanos! que engañados
Contraponéis el obstinado pecho,
Y con armas y brazos condenados
Queréis violar las leyes y el derecho?
¿Que no mueve esos ánimos dañados
La paz comun y público provecho,
El deudo, religion, naturaleza,
El poder de Felipe y la grandeza?

Mirad con qué largueza os ha ofrecido
Hacienda, libertades y exenciones,
No á término forzoso reducido,
Mas con formado campo y escuadrones;
Y casi murmurado, ha detenido
Las armas convenciéndoos con razones,
Cual padre que reduce por clemencia
Al hijo inobediente á la obediencia.

¿Qué ciega pretension? ¿qué embaucamiento?
¿Qué pasión pertinaz desatinada [to?
Saca así la razón tan de su asiento
Y tiene vuestra mente trastornada?
¿Que una unida nación por sacramento
Y con la cruz de Cristo señalada,
Envuelta en crueles armas homicidas,
Dé en sus propias entrañas las heridas!

¿Y unas mismas divisas y banderas
Salgan de alojamientos diferentes,
Trayendo mil naciones extranjeras
Que derramen la sangre de inocentes!
¿Y introduzcan errores y maneras
De pegajosos vicios insolentes,
Dejando con su peste derramada
La católica España inficionada!

A vos ¡eterno Padre soberano!
El favor necesario y gracia pido,
Y os suplico queráis mover mi mano,
Pues en vos y por vos todo es movido.
Para que al portugués y al castellano
De justamente lo que le es debido,
Sin que me tuerza y saque de lo justo
Particular respeto ni otro gusto.

Y pues vos conocéis los corazones
Y el justo celo con que el mío se mueve,
Y en los buenos propósitos y acciones
El principio tenéis y el fin se os debe,
Dadme espíritu igual, dadme razones
Con que informe mi pluma, que se atreve
A emprender temeraria y arrojada
Con tan poco caudal tan gran jornada.

Queriendo Sebastian , rey lusitano ,
 Con ardor juvenil y movimiento
 Romper el ancho término africano ,
 Y oprimir el pagano atrevimiento ,
 Prometiéndole entrada y paso llano
 Su altivo y levantado pensamiento ,
 Allegó de aquel reino brevemente
 La riqueza , poder , la fuerza y gente .

Mas el rey don Felipe , que al sobrino
 Vió moverse á la empresa tan ligero ,
 Al errado designio contravino
 Con consejo de padre verdadero :
 Y pensando apartarle del camino
 Que iba á dar á tan gran despenadero ,
 Hizo que en Guadalupe se juntasen
 Para que allí sobre ello platicasen .

No bastaron razones suficientes ,
 Ni el ruego y persuasión del grave tío ,
 Ni una gran multitud de inconvenientes
 Que pudieran volver atras un río ,
 Ni el poner la cerviz de tantas gentes
 Bajo de un solo golpe al albedrío
 De la inconstante y variable diosa ,
 De revolver el mundo deseosa ;

Que el orgulloso mozo , prometiendo
 Lo que el justo temor dificultaba ,
 Los prudentes discursos rebatiendo ,
 Todos los contrapuestos tropellaba :
 Y tras la libre voluntad corriendo ,
 Su muerte y perdición apresuraba ;
 Que no basta consejo ni advertencia
 Contra el decreto y la fatal sentencia .

¿ Quién cantará el suceso lamentable
 Aunque tenga la voz mas espedida ,
 Y aquel sangriento fin tan miserable
 De la jornada y gente mal regida ,
 La ruina de un reino irreparable ,
 La fama antigua en solo un día perdida ;
 Todo por voluntad de un mozo ardiente ,
 Movido sin razon por accidente ?

Otro refiera el aciago día
 Que á los mas tristes en miseria escede ,
 Que aunque sangrienta está la pluma mia ,
 Correr por tantas lástimas no puede .
 Quiero seguir la comenzada vía ,
 Si el alto cielo allento me concede ,
 Que ya de aquesta parte tambien siento
 Armarse un gran ñublado turbulento .

Despues que el mozo rey voluntarioso ,
 Al africano ejército asaltando ,
 En el ciego tumulto polvoroso
 Murió en monton confuso peleando :

Y la fortuna de un valven furioso
 Derrocó cuatro reyes , ahogando
 La fama y opinion de tanta gente ,
 Revolviendo las armas del poniente ,
 Fué luego en Portugal por rey jurado
 Don Enrique , el hermano del agüelo ,
 Cardenal y presbítero ordenado ,
 Persona religiosa y de gran celo ,
 De años y enfermedades agravado ,
 Mas que para este mundo , para el cielo ,
 Ofreciéndole el reino la fortuna ,
 Con poca vida y sucesion ninguna .

El gran Felipe en lo íntimo sintiendo
 Del reino y muerto rey la desventura ,
 Y del enfermo don Enrique viendo
 La mucha edad y vida mal segura ,
 Como sobrino y sucesor , queriendo
 Aclarar su derecho en coyuntura ,
 Que por la transversal propinqua via
 A los reinos y titulos tenia ,

Con celosa y loable providencia
 Hizo juntar doctísimos varones ,
 De grande cristiandad y suficiencia ,
 Desnudos de interese y pretensiones ,
 Que conforme á derecho y á conciencia ,
 No por torcidas vías y razones ,
 Mirasen en el grado que él estaba
 Si el pretendido reino le tocaba .

Que doña Catalina , como parte ,
 Duquesa de Braganza , pretendia
 Por hija del infante don Duarte
 Que de derecho el reino le venia :
 Y tambien don Antonio de otra parte
 A la corona y cetro se oponia ;
 Mas , aunque del comun favorecido ,
 Era por no legitimo escludido :

Y que hecho el exámen cada uno
 A tan arduo negocio conveniente ,
 Sin miramiento ni respeto alguno
 Diesen sus pareceres libremente :
 Porque en tiempo quiéto y oportuno ,
 Prevenido al mayor inconveniente ,
 Si el reino á la razon no se allanase ,
 Sus armas y poder justificase .

Todos los cuales claramente viendo
 Que el transversal por ley y fuero llano
 No representa al padre , sucediendo
 El legitimo deudo mas cercano ,
 El varon á la hembra prefiriendo ,
 Y al de menos edad el mas anciano ,
 Yendo la sucesion y precedencia
 Por derecho de sangre y no de herencia ;

Don Antonio escluido y apartado
 Por ley humana y por razon divina,
 Y el derecho igualmente examinado
 De don Felipe y doña Catalina,
 Descendientes del tronco en igual grado,
 Él sobrino de Enrique, ella sobrina,
 Él varon, ella hembra, él rey temido,
 Mayor de edad y de mayor nacido;

Atento al fuero, á la costumbre, al hecho,
 Y otras muchas razones que juntaron,
 Con recto, justo, igual y sano pecho,
 Sin discrepar, conformes declararon
 Ser don Felipe sucesor derecho,
 Y el reino por la ley le adjudicaron,
 Con tierras, mares, títulos y estados
 Bajo de la corona conquistados.

Vista, pues, don Felipe su justicia
 Por tan bastantes hombres declarada,
 Sospechosos del odio y la malicia
 De la plebeya gente libertada;
 Y la intrinseca y vieja inimicicia
 En los pechos de muchos arraigada,
 Quiso tentar en estas novedades
 El ánimo del pueblo y voluntades;

Y con pladoso celo, deseando
 El bien del reino y público sosiego,
 En la mente perpleja iba trazando
 Cómo echar agua al encendido fuego,
 Por todos los caminos procurando
 Aquietar el comun desasosiego,
 Que ya con libertad, sin corregirse,
 Comenzaba en el pueblo á descubrirse.

Para lo cual fué dél luego elegido
 Don Cristobal de Moura, en quien habia
 Tantas y tales partes conocido
 Cuales el gran negocio requeria:
 De ilustre sangre en Portugal nacido,
 De quien como vasallo el rey podria
 Con ánimo seguro y esperanza
 Hacer tambien la misma confianza,

Y enterarse del celo y sano intento,
 Tantas veces por él representado,
 Entendiendo la fuerza y fundamento
 De su causa y derecho declarado;
 No traído por término violento
 Ni deseo de reinar desordenado;
 Mas por rigor de la justicia pura,
 Por ley, razon, por fuero y por natura.

Así que, esto por él reconocido,
 Como de rey tan justo se esperaba,
 Mirase el gran peligro en que metido
 El patrio reino y cristiandad estaba:

Y tuviese por bien fuese servido
 De sosegar la alteracion que andaba,
 Declarándole en forma conveniente
 Por sucesor derecha y justamente:

Con que en el suelto pueblo cesaria
 El tumulto y escándalos estraños,
 Y su declaracion atajaria
 Grandes insultos y esperados daños;
 Haciendo que en la forma que solia,
 Para despues de sus felices años,
 F^o reino le jurase segun fuero
 Por legitimo príncipe heredero.

Hecha por don Cristobal la embajada,
 Y de Felipe la intencion propuesta,
 Tibiamente de Enrique fué escuchada,
 Dando una ambigua y frívola respuesta,
 Que, por mas que le fué representada
 La justicia del rey tan manifiesta,
 Procuraba con causas escusarse,
 Sin quereria aclarar ni declararse.

Visto, pues, dilatar el cumplimiento
 De negocio tan arduo é importante,
 Por donde el popular atrevimiento
 Iba cobrando fuerzas adelante,
 Don Felipe envió con nuevo asiento
 Largo poder y comision bastante
 Para sacar resolucion alguna
 A don Pedro Giron, duque de Osuna,

Y al docto Guardiola juntamente,
 Porque con mas instancia y diligencia,
 Vista de la tardanza el daño urgente,
 Contra la paz comun y conveniencia
 Diesen claro á entender cual conveniente
 Era en tan gran discordia y diferencia
 Que el rey se declarase por decreto
 Cortando á mil designios el sujeto.

Y porque cosa alguna no quedase
 Por hacer, y tentar todos los vados,
 Y la ciega pasion no perturbase
 El sosiego y quietud de los estados,
 Antes que el odio oculto reventase,
 Dos eminentes hombres señalados
 De los que en su real consejo habia
 Ultimamente á don Enrique envia,

Uno Rodrigo Vazquez, que en prudencia,
 En rectitud, estudio y diciplina,
 Era de grande prueba y esperiencia,
 De claro juicio y singular doctrina:
 El otro de no menos suficiencia,
 Famoso en letras, el doctor Molina,
 Ambos varones raros, escogidos,
 En gran figura y opinion tenidos.

Para que Enrique, dellos informado,
Y de todas las dudas satisfecho,
A las córtés que ya se habian juntado
Informase tambien de su derecho;
Y al pueblo contumaz y apasionado,
Puesto delante el general provecho,
Fueros y libertades prometiesen
Con que á su devocion le redujesen.

Y aunque entendiése el viejo rey prudente
Ser esto lo que á todos convenia,
Pues por la espresa ley derechamente
El reino á su sobrino le venia;
Con larga dilacion impertinente
El negocio suspenso entretenia,
A fin que aquellos súbditos y estados
Fuesen con mas ventaja aprovechados.

Pues como hubiese el tardo rey dudoso
El término y respuesta diferido,
Llegó aquel de la muerte presuroso,
Del autor de la vida estatuido:
Por donde al sucesor le fué forzoso,
Viendo al rebelde pueblo endurecido,
Juntar contra sus fines y malicia
Las armas y el poder con la justicia.

Habiendo antes con todos procurado
Muchos medios de paz por él movidos,
Provocando al temoso y porfiado
Con dádivas, promesas y partidos:
Mas el poblacho terco y obstinado,
No estimando los bienes ofrecidos,
La enemistad del todo descubierta,
Al derecho y razon cerró la puerta.

¡Quién pudiera deciros tantas cosas
Como aquí se me van representando,
Tanto rumor de trompas sonoras,
Tanto estandarte al viento tremolando,
Las prevenidas armas sanguinosas
Del portugués y castellano bando,
El aparato y máquinas de guerra,
Las batallas de mar y las de tierra!

Veránse entre las armas y fiera
Materias de derecho y de justicia,
Ejemplos de clemencia y de grandeza,
Proterva y contumaz enemiciacia,
Liberal y magnánima largueza
Que los sacos hinchó de la codicia,
Y otros matices vivos y colores
Que felices harán los escritores.

Canten de hoy mas los que tuvieren vena,
Y enriquezcan su verso numeroso,
Pues Felipe les da materia llena
Y un campo abierto, fértil y espacioso;

Que la ocasion dichosa y suerte buena
Vale mas que el trabajo infrutuoso:
Trabajo infrutuoso como el mio,
Que siempre ha dado en seco y en vacío.

¡Cuántas tierras corrí, cuántas naciones
Hacia el helado norte atravesando,
Y en las bajas antárticas regiones
El antípoda ignoto conquistando!
Climas pasé, mudé constelaciones,
Golfos innaveables navegando,
Estendiendo, señor, vuestra corona
Hasta casi la austral frigida zona.

¿Qué jornadas tambien por mar y tierra
Habeis hecho que deje de seguiros?
A Italia, Angustá, á Flandes, á Inglaterra
Cuando el reino por rey vino á pedir:
De allí el furioso estruendo de la guerra
Al Perú me llevó por mas serviros,
Do con suelto furor tantas espadas
Estaban contra vos desenvainadas.

Y el rebelde indiano castigado,
Y el reino á la obediencia reducido,
Pasé al remoto Arauco, que alterado
Habia del cuello el yugo sacudido;
Y con prolija guerra sojuzgado,
Y al odioso dominio sometido,
Seguí luego adelante las conquistas
De las últimas tierras nunca vistas.

Dejo, por no cansaros y ser míos,
Los inmensos trabajos padecidos,
La sed, hambre, calores y los frios,
La falta irremediable de vestidos,
Los montes que pasé, los grandes rios,
Los yermos despoblados no rompidos,
Riesgos, peligros, trances y fortunas,
Que aun son para contadas importunas.

Ni digo como al fin por accidente
Del mozo capitan acelerado
Fui sacado á la plaza injustamente
A ser públicamente degollado:
Ni la larga prision impertinente
Do estuve tan sin culpa molestado,
Ni mil otras miserias de otra suerte,
De comportar mas graves que la muerte.

Y aunque la voluntad, nunca cansada,
Está para serviros hoy mas viva,
Desmaya la esperanza quebrantada
Viéndome prohejar siempre agua arriba:
Y al cabo de tan larga y gran jornada
Hallo que mi cansado barco arriba
De la adversa fortuna contrastado
Lejos del fin y puerto deseado.

Mas ya que de mi estrella la porfia
Me tenga así arrojado y abatido,
Verán al fin que por derecha via
La carrera difícil he corrido :
Y aunque mas inste la desdicha mia
El premio está en haberle merecido,
Y las honras consisten no en tenerlas,
Sino en solo arribar á merecerlas ;

Que el disfavor cobarde que me tiene
Arrinconado en la miseria suma
Me suspende la mano y la detiene
Haciéndome que pare aquí la pluma.
Así doy punto en esto , pues conviene
Para la grande innumerable suma
De vuestros hechos y altos pensamientos
Otro ingenio , otra voz y otros acentos.

Y pues del fin y término postrero
No puede andar muy lejos ya mi nave,
Y el temido y dudoso paradero
El mas sabio piloto no le sabe :

Considerando el corto plazo , quiero
Acabar de vivir antes que acabe
El curso incierto de la incierta vida ,
Tantos años errada y distraida.

Que aunque esto haya tardado de mi parte,
Y á reducirme á lo postrero aguarde ,
Sé bien que en todo tiempo y toda parte
Para volverme á Dios jamas es tarde ,
Que nunca su clemencia usó de arte ;
Y así el gran pecador no se acobarde ,
Pues tiene un Dios tan bueno , cuyo oficio
Es olvidar la ofensa y no el servicio.

Y yo que tan sin rienda al mundo he dado
El tiempo de mi vida mas florido ,
Y siempre por camino despeñado
Mis vanas esperanzas he seguido ,
Visto ya el poco fruto que he sacado ,
Y lo mucho que á Dios tengo ofendido ,
Conociendo mi error , de aquí adelante
Será razon que lllore y que no cante.

FIN.

INDICE.

PARTE PRIMERA.

PRÓLOGO DEL AUTOR.....	Pág.	1
DECLARACION DE ALGUNAS COSAS DE ESTA OBRA.....		2
CANTO PRIMERO.—El cual declara el asiento y descripción de la provincia de Chile y estado de Arauco, con las costumbres y modos de guerra que los naturales tienen. Asimismo trata en suma la entrada y conquista que los españoles hicieron hasta que Arauco se comenzó á rebelar.		3
CANTO II. — Pónese la discordia que entre los caciques de Arauco hubo sobre la elección de capitán general, y el medio que se tomó por el consejo del cacique Colocolo, con la entrada que por engaño los bárbaros hicieron en la casa fuerte de Tucapel, y la batalla que con los españoles tuvieron.....		9
CANTO III. — Valdivia con pocos españoles y algunos indios amigos camina á la casa de Tucapel para hacer el castigo. Mátanle los araucanos á los corredores en el camino en un paso estrecho y dándole despues la batalla, en la cual fué muerto él y toda su gente por el grande esfuerzo y valentía de Lautaro.....		16
CANTO IV. — Vienen catorce españoles por concierto á juntarse con Valdivia en la fuerza de Tucapel : hallan los indios en una emboscada con los cuales tuvieron un porfiado reencuentro : llega Lautaro con gente de refresco : mueren siete españoles y todos los amigos que llevan : escápanse los otros por una gran ventura.		23
CANTO V. — Contiénese la muy reñida batalla que entre los españoles y los araucanos hubo en la cuesta de Andalicán, donde por la astucia de Lautaro y el demasiado trabajo de los españoles, fueron los nuestros desbaratados, y muertos mas de la mitad de ellos, juntamente con la de tres mil indios amigos.....		31
CANTO VI. — Prosigue la comenzada batalla, con las estrañas y diversas muertes que los araucanos ejecutaron en los vencidos, y la poca piedad que con los niños y mujeres usaron, pasándolos todos á cuchillo.....		35
CANTO VII. — Llegan los españoles á la ciudad de la Concepcion hechos pedazos, cuentan el destrozo y pérdida de nuestra gente, y vista la poca que para resistir tan gran pujanza de enemigos en la ciudad habia, y las muchas mujeres, niños y viejos que dentro estaban, se retiran en la ciudad de Santiago. Asimismo en este canto se contiene el saco, incendio y ruina de la ciudad de la Concepcion.		40
CANTO VIII. — Juntanse los caciques y señores principales á consejo general en el valle de Arauco. Mata Tucapel al cacique Pachecalco, y Caupolicán viene con poderoso ejército sobre la ciudad imperial, fundada en el valle de Cauten... ..		45
CANTO IX. — Llegan los araucanos á tres leguas de la Imperial con grueso ejército : no ha efecto su intencion por permission divina. Dan la vuelta á sus tierras, á donde los vino nueva que los españoles estaban en el asiento de Penco reedificando la ciudad de la Concepcion; vienen sobre los españoles, y hubo entre ellos una recia batalla.	Pág.	50
CANTO X. — Ufanos los araucanos de las victorias habidas, ordenan unas fiestas generales donde concurrieron diversas gentes así estranjas como naturales, entre los cuales hubo grandes pruebas y diferencias.		59
CANTO XI. — Acábanse las fiestas y diferencias, y caminando Lautaro sobre la ciudad de Santiago, antes de llegar á ella hace un fuerte, en el cual metido, vienen los españoles sobre él, donde tuvieron una recia batalla.		63
CANTO XII. — Recogido Lautaro en su fuerte, no quiere seguir la victoria por entretener á los españoles. Pasa ciertas razones con el Marcos Vaez, por las cuales Pedro de Villagran viene á entender el peligroso punto en que estaba, y levantando su campo se retira. Viene el marques de Cañete á la ciudad de Los Reyes en el Perú.		70
CANTO XIII. — Hecho el marques de Cañete el castigo en el Perú, llegan mensajeros de Chile á pedirle socorro; el cual, vista ser su demanda importante y justa, se le envia grande por mar y por tierra. Tambien contiene al cabo este canto como Francisco de Villagran, guiado por un indio, viene sobre Lautaro.		78
CANTO XIV. — Llega Francisco de Villagran de noche sobre el fuerte de los enemigos sin ser dellos sentido : da al amanecer súbito en ellos, y á la primera refriega muere Lautaro. Trábase la batalla con harta sangre de una parte y de otra.		82
CANTO XV. — En este quinceno y último canto se acaba la batalla, en la cual fueron muertos todos los araucanos sin querer ninguno dellos rendirse. Y se cuenta la navegacion que las naos del Perú hicieron hasta llegar á Chile; y la grande tormenta que entre el rio de Maule y el puerto de la Concepcion pasaron... ..		86

PARTE SEGUNDA.

CANTO XVI. — En este canto se acaba la tormenta. Contiénese la entrada de los españoles en el puerto de la Concepcion é isla de Talcahuano : el consejo general que los indios en el valle de Ongolmo tuvieron : la diferencia que entre Peteguelen y Tucapel hubo; asimismo el acuerdo que sobre ella se tomó.		94
CANTO XVII. — Hace Millalauco su embajada : salen los españoles de la isla : levantando un fuerte en el cerro de Penco, vienen los araucanos á darles el asalto. Cuéntase lo que en aquel mismo tiempo		

pasaba sobre la plaza fuerte de San Quintín	Pág. 101	cia batalla : saquean los enemigos el ba- jae : retiranse alegres aunque desbara- tados	Pág. 161
CANTO XVIII. — Da el rey D. Felipe el asalto á San Quintín : entra en ella victo- rioso : vienen los araucanos sobre el fuerte de los españoles	106	CANTO XXIX. — Entran los araucanos en nuevo consejo : tratan de quemar sus ha- ciendas. Pide Tucapel que se cumpla el campo que tiene aplazado con Rengo : combaten los dos en estacado brava y animosamente	167
CANTO XIX. — En este canto se contiene el asalto que los araucanos dieron á los españoles en el fuerte de Penco : la ar- remetida de Graciano á la muralla : la batalla que los marineros y soldados que habian quedado en guarda de los navios tuvieron en la marina con los enemigos	112		
CANTO XX. — Retiranse los araucanos con pérdida de mucha gente : escápase Tuca- pel muy herido rompiendo por los en- emigos : cuenta Tegualda á don Alonso de Ercilla el extraño y lastimoso proceso de su historia	116		
CANTO XXI. — Halla Tegualda el cuerpo del marido, y haciendo un llanto sobre él le lleva á su tierra. Llegan á Penco los españoles y caballos que venian de San- tiago y de la Imperial por tierra. Hace Caupolicán muestra general de su gente	122		
CANTO XXII. — Entran los españoles en el estado de Arauco : traban los araucanos con ellos una refida batalla : hace Rengo de su persona gran prueba : cortan las manos por justicia á Galvarino, indio valeroso	127		
CANTO XXIII. — Llega Galvarino á donde estaba el senado araucano : hace en el consejo una habla, con la cual desbarata los pareceres de algunos. Salen los es- pañoles en busca del enemigo : pintase la cueva del hechicero Fiton, y las cosas que en ella habia	131		
CANTO XXIV. — En este canto solo se con- tiene la gran batalla naval, el desbarate y rota de la armada turquesca, con la huida de Ochali	138		
CANTO XXV. — Asientan los españoles su campo en Millarapué : llega á desafiarlos un indio de parte de Caupolicán : vien- en á la batalla muy refida y sangrienta ; señálanse Tucapel y Rengo. Cuéntase tambien el valor que los españoles mos- traron aquel día	146		
CANTO XXVI. — En este canto se trata el fin de la batalla y retirada de los ara- ucanos : la obstinacion y pertinacia de Galvarino, y su muerte. Asimismo se pinta el jardín y estancia del mago Fiton	152		
CANTO XXVII. — En este canto se pone la descripcion de muchas provincias, mon- tes, ciudades famosas por natura y por guerras. Cuéntase tambien como los es- pañoles levantaron un fuerte en el valle de Tucapel ; y como don Alonso de Er- cilla halló á la hermosa Glaura	156		
CANTO XXVIII. — Cuenta Glaura sus des- dichas y la causa de su venida. Asaltan los araucanos á los españoles en la que- brada de Puren : pasa entre ellos una re-			
		PARTE TERCERA.	
		CANTO XXX. — Contiene este canto el fin que tuvo el combate de Tucapel y Rengo. Asimismo lo que Pran, araucano, pasó con el indio Andresillo, yanacona de los españoles	172
		CANTO XXXI. — Cuenta Andresillo á Rei- noso lo que con Pran dejaba concertado. Habla con Caupolicán cautelosamente, el cual, engañado, viene sobre el fuerte, pensando hallar á los españoles dur- miendo	177
		CANTO XXXII. — Arremeten los arauca- nos al fuerte, son rebatidos con mise- rable estrago de su parte. Caupolicán se retira á la sierra deshaciendo el campo. Cuenta don Alonso de Ercilla, á ruego de ciertos soldados, la verdadera historia y vida de Dido	181
		CANTO XXXIII. — Prosigue don Alonso la navegacion de Dido hasta que llegó á Bi- serta ; cuenta como fundó á Cartago y la causa por qué se mató. Tambien se con- tiene en este canto la prision de Caupo- licán	188
		CANTO XXXIV. — Habla Caupolicán á Rei- noso, y sabiendo que ha de morir se vuelve cristiano : muere de miserable muerte, aunque con ánimo esforzado. Los araucanos se juntan á la eleccion del nuevo general	195
		CANTO XXXV. — Entran los españoles en demanda de la nueva tierra. Sádeles al paso Tunconabala, persuádeles á que se vuelvan ; pero viendo que no aprovecha, les ofrece una guia que los lleva por grandes despeñaderos, donde pasaron terribles trabajos	200
		CANTO XXXVI. — Sale el cacique de la barca á tierra ; ofrece á los españoles todo lo necesario para su viaje ; y prosi- guendo ellos su derrota, les ataja el ca- mino el desagadero del archipiélago ; atraviésale don Alonso en una piragua con diez soldados ; vuelven al alojamiento, y de allí por otro camino á la ciudad Imperial. Embarcáse don Alonso de Er- cilla para España, y recorre varias pro- vincias de Europa ; manda el rey don Fe- lige levantar gente para entrar en Por- tugal	204
		CANTO XXXVII. — En este último canto se trata como la guerra es de derecho de las gentes ; y se declara el que el rey don Felipe tuvo al reino de Portugal, junta- mente con los requerimientos que hizo á los portugueses para justificar mas sus armas	208



